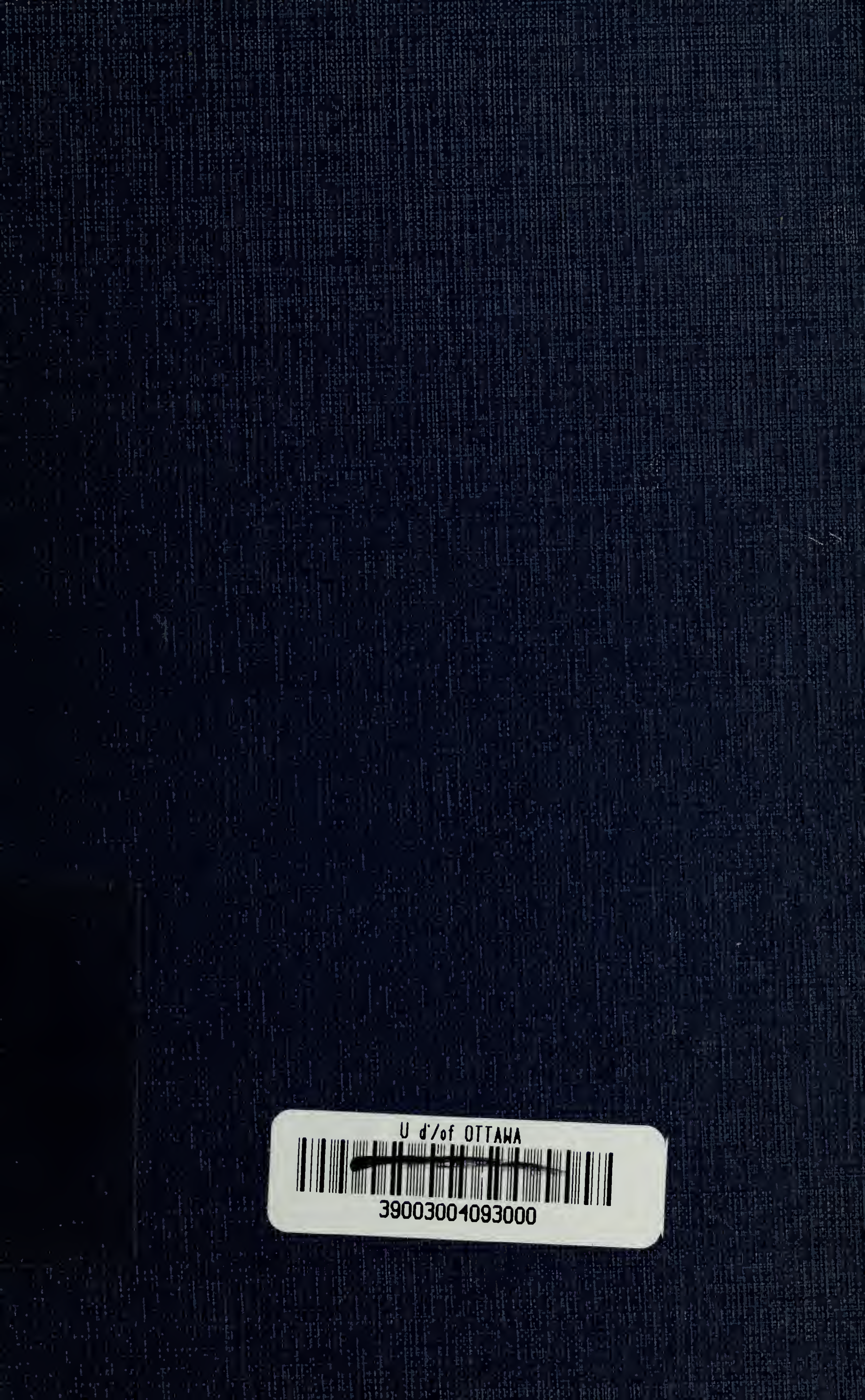

U d'/of OTTAWA
39003004093000

CE ✓

MONOGRAPHIES

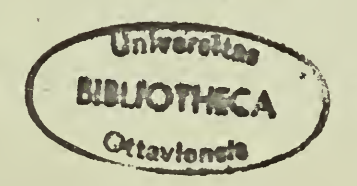
ET

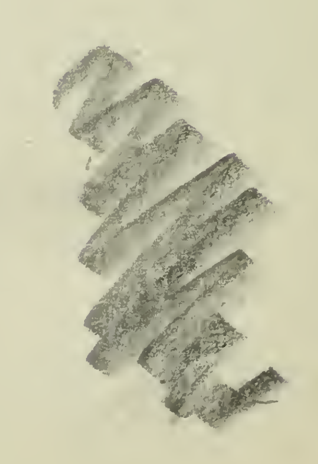
ESQUISSES

PAR

J. M. LeMoine

Ancien président de la Société Littéraire et Historique de Québec etc.—Délégué Régional de l'Institution Ethnographique de Paris.—Membre Libre de la Société Américaine de France.—Ancien Président de la " Société Royale du Canada," (1e Section) pour le progrès des Sciences et des Lettres etc., et membre de plusieurs Sociétés Historiques.





A MONSIEUR

XAVIER MARMIER

Auteur d'"En Amérique et en Europe, etc., etc.

HOMMAGE RESPECTUEUX

ET

CORDIAL SOUVENIR.

TABLE DES MATIERES.

I PARTIE

II PARTIE

AVIS AU LECTEUR.

Ces mélanges d'histoire, de biographie, d'archéologie, de critique, etc., sont destinés à servir de complément et de continuation à l'ALBUM DU TOURISTE, publié en 1872 : œuvre de fantaisie, comme l'on sait.

Quant aux villas des environs de Québec, les descriptions se suivent en ordre régulier.

Le Touriste, aux mois des feuilles, pourra débuter par l'*Ancien Manoir Sewell* [l'Hôtel du Gouvernement] avoisinant la porte St-Louis, côtoyer, livre en main, la *Grande Allée*, à Spencer-Wood ; continuer jusqu'au Cap Rouge ; puis, retracer ses pas, en longeant le chemin Ste-Foye, au Montplaisant, franchir le Pont Dorchester ; se rendre au *Gros Pin* ; de là, au Château Bigot, à Charlesbourg ; redescendre des hauteurs à la voie publique de Beauport, filer jusqu'à la chûte Montmorency, faire étape, pour le goûter, en ce pittoresque endroit ; revenir en ville et terminer sa course en dedans des murs par la visite à la Citadelle, sur le Cap-aux-Diamants, où Lord Dufferin en 1872 faisait préparer la résidence d'été de nos Vice-Rois. Durée de cette promenade d'antiquaire : au moins deux jours.

Nos villas sont dans leur plus beau, à la saison des feuilles et des fleurs,—depuis Juin à la mie-Septembre.

Une simple course sur le grand chemin, sans pénétrer à l'intérieur des domaines et sous le toit même de ces fraîches retraites, perdues la plupart sous l'ombrelle des bois, invisibles de la voie publique, ne saurait donner qu'une idée incomplète du charme des paysages.

Inutile de rappeler au lecteur que la plupart des études historiques recueillies dans ce volume ont été préparées à diverses époques, quelques-unes bien antérieurement à la recrudescence récente des regrettables animosités civiles qui menacent de compliquer, ou de retarder la solution des problèmes de l'avenir.

Des absences forcées, d'autres causes également incontrôlables ont privé l'auteur de la faculté de revoir les *épreuves* du livre, lequel aurait dû être livré à la publicité au commencement de Juillet dernier.

1er Décembre 1885.

A Monsieur Xavier Marmier

De l'Académie Française

Cher Monsieur,

Je n'ai pas oublié ma promesse, non plus que les paroles affectueuses que vous m'adressiez, le 9 août 1881, au No 1, rue Saint Thomas d'Aquin. Du reste, je connaissais déjà depuis longtemps l'intérêt que vous portez à tout ce qui se rattache à ce Canada, où vous avez passé de si agréables moments.

Quand vous m'accueilliez sous votre toit hospitalier, j'arrivais, si vous vous en rappelez, d'un pèlerinage au berceau de mes ancêtres français, à Pîtres, près de Pont-de-l'Arche, en Normandie—"station militaire sous les Romains," a écrit l'annaliste de Pîtres, "aussi bien que résidence royale mérovingienne, palais et château-fort pour les princes de la deuxième race, néanmoins ravagé au neuvième siècle par les féroces corsaires du Nord dont les caravelles remontaient la Seine, au point que l'effroi public se traduisait par cette prière suprême, ce cri du peuple : "*A furore Normannorum, libera nos, Domine.*"—Voilà ce que m'en dit l'histoire.

Quelques mois plus tard, je vous expédiai ma conférence sur Rouen, Pîtres, (1) etc., comme pièce probante de mon passage en ces endroits. Il m'avait été d'ailleurs facile de me renseigner. J'étais porteur de lettres de recommandations auprès du savant abbé Vaurabourg, curé et historien de Pîtres. (2). L'excellent abbé fit plus que de m'accueillir gracieusement ; en peu de temps il m'avait déroulé les annales de cet antique village, populeux jadis, choyé des

(1) "Edimburgh—Rouen—York—Glimpses—Impressions—Contrasts." P.G. DeLisle publisher. Québec, 1881.

(2) Notice sur Pitres, par A. Vaurabourg, Curé de Pitres, Dubuisson & Cie, Imprimeurs. Paris, 1876.

rois et des évêques, fameux, même au neuvième siècle, et maintenant simple paroisse avec une population d'à peine mille âmes, et dont la décadence a fait dire à un vieux chroniqueur : "*Evasit in exegui nominis Viculum.*"

* *
*

Ma double origine m'imposait un second pèlerinage.

Je tenais à voir la patrie de mes autres ancêtres non moins vénérés—les aïeux de ma mère—sur les rives classiques de la Tweed, en Ecosse.

Je réalisais là un des rêves dont s'était bercé ma jeunesse : contempler Abbotsford, le pittoresque château du plus beau génie de l'Ecosse, Sir Walter Scott.

Vous m'aviez recommandé de visiter Melrose Abbey, où Randolph avait déposé le cœur de l'héroïque souverain de ce pays, Robert Bruce ; vous aviez été assez bon de m'offrir l'excellente biographie (3)que le sort de l'illustre et infortuné prince vous avait inspirée, car vous connaissiez mon admiration pour les martiales figures de la Calédonie, ses lacs mignons, ses bruyères odorantes et empourprées, ses pics coiffés de brouillards, ses crans escarpés et sublimes, chantés par Ossian, Burns, Scott, Allan Cunningham, Christopher North.

Vous vous rappelez, sans doute, vous être informé, en même temps, du progrès des lettres canadiennes, depuis votre passage parmi nous, en 1850. Cette courte étape dans vos nombreux et lointains voyages nous a valu quelques pages sympathiques dans votre volume "*En Amérique et en Europe.* Il fut également question entre nous des travaux de maints hommes de lettres canadiens disparus depuis 1850, mais non oubliés, écrivains identifiés pour ainsi dire aux recherches historiques et aux antiquités canadiennes—nos illustres morts— : Garneau, Ferland, Bibaud, Faillon, Laverdière, Faribault, Viger.

---

(3) *Robert Bruce : comment on reconquert un royaume*, par Xavier Marmier, de l'Académie Française ; dernière édition. (Paris, Hachette & Cie, 1881.)

Il m'est venu l'idée de réunir quelques silhouettes historiques des différentes écoles, de nationalités diverses ; d'y intercaler des données sur les sociétés scientifiques et les hommes éminents qui ont prêté le prestige de leur position officielle au nouveau mouvement littéraire qui s'est fait dans le pays, ainsi qu'à collection et conservation de nos archives nationales.

La fondation, en 1881, par le Marquis de Lorne, de la *Société Royale du Canada* m'a procuré l'occasion de me livrer plus spécialement à ce genre d'études.

C'est en partie au moyen des conférences que j'ai eu l'avantage de lire devant cette société, que je vais essayer de remplir la promesse que je vous ai faite.

Daignez aggréer cette modeste offrande. Si ce travail trouve place sur la table de cette bibliothèque où vous avez bien voulu m'admettre, dans ce *sanctum* témoin de vos travaux, de vos veilles, de vos jouissances intimes, dirais-je, vous aurez fait un heureux de plus en la personne de

L'AUTEUR.

Spencer Grange, près Québec, 1er juin 1885.

NOS HISTORIENS

Le caractère complexe de notre population, la diversité de l'idiome, des us et coutumes, des traditions, du culte en Canada, les changements de régime, les luttes (1) acharnées entre les races ont dû nécessairement donner naissance à des appréciations et des comptes-rendus divers des évènements, et partager nos historiens en deux groupes, deux écoles. L'imagination de l'annaliste se modifiait à son insu, selon sa nationalité : selon la voix du sang, au dire de quelques-uns.

Ce serait donc chimérique que de chercher chez nos historiens, unité de sentiments, impartialité absolue, malgré la droiture, l'indépendance d'opinions qui caractérisent un bon nombre d'entre eux.

Le temps doit être venu où l'on puisse jeter un coup-d'œil calme, même sur les questions brûlantes de notre passé, juger à tête reposée des hommes et des évènements.

Un nouveau pacte constitutionnel, convoité, accepté de tous les partis—notre petit peuple devenu grand,—de nouveaux besoins éclos de circonstances nouvelles—des intérêts beaucoup plus vastes—des torts réparés—les exigences du commerce : ne voilà-t-il pas autant de motifs, pour inaugurer une ère d'apaisement,d'oubli d'un passé lointain, non regretté ?

Si le démagogue trouve encore pâture et force en ressuscitant de vieilles rancunes de races ou de partis, le vrai patriote, chaque matin, salue l'étendard du Canada confédéré, où est inscrite la devise " L'UNION FAIT LA FORCE "

(1) N. B.—Depuis que ces lignes ont été tracées, le passage suivant, emprunté à une intéressante étude récemment lue devant la *Société Royale du Canada*, par M. George Bryce L. L. D., Professeur de littérature au collége Manitoba, à Winnipeg, est venu corroborer ce que j'avance : " Owing to the recent period of many of the events, it is " difficult to give them a faithful treatment, without creating animosity on the part of " friends of the still living. Moreover the strong political war, apparently indigenous " to our Canadian soil, renders it most difficult for the historian, to treat his subject " dispassionately."

Bercé de ces idées, je vais tenter de présenter en ce petit travail un aperçu successif de nos historiens modernes les plus marquants, signalant leurs écrits, leurs états de service, le milieu où ils ont vécu, sans me prononcer sur le mérite des diverses écoles ; ce soin, je le laisserai au lecteur.

CHAPITRE I.

Le Baron Maseres, Publiciste (1

1731--1824.

La période de 1774 à 1791, c'est-à-dire, les dix-sept années de notre existence coloniale régies par la constitution octroyée en 1774, et connue sous le nom d'" *Acte de Québec* ", sans être la plus brillante, mérite assurément l'attention sérieuse de tous ceux qui désirent étudier notre passé. Ere toutefois difficile à débrouiller : heureusement, les pièces pour la décrire, dans le principe assez rares et d'accès difficile, se multiplient rapidement, grâce à l'ouverture à Ottawa d'un Bureau des Archives, *(Record Office)*, sous les auspices du Département de l'Agriculture.

L'annaliste moderne trouvera la tâche beaucoup moins ardue qu'elle ne l'était au temps où nos historiens, Garneau, Bibaud, Ferland, etc., élaboraient si péniblement, faute de matériaux suffisants, leurs excellents écrits.

Sachons gré à nos hommes d'Etat d'avoir fondé dans la Capitale un dépôt, pour la collection, la classification et la conservation de nos archives, pour sauvegarder en quelque sorte ces lambeaux dispersés de notre histoire.

---

(1) M. Lareau énumère comme suit les écrits du baron Masères, se rattachant au Canada :

1o. *Mémoire à la défense d'un plan d'acte du parlement pour l'établissement des lois de la province de Québec contre les objections de M. Cugnet*, London, 1770 ;

2o. *A collection of several commissions and other public instruments, proceeding from His Majesty's Royal authority, and other papers, relating to North America, since the conquest of the British arms in* 1760. *Do*, 1772, *p. p.* 311 ;

3o. *Quebec Commissions. Do*, 1774 ;

4. *An account of the Proceedings of the British and other Protestant inhabitants of the province of Quebec in North America, in order to obtain a House of Assembly in that province. Do, p. p.* 294 ;

5o. *A View of the Civil Government and administration of justice in the province of Canada, while it was subject to the Crown of France &c.* (*M S*)

6o. *Additional papers concerning the province of Quebec*, destinés à servir d'appendice au volume précédent. Do, 1776, p. p. 510.

7o. *The Canadian Freeholder, in two dialogues, between an Englishman and a Frenchman settled in Canada, showing the sentiment of the bulk of the freeholders of Canada concerning the late Quebec Act ; with some reasons as on the Boston Charter Act ; and an attempt to show the great expediency of immediately repealing both these Acts of Parliament and of making some other useful regulations and concessions to His Majesty's subjects, as a ground for a reconciliation with the United Colonies in America. Do, Vol.* I, 1776. *Vol II et Vol III*, 1779.

8. *Occasional Essays : chiefly political and historical, Do*, 209. On trouve dans ce volume des documents relatifs à l'Amérique, et " *An account of the noblesse or gentry in Canada* ."

On a pu effectuer depuis la confédération ce qui était impossible ou presqu'impossible, avant 1867 : avoir accès aux archives publiques de la Métropole, puiser largement le précieux minerai dans ces mines littéraires si riches que renferment le *British Museum*, le *War office*, la Tour de Londres et les divers ministères.

L'on sait que les autorités métropolitaines, pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, avaient apposé les scellés de l'Etat à une foule de documents, indispensables comme matériaux pour l'histoire, mis à notre disposition depuis que le Canada s'est développé en une vaste et puissante Confédération. Plusieurs éminents légistes anglais, sans visiter le pays, l'avocat-Géneral Sir James Marriott, les Procureurs et Solliciteurs Géneraux, Yorke, de Grey, Thurlow, Wedderburne, au moyen des rapports officiels, Réquisitoires et Mémoires qu'ils ont été appelés à présenter au roi George III, sur les affaires coloniales, se trouvent identifiés avec cette époque, ou font partie de son histoire. D'autres, comme le juge Mabane, et le baron Masères ont joui de l'avantage de se renseigner sur les lieux mêmes, par suite de leur séjour et de leur position officielle parmi nous. Ils sont devenus par la nature des choses témoins oculaires de nos luttes ; ils ont pu étudier, voir de leurs yeux les phases émouvantes de cette ère de transition. Un antiquaire distingué, M. l'abbé Bois, a fait la biographie du premier, le consciencieux juge Mabane, mort, près de cette ville, à Woodfield, en 1792 ; je vais tâcher d'esquisser rapidement la carrière du second, le baron Masères, de 1766-69 Procureur-Géneral du Roi d'Angleterre en Canada, et pendant plusieurs années résidant à Québec.

* *
*

Le 19 mai 1824, l'Angleterre prenait le deuil pour la perte d'un de ses plus éminents enfants, Francis Masères, Baron de l'Echiquier, légiste, mathématicien, linguiste, historien, publiciste ; la voix populaire le nommait le "Véteran

de la science", la littérature le proclamait la Mécène des hommes de lettres de la Grande-Bretagne.

Cette année là, la mort avait mis un terme à ses travaux littéraires, si vastes, si variés : Masères, chrétien fervent avait dit adieu au monde, à ses pompes, à ses vanités, à l'âge avancé de 93 ans, retiré à sa belle villa de Reigate, dans le comté de Surrey ; l'amitié inscrivait pour devise sur le marbre de sa tombe : " *Quando ullum inveniam parem*". Quand verra-t-on son pareil ?

Si Francis Masères, en dépit de son nom, fut par ses goûts, ses aspirations, ses convictions, sa loyauté, un vrai fils d'Albion—un anglais type, l'on pourrait dire ; —il n'oublia jamais, et il en donna d'abondantes preuves, que pour ses pères, il fut une autre patrie que l'Angleterre et que la vieille France pour laquelle ils avaient été prêts à prodiguer leur sang, possédait le dépôt sacré de leurs cendres.

Un écrivain Anglais a dit " Qu'il faut trois générations pour faire " un English gentleman, " un vrai gentilhomme." Trois générations avaient suffi pour faire de Masères un véritable Anglais.

Francis Masères naquit à Londres, le 15 décembre 1731. Son père y pratiquait la médecine, dans Broad-street, Soho. Son aïeul, né en France, professait la religion dans laquelle étaient nés Henri IV, Catherine de Rohan, Condé, Coligny.

Trois de ses frères servaient comme officiers dans l'armée française.

La révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, pour la famille Masères, comme pour nombres d'autres familles distinguées, fut le signal du départ. Préférant l'exil au sacrifice de ses convictions religieuses, M. Masères, l'aïeul du Baron, fit voile pour l'Angleterre.

Le roi Guillaume III, discernant son mérite, lui donna, du service militaire en Irlande et plus tard en Portugal, d'où il revint avec le grade de colonel.

Son fils, devenu médecin, ayant plus tard quitté Broad-

street, acquit une demeure dans *Rathbone Place* : cette résidence passa à son petit-fils John, le frère de Francis ; plus tard, elle échut au Baron lui-même qui y passa bien des moments agréables sans toutefois l'occuper permanemment.

Francis Masères gradua à l'Université de Cambridge, en 1752-1755. Le jeune maître-ès-arts " montra de bonne heure de rares aptitudes pour les sciences et les lettres. Il les cultivait avec un entrain extraordinaire et avec un succès marqué, sans beaucoup se soucier d'amasser de grands biens ; cependant cette déesse capricieuse, que l'on nomme la Fortune, fut loin de lui être ingrate.

Pendant son séjour à Cambridge, il publia une étude sous le titre " *A Dissertation on the negative sign in Algebra, containing a demonstration of the rule concerning it* : le but de cet écrit était d'applanir la voie aux élèves qui abordent pour la première fois cette science.

M. Masères quitta l'Université pour se livrer à l'étude du droit. Admis au barreau, il suivit les cours de circuit, sans toutefois s'y distinguer : et cependant plus tard, sa connaissance de la jurisprudence anglaise, comme science, était telle que les membres des deux chambres tenaient à honneur de le consulter. Puis vint sa mission au Canada, comme Procureur-Général. En 1765, la promulgation de l'acte des Timbres avait mis en feu toute la Nouvelle-Angleterre ; pendant la période qui s'écoula depuis cette date jusqu'à son retour en Angleterre, en 1773, le savant jurisconsulte rendit des services signalés à la couronne : le roi le nomma *Cursitor Baron of the Exchequer*, charge qu'il remplit jusqu'a sa mort. Après avoir cessé d'être Procureur-Général, il occupa comme procureur ou agent pour la minorité protestante de Québec, auprès de la Métropole, et revendiqua ses droits civils et religieux. Il fut un des premiers de ce groupe d'hommes instruits : Etienne Charest, Adam Lymburner, L. J. Papineau, D. B. Viger, John Neilson, James Stuart, Arthur Roebuck, auxquels la minorité

anglaise ou la majorité française en ce pays confia des mandats publics auprès des autorités impériales. En 1779, le *Recorder* de Londres constitua le baron Masères son député ; en 1780, la Cour du Conseil Commun l'honora de la présidence de la Cour du Shérif pour la ville de Londres, emploi qu'il résigna en 1822, deux ans avant sa mort.

L'année 1784 le trouvait activement immiscé dans un démêlé qui agitait la *Société Royale* de Londres, à propos de la démission du mathématicien Hutton.

En 1800, il publia une dissertation "*On the Resolution of affected Algebraic Equations*" enrichie des notes et des méthodes de divers savants.

Bien que notre ancien Procureur-Général nous soit connu surtout par ses volumineux écrits,(1) Mémoires, Rapports sur les affaires publiques du Canada, de 1766 à 1791, ce furent les sciences exactes, le droit public, la philosophie, l'histoire parlementaire de l'Angleterre qui fournirent un aliment à sa soif de tout connaître, et le champ où il cueillit les plus beaux fleurons de sa couronne. Il semble presqu'impossible que tous les travaux littéraires et scientifiques auxquels son nom se trouve associé, soient éclos du cerveau d'un seul homme. Plus d'une fois, il aida de sa

(1) Le nom de Masères, comme auteur ou éditeur, se rattache aux écrits suivants qui traitent de mathématiques, d'histoire, de droit public, d'économie politique, de polémique religieuse :

1. The Elements of Plane Trigonometry, with a dissertation on the nature, and use of Logarithms, " 1760, 8vo.
2. " Montesquieu, Views of the English Constitution translated with notes, " 1781, 8vo
3. " The Principles of the Doctrine of Life annuities " 1783, 1 vol 4—20.
4. The Moderate Reformer ; or a proposal to correct some abuses in the present establishment of the Church of England, 1791, 8vo.
5. Enquiry into the extent of Power of juries on trials for Criminal Writings, 1792, 8vo
6. Scriptores Logarithmici 1791-1807, 6 vols, 4to.
7. Bernouilli's Doctrine of Permutations and Combinations, with some Principles of algebra, 1799, 8vo.
8. " May's History of the Parliament of England, which began 3 Nov. 1640 ; a new edition with a preface " 1813, 4 to.
9. " Three Tracts published in Amsterdam in 1691, and two under the name of Letters of General Ludlow to Edmund Seymour and other persons ; a new edition with a preface " 1813, 4to.
10. " The Irish Rebellion ; or a History of the attempts of the Irish Papists to extirpate the Protestants ; by Sir John Templer ; a new edition with a preface, 1813, 4to.
11. 'The Curse of Popery and Popish Pains to the Civil Government and Protestant Church of England " reprinted in 8 vols, 1807.
12. " Memoirs of the most material Transactions in England, for 100 years, preceding the Revolution in 1688 " by James Welwood, 1820, 8vol.
13. " Select Tracts relating to the Civil Wars in England, temp. Chas. I. and Cromwell Usurpation " 1815, 2 vols 8vo.
14. " View of the ancient Constitution of the English Parliament ".

fortune, à la publication de recherches scientifiques faites par d'autres, et plus d'un écrivain désireux de favoriser la science de ses conquêtes, sans en avoir les moyens, s'adressa au Mécène Anglais, rarement en vain. Ainsi, en 1802, il fournit à M. John Hellins les fonds pour éditer une œuvre que lui, Masères, admirait fort : la traduction du savant traité composé par DONNA AGNESI, sous le titre *Institutioni Analytiche.*

L'argent, à ses yeux, n'était qu'un moyen de faire une bonne œuvre. Il porta en une occasion le désintéressement au point de prêter pour vingt ans et sans intérêt, à un écrivain pauvre, une somme de six mille piastres, pour publier ses écrits, et cependant, à sa mort, il laissa plus de fortune qu'on avait droit de le supposer, vu sa libéralité proverbiale.

Pendant son séjour, à Québec, il put étudier de près les besoins de la colonie, apprécier la mal-administration ou le vice du système judiciaire bâtard qui y existait, se renseigner sur le malaise général des *anciens* et des *nouveaux* sujets, leurs tiraillements mutuels, les réformes à faire dans la jurisprudence ancienne et nouvelle. Bien que ferme soutien du trône, il n'hésita pas à se prononcer contre la prétention du Roi, sur un point d'une importance vitale aux Canadiens. Masères, devenu Procureur-Général de la Province de Québec, dit Bibaud-jeune, " nia au Roi le pouvoir qu'il s'était arrogé de législater pour le Canada, indépendamment de son Parlement ; " les lois françaises avaient été selon lui, les lois de la colonie, de 1764 à 1774 ; l'avocat Général Marriott maintenait le contraire.

Ardent ami des libertés populaires, il avait auprès du roi le tort d'être Whig ; ennemi de l'arbitraire et de l'intolérance religieuse, il se montra constamment favorable au maintien de l'ordre et de l'autorité publique. L'étude des classiques Grecs et Latins fit ses délices, en tout temps. Ses auteurs favoris parmi les anciens étaient Homère, Lucain, Horace : il les lisait, les relisait ; il les

savait par cœur, disait-on. Milton, parmi les modernes, lui était cher. Il affectionnait fort et parlait avec pureté la langue de ses pères, le français, mais le bon vieux français, siècle Louis XIV, l'idiome de Racine, de Corneille de Sévigné. Il riait de bon cœur de ce qu'il nommait l'argot parisien et badinait ceux des émigrés français qui fréquentaient ses salons, sur leur famélique accent moderne, tout en les comblant de bons procédés ; sa bourse et sa table étaient à leur disposition ; on y voyait, disent les Mémoires du temps, des Archevêques, des Evêques et autres membres éminents du clergé échappés à la guillotine de Robespierre. On y remarquait surtout un membre du Parlement de Paris, banni de France, lequel trouva pour lui et sa famille une affectueuse hospitalité à la villa de Masères, à Reigate.

Si le baron Masères abhorrait les niveleurs de 93 et les doctrines subversives de Voltair e, l sut néanmoins apprécier les bons écrits de l'auteur de Zaïre, etc. Sans morgue, d'une intégrité inflexible, doué d'un heureux tempérament,d'une humeur enjouée et égale, hospitalier à l'extrême, il n'avait pas de plus grande jouissance que de s'entourer dans sa charmante résidence de campagne, de quelques amis lettrés comme lui, surtout de mathématiciens. Le dogmatisme tranchant,parfois brutal du célèbre Dr Samuel Johnson lui agaçait les nerfs : une fois il rencontra le vieil ours chez son libraire. Le bénédictin de Londres se mit comme à l'ordinaire à fronder les auteurs contemporains, entr'autres Hume et Voltaire : c'en fut assez. Il déclara qu'il ne désirait jamais rencontrer Johnson.

On cite parmi ses amusements le jeu d'échecs. Il savait perdre la partie avec tant de bonhomie qu'un de ses amis disait de Masères, qu'il était le seul joueur de ses connaissances sur la figure duquel on ne pouvait lire une victoire ou une défaite.

Esprit pratique, il préférait à la méthode de démonstration philosophique de Newton, celle de Huyghens et de

Galilée, comme étant plus claire et, partant, plus à la portée de la jeunesse.

Les mémoires du temps revêlent le "Vétéran de la science", dans l'intimité du foyer, sous un aspect affectueux et qui rappelle la piété et la simplicité révérentieuse de l'illustre Newton, lequel par respect pour l'Etre suprême qu'il nommait "le gentilhomme d'en haut," ne prononçait jamais son nom sans se découvrir.

Il pratiqua jusqu'à sa dernière heure le train de vie digne et rangé, l'exquise politesse, la mise simple mais soignée des hommes de robe des anciens jours, portant le tricorne, la grosse perruque poudrée, le blanc jabot, etc.

A qui aime à repeupler le vieux Québec de ceux qui en parcouraient jadis les rues en chair et en os, l'imagination ne peut manquer de rappeler parmi les scènes de cette ère voisine du grand siège, lorsque 527 édifices publics et privés démolis par les bombes de Wolfe et de Saunders, avaient surgi de leurs cendres, la douce figure du courtois fonctionnaire se dirigeant par la place d'Armes vers le Château, ou par la côte du Palais vers l'Intendance, en quête des documents confiés à l'archiviste J. A. Panet : brefs de commissions, octrois du domaine public, patentes de noblesse française, pour le guider dans son important travail(1) ; ou bien, causant avec le juriste Cugnet, au coin d'une rue, sur la coutume de Paris ; ou bien assistant aux séances du Conseil Supérieur présidé par le Gouverneur de la colonie ; ou bien encore, qui sait, à l'instar de nos laborieux hommes de robe d'aujourd'hui, se procurant l'exercice ou l'agrément de la promenade quotidienne, obligée, sur la *Grande Allée* ou chemin St-Louis.

(1) "An account of the noblesse or Gentry in Canada."

William Smith, Historien

1769-1847.

William Smith, le second fils du juge William Smith de Québec, naquit à New-York, le 7 février 1769, la même année que Napoléon. Il fut envoyé à Londres, où il acquit son instruction à " Kensington Grammar School " ; le 23 octobre 1786, il débarquait à Québec avec son père, fameux *loyaliste*—qui avait été nommé juge en chef du Bas-Canada, le 1er septembre 1785.

Afin de faire connaître l'entourage et le milieu social où s'écoula la jeunesse du futur historien, il n'est pas hors de propos d'esquisser ici rapidement la carrière et les antécédents de son savant père.

L'honorable juge en chef Smith naquit à New-York, le 18 juin 1728. Il suivit un cours classique au collège Yale, dans le Connecticut, où il passa plusieurs années ; il s'y distingua surtout par ses profondes connaissances du Grec et même de l'Hébreux, ainsi que par ses aptitudes pour les mathématiques. Nommé d'abord membre du conseil de Sa Majesté, le roi de la Grande-Bretagne, il fut fait plus tard juge du Banc du Roi pour la province de la Nouvelle York ; finalement, il atteignit la haute dignité de juge en chef de la Nouvelle York, le 24 avril 1780. Lorsque la révolte des colonies éclata, il se distingua par sa fidélité au Roi ; plus tard, il sacrifiait courageusement son avenir et quittait New-York dans le même vaisseau qui portait les troupes de Sa Majesté, ainsi que notre gouverneur aimé, Sir Guy Carleton. M. Smith débarquait à Plymouth, le 16 janvier 1784. Pour récompenser sa loyauté, ses services à la couronne, et vu sa grande science légale et ses éminentes qualités personnelles, George III le nomma

juge en chef du Bas-Canada. Il accompagna son ami Lord Dorchester au Canada, dans la frégate " Thistle. " Tout deux débarquaient, le 23 octobre 1786, sous le Cap-aux-Diamants : l'un pour s'installer avec pompe au Château St-Louis, l'autre en quête d'une résidence convenable pour un juge en chef, venu des vieux pays. A en juger d'après le contenu d'une longue et curieuse lettre qu'il adressait cette automne là à sa femme, Janet Livingston, à New-York, il était assez difficile de se procurer ici parmi les maisons à louer—un logement convenable à son rang et au train de vie qu'il était accoutumé de mener.

Nous ne pouvons nous refuser le plaisir de citer un passage ou deux de cette lettre (reproduite *in extenso* à la page 388 de *Picturesque Quebec,)* laquelle tout en jetant du jour sur les goûts littéraires du jeune historien, lève le voile qui enveloppe les allures sociales du monde fashionable de la vieille capitale au temps où florissait le juge-en-chef Smith.

" Québec, 10 décembre, 1786

Ma chère Janet,

" Je n'ai pu encore, dit-il, trouver un logement convenable pour louer.

" Il nous faudrait un salon—une chambre à dîner— une pièce pour ma bibliothèque—une chambre à coucher pour nous—une pour nos filles—une chambre à coucher pour Hale et William—une autre pour votre *bonne* (housekeeper) et une autre pour votre coiffeuse. Moore et un autre serviteur occuperaient la huitième pièce. Je doute si parmi les maisons à louer, à Québec, il s'en trouve une comme cela ; sans parler du logement qu'il nous faudrait pour nos serviteurs secondaires—lesquels, je pense, devraient être, de préférence, des nègres que nous ferions venir de New-York ; ils nous causeraient moins d'embarras. Je donne à mon serviteur Thomas 24 guinées, et cela réuni au salaire de trois serviteurs que vous ferez venir d'An-

gleterre, portera cet item, à £100 sterling par année. Si vous emmenez avec vous des nègres, de New-York, tâchez que ce soit des gens fiables. Pour le service de la table, il nous faudra constamment quatre valets bien mis............ (puis il discourt de la politique chez nos voisins.) " Notre hiver est commencé et cependant je ne le réalise pas. Les poëles du Canada, disposés dans les passages, tempèrent l'air par toute la maison. Je m'assieds d'ordinaire au coin de la cheminée—ce qui me donne 71 à 72 degrés du thermomètre : c'est-à-dire une température d'été. La carriole couverte, le casque en pelleterie et le pardessus—ce sont là des objets de luxe dont l'on se sert en voyage seulement. La carriole ordinaire suffit en ville. La réception officielle de jeudi dernier le prouve : cinquante dames en coiffures brillantes, et pas un ruban, pas une boucle dérangée. Tout se passa d'après l'étiquette anglaise, excepté la cérémonie du baiser (the ceremony of kissing) que Milord D (Dorchester ?) se réserva à lui seul.

" Son aide-de-camp escorta les dames à travers une salle où lui et moi nous les attendions. Elles reçurent le baiser sur les deux joues et furent reconduites au salon du château, en arrière, où nous nous réunîmes quand la foule eut diminué. Les messieurs entraient par une autre porte. Puis, on servit le thé ; puis vint le jeu de cartes, etc., le tout jusqu'à dix heures. Je laissai votre fils à la fête, pour entretenir la beauté du bal—une dame Williams. épouse du major Williams et fille de Sir John Gibbons, de Windford, —une personne de gentilles manières et de bonne maison. Nous dansâmes ce jour-là aussi chez le Lt-Gouverneur, le général Hope,(1)que vous avez dû connaître. Il fréquentait alors, comme le Col. Harry Hope, le salon du général Robertson ; il est neveu de Lord Hopetown, en Ecosse, et de Lord Darlington (par le second mariage de sa mère) en Angleterre. Sa table est montée dans un excellent goût.

(1) Le gouverneur Hope expira à Québec en 1787—ce fut lui qui permit aux Canadiens de bâtir la Porte Hope ou de la canoterie. rasée en 1871—elle portait son nom.

" William (le futur historien) qui sait le latin et le français mieux que sa propre langue, m'importune pour lui acheter une collection des Classiques : achetez la lui, si vous le pouvez, au moyen d'une traite de £15 sterling que vous m'enverrez dans une lettre à Ryland.

" Il y a ici une bonne bibliothèque et mes amis en ont aussi (1)..........

Puis l'honorable juge communiquait à sa fidèle moitié plusieurs rumeurs et nouvelles affectant les "Whigs américains," et terminait sa missive avec les mots suivants : "Adieu ! " The broad hand of heaven protect you."

W. S.

Le juge en chef Smith a lui aussi légué à la postérité, en outre de ses écrits judiciaires, un travail historique fort recherché de nos jours parmi les bibliophiles : " *History of the Province of New-York, from the first settlement to the year* 1734, " grand in-folio.

Il joua un rôle fort important dans les assemblées publiques où s'élaborait le programme de l'union des colonies en Amérique. On a été jusqu'à dire qu'il conçut le plan de constitution qui régit maintenant l'union américaine. Une feuille de Boston, en 1825, contenait le trait suivant :

(*From the Boston Mirror*, 1825.)

" The following was related by Dr. Mitchell himself, and we vouch for its authenticity :

" Anecdote of William Smith, Esquire, the historian of New York, and the late chief justice of Lower Canada, recommended to American historians.

" This eloquent man, having been an adherent to the royal cause during the revolution, left the city of New-York in 1783, with the British Troops, and was afterwards rewarded by his sovereign with a high judiciary office at Quebec. Judge Smith, although thus removed from the place of his origin, always contemplated the politics of his native country with peculiar solicitude.

" One evening in the year 1789, when Dr. Mitchell was in Quebec, and passing the evening at the chief justice's house, the

(1) Cette bibliothèque a dû être la *Quebec Library*, bibliothèque publique fondée en 1779, par Lord Dorchester et incorporée en 1869, dans celle de la *société littéraire et historique*.

leading subject of conversation was the new federal constitution then under the consideration of the States, on the recommendation of the convention, which sat at Philadelphia, 1787. Mr Smith, who had been somewhat indisposed for several days, retired to his chamber with Mr Grant, one of the members of the legislative council, at an early hour; in a short time, Mr Grant came forth and invited Dr Mitchell, in Mr Smith's name, to walk from the parlour into Mr Smith's study, and sit with them. Mr Mitchell was conducted to a sofa and seated besides the chief justice, before whom stood a table, supporting a large bundle of papers. Mr Smith resumed the subject of American politics, and untied his papers; after searching among them a while, he unfolded a certain one which, he said, was written about the time the colonial commotions grew violent in 1775, and contained a plan or system of government, sketched out by himself then, and which nearly resembled the constitution afterwards proposed by the federal convention of the United States. He then read the contents – the piece was long and elaborate, and written with much beauty and spirit.— "This, sir, (added he, after finishing it,) is the copy of a letter, which I sent to a member of Congress in 1775, who was an intimate friend of General Washington. You may trace to this source the sentiments in favor of a more energetic government for your country, contained in the commander in chief's circular letter, and from this there can be no doubt that the citizens of all the States derived their leading hints for your new form of government." Thus you see the great and original outline of your national constitution were drawn by a man, whom the laws of his native land proscribed and forced away from its shores."

Il est même possible que si le roi eût adopté le plan de réforme et de gouvernement que M. Smith lui soumit avant 1774, le lien colonial eût duré quelques années de plus. Doué par la nature d'une grande éloquence, éminent légiste, chrétien fervent, l'honorable juge était lié d'amitié avec plusieurs des écrivains les plus distingués d'alors— entr'autres avec le célèbre historien de l'Amérique, Robertson; sa fidélité au roi lui valut l'emprisonnement dans le manoir Livingston; plus tard, il fut élargi et envoyé comme cartel, à New-York.

Il avait épousé le 3 novembre 1752, Janet, fille de James Livingston, de New-York. Une de ses filles devint plus tard l'épouse du juge en chef, l'honorable Jonathan Sewell.

Le juge en chef Smith rendait l'âme, à Québec, le 6

décembre 1793, dans la même maison où expirait en 1847 son fils—c'est maintenant la résidence du shérif Alleyn, rue Saint Louis. Le prince Edouard, quatrième fils de George III, duc de Kent, et père de notre Souveraine, faisait partie du cortège funèbre du savant juge.

Le juge Smith était aussi propriétaire du site sur la rue St-Louis, occupé maintenant par la somptueuse demeure que son gendre, le juge en chef Sewell, y construisit plus tard, ci-devant l'Hôtel du Gouvernement. Telle fut la carrière d'abord troublée, plus tard bien remplie, du juge en chef William Smith : tel vécut, tel expira le respecté, l'érudit, le fastueux père du futur historien du Canada, l'hon. juge en chef William Smith.

* * *

Quand le jeune Smith mit le pied sur le sol canadien, en 1786, il n'avait pas dix-sept ans.

On a pu voir que si ses goûts littéraires l'attiraient vers l'étude des classiques, sa naissance, sa jeunesse, ses manières courtoises lui avaient ouvert, dès le début, la porte des salons de Lady Maria Dorchester, au château St-Louis.

Il est permis de croire qu'avec l'élite de la société du temps, il fit acte de présence aux brillantes réceptions officielles et aux feux d'artifice organisés, le 21 août 1787, par Son Excellence, en honneur de la visite du troisième fils du roi—le jeune prince William Henry, duc de Clarence—couronné en 1827, comme Guillaume IV—jour de gala pour la ville entière. Le royal *midshipman* laissa des souvenirs assez galants, à Québec. On est toutefois surpris de ne pas rencontrer le nom de William Smith, inscrit à côté de celui du juge en chef, son père, sur la liste de ceux qui accoururent au château St-Louis, le 6 avril 1789, à l'invitation de Lord Dorchester, pour fonder sous ses auspices une société d'agriculture. La *Gazette de Québec* de cette année là contient le rôle des personnages marquants des deux nationalités qui tinrent à honneur de seconder le

gouverneur en chef, dans sa généreuse entreprise. Milord Dorchester était, et à bon droit, estimé de tout le monde. Il est toutefois possible que la lecture des "Classiques" et la vie de salon avaient plus d'attrait pour un jouvenceau de vingt printemps, en parfaite santé, que de graves dissertations sur l'agronomie, sur l'amélioration des races bovines et la création de concours aratoires ! Suivons donc la foule qui va s'inscrire au château St-Louis, fière de seconder le gouverneur, le "sauveur de la colonie," Lord Dorchester, dans son patriotique projet : nous y trouverons une excellente occasion de faire connaissance avec le personnel de ce vieux Québec de 1789—déjà si loin de nous—auquel le futur historien de la colonie restera identifié pendant soixante ans et plus.

Bien que l'on se plaise à répéter qu'il y avait peu ou point d'entente entre les deux races qui se disputaient le sol —les *anciens* et les *nouveaux* sujets,— on ne s'en douterait guère à en juger par les noms accolés à la liste de la *Gazette de Québec* :

ROLE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE QUEBEC EN 1789.

Révd Philippe Tosey, chapelain militaire ; T. Monk, procureur-général ; G. E. Taschereau, Peter Stewart Malcolm Fraser, William Lindsay, J. B. Descheneau, John Lees, J. Renaud, Mathew Lymburner, John Blackwood, M. L. Germain, A. Panet, P. L. Panet, A. DeGaspé, St-Jean Port Joly ; M. Ol. Aylwin ; l'Evêque de Québec ; M. Bailly, coadjuteur ; Dr. T. Mervin Nooth, Henry Motz, Jenkins Williams, Isaac Ogden, j ge de la cour de Vice-Amirauté ; Messire Panet, curé de la Rivière Ouelle ; Sir Thomas Mills, François Dambourgès, Capt, Fraser, 34è bat., Cenelm Chandler, J. F. Cugnet, J. F., M. Pierre Florence, Rivière-Ouelle ; Capt. Rotson, T. Arthur Coffin, Capt. Chas. St-Ours, Aug. Glapion, supérieur

des Jésuites ; A. Hubert, curé de Québec ; Juchereau Duchesnay, L. de Salaberry, P. Panet, P. C., M. Gravé, sup. du séminaire ; John Craigie, Berthelot D'Artigny, Perrault-l'aîné ; George Allsopp, Robert Lester, Alex. Davidson, le juge en chef Smith, les honorables Hugh Finlay, Thos. Dunn, Ed. Harrison, John Co lins, Adam Mabane, J. G. C. De Léry, Geo. Pownall, Henry Caldwell, William Grant, François Baby, Samuel Holland, George Davidson, Chs. De Lanaudière, Lecompte Dupré, Major Mathew. "

Cette liste résume à peu près tout ce qu'il y avait de plus distingué dans ou autour de la vieille capitale, en 1789 : l'Etat, le clergé, la robe, le commerce, les professions, jusqu'au *sport*, rien n'y manque, car Sir Thomas Mills, l'hon. Chs. De Lanaudière, le Capt. St. Ours, étaient des *sportmen* de haute pègre : le cheval De Lanaudière, *Corbeau*, la jument de Sir Thomas Mills, *Coquette*, et *Niagara*, le coursier du capt. St-Ours, ont fait parler d'eux cette année là. (voir la *Gazette de Québec*).

On est charmé de voir tant de noms distingués sur le rôle de la première société d'agriculture, fondée à Québec : De Salaberry, Juchereau Duchesnay, Panet, Taschereau, Dambourgès,— le héros du Sault-au-Matelot ; Berthelot D'Artigny, Perrault, l'aîné,—le vieux négociant français de l'ancien régime, qui avait son comptoir sur la rue Saint-Pierre—J. B. Descheneau, ci-devant propriétaire de vastes voûtes et magasins, sur le site où la *Banque de Québec* fut construite en 1862—A. De Gaspé, seigneur de St-Jean Port Joly, qui avec ses collègues, M. Couillard, seigneur de St. Thomas, et De Beaujeu, seigneur de l'Ile aux Grues, accompagnés du belliqueux curé Bailly, (1) conduisaient un détachement de milice pour porter secours à Lord Dorchester, bloqué dans Québec par les Bostonnais, en

(1) Messire Bailly gravement blessé à ce malheureux combat, expira à l'Hôpital Général le 20 mai 1794. On y voit son buste de grandeur naturelle, copié plus tard pa M. Plamondon. Il fut inhumé à la Pointe aux Trembles, près Québec.

1775 :— Le colonel Lecompte Dupré, la terreur des Yankees :—François Baby, les deux avocats Cugnet.

L'Eglise et la haute éducation sont représentées par l'Evêque de Québec et son coadjuteur, le martial Messire Bailly, évidemment membre de l'église militante, évêque de Capse—mort en 1794 ; le bon curé Hubert, victime en 1792, d'un si triste naufrage, en face de Québec ; le père Glapion, supérieur des Jésuites ; Messire Gravé, supérieur du séminaire des Missions Etrangères, Messire Panet, curé de la rivière Ouelle, plus tard évêque de Québec.

Puis, vient toute une troupe de hauts dignitaires : le juge en chef Smith, le juge Isaac Ogden, le procureur-général Monk, le solliciteur-général Jenkins Williams, l'hon. Hugh Finlay, député-maître des postes, le successeur du fameux Benjamin Franklin, Ths. Dunn, président du Conseil, l'hon. Adam Mabane, juge intègre et médecin dévoué, dont notre vieil ami, M. l'abbé Bois, nous a donné une intéressante biographie, l'hon. Mathew Lymburner, négociant distingué l'hon. George Pownall, secrétaire-provincial, l'hon. Williant Grant, l'époux de la baronne de Longueuil : tous deux ont laissé leur nom à deux rues du faubourg Saint-Roch, la rue *Grant* et la rue *Baronne*. On voit encore des traces de leur magnifique manoir et de leur parc, à l'ouest de la manufacture de meubles de M. J. O. Vallières, rue Saint-Valier ; l'hon. Samuel Holland, le compagnon d'armes de Wolfe, aux Plaines d'Abraham, arpenteur et ingénieur militaire, en renom ici et à l Ile du Prince-Edouard.

Mathew Lymburner, Peter Stewart, John Lees, John Blackwood, Ob. Aylwin, Robert Lester, représentaient le haut commerce.

Saluons Alexander Davidson, plus tard paie-maître de Lord Nelson et son ami ; le même qui en 1782, arracha presque de force l'impressionnable et vaillant marin au

doux sourire d'une Juliette canadienne, Miss Simpson, la beauté sans pareille de Québec ; puis, le major Mathews, secrétaire de Lord Dorchester, le même qui plus tard épousa la ravissante Hélène de Lord Nelson.

Mais, je m'arrête, car cette liste des agriculteurs émérites de Québec, en 1789, nos vénérés ancêtres, me fournirait matière pour un robuste *in quarto* de chroniques et de mémoires des anciens jours.

* *
*

Une autre mesure d'une incontestable utilité publique signala encore l'année 1789 : l'ouverture du grand pont sur la rivière St-Charles, œuvre que Lord Dorchester honora de sa puissante protection, et qui avait pour objet de relier la rive nord (Beauport, Charlesbourg, etc.,) à la cité, au lieu de l'ancien bac du régime français ; ce pont prit le nom de Son Excellence, qu'il a conservé depuis. Il fut placé plus près du site du pont Bickell ; plus tard, on le nomma le *vieux* pont, quand le pont actuel lui succéda, en 1822.

Le futur historien fit sans doute acte de présence à cette fête.

Un autre incident qui dut fort intéresser la famille Smith, ce fut l'arrivée à Québec, le 7 août 1791, dans le vaisseau de guerre *Résistance*, du Prince-Edouard, le fils du roi de la Grande-Bretagne, George III, le protecteur avoué de l'hon. juge en chef Smith. Il y eut *lever* au château et bal ; le monde *fashionable*, agité et intrigué, se pressait à la réception officielle. Une question d'un intérêt majeur chez les *grands* de l'époque se présentait. Son Excellence recevrait-il le Prince-Edouard seul, ou souhaiterait-il aussi une bienvenue officielle à la belle comtesse française, Alphonsine Bernardine, Julie Mongenet, de St Laurent, veuve du col. de Fortisson, (1) que l'on disait

(1) La belle comtesse vécut vingt-huit ans avec le prince Edouard, le père de notre Souveraine. Elle fut traitée avec tous les égards dus à une légitime épouse. L'année du mariage du Prince, en 1818, le Col. de Rotemburg, mentionne dans une lettre à M. de Salaberry que madame St-Laurent se retira cette année là dans un couvent, en France.

être l'épouse du Prince, en vertu d'une de ces alliances morganatiques, usitées au siècle dernier ? Le débat sur cette question de légitimité devint encore plus vif, lorsque l'on apprit que l'évêque de Capse avait accepté madame de St-Laurent, le 2 juillet 1792, pour marraine d'un des fils de Salaberry.

Il y avait pourtant pour les bons citadins de Québec en 1791, d'autres préoccupations, d'autres sujets moins gais au milieu des réjouissances publiques, en l'honneur du fils du roi, qui devait faire de Québec le lieu de sa résidence pour trois années consécutives. De temps à autre, le paquebot apportait d'alarmantes nouvelles d'outre-mer. Un vieux trône, une noble lignée jadis l'idole de la cité de Champlain, s'écroulait avec un épouvantable fracas sur les rives de la Seine. Le ciel était gros d'orages ; le drapeau rouge devait être bientôt arboré là où avait flotté pendant une longue série de siècles le pavillon aimé de St. Louis.

N'y avait-il pas aussi une autre surprenante rumeur ? Celle d'un nouveau pacte politique, d'une constitution nouvelle, incomprise de la majorité du peuple : la constitution de 1791 avec son régime représentatif ? Quelle part le juge en chef Smith, le faiseur de constitutions, eût-il dans ce changement ? Que pensa-t-il de la première réunion de notre législature en décembre 1792 ? Quelle opinion exprima-t-il à son fils, le futur historien, sur cette nouvelle phase de nos destinées ? Quelle influence, si aucune, ce père chéri, érudit, expérimenté, a-t-il exercé sur les appréciations que le fils fit, plus tard, des principaux événements de nos annales ?

Voilà autant de questions à résoudre.

* *
*

Le jeune William Smith, en 1791, avait atteint sa vingt-deuxième année. Il a donc dû jouir de facilités, toutes spéciales pour étudier et approfondir les causes et

les circonstances qui avaient présidé à la nouvelle constitution de 1791, cela, sous l'œil et l'inspiration immédiate de son illustre père qui y avait eu une large part. Le projet de la nouvelle loi avait été préparé par le secrétaire d'Etat, William Windham Grenville, en conformité aux instructions qu'il avait reçues du Conseil Privé ; puis, renvoyé à Lord Dorchester pour être revu et amendé, avec injonction de consulter le juge en chef Smith. Après mûres délibérations, Son Excellence et son aviseur firent subir à la mesure d'importantes modifications ; le projet fut renvoyé en Angleterre, soumis au parlement, discuté et finalement adopté. Autant que les circonstances le permettaient, on avait tenté d'en emprunter les dispositions à la constitution anglaise. Voici la composition du Conseil Exécutif et du Conseil Législatif, sous la nouvelle loi :

Conseil Exécutif :—William Smith, juge en chef, Paul Roc de St. Ours, Hugh Finlay, François Baby, Thos. Dunn, Joseph L. de Longueuil, Pierre Panet et Adam Mabane.

Conseil Législatif :—William Smith, juge en chef, J. C. Chaussegros de Léry, Hugh Finlay, Thomas Dunn, Paul Roc de St. Ours, Joseph L. de Longueuil, Edward Harrison, Frs. Baby, John Collins, Chs. De Lanaudière, George Pownall, John Fraser et Sir John Johnston.

Les élections des membres pour la Chambre d'Assemblée qui se firent en juin 1792, donnèrent pour resultat 34 Canadiens-Français et 16 Canadiens-Anglais.

Les Canadiens-Français eurent donc la grande majorité des sièges ; mais la première place sur le banc judiciaire, au Conseil Exécutif, au Conseil Législatif, était dévolue au juge en chef Smith.

Papineau-père, Bédard, Panet, avaient donc eu raison ; le nouveau système représentatif, ainsi que la division du Canada en deux provinces livreraient aux canadiens-français la suprématie du pouvoir législatif. Un nouvel état de choses allait surgir : le règne de l'absolutisme français, le régime

infamant de Bigot, le règne militaire anglais étaient morts, bien morts. Hosannah !

Les 10,000 loyalistes *(United Empire loyalists)* de la portion-ouest du Canada, les *United Empire loyalists* de la section-est, présidés par les U. E. L. Smith, Sewell et autres ; plus, la grande majorité française (à preuve les requêtes au parlement impérial qu'on avait fait signer de 1783 à 1790) demandaient une constitution calquée sur celle de la mère-patrie. Chose assez singulière, la faction dominante, la minorité anglaise s'aperçut, mais trop tard, que le système représentatif remettrait le pouvoir législatif aux mains de ces nouveaux sujets, qu'ils considéraient comme race conquise, qu'ils affectionnaient si peu......

Revenons à notre historien.

La mort soudaine du juge en chef dans toute la maturité de son talent et à l'âge comparativement peu avancé de 65 ans, en 1793, non-seulement fut un événement douloureux, mais encore une perte irréparable pour William Smith, jr. Le juge en chef était bien plus qu'un tendre père pour son fils ; c'était un protecteur puissant par ses relations sociales dans la mère-patrie d'où pour le Canada venaient alors, titres, honneurs, dignité, avenir. Il lui restait, il est vrai, d'autres amis de son père, de puissants amis même, entre autres, l'hon. Herman Wistius Ryland, l'aviseur cauteleux de tant de gouverneurs, le confident, plus tard, de Sir James Henry Craig, l'instigateur zélé de cette politique soupçonneuse et arbitraire qui fit des martyrs politiques de Bédard, Taschereau, Blanchet, le 17 mars, 1810.

Est-ce dans l'intimité de cet habile et infatigable francophobe, Ryland, que l'historien du Canada a puisé quelques-unes de ses inspirations ? Sur ce point et bien d'autres l'histoire contemporaine nous fait défaut.

La puissante protection d'un homme éminent en Angleterre, Lord Bathurst, secrétaire d'Etat, ne fut pas invoquée en vain. Grâce à ce dernier, William Smith,

homme de lettres, devenait, en 1814, l'honorable William Smith, membre du Conseil Exécutif du Bas-Canada ; et l'année suivante, en 1815, il ajoutait à cette dignité, la charge fort lucrative de Greffier de la Chambre d'Assemblée, celle de Maître-en-Chancellerie.

La réunion de tant de dignités sur une seule tête ne porta pas toujours chance à l'heureux titulaire ; l'étoile de la famille Smith parut pâlir, sans toutefois s'éclipser, à Québec, en 1838. Cette année-là, comme l'on sait, Lord Grey avait envoyé comme haut commissaire et Gouverneur-Général, en Canada, son fougueux gendre, l'habile comte de Durham. Il y avait peu d'abus plus criants parmi les nombreux abus dont souffraient la colonie, que le cumul des emplois publics sur un seul fonctionnaire ; on nommait ces employés *pluralistes* ; quand ils faisaient remplir pendant leur absence les charges par des députés, on qualifiait l'abus d'*absenteism* et eux, d'*absentees*. L'hon. William Smith était *pluraliste* (1), pluraliste renforcé ; ce qui était pire, aux yeux des patriotes d'alors, ce *bureaucrate*, appartenait à ce groupe d'heureux favoris de la fortune, qui de temps immémorial avaient eu l'oreille des gouverneurs et qui englobaient tout, jusqu'au moindres parcelles de patronage.

On dénonça M. Smith au grand redresseur de torts, à Lord Durham, qui, dit-on, le somma de venir en sa présence, dire si c'était vrai qu'il cumulait tant de places.

M. Smith plaida coupable et reçut ordre d'adresser par la poste du lendemain, une lettre au noble lord, lui marquant lequel de ces emplois, M. Smith entendait retenir ; l'hon. Conseiller Exécutif se démit de cette charge

(1) Cet abus datait de loin. Du Calvet décrit comme suit ce qui se passait vers 1784 :
" Places de M. Mabane, chirurgien de la Garnison, 200 livres stg ; membre du Conseil Législatif, 100 liv. ; juge des Plaidoyers communs, 500 livres ; Commissaire faisant les fonctions de Juge en chef, environ 300 livres. juge de la cour des prérogatives, 100 lbs : total, 1200 strlg. Places de M. Fraser.—La demie-paie de capitaine, 100 livres, strlg ; Membre du Conseil Législatif, 100 livres, Juge des plaidoyers communs, 500 livres ; juge de la Cour des Prérogatives, 100 livres ; Trésorier, environ 400 livres : total 1200 livres strlg. Places de M. de Rouville.—Juge des Plaidoyers Communs, 500 livres, strlg ; Juge de la Cour des Prérogatives 100 livres : total, 600 livres strlg (BIBAUD, *Histoire du Canada*, *Tome II*, *P* 88). 1200 livres sterling au siècle dernier équivalaient à 2400 livres sterling, du cours actuel=à $10,000.

pour retenir l'autre où l'honneur était moindre, mais où le traitement valait plus : celle de Greffier du Parlement.

En 1818, l'historien prit une part active dans le projet formé par la veuve du Général Richard Montgomery, d'obtenir de Sir John Coope Sherbrooke, les restes du Général. Il avait, paraît-il, informé la veuve Montgomery qu'il existait encore à Québec, une personne capable d'indiquer l'endroit où M. Montgomery avait été inhumé, 43 ans auparavant : James Thompson, présent aux funérailles. (*Harper's Magazine, février* 1885, *page* 357.)

Disons un mot de ses écrits.

Si la longue carrière officielle de l'hon. Conseiller Exécutif est insuffisante par elle seule pour le tirer de l'oubli, il n'en a pas été ainsi, quoi qu'en ait prétendu une très haute autorité, du travail historique de ce laborieux écrivain.

Toute incomplète, tout partiale que soit son " Histoire du Canada, " elle continue d'avoir pour lecteurs les cinquante-cinq millions qui parlent en Amérique la langue de Shakespeare et de Milton.

Ces volumes sont devenus tellement rares qu'ils se vendent à un prix assez élevé.

Chez nos compatriotes anglais, Smith continue d'être une source de renseignements prisés.

Les écrivains modernes, tant anglais que français, n'ont pas encore pris sa place chez ceux qui appartiennent à la race anglo-saxonne. William Smith n'a pas le style brillant, chaleureux, alléchant de Macaulay ; ce n'est pas un écrivain philosophe comme Gibbon, copieux comme Lingard, coloré et hardi comme Froude. Il a néanmoins un mérite incontestable : la clarté, la concision. Il s'efforce même d'être impartial, nous aimons à le croire ; eût-il vécu plus tard, dans un autre milieu, avec moins d'attaches à un ordre de choses exclusif, suranné, il est possible qu'il eût adopté des idées plus larges.

N'oublions pas que M. Smith a écrit en un temps où la tâche de l'historien était de beaucoup plus ardue qu'à l'époque où nous sommes. L'art du typographe n'avait alors rien fait pour les archives canadiennes ; des piles de manuscrits moisis, vermoulus, raturés, souvent presqu'illisibles, encombraient les voûtes souterraines du vieux palais épiscopal à Québec, où étaient les bureaux des divers ministères, où se réunissait notre parlement. Le site de cette ancienne structure, en 1834, servit pour la construction du somptueux palais législatif incendié en 1854, et où brûlait, en 1883, la mâsure qui lui succéda. Cet écrivain eut un avantage sur ses successeurs, qu'il ne prisa pas assez. Il lui fut donné d'avoir accès au moins à deux, sinon à trois des cahiers qui constituaient le *Journal des Jésuites* au siècle dernier ; il ne nous en reste qu'un seul.

L'*Histoire du Canada* de Smith, comme je l'ai dit précédemment, sous forme de note et d'appendice, renferme des matériaux précieux pour l'histoire ; citons entr'autres documents, un journal très étendu par un officier de la garnison, du blocus de Québec, par Arnold et Montgomery, en 1775 ; les commissions de nos premiers vice-rois ; des statistiques du recensement, du commerce, de la navigation, des tableaux météorologiques ; et, finalement, un curieux rapport avec pièces probantes, d'un comité sur l'éducation créé en 1787 et continué jusqu'à 1789, présidé par son père, le juge en chef. On y discute une foule de questions dont quelques-unes sont loin d'avoir, après un siècle, perdu de leur actualité : l'éducation populaire, la haute éducation, l'emploi des revenus des biens des Jésuites, la création d'une université ; cette dernière question paraît avoir soulevé une petite tempête épiscopale, à en juger par les mémoires, soumis au présidènt du comité, l'hon. juge Smith, (1) par Mgr l'évêque de Québec et par son coadjuteur, l'évêque de Capse.

---

(1) Voir la page suivante pour cette note.

Le comité qui s'était réuni le 26 novembre 1789 était composé comme suit : le Juge en chef, MM. Grant, Dunn, Baby, De Lery, Dupré.

Ce fut John Neilson, le propriétaire de la *Gazette de Québec*, plus tard le vieux patriote si longtemps membre pour le comté de Québec, qui imprima à Québec, l'histoire de M Smith sous le titre suivant : " *History of Canada from its first discovery to the year* 1791, *by William Smith, Esquire, Clerk of the Parliament and master in Chancery of the Province of Lower Canada :* in two volumes. " Ne quid falsi decere audeat, ne qui veri non audeat."

Quebec

Printed for the Author

By John Neilson, 1815.

Le 1er tome renferme 388 pages avec un appendice de 72 pages. Le 2ème tome contient 235 pages : l'ouvrage se divise en époques, représentées par dix chapitres tel que suit : Chapitre I, traité de la découverte du Canada, à 1674 ; Chapitre II, depuis 1674, au siège de Québec, par Phipps, en 1690 ; Chapitre III se termine au temps de la nomination du marquis de Vaudreuil comme Gouverneur, en 1703 ; Chapitre IV relate ce qui a eu lieu jusqu'à l'administration du marquis de Beauharnois, en 1726 ; Chapitre V contient l'historique des événements jusqu'à 1752 ; Chapitre VI, a relation de ce qui eut lieu de 1752-1759 ; Chapitre VII, ce qui se passa au Canada jusqu'au traité de Versailles en 1763 ; Chapitre VIII, les événements de 1764, au siège de 1775 ; chapitre IX, depuis 1775 à la convention de Saratoga, en 1777 ; Chapitre X,

---

(1) Voici le préambule de la lettre de monseigneur de Capse :

Lettre de Charles François Bailly, coadjuteur de Québec et évêque titulaire de Capse, datée de la Pointe aux Trembles, 5 avril 1790, adressée à l'hon. William Smith, président d'un comité du Conseil Exécutif de Québec, sur une référence du Conseil, touchant les mesures à prendre pour encourager l'éducation.

Monsieur et Messieurs—Dans un rapport d'un comité du conseil, sur la question de l'éducation, qui m'a récemment été transmis, j'ai vu une lettre, signée Jean François Hubert, évêque de Québec : l'ayant parcourue avec l'attention la plus soutenue, sans reconnaître le style ni le langage de l'illustre prélat, que les Canadiens sont si heureux d'avoir pour leur chef, je conçois, malgré le respect que j'ai pour l'hon. Président et les autres membres du comité, que cette lettre entière est une fabrication [imposition] inventée au nom de notre Prélat bien-aimé et une rapsodie mal bâtie, que l'on a eu l'effronterie de présenter sous son nom vénéré......

depuis la convention de Saratoga, en 1777, jusqu'à l'établissement de la constitution en 1791.

M. Smith, qui avait épousé Mlle Sarah Webber, fille de l'amiral Charles Webber, du Hampshire, Angleterre, perdit son épouse le 26 janvier 1819.

Vers cette époque, il acquérait au Cap-Rouge, un domaine bien boisé, où il se bâtit une jolie maison de campagne, *Longwood;* là, sa famille, composée de deux fils et de trois filles, passait chaque année la belle saison.

L'hon. M. Smith semble avoir mené une existence fort paisible, fort retirée, absorbé par les soins de famille et partageant ses heures entre ses livres et quelques rares amis. Il expirait, le 17 décembre 1847, dans sa résidence, rue St-Louis, maintenant la demeure du shérif Alleyn, à l'âge de 78 ans : cette maison est devenue historique ; les prisonniers de guerre en 1814, le Col. Scott et autres y ayant été internés.

Mes souvenirs se rattachent à l'année de sa mort. Je crois presqu'entendre le glas solennel de la cloche de la cathédrale anglicane, lorsque son cortège funèbre défilait, dans la rue St-Louis en décembre 1847, devant les fenêtres du bureau de Mtre Jos. Noël Bossé (plus tard l'hon. juge Bossé), mon respecté patron, chez qui je faisais mon droit de 1845 à 1850. J'ai cru qu'il ne serait pas étranger à mon sujet de noter le milieu social, l'entourage où s'écoula la jeunesse dorée et l'âge mur de l'historien. Si au lieu d'avoir consacré ses veilles à nous préparer deux octavo, précieux surtout par leurs pièces justificatives, appendices, etc., comme " matériaux pour l'histoire, " il nous eût donné à l'instar de son contemporain, Philippe de Gaspé, ses souvenirs intimes, des mémoires sur les premières années du régime anglais, que de pages palpitantes, que d'utiles renseignements, il eût pu nous léguer ?

R. Christie, Historien.

1788-1856.

Les *Annales Canadiennes* de l'honorable William Smith, trouvèrent un digne continuateur en la personne de son contemporain, l'ex-député de la Gaspésie, M. Christie.

Robert Christie vit le jour à Windsor, dans la Nouvelle-Ecosse, en 1788.

Il s'adonna alors au commerce, à Halifax ; plus tard, il s'établissait à Québec, où il étudiait le droit sous l'honorable Edward Bowen, qui était nommé juge de la cour du Banc du Roi, pour le Bas-Canada, en 1812, et décédait, en 1865, juge en chef de cette cour. Il pratiqua au barreau pendant quelques années. (1) En 1810, M. Christie s'embarquait pour Londres.

Sir James Henry Craig, le gouverneur du Canada, soupçonna le jeune légiste, mais à tort, comme ce dernier le prétend, d'avoir fait ce voyage dans le but d'aider le révérend messire (plus tard Monseigneur) Plessis, dans sa mission auprès de lord Bathurst, à propos des affaires du diocèse et des biens des Jésuites.

Revenu au Canada, M. Christie préludait par de fortes études à la carrière que la politique lui réservait : puis, il s'alliait à une ancienne et respectable famille canadienne, en épousant mademoiselle Olivette Doucet, tante de feu Pierre-Antoine Doucet, juge de police.

Avec ses occupations parlementaires, M. Christie menait de front d'importants travaux littéraires, se rattachant à l'histoire du Canada.

Comme il n'existe aucune biographie de l'historien, il nous a été impossible de préciser à quoi il pouvait devoir le

[1] En 1822-23, il occupait comme procureur dans deux causes qui firent du bruit au barreau, et où l'un des plus fameux plaideurs de Québec, M. George Arnold, était intéressé : Arnold *vs.* Boyle *et al*, et McPherson *vs.* Arnold ; en cette dernière cause, il obtint un verdict, pour libelle : son adversaire était l'éloquent Andrew Stuart, père du juge en chef actuel.

merveilleux ascendant qu'il sut acquérir, dans ce vaste district de Gaspé, qui comprenait, au début, les comtés de Bonaventure et de Gaspé.

Pendant plus d'un quart de siècle, la Gaspésie fut, pour lui, une espèce de " terre promise ", un château-fort, une tribune d'où il défiait les foudres du parlement de Québec. Le fougueux dictateur Papineau, (1) put bien, à diverses reprises, faire prononcer à ses dociles adhérents, l'ukase ou ordre d'expulsion du revêche député Gaspésien : Christie n'avait qu'à souffler le mot d'ordre à ses " libres et indépendants " électeurs, de suite, on lui renouvelait sans désemparer son mandat. [2] Il en fut ainsi en 1828. lors de sa première élection. On l'expulsait, il était réélu, et puis on l'expulsait encore. Dominique Mondelet avait, lui aussi, été expulsé. Ezekiel Hart fut, en 1808, expulsé parce qu'il n'admettait pas le Nouveau-Testament comme règle de foi.

Christie fut réélu six fois. (*Histoire Parlementaire*. Vol. III p. 448.)

Le crime de Christie était d'avoir avisé comme président de la Cour des Sessions de Quartier, le chef de l'Exécutif, à propos de la démission de certains fonctionnaires publics.

On n'eut jamais à lui reprocher une trahison, une défaillance. La fidélité à son drapeau, pour Christie, c'était une religion. Au reste, il y avait alors parmi l'industrieuse et intelligente population du district " inférieur " de Gaspé, une classe d'hommes inaccessibles aux appâts de la corruption électorale, également peu disposés à subir ce qu'ils nommaient la dictature du *French party*.

---

[1] M. Christie, après l'Union des Canadas, a retrouvé dans la nouvelle législature son ancien adversaire, M. Papineau, et, ce qui fait honneur à l'un et à l'autre, ils se sont franchement réconciliés. M. Christie a même reçu l'hospitalité du célèbre tribun à son château de Monte-Bello, sur l'Ottawa. Peut-être ont-ils causé gravement de leurs anciennes luttes, se rappelant le fameux vers de Virgile : *Forsan et hæc olim meminisse juvabit*. (*F.-X. Garneau, sa vie et ses œuvres,*) *P. O. Chauveau, Pc. XXXVII*.

[2] Au fort de la tourmente, il eut, dit M. J. G. Barthe, pour adversaire au poll, un acadien énergique, le capitaine Barthe, père de J. G. Barthe. Sous prétexte de faire la fortune de l'ardent capitaine, les partisans de Christie lui tendirent un piège où il tomba : il fut retenu, paraît-il, loin du poll, par ruse, trop tard pour prendre part à la contestation. O les cabaleurs d'élections ! toujours les mêmes, hélas !

Les *United Empire Loyalists*, établis à New-Carlisle, à Douglastown, à la Pointe Saint-Pierre, à Percé, au bassin de Gaspé : les O'Hara, les Sheppard, les Coffin, les Annett, les Boyle, les Murison, les Kennedy, les McPherson, les Johnston, les McConnell, les Thompson et consorts, avaient leur mot à dire dans le choix d'un représentant, en Chambre. M. Christie ne reparaît au parlement qu'après l'union des provinces, en 1841. Battu au poll en 1854 il crut que pour lui le temps était venu de dire adieu à la carrière parlementaire et il se réfugia dans le calme de la vie privée, pauvre, mais fier et respecté.

Dans sa verte vieillesse, fort de sa longue expérience parlementaire, il utilisa ses loisirs à la composition de l'histoire parlementaire de l'époque où le Canada recevait ses institutions représentatives, sa nouvelle constitution, en 1791, là où se terminait le travail de Smith, à venir à la promulgation de la nouvelle constitution qui réunissait le Bas au Haut-Canada : un espace de cinquante ans.

Pendant les années de luttes où son vieux collègue en Chambre, John Neilson, rédigeait avec tant d'autorité la *Gazette de Québec*, M. Christie, plus d'une fois, lui avait prêté le concours de sa plume vigoureuse. L'habile publiciste Neilson étant passé de vie à trépas, en 1848, M. Christie favorisa de sa collaboration le *Quebec Mercury* ; feuille fondée à Québec, par M. Thomas Cary, en 1805, et qui plus tard passa pour être l'organe du *High Church party*, tout en prenant une part fort active à la politique du jour. Ceci avait lieu au temps où Wm. Kemble (1), d'abord et M. W. Kimlin, plus tard, en occupaient le fauteuil éditorial. Au nombre des documents précieux qui s'y trouvent, figure à la date du 12 août 1853, une intéressante biographie de son vieil ami, le juge en chef de la cour du banc de la Reine, sir James Stuart, une des plus hautes intelligences de notre banc judiciaire. Avec ses

(1) William Kemble, journaliste distingué, né en Angleterre, rédigea le *Mercury* depuis 1823 à 1842. Il mourut à Québec en 1845.

antécédents, ses souvenirs parlementaires, son âpre indépendance de caractère qui frisait presque l'excentricité, M. Christie a dû trouver assez rude parfois, la tâche qu'il s'était imposée de " faire l'histoire impartiale " de ces mêmes luttes, où son rôle, sans être prédominant, fut plus d'une fois fort accentué.

L'historien signale au lecteur quatre époques bien distinctes, dans la période des cinquante années écoulées de 1791 à 1841 :

1o " Depuis l'établissement de la constitution, de 1791 à 1810 : vingt années qui semblaient promettre un avenir long et prospère ; mais l'horizon politique commença, vers la fin de ce terme, à se charger de nuages ; l'esprit de parti prévalut de plus en plus, aidé des préjugés nationaux ; l'harmonie qui jusque là avait existé entre les deux races s'affaiblissait.

2o. Depuis 1810, quand l'Assemblée Législative se fit fort de pourvoir aux dépenses du gouvernement civil de la province, (que préalablement elle n'avait rencontré qu'en partie, l'excédent étant à la charge de la caisse militaire), jusqu'à l'année 1818, quand la Chambre d'Assemblée, à la suite de cette offre, fut appelée à pourvoir à ces dépenses d'une manière constitutionnelle. Ce laps de temps comprend la courte période de la guerre américaine de 1812, ère brillante, ère glorieuse au Bas aussi bien qu'au Haut-Canada, où les deux races rivalisèrent de loyauté, de patriotisme, de bravoure, dans la défense contre l'envahisseur, de leurs autels, de leurs foyers.

3o Depuis 1818 à 1828, l'époque des "conflits financiers" période de cabales, d'agitation suscitée par les chefs de partis,—de tiraillements entre le pouvoir législatif et l'exécutif, relativement à la liste civile,—de troubles, dont l'issue fut un appel au gouvernement de la métropole et au parlement du Royaume-Uni, au moyen de la fameuse requête qu'on prétendit avoir été signée, en 1828, par 87,000 habitants du Bas-Canada, se plaignant des griefs de 1827, requête qui fut

l'occasion d'un rapport présenté par la Chambre des Communes, en 1828, connu sous le nom de *Report of the Canada Committee*, et qui donna naissance à encore plus de griefs que ceux auxquels on avait voulu rémédier.

4o L'époque, depuis 1828, où le "plan de conciliation" recommandé par le susdit rapport fut mis en opération jusqu'à l'année 1837, dans laquelle l'on vit avorter complètement ce projet, ainsi qu'on l'avait prédit, par la répudiation formelle de la constitution de la part du corps représentatif, et par des soulèvements dans le Bas et dans le Haut-Canada ; cette année-là et la suivante, il y a eu de déplorables évènements qui, en 1840, amenaient l'acte d'Union, réunissait les deux provinces en une seule, comme panacée aux maux existants, mesure dont l'avenir dévoilera la justice ou l'injustice." Tel fut le programme que s'était tracé le vieux député.

L'histoire de Christie comprend six tomes : le sixième, curieux recueil de lettres et de dépêches officielles, est fort précieux. L'*histoire parlementaire* est loin d'être une œuvre d'agrément, comme composition littéraire ; M. Christie en avertit ses lecteurs le premier.

L'on est surpris de voir le grave historien interrompre son récit pour y intercaler une douzaine de pages de prose française et anglaise que lui fournit son vieil ami, Jacques Viger, comme requisitoire contre l'authenticité de la *Légende du Chien d'Or*, due à la plume élégante de notre regretté ami, Auguste Soulard.

Un vice capital de l'*histoire parlementaire* de Christie c'est l'absence d'index à cette compilation, ainsi que le manque de méthode dans la disposition de cette énorme masse de Rapports de Comités, de Résolutions, de Procès-verbaux de séances, de statistiques du commerce, etc.; cela nuit beaucoup à l'utilité de l'œuvre, comme livre à consulter.

Malgré tous ces défauts sérieux, c'est un riche répertoire de renseignements, dans lequel ceux qui sont venus après

le vieil historien, sont allés puiser largement, sans toujours lui en tenir compte.

Bien que Robert Christie appartient à ce que l'on est convenu d'appeler l'école anglaise en histoire, il ne fut pas partisan de l'oligarchie coloniale qui jadis accaparait toutes les places, à l'exclusion du parti populaire. Il semble avoir provoqué les colères de Papineau, Bourdage, etc., surtout pour avoir maintenu la politique personnelle de Lord Dalhousie, le chef de l'exécutif, qui l'avait constamment honoré de sa confiance et de son utile protection. Il lutta contre les bureaucrates, en faveur du parti colonial anglais, opposé à ce groupe. (1) Familier par ses relations de familles (2) et sa longue résidence parmi nous, avec les us et coutumes du peuple de nos campagnes, il ne perdit aucune occasion de rendre justice à sa moralité, à sa bravoure, à son intelligence. Aidé dans ses recherches par Faribault, Viger, Vallières et autres amis, c'était un membre marquant de ce groupe d'esprits d'élite, cette petite république littéraire,

---

[1] En 1837, et longtemps auparavant, il y avait dans le Haut et dans le Bas Canada, un parti anglais, bien que peu nombreux, opposé au Family Compact. Chez nous, ce parti fut représenté d'abord par John Neilson, Cuthbert, Cuvillier, plus tard par Wolfred et Robert Nelson, T. S. Brown, Leslie, O'Callaghan.

Les *Greville Memoirs*, Vol. III, P. 125, sous la date du 20 Decb. 1835 mentionnent une remarquable lettre adressée à M. Henry Taylor, de Londres, par le secrétaire de la Commission Gosford, M. T. Frederick Elliott, neveu de Lord Minto, laquelle, selon Greville contient une excellente esquisse des partis et de la politique du Bas-Canada. Cette lettre fut soumise aux ministres anglais, qui y attachèrent beaucoup d'importance. Voici ce qu'on lit, sous la date du 24 oct. 1835 : "People have been accustomed in England to hear of only two parties in Canada, the English and the French, but there are in fact three parties, the official, the English and the French, besides some important French classes altogether distinct from the party which goes by that name.

The official—or as the French term is, Bureaucratic party,—is composed of a few old men, holding the highest offices. They seem to be fond of privileges, jealous of interference, and ready to take offence at any inquiry into popular allegations...............

Very different from this feeble corps, is the real. " English party " It is composed of all the merchants, with an admixture of considerable Landholders, and of some of the younger and more intelligent Civil officers. It possesses much intelligence, much wealth and still more credit............

This imposing body, moreover, has great advantage at the present moment in the moderation of tone which it can assume in contrast to the violence of its adversaries...

It is fully as ambitions of dominion as the French party, and, in my opinion, prepared to seek it by more unscrupulous means.......

L'on se demande pourquoi, le parti populaire français ne s'allia pas avec ce puissant parti anglais, opposé comme l'autre à la bureaucratie ?

[*Report of Canadian Archives, by D. Brymner*, 1883, *p.* 160,

---

[2] N.-B.—Il résidait d'abord dans la maison qu'occupait feu M. W. D. Campbell, N. P., faisant face au monument de Wolfe et Montcalm, au jardin du Fort, puis sur la rue Christie ; le conseil de Ville, donna ce nom à cette rue en honneur de l'historien, elle avoisine la rue Garneau.—Il passa la belle saison pendant nombre d'années, dans une belle grande maison, qu'il possédait sur la berge de la rivière Ristigouche vis-à-vis de Campbellton, entouré de ses livres, et exploitant ses pêcheries au saumon à l'embouchure de cette rivière.

dont s'enorgueillissait la vieille capitale aux jours des Smith, Garneau, Ferland, DeGaspé, Thompson, etc.

Que de fois, nous nous rappelons avoir vu le beau, sympathique et respectable vieillard, à la démarche grave, vêtu comme au temps de nos grands-pères, parcourir en causant avec quelques amis aussi antiques que lui, cette superbe terrasse que lord Durham nous fit ériger en 1838, surtout le matin, en été, en attendant que la voix de l'orateur aux Communes, ou l'huissier audiencier de Sir James Stuart, au palais de justice voisin, annonçât que la séance était ouverte.

Robert Christie terminait sa carrière à Québec, le 13 octobre 1856 ; ses restes reposent à Sillery, dans la belle nécropole rurale, le cimetière du Mount-Hermon. Un éminent confrère, plus tard, assistant-juge, feu J. B. Parkin, dressa l'inscription et épitaphe suivante sur le marbre de sa tombe :

IN MEMORY OF ROBERT CHRISTIE, ESQ.

" A native of Nova Scotia ; he early adopted Canada as his country, and during a long life faithfully served him. In the war, in 1812, as a captain, 4th Batt., he defended her frontier : in peace, during upwards of 30 years, he watched over her interests as member of Parliament for the county of Gaspe ; and in the retirement of his latter years, recorded her annals as her historian.

He died, at Quebec, on the 13th october, 1856, aged 68, leaving behind him the memory of a pure career and incorruptible character. "

Integer vitæ scelerisque purus.

Samuel J. Watson, Historien.

1837.-81.

En vain chercherait-on dans les annales de cette jeune province d'Ontario, de ces scènes émouvantes de sièges, de ces hasards de guerre, de ces dramatiques situations qui font le charme de notre histoire.

Chez nos voisins tout n'est que d'hier ; leurs annales datent à peu près de l'établissement de cette énergique colonie d'émigrés *royalistes* échappée aux mauvais traitements dont les menaçait la jeune république de Washington ; les *United Empire Loyalists*, de 1783.

Les hommes d'Etat Anglais comprirent de suite le parti qu'ils pourraient tirer de la bravoure et des rancunes de ces partisans de la monarchie, pour protéger le Canada monarchique contre le voisinage de leurs anciennes colonies révoltées.

Le sort des *United Empire Loyalists* était triste, leurs besoins urgents. Le parlement impérial affecta £3.300,000 pour leur venir en aide ; chaque colon en outre avait droit à un octroi gratuit de deux cents acres de terre, en Canada, ainsi qu'à des instruments aratoires, et des provisions de bouche, pour commencer la culture. Les partisans de la monarchie tempérée croyaient donc avoir préparé sur nos frontières à l'Ouest, un rempart, une digue effective contre l'envahissement des idées républicaines.

Ruinés de fortune, mais forts de leur prestige social et pleins de confiance dans les promesses de leur souverain, les 25,000 loyalistes se fixèrent sur tous les coins des colonies anglaises, surtout dans les provinces maritimes (1) où ils fondèrent, en 1784, Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick, et Sorel, près Montréal. Ils eurent bientôt créé

(1) 10,000 se fixèrent à l'Ile du Prince-Edouard, à la Nouvelle Ecosse et au Nouveau-Brunswick.

des villes sans beaucoup s'occuper des anciens habitants du sol et de leurs traditions,—bien décidés à y implanter les lois, les usages, la forme de gouvernement libre de leurs pères, au-delà de l'Océan. Un grand nombre de ces émigrés ou de leurs descendants jouèrent un rôle prédominant en Canada : les Baldwin, les Elmsley, les Allcock, les DeWitt, les White, les Robinson, les Smith, les Sewell, les Sherwood, les Merritt, les Boulton, les McPherson, les Gamble, les Macauley, les Strachan. Ontario put réclamer une autre classe de Loyalistes, en 1797, les Emigrés Français auxquels le Gouvernement Impérial accorda des terres dans le Canton de Windham, H. C. : le Dr. Scadding et après lui, l'archiviste Brymner nous fournissent sur cette brillante immigration qui fut de courte durée, d'intéressants détails :

" It may be interesting, dit Brymner, to note the names, ranks, and grants of land made to the French Loyalists in the settlement of Windham. These I have condensed from several documents, among the original papers in the Military correspondence (C 620 ; Settlers 1801 to 1808.)

	Acres.
Comte de Puisaye	850
Comte de Chalus, Maréchal de Camp, Colonel	650
M. D'Allègre, Major Général du District de Vannes, Colonel	450
Vicomte de Chalus, Adjudant Général, Colonel	350
M. de Marseuil, Major de Division, Lieutenant-Colonel	300
M. Quetton de St. George, Major de Division, Lieutenant-Colonel	400
M. de Farcy, Aide-de-Camp, Capitaine	350
M. Renoult, Capitaine sans commission	150
M. Segeant, Lieutenant sans commission	150
The following non-commissioned officers or soldiers, ajoute t il, namely, Fouchard, Furon, Langevin, Bugle and Marchand, received a hundred acres each	500

" Mr. Renoult was, besides, recommended for a grant of 1,200 acres and Mr. Segeant for a grant of 500 acres.

" The name of Mr. Boiteau, Adjutant-General of the District of Rennes et Fougeres, with the rank of Lieutenant-Colonel, appears in the list of those holding military rank but not in the table of distribution of the lands. So far as can be ascertained, only one family, that of Mr. Quetton de St. George, is now represented in Canada. "

Si le passé du Canada Français éveille peu d'émotions chez les descendants de ces loyalistes, ils aiment néanmoins à perpétuer le souvenir des rudes commencements de leur propre existence coloniale, des épreuves et des dangers encourus par les hardis pionniers à qui ils devaient la vie.

L'origine du régime constitutionnel que Pitt et Grenville leur octroyèrent, en 1791, aussi bien que leurs propres luttes contre l'oligarchie qui pesait sur chaque section du Canada,—leur dévouement en 1812—leurs jours sanglants de 1837-38, pour anéantir un état de choses intolérable à tout homme libre—leurs développements—leur progrès incroyable en richesses, en population (1) depuis l'ère de la Confédération : ce sont-là autant d'agréables thèmes à broder pour leurs historiens, autant de poëmes à chanter pour leurs poëtes !

Le malheur, c'est que les historiens et les poëte sont rares chez eux ?

L'atmosphère du *Don* et du *Humber* était peu favorable à la muse de l'histoire. *Muddy Little York* semblait plus sympathique aux disciples de Plutus qu'aux fils d'Apollon

Si le Haut-Canada a été pauvre en historiens et en poëtes, sa presse périodique fut riche en vigoureux journalistes, en économistes, en penseurs : quelques-uns d'entre eux se sont livrés à d'importants travaux,en histoire,surtout l'histoire constitutionnelle et parlementaire de leur province.

Il est permis de regretter que la mort ait enlevé trop tôt un jeune journaliste Irlandais, dont les écrits sont marqués au coin du talent.

Samuel-James Watson naquit à Armagh, en Irlande, en 1837, et fit ses études à l'académie de Belfast. A l'âge de vingt ans, il vint chercher fortune au Canada, fit ses premières armes dans le journalisme où il se distingua par l'exactitude et l'habileté avec lesquelles, il rendit compte

(1) En 1783, la population du Haut-Canada était d'à peu près 2,000 âmes et celle du Bas, de 160,000. Maintenant la population d'Ontario excède celle de notre province.

comme *reporter* des débats parlementaires sur l'important projet de loi sanctionné en 1867, connu sous le nom de l'*Acte de la Confédération.*

Ses aptitudes lui ouvraient en 1871, la porte à l'importante charge de bibliothécaire de la Chambre d'Assemblée d'Ontario, où il se signala par la préparation d'un Catalogue des livres de cette bibliothèque, lequel lui valut beaucoup d'éloges. Vers cette date, il s'éprit des annales canadiennes et préluda à ce genre de travail par un *roman* historique sur le Massacre de Lachine, en 1689, ayant pour titre : PAIN KILLER, or the MASSACRE OF LACHINE *a Canadian Romance,* 1870.

En 1874, parut le premier volume de son histoire constitutionnelle : The *Constitutional History of Canada* : la mort le surprit avant la publication du II volume, bien que dans l'intervalle il mît au jour, en 1876, un drame institulé RAVLAN,-A DRAMA.

Puis, en 1879, il traitait un sujet que M. Alpheus Todd semble presqu'avoir épuisé : *The Power of Parliament,* sans compter plusieurs autres.

M. Watson expirait à Toronto, le 31 octobre 1881 :

———

John Charles Dent, Historien.

1841.

Voici M. Dent, l'un des plus brillants journalistes d'Ontario, porteur de deux superbes volumes, de 500 pages (1) chacun, imprimés sur beau papier, avec caractères neufs, luxe de portraits, de paysages, dessinés quelques-uns par la princesse Louise. Une copieuse table de matières rend facile l'accès à ces robustes *in-quarto* pour référence.

Si, à notre point de vue, la florissante province d'Ontario a été dans le passé, pauvre en historiens, sous le rapport des journalistes elle a été riche, très-riche. Il est facile de s'expliquer l'empire que la presse quotidienne exerce sur sa population instruite quand on songe qu'elle a compté, qu'elle compte encore, parmi ses publicistes, des écrivains comme Goldwin Smith, la plus forte plume anglaise de l'Amérique entière ; les deux Brown, George l'aîné, et son plus jeune frère, John Gordon Brown ; William Lyon McKenzie, Charles Lindsay, William A. McDougall, Morrison, Blackburn, Beattie, Sheppard, Samuel J. Watson, John Charles Dent, Martin J. Griffin, Roberts, et un groupe de littérateurs plus jeunes encore, actifs, amateurs de l'étude et pleins de talents.

M. Dent nous était déjà connu—avantageusement même—par son beau livre "*The Canadian Portrait Gallery*," (2) et les pages qu'il vient de tracer dans "*Canada since the Union of* 1841" resteront comme un monument de laborieuses et utiles recherches.

Il y a chez M. Dent de grandes qualités, des qualités que parmi les annalistes de notre pays tourmenté de divisions politiques, d'antagonisme de races, etc., l'on ne trouve pas à toutes les portes. Il y a de l'impartialité, de la déli-

(1) The last forty years : *Canada since the Union of* 1841.—By John Charles Dent—George Virtue, publishers, Toronto 1882.

(2) Il eut entr'autres pour collaborateurs : George Stewart, jr., de Québec, et Sir Francis Hincks, de Montréal.

catesse dans les jugements formulés par lui ; il serait difficile de dire à quelle école politique il appartient.

Et s'il ne nous enthousiasme pas toujours lorsqu'il nous dévoile la carrière ardue, les nobles aspirations, les luttes désespérées de ces mâles et patriotiques figures de 1837-38, les Papineau, les Viger, les Lafontaine, les Morin, les Taché, les Cartier, c'est,croyons-nous,parce qu'il n'a pu, comme nous, assister au douloureux spectacle de la patrie agonisante, voir les acteurs à l'œuvre, les prendre sur le vif. M. Dent a grandi dans un autre milieu, dans une autre ère, subissant d'autres influences, d'autres convictions ; il n'était tenu que d'être le froid, l'impartial historien d'une époque. Aussi, avec la *Minerve*, devons-nous répéter : C'est peut-être la première fois que l'histoire politique (du Canada) est écrite par une main anglaise sans le parti pris de toujours dire du mal des Canadiens-Français."

Il est toutefois regrettable que cet écrivain n'ait eu l'avantage, comme en ce moment M. C H. Farnham, de séjourner parmi nous quelque temps. En se familiarisant avec nos us et coutumes, avec la vie intime du peuple des campagnes, il aurait pu sans doute se garantir contre quelques appréciations qui nous semblent hasardées et plus que risquées. *Jean-Baptiste* est de trop bonne lignée pour toujours faire queue. Le mode de concession de nos terres, sous *l'ancien* régime seigneurial, avait moins d'inconvénients que M. Dent lui en prête......... En fait de culture moderne, nos bons amis du Haut-Canada, en 1841, aussi bien que nos cultivateurs de Québec, avaient encore bien des choses à apprendre, car l'agriculture améliorée, chimique, date, au plus, du commencement du siècle. Les élections *à coup de bâton*, à Montréal, en 1841, eussent mérité, il nous semble, une note de censure plus forte que M. Dent leur applique, à moins que l'histoire ait été singulièrement injuste à Lord Sydenham. Si l'annaliste des *dernières quarante années* n'a qu'à dire à ses lecteurs d'Ontario, pour que la chose soit admise, qu'avant l'Union des

Provinces en 1841, le Clergé Catholique du Bas-Canada, était opposé en principe [Vol I P. 54] à l'éducation populaire, cet avancé, ou je me trompe fort, ne saurait passer par chez nous sans réclamation.

Les silhouettes de nos gouverneurs : Bagot, Cathcart, Elgin, Head, Monck, Lisgar et autres, sont tracées de main de maître, et quand son pinceau délié nous redonne sur la toile du passé, les chefs politiques, les demi-dieux de l'époque, Draper, Lafontaine, Baldwin, Sullivan, McNab, Caron, Hincks, Harrison, on se croit reporté à cette ère si palpitante de 1841–9, à ce temps, hélas ! éloigné, où MM. Lafontaine, Draper, Caron, avec leur "crise ministérielle," bouleversaient le pays entier ; où tout, jusqu'aux chapeaux, avait une mine revêche, une allure à pic ou comme l'on disait : une allure " à la crise ministérielle. "

Avant de lire M. Dent, nous avions de la difficulté à embrasser sous ses multiples aspects cette affreuse mesure de spoliation—le traité Ashburton—l'œuvre, dirons-nous, de l'incurie ou de l'ignorance de la métropole ; et si l'historien Torontonien a administré une verte flagellation à l'agent principal, au grand moteur dans cette gigantesque fraude qui nous a enlevé au moyen de cartes géographiques forgées, une si vaste portion de notre territoire—à Daniel Webster,— ce dernier, certes, ne l'avait pas volée.

Quel vaste panorama pendant ces quarante années, 1841-81, M. Dent ne déroule-t-il pas à nos avides regards ?

L'incendie du Parlement à Montréal, en 1849, et tous ses tristes souvenirs, l'abolition des réserves du clergé anglican, l'abolition de la tenure seigneuriale en 1854, la question orageuse de la double majorité en chambre, les curieuses et incessantes évolutions des partis, la thèse jadis si brûlante de *Rep by Pop*,—la représentation d'après le chiffre de la population—jusqu'au *double shuffle* ; finalement le couronnement de notre œuvre nationale : l'inauguration du nouveau régime de la confédération des Provinces

en 1867 : voilà autant de phases importantes de notre existence coloniale où M. Dent jette des flots de lumière.

John Charles Dent naquit à Kendal, comté de Westmoreland, Angleterre, le 8 novembre, 1841. Il vint au Canada fort jeune, accompagné de ses parents qui se fixèrent dans le voisinage de Brantford, Haut-Canada. Il reçut les premiers éléments de l'éducation, à Brantford et complèta son cours à l'Université de Toronto. Il fit son droit en cette dernière ville et reçut son diplôme comme " procureur et solliciteur," au terme d'automne de 1865. En octobre 1866, il épousait Mademoiselle Elsie McIntosh, fille de M. Alex. McIntosh, de Woodstock, H. C. Peu de temps après, il retourna en Angleterre et se dévoua à la litterature et au journalisme. Il fut agrégé au personnel éditorial du grand journal anglais, le *Daily Telegraph* et devint le collaborateur de plusieurs revues et publications periodiques anglaises.

Puis, on le voit revenir au Canada en 1876 ; pendant quatre années, il fut un des actifs écrivains du *Globe*, à Toronto. Il mettait de côté en 1880, la plume acérée du journaliste pour se dévouer entièrement à la carrière littéraire.

M. Dent, en ce moment, élabore une histoire en deux volumes, de l'insurrection du Haut-Canada en 1837-38.

Plusieurs poëmes et historiettes de M. Dent ornent les colonnes des *Revues* et des grands journaux de l'Angleterre. *Belford's Magazine* en 1877, contenait une fraîche nouvelle intitulée : " THE GERRARD STREET MYSTERY " œuvre d'imagination créée par M. Dent : cette historiette étrange publiée sous le voile de l'anonyme fut beaucoup lue et admirée.

Ses contributions à la littérature canadienne sont :

1o. *The Canadian Portrait Gallery*, 4 vols, 4o.

2o. *The Last Forty-Years : Canada since the Union* 1841 —2 vols Royal octavo.

30. *Toronto, Past and Present, (Historical and Descriptive,) a memorial vol. for the semi-centennial of* 1884.

Le Dr H. H. Miles, L. L. D., D. C. L.

Henry Hopper Miles, l'historien, est natif de Londres, Angleterre, où il vit le jour pour la première fois, le 18 octobre 1818. Son père était Lieutenant dans la Marine Royale.

Il commença ses études à Exeter, dans le Devonshire ; puis il se rendit à Edimbourg et à Aberdeen, en Ecosse, pour y compléter ses cours dans les sciences, aussi bien que dans la médecine, sans toutefois ne jamais pratiquer l'art d'Esculape, qu'il avait d'abord adopté comme profession.

En 1845, on le rencontre absorbé dans les travaux ardus de l'enseignement à Lennoxville, Cantons de l'Est, comme professeur de mathématiques et de philosophie naturelle à *Bishop's College*. Il a rempli aussi pendant vingt et un ans, les fonctions de Vice-Principal de ce florissant collège.

En 1862, ses aptitudes le firent choisir pour accompagner Sir William Logan, l'illustre géologue, délégué du Canada à l'exposition Internationale, tenue cette année là dans la capitale de l'Empire Britannique : le Dr Miles était spécialement préposé à la surveillance des intérêts des Cantons de l'Est, en rapport avec les objets exposés

Il avait, en 1858, pris part comme *Lecturer*, aux conférences données au *Mechanic's Institute*, à Montréal, sur des sujets se rattachant à l'hygiène des résidences privées, aussi bien qu'à celle des maisons d'Ecole.

En 1866, il résignait sa charge à *Bishop's College*, pour accepter la position fort responsable de Secrétaire du Département de l'Education de la Province de Québec, branche anglaise. L'Université d'Aberdeen, en 1863, l'Université de *McGill College*, à Montréal, en 1866, lui conféraient chacune, un dégré.

Les Instituteurs Protestants de cette Province en 1877 le nommèrent Président de leur association.

En 1880, il fut élu Président de la Société de Géographie de Québec, fondée par l'Hon. P. Fortin, M. P.

C'est surtout par ses travaux historiques que le Dr Miles s'est fait connaître.

Il est l'auteur des traités suivants, destinés plus spécialement à l'usage des écoles et approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique :

Child's History of Canada,—School History of Canada et un traité beaucoup plus étendu intitulé : *Canada under the French Regime.* Quelques-uns de ces volumes ont atteint une seconde et même une troisième édition.

Ce travail recevra, paraît-il, plus tard son complément sous le titre : *Canada under British Rule*, 1759-1867.

On rencontre dans les Mémoires de la *Société Littéraire et Historique*, quelques excellentes études du Dr. Miles. En 1879, il adressait à une *Revue*, de Toronto, le *Canadian Monthly*, de fort judicieuses observations sur le séjour de l'amiral Nelson, à Québec, en 1782. Le *Journal* etc., de Thompson avait été mis à la diposition du savant historien ; il en usa largement.

On lui doit également un Mémoire important, où il discute le système d'éducation fourni par les Lycées (*High Schools*) de Québec, de Montréal, de Kingston, comme ayant pris la place des *Royal Grammar Schools*, créées par la Couronne Anglaise en ces villes, au commencement du sciècle : les arguments employés par le Dr. Miles auraient, parait-il, exercé de l'influence sur l'action du Gouvernement, en l'induisant à continuer les octrois publics pour cet objet.

Le travail du Dr. Miles "*Canada under the French Regime*," enrichi de planches, cartes, etc., est fort utile, et nul doute que si le savant historien protestant se fût trouvé dans un autre milieu, il aurait eu ses coudées franches, et ses appréciations de plusieurs incidents du passé, auraient eu un caractère plus tranché.

W. H. Withrow, Historien

Au nombre des travaux historiques de longue haleine sur le Canada, entrepris par les hommes de lettres d'Ontario, notons l'histoire populaire (1) de la Confédération Canadienne (1608-1878) écrite par M. William H. Withrow M. A., professeur dans un des principaux collèges de Toronto.

C'est un reçit simple, animé, impartial, croyons-nous des évènements tant anciens que modernes dont les huit provinces du Canada Confédéré ont été le théâtre. M. Withrow, éloquent pasteur méthodiste, discourt avec éloges des travaux, des souffrances, des succès de nos premiers missionnaires.

Son œuvre fourmille de renseignements sur l'origine des Indiens, leurs anciennes migrations, leurs us et coutumes, sur les developpements, les ressources agricoles, industrielles commerciales, minières, etc., des diverses provinces, sur les sièges, les invasions qu'elles eurent à subir, sur mille incidents dont la connaissance ne saurait être assez vulgarisée parmi les diverses races qui composent notre population.

Afin d'agir plus sûrement et plus rapidement sur l'imagination du peuple, M. Withrow a intercalé dans le texte de son *in-quarto*, beau volume de 634 pages,toute une série de dessins sur bois et aussi quelques gravures sur acier d'une riche exécution. Il semble avoir rendu un service réel à l'élément anglais d'Ontario, des provinces maritimes, aussi bien qu'à celui de l'ouest, en retraçant les annales du Canada, en un style châtié, quelquefois très orné, sans parti pris de rabaisser aucune nationalité en particulier.

M. Withrow éditait tout récemment une des revues les plus populaires d'Ontario : Le *Canadian Methodist Maga-*

(1) *A Popular History of the Dominion of Canada*, from discovery of America to the present time, by W. H. Withrow, M. A. Illustrated. Boston—Toronto, 1878.

zine. Il est l'auteur des œuvres suivantes : *Catacombs of Rome School History of Canada*. Toutefois ceux qui tiennent à analyser, à peser les autorités sur lesquelles un historien s'appuie, aimeraient à rencontrer soit en marge, soit au bas des pages, les noms des auteurs dont il emprunte un fait ou une appréciation.

John MacMullen, Historien, Journaliste.

Au moment où se consolidait, pour le Canada-Uni, l'ère de réhabilitation, d'expansion, de réformes, inaugurée par Lafontaine, Baldwin, Morin, Hincks, etc., juste une année après le règlement final des deux grandes questions brûlantes du temps : la *Tenure Seigneuriale* et les *Réserves du Clergé Anglican*, paraissait à Brockville H. C., en 1855, l'histoire populaire(1)du Canada, de John MacMullen. Ce fut un progrès réel en histoire : le Haut Canada l'accueillit comme tel ; l'œuvre le méritait sans conteste.

L'écrivain, dans ce volume, fait preuve d'impartialité, d'une grande industrie, de recherches conscientieuses, étendues, sur la population, l'émigration, le commerce, l'agriculture, l'éducation—bref, de plusieurs des qualités de l'historien.

M. MacMullen, dans une édition subséquente mena son travail jusqu'à l'année 1868 ; ce qui lui fournit l'occasion de compléter le récit de ce qui avait eu lieu, depuis l'Union, en 1841, jusqu'à la Confédération en 1867, et d'y insérer entre autres sujets, de savantes étude sur l'étendue des pouvoirs locaux et généraux de nos gouvernements.

L'école libérale a reproché à M. MacMullen d'être un conservateur à tous crins, au point même de trouver couleur de rose le *double shuffle* de 1858.

Partisan avoué des traditions britanniques, l'auteur se plaît à préconiser la supériorité du Haut quelquefois au détriment du Bas-Canada. Tout en faisant une large part à l'attitude,au patriotisme des Canadiens des anciens jours, on sent qu'il préfèrait que cette colonie, passée aux mains de l'Angleterre, fût, dès 1791, devenue Anglaise ou en tout et partout homogène avec la métropole. Il entasse des

(1) " The History of Canada from its first discovery to the present time, by JOHN MACMULLEN, author of *Camp and Barrack Room, or the British Army as it is* " Brockville, H. C. 1855.

statistiques pour démontrer le surcroit des dépenses administratives, le rouage double, complexe que nécessite l'usage des deux langues dans la gouverne de cette section-ci, la moins riche en ressources et en population.

L'histoire de MacMullen, bien qu'elle fasse autorité, n'est pas exempte d'erreurs. M. Dent lui en reproche une assez grave, relativement à l'attitude avant 1851, qu'il prête, sur la question des *Réserves du Clergé*, à Robert Baldwin, le père du gouvernement responsable dans le Haut-Canada

Sir Francis Hincks impute ces défectuosités au manque d'une bonne bibliothèque consultative, à Brockville, où l'histoire de MacMullen vit le jour. On pourrait ajouter que l'absence d'un bon index a également amoindri l'utilité de ce travail pour qui veut le consulter.

M. MacMullen, ardent polémiste, a rédigé depuis 1866 le *Monitor*, journal conservateur de Brockville. En 1846, il publiait à Londres, son premier ouvrage ci-devant cité : " *Camp and Barrack Room.* "

Francis Parkman

—

La présence, en 1851, sur l'arène de l'histoire, du savant américain Parkman, étranger à nos luttes, n'ayant par sa nationalité, ses sympathies, rien de commun avec les vainqueurs et les vaincus, affirmait l'existence d'une troisième école en histoire, que nous pourrions nommer l'école américaine.

Francis Parkman est né à Boston, le 16 septembre 1823. Son enfance s'écoula près des grands bois, à la résidence de son grand-père, à l'intérieur du Massachusetts ; de là, vraisemblablement lui sont venues ses premières velléités de la vie forestière.

En 1840, commença sa vie de collège ; c'est à *Harvard College*, près de Boston, qu'il fit son cours d'études.

En 1843, il entreprit un voyage en Europe, en passant par Rome, Gibraltar et Malte ; puis, remontant par le nord de l'Italie, il traversa la Suisse et passa par Paris et Londres. Il reprit ensuite ses cours à Cambridge, et en 1844, il subissait ses examens. Il étudia d'abord le droit : son esprit ardent, romanesque, sa passion pour les voyages le poussaient, en 1846, à faire une expédition assez rude au sein des Montagnes Rocheuses.

L'aventureux voyageur y vécut pendant plusieurs mois de la vie sauvage, parmi les tribus diverses, les suivant dans leurs grandes chasses.

C'est là où il prit cette connaissance profonde du caractère sauvage ainsi que les matériaux pour ses splendides descriptions de l'homme des bois.

Insensible à la fatigue, avide de tout connaître, inaccessible à la peur, il tenta des courses dans la forêt, bien au-delà de ses forces, et y contracta une infirmité qui l'incommoda plus de trente ans.

Dès ses plus jeunes années, M. Parkman avait résolu d'écrire l'histoire de la domination française en Amérique.

L'origine, le développement et la décadence de l'influence française en Amérique, offrent une suite de scènes d'un intérêt frappant dans l'histoire moderne. La lutte longue et acharnée que se livrèrent la France et l'Angleterre et qui se termina par le triomphe de la race anglo-saxonne, eut sur les destinées de ce continent des résultats incalculables

L'histoire des deux colonies française et anglaise a mis en regard deux systèmes opposés : la Monarchie et la République, la Féodalité et la Démocratie.

" Ces deux systèmes exprimés par deux croyances religieuses, le Catholisime et le Protestantisme, ont fait ressortir avec éclat le genre si différent des deux races. " (*l'abbé H. R. Casgrain.*)

M. Parkman a traité l'histoire du Canada, 1534-1760 par époques, choisissant et exposant l'événement principal, quelquefois la figure la plus saillante : il ne lui reste qu'à ajouter un seul anneau, pour complêter la chaîne de ses récits.

Il débuta en 1851, par l'histoire de la conspiration de Pontiac," ce génie étonnant qui par son éloquence, sa bravoure, son astuce contrebalança pendant quelque temps, toute la puissance de l'Angleterre dans l'ouest du Canada.

En 1858-59, il fit un second voyage en Europe, et recueillit dans les archives coloniales de Londres et de Paris, une foule de documents historiques. Un troisième voyage à Paris eut lieu dix ans après, pendant l'hiver de 1868-69. *L'Histoire de la féodalité au Canada*, dont Frontenac est le plus remarquable représentant, nécessita un quatrième voyage en Europe, pour compulser les archives françaises.

Puis, viendra le *Vieux Régime* en Canada : il en est qui ont trouvé que l'historien de Boston y avait vu les choses trop en noir, dans l'antique cité de Champlain.

L'*Etude sur les Jésuites*, 1869, a plus d'avantages par sa série de tableaux éblouissants du zèle de nos premiers missionnaires et la peinture véridique de leurs souffrances.

En 1878, paraissait la belle biographie de Frontenac.

M. Parkman publiait, dans l'automne de 1884, les deux volumes "MONTCALM" et "WOLFE" qui ont absorbé tous ses loisirs depuis 1878 et dont on a demandé plusieurs tirages.

Ce dramatique récit au sujet de deux héros dont la renommée a pénétré dans toutes les parties du monde, a encore ajouté quelques fleurons à la couronne de l'annaliste du Canada primitif.

La mort de Jumonville, la bataille de la Monongahéla et l'expulsion des Acadiens, en 1755, susciteront sans doute des contradicteurs à M. Parkman. Sans justifier la dispersion des Acadiens, il affirme que deux alternatives existaient pour ces pauvres délaissés dont la France fit des jouets si longtemps, sans pouvoir les protéger à l'heure suprême de leur déchéance. Province conquise, où ses habitants devaient accepter le sort des vaincus, devenir sujets anglais, prêter le serment d'allégéance comme le firent leurs voisins à Québec, quatre ans plus tard, ou bien évacuer la place et retourner en France. Ayant refusé l'une ou l'autre alternative, il ne restait au vainqueur selon les idées du temps, qu'un parti à prendre.

Les écrivains français qui trouvent atroce, inouï, le sort subit par ces infortunés Acadiens, en 1755, ne devraient pas oublier que c'est le traitement même que le roi de France réservait, en 1689, à la colonie de la Nouvelle-York, si ses vœux eussent été exaucés et si les armes françaises eussent prévalu en ce pays.

" Acceptez ou rejetez mes conclusions, " semble dire Parkman, mais " voici les faits. " C'est de l'histoire, de l'histoire véridique et austère, qu'il nous offre, et non la poésie séduisante du chantre d'Evangéline,—Longfellow.

Ceux qui se sentent de l'ardeur pour le combat ont maintenant une belle occasion de rompre une lance avec Parkman ; le malheur c'est que plusieurs des lettres et des documents qu'il invoque n'existent pas encore en Canada : les aura-t-on plus tard ? Je l'espère.

Il nous a été donné récemment de voir sur les rayons de la bibliothèque de la Société Historique du Massachussetts, à Boston, les liasses de manuscrits, de lettres, etc., que M. Parkman a fait copier en France et en Angleterre, pour le guider dans sa biographie de Montcalm et de Wolfe, trente *in-folio* reliés, embrassant au-delà de huit mille pages de mémoires, de lettres, et qui n'existent pas chez nous. Ils ont dû coûter à l'infatigable chercheur, de fortes sommes, des veilles inouies, voyages sur voyages en Europe, etc.

Au nombre des reproches que l'on a faits à l'historien de Boston, un des plus communs, et, selon moi, l'un des plus étranges, c'est qu'il est loin d'apprécier l'ancien ordre de choses, en la colonie, au point de vue de l'écrivain catholique ; M. Parkman ne s'est jamais donué comme écrivain catholique.

Quelque soit le verdict que la postérité reserve à ses écrits, on ne saurait lui refuser une science profonde de son sujet, des renseignements puisés aux sources même, de l'indépendance dans ses jugements, le tout joint à cette magie de style qui enlève le lecteur.

Non-seulement les travaux historiques de M. Parkman jouiront d'une grande réputation, dans sa patrie, fière de ses Bancroft, de ses Irving, de ses Prescott, de ses Motley, mais ses succès ont même réussi à battre en brêche le dédain que l'Angleterre jadis affichait, pour les œuvres intellectuelles, nées sur le sol américain.

" Who reads an american book ? " " Qui lit un auteur américain, " s'écriait à Londres, il y a une trentaine d'années, le célèbre Sydney Smith. Ce temps est loin : la presse de Londres, les Revues les plus en vogue, le *West-*

minster Review, (1) *Blackwood's Magazine*, l'*Athenæum* etc., prodiguent des concerts de louanges à l'éminent annaliste, du Nouveau-Monde.

Moi aussi, dans mon séjour à Boston, j'ai pu me convaincre, avec l'abbé Casgrain " de l'immense service que M. Parkman a rendu à notre pays, par ses travaux historiques, " sans me croire tenu d'en accepter en tous points les conclusions.

L'on peut juger de l'avidité avec laquelle on recherche les écrits de l'éminent historien, par le nombre (2) d'éditions qui s'en écoulent chaque année : il est de ses ouvrages qui en sont rendus à la dix-septième édition, tel qu'il appert par l'annonce de ses libraires, la puissante maison Little, Brown & Cie., Boston.

Françis Parkman, par la famille Brooks, de Boston, est lié à celle de feu le sénateur Brigham, de cette ville, aussi bien qu'à celle de feu le juge George O'Kill Stuart, en son vivant de Québec, et dont il fut souvent le commensal en même temps qu'il l'était de feu Hubert LaRue, Professeur de Chimie, à l'Université-Laval, pendant ses fréquentes visites en notre ville, en quête de matériaux pour ses travaux historiques.

---

(1) Mr. Parkman, who, if Mr Bancroft will forgive us for saying so, is the most eminent American historian now alive.... "—*Blackwood's Magazine*.

" There is no American writer living whose works are looked for with more eagerness and read with more pleasure by a certain class of readers, which, we are glad to know, daily increases in number, than those of Mr Parkman. To an ease of diction he adds a grace of narrative and a picturesque coloring which invest the incidents he describes with an interest which never flags. "—*Magazine of American History*.

" Indeed, this quality of poetical fascination always appears in Mr Parkman's writings, and invests them with a charm which belongs to fictions of the imagination ; but this does not at all impair his volumes as truthful and sober historical narratives. His style is perfect for its purpose. "—*International Review*.

The *London, Athenæum*, in a review of Francis Parkman's last book, Wolfe and Montcalm, says :— " The work not only confirms the views we have previously expressed, that Mr Parkman ranks among the best historical writers of his country, but justifies the addition that his place is alongside of the greatest historians whose works are English classics. "

" In interest this work exceeds any novel which has been published during the year. Every page bears unmistakable impress of power,— power of patient investigation, power of dramatic conception, power of philosophic thought, power of pictorial diction. "—*Boston Transcript*.

(2) The Conspiracy of Pontiac. 2 vols, Ninth Edition.
The Oregon Trail. 1 vol, Seventh Edition.
France and England in North America. 7 vols.
Viz :—
I. Pioneers of France in the New-World. Seventeenth Edition.
II. The Jesuits in North America. Fourteenth Edition.
III. La Salle and the Discovery of the Great West. Eleventh Edition.
IV. The Old Regime in Canada. Eighth Edition.
V. Count Frontenac and New France. Seventh Edition.
VI. VII. Montcalm & Wolfe. 2 Vols. Second Edition.

En 1850, il épousa Miss Catherine Bigelow, fille du Dr Jacob Bigelow, l'éminent médecin de Boston.

Madame Parkman est décédée en 1858, laissant deux filles, qui naguères visitaient Québec avec leur père. Toutes deux sont mariées : l'aînée à un monsieur Charles C. Coffin ; elle demeure à Longwood, près de Boston. La cadette est mariée à un monsieur T. Jefferson Coolidge ; elle demeure en France, la plupart du temps ; à Paris. Madame Coffin réside à peu de distance du charmant cottage encadré de feuillage que son père occupe, l'été, à *Jamaïca Plain*, au bord d'un lac en miniature, nommé *Jamaïca Pond* : délicieux séjour à trois milles de Boston et où l'historien cultive avec une sollicitude extrême les roses de toutes les variétés Il est un des membres actifs de la *Société d'Horticulture* du Massachusetts et a trouvé assez de loisir pour publier un volume (1) de luxe sur la culture de cette reine des fleurs, la rose. Dès que ses brillantes amies ont succombé aux froids baisers de novembre, M. Parkman dit adieu à *Jamaïca Plain* et prend ses quartiers d'hiver chez sa sœur Mlle Nellie Parkman, au No. 50, Chesnut street, près de *Beacon Hill*, dans le voisinage du *State House*.

Honoré depuis plusieurs années de l'importante charge de Directeur *(Trustee)* de l'Université de Harvard, à Cambridge, près de Boston, M. Parkman partage ses heures entre cette florissante Université, les bibliothèques de sa ville natale et cette charmante societé d'hommes d'élite qui donne tant de relief à l'Athènes du Nouveau-Monde : Agassiz, Rob. C. Winthrop, Howells, le juge en Chef Gray, Charles Francis Adams, le botaniste Asa Gray, le poëte Oliver Wendell Holmes et bien d'autres.

(1) The Book of Roses.

CHAPITRE II

Société Royale du Canada

PATRON ET PRÉSIDENT HONORAIRE :

Son Excellence le Tres Honorable MARQUIS DE LORNE, K. T. P. C., Gouverneur General du Canada

OFFICIERS POUR L'ANNÉE 1882-83 :

PRÉSIDENT - - SIR J. W. DAWSON, Kt., C. M. G., LL. D., F. R. S
VICE-PRÉSIDENT : - L'HON. P. J. O. CHAUVEAU, LL. D., Docteur ès-Lettres.

PREMIÈRE SECTION : Littérature Française, Archéologie Histoire et sujets congénères.

PRÉSIDENT : - J. M. LEMOINE, Membre de la Société Américaine de France.
VICE-PRÉSIDENT : - FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Membre de la Société des Gens de Lettres de France.
SECRÉTAIRE : - BENJAMIN SULTE.

MEMBRES FONDATEURS :

BÉGIN (L'ABBÉ) D. D., Université Laval, Québec.
BOIS [L'ABBÉ] Maskinongé, Québec.
BOURASSA NAPOLÉON], Montréal.
CASGRAIN [L'ABBÉ], Docteur ès-Lettres, Officier de l'Instruction Publique de France Québec.
CHAUVEAU [L'HON P. J. O.], LL. D., Docteur ès-Lettres, Officier de l'Instruction Publique de France, Montréal.
DECAZES [PAUL], Québec.
DUNN, [OSCAR], Québec
FABRE [L'HON. HECTOR], Sénateur, Québec.
FAUCHER DE SAINT-MAURICE, M. P., Membre de la Société des Gens de Lettres de France, Québec.
FRÉCHETTE [LOUIS H.] LL.D., Lauréat de l'Académie Française, Montréal.
LE GENDRE [NAPOLÉON], Québec.
LE MAY (PAMPHILE), Bibliothécaire de la législature provinciale, Québec.
LE MOINE [J. M.] Président de la Société Littéraire et Historique, Québec.
MARCHAND, (L'HON. F. G.) Saint-Jean, Québec.
MARMETTE, [JOSEPH], Québec.
ROUTHIER, (L'HON. JUGE), Docteur ès-Lettres, Québec.
SULTE [BENJAMIN], Ottawa.
TANGUAY [L'ABBÉ], Ottawa.
TASSÉ [JOSEPH] M. P., Ottawa.
VERREAU [L'ABBÉ], Docteur ès-Lettres, Officier d'Académie de France, Principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, Montréal.

Cette société, composée de quatre-vingt membres et divisée en quatre sections, fut fondée à Ottawa, Canada, en 1882, par Son Excellence, le Très Honorable MARQUIS DE LORNE, K. T., P. C., Gouverneur-Général du Canada ; Sa Majesté, la Reine Victoria, sur placet présenté par le Marquis de Lorne, permit à la Société de prendre le nom de Royale.

NOS QUATRE HISTORIENS MODERNES, BIBAUD, GARNEAU, FERLAND, FAILLON.

Etude lue devant la Société Royale, le 25 mai 1882.

MESSIEURS.—L'objet de cette solennelle réunion est bien propre, ce semble, à causer aux Canadiens-Français de douces surprises, d agréables émotions.

Le Marquis de Lorne, le représentant de notre Souveraine, désireux de laisser sur les rives du Saint-Laurent un utile souvenir, aussi bien qu'un durable monument de son administration, a fait choix d'un certain nombre de ceux qui s'occupent de science et de littérature, pour fonder, sous ses auspices, une association littéraire, destinée osons le croire, à porter les plus heureux fruits. Il ne s'agit plus d'un projet de société. *La Société Royale du Canada* pour le progrès des sciences et des lettres, n'est plus à l'état de projet, elle est passée dans le domaine des faits.

Messieurs, que les temps sont changés ! Nous sommes loin, bien loin de l'ère néfaste où le peuple Canadien, par la voix des députés, était, chaque année, appelé à faire la lutte, lutte inégale, quelquefois acharnée, pour réclamer ce que la foi des traités lui avait garanti, les institutions, les lois, la langue de ses pères.

Aujourd'hui, le Vice-Roi de la vieille Angleterre, plein de bon vouloir pour ceux qui parlent la langue française, se complaît à leur faire une large part dans l'exécution de son généreux projet, en assignant une section entière de la *Société Royale du Canada* aux hommes de sciences ou de lettres les plus zélés qu'il a pu trouver dans cette nationalité, afin de perpétuer par les travaux de l'esprit, les traditions, les souvenirs, l'histoire d'un peuple jeune, cruellement délaissé, longtemps méconnu, assurément digne d'un meilleur sort—le peuple Canadien. Oui, messieurs,

l'initiative dans cette idée de progrès, à cette nouvelle phase de nos destinées, nous la devons à Lord Lorne, le patron, le père de la Société Royale du Canada. Si le temps le permettait, il serait intéressant de résumer comme étude et enseignement, la carrière officielle de nos Vice-Rois, depuis l'immortel Champlain, "marin, explorateur, guerrier, administrateur, géographe et savant," jusqu'à l'homme d'Etat aux larges vues qui nous arrivaient, en 1878, avec l'aimable princesse, son épouse, (1) placée si près du trône de la Grande-Bretagne. En présence de gens si bien renseignés, la tâche serait superflue. Toutefois, parmi les hommes distingués qui, sous le régime français, ont présidé aux destinées de la colonie, je ne saurais passer sous silence le savant Comte de la Galissonnière. Le portrait enchanteur qu· nous en a tracé le philosophe suédois, Peter Kalm, son hôte au château Saint-Louis, en 1749, suffit pour rendre à jamais vivace et respectée la mémoire de cet ami des lettres.

Ceux d'entre nous qui, comme résultat de la lutte sanglante mais féconde, provoquée, en 1837, par Louis Joseph Papineau, attendaient anxieusement le réveil des intelligences chez notre peuple, ont dû voir avec joie les œuvres des Bibaud, des Garneau, des Ferland, des Faillon paraître justement à temps pour dissiper les ténèbres et les préjugés qui obscurcissaient notre passé, pour éclairer les administrateurs éminents, sympathiques et lettrés, qui à de rares intervalles nous venaient d'outre-mer, tels que les Comtes d'Elgin, de Dufferin, le Marquis de Lorne. Oui, messieurs, ne craignons pas de le dire, de le proclamer hautement, c'est à la plume de nos hommes de lettres, au crayon de nos historiens, autant qu'au sang de nos martyrs politiques, que le Canada français doit le recouvrement, la restauration des titres de sa nationalité.

Abordons l'un des principaux objets qui doit occuper l'attention de cette section, l'histoi e du Canada. Ceci me

(1) Son Altesse Royale la princesse Louise, quatrième fille de Sa Majesté, la Reine de la Grande Bretagne.

fournira l'occasion d'esquisser en quelques lignes la carrière, le génie, les traits distinctifs de ceux de nos écrivains modernes que l'on peut considérer comme les pères et les créateurs de nos annales : Bibaud, (1) Garneau, (2) Ferland (3) Faillon. (4) Je les mentionne d'après leur ordre chronologique. Rien de plus naturel au Canadien-Français que de tenir aux us et coutumes, aux traditions, à l'idiôme de ses pères. La situation toute exceptionnelle que le sort des armes, en 1759, lui a faite en le transformant en sujet Britannique ; l'attitude plus qu'indifférente, presque hostile où il se trouve vis-à-vis de cette colossale république voisine, Anglo-Saxonne de langage, de culte, de mœurs, de traditions ; le douloureux souvenir de l'accueil que les races latines ont même de nos jours rencontré en Amérique, témoins : le sort tragique de Maximilien, et ce terrible cri de ralliement de nos voisins, le *Manifest Destiny*, (5) qui n'attend qu'une circonstance favorable pour retentir de nouveau, tout semble de nature à tenir les descendants de la vieille France en éveil; et si leurs pères, retranchés derrière les traités de 1759 et 1763, ont trouvé sous l'égide de la Grande Bretagne, paix et sécurité, les fils, par leur fidélité au nouveau souverain aussi bien que par leur persistance à lutter pour leurs droits, ont su conquérir et trouver dans la nouvelle constitution de 1867, de nouvelles garanties, plus d'espace, plus de liberté.

La voix de Lafayette et de Rochambeau, les arguments spécieux de Franklin et de l'Evêque de Baltimore, Carroll, au siècle dernier, ont bien pu préoccuper le Canadien-Français un instant, mais le séduire—jamais ! Sentinelle

(1) Histoire du Canada, M. Bibaud, 1ère Edition, 1841-43.

(2) Histoire du Canada, F.-X Garneau, 1ère Edition 3 Vol., 1845.

(3) Cours d'Histoire du Canada, J. B. A. Ferland., 2-Vols., 1861.

(4) Histoire de la Colonie Française en Canada, Imprimerie Poupart, Davyl & Cie, Paris, 1865.

[5] Le *Manifest Destiny*, séduisante figure de rhétorique, lâchée sans doute pour regaillarder bien des " quatre juillets " futurs, par un des Présidents les plus marquants des Etats-Unis, M. Munroe. Cette doctrine prétend assigner de par la géographie et la " manifeste destinée, comme apanage final à la Grande République Anglo-Saxonne, créée par George Washington et son sage aviseur, Benjamin Franklin, l'ancien Maître-Général des Postes du Canada, le continent entier de l'Amérique du Nord. La doctrine Munroe" n'est pas encore un fait accompli ! sachons le bien.

incorruptible, il est resté fidèle au vieux drapeau de l'Angleterre en 1775. Il le tint haut alors, comme il le fit, en 1812, comme il l'eût fait, en 1860, si sa Souveraine l'eût appelé sous les armes pour venger l'honneur de son pavillon insulté sur le tillac du vapeur *Trent*, par le Commodore Wilkes.

A mes yeux, la présence dans cette société d'une section entière exclusivement réservée aux lettres françaises, signifie beaucoup ; j'y vois encore plus qu'une idée de progrès, plus même que le culte de la littérature et des sciences ; c'est pour le Canada-Français comme la réalisation d'un beau rêve, l'épanouissement d'une sereine matinée après des nuits et des jours orageux ; c'est la justification des luttes de son passé, pour sauvegarder ce qui lui est le plus cher—sa langue, son histoire, ses institutions ; enfin c'est le couronnement d'une politique impériale, juste et généreuse, où pour lui l'égalité sociale marche de pair avec la conservation de ses traditions nationales, avec le développement de sa littérature naissante.

Messieurs, je crois donc interpréter vos sentiments et les miens en répétant : " Honneur au protecteur des lettres qui, plein d'amour, de respect pour l'idiome de Milton et de Shakespeare, sa langue maternelle enfin, a su faire une si large place dans cette société à celle de Bossuet et de Racine, qui est la nôtre ! Honneur au généreux homme d'Etat, nouveau La Galissonnière, qui a su associer à son titre de représentant d'un des plus glorieux empires modernes, celui de protecteur des Muses, d'ambassadeur du progrès intellectuel et social ! "

Entrons en matière. Au nombre des études dignes de fixer l'attention d'hommes sérieux et patriotiques, plaçons au premier rang l'histoire de son pays. Je dis " les hommes sérieux et patriotiques," car pour écrire cette histoire il faut non-seulement un esprit sérieux, cultivé, il faut en outre qu'à la science du passé, viennent s'ajouter l'amour du beau aussi bien que l'amour de la patrie. Quel est enfin

le secret du charme de notre historien *national*, sinon ce patriotisme profond, ardent, dont les accents résonnent à l'oreille, comme le son de la trompette sur le champ de bataille ? En parlant de Garneau, un (1) de nos écrivains avait en effet raison de dire : " On sent partout que le frisson du patriotisme a passé sur ces pages : " Encourageons donc surtout les études qui tendent à vulgariser, à rectifier dans ses plus petits détails l'histoire du sol qui nous a vu naître. " Les annales de notre Canada, il est vrai, n'ont pas ce cachet d'antiquité, empreint sur les pays de l'ancien continent," a dit M. l'Abbé Ferland, * * * " Tandis que les temps historiques de l'Europe ont une étendue ou, pour mieux dire, une profondeur qui fera toujours le désespoir des archéologues, au Canada, il suffit de remonter à deux siècles et demi pour assister avec Champlain à la fondation du fort et de " l'Abitation de Kebeck. " Un siècle en arrière et l'on arrive aux profondes ténèbres dans le sein desquelles ont pris naissance les traditions huronnes et algonquines. En revanche, l'histoire du Canada jouit d'un avantage inconnu aux histoires européennes, qui, en remontant le cours du temps, vont se perdre dans les ténèbres de la fable. Au Canada l'histoire a assisté à la naissance du peuple dont elle décrit l'enfance et qu'elle voit arriver à l'âge viril. Elle l'a connu dans toute sa faiblesse ; elle a reçu ses plaintes lorsqu'il était tout petit et souffreteux ; elle a entendu ses premiers chants de joie ; elle est préparée à le suivre et à l'encourager dans les luttes que recèle encore l'avenir." Vous vous rappelez tous ces mémorables paroles.

Je ne saurais vous offrir, en ce moment, rien de plus acceptable, j'ose croire, qu'un rapide coup d'œil sur la vie et les œuvres de nos quatre historiens modernes : BIBAUD, GARNEAU, FERLAND, FAILLON.

---

[1] L'abbé H. R. Casgrain.

Bibaud

Michel Bibaud naquit à la Côte-des-Neiges, près de Montréal, le 20 janvier 1782. Issu d'une ancienne famille française qui s'était fixée au Canada, il fit un cours d'études au collége de St. Raphaël, et plus tard il étudia sous le vénérable Messire Roque. Le *Spectateur Canadien*, dont il épousa de bonne heure les doctrines libérales, contient un grand nombre de ses premiers écrits.

En 1815, il fonda à Montréal l'*Aurore des Canada* qu'il continua de rédiger jusqu'en 1819. Dans ces deux feuilles, il formula un protêt énergique contre le projet d'union du Haut et du Bas Canada qu'on agitait alors. On trouve encore, dans les collections de nos bibliophiles, les séries mensuelles d'une publication fort populaire, fondée par lui en 1825—*la Bibliothèque Canadienne*—répertoire anecdotique, historique et poétique. En 1830, cette utile *Revue* dut s'effacer devant le premier volume de poésies canadiennes, *Epitres*, *Satires*, *Chansons*, par M. Bibaud. En 1832 parut son *Magazin du Bas Canada*, interrompu après deux ans d'existence. Le *Magazin du Bas Canada* eut pour successeur l'*Observateur Canadien*. En 1842, après une précaire existence d'une année, expirait un autre enfant de sa féconde plume, l'*Encyclopédie Canadienne*. En 1843 parut " revue, corrigée, augmentée, " la seconde édition de son *Histoire du Canada, sous la domination française*, dont une première édition avait vu le jour à Montréal en 1837—au fort de la tourmente révolutionnaire.

En 1844, il fit suivre ce volume d'un autre, intitulé : *Histoire du Canada et des Canadiens sous la domination anglaise*. Pendant tout le cours de sa longue et laborieuse carrière, M. Michel Bibaud trouvait des loisirs pour alimenter de ses écrits la presse quotidienne. Enfin la mort

venait surprendre ce vétéran de notre littérature, à l'âge de 75 ans, le 3 août 1857, à Montréal, dans les bureaux de l'exploration géologique du Canada, où il était employé comme traducteur français.

Je laisserai de côté les premiers essais en prose et en vers de M. Bibaud, pour aborder de suite celui de ses ouvrages qui nous intéresse le plus, son *Histoire du Canada*, l'œuvre qui, au rapport de M. Lareau, rendit remarquable dans l'histoire des lettres canadiennes, l'année 1844.

Bibaud a tenté, par ce durable monument de son érudition, de rencontrer un besoin urgent, de combler une grande lacune. On avait bien l'estimable et volumineuse histoire du père Charlevoix, mais elle n'embrasse qu'une partie de nos annales et s'arrête à 1725. On avait aussi les œuvres de Smith, de Danville, de Raynal, mais ni les uns, ni les autres, ne nous ont donné une relation complète, ni exacte.

Bibaud n'a ni les profondes études de Ferland—ni l'esprit philosophique de Garneau—ni ce merveilleux don de pénétration et d'analyse qui distingue M. Faillon. Son principal mérite est d'avoir frayé la route pour ses laborieux successeurs, de leur avoir aplani la voie, en leur indiquant les sources où ils pourraient puiser.

Au reste, ceux qui lui ont succédé ont eu l'avantage de consulter des documents mis au jour trop tard pour être utilisés dans ses travaux. Car, chez nous, la découverte, la restauration de nos archives, la manifestation au grand jour des matériaux pour notre histoire est de fraîche date.

Dans un style sobre, peu coloré, Bibaud a narré ce qui s'est passé au Canada depuis le berceau de la colonie, sans toujours jeter un coup d'œil au delà de l'océan, ou même au-delà de la frontière, pour remonter aux causes, dévoiler les motifs secrets des puissances européennes, faire ressortir l'influence que la guerre de l'indépendance des Etats-Unis a eue sur nos destinées coloniales.

M. Bibaud, étroitement associé par ses nombreux écrits en vers et en prose, à l'aurore de notre jeune littérature, laissa à son pays, à sa famille, un nom respecté, une enviable réputation.

Garneau.

D'après le "Dictionnaire Généalogique" de l'Abbé C. Tanguay, le fondateur de la famille de François Xavier Garneau faisait partie de la nombreuse émigration venue au Canada, du Poitou, en 1655. L'aïeul de M. Garneau était un riche cultivateur de Saint-Augustin, près Québec, et son sympathique biographe, M. l'abbé Henri Raymond Casgrain, s'appuyant sur les données de M. l'abbé Tanguay, assigne, comme jour de sa naissance à Québec, le 15 juin 1809. Avant d'entrer en cléricature chez feu M. Archibald Campbell, notaire, le studieux jeune homme apprenait les rudiments de la langue dans une des écoles fondées par un homme de bien et un ami des lettres, Joseph François Perrault, dont le patriotisme et les éminents services, viennent d'être signalés d'une manière si heureuse par le Docteur Prosper Bender, de Québec, son biographe. [1]

L'amour des voyages dévorait le jeune étudiant et après une intéressante excursion dans le Golfe Saint-Laurent, les Provinces Maritimes et le Haut Canada, en 1828, le futur historien s'embarquait pour l'Europe le 20 juin 1831. A Londres, Garneau se plaisait à assister aux débats du Parlement Impérial, où il entendit souvent parler Daniel O'Connell, Lord John Russell, Lord Stanley, [Sir] Robert Peel, Richard Lawlor Sheil, Joseph Hume, Arthur H. Roebuck.

L'Hon. Denis Benj. Viger, député par la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada auprès du gouvernement impérial, se trouvait alors à Londres. Il alla le visiter et devint plus tard son secrétaire, puis il séjourna pendant quelque temps à Paris et il repartait pour le Canada le 10 mai 1833. De retour dans ses foyers, M. Garneau s'associa comme notaire, pendant un an, avec M. Besserer, alors

(1) "Old and New Canada," Dawson Bros,. Montreal.

membre de la Chambre d'Assemblée ; puis, il entra comme comptable dans une banque ; il n'y fit que passer. Ses brillants essais poétiques : *Les Oiseaux Blancs*, *L'Hiver*, et *Le Dernier Huron*, datent de cette féconde période de 1832-37. F. X. Garneau, comme poëte, n'a été apprécié qu'à demi : il est consolant de savoir que la plume élégante de M. Chauveau va tenter de mettre à sa place sur le Parnasse du Canada l'illustre écrivain. En 1840, M. Garneau jetait les bases de son *Histoire du Canada*. Le premier volume était livré à ses avides lecteurs en 1845, le second en 1846, le troisième en 1848. Le récit s'arrêtait à l'établissement de la constitution, en 1791. M. Garneau publiait en 1852 une seconne édition de son histoire. Son travail s'arrêtait à l'acte d'Union des deux Canada (1840). Une troisième édition de l'*Histoire du Canada* vit le jour en 1859. M. Andrew Bell, de Montréal, en 1860, en donna une traduction anglaise fort peu satisfaisante. En 1855, M. Garneau faisait insérer dans les colonnes du *Journal de Québec* le *Voyage en Angleterre et en France*. Ce fut en 1843 que se firent sentir les premières atteintes de la cruelle maladie—l'épilepsie—qui vingt-trois ans plus tard le conduisit au tombeau. Pendant quelque temps on le rencontra dans les bureaux de la Chambre d'Assemblée comme sous-traducteur. En 1844, il fut nommé greffier de la Cité de Québec ; en 1846, il faillit succomber à une attaque de fièvre typhoïde. Il continua néanmoins, avec une exactitude exemplaire, à remplir les fonctions de greffier de la cité jusqu'en mai 1864. Une recrudescence de son vieux mal le força à résigner son emploi ; et le Conseil de Ville lui vota, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à la cité, une pension de retraite de £200 par année. Il décédait à Québec le 3 février 1866. En 1867, un mausolée, fruit d'une contribution nationale, recevait les restes mortels de l'illustre historien. Que vous dirais-je, messieurs, que vous ne sachiez déjà, sur la vie et les œuvres de ce grand citoyen, de ce vrai patriote ? Des

relations personnelles, intimes même, avec notre éminent compatriote, pendant les dernières années de sa vie, sa présence sous mon toit à une réunion d'hommes de lettres que certaines circonstances m'empêcheront toujours d'oublier, [1] la part que je fus appelé à prendre comme président du comité de la souscription nationale à son mausolée en 1867, par la démission du président, Sir Narcisse F. Belleau, nommé en juillet de cette année aux fonctions de Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, le succès de mes démarches auprès du vieil ami de M. Garneau, l'Hon. P. J. O. Chauveau, alors Premier Ministre de notre Province, que je conviai à venir faire l'éloge du regretté défunt à l'occasion de l'inauguration de ce monument au cimetière Belmont,—ce qui nous a valu le magnifique discours que vous connaissez tous,—ce sont là autant de doux souvenirs, que je pourrais ajouter aux esquisses du grand historien tracées avec tant de sympathie, de justice, d'élégance par MM. Casgrain, Chauveau, Lareau, Darveau et autres. Je vous ai dit qu'il existe trois éditions de l'*Histoire du Canada*, par Garneau. Il doit m'être permis de dire, j'ose croire, que l'amour filial de M. Alfred Garneau nous promet sous peu une quatrième édition, laquelle sera enrichie d'une biographie de l'historien écrite par l'Hon. M. Chauveau. Elle résu-

(1) Voici ce que me fournit mon journal, à propos d'une petite réunion d'hommes de lettres, dans ma grande serre à Sillery, par une tiède journée d'octobre 1864. Le temps a fauché dru parmi les gais convives d'alors : — Un grand événement préoccupait l'Amérique Britannique toute entière. Sous la présidence du regretté Sir Etienne Taché, siégeait dans l'enceinte du Parlement à Québec, un sanhédrin imposant, où figuraient les délégués de toutes nos provinces. Il s'agissait, pour échapper à de graves complications, de présenter à notre métropole le cadre d'un nouveau pacte constitutionnel pour notre Canada. Les correspondants des grands journaux de l'Angleterre et des Etats-Unis s'étaient donné rendez-vous à Québec pour renseigner le public sur ce qui s'y passerait. Parmi les " lions " du journalisme installés dans la vieille Capitale, le plus connu était sans contredit le spirituel George Augustus Sala, correspondant du *Telegraph*, grand journal de Londres. A la sollicitation de quelques familiers, il fut décidé d'inviter, à une petite fête champêtre, les hommes les mieux posés dans notre monde littéraire, pour leur faire faire la connaissance de M. Sala, et, au besoin, pour le renseigner sur ce qui touchait au Canada. Les invités, sans être nombreux, représentaient des talents et des spécialités de plusieurs genres : d'abord, une des plus fortes plumes du journalisme en 1864, l'Hon. Joseph Cauchon ; un fin causeur et un savant, ce pauvre Professeur Hubert LaRue, décédé si prématurément pour la science ; un publiciste distingué, Jean Charles Taché ; nos deux historiens, Garneau et Ferland. L'âme de la fête était le spirituel, le caustique George Sala. Il causait en français avec une singulière facilité. L'abbé Ferland semblait avoir recouvré sa vieille verve gauloise ; LaRue décochait ses traits ardents à droite et à gauche ; Taché se croyait en conscience tenu de le contredire en tout et partout ; le grave Garneau écoutait en souriant les fines reparties de Sala. Cette réunion d'esprits d'élite, douce et triste à la fois par les trouées que la mort y a faites, restera longtemps gravée dans ma mémoire.

mera, n'en doutons pas, tout ce qui a été dit jusqu'ici sur le compte de l'éminent annaliste de notre passé. (1). Si vous me demandez laquelle des trois éditions je préfère, je vous répondrai avec M. Lareau : " L'édition de 1845, la première, celle qui renferme le premier jet, le fruit de la pensée intime de l'écrivain, l'opinion raisonnée du philosophe et du penseur. " Ce qui frappe en feuilletant les pages de M. Garneau, c'est l'élévation des idées, l'indépendance de ses appréciations, le courage de ses convictions, la sûreté de ses jugements, le tout couronné d'un indicible élan de patriotique enthousiasme. On pourrait dire qu'aucun genre de gloire ne lui a manqué ; si l'avenir lui réservait une couronne d'immortelles, quelques uns de ses contemporains, au moyen d'acerbes critiques, surent lui préparer une couronne d'épines qu'il trouva parfois pesante à porter................

" Pour apprécier avec justice et impartialité l'œuvre de M. Garneau, " a dit M. l'abbé Henri Raymond Casgrain, " il faut se reporter à l'époque où il a commencé à écrire. Il traçait les premières pages de son histoire au lendemain des luttes sanglantes de 1837, au moment où l'oligarchie triomphante venait de consommer la grande iniquité de l'union des deux Canada, lorsque par cet acte elle croyait avoir mis le pied sur la gorge de la nationalité canadienne. La terre était encore fraîche sur la tombe des victimes de l'échafaud et leur ombre sanglante se dressait sans cesse devant la pensée de l'historien, tandisque du fond de leur lointain exil les gémissements des canadiens expatriés, leur prêtant une voix lugubre, venait troubler le silence de ses veilles. "

Le cadre que je me suis tracé me défend de discourir au long de nos quatre historiens, Bibaud, Garneau, Ferland, Faillon.

Je ne saurais assez louer le discours préliminaire de l'*Histoire du Canada* de Garneau. C'est une admirable

(1) M. Chauveau, depuis cette date, 25 mai 1882, s'est noblement acquitté de la tâche que lui imposait l'amitié.

revue des découvertes, des aspirations, du progrès de trois siècles, où l'affranchissement de la pensée, le réveil des intelligences, l'émigration européenne en Amérique, sont notés et traités de main de maître.

Comme l'a dit un jeune et laborieux littérateur moissonné à la fleur de l'âge, Ls. M. Darveau, l'*Histoire du Canada*, par Garneau, " n'est pas seulement un livre admirable, mais c'est comme un monument impérissable où l'auteur avait gravé avec le poinçon de l'historien tous les hauts faits pour ainsi dire légendaires, toutes les actions héroïques, tous les événements mémorables, tous les travaux herculéens, toutes les découvertes presqu'incroyables dont le Canada a été le théâtre depuis sa découverte jusqu'à l'époque de l'union des deux provinces canadiennes en 1840. Il a fait, avec le pinceau brillant et correct d'un artiste, et en même temps avec la verve et l'entrain d'un poëte, le tableau de la découverte du Canada, la description topographique du pays, des mœurs, des habitudes, des vices, des qualités, des goûts, des aptitudes, en un mot du caractère des aborigènes, enfin, des discussions, des débats parlementaires, luttes pacifiques bien qu'émouvantes et pleines de dangers et d'incertitude pour l'avenir de notre race. Ces différents sujets sont traités avec une admirable lucidité de style, des aperçus pleins de finesse et d'à propos, des déductions savantes, d'une portée remarquable. "

J'aime, messieurs, à vous rappeler ce que nos intelligences d'élite ont pensé du grand écrivain.

M. Darveau emprunte à un professeur distingué, M. l'abbé Ed. Méthot, que je désirerais voir dans cette réunion, l'appréciation qu'il faisait de deux de nos historiens, Ferland et Garneau, à l'Université Laval, à l'inauguration de son cours de littérature de 1861-62. Pour faire le parallèle des deux historiens, il se servait d'une figure aussi belle que bien appropriée. Il comparait l'*Histoire du Canada* à " un colossal et magnifique palais dont l'architecture était

noble, sévère, correcte, belle et magistrale, frappant d'étonnement et d'admiration le regard du visiteur, " et le *Cours d'Histoire du Canada* à " un parc immense, ou bien encore à un grand jardin charmant, plein d'ombre, de fruits et de fleurs, où le promeneur fatigué passe et oublie les heures en parcourant à pas distraits, et sans but précis, des sentiers, des avenues resplendissants de verdure, et émaillés de fleurs et de feuillage, jusqu'à ce qu'enfin, gagné par la poésie du lieu et plongé dans une douce rêverie, il s'égare dans les mille cercles de ce labyrinthe enchanteur. "

Ce serait téméraire de ma part de prétendre ajouter aucune nuance, aucun ornement à ce charmant croquis de M. l'abbé Méthot.

Ferland

C'est à la métropole commerciale de la Province de Québec, à Montréal, que revient l'honneur d'avoir donné le jour au savant historien Ferland. Jean Baptiste Antoine Ferland naquit à Montréal, le jour de Noël, 1805. Il descendait d'une ancienne famille du Poitou, dont un des membres vint s'établir dans l'Ile d'Orléans, vers le milieu du dix-septième siècle. Son père Antoine Ferland, originaire de Saint Pierre, étant mort jeune, sa mère Elisabeth Lebrun Duplessis, fille d'un des quatre avocats qui demeurèrent en Canada après la session, alla se fixer en 1813, à Kingston, où le jeune Ferland, avec l'usage de la langue anglaise, apprit aussi les rudiments de la langue française, sous l'abbé Gaulin, plus tard évêque de Kingston. Puis on le trouve au collège de Nicolet. Là, Mgr. Plessis, remarquant ses aptitudes, le choisit comme son secrétaire. Plus tard, abandonnant cette charge pour l'enseignement, le jeune lévite devient professeur de rhétorique et de philosophie au collège de Nicolet. Il reçut les ordres sacrés en 1828 et, sur le champ, fût nommé vicaire à Québec. En 1834, lors de l'épidémie du choléra, il devint chapelain de l'Hôpital de Marine ; en 1848, il était supérieur du collège de Nicolet.

Depuis 1850, il était attaché à la cathédrale de Québec, membre du conseil de l'évêque, chapelain de la garnison, doyen de la faculté des arts et professeur d'histoire du Canada à l'Université Laval. En 1854, il desservait Saint Colomb de Sillery, près Québec ; ce qui lui fournit l'occasion de publier dans le *Journal de Québec* des notes historiques pour compléter le beau travail sur le commandeur de Sillery, dû à la plume de l'érudit abbé Louis Bois. Le premier écrit de M. Ferland, qui révéla l'étendue de ses recherches, et la sûreté de son jugement en matière litté-

raire, fut sa verte réplique—brochure de 79 pages—aux insinuations malveillantes, aux données inexactes contenues dans l' *Histoire du Canada* de l'abbé Brasseur de Bourbourg, jeune prêtre français qui, en 1852, visitait le Canada. Puis parurent ses *Notes sur les Régistres de Notre Dame de Québec*, utile compilation dont le public demandait, plus tard, une seconde édition. En 1865, paraissait dans le *Foyer Canadien* un travail fort précieux de l'abbé Ferland sur la Gaspésie, intitulé : *Journal d'un voyage sur la côte de Gaspé*," "*Voyage au Labrador*," "*Louis Olivier Gamache*;" en 1863, *Notice biographique sur Mgr. Joseph Octave Plessis, évêque de Québec.* C'est plus qu'une sympathique biographie d'un grand évêque, injustement attaqué par l'abbé Brasseur ; c'est un résumé de l'histoire religieuse et politique de la province de Québec, de 1791 à 1825. Son *magnum opus* enfin, le *Cours d'histoire du Canada* 1534-1759, contenant le résumé de ses mémorables leçons comme professeur d'histoire à l'Université-Laval, vit le jour en 1861, c'est-à-dire que le premier volume se publiait sous sa direction cette année-là, à l'atelier de M. Côté. La mort terminait à Québec, le 8 janvier 1864, les jours bien remplis de ce savant. Un autre homme dévoué et érudit, l'abbé Chs. Laverdière, mort aussi à Québec, en 1873, se chargeait de mettre en ordre les matériaux et les notes laissés par l'abbé Ferland, pour le second volume de son œuvre, lequel parut à Québec en 1865.

Chez l'abbé Ferland, comme écrivain, il y a deux hommes tout à fait distincts. Il y a d'abord l'élégant, le gracieux chroniqueur, esquissant avec une verve toute gauloise la carrière accidentée et mystérieuse du légendaire pirate de l'Ile d'Anticosti, Louis Olivier Gamache, ses relations quotidiennes avec son familier, le Prince des Ténèbres, etc. Puis, la scène change, c'est un polémiste vigoureux, frappant d'estoc et de taille, donnant des leçons d'histoire, quelquefois de bienséance, à un jeune

écrivain français irréfléchi, l'abbé Brasseur de Bourbourg ; ou bien encore, un antiquaire, nouveau Monteil, exhumant, sur l'origine de nos familles mille détails curieux et inconnus, tirés des archives poudreuses de nos églises paroissiales

Chez M. Ferland, il y a surtout le docte, le grave professeur d'histoire—comblant avec une rare industrie les lacunes, corrigeant les erreurs de dates chez ses devanciers ; méthodique en tout, annaliste infatigable développant, avec un rare talent, les origines, les épreuves, les succès de cette mission de la vieille France dans la nouvelle, qu'il préconise comme providentielle. Il en est qui prétendent trouver dans le *Cours d'Histoire du Canada* les annales seules du progrès du catholicisme dans la colonie, mais il est facile d'y découvrir un programme bien plus vaste.

Dans une lettre que M. Garneau adressait à M. l'abbé Ferland en 1861, le remerciant pour le premier volume du *Cours d'Histoire du Canada* qu il avait eu la complaisance de lui envoyer, nous trouvons des lignes qui font également honneur aux deux hommes : " M. Garneau est passé chez M. Ferland pour lui exprimer personnellement toute sa reconnaissance et parler avec lui de leur chère patrie, mais il n'a pas été assez heureux pour le rencontrer. M. Garneau aurait voulu causer avec une des lumières du Canada sur la foi qu'on doit avoir en notre nationalité et sur les moyens à suivre pour en assurer la consommation. Celui qui a su développer avec tant d'exactitude nos origines historiques doit être pénétré plus qu'un autre des sentiments de la foi. "

L'on trouve chez le vénérable historien trois éminentes qualités : érudition, pureté de style, charme indicible de diction. Ajoutons à cela, dans le commerce de la vie, une aimable franchise, une constante loyauté dans ses procédés, de la noblesse dans les sentiments, une prodigieuse mé-

moire de faits, de dates, toujours à la disposition de ceux qui le consultaient, et l'on aura une idée du mérite de ce savant si justement regretté.

Faillon.

—

Etienne Michel Faillon naquit à Tarascon, département des Bouches du Rhône, le 1er mai 1799.

Vers 1812 il alla commencer ses études classiques au collège d'Avignon. L'atmosphère religieuse de cet antique séjour des Papes, au moyen-âge, depuis le XIIe au XIVe siècle, semble avoir exercé une durable influence sur le jeune Faillon.

Vers l'année 1818, il vint à Paris faire son cours de théologie, et entra à St. Sulpice vers 1820.

En 1829 on le retrouve directeur du Séminaire de Paris.

Une de ses premières entreprises littéraires fut d'esquisser la carrière de M. Olier, fondateur de St. Sulpice, lequel, comme l'on sait, avait pris une large part à la colonisation de la Nouvelle-France—surtout, à l'établissement de Ville-Marie.

En 1854, M. Faillon publiait la "Vie de la Vénérable Marguerite Bourgeois," fondatrice de la Congrégration de Notre Dame, qui vint au Canada avec M. de Maisonneuve, le fondateur de Montréal, Vers le même temps paraissait en deux volumes 8vo., une biographie de Mademoiselle Mance—fondatrice de l'Hôtel-Dieu—et une biographie de Madame d'Youville, fondatrice des Sœurs Grises (Sœurs de Charité) en Canada.

C'est par ces importants travaux, qui embrassent une notable partie de notre histoire, qu'il préludait à son œuvre principale, l'*Histoire de la Colonie française en Canada.*

Ce colossal travail, imprimé avec luxe à Paris, devait comprendre dix volumes, in-quarto, dont trois seulement ont paru—deux en 1865—le 3e, en 1867

Il ne va pas au-délà de 1675, mais l'infatigable annaliste a laissé les matériaux, pour mener le récit jusqu'à l'année 1759.

Dans le but de se renseigner sur les lieux, l'abbé Faillon entreprit trois voyages au Canada.

Il arrivait à Montréal en 1849, repartait en 1850, revenait en 1854. Il y séjourna trois années, de 1858 à 1861, obéré de travail, livré à d'incessantes recherches, employant comme copistes six assistants, trois secrétaires. Aux jours si sombres pour la France de l'année 1871, M. Faillon expirait à Paris, le 25 octobre, âgé de 72 ans.

Saluons ce zélé chercheur—ce travailleur infatigable qui a passé au Canada sept années de sa laborieuse existence, pour compléter nos annales, et qui, par ses travaux, ses recherches colossales, a mérité le nom de Bénédictin de la Nouvelle France.

De son récit qui devait s'étendre depuis la première navigation de Jacques-Cartier, jusqu'à la fin de l'occupation du gouvernement français en 1760, il n'y a eu que trois volumes de terminés ; ils nous conduisent jusqu'à l'année 1675.

Pour remplir le cadre que messire Faillon s'était tracé il reste encore à publier sept volumes ; et, si nous sommes bien renseignés, nous avons lieu de croire que cette tâche, herculéenne sera menée à bonne fin.

Si l'on veut juger de l'étendue de ses recherches, on en trouvera la preuve dans les citations qu'il donne si abondamment à la marge des pages. Les ouvrages qui concernent l'Amérique sont comme l'on sait fort nombreux. Charlevoix en cite à lui seul plus de quatre-vingts ; on en retrouve la plupart, dans les citations de M. Faillon ; il faut de plus y ajouter d'autres sources considérables d'informations, où il est allé puiser.

" Il a, " dit son biographe, M. Desmazures, " parcouru les actes de l'Etat Civil des principales paroisses du Canada ; il a lu les documents déposés dans les communautés religieuses du pays et ensuite les documents des maisons-mères de ces communautés, en France ; il a compulsé les archives de la marine, celles du ministère des affaires

étrangères, celles du ministère de la guerre, du dépôt des fortifications, les archives de l'Etat, les manuscrits des grandes bibliothèques de Paris, du séminaire de St-Sulpice, de la préfecture de Versailles, de l'archevêché et de la préfecture de Rouen, du Musée Britannique, " ajoutons, de la Propagande, à Rome.

" Dans son introduction où il parle des premiers voyages du commencement du seizième siècle accomplis par Jacques-Cartier, il ne se contente pas de faire mention des opinions des principaux auteurs sur la date des premières explorations du continent transatlantique, mais il les cite, tels que Davity, qui écrivait en 1660, Brutel de la Rivière en 1727, l'Art de vérifier les dates, et Ramusio : en indiquant avec soin l'édition, l'endroit, la page, de manière à faciliter toute recherche à ceux qui voudraient vérifier les textes, les constater et en apprécier la valeur. Ensuite il prend le récit de Jacques-Cartier et l'analyse, puis le commente avec les réflexions les plus judicieuses ; enfin il prend soin de l'appuyer des pièces justificatives qu'il a su trouver en grand nombre ; il cite les lettres patentes de François Ier, accordées à Jacques-Cartier en 1540, sur la recommandation instante de Philippe de Chabot, grand amiral de France ; il cite encore les passages des relations de Champlain, de Lescarbot, du pilote Alphonse de la Saintonge, qui confirment les assertions de leur illustre devancier. "

Voilà sous quels traits M. l'abbé Desmazures nous révèle l'historien Faillon, et bien que chez ce dernier je cherche en vain cet élan de patriotique enthousiasme de l'historien *enfant du sol*, François-Xavier Garneau, je vous avouerai que pour sa profonde science, grande est mon admiration. Je regrette, toutefois, oserai-je vous le dire, de rencontrer dans l'habile annaliste, non l'historien impartial de l'origine et des progrès de tout un peuple, mais plutôt l'historien de la grande cité de Ville-Marie, le panégyriste perpétuel de l'ordre de St-Sulpice—dont M.

Faillon a décrit si bien le fondateur, M. Olier—et souvent, le dépréciateur de Québec et de son éminent prélat, Monseigneur de Laval.

Voilà, messieurs, une courte esquisse de la vie et des travaux de ces hommes estimables, à des titres divers, mais qui en possèdent tous un que nous ne pouvons méconnaître, je veux dire, un titre bien établi à notre reconnaissance

Puisse leur exemple trouver de nombreux imitateurs ! Le champ de notre histoire est assez vaste, assez riche pour que l'on puisse trouver à y glaner, même après des moissonneurs aussi laborieux, aussi infatigables !

———

Le Commandeur Viger, Antiquaire.

Je ne saurais mieux esquisser M. Viger que ne l'a fait M. Lareau.

Jacques Viger naquit à Montréal en 1787, et y mourut en 1858. Il fit ses études à l'ancien collège de Montréal qui portait alors le nom de collège St. Raphaël. Servit dans la campagne de 1812 comme officier sous le commandant de Salaberry. Passa la plus grande partie de sa vie à collectionner les documents historiques se rattachant à l'histoire du pays. Tout le monde connait la fameuse " Sabredache," chronique variée et intéressante qui parut en partie dans la *Bibliothèque Canadienne* et l'*Encyclopédie Canadienne* de Michel Bibaud.

Le Commandeur Viger n'a presque rien écrit et cependant, comme antiquaire, il jouit d'une réputation sans exemple. Cette réputation que la tradition nous a apportée, est passée à l'état légendaire. Elle fait de lui un des plus curieux types de notre histoire littéraire. " Habile critique antiquaire, numismatiste et héraldiste, lieutenant-colonel de milice, premier maire de Montréal (1), ancien inspecteur des ponts et chaussées, Commandeur de l'Ordre romain de St. Grégoire-le-Grand, membre honoraire de l'Institut Polytechnique, classe des lettres et ci-devant Président de la société nationale de St. Jean-Baptiste, —patron distingué des Beaux-Arts, il formait le plus bel album existant en Canada pour lequel il retrouvait, et faisait peindre en miniature ou graver les portraits de nos célébrités."

---

(1) Viger fut élu maire de Montréal en 1832, et fut recommandé par Lord Gosford pour un siège au Conseil Exécutif. " M. Jacques Viger, dit M. de Puibusque, est le Bénédictin du Canada, un nouveau Saumaise, un président Hénault, il n'a pas fait imprimer un livre d'archeologie ou de critique historique et il est connu au délà de la frontière; des savants d'Amérique et d'Europe le consultent sur les faits les plus anciens ou les plus obscurs de notre histoire comme ou consultait autrefois les oracles de Trévoux et de St. Maur, comme on consulte aujourd'hui l'*Art de vérifier les dates*. Il semble être à lui seul une academie des Inscriptions et Belles-Lettres. une société royale, au plutôt nationale, très nationale, des antiquaires......

G. B. Faribault, Antiquaire.

En pénétrant dans la bibliothèque de la *Société Littéraire et Historique de Québec*, un des premiers objets qui frappe la vue est un tableau à l'huile, un buste peint aux frais de la Société elle-même, par l'artiste canadien Théophile Hamel.

Le concierge ne manquera pas de vous informer, si vous êtes étranger, que c'est le portrait d'un des présidents les plus distingués, les plus dévoués de l'association,—celui de M. Faribault—l'érudit antiquaire, le vieil ami de Jared Sparks, de Bancroft, de Jacques Viger, des historiens Garneau, Christie, Ferland, de DeGaspé, Thompson, Laverdière et Casgrain.

Laissons à ce dernier,son sympathique biographe, le soin de nous le faire connaître :

" Georges-Barthélemi Faribault est né à Québec, le 3 décembre 1789. Comme la plupart des jeunes gens de son temps, il ne fit pas de cours d'études régulier. Il fréquenta, pendant quelques années, l'école d'un professeur écossais de Québec, M. John Fraser, ancien vétéran de l'armée du général Wolfe.

Après avoir suivi les leçons du vieux professeur, M. Faribault compléta ses études par lui-même, à force d'énergie et de persévérance.

Il se livra ensuite à l'étude du droit chez l'honorable J. A. Panet, et fut admis au barreau de Québec en 1811. Pendant la guerre de 1812, il servit dans les rangs des milices canadiennes.

Quoiqu'il se soit peu livré à la pratique de sa profession, néanmoins il en avait acquis une connaissance approfondie ainsi que l'attestent plusieurs causes difficiles qui lui ont été référées comme praticien, par les tribunaux, et qu'il sut démêler avec une rare habileté.

Dès cette époque, il manifesta un goût prononcé pour les études historiques qui devaient remplir une si large part dans son existence.

En 1822, il entra au service de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, et passa successivement par les grades d'écrivain, de greffier de comité et de traducteur français. En 1832, il fut

promu au poste d'Assistant-Greffier, en remplacement de M. Boutillier. A l'époque de l'Union des deux Canadas (1840), il devint Assistant Greffier, de l'Assemblée Législative, poste qu'il occupa jusqu'en 1855.

A part les devoirs de sa charge, il consacra, durant cette longue période, une partie considérable de son temps à la formation d'une collection d'ouvrages et de documents importants relatifs à l'Histoire du Canada. Cette collection s'élevait à plus de 1600 volumes, lorsqu'il eut la douleur de la voir complètement détruite par l'incendie des édifices du Parlement à Montréal en 1849. Sans perdre courage, l'infatigable archéologue se remit de nouveau à l'œuvre et recommença une seconde collection. Ce fut pour compléter ce long travail que la Chambre d'Assemblée le députa en Europe en 1851.

Il partit de Québec le 3 octobre, accompagné de Madame Faribault et de sa fille. Après un court séjour à New-York, il s'embarqua pour Londres où il séjourna peu de jours et arriva à Paris le 10 novembre. Il y trouva un ami dévoué des Canadiens dans la personne de M. de Puibusque qui lui fut d'un secours immense pour ses recherches. Il l'aida de ses conseils et l'introduisit lui même auprès des différents ministères.

Tout semblait présager le plus heureux succès, lorsque les événements du 2 décembre vinrent entraver toutes ses démarches. Les réponses aux demandes qu'il avait faites aux différents ministres furent surtout retardées pendant un temps considérable. Mais d'autres circonstances bien autrement douloureuses interrompirent soudainement sa mission en le plongeant dans la plus profonde affliction. Madame Faribault, dont la santé avait été ébranlée par la frayeur que lui avaient causée les graves incidents du Coup d'Etat, tomba dangereusement malade, et fut enlevée à la tendresse de son époux dans le cours du mois de mars 1852. Anéanti par ce choc funeste, et malade lui même depuis plusieurs semaines il fut longtemps incapable de reprendre ses occupations.

Instruit de son malheur et de la situation précaire de sa santé, le gouvernement canadien envoya de Londres son agent, M. Wicksteed, pour lui prêter assistance.

Partout, dans les différents ministères, auprès des secrétaires des diverses Académies, il reçut le plus bienveillant accueil.

" De généreuses et magnifiques donations dignes de la France, " dit-il dans son rapport, me furent faites pour la bibliothèque, " quoique plusieurs de ces ouvrages lui avaient été présentés en " 1849. Il m'est impossible en ce moment d'en développer " toutes les richesses et leur importance, mais la valeur en peut " être estimée à plus de £400 sterling

A son retour en Canada, l'Assemblée Législative vota à M. Faribault une gratification de £250 en reconnaissance de l'habi-

leté et de l'intelligence qu'il avait déployées dans l'accomplissement de sa mission.

Grâce à ses soins continuels, la nouvelle bibliothèque avait atteint le chiffre de 2,000 volumes, lorsque dans la nuit fatale du 1er février 1854, l'incendie du magnifique palais du gouvernement, à Québec, en réduisit encore une partie en cendres. Près de 700 volumes périrent dans les flammes, parmi lesquels se trouvait un nombre considérable de publications du seizième et du dix- septième siècle, dont plusieurs ne pourraient peut-être plus jamais être remplacées.

L'année suivante, il offrit sa démission à la Chambre d'Assemblée qui lui alloua, en témoignage des services éminents qu'il avait rendus au pays, une pension de retraite de £400.

C'est à son initiative et à ses généreux sacrifices, aidés de quelques dons patriotiques, que nous devons le superbe monument élevé à Montcalm, dans l'église des Ursulines, et qui fut solennellement inauguré, le 13 septembre 1859, anniversaire de la bataille des plaines d'Abraham.

A cette occasion le dernier descendant de l'immortel guerrier, le comte Victor de Montcalm écrivait à M. Faribault, en lui exprimant toute sa reconnaissance, ces nobles paroles où respire la grande âme du héros :

...............“ Arrière-petit-fils et dernier rejeton de la famille
“ du Marquis de Montcalm, je ne saurais assez exprimer ma pro-
“ fonde émotion en lisant les généreuses intentions des habitants
“ de Québec. Retrouver si vivante et si chère, après un siècle
“ entier, la mémoire de mon aïeul, est chose bien douce à mon
“ cœur. Mon bonheur serait complet si je pouvais me trouver
“ au milieu de vous, le 13 septembre, et exprimer toute ma reconnaissance à mes compatriotes. Mais si, hélas ! une faible santé
“ me retient fixé sur le sol de notre vieille France, croyez, mon-
“ sieur, et soyez assez bon pour le redire à tous, que le cœur
“ canadien de mon grand-père battra dans ma poitrine, le jour
“ de ce glorieux anniversaire, avec autant de force que jadis le
“ sien en défendant Québec.”

M. Faribault était un des fondateurs de la Société Historique de Québec, et l'un de ses premiers bienfaiteurs. La société a voulu en perpétuer le souvenir en faisant suspendre, dans la salle de ses séances, son portrait qui est une des meilleures peintures du gendre de M. Faribault, notre excellent artiste, M. Théophile Hamel.

Dans la vie privée, M. Faribault était le modèle du gentilhomme accompli. Au milieu de notre siècle démocratique, où l'on n'aspire plus qu'à effacer toute distinction dans la société, il est une aristocratie que l'on ne parviendra jamais à détruire : c'est celle de l'urbanité, de la politesse des manières, de la dignité et de la noblesse des sentiments M. Faribault appartenait à cette aristocratie qui ne passera pas. Humble et modeste comme le

vrai mérite, sa parfaite éducation, l'exquise délicatesse de ses procédés, le rayon de gaieté douce qui reluisait sur sa physionomie, l'attrait d'une érudition qui n'avait rien que d'agréable, donnaient à sa conversation un charme et une grâce intarissables.

Sa maison était le rendez-vous de toutes les illustrations étrangères qui venaient visiter notre ville ; il eût été difficile de trouver, pour nous représenter, un type plus parfait, et un meilleur interprète de nos héroïques annales.

Ses funérailles ont eu lieu au milieu d un grand concours composé de l'élite des citoyens de Québec Les coins du poêle étaient portés par les Honorables R. E. Caron, Louis Panet, Messieurs Charles Langevin, Jean Langevin, Ph. A. De Gaspé et le commissaire général James Thompson. Le service a été chanté par M. l'abbé Laverdière, et l'absoute faite par M. l'abbé Casgrain.

Les restes de M. Faribault reposent au cimetière de Notre-Dame de Belmont, près des cendres de notre historien Garneau

---

B. Sulte, Poete, Antiquaire, Historien.

—

Le président de la *Société Royale du Canada*, 1ère section, M. Benjamin Sulte naquit aux Trois-Rivières en 1841. De bonne heure il fit preuve de goûts et d'aptitudes littéraires fort prononcées : ses premières poésies en sont une preuve indéniable. Le temps est maintenant éloigné où un spirituel collègue, membre de la Société Royale du Canada, lui aussi, poëte à ses heures, l'abbé Dawson, d'Ottawa, surnommait Sulte, à cause de sa jeunesse et de son nom—" le Benjamin de la famille de nos poëtes Canadiens."

Maintenant le jeune Trifluvien d'autrefois s'est épanoui en un grave historien. M. Sulte s'est noblement acquitté des obligations que lui imposait l'amour du sol natal, en écrivant les annales de sa ville chérie : Trois-Rivières. Elle lui doit aussi la fondation de l'Institut Littéraire, dont il fut le premier président.

Voici comme M. Lareau, peignait à son début ce jeune nourrisson des Muses : " Le style de M. Sulte se rapproche plus de la chanson que de l'élégie ou de la tragédie. On s'aperçoit que ses instincts ou ses études l'ont porté plus vers Béranger, Pierre Dupont et Desaugiers,que vers Hugo, Lamartine ou Auguste Barbier. Parfois cependant, on croit saisir comme une strophe de Musset qui rase d'une aile légère quelques pages amoureuses des *Laurentiennes*."

" Sulte chante, dit M. Routhier, le Canada et ses beautés, ses droits et ses devoirs, ses douleurs et ses espérances. Il évoque le passé et en célèbre toutes les gloires et rappelle le présent et en traduit les leçons ; il s'élance vers l'avenir et flatte nos rêves d'or. C'est un hymne qui se répète, et dont les échos vont sur tous les sentiers réveiller le patriotisme endormi." (1)

---

(1) *Les Causeries du Dimanche*, p. 241.

" Il n'a, ajoute Lareau, ni la vigueur lyrique de Fréchette, ni la douceur ineffable de Lemay, ni même l'onction patriotique de Crémazie, mais en revanche, sa poësie est plus pétillante, sa phrase plus claire et plus égale, son esprit plus franchement gaulois."

M. Sulte a commencé à publier des vers en 1860 sous des noms de plume. La première pièce signée de son nom véritable a pour titre *Les Canotiers du Saint-Laurent*, 1861. Après avoir publié quelques pièces dans le *Journal de l'Instruction Publique*, il devint également collaborateur de la *Revue Canadienne* qui se fondait en 1864, et depuis vingt ans il a été le plus constant écrivain de cette dernière publication, en prose et en vers. C'est là qu'il mit au jour (1868) ses premiers articles sur la question du déboisement de nos forêts, articles qui lui valurent du coup une renommée de prosateur comme il en avait déjà acquis une de poëte. En 1870 l'éditeur de la *Revue Canadienne* imprima un recueil des poésies de M. Sulte sous un titre bien approprié : *Les Laurentiennes*. La même année, le même éditeur imprima la première partie de l'*Histoire des Trois-Rivières*, travail tout d'érudition.

Depuis lors, M. Sulte a tenté plusieurs genres en littérature : la chronique, la nouvelle ou petit roman, la critique, la conférence parlée ou plutôt improvisée où il excelle.

En 1871, l'éditeur de la *Revue Canadienne* publia *L'Expédition Militaire de Manitoba*, un travail dont les sources sont de première valeur et qui sera toujours consulté.

En 1873, parut *Le Canada en Europe*, qui, répandu à profusion à Paris, attira les yeux des français sur notre pays. On a reproché à M. Sulte d'avoir trop vivement piqué l'amour-propre des Français. Il répond : "il fallait les faire asseoir sur une pelotte d'épingles ; je l'ai fait.

En 1876, M. Sulte, qui sortait de la présidence de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, inaugurant un édifice qui coûtait plus de $20,000, publia aux ateliers du journal *Le Canada* une histoire fort curieuse de l'élément français dans

la capitale fédérale. Dans les réunions qui marquèrent l'ouverture du nouveau temple littéraire on parla pour la première fois d'une académie ou société royale.

En 1876-77, M. Sulte publia un volume en livraisons, intitulé : *Mélanges d'Histoire et de Littérature.*

En 1879 parut *La Chronique Trifluvienne*, un gros volume édité par la *Revue Canadienne*, dans lequel M. Sulte se donne le malin plaisir de traiter 25 ans de l'Histoire des Trois-Rivières, pour montrer aux Trifluviens ce qu'ils perdent à ne pas vouloir payer pour une histoire complète de leur ville.

L'atelier du *Canada* (Ottawa) publia *Les Chants Nouveaux* (1880), recueil de vers qui fait suite aux *Laurentiennes.*

Réunissant tout un carton de plans et dessins inédits du 17ème siècle, M. Sulte fit graver ces belles pages par Desbarats, en 1881, et intitula le tout "*Album de l'histoire des Trois-Rivières.*

En même temps, un volume renfermant des poésies de tous les poëtes canadiens-français voyait le jour, sous les auspices des *Soirées Canadiennes.* M. Sulte y ajouta une préface, un volume plutôt, donnant l'histoire de la poésie française en Canada.

Lorsque parut, en 1882 le premier volume de l'*Histoire des Canadiens-Français* nous aurions cru M. Sulte épuisé de produire. Pas du tout. Les huit volumes étaient complétés en 1884. C'est une revue historique de ce qu'ont été les Canadiens-Français à toutes les époques de l'histoire du Canada.

Pour s'amuser, ou pour changer de ton, il écrivit (1884) la vie du célèbre athlète Montferrand.

Cette année 1885, il vient d'ajouter de sa bonne grâce un index de 12,000 notes aux quatre gros volumes de documents historiques publiés par le gouvernement de Québec. Ce travail double l'importance de la collection entière.

Il a sous presse en ce moment une *Histoire de la paroisse de St François du Lac* qui abonde en nouveautés.

Avec tout cela, correspondant à des *Revues* d'Europe et des Etats-Unis, officier de la *Société Royale du Canada*, donnant des articles aux *Soirées Canadiennes*, à la *Revue Canadienne*, à la *Minerve*, c'est un travailleur qui ne s'arrête pas. L'année prochaine commenceront à paraître trois volumes de ces articles dispersés dans vingt publications et que nous avons hâte de voir réunis aux livres du même auteur. Courage, M. Sulte, continuez ! En modifiant quelques passages dans vos œuvres historiques, surtout en ajoutant au bas des pages, autant que faire se peut, les autorités sur lesquelles vous vous appuyez, vous irez loin.

L'abbe Laverdiere.

A la rentrée des classes du Petit Séminaire de Québec, le 1er septembre 1839, je me rappelle parmi mes condisciples, un tout jeune paysan de la côte de Beaupré, dont le nom, par son étrangeté, avait frappé "l'espiègle jeunesse" qui l'entourait et qui en eut fait des gorges-chaudes, sans la crainte salutaire de la férule du régent, le bon Père Baillargé.

Le petit villageois se nommait alors Cauchon tout court. Comme il était de mode de pourvoir chaque camarade d'un sobriquet, sans en exempter même le maître de classe, (lui, on le désignait comme le "Père Suisse," à cause de sa prédilection pour des écureuils approvoisés qu'il gardait), on octroya de suite et sans réclame au nouvel arrivé, le surnom peu euphonique de *Petit Cauchon*. Grâce pour ce souvenir intime d'années envolées !

Charles Honoré Cauchon de Laverdière naquit au Château-Richer, chef-lieu du comté de Montmorency, le 8 octobre, 1826. Après avoir vu son nom figurer bien des fois aux examins, sur le *Palmare*, il recevait en 1851 l'ordre de la prêtrise. Il se nommait alors Laverdière : c'était un loyal caractère, sans morgue, sans prétention, toujours prêt a rendre service.

Pendant les vingt deux années qui vont suivre, nous verrons le laborieux abbé Laverdière,—agrégé au Séminaire comme bibliothècaire,—à toutes les heures du jour et souvent de la nuit même, plongé dans un série de travaux historiques et littéraires qui eussent fait pâlir d'ennui Scaliger et Monteith et qui font regretter qu'un trépas prématuré ait ravi à la science ce rude chercheur, lorsque sa tâche ne semblait encore qu'à demie remplie.

M. Laverdière fut secondé dans ses travaux par une

rare puissance d'analyse jointe à une prodigieuse mémoire de dates et de faits.

Il me semble encore entendre le cri de surprise, de douleur de tout Québec, lorsque la triste nouvelle se repandit que notre excellent compagnon de Séminaire, en 1839, plus tard le collaborateur estimé de MM. Ferland, Casgrain, venait de succomber à une attaque d'apoplexie foudroyante, le 10 octobre 1873, au moment même où il entrait chez son libraire, M. P. G. Delisle, pour lui remettre des *épreuves* corrigées la veille.

Je ne saurais signaler ici que les principaux travaux du docte abbé : la réédition des œuvres de Champlain, fondateur de Québec et premier gouverneur de la colonie : monument de longues et patientes recherches pour collectionner, mettre en ordre, annoter les diverses éditions des voyages du grand géographe.

" L'ouvrage contient : Le voyage de Champlain aux Indes Occidentales, précédé d'une notice biographique de Champlain ; le voyage de 1603 ; l'édition de 1613, c'est-à-dire les voyages à l'Acadie de 1604 à 1607, et les voyages au Canada depuis la fondation de Québec 1608, jusqu'en 1613, avec *fac simile* photo-lithographique de toutes les cartes et vignettes y compris la rarissime grande carte de 1612, et la petite carte de 1613, *en son vray méridien*, le quatrième : l'édition de 1632, première et seconde partie, avec la *Grande Carte* et sa *Table ;* le Traité de la Marine ; le Catéchisme en Huron du Père Brébœuf ; l'Oraison Dominicale, traduite en Montagnais par le Père Massé ; une dissertation sur les cartes de Champlain ; un dictionnaire topographique du Canada ancien ; des pièces justificatives et une table générale des œuvres de Champlain.

" Le catalogue des ouvrages que l'abbé Laverdière à publiés ou dont il a surveillé l'impression, est considérable. Outre les œuvres de Champlain et le journal des Jésuites, il faut encore porter à son crédit : Les " Relations des

Jésuites," trois volumes compactes, grand in-octavo, de plusieurs centaines de pages ; le cours d'Histoire du Canada," par M. Ferland, seconde partie de 1663 à 1759 ; l'Histoire du Canada à l'usage des maisons d'éducation ; plusieurs petits opuscules, entre autres "Notre-Dame de Recouvrance de Québec," à la mémoire du R. P. Massé, S. J. ; plusieurs livres de chant, entre autres : "le Chansonnier des Colléges," "les Cantiques à l'usage des maisons d'éducation," trois éditions des Chants Liturgiques, " la dernière édition du Graduel et du Vespéral," la " Semaine Sainte," le "Rituel Romain." "La dernière œuvre qu'il espérait pouvoir livrer bientôt à la publicité, est le " Paroissien Noté, " œuvre destinée à populariser au milieu de nous le chant de nos églises(Lareau); ajoutons y"*Histoire du Canada à l'usage des maisons d'éducation*,—destinée à faciliter et à rendre agréable aux élèves, l'étude de nos annales,—et la brochure qu'il prépara, conjointement avec l'abbé Casgrain, sur la découverte du Tombeau de Champlain d'où origina la mémorable " Querelle des antiquaires."

Hospice A. Verreau, D. L., Antiquaire

L'abbé Verreau, Principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, à Montréal, naquit à l'Islet, P. Q., le 6 sept. 1828. Il entra comme élève au Petit Séminaire de Québec, dans la sixième classe vers 1839. Il acheva son cours au collège de Ste Thérèse, dont il devint plus tard *Directeur des Etudes* ; on lui avait conféré la prêtrise en 1847.

En 1856, M. Verreau se rendit à Montréal, et au mois de mars de l'année suivante, à l'ouverture de l'Ecole Normale, en cette ville, il en fut nommé le Principal, position qu'il a toujours continué d'occuper depuis.

Messire Verreau avait dès le début manifesté du goût pour les études sérieuses. Il donna tous ses loisirs aux recherches historiques en rapport avec les annales canadiennes.

Son volume sur l'Invasion du Canada, en 1775, publié en 1873, accuse un travail consciencieux, éclairé et soutenu. Les notes du savant annaliste, les lettres et autres pièces publiées dans l'appendice, ajoutent beaucoup à la valeur de cette publication.

Messire Verreau s'est montré un collectionneur infatigable. Sa bibliothèque si riche en ouvrages sur le Canada, en mémoires, anciennes lettres, cartes, manuscrits, documents archéologiques, font l'admiration et l'édification de nos antiquaires.

En 1873, le gouvernement fédéral l'associait à l'érudit et infatigable archiviste du Département de l'Agriculture, M. Douglas Brymner, pour dresser un relevé des documents inédits sur l'histoire du Canada, enfouis au *British Museum*, aux Archives nationales et aux différents ministères à Londres, à Paris, à Rome, etc. Les résultats de cette mission font la matière de divers Rapports du Département de l'Agriculture, soumis au Parlement d'Ottawa, et

pleins d'utiles renseignements. L'abbé Verreau est Docteur-ès-Lettres à l'Université Laval, membre correspondant de la société des antiquaires de Normandie, officier d'Instruction Publique de France.

Le *Journal de l'Instruction Publique* du Canada contient un bon nombre des écrits de ce Bénédictin du Canada, à qui Jacques Viger semble avoir légué son manteau.

En 1882, Son Excellence le Marquis de Lorne octroya à M. l'abbé Verreau un diplôme dans la Société Royale du Canada qu'il venait de fonder. Il était alors Président de la Société Historique de Montréal, à laquelle ses écrits ont donné beaucoup de relief.

On trouve dans les *Mémoires de la Société Royale* plusieurs conférences du savant abbé.

L'Abbe Tanguay, Antiquaire.

Cyprien Tanguay, membre de la Société Royale du Canada, naquit à Québec en 1819, fit ses classes au Petit Séminaire de cette ville, fut ordonné prêtre en 1843 et desservit d'abord les paroisses de St-Luc et des Trois-Pistoles. La même année il fut nommé vicaire à St-Germain de Rimouski, et en 1846, curé de St-Raymond et de St-Basile.

Nommé plus tard à la cure de Rimouski, il eut le plaisir d'y surveiller la construction de la superbe cathédrale de la présente ville de St-Germain. En 1862, il desservait Ste-Hénédine, comté de Dorchester.

En 1865, l'hon. Thos. D'Arcy McGee, ministre d'agriculture, lui offrait la position qu'il occupe encore dans le bureau des statistiques à Ottawa. Il s'y dévoua tout entier à la préparation des tables et autres statistiques des quatrième et cinquième volumes du récensement.

En 1867, le gouvernement le députait à Paris pour scruter les archives françaises, où il découvrit plusieurs pièces fort importantes pour l'histoire des Acadiens et qu'on avait cru perdues. Je ne puis mieux faire que de répéter ici ce qu'en dit M. Lareau sans toutefois partager entièrement le point de vue tout à fait utilitaire auquel le brillant publiciste envisage le gigantesque travail de l'abbé Tanguay :



"L'abbé Tanguay s'est imposé une tâche ardue, hérissée de mille difficultés et dont le résultat, comme il le dit lui-même, semblait hypothétique, en entreprenant d'écrire la généalogie des premiers colons. Dire ce qu'il a fallu d'énergie, de courage et de persévérance pour composer cet ouvrage, qui peut être utile et intéressant au public, mais qui, pour l'écrivain, ne devait offrir qu'un intérêt bien médiocre, est chose qui se comprend facilement. Aller de paroisse en paroisse, feuilleter les régistres de l'état civil aux greffes et dans les fabriques ; établir la filiation dans la suite des degrés, recueillir la tradition orale des

vieillards, consulter les papiers domestiques, de ces papiers vieux, à l encre jaune, illisible, à l'orthographe ancienne ; passer en France pour y compléter ces recherches, visiter les archives du ministère de la marine et d'ailleurs : tels sont courtement résumés, les travaux que s'est imposés l'abbé Tanguay pour livrer à la publicité des renseignements d'une exactitude aproximativement parfaite.

" Ce document, élevé à la gloire de nos ancêtres, a beaucoup d originalité et aura toujours de l'actualité pour le peuple canadien. Il pourra, plus tard, être continué par d'autres personnes dévouées et ainsi nous aurons une généalogie continue de notre race. Aucun peuple, que je sache, n'a eu dès son origine cette heureuse idée de résumer ses régistres originaux. L'auteur a donc créé une œuvre éminemment nationale et il a raison quand il ajoute que pour répondre à l'esprit national qui existe chez notre peuple et pour favoriser le goût des recherches scientifiques qui s'est produit chez la jeunesse depuis quelques années, il fallait qu'un monument impérissable prouvât d une manière exemplaire au monde entier que si l'histoire du Canada est une de celles qui offrent le plus d'intérêt au lecteur, il s'en trouve aussi une autre dans laquelle il peut connaître tout à la fois l'origine de sa famille et en suivre la filiation jusqu'à nos jours.

" Le *Dictionnaire généalogique des familles Canadiennes* est en outre un ouvrage d'une grande utilité aux maisons d'éducation, à la judicature, à l'Eglise et à toutes les familles. Le premier volume contient l'histoire de la formation des noms de familles, leur variation et leurs surnoms, en outre, près de 30,000 informations généalogiques à commencer de l'année 1608..................

" Nous devons encore à M. l'abbé Tanguay un autre ouvrage du même genre que la généalogie : le *Repertoire général du clergé canadien*, ou, en d'autres termes, dictionnaire biographique des membres du clergé depuis l'établissement de la colonie jusqu'à nos jours. On conçoit de suite l importance de cet ouvrage. Il convenait que le clergé canadien fût appelé à revivre dans un livre qui enseignera aux générations futures le nom de ces hommes dévoués, de ces pasteurs charitables, de ces citoyens distingués qui ont tant fait pour l'avancement moral de leurs compatriotes.

" Le travail de M. l'abbé Tanguay se divise en deux parties. La première contient une liste des Évêques depuis l'établissement de la colonie jusqu'à nos jours ; puis, vient une liste des prêtres depuis l'établissement du pays jusqu'à la conquête. La seconde partie renferme les noms de tous les prêtres qui ont residé en Canada depuis la conquête jusqu'à nos jours. Le tout se termine par une liste alphabétique de 34 pages qui facilite considérablement les recherches. Les noms sont disposés par

ordre chronologique et c'est la date des ordinations qui règle cet ordre.

“ Cet ouvrage est le tableau le plus complet qui ait été publié jusqu'à ce jour de tous les prêtres qui ont desservi l'Eglise du Canada depuis sa découverte. Le seul travail que nous possédions dans ce genre est celui de l'abbé Noiseux publié en 1833. Mais ce travail n'était pas exempt d'erreurs assez importantes, que le commandeur Viger, dans un ouvrage inédit, a relevées.

“ Nous avons lieu de croire que le livre de M. l'abbé Tanguay est plus exact que ceux qui l'ont précédé. ”

Appelé en 1882 par Son Excellence le Marquis de Lorne, à prendre place dans les rangs de la société scientifique, dont l'éminent homme d'Etat a doté le Canada, l'abbé Tanguay a lu devant la 1ère Section, en mai 1882, le travail suivant : *Sur les Familles du Canada* ; en 1883, *Etude sur les noms* ; en 1884 : *Etude sur la famille de Catalogne.*

Le public sérieux attend avec impatience la continuation du *Dictionnaire généalogique* du savant abbé.

———

Les Archives du Canada.

Etude lue devant la Société Royale du Canada, le 23 *mai* 1883.

Messieurs,—Parmi les sujets dignes de fixer l'attention de ceux qui s'occupent d'études historiques, je n'en connais aucun d'un intérêt majeur à celui de la collection, du classement et de la garde des archives du Canada.

Si les demarches prises et les résultats obtenus par les diverses administrations qui depuis dix ans se sont succédé, à Ottawa, sont de nature à nous réjouir, n'allez pas croire pour tout cela que la tâche soit achevée, que le dernier mot soit dit.

La création d'un Bureau des archives publiques ou plutôt l'érection d'une division du Département de l'Agriculture, à Ottawa, en un dépôt d'archives, date de 1872 : plusieurs hommes d'Etat peuvent avec raison réclamer leur quote-part dans cette œuvre de progrès. Cependant un nom s'y rattache davantage : celui de son premier archiviste, M. Douglas Brymner, dont les rapports annuels, (1) soumis à la Législature, jettent beaucoup de jour sur cette question.

M. Brymner a eu aussi pour collaborateur un antiquaire que vous connaissez tous : M. l'Abbé H. Verreau. Ces deux chercheurs ont eu mission d'aller fouiller dans les archives de l'Europe et d'y puiser nombre de documents, de manuscrits indispensables pour étudier, bien comprendre, bien compiler nos annales.

Les remarques que je me permettrai, tout en remerciant nos hommes d'Etat pour l'intérêt qu'ils ont manifesté dans cette question, n'ont d'autre but que celui de stimuler le zèle de nos antiquaires à de nouvelles découvertes.

---

(1) Reports on Public Archives to Minister of Agriculture, Ottawa, 1872, 1873, 1874, 1881, 1882.

Cette interéssante étude des archives est fort vaste. Elle se présente sous un double aspect :

1o. L'histoire des huit provinces de l'Amérique Britannique du Nord, autrement dit, de la Confédération canadienne.

2o. L'histoire de la Confédération canadienne depuis la date de son établissement, 1er juillet 1867.

Je n'ai pas la prétention de vous renseigner sur les sources de notre histoire : vous les connaissez comme moi, ces glorieuses, ces dramatiques annales de la plus ancienne, de la plus pittoresque province de la Confédération : la province de Québec. Vous savez également combien de difficultés ont été aplanies pour l'historien moderne, par l'impression en beaux volumes de ces mille et un manuscrits et mémoires vermoulus, raturés, illisibles, qui, dans le passé faisaient pâlir nos antiquaires : les *Relations*, le *Journal des Jésuites*, les compte-rendus, les correspondances officielles de nos Gouverneurs, de nos Intendants ; les journaux circonstanciés des divers sièges de notre vieille capitale, etc.

Si vous me demandez si réellement il existe à l'étranger grand nombre de ces antiques documents, que dirai-je, de ces lambeaux de la patrie dispersés, je vous répondrai qu'ils peuvent se compter, non pas par centaines, mais par milliers ; que le contenu de la plupart nous est encore entièrement inconnu ; que partant, il est impossible d'écrire une histoire complète, circonstanciée de la Confédération, sans avoir accès à ces sources de renseignements. A peine une des grandes capitales de l'Europe, une des villes maritimes de la France, notre ancienne mère-patrie, qui n'en possède quelque riche dépôt ou quelques fragments : Londres, Paris, St. Petersbourg, Rome, Copenhague, Amsterdam, Madrid, Bruxelles, Berlin, Rouen, Rochefort, Le Havre, Dieppe, Bordeaux, Marseilles, etc. Au reste sur ce point, si vous désirez vous renseigner spécialement, consultez l'excellent rapport que M. l'abbé

Verreau présentait à la Législature fédérale le 31 décembre 1874.

Je n'ai jamais été plus vivement impressionné de l'importance que les grandes nations de l'Europe attachent aux dépôts de leurs archives nationales, que lorsque je pénétrais tout récemment dans la vaste salle circulaire du *British Museum* (1) à Londres. Après avoir contemplé les amas de parchemins, de records, de rôles, etc., enfouis sur les rayons des magnifiques bibliothèques de l'université de Cambridge, du *War office*, de la Tour de Londres, etc, il m'eût fallu des mois entiers pour compulser les 2,647 volumes de la collection qui m'intéressait le plus, la collection *Haldimand* et les nombreux volumes manuscrits du colonel Bouquet. Si notre métropole est si riche en matériaux pour son histoire et pour l'histoire de ses grandes colonies, il ne faut pas oublier qu'elle s'étudie à collectionner et à conserver ses archives publiques depuis huit cents ans. Une partie notable de ces mêmes archives, comme vous savez, a été perdue de 1135 à 1272, aussi bien que pendant les guerres sanglantes des Deux Roses (1455 à 1461).

Edouard III, en 1473, dans une ordonnance, faisait déclarer que ‘ les archives publiques sont considérées comme le témoignage de la nation, et il est ordonné qu'elles soient accessibles à tous les sujets du roi."

Sous le règne d'Elizabeth (1559-1603) une enquête fut instituée au sujet des archives du Parlement. "Jacques I (1617) eut l'idée de créer un bureau de papiers d'Etat et un bureau des archives générales. Charles Ier nomma une commission chargée de rechercher toutes les archives appartenant à la couronne." J'emprunte ces citations à M. Brymner. Au reste ces enquêtes furent continuées par la Reine Anne, par George I, George III, George II. Et si la Couronne crut devoir intervenir et affecter de fortes sommes pour sauvegarder, restaurer, recueillir et classer

(1) Le *British Museum* contenait 47,693 volumes manuscrits, lors de la visite de M. D. Brymner. (Voir rapport 1881, p. 40.)

les archives du royaume, ce n'était pas sans besoin. Il n'y a pas qu'en Canada, où des documents précieux pour la science et l'histoire ont été perdus à jamais, relégués qu'ils étaient dans d'humides caveaux, tels que nos palais de justice en avaient encore tout récemment, tels qu'il en existe encore, je regrette de l'avouer ; " ainsi, on découvrit que les archives de la chancellerie de l'Echiquier, à Londres, étaient entassées dans 600 sacs excessivements sales, dans des hangards formant dépendances des écuries du Roi. Ces hangards contenaient, entassés, dans l'état le plus déplorable, 4,136 pieds cubes d'archives nationales ; à part la poussière accumulée pendant plusieurs siècles, on trouva tous les documents excessivement humides, lorsque les opérations commencèrent. Quelques-uns étaient inséparablement collés aux murs de pierre. On pouvait voir de nombreux fragments qui avaient échappé aux ravages complets de la vermine, et plusieurs en étaient au dernier degré de putréfaction. La détérioration et l'humidité en avaient rendu un grand nombre si fragiles que l'on pouvait à peine les toucher ; d'autres, particulièrement ceux qui étaient en forme de rouleau, étaient tellement collés ensemble qu'il était impossible de les dérouler. On y touva empâtés cinq ou six squelettes de rats, et des os de cette vermine étaient distribués dans toute la masse ; c'était un véritable charnier, et lorsque l'on commença à remuer ces archives nationales, on employa un chien pour faire la chasse aux rats que l'on avait dérangés dans leurs retraites." Sous des formes non moins déplorables, la même incurie, les mêmes désastres ont frappé, ont détruit même en Canada, une majeure partie des matériaux les plus indispensables pour compiler nos annales.

Vous connaissez l'histoire du manuscrit du *Journal des Jésuites*, arraché à la boîte au bois du gardien de l'ancien Parlement à Québec, juste au moment où il allait servir de combustible : une partie au moins, comme par miracle, a échappé au vandalisme.

Je me rappellerai toujours, quoiqu'avec regret, un petit incident dont je fus témoin dans mes tournées officielles, dans le comté de Portneuf. On m'avait invité à inspecter le site et les ruines de l'historique Fort Jacques-Cartier sur la rive escarpée de la rivière qui porte ce nom, à vingt-sept milles en haut de Québec.

J'étais en effet bien curieux d'aller étudier, sur les lieux mêmes, le fier donjon où l'héroïque Lévis, après la terrible journée du 13 septembre 1759, était allé caserner sa poignée de braves, et où les troupes françaises sous le marquis d'Albergotti avaient tenu bon jusqu'au 1er septembre 1760 ; plusieurs familles françaises occupaient les environs du fort, et communiquaient chaque jour par lettre ou autrement avec la garnison. Il y avait, m'avait-on dit, chez une famille des environs, portant un vieux nom historique, des liasses de lettres se rattachant à cette désastreuse période. Après avoir scruté les fossés, les ravelins, les ouvrages en terre du fameux fort, j'allai cogner à la porte d'une opulente métairie qui était sensée posséder les trésors que je viens d'indiquer. Je demandai ce que l'on avait fait de toutes ces lettres, etc. On me répondit que le temps avait été où le grenier regorgeait de lettres ou paperasses écrites avec cette antique calligraphie française que vous connaissez tous, mais qu'il n'en restait plus ; que la portion que la vieille ménagère de céans n'avait pas employée à allumer son feu, un fabricant de papier de Québec, M. Reid, l'avait achetée à trois centins la livre pour l'employer comme matière première.

Voilà la triste histoire de mille et un documents historiques de valeur qui existaient naguère chez nous, et qui maintenant sont introuvables.

Messieurs, les temps ont changé ; une ère nouvelle, une ère de réhabilitation a lui pour les lettres. Nos hommes d'Etat pris d'un beau zèle pour tout ce qui se rattache au progrès intellectuel ou moral, se sont donné la main, ont déclaré la guerre aux préjugés du passé ; voilà, comment,

il se fait que depuis dix ans, d'innombrables séries de lettres, de mémoires, de documents officiels, de papiers de famille même, oubliés dans les grands dépôts d'archives au-delà des mers, ont repris le chemin de la patrie et n'attendent dans les voûtes du bureau à Ottawa, que la main ou l'œil scrutateur de l'antiquaire ou de l'historien pour les mettre au grand jour. Avant bien longtemps, le reproche que l'on nous jette à la figure qu'il est impossible d'écrire une histoire complète du Canada, n'aura plus de raison d'être.

L'avenir nous prépare, osons le croire, de douces surprises ; la collection des documents, classés et soigneusement gardés à Ottawa, se développera avec le concours des provinces en un vaste dépôt d'archives nationales, et préparera, pour nos historiens, le couronnement du majestueux édifice auquel servent d'appuis et de colonnes, les noms vénérés des Bibaud, Garneau, Ferland et Faillon.

Madame de St.-Laurent, baronne de Fortisson, etait-elle mariee au Prince-Edouard ?

" A l'une des séances récentes de la *Société Littéraire et Historique de Québec*, il fut lu par un des vice-présidents, le docteur W. Anderson, de cette ville, une étude intéressante sur les relations qui existèrent en 1791-23 entre le père de notre gracieuse souveraine, le duc de Kent, mieux connu en Canada sous le titre de Prince Edouard, et le député pour le comté de Québec, M. Louis de Salaberry, le père du héros de Châteauguay. Désireux de voir une justice tardive faite à la mémoire d'un honnête homme,—le duc de Kent, —indignement colomnié, le docteur Anderson a essayé d'anéantir les vieilles calomnies amoncelées par l'intrigue autour de la mémoire du père de notre souveraine, par la publication de la volumineuse correspondance échangée entre le Prince Edouard et la famille de Salaberry pendant un quart de siècle Ceux qui désirent avoir un avant-goût du sujet trouveront dans les compte-rendus de la Société, maintenant sous presse, quelques unes des lettres ; mais le développement entier de la généreuse idée du docteur Anderson ne se fera que par la publication de la biographie et des lettres du Prince,—entreprise pour laquelle le docteur transige maintenant avec la grande maison Longmans, de Londres. Le sujet nous reporte à une époque assez intéressante de notre histoire. Pour le moment, nous nous contenterons de provoquer une discussion sur la question en tête de cet écrit. La présence d'une élégante dame française à Québec, en 1791 : sa bienveillance, son amabilité, le rôle qu'elle joua dans notre société, sa position équivoque aux yeux de certaines personnes, vis-à-vis du Royal Duc, voilà des choses qui ne peuvent être un mystère pour personne.

Son nom tel qu il se trouve au régistre de baptême d'Edouard-Alphonse De Salaberry se lit comme suit : Alphonse-Thérèse-Bernadine-Julie de Montgenet de Saint Laurent, baronne de Fortisson. Elle paraît avoir été la veuve du colonel Fortisson. (1) Etait-elle mariée secrètement au Prince-Edouard où n'a t elle été que sa maîtresse pendant les vingt huit années qu'elle présida à sa table, qu'elle jouit, sans jamais la perdre, de la confiance entière de l excellent duc ? Voilà le problème à résoudre.

---

(1) On lit dans la biographie de Monseigneur Hubert, page 227 : " Madame de de Saint-Laurent a été élevée au rang de Baronne de Fortisson, par le Roi Louis XVIII, après la mort de Son Altesse le Duc de Kent, pour plaire à la Cour d'Angleterre qui lui avait donné asile à lui-même sous le règne de Bonaparte, ayant assuré à Madame de Fortisson une pension et un logement à l'amirauté de Paris. On a cru dans le temps que le Duc de Kent avait été marié secrètement à la Baronne de Saint-Laurent, comme le Prince de Galles était marié à Madame de Fitz Maurice."

(*Extrait d'un mémoire.*)

Il est certain que les lois du trône empêchaient le Duc de la reconnaître comme épouse si elle l'était. Un décret du parlement sous Charles Ier, créait félonie le mariage d'un prince du sang avec une femme catholique et le *Royal mariage settlement Act*, passé sous George III, pour annuler le mariage d un des frères du Prince Edouard, le duc de Sussex, avec lady Augusta Murray, frappait d'illégitimité le fils du duc de Sussex, le col. D'Este, et portait des punitions exemplaires contre les ministres de la religion qui oseraient célébrer des mariages des princes du sang, sans l'autorité du parlement. Dans une lettre de la correspondance du duc de Kent, le major général De Rottenburg, père du général qui présidait plus tard à nos milices, mentionne sous la date de "septembre 1819, que madame de St-Laurent s'est retirée dans un couvent en France," peu de temps avant le mariage du Prince avec la mère de notre Reine. L'évêque de Capse aurait-il permis à la maîtresse d'un prince de répondre de l'éducation chrétienne d'un enfant porté au baptême ? Nous ne le croyons pas.

Extrait des régistres de baptêmes de Beauport.

" Le deux de juillet, mil sept cent quatre-vingt douze, par nous, soussigné, évêque de Capse, présence de messire Renault, curé de Beauport, a été baptisé Edouard-Alphonse, né le vingt de juin dernier, du légitime mariage de monsieur Ignace-Michel-Louis-Antoine de Salaberry, écuyer, seigneur de Montmorency, l'un des juges de paix de Sa Majesté, et de dame Catherine de Hertel. Le parrain a été Son Altesse Royale monseigneur le prince Edouard d'Angleterre, chevalier du très-noble ordre de la Jarretière et de l'ordre très-illustre de Saint-Patrice, colonel du régiment *royal fusilliers* commandant à Québec, etc, etc. ; la marraine, madame Alphonsine-Thérèse-Bernadine-Julie de Montgenet de St Laurent, baronne de Fortisson, qui ont signé avec nous. (*Signé*,) Edouard, prince de Grande Bretagne, Montgenet de St-Laurent, baronne de Fortisson ; Hertel de Salaberry ; John Vesey ; Edmund Byng, Lt. Roy, Fusilliers Irl. ; Aug. Wetherall, capitaine, 11e régiment ; Renault, ptre. ; Adelaïde de Salaberry ; John Hale ; Wm. Henry Digby, lieut. *royal fusilliers* de Salaberry ; Chs. de Salaberry ; Chas. Thomas, C. C. P.

" Signé, † CHARLES-FRANÇOIS,

" Evêque de Capse. "

Québec, Juillet 1867.

Le chevalier Johnstone, l'aide-de-camp de Levi, en 1759.

Le nom de l'Ecossais Johnstone se trouve souvent mêlé aux incidents de la campagne de 1759.

Pour se rendre compte du rôle des diverses nationalités,—surtout des Ecossais—représentés à ce drame sanglant, il faut jeter un regard en arrière et consulter les annales de l'antique Calédonie.

Au dix-huitième siècle, le parti des Stuart, bien que proscrit, avait encore beaucoup d'adhérents, en Ecosse, surtout parmi les Montagnards ou *Highlanders*, dont la majorité, s'ils professaient un culte quelconque, se disaient Catholiques-Romains.

De temps immémorial, dans leurs grandes crises, ils tournaient d'ordinaire les yeux vers la France : la France reconnaissante, croyaient-ils, devait être aussi prête à les aider qu'ils l'avaient été à lui porter secours quand il s'agissait de réprimer l'arrogance de l'ennemi d'outre-Manche, le peuple anglais. A Beaugé, en 1420, et ailleurs, le sang le plus noble de l'Ecosse avait rougi le sol Français, pour aider à repousser le Saxon envahisseur

La France avait généreusement reconnu le dévouement et les services des féroces Montagnards, " qui, en guerre, ne donnaient, ni ne demandaient de quartier."

Des titres nobiliaires français, des honneurs marqués avaient été le partage des nobles maisons écossaises : les Douglas, les Hamilton, les Lennox, etc

Un noble d'Ecosse, le comte de Bucan,avait été nommé même grand-connétable de France. Cette entente cordiale ne devait pas être éternelle, et, au moment, en 1745, où l'Écosse avait le plus besoin du secours de la France, où elle comptait même l'avoir, il se trouva qu'elle avait compté sans ses hôtes : *indè iræ*

Si l'hospitalité et la bravoure d'un Montagnard d'Ecosse sont proverbiales, on sait que sa rancune est inextinguible ; c'est ce qui arriva en 1745. Si Johnstone, Tryon, McEächern et autres, durent s'expatrier pour se soustraire à la hache du bourreau, qui allait abattre les nobles têtes de Lovat, Kilmarnoch, Balmerino, un grand nombre de Montagnards, en Ecosse, gardèrent rancune à la France de les avoir abandonnés et accoururent même sous le drapeau anglais, s'enrôler, en 1756, sous le chef du clan Fraser, pour se venger en Amérique de l'ingratitude de leurs alliés d'Europe ; les relations du siège nous apprennent que les *claymores* écossais frappèrent drû et fort à Louisbourg et à Québec.

Pitt ne s'était pas fait illusion en s'adressant aux *Highlanders* de Fraser, pour redresser leurs torts encore plus que ceux

de la Grande Bretagne, contre la France. Quelqu'un lui ayant fait la remarque qu'il était dangereux d'enrégimenter les *Sauvages d'Ecosse*, de leur donner des armes, en 1757, douze années seulement, après le désastre de Culloden, qui avait mené à l'échafaud Lord Lovat, le chef de ce Clan : " Ne craignez rien," aurait-il dit, " je réponds de leur fidélité, avec leurs dispositions présentes contre la France. "

Il y avait donc des Ecossais dans les deux camps, au conflit de 1759.

En cette conjoncture, des Ecossais occupaient même de hautes positions en Canada. Le 18 septembee 1759, un Ecossais, le général Murray, réclamait les clefs de Québec, d'un descendant d'Ecossais, le chevalier de Ramsey ; et les *Mémoires* de ce dernier, publiés en 1861, par la *Société Littéraire et Historique*, à la demande d'un de ses membres les plus éminents, M. G. B. Faribault, a prouvé que la ville n'avait pas capitulé une journée trop tôt.

La *Société Littéraire et Historique* a cru rendre un service à l'histoire canadienne en publiant, en 1867, dans la série des Relations du siège, les trois (1) *Mémoires* attribués au chevalier Johnstone, puisés dans les *Archives de la guerre* à Paris, et dont M. P. L. Morin, dessinateur, alors attaché au Bureau des Terres de la Couronne, avait fait une copie pour la bibliothèque parlementaire du Canada.

Voici sous quels traits l'historien William Howitt peint le chevalier Johnstone, auteur d'un fort intéressant compte-rendu sur la bataille de Culloden, en 1745, où il avait eu sa large part des dangers :

"La carrière du chevalier Johnstone vous produit l'effet d'un roman hérissé d'aventures désespérées, de périls imprévus, de hasards incroyables ; l'on dirait un des émouvants récits de l'auteur de Waverley. Ça rappelle les incidents et les héros de Sir Walter Scott.

"Le chevalier était fils unique de James Johnstone, marchand d'Edimbourg. Par son origine et ses alliances, sa famille se rattachait à quelques-unes des premières maisons de l'Ecosse.

"Sa sœur, Cécilia, épousa Lord Rollo, qui hérita en 1765, du titre et des propriétés de cette noble famille. Quant à lui, il avait ses entrées dans les premiers cercles de la capitale ; lady Jane Douglas, alors en grand crédit, lui fit l'accueil affectueux d'une parente.

"Elevé dans les principes religieux des Jacobites, à la première nouvelle de l'apparition du prince Charles Edouard en Ecosse, il quitta Edimbourg—se réfugia à la résidence de lord Rollo, près de Perth, où il attendit l'approche du prince—lui-même fut l'un

---

(1) Campaign of Louisbourg, 1750-58.
Dialogue in Hades, between Montcalm and Wolfe, 1759.
Campaign of 1760 in Canada.

des premiers gentilshommes, parmi les *low-landers*, à se ranger sous le drapeau de l'héritier des Stuart.

"Il servit comme aide de camp de lord George Murray, et aussi du prince Charles Edouard ; après la bataille de Preston-Pans, on lui conféra un brevet de capitaine. Il prit part à tous les mouvements des insurgés qui précédèrent la défaite de Culloden.

"De ce sanglant champ de bataille, il s'esquiva et après des périls sans nombre, il se réfugia à Killihuntly ; la châtelaine de céans, Madame Gordon, lui offrit avec une hutte dans les montagnes le soin d'un petit troupeau de moutons, afin de faire croire qu'il était un pâtre ; mais son caractère remuant, énergique, lui rendit impossible ce genre de vie.

"Il s'enfuit, et vint à Rothiemurchus, dont le jeune seigneur le pressa de faire sa soumission aux autorités, conseil qu'il avait donné à d'autres, voir à Lord Balmerino. Pour lui cet acte eût été, comme il le fut pour Lord Balmerino, un arrêt de mort.

"De maison en maison, de ville en ville, il trouvait moyen de s'évader après d'incroyables hasards et sous tous les espèces de déguisements. Il allait et venait, entouré de soldats anglais, dont la mission était de tout dévaster ; son sang bouillonnait à la vue de toutes ces atrocités, mais se faire connaître, manifester la moindre émotion, lui eût valu une mort certaine.

" Il s'installa, pendant dix sept jours, sous le toit d'un paysan très pauvre, du nom de Samuel, à Glen-Possen, tandis que la fille de la maison était de garde au sentier de la montagne qui menait à Glen-Possen. Revenir à Edimbourg, tel était son rêve, si c'était réalisable ; puis, s'évader et se cacher en Angleterre ; enfin traverser la Manche : il avait cent chances contre une de ne pas réussir dans ce projet désespéré.

" Des soldats à tous les points : les issues soigneusement gardées, fortes pénalités et punitions exemplaires contre les bateliers qui oseraient transporter un rebelle à la rive opposée de la Tay ou du Forth ; ses instances engagèrent deux jeunes demoiselles à le conduire à la rame, de l'autre côté de la Tay : mais il éprouva toutes les peines imaginables, après un voyage fatiguant à l'extrême dans le Fifeshire, à pénétrer dans Edimbourg en traversant le Forth.

" Le récit de ses négociations et de ses désappointements à Dubbiesïdes, où des pêcheurs avaient d'abord refusé de le traverser, mais où il réussit enfin à trouver un jeune gentilhomme aidé d'un pêcheur ivre, qui lui rendit ce service—ressemble fort aux dramatiques aventures de Waverley. A Leith, une cachette sûre l'attendait, grâce à l'amitié de sa vieille nourrice ; à Drumsleagh, Lady Jane Douglas lui rendit un semblable office. Puis, il se dirigea vers la frontière anglaise, déguisé comme un colporteur écossais, avec un pony pour monture.

" Chemin faisant, il fit rencontre d'une espèce de Cartouche, un voleur de grand chemin ; plus tard, d'un personnage mystérieux qui le suivit dans l'auberge à Stamford, s'installa à la même table et après un copieux repas, le questionna sur les insurgés en Ecosse. Il parvint à éluder cet importun atroce, en lui cédant, à moitié prix, quelques mouchoirs indiens de sa pacotille. Arrivé à Londres, où ses amis le tinrent longtemps caché, il eut une aventure fort intéressante pour lui où l'amour joua son rôle. Pendant cette captivité, plus d'une fois il put voir passer, de ses fenêtres, quelques-uns de ses infortunés compatriotes, que l'on menait à la boucherie à Tower Hill. Un jour, son hôte le convia, comme passe-temps, à l'accompagner à Tower Hill, pour y voir exécuter deux rebelles : les Lords Kilmarnock et Balmerino.

" En fin de compte, il mit le pied en Hollande,—déguisé comme l'un des serviteurs de son amie Lady Jane Douglas ;—il accepta une commission d'enseigne dans l'armée française, vint à Louisbourg, en Amérique, (fit la campagne de Québec et de Montréal, 1759-1760), et revint en France où l'attendaient l'indigence et la vieillesse. Tel vécut, tel expira, un des Jacobites de 1745. Combien d'autres, et de plus infortunés encore, dont l'histoire ne fait aucune mention. "

Howitt ne donne pas l'année de son décès ; en référant au magnifique travail (1) de M. Francisque Michel, sur le rôle joué et la carrière fournie en France, depuis 1420, par les braves et aventureux fils de la Calédonie, on voit que le chevalier ne fut pas le seul qui vint en Amérique servir sous le drapeau blanc après la terrible défaite à Culloden ; il y eut encore le chevalier Tryon, le brave McEachren qui prirent du service dans l'armée Française, pour échapper à Tower Hill. Johnstone fit voile pour Louisbourg vers 1748, et prit une part active à la défense de cette place forte.

(1] "Les Ecossais en France," Tome II.

A MONSIEUR

LEON DE ROSNY

ANCIEN PRÉSIDENT

De l'Institution Ethnographique

DE FRANCE.

A M. Leon de Rosny

Institution Ethnographie, Paris.

Cher Monsieur,

Tout en me croyant honoré en recevant de vous un Diplôme comme le Délégué Régional de votre Association pour la province de Québec, je ne me suis pas dissimulé que cette distinction m'imposait une tâche assez sérieuse.

Cette tâche, comment la remplir, cloué que je suis à mon bureau par la loi sacrée du devoir ?

Si je comprends bien les fonctions d'un de vos délégués en Amérique, ce sont surtout d'enrégistrer dans leurs rapports les découvertes successives que la science fait sur cette terre de l'ouest, au moyen de ses infatigables missionnaires, dans l'Amérique Centrale, dans la vallée de l'Ohio etc., où le cric et le pic livrent chaque jour à la curiosité des savants tant de mystérieuses épaves d'un autre âge.

Inutile pour moi de penser à prendre part à ces *découvertes*, à ces *attrayantes* conquêtes de l'intelligence.

Mais les horizons de l'Ethnographie, comme vous me l'avez fait remarquer, quand je vous fis visite, 47 Avenue Duquesne, Paris, sont vastes et variés. Si nous tenons beaucoup, me dites-vous, à étudier l'origine, les dialectes, les migrations de ces races pré-historiques, enfouies sous le sol, l'origine, les migrations, les us et coutumes des races modernes du Nouveau-Monde qui habitent sa surface, font également le sujet de nos études, de nos méditations, les grands mouvements de la science, la présence et les écrits des savants et des archéologues ont pour nous un intérêt constant.

Encouragé par ces généreuses paroles et comptant par-dessus tout sur votre extrême indulgence, je consentis a accepter un rôle en rapport avec votre association pourvu qu'il fût dans la mesure de mes forces.

Voilà comment je me trouve dans le cas de vous mentionner mes modestes travaux ; la première Etude (1) sur l'origine et la composition de notre population parut en 1873, dans un recueil que je publiai alors sous le nom de *Maple Leaves*. Je m'étudiai à démontrer le caractère complexe du peuple canadien, recruté d'abord au moyen des colons Normands, Bretons, etc., puis, par une forte émigration des Iles Britanniques et des Provinces Anglaises de l'Amérique.

Tout le temps que j'ai présidé à la *Société Littéraire et Historique*, j'ai favorisé de toutes mes forces le mouvement qui s'y faisait en faveur des études historiques, pour collectionner, classifier, conserver nos archives canadiennes ainsi que pour créer un musée zoologique et archéologique.

De temps à autre des voix du dehors nous redisaient que nous devrions faire plus au Canada pour l'archéologie. En 1873, un jeune officier de la marine française, ami des sciences, le lieutenant A. Schlumberger dont la corvette était mouillée dans la rade de Québec, m'adressait la lettre suivante :

LES RACES ABORIGÈNES DE LA NOUVELLE-FRANCE

"Adonis," le 18 août 1874.

"*A. M. J. M. LeMoine,*

Président de la Société Littéraire et Historique de Québec.

"Monsieur,

"La courtoisie et l'amabilité avec lesquelles vous m'avez reçu dans votre charmante résidence de Spencer Grange, pendant mes deux voyages au Canada, m'encouragent à vous adresser la liste des renseignements que la société d'anthropologie de Paris serait très-heureuse de pouvoir se procurer. J'ai copié textuellement la note que mon ami, le docteur Louis Vincent, m'a remise à mon départ de France. La réponse à toutes ces questions exigeait des recherches que mon court séjour à Québec ne m'a

(1) The Elements of our Nationality.

pas permis d'entreprendre. Je vous serais donc très reconnaissant, monsieur, pour tout ce que vous pourriez me faire parvenir sur ce sujet. Je vous prierais donc de ne m'envoyer que les réponses que vous pourriez me donner vous même ou qu'il vous serait facile de vous procurer. S'il était possible d'avoir des crânes, et s'il existait un photographe ayant des épreuves originales pouvant donner des renseignements scientifiques, je vous serais reconnaissant de me le faire savoir ; car je pourrais me procurer ces objets par l'entremise de M. Chevalier, notre consul-général.

" Votre très dévoué,

ADOLPHE SCHLUMBERGER,

Lieutenant de vaisseau

La société d'anthropologie de Paris serait heureuse si Monsieur l'officier en second de l'*Adonis* pouvait recueillir à son intention les documents suivants :

1. Quelles sont les races qui habitent aujourd'hui le Canada ?

2. Quels sont les caractères de la race indigène proprement dite, c'est-à dire des Indiens, et quels sont ceux des *métis* qui se sont produits par suite du mélange de la race primitive avec les différentes races conquérantes.

3 Dresser le tableau suivant dans lequel on indiquera :

1. La taille de l'homme (nombre des observations.)

2. La taille de la femme, (nombre des observations.)

3. La distance de l'ombilic au col. } Le sujet debout.

4. La distance de l'épine iliaque antéro-supérieure au col.

6. La longueur du pied.

7. La longueur de la main mesurée de l'extrémité du doigt médius au milieu d'une ligne réunissant les deux apophyses styloïdes.

8 La couleur de la peau

9. L'âge de puberté chez les jeunes filles et le " retour de l'âge " chez les femmes.

Enfin quelques renseignements sur la langue de ces peuples, et sur les analogies que l'on peut y rencontrer avec les langues des nations européennes, (Français, Anglais, Allemand, Espagnol.)

Rapporter s'il est possible des crânes d'Indiens ainsi que des photographies ou des dessins.

Ne pas omettre d'indiquer avec quelques détails, leurs pratiques religieuses et leurs habitudes

Le Médecin de première classe de la Marine

LOUIS VINCENT,

D. M. P.

Membre de la Société d'Anthropologie de Paris.

Je lui exprimai mes regrets de ce que le Canada scientifique n'avait en ce moment que des *ébauches*, des travaux en perspective à lui signaler sur les antiquités Indiennes.

Les rapports du bureau de l'Ethnologie fondé depuis à Washington, n'existaient pas alors. Je n'ai eu que plus tard l'occasion de me convaincre par un examen de certains vastes (1) musées archéologiques chez nos voisins, de l'étendue et de l'importance des documents modernes, qui jettent tant de jour sur les habitants préhistoriques du sol américain.

En 1881, la suprématie d'une race (2) énergique dans la direction et la construction de la grande voie ferrée,—le chemin de fer canadien du Pacifique,—destinée à ouvrir aux capitaux étrangers et à l'émigration européenne, notre riche et immense territoire au Nord Ouest, me donna l'idée de rechercher au point de vue ethnographique, le rôle dominant de la race Ecossaise, même en la Nouvelle-France, étude (3) que la *Société Littéraire et Historique* jugea digne de reproduction en ses Mémoires.

Plus tard, au banquet national de la Société Saint André, tenu à Québec, je fus invité à donner un court sommaire de cette conférence ; j'en emprunte le compte-rendu à un des journaux du jour :

LE BANQUET DE LA SAINT-ANDRÉ.

"Nos compatriotes écossais ont couronné leur fête patronale par un banquet dans la grande salle du collège Morrin.

"Rarement il nous a été donné d'assister à une fête aussi charmante sous tous les rapports. Les Ecossais sont généralement reconnus par leur flegme et leur apparence grave et sérieuse. Dans leurs rapports sociaux, ce sont les plus gais compagnons au monde. A voir, hier soir, l'entrain, l'enthousiasme que soulevait chaque parole patriotique et éloquente des orateurs, à entendre les chants et les bravos, on se serait cru au milieu d'une

(1) Le *Peabody Museum*, à Cambridge, près Boston est riche en collections de crânes indiens, en ustensiles domestiques, en objets de poterie, de tissus, d'armes, des habitants primitifs du Mexique, de l'Amérique Centrale.

(2) Représentée par MM. George Stephens, Donald, A. Smith, Duncan McIntyre, Robert B. Angus, Morton Rose & Co.

(3) "*The Scot in New France.*" Conférence lue devant la *Société Littéraire et Historique*, nov. 1881.

de ces réunions bruyantes de gaieté qui distinguent si bien la race française.

"La salle du banquet présentait un coup d'œil magnifique. Le portrait de St-André dominait, artistiquement enveloppé dans les plis des drapeaux de la société où l'on pouvait lire çà et là les inscriptions : "Nemo me impune Lacessit," "Touch me Gif ye daur," "Miseris succurrere discite." "Tak tent of your aim in Misfortune." "Desipere in loco.' "Weel timed Daffin."

"Environ 60 convives prirent place autour des tables chargées.

"C'est l'hon. D. A. Ross, qui occupait le fauteuil de la présidence. Il avait à sa droite M. le maire Langelier, puis M. Tims, président de la Société St Patrice ; à sa gauche, le lieut.-Col. Cotton, commandant de la garnison.

"M. Harper, recteur du High School, agissait comme vice-président, ayant à sa droite M. F. Oliver, représentant la société St-George, et à sa gauche M. J. M. LeMoine, ancien président de la *Société Littéraire et Historique.*

"Après avoir fait honneur aux toasts d'usage, la Reine, le Gouverneur-Général, le Lieutenant-Gouverneur, le président proposa la santé du Maire et de la Corporation de Québec.

"L'hon. M. Langelier fut très heureux dans sa réponse. Il fut l'objet d'une véritable ovation lorsqu'il se leva pour parler, et fut fréquemment applaudi pendant son discours.

"La santé principale : "L'Ecosse et ses enfants" avait été dévolue à l'hon. D. A. Ross. L'ex Procureur Général s'en acquitta avec cet esprit, cette verve qui égayaient autrefois les Chambres.

"M. le Président proposa ensuite : "la terre où nous vivons," et invita M. J. M. LeMoine, à y répondre.

"Voici ses remarques qui ont été chaleureusement accueillies par tous les convives :

M. le Président, Messieurs,

Je vous remercie de tout cœur de vos paroles généreuses à mon adresse. Je vous dirai que parmi les recherches historiques qu'il m'a été donné de faire, celles qui avaient pour but d'éclairer la question des éléments qui entrent dans la composition de la nationalité canadienne, m'ont donné des résultats qui m'ont fort surpris. A pareille date, il y a deux ans, je prenais pour sujet de conférence, dans cette salle même, le suivant : The Scot in New France, L'Ecossais en Canada," et si M. Francisque Michel, dans son magnifique volume "L'Ecossais en France" nous a révélé de si étranges choses sur la position importante de vos compatriotes en France, même au quinzième siècle, je fus assez heureux, je crois, pour retracer la carrière de vos laborieux et intelligents compatriotes même jusqu'au berceau de la colonie. Je signalai même parmi les 110 compagnons de Cartier des noms d'une consonnance écossaise fort significative, puis je vous désignai notre historique champ

de bataille, les Plaines d'Abraham, la propriété de maître Abraham Martin, dit l'Ecossais, pilote du Roi de France. Puis je trouvai sous la domination française, dans les prisons, l aimable et brave officier de l'armée, le major Stobo, né à Glasgow en 1727, prisonnier de guerre avec un nommé Clark et un Lt. Stevenson,pendant quatre années, 1755-9, ici même. Il était si aimable—disent les *Mémoires* du temps—que les dames Françaises de Québec se l'arrachaient. Puis, en 1759, un serviteur dévoué du roi de France, mais pourtant de descendance écossaise, le commandant de garnison de Québec en septembre 1759, le major de Ramsey. Quand la fortune de la guerre le força à remettre les clefs de notre ville, à qui les remit-il ? A un autre Ecossais, le Général James Murray. Puis, vient une série de gouverneurs écossais, et tous amis du progrès et des lettres : le Duc de Richmond ; le Comte de Dalhousie, le fondateur de la société Historique en 1824 ; l'éloquent Comte d'Elgin ; puis notre lettré Vice Roi, le Marquis de Lorne, le fondateur de la Société Royale pour le progrès des sciences et des lettres. Jetez un coup-d'œil sur nos hommes d'Etat. Que voyez-vous dans notre province ? Un Écossais, appelé et rappelé comme ministre des finances, M Robertson, et assez audacieux pour entreprendre cette tâche plus qu'humaine. Voyez à Ontario, les Mackenzie, les Mowat, les Fraser, les Brown,—Mackenzie chargé pendant cinq ans des destinées de cette vaste puissance. Mais voyez au dessus de tout cette grande figure écossaise, la gloire suprême de l'Amérique Britannique, celle de Sir John A. Macdonald. A qui devons-nous en Canada la première presse à imprimer ? A des Ecossais, Gilmore et Brown. Et puis cette magnifique ligne océanique, à qui la devons-nous ? Aux Allan, des Ecossais. Ces princes de la finance, Duncan McIntyre, Stephens, Angus, ces maîtres du Nord Ouest, qui sont-ils ? Des Ecossais. Oui, M. le Président, vos compatriotes ont en effet raison de porter haut la tête. Pour peu que leur marche de conquérants continue, ils courent risque de dominer tout."

Je dois noter ici deux incidents récents, propres à promouvoir le goût des sciences en Canada et à faire connaître du même coup les avantages que notre jeune mais vaste pays offre comme séjour aux populations Européennes : la présence et les séances publiques, à Montréal, en 1882, de *l'Association Américaine pour le progrès de la science*, à l'Université McGill. Grand nombre de ses membres se rendirent à Québec ; les citoyens leur donnèrent un banquet, dans le cours d'une excursion par eau qui fut organisée à nos frais dans le beau hâvre de Québec.

Des adresses de félicitations leur furent présentées de la part de notre municipalité. En ma qualité de Président de la *Société Littéraire et Historique*, je fut chargé de leur souhaiter la bienvenue, ce que je fis dans les termes suivants :

[*From Canadian Illustrated News*, 16 *sept*. 1882.]

QUEBEC AND ITS HISTORIC PAST.

"We insert the remarks which accompanied the historical notes prepared by the President of the Literary and Historical Society Mr. James McPherson LeMoine, at the Harbour excursion and luncheon given to the Delegates of the American Association for the Advancement of Science, on their visit to Quebec, 26th August, 1882 :

" Ladies and Gentlemen, —The annals of this vast dependency of Great Britain, which we are proud to call our country, vaster even in extent than the territory of your prosperous republic, are divided into two distinct parts The first century and a half - 1608 to 1759—represents the French domination. Though totally alien in its aims and aspirations from the succeeding portion, it has nevertheless for Quebec an especial charm, most endearing memories. It was the fruitful era of early discovery, missionary zeal and heroism, wealthy fur trading companies—shall we call them monopolies—incessant wars with the ferocious aborigines and sanguinary raids into the adjoining British provinces. When the colony expanded, an enlarged colonial outfit called into existence more powerful machinery, more direct intervention of the French monarch : a Royal Government in 1663, to save and secure the cumbersome system based on the Seigniorial Tenure in land ; a mild form of feudalism implanted at Quebec by the *Grand Monarque*. It would take me far beyond the limits I have prescribed myself, were I to unravel the tangled web of early colonial rule or misrule, which until the conquest by Britain in 1759, flourished, under the lily banner of the Bourbons, on yonder sublime cliff. Let us revert then to that haunted dreamland of the past ; let us glance at a period anterior to the fondation of Jamestown in 1607, even much anterior to the fondation of Ste. Augustine, in Florida. On the north bank of the river St. Charles, about a mile from its entrance, Jacques-Cartier wintered in 1535 ; the "Grande Hermine," 120 tons ; the " Petite Hermine,' 60 tons ; the " Emerillon, " 40 tons ; and here anchored in August 1860, Captain Vine Hall's leviathan, the Great Eeastern," of 22,500 tons ! What terror the shipping news that morning of September, 1535, must have caused to swarthy Donnacona, the Chieftain of the Indian (Iroquois or Huron) town of Stadacona ! the first wave of fo–

reign invasion had surged round the Indian wigwams which lined the northern declivity of the plateau on which Quebec now stands (between Hope Gate and the Côteau Ste-Geneviève). Of course you are aware this was not Cartier's first visit to the land of the north ; his keel had, in 1534, furrowed the banks of Newfoundland and its eternal fogs ; in 1541-2, he had wintered a few miles higher than we now are—at Cap Rouge—west of Quebec. Then, there occurs in our annals of European settlement a gap of more than half a century. No trace, nor descendants on Canadian soil, of Jacques Cartier's adventurous comrades. The wheel of time revolves ; on a sultry July morning (3rd July, 1608), the venerated founder of Quebec—Samuel de Champlain equally famous as an explorer, a discoverer, a geographer, a dauntless leader, and what to us, I think, immeasurably superior, a God fearing Christian gentleman—with his hardy little band of Norman artificers, soldiers and farmers, amidst the oak and maple groves of the lower town, laid the first stone of the "habitation" or residence, so pleasantly, so graphically described by your illustrious countrymen, Parkman and Howells.

Ladies and gentlemen, I have promised you the briefest of discourses ; but if, instead of pointing out to you the historical spots, brought under your notice in the course of our excursion, it were my lot to address, as a Canadian annalist, such a distinguished audience as I see here, what glowing pictures of soldier-like daring, of Christian endurance, of heroic self-sacrifice, could be summoned from the pregnant pages of Champlain's journal, and from that quaint repository of Canadian history, the *Relations of the Jesuites* ; you would, or I am much mistaken, be deeply moved with the story of the trials, sufferings and devotion to king and country of the denizens of this old rock ; your heart would warm towards that picturesque promontory—sometimes, seemingly dear, to sunny old France. One occasionally would be tempted to forgive her cruel desertion of her offspring in its hour of trial.

From the womb of a distant past would come forth a tale of deadly though not hopelesss struggles with savage or civilized foes - a tale harrowing, not however devoid of useful lessons. The narrative would become darker, more dreary, when to the cruelty of Indian foemen would be added, as oft' was the case, the horrors of a famine or the pitiless severity of a northern winter. A transient gleam of sunshine would light up the canvass when perchance the genius of a Talon, the wisdom of a Colbert, or the martial spirit of a Frontenac succeeded in awakening a faint, canadian echo on the banks of the Seine. In those winding, narrow, uneven streets, the forest avenues of Montmagny and Tracy, which now resound to no other sounds but the din of toil and traffic, you would meet a martial array of

fearless, gay cavaliers, and plumed warriors, hurrying to the city battlements to repel the marauding savage or the foe from Old or New England, equally objects of dread. From the very deck of this steamer, with the wand of the historian you could conjure the thrilling spectacle of powerful fleets in 1629, in 1690 and in 1759, anchored at the very spot where we now lie, belching forth shot and shell on the sturdy old fortress, or else watch flotillas of birch bark canoes laden with lithe, tattoed, painted warriors, landing on that beach, bearing peace offerings to great Onontbio. Varied, indeed, would be the panorama which history would unroll. Finally, you might cast a glance on that crushing 13th of September, 1759, which closed the pageant of French rule on our shores,—when Montcalm and all the patriotism of the yeomanry lead by the Canadian *Gentilshommes* — the Longueuils Vaudreuil, De Beaujeu, de St. Ours, de La Naudière, &c., was powerless against the rapacity and profligacy of Bigot and his fellow plunderers and parasites........

These were the dark days of the colony under French rule ; a glimpse of the doings in those times suffices to explain why French Canada, deserted by France, betrayed by some of her own people, accepted so readily as a *fait accompli* the new regime ; why, having once sworn fealty to the new banner implanted on that citadel by the genius of a Chatham, it closed its ears and steeled its heart even against the blandishments of the generous Lafayette—held out in the name of that grand old patriot and father of your country, Georges Washington. '

Une semblable réunion avec séances solennelles a eu lieu à Montréal en août 1884, de la part de l'Association Britannique pour le progrès de la science sous la présidence de Lord Rayleigh.

Mille membres de cette célèbre société, fondée à York, en 1831 par Sir Benjamin Brewster et qui a réuni dans son sein les noms les plus illustres (1) de la science dans le Royaume-Uni, traversèrent l'océan pour tenir en Canada, leur congrès annuel et pour discuter avec les savants de l'Amérique les problêmes qui préoccupent les intelligences modernes.

Une députation de près de 600 membres accepta l'hospitalité de la vieille capitale et vint à Québec. C'était une

(1) Herschell, Humphrey Davy, Herbert Spencer, Hooker, Buckland, Murcheson, Darwin, Huxley, Tyndall, Lyel, Spottiswoode, Richard Owen 'A. C. Ramsay, Siemens, Carpenter ; parmi la haute noblesse : le Prince Albert, les Ducs de Northumberland, de Buccleugh, d'Argyll, les Marquis de Lansdowne, de Breadalbane, de Northampton, les Comtes Fitzwilliam, Burlington, Harrowby, de Rosse, Lords Egerton, Wrottesley, Rayleigh.

occasion solennelle et qui ne se répétera probablement pas en ce siècle,pour le Canada, de faire connaître son territoire et ses ressources. Le Marquis de Lansdowne, notre Vice-Roi, ses ministres, les Professeurs des Universités, nos hommes de sciences et de lettres, les membres de la *Société Royale du Canada*, tous se crurent honorés de prendre part à ce mémorable congrès de la science.

Elle s'était tracé un programme fort attrayant pour l'archéologie et l'ethnographie, comme vous verrez :

" I. The Native Races of America : their Physical Characters and Origin.
II. Civilisation of America before the time of Columbus, with particular reference to earlier intercourse with the Old World.
III. Archæology of North America ; ancient mounds and earth-works, cliff-dwellings and village-houses, stone architecture of Mexico and Central America, &c.
IV. Native Languages of America.
V. European Colonisation and its effects on the Native Tribes of America "

Dans l'étude suivante lue devant la *Société Royale* le 23 mai 1884, je tentai de faire connaître les travaux du Bureau d'Ethnologie établi chez nos voisins sous les auspices du *Smithsonian Institute* :

Les Aborigenes d'Amerique — Leurs rites mortuaires

Etude lue devant la Société Royale du Canada, le 22 mai 1884.

Messieurs,- Les amis de l'histoire et de l'archéologie parmi vous me sauront gré, j'ose le croire, de leur soumettre quelques observations sur les rites mortuaires des aborigènes de l'Amérique.

N'allez pas croire que Sagard, Marc Lescarbot, Lafitau, Perrot, Charlevoix et les écrivains qui leur ont succédé nous aient donné le dernier mot sur tout ce qui se rattache à cette question si complexe : l'origine de l'homme rouge d'Amérique—le farouche roi de ces contrées, et que les premiers explorateurs y rencontrèrent au commencement du seizième siècle ou avant.

L'archéologie américaine—l'américanisme, comme on dit en France—l'étude philologique et ethnologique des races primitives de ce continent, ces innombrables tribus échelonnées du Labrador aux Montagnes Rocheuses—depuis le Mississipi jusqu'à la mer Pacifique—voilà, n'en doutons pas, un sujet d'un intérêt majeur pour une association comme la nôtre.

Pourquoi le Canada français n'aurait-il pas ses archéologues aussi bien que ses poëtes et ses littérateurs ? En ce moment, la France scientifique s'occupe activement de l'Archéologie de l'Amérique ; et la *Société américaine de France*, établie en 1857, compte parmi ses fondateurs toute une pléiade de savants, tels que Malte-Brun, Alfred Maury, Burnouf, Bonnetty, Cortambert, Léon de Rosny et Madier de Montjau.

Chez nos compatriotes d'une autre origine, au Canada, l'on voit un groupe de zélés chercheurs : MM. Dawson, Wilson, Campbell, Reade, Whiteaves, Mathews, Hind, dont

les écrits ont jeté beaucoup de jour sur tout ce qui se rattache aux peuplades indiennes, leur origine, leur mythologie, leurs croyances religieuses, leurs superstitions, leurs dialectes si variés, leur conformation physique, leurs rites et cérémonies funèbres, etc.

Jusqu'au moment où cette société vit le jour, ces savants avaient été laissés à leurs efforts individuels. Ils étaient sans organisation, sans aide de l'Etat, sans musée national pour recueillir les curieux monuments, les vestiges de ces races éteintes, leurs hiéroglyphes, leurs sculptures sur pierre ou sur bois, les symboles des tribus, leurs ustensiles domestiques, les armes des guerriers, les crânes et les squelettes. Une ère nouvelle a donc commencé ; il nous est permis de dire : *Altior tendimus*.

Examinons maintenant où en est l'archéologie chez nos voisins.

C'est surtout Henry Schoolcraft qui a fait de l'archéologie une spécialité aux Etats-Unis.

Ses voyages, ses recherches ont absorbé plus de trente années de son existence. Au reste M. Schoolcraft a joui de rares avantages pour étudier l'homme des bois, pour soulever un coin du voile qui couvre cette étrange nature, pour pénétrer à travers l'écorce de cette organisation exceptionnelle, inaccessible au progrès, aux lumières de la civilisation. Il a vécu de longues années parmi les aborigènes, où il épousa la petite-fille d'un grand chef, une femme douée des plus éminentes qualités du cœur et de l'esprit. L'idée de son magnifique travail, dont le premier volume vit le jour en 1860, fut conçue en 1846. Cette année-là, avec l'appui de plusieurs amis de la science, Schoolcraft présenta un mémoire au Congrès, l'invitant à s'enquérir de l'histoire, de la condition et de la destinée des races indiennes des Etats-Unis. Le 4 mars 1847, le Congrès donna instruction au secrétaire de la guerre, dont relevait le *Bureau des Sauvages*, de faire préparer un rapport sur cette matière, et M. Schoolcraft fut chargé de le dresser.

Les six in-quarto de Schoolcraft (1) enrichis de nombreuses gravures, de planches coloriées, de dessins fort variés et exécutés avec luxe, ont servi pour ainsi dire de point de départ à la plupart des archéologues qui sont venus après lui, et le nombre en est grand.

Mais passons sous silence les recherches de Schoolcraft, Catlin, Hubert Bancroft, Hale, Abbott, etc., toutes précieuses qu'elles sont, pour signaler les travaux des archéologues du bureau d'ethnologie de Washington, présidé par le major J. W. Powell, cette partie du moins qui a trait aux rites funèbres des peuplades sauvages. Que d'études profondes à faire sur les langues indiennes, ces douze cents dialectes dont on a constaté l'existence en Amérique !

Que de points d'analogie et de comparaison entre les vocabulaires, (2) la construction de la phrase, la consonnance des mots, la pictographie, les hiéroglyphes de ces races, et le langage, les us et coutumes des peuplades de l'Asie et de l'Europe ! L'homme blanc, l'homme rouge, l'homme noir ont-ils tous une commune et unique origine ? Nous le pensons. Bien que certains écrivains aient prétendu qu'il se rencontrait en Amérique des ruines qui remontent à cinq siècles après la fondation de Babylonne, on n'a pas encore rien découvert qui dénote chez nos aborigènes une civilisation avancée, des arts perfectionnés, —pas même chez les *mound builders*, constructeurs de monticules de l'Amérique Centrale. L'archéologie chez nous ne ressemble nullement à celle de la vieille Europe, où une colonne sculptée, un torse antique, comme l'a dit le professeur Wilson, révèle l'ère de Thémistocle ou d'Auguste. Chez nous, l'historien des âges préhistoriques trouve peu de matériaux pour exercer sa science, tandis que l'archéologue, bien qu'il manque de traditions sur l'époque antérieure à la découverte du continent, recueille

(1) " ARCHIVES OF ABORIGINAL KNOWLEDGE of the United States, " by Henry R. Schoolcraft, L. L. D. Philadelphia, 1860.

(2) Voir la conférence lue devant la Société Littéraire et Historique, à Québec, le 17 décembre 1880, par M. le professeur J. Campbell, M.A., de Montréal.

une ample moisson parmi les ruines et les monuments dont l'origine semble postérieure à cette date, et peut en tirer de lumineuses conclusions.

Le domaine de l'archéologie en Amérique est beaucoup trop vaste pour être exploré en un seul jour. Etudions, Messieurs, pour le quart d'heure, l'aborigène sous un des aspects les plus intéressants de son étrange nature : la sépulture donnée à ses morts. Il y a au moins sept modes principaux de sépulture chez les races indiennes :

1o L'enfouissement des cadavres dans des fosses ou excavations, dans des tertres élevés de main d'homme, dans des huttes, sous des tentes, ou bien encore au fond des cavernes.

2o L'embaumement, qui consiste à transformer les dépouilles mortelles en momies, avant de les confier à la terre, aux cavernes, aux tentes, ou à des échafauds élevés sur le sol, ou à des charniers ou ossuaires, etc.

3o Le dépôt du cadavre dans une urne.

4o La sépulture dans les arbres creux ou sous des monceaux d'écorce ou de pierre, à la surface du sol.

5o La crémation partielle ou totale des corps, et le dépôt subséquent des os calcinés ou des cendres dans des urnes ou des boîtes hissées sur des échafauds ou des arbres, etc.

6o La sépulture aérienne, laquelle consiste à déposer les cadavres dans des huttes, ou bien encore de les enfermer dans des pirogues ou des boîtes élevées sur des estacades ou poteaux, ou bien déposées à la surface de la terre. Quelquefois la dépouille des jeunes enfants était enfermée dans des paniers, puis suspendue aux rameaux des arbres.

7o La sépulture sous l'onde, ou dans des pirogues que l'on lançait à la dérive, etc.

Le procédé le plus usité semble avoir été l'inhumation sous terre. " Les Iroquois de la Nouvelle York, dit Schoolcraft, creusaient un trou profond ; on y enfouissait le cadavre du défunt dressé sur ses pieds ou ramassé sur ses

hanches. On recouvrait le trou avec des troncs d'arbres ; afin de garantir le corps du contact avec la terre qui le recouvrait. Puis on élevait le sol en forme de tertre ou de retranchement sphérique. Le mort était revêtu de ses plus beaux habits ; on lui faisait don de wampum et autres effets. Les parents tenaient la fosse dégarnie d'herbes et s'y rendaient à diverses reprises pour y faire des lamentations."

L'historien Lawson (1) décrit comme suit les rites funèbres des Indiens qui jadis habitaient les Carolines : "Chez les tribus de la Caroline, la sépulture des morts était accompagnée de cérémonies particulières dont l'étendue et le goût se mesuraient au rang des trépassés. On plaçait d'abord le corps sur un brancard de branches, puis on le reléguait dans une hutte construite pour l'occasion, où les parents, les cheveux en désordre, venaient le pleurer pendant un jour et une nuit. Ceux qui devaient prendre part aux funérailles s'acheminaient vers la bourgade, et, chemin faisant, ils arrachaient des épaules de ceux qu'ils rencontraient les couvertures et vêtements qu'ils jugeaient nécessaires à la cérémonie. On en revêtait le cadavre, puis on le recouvrait de deux ou trois nattes de joncs ou de cannes.

"Le cercueil était fait de cannes tressées, ou de joncs creux, liés aux extrémités. Quand tout était prêt pour la sépulture, on transportait le corps, de la hutte où il avait été d'abord déposé, dans un verger de pêchers, où un autre brancard le recevait. Là se réunissaient la famille du défunt, sa tribu et les invités.

"Le jongleur, ayant commandé le silence, prononçait l'oraison funèbre du mort, racontait sa bravoure, son habileté, son patriotisme, ses richesses, son prestige parmi les guerriers, commentant sur le vide que sa mort allait causer, et exhortant les survivants à le remplacer en marchant sur ses traces, décrivant le bonheur qui l'attendait dans le

(1) Hist. of Carolina, 1714, p. 181, cité par Schoolcraft, page 93.

pays des esprits où il était rendu, et couronnant sa harangue par une allusion aux principales traditions de la tribu.

"Finalement le cadavre était porté de ce brancard à la fosse par quatre jeunes gens, escortés par les parents, le roi, les vieillards, la nation entière. Une fois arrivé au sépulcre, profond de six pieds et long de huit ou peu s'en faut, où l'on avait solidement enfoncé dans le sol deux fourches sur lesquelles reposait une perche, on matelassait le fond du sépulcre d'écorces d'arbre ; on y déposait le corps avec les deux ceintures ou lanières qui avaient servi à porter le cercueil ; on plaçait ensuite nombre de bûches de pin résineux appuyées sur la perche, pour servir d'ornements autour du mort. Alors on ajoutait de la terre en forme de voûte pour garantir le cadavre du contact de l'air." Après un certain temps on l'exhumait et on déposait les os dénudés dans l'ossuaire, que DeBry et Lafitau nomment le "Quiogozon." Les rites funèbres chez ces peuples ont subi plusieurs modifications, depuis ces lointaines époques. On se sert davantage de cercueils, et le mort a toujours la tête vers l'ouest. On a supprimé l'oraison funèbre ; mais le festin des morts et les autres cérémonies de deuil se pratiquent toujours.

Les Crees et les Séminoles de la Floride, en 1855, enterraient les morts de la manière suivante : "Quand (1) un membre de la famille meurt, les parents inhument le mort à quatre pieds de profondeur à peu près, dans un trou rond creusé sous la hutte ou le rocher même où il expira. On place le cadavre dans la fosse, dans l'attitude d'une personne assise—enveloppée d'une couverture et les jambes recourbées et liées ensemble.

"Si c'est un guerrier, on le tatoue ; on lui donne son calumet, ses armes, ses décorations. On ajoute à la fosse des baguettes liées à un cercle. On recouvre le tout d'une couche de terre suffisamment forte pour supporter le poids

---

(1) Hist. Ind. Tribes of U. S. 1855, pt. V, p. 270.

d'un homme. Les parents hurlent à tue-tête et pleurent en public quatre jours durant. Quand le defunt a été de son vivant un homme éminent, sa famille quitte son ancienne résidence pour s'en construire une nouvelle, persuadée que là où gîsent les os de ses morts, le lieu est infesté d'esprits et de spectres malfaisants."

Les Comanches ont un mode particulier de disposer de leurs morts, sans s'occuper du contact des restes avec la terre :

" Quand (1) un Comanche tire à sa fin et que le râle de l'agonie va faiblissant, on profite de ce que le corps est encore chaud et flexible pour lui replier les genoux sur la poitrine et les jambes sous les cuisses. On lui ploie les bras sur chaque côté de l'estomac et on lui courbe la tête sur les genoux au moyen d'une lanière qui la retient fermement dans cette position. Alors on enveloppe le corps d'une couverture, et une seconde lanière affermit le tout ; de sorte que le défunt semble être un objet rond et compact. On lie le cadavre sur le dos d'un cheval ; une squaw monte en croupe, ou deux femmes marchent de chaque côté du cheval pour tenir le défunt en place jusqu'au lieu de la sépulture. Puis on le jette dans l'excavation préparée. Le mort n'a d'autre cortège funèbre que deux ou trois femmes. L'on transporte d'ordinaire le corps à l'ouest de la bourgade, et on l'enfouit sans façon dans une des profondes ravines ou *canions* du pays des Comanches. On enterre le guerrier avec son arc et ses flèches, mais après avoir rompu ces dernières. On dépose aussi dans la tombe la selle de son cheval et autres objets de valeur. Puis on recouvre la fosse de fagots, de terre, et quelquefois de pierre.

Parmi les cérémonies funèbres, notons la coutume de tuer, près de la fosse, le meilleur cheval du défunt, pour donner occasion à ce dernier de faire acte de présence

(1) Annual Report of the Bureau of Ethnology, U. S., 1879-80, p. 99.

dans l'autre monde sur une monture vigoureuse et bien caparaçonnée.

Anciennement, si le défunt avait été un chef ou une personne d'importance, possesseur de vastes troupeaux de chevaux sauvages, on lui sacrifiait de deux cents à trois cents de ces derniers.

Les Comanches et les Wichitas—bons cavaliers—racontent le trait suivant, pour prouver la nécessité de pourvoir les morts d'équipages convenables, au moment où ils abordent le séjour des bienheureux :

" Un jour, un Comanche, vieux, pauvre et sans parents, mourut. Quelques membres de la tribu furent d'avis qu'il importait peu quelle monture il aurait pour faire son entrée dans le pays des ombres. On tua donc près de sa tombe une vieille haridelle qui avait une oreille pendante. Peu de semaines après la sépulture du pauvre homme, il revint monté sur la même rosse, fatigué et affamé. Il se rendit en premier lieu au camp des Wichitas où il était bien connu, et demanda des vîvres ; mais sa mine hideuse, ses yeux éteints, ses joues creuses inspirèrent de l'effroi à tous les spectateurs ; ils se sauvèrent. Un guerrier doué d'un courage plus robuste que ses compagnons se hasarda à lui présenter au bout d'une longue perche un morceau de viande. Le défunt se rendit ensuite à son propre camp, où il inspira, si c'était possible, une terreur encore plus vive que chez les Wichitas. Comanches et Wichitas quittèrent l'endroit, et allèrent s'établir ailleurs.

" L'âme en peine questionnée pourquoi elle était revenue de la sorte parmi les vivants, fit réponse que lorsqu'elle s'était présentée à la porte du paradis, les gardiens avaient refusé net de le laisser passer outre sur sa misérable monture. Elle avait donc le triste parti de revenir en ce monde rejoindre ceux dont la lésinerie lui avait procuré cette triste haridelle. Depuis ce temps, nul Comanche trépassé ne s'est mis en route pour le royaume du soleil couchant, sans être pourvu d'un coursier capable de faire-

honneur à son cavalier, aussi bien qu'aux amis qui le fournissent.

" Le cortège quitte la hutte du côté du soleil couchant, afin que le trépassé puisse accompagner l'astre du jour au pays des ombres. Ses mânes se mettent en route le soir même du lendemain de sa mort.

" On brûle la hutte, les couvertures, les habits, les objets de prix du défunt, tout, excepté ce qui a été enterré avec lui-même, ses voitures, ses harnais......L'on pleure, l'on se lamente, l'on se dépouille de ses vêtements pour se revêtir de haillons. Une jeune épouse, une mère dévouée se fera des incisions aux bras, au corps, avec des couteaux ou des ciseaux de pierre, au point de tomber en défaillance par la perte du sang. On engage des pleureuses versées dans l'art de se lamenter. Les proches se dénudent le crâne de cheveux, en tout ou en partie. Si le défunt était un chef, les jeunes guerriers se coupent la chevelure du côté gauche.

" Durant les premiers jours qui suivent la mort, le deuil se continue surtout au lever ou au coucher du soleil, car le Comanche adore le soleil. Pour un guerrier mort en été, le deuil dure jusqu'à la chute des feuilles. Quant à celui qui expire en hiver, on continue de le pleurer jusqu'à ce que les feuilles reverdissent. "

" Chose digne de remarque, ajoute le Dr. H. C. Yarrow, les rites funèbres chez les Comanches sont presques identiques avec celui de certaines tribus de l'Afrique...L'usage de louer des personnes pour pleurer date de la plus haute antiquité. "

SÉPULTURES HORS DE TERRE

Ceux qui sont curieux de connaître les modifications que les sépultures indiennes ont subies là où les missionnaires ont pénétré, liront avec intérêt la partie du mémoire du Dr Yarrow, qui décrit les cérémonies funèbres des Pueblos, au Nouveau-Mexique, d'après le Juge Antony Joseph.

On y remarquera, entr'autres, la coutume singulière de la tribu des Caddoes, qui ne confient pas à la terre la dépouille de leurs guerriers morts sur le champ de bataille, mais s'en remettent aux bêtes fauves et aux oiseaux de proie du soin de les faire disparaître,—le sort de ces guerriers dans le pays des âmes étant réputé préférable à celui de ceux qui meurent de mort naturelle. Au reste cette pratique de jeter les cadavres à la voierie existait chez les anciens Perses, les Mèdes, les Parthes, les Illyriens, etc., au rapport de Bruhier et de Pierre Meuret. Tout ce chapitre du mémoire, où sont décrits les divers modes de sépulture mentionnés dans les récits de voyages anciens et modernes, mérite un examen attentif. (*Annual Report of Bureau of Ethnology*, *U. S.* 1879-80, p. 101-3.)

Cystes ou tombeaux en pierre

Ce genre de sépulture semble surtout avoir été pratiqué dans les Etats du Tennessee, de l'Illinois, du Kentucky, ainsi que dans l'Amérique Centrale. (*Report of Bureau of Ethnology*, p. 113.)

On remarque chez ces aborigènes la même préoccupation que celle que nous avons notée plus haut : préserver le cadavre du contact de la terre, après la mort. A cette fin on creusait le sol de douze à dix-huit pouces de profondeur, puis l'on confectionnait, au moyen de pierres plates, une espèce de tombe, quelquefois en y ajoutant une pierre en guise de couvercle. Les tombeaux des races primitives de la Gaule, trouvés près de Solutré, France, en 1873, ressemblaient à ceux qui furent découverts par Moses Fiske, au Tennessee. Les cadavres avaient été vraisemblablement repliés, comme si la personne était assise. Quelquefois les tombeaux des hommes contenaient des pipes, des marteaux, des dards de flèches en pierre ; on trouvait aussi des morceaux de poterie, des perles, etc. dans celui des femmes.

L'archéologue Bancroft (1) décrit comme suit le mode de sépulture par cyste, chez les Doraches de l'Amérique Centrale : " A Veragua, les Doraches avaient deux modes de sépulture. Le tombeau des chefs était fait de pierres plates, relevées solidement ; on y déposait des urnes précieuses remplies de vin et de nourriture pour les morts. On enterrait le peuple dans des tranchées où étaient déposés des cruches de vin et des vases remplis de maïs ; le reste de la tranchée était rempli de pierres. En quelques endroits de Panama et de Darwin, les chefs et les grands, seuls, recevaient des honneurs funèbres. Chez le peuple, dès qu'un individu sentait les approches de la mort, il s'acheminait ou se faisait conduire vers la forêt par son épouse, sa famille ou ses amis, qui lui apportaient des épis de bleds ou des gâteaux et un vase rempli d'eau, puis le laissaient à son sort, exposé souvent à la voracité des bêtes fauves. D'autres, plus respectueux envers leurs morts, les enfermaient dans des sépulcres où ils pratiquaient des niches pour recevoir du vin et du maïs, qu'ils renouvelaient chaque année. Chez certaines peuplades, quand la mère expirait avec un enfant à la mamelle, l'enfant vivant était déposé sur le sein de sa mère et enterré avec elle, afin qu'elle pût l'allaiter même au-delà de la tombe." (*H. Bancroft*).

La tendresse maternelle avait chez ces peuples des secrets, des mystères que ne comprenait pas même Millevoye, quand il chantait en vers si harmonieux les sépultures indiennes du Canada :

> Les yeux levés au ciel, la mère désolée
> S'approche avec lenteur de l'étroit mausolée,
> Et, soupirant le nom de cet enfant chéri,
> Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri.

SÉPULTURES DANS LES TERTRES.

Comme le bureau d'ethnologie de Washington doit prochainement publier un volume spécial sur ce genre de sépulture, le savant Dr. Yarrow s'est contenté de présenter

(1) Nat. Races of the Pacific States, 1874, Vol, I,, p. 780.

dans son mémoire un aperçu des exemples les plus frappants de sépultures sous tertres—qu'il nomme *burials in mounds* —découverts dans les Etats du Missouri, du Tennessee de l'Ohio, de l'Illinois, de la Floride et de la Caroline du nord.

Ces tertres sont construits en terre, en sable, quelquefois en pierre, de quatre à quinze pieds de hauteur sur trente à cent pieds de longueur. Ils sont creux, et sous ces dômes ou chambres mortuaires se rencontrent les squelettes souvent partiellement calcinés des anciens habitants, accompagnés d'objets en pierre ou d'articles de poterie. La crémation partielle était-elle usitée chez ces peuples et les tertres n'étaient-ils que des cimetières ou lieux de dépôts secondaires pour les restes calcinés des guerriers ? Voilà autant de problèmes à résoudre. L'ethnographe Yarrow c ôt cette partie de son travail par la description d'un de ces cimetières indiens dans la Caroline du Nord, découvert en 1871, par le Dr. J. M. Spainhour. Il mentionne un autel au centre. On y trouva trois squelettes qui semblaient avoir été inhumés d'après une méthode précise. L'est, l'ouest et le sud de la chambre étaient occupés, mais non le nord. On voyait, par la présence et la disposition des tomahawks, des colliers et autres objets, que les occupants devaient avoir été des chefs.

SÉPULTURES DANS OU SOUS LES WIGWAMS

Butel de Dumont décrit comme suit un mode de sépulture usité chez certaines peuplades de la Louisiane, en 1753 :

" Les Paskagoulas et les Billoxis n'enterrent point leur Chef, lorsqu'il est décédé, mais ils font sécher son cadavre au feu et à la fumée, de façon qu'ils en font un vrai squelette. Après l'avoir réduit en cet état, ils le portent au Temple (car ils en ont eu, ainsi que les Natchez), et le mettent à la place de son prédécesseur, qu'ils tirent de l'endroit qu'il occupait, pour le porter avec les corps de leurs autres chefs dans le fond du temple, où ils sont tous

rangés de suite et dressés sur leurs pieds comme des statues. A l'égard du dernier mort, il est exposé à l'entrée de ce Temple sur une espèce d'autel ou de table de cannes, et couvert d'une natte très fine travaillée fort proprement en carreaux rouges et jaunes avec l'écorce de ces mêmes cannes. Le cadavre du Chef est exposé au milieu de cette table, droit sur ses pieds, soutenu par derrière par une longue perche peinte en rouge, dont le bout passe au-dessus de sa tête, et à laquelle il est attaché par le milieu du corps avec une liane. D'une main il tient un casse-tête ou une petite hache, de l'autre une pipe ; et au-dessus de sa tête est attaché, au bout de la perche qui le soutient, le calumet le plus fameux de tous ceux qui lui ont été présentés pendant sa vie. Du reste cette table n'est guère élevée de terre que d'un demi-pied ; mais elle a au moins six pieds de largeur et dix de longueur.

C'est sur cette table qu'on vient tous les jours servir à manger à ce Chef mort, en mettant devant lui des plats de sagamité, du bled grolé ou boucané, etc. C'est là aussi qu'au commencement de toutes les récoltes ses sujets vont lui offrir les prémices de tous les fruits qu'ils peuvent recueillir. Tout ce qui lui est présenté de la sorte reste sur cette table ; et, comme la porte de ce Temple est toujours ouverte, qu'il n'y a personne préposée pour y veiller, que d'ailleurs il est éloigné du village d'un grand quart de lieue, il arrive que ce sont ordinairement des étrangers, chasseurs ou sauvages, qui profitent de ces mets et de ces fruits, ou qu'ils sont consommés par les animaux. Mais cela est égal à ces sauvages ; et, moins il en reste lorsqu'ils y retournent le lendemain, plus ils sont dans la joie disant que leur Chef a bien mangé, et que par conséquent il est content d'eux, quoiqu'il les ait abandonnés. Pour leur ouvrir les yeux sur l'extravagance de cette pratique, on a beau leur représenter, ce qu'ils ne peuvent s'empêcher de voir eux-mêmes, que ce n'est pas ce mort qui mange ; ils répondent que si ce n'est pas lui, c'est toujours lui au

moins qui offre à qui il lui plaît ce qui a été mis sur la table ; qu'après tout c'était la pratique de leur père, de leur mère, de leur parents ; qu'ils n'ont pas plus d'esprit qu'eux, et qu'ils ne sauraient mieux faire que de suivre leur exemple.

C'est aussi devant cette table, que, pendant quelques mois, la veuve du Chef, ses enfants, ses plus proches parents, viennent de temps en temps lui rendre visite et lui faire leurs harangues, comme s'il était en état de les entendre. Les uns lui demandent pourquoi il s'est laissé mourir avant eux. D'autres lui disent que s'il est mort ce n'est point de leur faute ; que c'est lui-même qui s'est tué par telle débauche ou par tel effort ; enfin, s'il y a eu quelque défaut dans son gouvernement, on prend ce temps-là pour le lui reprocher. Cependant ils finissent toujours leur harangue, en lui disant de n'être pas fâché contre eux, de bien manger, et qu'ils auront toujours bien soin de lui. "

LA CRÉMATION.

Cette cérémonie mortuaire est vieille comme le monde.

C'était par une sereine journée d'automne, sous le bleu ciel d'Italie. On préparait un bûcher sur le rivage, à l'ombre des noires forêts qui bordent la Méditerrannée. D'un côté la magnifique baie de Spezzia ; de l'autre une antique ville latine ; en face, des groupes d'îles verdoyantes comme des corbeilles de fleurs flottant sur l'onde ; partout une nature vaste, radieuse, favorable à l'inspiration.

Le feu sacré s'allumait pour des rites funèbres ; on roulait dans le brasier des troncs d'arbres, des débris de naufrage ; on préparait l'encens et le vin du sacrifice.

Pour qui donc ce bûcher ? Est-ce pour un guerrier Etrusque, quelque explorateur fameux de Carthage, englouti par le perfide élément, quelque navigateur de Tyr ou de Sidon, victime des fureurs de Neptune, ou un compatriote de Menœachus ou d'Archemorus occis pendant la guerre de Thèbes ? Nullement, messieurs les historiens et

archéologues. Nous ne sommes ni dans l'âge préhistorique ni aux temps moins reculés mais encore obscurs où une louve bienveillante allaitait deux enfants sur le mont Palatin. Nous sommes en plein dix-neuvième siècle. La scène se passe à Villa Reggio, près de Livourne. Et vous, messieurs les poëtes, (1) ne soyez pas trop scandalisés si l'on vous dit ce qui advint, en septembre 1822, aux restes d'un des vôtres, l'illustre poète Shelley, après son fatal naufrage sur la Méditerrannée.

Qui de vous a oublié que Lord Byron, accompagné de Leigh Hunt, Trelawney, le capitaine Shenley et un autre ami, confia aux flammes la dépouille meurtrie de son malheureux ami, Percy Bysshe Shelley, noyé dans la baie de Spezzia ?

Est-ce que cet exemple donné par le poëte anglais porterait ses fruits de nos jours ?

Tout récemment la presse des Etats-Unis abondait en détails sur les cas de crémation qu'un célèbre médecin français [2] tentait naguère à Washington, où il avait établi à grands frais un laboratoire (crematorium) pour cet objet (3) Les journaux de Londres signalaient récemment au delà de cent cas de crémation dans le Royaume-Uni.

Revenons à nos sauvages.

La crémation est un procédé usité non seulement parmi les tribus sauvages à l'ouest des Montagnes Rocheuses, mais parmi celles qui sont groupées à l'est. Elle était en honneur chez les Grecs, les Romains, les peuples asiatiques. Elle menace même de s'introduire chez les modernes. Bien qu'il existe de l'analogie entre cette pratique chez les anciens et chez les peuplades de l'Amérique du Nord, elle en diffère à

[I] Il ne faut pas oublier que les poëtes les plus disitngués du Canada, MM. Fréchette, Sulte, Lemay et Marchand, font partie de la première section de la Société Royale.

(2) Le Dr. Jules Lemoyne, récemment décédé à Washington.

[3] Le 8 mai courant, on faisait subir la crémation à Washington aux restes mortels du profeseur Samuel G. Gross.

certains points,et donne lieu à d'intéressantes dissertations. Schoocraft, (1) Stephen Power, (2) Ross Cox, (3) Henry Gilman, (4) A. S. Tiffany, ont tour à tour jeté du jour sur cette question.

Chez certains peuples, on attendait sept ou huit jours avant d'allumer le bûcher, afin de donner le temps aux parents de bien constater l'identité du mort. Chez d'autres on brûlait avec le cadavre tout ce qui avait appartenu au, défunt ; puis on enfouissait les cendres dans un trou.

Henry Gilman signale la découverte d'un tertre, en Floride, rempli de restes humains, et où des crânes avaient été réservés pour recueillir les cendres. On ne voyait sur ces crânes aucune trace de feu. Chez certaines tribus de l'Orégon, la crémation des cadavres était l'occasion d'affreux traitements pour les veuves des morts. Elles étaient tenues de recueillir les restes, de les envelopper dans de l'écorce, et de les porter sur leur dos pendant plusieurs années. Elles devenaient comme les esclaves de la tribu dont elles subissaient les mauvais traitements, au point qu'elles cherchaient quelquefois dans le suicide un terme à leurs maux. Selon ces barbares, le feu du bûcher avait pour effet de dégager du corps l'âme qui s'élevait avec la fumée vers le soleil, et qui regagnait les régions fortunées dans l'ouest.

SÉPULTURES AÉRIENNES DANS LES ARBRES OU SUR DES ÉCHAFAUDS

Ce mode de sépulture est fort usité, même de nos jours, parmi certaines tribus de Sioux et de Dakotas.

On place les cadavres, couchés sur le dos et emmaillotés dans des peaux ou des couvertures assujetties par des lanières, dans des arbres, si les rameaux offrent des appuis convenables ; et l'on n'a recours à des échafauds que

---

[1] Hist. Indian Tribes of the United States, 1854, Part IV, p. 224.
[2] Cont. to N. A. Ethnol, 1877, t. III, p. 341.
[3] Adventures on the Columbia River, 1831, t. II, p. 387.
[4] American Naturalist, November, 1878, p. 753.

lorsqu'il n'y a pas d'arbres dans le voisinage. Ces échafauds sont des objets sacrés, et quand une tribu ennemie ne les respectait pas, la mort des coupables seule expiait l'offense. Quand le cadavre a passé deux ans ainsi exposé, quelquefois on le met en terre. Ce sont des femmes—les femmes les plus âgées—qui se chargent des préparatifs de l'inhumation et du deuil.

M. William J. Cleveland a fourni une description fort détaillée de ce genre de sépulture chez une tribu de Sioux, au Nébraska.

Il y ajoute des détails très intéressants sur une autre coutume funéraire de ces peuplades, laquelle, sans être générale, nous semble fort curieuse. Il la nomme *keeping the ghost*, ce qui pourrait se traduire par *conserver l'esprit du mort*. L'on enlève du crâne du trépassé un peu de cheveux que l'on enveloppe dans un morceau d'indienne ou autre tissu, jusqu'à ce que le rouleau atteigne au moins deux pieds de longueur et dix pouces en diamètre ; puis l'on enferme le tout dans un étui fait de peaux, badigeonné en couleurs variées et voyantes. On dépose l'étui sur deux supports croisés comme suit : *X* - - - - *X*, en face d'une hutte réservée à cet objet. On accumule dans cette hutte des offrandes de toute espèce que l'on distribue en dons, lorsqu'il y en a suffisamment. Quelquefois il s'écoule une ou plusieurs années avant cette dernière cérémonie. On entasse les offrandes en pile, à l'extrémité de la hutte. Elles ne doivent pas être dérangées avant le moment de leur distribution. Les hommes et les enfants mâles sont seuls admis dans cette hutte, hormis l'épouse du défunt, à qui il est permis d'y pénétrer, pourvu que ce soit de grand matin. Les hommes peuvent y entrer pour fumer et causer. Les femmes sont tenues de verser la cendre de leur pipe au centre de la hutte ; et elle y demeure intacte, tant que la distribution des offrandes n'a pas eu lieu. Ceux qui mangent en ce lieu n'oublient jamais de déposer quelques mets sous l'étui mortuaire, pour l'esprit du trépassé.

Il n'est loisible à personne d'enlever ces comestibles, à moins d'y être contraint par la faim ; en ce cas, il est même permis à un étranger qui ne connaissait pas le défunt d'enlever ces mets.

L'époque de la distribution venue, les amis du défunt ainsi que ceux qui doivent avoir leur part des présents, sont convoqués à la hutte, et le gardien—généralement un proche parent—leur distribue les dons. Le rouleau contenant les cheveux du mort est ouvert, et l'on ajoute aux offrandes quelques petites mèches de ces cheveux.

La cérémonie se répète quelquefois à diverses reprises. Tout le temps qui précède la distribution des cheveux, la hutte, aussi bien que le rouleau, est regardée comme un objet sacré, mais pas au delà. Il semble que les parents et amis du défunt ne veulent ni voir ni retenir aucun objet en leur possession qui aurait appartenu au mort pendant sa vie, et qui leur en rappellerait le souvenir. On dirait qu'il s'agit de bannir aussi vite que possible la mémoire du trépassé M. Cleveland ajoute nonobstant que ces Indiens croient tous que chacun est doué d'un esprit qui survit à la dissolution du corps ; le corps meurt, mais l'esprit se réunit, dans le pays des âmes, aux autres esprits amis qu'il a connus en ce monde. Pour eux la mort est un profond sommeil. " Il s'est endormi à telle ou telle époque," vous diront-ils, en parlant des morts ; mais ces coutumes comme bien d'autres s'affaiblissent sensiblement.
" Les Dakotas confient leurs morts aux cimes des arbres, quand les rameaux inférieurs, ne leur offrent pas des appuis convenables," dit le Dr L. S. Turner, chirurgien dans l'armée américaine, et qui a passé six années de sa vie parmi ces sauvages. " Dans tout le cours de mon existence, ajoute-t-il, j'ai vu peu de chose de plus navrant que le spectacle d'un des anciens de la tribu s'acheminant, chaque jour, au déclin du soleil, vers la tombe de son enfant, et donnant libre cours à sa douleur avec des accents à fendre les

pierres ; puis de voir, à la nuit tombante, le vieillard attristé reprendre, comme un morne fantôme, le sentier qui le ramène à son wigwam solitaire. Quelquefois il y avait à ce tableau une teinte de tristesse additionnelle, c'est lorsque je voyais un père inconsolable allumer en sanglotant un petit feu sous la tombe aérienne de son fils, puis interrompre ses lamentations pour fumer en silence."

Au reste, messieurs, ces tombeaux aériens mollement bercés par le zéphir, sous la verte ramée des bois, le poëte Delille vous les a fait connaître encore mieux que ne le sauraient faire les archéologues de l'Amérique entière :

" Là, d'un fils qui n'est plus, la tendre mère en deuil
A des rameaux voisins vient pendre le cercueil.
Eh ! quel soin pouvait mieux consoler sa jeune ombre !
Au lieu d'être enfermé dans la demeure sombre,
Suspendu sur la terre et regardant les cieux,
Quoique mort, des vivants il attire les yeux.
Là, souvent sous le fils vient reposer le père ;
Là, ses sœurs en pleurant accompagnent leur mère ;
L'oiseau vient y chanter, l'arbre y verse des pleurs,
Lui prête son abri, l'embaume de ses fleurs ;
Des premiers feux du jour sa tombe se colore ;
Les doux zéphirs du soir, le doux vent de l'aurore,
Balancent mollement ce précieux fardeau,
Et sa tombe riante est encore un berceau :
De l'amour maternel illusion touchante ! "

Messieurs, je crains avoir dépassé les limites que j'ai dû me tracer pour cette conférence, et cependant je n'ai fait qu'effleurer mon sujet.

Sans prétendre vous avoir ouvert en cette matière de nouveaux horizons, j'ai cru que le temps était venu d'attirer votre attention sur les études faites par des archéologues américains, ainsi que sur les intéressantes recherches, de même que sur les travaux importants de ce groupe de savants et d'antiquaires alimentés par le *Bureau d'Ethnologie* dans la république voisine, et auxquels le *Smithsonian Institute* de Washington prête son prestige et sa puissante protection.

Bien que l'archéologue, au Canada, soit privé de bien des avantages accessibles à son confrère des Etats-Unis, il n'est pas tout à fait sans ressources, sans aide. L'exploration géologique et scientifique de notre sol, qui se poursuit sans relâche chaque année, les rapports publiés par le

bureau des sauvages, sur l'état des races indiennes, voilà des sources de renseignements, une coopération toute acquise, qu'il ne saurait négliger. L'idée heureuse du marquis de Lorne de doter cette Société d'un musée national, à Ottawa, où seront recueillis les antiquités, les monuments, les reste des races primitives, aussi bien que des specimens d'histoire naturelle, va nous assurer des facilités nouvelles pour étudier chaque phase de notre mystérieux passé.

Avec l'intelligence que Dieu nous a départie, les enseignements puisés dans nos lycées, et l'amour de la science implanté dans nos cœurs, rien n'empêche que cette société n'emboîte au moins le pas derrière la florissante association que James Smithson fondait à Washington en 1846—dans la voie du progrès intellectuel et des découvertes curieuses ou utiles qui distinguent si éminemment l'époque où nous vivons.

---

[1] Depuis que ces lignes ont été tracées, un savant distingué, M. Matthew, de Saint-Jean, N.-B., vient de signaler la découverte des ruines d'une bourgade indienne, sur les rives de la rivière Bocabec, dans le Nouveau-Brunswick, qui date de l'âge préhistorique. L'érudit délégué de la Société Historique de Winnipeg, le professeur Bryce, mentionne des sépultures indiennes au Manitoba, de l'âge des *mound builders*, et le Canada savant attend avec impatience la publication des recherches du Dr J.-C Taché sur les sépultures indiennes découvertes par lui sur les rives du lac Simcoe.

L'Association Britannique pour le progres des Sciences.

—

On trouve dans le journal, le *Star*, publié à Montréal, la liste suivante des membres du Bureau de Direction ou des officiers des diverses sections de l'association, réunis en congrès scientifiques à Montréal, le 27 août 1884.

La réunion comptait au-délà de mille personnes.

President—The Right Hon. the Lord Rayleigh, M A, D C L F R S, F R A S, F R G S, Professor of Experimental Physics in the University of Cambridge.

Vice-Presidents—His Excellency the Governor-General of Canada, G C M G, the Right Hon Sir John Alexander Macdonald K C B, D C L, the Right Hon Sir Lyon Playfair, K C B, LL D, F R S L and E, the Hon Sir Alexander Tilloch Galt, G C M G, D C L, the Hon Sir Charles Tupper, K C M G, Sir Joseph Dalton Hooker, K C S I, C B, M D D C L, LL D, F R S, the Hon Chief Justice Sir Antoine Aimé Dorion, C M G, the Hon Pierre J O Chauveau, LL D, Principal J W Dawson, C M G, M A, LL D, F R S, F G S, Professor Edward Frankland, M D, D C L, Ph D, F R S, F C S, Mr Wm Hales Hingston, M D, Mr T Sterry Hunt, M A, D Sc, LL D, F R S,

General treasurer—Professor A W Williamson, Ph D, LL D. F R S, who will be represented in Montreal by Professor J S Burdon Sanderson, M D, LL D, F R S.

General secretaries – Captain Douglas Galton, C B; D C L, F R S, F L S, F G S, F R G S, A G Vernon Harcourt, M A, F R S, V P C S.

Secretary—Professor T G Bonney, D Sc, F R S, F S A, Pres G S

Local secretaries for the meeting at Montreal – Mr S E Dawson, Mr R A Ramsay, Mr S Rivard, Mr S C Stevenson and Mr Thos White, M P.

Local treasurer for the meeting at Montreal : Mr F Wolferstan Thomas.

The sections are the following :—

A.—Mathematical and Physical Science—President, Professor Sir William Thomson, M A, LL D, D C L, F R S L & E; F R A S : vice-présidents, Professor J B Cherriman, M A ; J W L Glaisher, M A, F R S, F R A S ; secretaries, Charles H Carpmael, M A ; Professor Alex Johnson, M A, LL D ; Professor O J Lodge, D Sc ; D MacAlister, M A, M B, B Sc. (Recorder).

B.—Chemical Science—President, Professor H. E. Roscoe, Ph D, LL D, F R S, F C S ; vice-presidents, Professor Dewar, M A, F R S, F C S ; Professor B J Harrington, B A, Ph D ; secretaries, Professor P Phillips Bedson, D Sc, F C S (Recorder) ; H B Dixon, M A, F C S ; T Macfarlane ; Professor W H Pike.

C—Geology—President, W T Blanford, F R S, Sec G S, F R G S ; Vice-Presidents, Professor T Rupert Jones, F R S, F G S ; A R C Selwyn, LL D, F R S, F G S ; Secretaries, F Adams, B Ap Sc ; G M Dawson, D Sc, F G S ; W Topley, F G S (Recorder) ; W Whitaker, B A, F G S.

D—Biology—Professor H N Mosely, M A. F R S, F L S, F R G S, F Z S ; Vice Presidents, W B Carpenter C B, M D, LL D, F R S, F L S, F G S ; Professor George Lawson, Ph D, LL D ; Secretaries, Professor W Osler, M D ; Howard Saunders, F L S, F Z S (Recorder) ; A Sedgwick, B A ; Professor R Ramsay Wright, M A, B Sc.

E—Geography—President, General Sir J H Lefroy, B C ; K C M G, F R S ; F S A, Vice President R G S ; Vice-Presidents Colonel Rhodes, P L Sclater, M A, Ph D, F R S, F L S, F G S, F R G S ; Secretaries, R Bell, M D, LL D, G F G S ; Rev Abbe Laflamme ; E G Ravenstein, F R S ; E C Rye, F Z S (Recorder).

F—Economic Science and Statistics—President, Sir R Temple Bart, G C S I, C I E, D C L, LL D, F R G S ; Vice-President, J B Martin, M A, F S S ; Professor J Clark Murray, LL D ; Secretaries, Professor H S Foxwell, M A, F S S ; J S McLennan, B A ; Constantine Molly (Recorder ; Professor J Watson, M A. LL D.

G—Mechanical Science—President, Sir F J Bramwell, F R S, M Inst C E ; vice-presidents, Professor H T Bovey, M A ; P G B Westmacott, M Inst C E ; secretaries, A T Atchison, M A, C E ; J Kennedy, C E ; L Lesage, C E ; H T Wood, B A (recorder).

H—Anthropology—President, E B Tylor, D C L, LL D, F R S ; vice-presidents, Professor W Boyd Dawkins, M A, F R S, F S A, F G S ; Professor Daniel Wilson, LL D, F R S E ; secretaries, G W Bloxom, M A ; F L S (recorder) : Rev J Campbell, M A ; Walter Hurst B Sc ; J M LeMoine.

II PARTIE

ESQUISSES

A MONSIEUR

BENJAMIN SULTE

PRÉSIDENT

Première Section de la Société Royale

DU CANADA

A M. Benjamin Sulte

Historien, Antiquaire, Poëte, etc.

> " J'aime les souvenirs évoqués par l'histoire,
> Où le patriotisme, endormi de nos jours,
> Se ranime soudain à ce foyer de gloire. "
>
> [SULTE, " LES PIONNIERS ".]

Cher Antiquaire,

Il ne serait peut-être pas sans intérêt de jeter un coup-d'œil sur les premiers établissements et défriçhements aux environs de la plus ancienne cité du Canada, afin de réunir en un seul dossier, comme matériaux pour l'histoire, les noms des hommes marquants qui, pendant le siècle et demi que dura la domination française, devinrent grands propriétaires autour de Québec.

Pour se guider dans cette étude, on a les cahiers de l'Intendance, les papiers-terriers, les vieilles cartes et anciens plans, les régistres du domaine public, les patentes anglaises, les archives d'Ottawa et de Québec : ces archives compulsées avec soin, nous fourniraient de singulières révélations.

A part les communautés religieuses : les Récollets, les Jésuites, les Dames Ursulines, les Hospitalières, le Séminaire des Missions Etrangères, que l'on rencontre comme concessionnaires du domaine du roi de France ou des grandes compagnies monopoles du commerce, si vous l'aimez mieux, et éternels cauchemars de la Nouvelle-France, l'on rencontre, dis-je, une foule de noms qui nous reportent au berceau, à l'âge mur ou à la décadence de la colonie française. Nommons le Dr Robert Giffard, le seigneur de Beauport, en 1634 ; le Commandeur de Sillery, Noël Brulart, le généreux fondateur de Sillery, en 1637 ; Pierre Puyseau, seigneur de Ste-Foye, en 1641 et du fief Saint-Michel vendu plus tard à

Noel Juchereau des Chatelets ; le Procureur Général Ruette d'Auteuil, Jean Juchereau de la Ferté, Jean Juchereau de More, seigneurs des fiefs dans le voisinage de Sillery ; le gouverneur Dailleboust, seigneur du fief Coulonge, à Sillery, subséquemment vendu aux Messieurs du Séminaire ; MM. Repentigny, Joaquin dit Philibert en 1740, (est-ce le Philibert qui en 1735, posait à Québec la première pierre du *Chien d'or ?*) ; Joseph Gaspard Chaussegros de Lery, en 1762—tous grands propriétaires à Sillery, le botaniste Gomin ; l'évêque de Québec, Pierre Herman Dosquet. Le Sieur de Gaudarville était également propriétaire d'une seigneurie, à l'ouest de Sillery, à laquelle il légua son nom.

Puis l'on trouve le comte de Talon, célèbre intendant, Baron d'Orsainville, fier de ses vastes domaines à Charlesbourg, à Ste-Foye etc ; Louis de Lauzon concessionnaire du fief de la Citière et d'un autre fief au Cap Rouge ; Simon LeMaître, propriétaire, en 1636, de cette vaste *côte de Lauzon* vis-à-vis Québec, plus tard acquise par le Col. H. Caldwell. Les rives fertiles de la Chaudière sont partagées, en 1739, de par le roi, entre les sieurs Rigaud de Vaudreuil, Thomas Jacques Taschereau et Fleury de la Gorgendière, tous bons et loyaux sujets. Jean Bourdon, génie universel, arpenteur et ingénieur en chef, géographe et grand voyageur, plus tard, procureur-général de la Nouvelle-France, se fait inscrire pour de jolis fiefs dans la banlieue : le fief Saint François, vers Ste-Foye, Saint-Jean, près du côteau Sainte-Geneviève, site de la vieille chapelle, où il était tenu de construire un petit fort pour bombarder les Iroquois.

Messire Jean LeSueur, son ami, ancien curé de Saint-Sauveur, en Normandie, obtenait en 1649 et en 1653 à l'emplacement de l'ancienne commune de Québec, déclarée inutile, deux fiefs—auxquels il légua le nom de son ancienne cure—Saint Sauveur. Le " vénérable et discret (1)

[1] Termes de sa patente.

aumônier des Hospitalières raffolait du *sport*. Grand pêcheur de saumon, au rapport du *Journal des Jésuites*, il se choisit sur fief un les rives de la poisonneuse rivière St-Charles.

Est-ce que la florissante jeune paroisse de St-Sauveur, pour perpétuer le nom et les goûts de son digne fondateur ne devrait pas fonder un club de pêche — le club LeSueur ?

Jean Taché, " Syndic des marchands, " " l'homme intègre et d'esprit " des anciennes mémoires, avait une belle terre à Ste-Foye, plus tard, " Holland Farm, " sous le nouveau régime. Nous en reparlerons plus tard.

En 1755, le major-de-ville, Hughes Péan, avait découvert que pour mettre le comble à sa félicité, il lui fallait, en sus de ses autres seigneuries, afin d'arrondir ses domaines, un petit fief en aval de la seigneurie de St-Michel—le fief de la Livaudière—et cet excellent M. Frs. Bigot, qui remplissait, en la Nouvelle France, pour son royal maître, non pas l'office de vice-roi, mais, entr'autres, celui de vice-mari pour ce bon major de ville, le lui accorda généreusement......

Un autre fonctionnaire du vertueux intendant, le complaisant M. Cadet, jadis boucher à Charlesbourg, qui lui aussi avait le bonheur ou le malheur d'avoir une jolie femme, acquit un vaste domaine, aboutissant au chemin de la petite rivière St-Charles, décrit aux vieux titres sous le nom de " Ferme Cadet. "

Voyez comme la matière fournit et je ne suis cependant qu'au début. Tous ces seigneurs de fiefs ou grands propriétaires autour de Québec avaient-ils des manoirs ou même de simples résidences sur leurs terres ? Je ne le crois pas : Robert Giffard, Puyseau, Talon étaient les exceptions sans doute.

On sait que le chirurgien Giffard avait une petite loge, non une loge franc-maçonnique, bien entendu—sur les bords du *ruisseau de l'ours*, à Beauport, pourvue sans doute

d'un de ces longs fusils français, à pierre, dont on trouve encore des échantillons dans les paroisses giboyeuses du bas du fleuve. L'histoire nous dit que le vénérable seigneur de Ste-Foye et du fief St-Michel, à Sillery, M. Puyseau, s'était bâti sur ce dernier, dans l'anse St-Michel, près de cette pointe qui porte son nom un peu altéré, la *pointe à Pizeau*, une somptueuse demeure, qui était regardée dans le temps comme le " Bijou du Canada. " Il mit généreusement cette maison à la disposition de M. de Maisonneuve et autres fondateurs de Montréal, où ils passèrent l'hiver de 1641-42.

Quant à Talon, bien que je ne sois pas disposé à engendrer chicane à nos romanciers et à cette légion de charmants chroniqueurs qui ont identifié le Château-Bigot avec l'amant d'Angelique Péan, j'ai souvent, en l'absence de preuves que Bigot le fit construire, été enclin à lui assigner un origine bien plus ancienne.

Pourquoi ne serait-ce pas le château ou fort de la Baronie des Islets, (1) du comte Jean Talon ? L'on sait la peine qu'il se donna de faire venir de France des colons pour sa colonie modèle à Charlesbourg, laquelle comprenait Bourg-le Roi, Bourg-la Reine, Bourg Talon, dont les concessions rayonnaient toutes vers un centre commun avec un petit fort, sans doute comme protection contre les sauvages.

A une demande écrite que je fis au savant abbé Ferland pour renseignements sur le dit château, il me fit réponse qu'il était aussi intrigué que qui que ce fût sur l'origine de cette mâsure. (2)

---

[1] Sa patente porte que le haut et puissant Baron et seigneur haut justicier aurait droit d'ériger des géoles, un gibet à quatre poteaux, là où il le jugera à propos, dans l'étendue de sa baronie et chastellerie, aussi un poteau avec un collier en fer, sur lequel seront gravées ses armes, "

[Pièce 363 Tenure seigneuriale P. 445.]

[2] Je trouve dans mes cartons une note de l'éminent historien dont je détache l'extrait suivant :

" Archevêché de Québec, 21 juin 1861.

" La legende du Château-Bigot doit beaucoup plus à l'imagination qu'à la réalité ; le terrain sur lequel il est appartenait autrefois au fief de la Trinité accordé, entre 1640 à 1650 à M. Denis. Vendu plus tard à Monseigneur de Laval, il fut morcelé dans les profondeurs. Lorsque M. Talon voulut former sa Baronie des Islets, il réunit à ses terres du Bourg Royal, quelques morceaux du fief de la Trinité et particulièrement la partie où

Il ajouta que le club des Barons y mangeait au commencement du siècle de succulents dîners ; que la chambre souterraine, où nos romanciers avaient rélégué l'infortunée Caroline, aurait bien pu servir comme cave, pour conserver leur vin au club de viveurs, dont le voyageur John Lambert nous a laissé une si vive description. M. John Stewart, courtier de douanes, de cette ville, a eu l'obligeance de me communiquer une assez longue lettre, écrite du Château même (alors nommé l'Hermitage) par un de ses ancêtres retiré là pendant le blocus des Yankees, en 1775-76.

Feu W. Crawford, jadis propriétaire du château et de la terre où ce château était érigé, m'ayant donné communication de ses titres, j'y ai lu que le 26 juin 1780 la propriété, par acte notarié, devant Jean Antoine Panet, était passée à trois négociants fort connus à Québec à cette époque, MM. Simon Fraser, Jean Lees, jr., et William Wilson.

En 1819, au rapport de feu M. F. Wyse, de Québec, la maison était en un état de conservation parfait. Au reste j'ai traité cette question fort au long dans mon dernier volume, *Picturesque Quebec.*

Le Chateau Bigot appartient maintenant à M. Léger Brousseau.

*
* *

Deux siècles s'écouleront, la beauté de ces sites, leur fertilité, leur salubrité, mieux connues, les feront apprécier encore d'avantage.

Avec les institutions libres de la Grande Bretagne, accourreront d'au délà de l'océan, des colons de la classe instruite, de riches industriels, des capitalistes.

Les grêves et les bocages du Cap Rouge, les hauteurs de Sillery, de Ste-Foye, de Beauport, de Charlesbourg, les belles prairies de la Petite Rivière Saint-Charles trou-

---

est le Château-Bigot. J'ai entendu autrefois dire à Messire Demers que Talon commença à bâtir son manoir au lieu même ou sont les ruines—que plus tard ce manoir vendu avec les terres fut réparé et agrandi. Je suis etc.

[Signé] J. B. A. Ferland, Ptre.

veront sans peine des acheteurs : *l'earth hunger* (1) anglais se propagera.

Les nouveaux arrivés achèteront avec empressement, seigneuries, fermes, moulins, pouvoirs d'eau etc., pour faire en grand l'exploitation des céréales et des bois du Canada. Plus tard, l'Eglise, la magistrature, la robe y dresseront ses tentes.

Bientôt surgira sur chaque domaine, un manoir, une riante villa ou un cottage orné.

D'heureuses spéculations commerciales y feront naître, conservatoires, orangeries, exquis jardinets anglais, avenues ombragées, serpentantes, volières, viviers, étangs, glacières, etc.

John Bull devenu riche n'est pas homme à claquemurer sa vigoureuse progéniture dans l'enceinte étroite d'une cité populeuse, mal drainée, etc., enfouissant ses épargnes dans sa paillasse de lit ou dans un vieux chausson. Il lui faut du confort, de l'air, de l'espace, de la liberté. Certes, il n'a pas, selon moi, tout-à-fait tort.

Telle est l'origine de bien des villas autour de Québec que j'essayerai de vous peindre, vous indiquant qui les a fondées, qui les habite, l'origine de leur nom. Pour que ces peintures par leur uniformité de traits, leur ressemblance, ne vous fatiguent pas, j'y mêlerai mille bribes d'histoire, souvenirs de familles, antiquailles, anecdotes de *sport*, etc.

---

(1) Pittoresque expression inventée par le célèbre *essayiste* Ralph Waldo Emerson auteur de l'Etude sur le peuple anglais intitulée : *English Traits*.

HOTEL DU GOUVERNEMENT, Rue St-Louis

Avant d'esquisser les villas *extra muros*, notons en passant l'antique manoir des Sewell sur la rue St-Louis, dont le gouvernement canadien sous l'Union faisait l'acquisition, moyennant $20,000, le 11 novembre 1854, pour une école nautique.

Le gouvernement ayant changé d'avis en 1858, y installa en 1859 le *Département des Postes*, qui y séjourna jusqu'en 1865, lors de la translation à Ottawa des Bureaux Publics. Ce fut aussi le Bureau du Gouverneur Général, Lord Monck, de 1860 à 1865. Le premier lieutenant-gouverneur sous la confédération, Sir N. F. Belleau, y fut installé, en 1867 : son conseil siégeait dans la grande salle au second.

Le lot comprend 31,000 pieds carrés : sur deux côtés de la vaste cour qu'occupait jadis le jardin des Sewell a été construit l'arsenal et le dépôt de munitions de guerre des volontaires, de l'artillerie et de la cavalerie, etc.

Ce spacieux et solide édifice date d'assez loin. (1) Comme résidence du fameux juge en chef et homme d'Etat, Jonathan Sewell, et comme Bureaux, Publics, elle évoque tout un essaim de souvenirs.

Ses appartements spacieux, ses amples corridors, ses grands escaliers ont été témoins de bien des fêtes, de bien des deuils de famille, à l'ère des Sewell ; plus tard, de bien des discussions acrimonieuses sur la chose publique. Là, est morte Janet Livingston, née à New-York, la veuve du Juge-en-chef William Smith, en 1819. Le juge Sewell y expirait lui-même le 12 novembre 1839 ; puis, sa veuve, le 26 mai 1849, femme remarquable par ses qualités personnelles, le charme de ses conversations.

(1) Sur un plan dressé par un arpenteur provincial, Justin McCarthy, en date du 15 août, 1803, la maison est décrite comme étant en voie de construction : son nouveau maître en prit possession en 1805.

Que d'incidents, de changements politiques y ont été débattus, réglés ! Que d'orageuses séances du Conseil Exécutif, ont eu lieu dans ces salles.

*
* *

Le 1er juillet 1793, le terrain qui avait appartenu à l'honorable John Cochrane, fut adjugé par vente judiciaire au Juge-en-chef Smith, beau-père du Juge-en-chef Sewell, pour la somme de £800 : lopin de terre assez considérable et alors inculte et qui embrassait vers le sud, une portion des glacis actuels. En 1829, les autorités militaires, en acquéraient une lisière au sud, pour agrandir leur domaine que couronne la citadelle actuelle, qui fut commencée vers 1823 et terminée vers 1830.

A la mort du Juge-en-chef Smith, le 6 décembre 1793, ce terrain fut partagé entre les membres de sa famille ; la portion à l'est échut à son fils William, plus tard, l'historien du Canada : il s'y bâtit une demeure confortable (maintenant la résidence du shérif Alleyn). Le lot voisin à l'ouest échut à une des filles du juge Smith : elle épousa le colonel (plus tard le général) Doyle. (1) La partie ouest tomba en héritage à celle de ses filles qui unit sa destinée au Juge Sewell et où s'écoula une si notable partie de la carrière accidentée de ce roué diplomate, de ce légiste distingué, de 1805 à 1839. (2)

(1) Le site des résidences de l'Hon Juge A. B. Routhier et de M. Joseph Guillaume Bossé M. P. est enclavé dans le terrain acheté en 1793, par le Juge-en-chef Smith.

(2) A ceux qui tiennent à connaître la carte de l'ancien Québec, je puis offrir les renseignements authentiques suivants sur les lieux, grâce à l'obligeance d'un des fils du juge Sewell, le Rév Edmund W. Sewell. Cet alerte octogénaire a bien voulu mettre à ma disposition les titres des propriétés de son père :

1o 18 avril 1701, Louis Rouer d'Artigny vendit à François Magdeleine Ruette, chevalier, seigneur d'Auteuil, par acte devant Chambellon, en deux lots, une étendue de sept arpents en superficie, s'étendant à 3 arpents en front sur la Grande Allée ou rue St-Louis, en gagnant vers le Cap aux Diamants.

2o Louis Rouer, sieur d'Artigny vend à M. Ruette d'Auteuil par acte du 18 avril 1701 et du 29 mai 1705.

3o Acte de vente du 8 juin 1724, par devant Barbal. En vertu duquel acte, Pierre Ruette d'Auteuil, écr, sieur Molàtière, agissant comme Procureur, pour François Magdeleine Ruette, chevalier, seigneur d'Auteuil, vend et cède au sieur Baquet.

4o Le 30 avril 1727, Louis Rouer d'Artigny, par acte de vente cède ses propriétés aux Dames Ursulines.

5o Madame de Verger vend ces lots à M. Dunn, par acte du 9 août 1764, par devant Maitre Saillant. M. Dunn vend à Jean Drummond, le 11 avril 1768, par acte devant Panet, notaire.

6o J. Drummond vend à Callender, 22 oct. 1779, devant Barthelot et Panet, notaires.

7o Callender vend à J. Cochrane, 4 oct. 1781, devant A. Panet, notaire.

8o Le juge en chef Smith achète au shérif en 1793.

(D'Auteuil laissa son nom à la rue qui divise ces lots.)

*
* *

L'imagination aime à se reporter à cette période agitée de notre politique coloniale, où le Chef de l'Exécutif, le Chevalier Craig, prétendait régenter nos Communes, comme jadis il donnait ses ordres à la tête de son régiment ; à cette époque où l'Ogre de Corse engageait un duel à outrance avec le Léopard Britannique ; où tout ce qui avait un nom français en Europe ou en Amérique causait des crises de nerfs aux fils d'Albion, où la bureaucratie coloniale, sous l'inspiration du trop fameux Herman Wistius Ryland, obsédait le représentant de la Grande Bretagne au Château St-Louis, d'incessantes plaintes, de détails de complots découverts ; bref, de mille ténébreuses intrigues, contre le vaillant petit peuple que le roi de France avait si lâchement déserté, sur les rives du St-Laurent. Cette période fut celle où Jonathan Sewell,—d'abord Procureur et avocat général, plus tard cumulant les fonctions de juge-en-chef, d'orateur du Conseil Législatif, de Président du Conseil Exécutif,—exerça dans toute sa plénitude sa redoutable dictature.

Silencieux murs du vieux manoir, ne pourriez vous nous répéter quelques uns des astucieux conseils que le Dictateur adressa en cette enceinte à ce roué francophobe Ryland, sur la marche à suivre, pour museler ces bouillants patriotes : Blanchet, Bédard, Taschereau ! dogues incorruptibles de quart autour du dépôt de nos libertés !

*
* *

Les temps et la scène changent : une odeur de poudre pénètre jusque dans l'étude du grand Juge : le canon gronde sur la frontière ; Ryland est vu moins souvent au palais, car le nouveau maître Sir George Prevost, n'a que faire de ses conseils. Les *Voltigeurs* courent à la frontière pour prouver à Ryland que les Canadiens, en 1812, sont ce que furent leurs pères en 1775, de loyaux sujets de Sa Majesté George III,—qu'ils ne sont pas foncièrement mauvais pour être d'extraction française. La guerre finie, la

lutte recommence en Chambre, violente, échevelée comme par le passé. M. Sewell plus influent, plus souple, plus courtois, plus savant que jamais, du fond de son fastueux manoir, gouverne le pays pour ainsi dire par son prestige social. Les gouverneurs-généraux ne font rien sans le consulter, sans qu'il puisse toutefois dissiper pour eux les nuages noirs qui montent à l'horizon, gros de la tempête de 1837-38.

M. Chauveau, dans une intéressante étude sur le vieux Québec, retrace un incident qui vers 1832, faisait passer un mauvais quart-d'heure à l'éminent magistrat (Sewell). Un jeune étudiant en droit, destiné plus tard à jouer un rôle marquant, fut alors le Gambetta du mouvement populaire (1)

*
* *

Habitué du château St-Louis, M. Sewell se partageait l'existence entre l'étude de la jurisprudence, du droit parlementaire, ses séances judiciaires et officielles et les joies paisibles, assez nombreuses pour lui du foyer domestique. Ce *pater familias* modèle semblait absorbé par les devoirs et la responsabilité de la paternité : faire baptiser, élever, établir, donner en mariage sa nombreuse et belle progéniture (il fut père de vingt-deux enfants, la plupart d'un physique remarquable). A plusieurs de ses fils, il légua de riches métairies à Ste-Foye, sur la *Petite rivière* Saint-Charles, à Berthier, à Charlesbourg.

Pendant la vacance en été, on eût pu le rencontrer sous les frais peupliers d'Auvergne, sa villa, au pied de la côte de Charlesbourg, absorbé dans Grotius, Puffendorff, Gibbon,

(1) " Je me souviens encore, dit M. Chauveau, de l'émotion produite par l'emprisonnement de MM. Tracey et Duvernay. Dans les discours qui furent prononcés dans la Chambre, il fut question de la révolution de 1830 et des fameuses ordonnances contre la presse. Plusieurs jeunes gens portèrent des cocardes tricolores.

A la suite d'une grande assemblée populaire, à Québec, une procession parcourait les rues chantant *la Marseillaise* et *la Parisienne* : on alla les chanter aussi sous les fenêtres de la prison, et sous celles du juge en-chef Sewell, président du Conseil Législatif, qui fut, dit-on, très effrayé par cette démonstration. Le juge-en-chef occupait la maison qui a été depuis l'hôtel du gouvernement, près de l'Esplanade. Parmi les jeunes gens qui faisaient partie de la procession se trouvait Sir Narcisse Belleau, qui ne se doutait guère qu'il serait installé plus tard, dans cet édifice comme lieutenant-gouverneur ; MM. Winter et Roy et MM. Gauthier et Bossé, qui tous les quatre ont été juges depuis." (Biographie de F. X. Garneau, p. c. XXXVIII),

Montesquieu. Aux longues soirées d'automne, le juge-en-chef, entouré d'amis et de parents, allait savourer à son théâtre, rue Ste-Hélène, près la porte du Palais, les grands tragédiens Kean et Kemble dans *Hamlet*, Ellen Tree, * dans *Ion*, etc. (2)

A la porte voisine du théâtre, se trouvait l'église ou chapelle qu'il avait fondée, *Trinity Church*, où officiait un de ses fils (il en avait deux dans les ordres sacrés) : là, se voit sur un marbre sa pompeuse épitaphe : cette combinaison du sacré et du profane était un sujet d'hilarité pour les familiers du lettré et excentrique vieillard.

Dès 1814, le juge Sewell, en tout temps préoccupé de l'avenir de sa patrie adoptive, qui l'avait comblé de dignités et de richesses, s'était posé et avait résolu le problème dont les Provinces Canadiennes ne trouvèrent la solution pratique, dans la Confédération Canadienne, qu'en 1867. On lui concède maintenant sans conteste l'honneur d'avoir le premier songé à l'Union de toutes les colonies Britanniques de l'Amérique, pour en constituer un tout compacte et viable.

Le juge Sewell prenait sa retraite en 1838, à l'âge de 73 ans, avec une pension de $4000 par année.

Sa succession sur le banc judiciaire passait à l'ancien procureur-général l'hon. James Stuart, éminent légiste, lui aussi créé par l'Angleterre, Baronnet et Juge-en-chef, à la recommandation du Comte de Durham, qui avait exprimé sa surprise, à son arrivée, qu'un avocat aussi distingué n'eût pas été promu avant.

* *
*

La maison Sewell, plus tard l'Hôtel du Gouvernement de la Province, est maintenant la résidence officielle du Consul Général d'Espagne, Illustrissimo Signor Conde de Premio-Real.

(2) Le théâtre Sewell ouvert en 1832 a été acquis depuis par la Fabrique de St-Patrice, et converti en un édifice appartenant à cette Eglise. La vieille chapelle—*Trinity Church*, sur la rue St-Stanislas, existe encore. En 1805, le juge Sewell avec l'aide d'une compagnie, dota Québec d'un vaste hôtel—vis-à-vis la *Place d'Armes*—l'*Union Hotel* récemment les Bureaux du *Journal de Québec*—maintenant le dépôt de merceries, de M. Morgan.

Restaurée, peinte à neuf, pimpante, ornée de beaux arbres, d'odorants parterres de fleurs, c'est toute une décoration pour cette partie de la Rue St-Louis. Les jours de gala, le pavillon rouge et jaune de Castille et d'Arragon flotte au mai en face de la résidence du consul.

BANDON-LODGE - Grande Allee.

Lines to a Quebec Belle, in 1782 :

" Sure you will rather listen to my call,
Since beauty and Quebec's fair nymphe I sing.

Henceforth Diana in Miss S—ps—n see,
As noble and majestic is her air ;
Neilson's *Quebec Gazette*, 1782.

Voilà un nom emprunté non aux " rives fleuries de la Seine, " mais bien plutôt à la berge poudreuse et affairée de la Tamise ou de la Shannon. Ça vous reporte aux premières années du régime anglais presqu'à l'ère néfaste où notre Nouvelle-France était si cruellement désertée par la vieille France de Louis XV

J'ai lu dans les *Mémoires* inédits de M. James Thompson *Deputy Commissary General*—pour lui conserver son titre officiel—un passage qui jette du jour sur un des premiers tenanciers de BANDON LODGE. (1)

Les mémoires de M. James Thompson, fils, se recommandent, non seulement à cause du caractère franc et honorable, des connaissances intimes des lieux de ce vénérable ami de l'auteur des " *Anciens Canadiens* ", P. A. DeGaspé ; mais encore à raison de la part importante que M. James Thompson, fils, a eue dans la préparation du *Journal* de son respecté père, James Thompson, Sr. Ce robuste (2) Highlander avait commencé sa carrière militaire sous le général Wolfe, à Louisbourg, en 1758, comme " volunteer " dans le fameux 78th régiment, *Fraser's Highlanders*. Il comptait avoir une commission d'officier,

(1) "SAUNDERS SIMPSON.—He was Provost Marshal in Wolfe's army, at the affairs of Louisbourg, Quebec and Montreal, and cousin of my father. He resided in that house the nearest to Saint Louis Gate, outside, which has not undergone any external alteration since I was a boy." (*Extract of Memoirs of Com. general Gas Thompson.*)

(2) Le sergent Thompson devait en effet être plus que robuste—un véritable Hercule—si l'on ajoute foi à une entrée de son *Journal* du siège de 1759, où il figure comme préposé au service des ambulances. Il paraîtrait qu'entre le jour du combat le 13 sept. et le 18, date de la capitulation, on traversait en canot à St-Joseph de Lévis les blessés français—que l'on portait sur des civières du débarçadère à l'église St-Joseph convertie en hôpital, distance d'à peu près quatre milles. Le sergent Thompson, trouvant que le service se faisait trop lentement selon ses désirs—chargeant sur ses larges épaules un soldat français blessé—le porta du débarcadère à Lévis à l'église de St-Joseph sans se reposer—regrettant seulement d'avoir à la tâche ruiné son uniforme. L'hon juge Henry Black, qui l'avait bien connu, nous disait que " Thompson was a big giant. "

mais son ami et protecteur le Capitaine Baillie ayant été tué à Louisbourg en 1758, M. Thompson consentit à servir comme volontaire. A la bataille des Plaines d'Abraham, il fut chargé du soin des hôpitaux comme *Hospital Sergeant*; puis il fut promu, comme officier dans l'ordonnance en 1775, à la position importante *d'Overseer of Works* de la garnison, et comme tel prit une part fort active aux modes de défense jugés nécessaires pour exclure de Québec nos amis les Bostonnais de 1775. Respecté [1] de tous, choyé des gouverneurs de Québec, il expirait en cette ville, en 1830 à l'âge patriarcal de 96 ans. C'était un homme d'une stature colossale. Revenons aux Mémoires laissés par M. James Thompson, fils. Il y est consigné en toutes lettres: que le camarade de bivouac, le cousin de son père, Saunders Simpson, vers le temps de la cession, résidait dans l'antique maison " la plus proche de la porte St-Louis en dehors. " Cette maison " la plus proche " rasée vers 1871 pour faire place aux fastueuses résidences modernes en cet endroit, était bien " Bandon Lodge, " occupée pendant plusieurs années. comme maison de pension par madame Torrance.

Chacun se rappelle, sur la *Grande Allée*, ce modeste mais solide corps de logis, en pierres, d'un étage, avec cour, écuries, etc., entouré d'un mur passablement lésardé, faisant face au chemin du roi, ombragé de peupliers de Lombardie et ceint d'une forte haie de lilas. Morne, perdue sous des flots de verdure, mais menaçante, la vieille métairie avait conservé, malgré la mousse des ans, quelque chose de respectable dans sa dégaîne, sur cet avant-poste des Plaines d'Abraham. Naguère, il me fut donné de rencontrer

---

(1) M. J. G. Barthe, dans ses *Mémoires*, page 172, est tombé dans une singulière erreur sur le comte du *vénérable* Montagnard. Selon M. Barthe, M. Thompson aurait suivi à Québec Lord Dalhousie en 1820, qui l'aurait installé comme concierge des casernes. A l'arrivée de Lord Dalhousie, il y avait déjà 61 ans que Jas Thompson, père était fixé à Québec. Il ne fut jamais " concierge de casernes; " dès 1775 il était " Overseer of Works " surintendant des Travaux de la Garnison, ayant pris une part active dans la défense de la ville. Estimé de tout le monde, on le recherchait surtout à cause du fond d'anecdotes qu'il possédait sur le siège de Louisbourg, en 1758, sur celui de Québec, en 1759, sur le blocus, en 1775; plus d'une fois il fut invité à diner au château.

Il a laissé d'assez volumineux mémoires manuscrits que la *Société Littéraire et Historique* a achetés de ses héritiers.

quelque chose d'analogue, mais beaucoup plus vaste et tout hérissé de grands, de martials souvenirs : la métairie de Hougoumont, sur la plaine historique de Waterloo.

Bandon (1) *Lodge*, il nous semble, eût pu réclamer sa quote-part dans plusieurs incidents du passé orageux de notre forteresse. Il a dû lier connaissance intime en 1759, avec les bombes anglaises ; en 1760 avec les boulets de Lévis ; en 1775-76 avec les balles de Montgomery (2), d'Arnold et de Wooster.

Quelles traces de cette résidence existent aujourd'hui ? Peut-être quelques blocs de pierre dans les fondations de la demeure princière de l'hon. Jos. Shehyn,—notre estimé concitoyen,—résidence bâtie comme toutes ses voisines à vingt pieds en arrière de la ligne de la rue afin de ménager plus tard un boulevard, pour se conformer au plan et devis du gouvernement, à la vente des lots.

Après le départ de notre garnison impériale, en 1871, le Canada confédéré accepta du gouvernement impérial plusieurs terrains, qu'il mit en vente, entr'autres ces lots sur la Grande Allée, où plusieurs amis du progrès, ayant foi dans l'avenir, ont érigé les belles terrasses qui enjolivent les abords de la cité, à partir des Buttes-à-Nepveu jusqu'à la nouvelle porte St-Louis. Grâce aux honorables MM. Langelier, Shehyn, Garneau ; grâce à MM. Hamel, Bilodeau, Joseph, Turcotte, Duquet, Stavely, Roi, le nouveau Québec, comme *New-Edimburg*, se développe à côté de la vieille ville avec tant de rapidité que bientôt, quand le parc projeté de la province de Québec, sous l'heureuse inspiration de MM. LeSage et Taché, sera entré dans le domaine des faits accomplis, tout ce quartier deviendra

---

[1] Bandon est le nom d'une ville dans le Sud de l'Irlande.

[2] Le 5 décembre 1775, le capitaine d'artillerie, Lamb, braquait à quatre cents mètres des murs, vis-à-vis la porte St-Louis, une batterie de cinq pièces légères et d'un obusier pour bombarder et incendier la ville : au cinquième jour de cette date, le général Montgomery venait inspecter en personne cette batterie protégée d'un retranchement composé de gabions, remplis de neige, que l'on arrosait et que le froid congelait ; on nomma cette fortification avec assez d'à propos la batterie *glacée*. Elle se trouvait si faible et si exposée à l'artillerie puissante de Carleton qui la foudroya des murs, que Montgomery donna ordre au Capitaine Lamb de l'évacuer, ce qui eut lieu. (*Life of Washington*, par Washington Irving, Vol. II. p. 165. Edition de 1883.)

pour la vieille capitale un vrai décor, objet d'intérêt pour les étrangers, d'admiration pour tout Québec.

* * *

Mais enfin, me direz-vous : "Voilà qui est bien, mais pourquoi tant de peine pour décrire une villa qui n'existe qu'à l'état de souvenir ?"

Voilà, précisément, où je voulais en venir : c'est ce souvenir que je me propose de restaurer, d'exhumer de l'oubli, des cendres que cent ans y ont accumulées.

Nous sommes en 1782. Quel est ce vaisseau de guerre mouillé en rade sous les canons du Cap-aux Diamants avec pavillon anglais ?

C'est le *Sloop of war*, *Albemarle*, de 26 canons, commandé par le jeune capitaine Horatio Nelson.

Si vous avez du respect pour le génie, inclinez-vous devant le futur vainqueur à Aboukir, à Trafalgar, à Copenhague, le Titan de la mer qui a changé la carte de l'Europe au profit de l'Angleterre.

Mais le futur foudre de guerre n'a que vingt-quatre ans. Accueilli au château St-Louis et dans les meilleures maisons de Québec, il semble en 1782, plutôt se rappeler qu'il n'a que vingt-quatre ans que rêver à foudroyer l'ennemi traditionnel de l'Angleterre. Vous savez sa glorieuse devise sur le tillac de son vaisseau le " Victory " : " ENGLAND EXPECTS EVERY MAN TO-DAY TO DO HIS DUTY." Eh bien, une autre devise anglaise lui siérait mieux à Québec : " T'IS LOVE THAT MAKES THE WORLD GO ROUND."

Il s'est épris d'une Québecquoise d'une ravissante beauté, Ses biographes Southey, Lamartine et autres nous le reputent : le nom de cette Hélène est Mary Simpson, fille du maître de *Bandon-Lodge*, parente des Thompson et des Prentice, du *Chien-d'Or*.

L'auteur de l'*Histoire des Girondins* nous dépeint comme suit le delire amoureux du jeune capitaine :

" Au printemps de 1782, le brick *Albemarle*, commandé par Nelson, reçut ordre de retourner en Amérique. En approchant des côtes du Canada, Nelson fut poursuivi et entouré par quatre frégates françaises, dont il allait être la proie ; mais préférant la perte de son vaisseau à l'humiliation de se rendre, il lança son brick à pleines voiles sur des bas-fonds, où la mer mugissante menaçait de l'échouer à chaque vague. Son adresse et son bonheur lui firent franchir cette barre que des frégates ne pouvaient approcher. Il passa quelques mois à Québec. Epris d'une ardente passion pour une belle Canadienne d'une classe inférieure à son rang, il n'hésita pas à sacrifier son ambition à son amour, et à quitter le service pour épouser celle qu'il aimait, au moment où l'escadre faisait voile pour l'Europe.

" Les officiers, inquiets de son délire, descendirent à terre pour l'arracher à son idole, et lui firent violence pour le rapporter à son bord. On pressentit dès cette époque que l'amour, cette ambition insatiable des âmes tendres, serait l'écueil de sa vie. " [NELSON par *A. DeLamartine*, page 16—Hachette 1859.]

" Précédemment à la scène mentionnée par Southey et Lamartine, l'*Albemarle*, qui avait fait voile, était à l'ancre *au trou St-Patrice*, Ile d'Orléans, lorsqu'un matin, un familier de Nelson, Alex. Davidson, au rapport de Southey, —M. Lymburner, au dire de l'historien Smith—rencontra le capitaine Nelson à la Basse-Ville et s'enquit de la cause de son retour à Québec. Nelson avoua ingénument que la vie lui était intolérable sans la présence de celle qu'il aimait.

—Mais, lui dit Davidson, si vous prenez femme à votre âge, vous ruinez du coup votre avenir dans la marine.

—Eh bien *!* soit, répliqua Nelson. Je consens à renoncer à tout, à Westminster Abbey même, pour épouser la belle Canadienne.

C'est alors que ses amis jugèrent urgent de l'arracher de suite aux doux sourires de sa Juliette, laquelle, au rapport de l'historien Miles, qui a fait de sérieuses recherches pour débrouiller cette affaire de cœur, épousa plus tard le major Mathews, secrétaire de Lord Dorchester, et passa à Londres avec son époux, qui plus tard fut nommé gouverneur de *Chelsea Hospital.* Madame Mathews expirait à Londres à un âge avancé en 1830, conservant jusqu'à la fin le tendre souvenir de son premier amour. Miss Simpson était vraisemblablement amie des nièces de Miles Prentice, le Boniface du vieux café qui alors existait sur le site où notre Bureau de poste a été érigé depuis—le *Chien d'or.* Il a fallu déchiffrer bien des anciennes lettres, des documents vermoulus récemments découverts, pour identifier la belle personne à laquelle Southey et DeLamartine font allusion sans la nommer.

Voilà donc un des souvenirs de *Bandon-Lodge.*

Je ne puis dire si le propriétaire actuel retiendra à sa fastueuse résidence le nom d'autrefois ; je l'espère. (1) Vous avouerez, mon cher antiquaire, qu'il y a ici d'amples matériaux pour un joli roman historique, et que l'héroïne de notre ami Marmette, Mlle de Rochebrune, ne fut pas la seule belle Canadienne, aux anciens jours, pour qui la Grande-Allée eut des charmes.

(1) Depuis que ces lignes ont été tracées, M. Shehyn a restauré à neuf le nom de sa résidence *Bandon-Lodge*.

L'ASILE CHAMPETRE, Grande-Allee

—

(1753-1844)

> " We can make our lives sublime
> And, departing, leave behind us,
> Footprints on the sand of time."
>
> LONGFELLOW.

Sta, viator ! Au sortir de l'antique cité, saluez, en passant, la villa ensoleillée où s'écoulèrent tant de jours bien remplis d'un vrai patriote, Joseph François Perrault, le vénérable pionnier, en cette ville, de l'éducation populaire.

Au haut de cet historique plateau, sur le côté nord de la *Grande-Allée*, que nos pères désignaient sous le nom de *Buttes à Nepveu*, et nos contemporains, sous celui de *Côte à Perrault*, voyez, à l'extrémité d'une ombreuse avenue, une longue maison blanche, à un étage, avec mansarde, mode d'habitation simple, assez usité encore il y a une quarantaine d'années, mais en désaccord avec le faste moderne. Le grand mai près de la piazza n'annonce pas la présence d'un capitaine de milice des anciens jours mais simplement le séjour d'un opulent constructeur de navires, M. H. Dinning, qui ne manque jamais d'y arborer le pavillon du Canada, le 1er juillet de chaque année,—*Dominion Day*.

Ces *Buttes* qui dominent notre mémorable champ de bataille, nous associent en effet aux souvenirs les plus palpitants des annales de notre ville ; près de là se rencontrèrent, en 1759, Montcalm et Wolfe ; en 1760, Lévis et Murray ; et en 1775-76, la soldatesque cupide d'Arnold y pénétra plus d'une fois malgré le chevaleresque Guy Carleton.

Pour peindre ce champêtre réduit, il suffit d'ouvrir l'excellente biographie de son fondateur, M. Perrault, écrite par son petit-fils, le Dr Prosper Bender. Voilà, sachez-le

bien, une de nos plus anciennes villas, *Belmont*, *Holland-House*, *Powell-Place* et *Haldimand House* exceptées.

Rien de plus pittoresque que ce site aux long jours d'été. A l'ouest, les fertiles campagnes de Sillery, de Ste-Foye, accidentées de grands bois, de gras paturages. de vastes champs de blé ; au nord, quelque peu dans le lointain, Charlesbourg, Beauport, etc., avec leurs blanches maisonnettes, échelonnées au versant des Laurentides ; au sud, les Plaines d'Abraham flanquées de leur quatre massives tours *Martello*, sentinelles oubliées d'un ennemi qui ne reviendra plus ; à l'est, le sublime Cap-aux-Diamants ; les murs austères de la cité, hérissés de canons ; puis, les verdoyants beaucages de l'Isle d'Orléans ferment la vue. Inimitable mise-en-scène !

La résidence du vénérable protonotaire, érigée sur un lot de quatre arpents, entourée d'un mur solide, nous dit son biographe, était un modèle de bon goût, de confort. Laborieux, patriotique, lettré, il lui fallait un local ample et bien aéré pour ses livres chéris, sa bibliothèque où se passait une notable partie de son existence : cette pièce était située dans un des pavillons ; à une extrémité, dans un pavillon semblable et surmonté, comme l'autre, d'une petite tourelle Normande, se trouvait un mignon réduit, pourvu d'un calorifère ; c'était un conservatoire pour héberger pendant l'hiver les fleurs exotiques —la première serre-chaude, dit-on, construite à Québec.

Les allées du jardin se perdaient sous de grands arbres. Des parterres semés de fleurs de toutes espèces, un étang pour les oiseaux de basse-cour, etc., un ample jardin potager, un verger abondamment planté d'arbres fruitiers bien choisis ; aux angles du jardin, de grands vases remplis de fleurs : rien ne semblait avoir été omis dans ce petit Eden, dont le maître était horticulteur, floriste, agriculteur, homme de lettres, philantrope.

Au dessus de la porte d'entrée, était inscrit en lettres d'or : *Asyle Champêtre.*

Si M. Perrault avait su se ménager des jouissances intimes à l'intérieur de son foyer, il s'en était créé de plus vives au dehors, en consacrant sa fortune et ses veilles à la diffusion de l'éducation parmi le peuple. (1)

Par la date de sa naissance, le spirituel et excentrique patriarche remontait à l'ancien régime français, étant né, le 1er juin 1753.

Le traité de 1763 rappella son père et sa famille à Québec, cette année-là ; le fils fit ses études au Petit Séminaire. Son aïeul, François Perrault, était fils du Dr Joseph François Perrault qui avait pratiqué la chirurgie en la cité de Cosne-sur-Loire, diocèse d'Osaire. Etabli en Canada au commencement du siècle dernier, il y épousa Mlle Carcy, fille de M. Pagé Carcy, le 2 nov. 1715. Pagé Carcy, fut maître du Hâvre à Québec. C'est de lui que la célèbre pointe-à-Carcy, où est construite la douane, a pris son nom, croyons-nous.

A l'âge de 19 ans, c'est à-dire en 1772, le jeune Perrault s'embarquait, avec ses parents, dans un petit vaisseau-côtier pour la Nouvelle-Orléans, où son père avait ouvert une maison de commerce, pour la vente des pelleteries.

Après une traversée périlleuse, il atteignit cette ville où il séjourna plusieurs années après s'être arrêté à Cuba et à St-Domingue.

Dans une excursion qu'il entreprit au fort de la guerre de l'indépendandance des Provinces anglaises, aux Illinois, en 1778, il fut fait prisonnier par les Indiens et n'échappa au massacre de ses compagnons de voyage que par une espèce de miracle ; après avoir subi des souffrances inouies dans les forêts de l'ouest, il fut livré comme prisonnier aux autorités anglaises du Fort de Détroit.

Meurtri, exténué, couvert de cicatrices, il s'adressa à son oncle maternel, M. Jacques Dupéron Baby, qui faisait la traite en cet endroit ; celui-ci en prit soin, le rendit à la

[1] Il avait fondé de ses deniers plusieurs écoles, dans le voisinage ; il fut le premier a y introduire le système de Lancaster alors en vogue.

santé et l'expédia sous escorte au gouverneur Haldimand, à Québec.

De retour au Canada, aidé d'un emprunt effectué de son oncle Baby, dont il devint l'agent, il ouvrit un commerce de pelleteries à Montréal, près la *porte des Récollets.*

Le 10 janvier 1782, il y épousait Delle Ursule McCarthy, fille du major McCarthy : seize ans plus tard, la mort lui ravissait à Québec sa compagne dévouée. Son commerce ne prospéra qu'à demie. Comme il n'y avait à Montréal que quatre avocats pratiquants, M. Perrault s'adonna à l'étude, et bientôt, à la pratique du droit, comme moyen de subsistance pour lui-même et sa famille.

En 1795, Lord Dorchester le nomma greffier de la Paix à Québec, charge devenue vacante par le transfert de M. Pierre Panet, nommé juge à Montréal. Il vint donc à Québec.

En 1797, il fut fait " Régistraire des naissances, des mariages et décès " ; protonotaire de la Cour du Banc du Roi, en 1802, charge qu'il occupa jusqu'à son décès. M. Perrault représenta en chambre le comté de Huntingdon pendant les cinq sessions du troisième parlement et y présenta des projets de loi pour amender le mode d'éducation. En 1813 il accourait sous les drapeaux comme Lt. Colonel de milice : mais l'instruction du peuple, l'amélioration du sort des masses, tel fut le rêve de sa jeunesse, de son âge mûr et de sa vieillesse. Ses écrits sont fort nombreux et pleins de mérite. (1)

---

(1) N.-B.—Nous emprunterons au travail du Dr Bender la liste des écrits de M. Jos. Frs. Perrault ;

1o en 1789, " Le juge de Paix et officier de paroisse, pour la province de Québec. "
2o en 1803, " Seconde édition de la traduction de la loi Parlementaire, "
3o en 1805, " Dictionnaire portatif et abrégé des lois et règles du Parlement Provincial du Bas-Canada. "
4o en 1810, " Questions et Réponses sur le droit civil du Bas-Canada. "
5o en 1813, " Manuel des Huissiers de la Cour du Banc du Roi du district de Québec."
6o en 1814, " Questions et Réponses sur le Droit Criminel. "
7o en 1819, " Manuel pratique de l'Ecole Elémentaire. "
8o en 1824, " Extraits ou précédents tirés des Registre de la Prévosté de Québec. "
9o en 1825, " Extraits ou precédents des arrêts tirés des Registres du conseil supérieur de Québec."
10o en 1830, " Traité de la Grande et Petite Culture, 2 vols. "
11o en 1830, ' Plan raisonné d'Education Générale et Permanente. "
12o en 1832, " Moyens de conserver nos Institutions, notre Langue et nos Lois. "
13o en 1832, " Abrégé de l'histoire du Canada, 1534 à 1791. "

(Suite de cette note sur la page suivante.)

En 1824, il secondait énergiquement le Comte de Dalhousie comme l'un des membres fondateurs de la *Société Littéraire et Historique.* Pendant les troubles politiques de 1837-38, il partageait les idées modérées de Quesnel—de Neilson—de Cuvillier et blâmait le parti extrême de l'ancienne chambre d'assemblée. Son biographe nous rappelle les touchantes joies du foyer qui régnaient à l'*Asyle Champêtre* au temps du vieux patriote ; M. Perrault partageait ses loisirs entre sa famille, ses amis et ses laborieuses occupations littéraires, en attendant calme et résigné les ombres de cette nuit sans aurore pour tous —et qui terminait son utile carrière, le 4 avril 1844—à l'âge de 91 ans.

14o en 1833, " Abrégé de l'histoire du Canada, 1791 à 1815. "
15o en 1836, " Abrégé de l'Histoire du Canada 1815 à 1833. "
16o en 1831, " Traité de médecine vétérinaire. "
17o en 1832, " Code Rural à l'usage des habitants, tant anciens que nouveaux, du Bas-Canada. "
18o en 1839, " Traité d'agriculture adopté au climat du Bas-Canada. "

Sans compter les écrits suivants :

Plaidoyers dans deux causes célèbres ; Modèles d'entrée de procédures aux termes de la Cour Supérieure ; modèles d'entrées de procédures aux termes de Cour Inférieure.
Méthodes pour enseigner la langue Anglaise.
" " " " " Latine
" " " " " Française
" " " " " l'Arithmétique
" " " " " l'usage des Globes célestes et terrestres
" " " " " Les examens des écoles primaires

Manuel pour enseigner le dessin linéaire
Abécédaires et vocabulaires Français.
Histoire d'Angleterre.
Histoire Sainte ; Preuves de la religion chrétienne.
Preuves du Christiannisme, traduit de l'Espagnol, de Beynard.
Manuel à l'usage des Greffiers de la Cour.
Manuel pour toutes les parties de mathématiques applicables aux arts et métiers.
Manuel pour la tenue des livres à parties simple et double.
Manuel pour l'étude du commerce.
Manuel, pour l'étude des Ecoles secondaires.

Battlefield Cottage

Voilà un nom d'une nature fort belliqueuse, n'est-ce pas ? Le vieux *cottage* bâti par feu le lt.-col. Chs. Campbell, du 99e régiment—père de M. Archibald Campbell, protonotaire-adjoint de la cour Supérieure, se dresse, avec sa garniture de grands arbres forestiers, sur le fameux champ de bataille même où se décidait le sort de tout un continent, le 13 septembre 1759. Les années passées, on aurait pu voir dans le jardin un puits assez profond. A ce puits se rattache un étrange souvenir. S'il en est un qui ne doit pas l'avoir oublié, c'est assurément notre ami M. A. Campbell qui entant, faillit y perdre la vie.

Son père décida alors de combler ce puits. C'était pourtant un puits qui avait dû s'enorgueillir de son passé, car le dit 13 septembre 1759, on y avait puisé libéralement, pour rafraichir les lèvres brûlantes d'un moribond qui reposait sur l'herbe, à quelques pas, à l'endroit même où en 1832, les soldats d'Albion élevaient un monument (1) à l'heureux rival de Montcalm. Ce moribond se nommait James Wolfe.

L'occupant de *Battlefied Cottage*, M. Charlebois, constructeur des édifices du Parlement Provincial, se doute-t il que, chez lui, le sol est spécialement fertile en grands souvenirs, et que les puits, s'ils pouvaient parler, pouraient avoir leur mot à dire ?

---

(1) Here Died

WOLFE

VICTORIOUS !

" The work does great credit to the mason, Mr Xavier Malouin, who has executed it in a very able manner, under the direction of Mr. Blaichlock, of the Royal Engineer Department from a design drawn by Lord Aylmer.

The spot where Wolfe received his third and death wound was in front of the redoubt and rising gronnd, somewhat on the right and in advance of the monument. He was thence borne to the rear, and supported against a rock laying on the surface.

In a small field, the property of the late Mr Morehead, the one in which the monument is situated and the property of Charles Campbell, Esq., from about fifty yards due north of the column, immediatly joining the fence, may be seen the remains of the well whence Wolfe was supplied with water, when laying faint and dying on the spot, now marked by the column. This has been ever known to the old inhabitants of the neighborhood as Wolfe's Well. (*Hist. of Canada*, *Vol.* IV, *P.* 107.)

MARCHMONT, Grande Allee.

—

Quatre-vingts acres d'un terrain amélioré, fertile et planche, sur le côté sud du chemin du roi, à l'ouest des Plaines d'Abraham, dont une haute clôture les sépare— frang s d'une haie d'aubépine dominée d'un verdoyant cordon d'érables, de jeunes chênes, d'épinettes rouges, de gracieux bouleaux semés dans la haie à dix mètres de distance les uns des autres : voilà la magnifique métairie, sur la Grande-Allée, à un mille et demi de Québec, où M. Thos Beckett, de la maison Dobell & Cie, Président de la Société d'Agriculture du comté de Québec, a élevé son superbe petit château. On le découvre indistinctement du chemin, tapi sous le feuillage qui couronne la cime du cap altier, au pied duquel murmure notre fleuve roi, après avoir déposé sur la rive les radeaux du propriétaire.

Occupé en 1819 par Sir John Harvey, le commandant de la garnison, Marchmont a successivement hébergé sous ses frais ombrages, pendant la belle saison, l'évêque anglican Mountain, ainsi que d'autres éminents citoyens de la capitale. L'historique ruisseau Saint Denis par où grimpa Wolfe, sur les hauteurs, en 1759, l'avoisine à l'ouest.

Ce domaine, le plus avantageusement situé que je connaisse autour de Québec comme exploitation agricole, passa il y a une quarantaine d'années, à M. John Gilmour, un des associés influents de l'ancienne et puissante maison écossaise, Pollock, Gilmour & Cie, de Glasgow. M. Gilmour ajouta au corps de logis un conservatoire pour les fleurs, et des serres-chaudes pour la culture de la vigne ; à sa mort qui eut lieu récemment, le lieutenant-colonel Ferdinand Turnbull, inspecteur de nos écoles de cavalerie, y séjourna l'espace de deux années, avant de s'installer à Clermont, deux milles à l'ouest.

D'où lui vient le nom de Marchmont ? *Nescio*, mon cher antiquaire.

ELM GROVE, Grande-Allee.

—

Au nombre des riches propriétés qui firent partie de la succession de feu George Burns Symes et qui échurent à sa fille, Madame la Marquise de Bassano, l'on peut mentionner le beau domaine en face de Wolfefield.

Possedé d'abord par M. John Saxton Campbell, constructeur de navires et qui y vécut nombre d'années, le domaine fut acquis en 1850, par M. Joseph Kright Boswell qui y éleva une spacieuse villa, au sein d'une plantation d'arbres de haute futaie où l'orme prédomine. On appela l'endroit *Elm Grove* : bocage des ormes. Au départ de M. Boswell, la Marquise de Bassano loua Elm Grove, en 1878, à son Excellence, l'ablégat papal, Monseigneur Conroy, qui y passa l'été.

Elm Grove, depuis quelques années, a été acquis par M. John Burstall, et sous les soins de cet homme de goût, la villa a pris son rang, comme une des maisons de campagne de première classe autour de Québec.

———

WOLFEFIELD, Grande-Allée.

"Les ombres de la nuit—le précipice escaladé par Wolfe—l'empire que sa poignée de braves donna à l'Angleterre—la glorieuse catastrophe qui termina sa carrière là même où elle avait commencé..... On pourrait scruter l'histoire ancienne entière et les fastes de la philosophie en outre, sans rencontrer un fait d'armes plus glorieux.—WILLIAM PITT

Le succès qui couronna le débarquement à Sillery des soldats anglais qui prirent Québec, en 1759, de même que les charmes du paysage, prêtent à Wolfefield un intérêt tout particulier.

L'un des premiers à gravir la falaise où le ruisseau Saint Denis s'est creusé un lit, fut l'intrépide Major John Hale, plus tard général, à la tête d'une compagnie du brave Régiment de Lascelles, le 47me.

L'ordre de marche prescrit par Wolfe, pour escalader ce sentier abrupte, fut celui usité par les Sauvages dans les bois, un seul homme de front : " Indian file " dit un historien anglais.

A l'extrémité du jardin de Wolfefield, on discerne encore à fleur de terre quelques faibles vestiges d'un corps-de-garde français où nos miliciens, au nombre de cent, en grande partie de Lorette, avaient été placés en faction, sous les ordres du traître ou inepte Capitaine de Vergor, (1) le protégé de Bigot : les miliciens tirèrent sur les soldats du Major Hale ; puis, disent de vieux mémoires, croyant qu'ils avaient affaire à l'armée anglaise entière, ils prirent la fuite ou se rendirent prisonniers avec leur commandant blessé au talon, lequel avait crié : " Sauvez-vous !"

Ceci se passait peu après minuit le 13 septembre 1759 ; Wolfe bien que malade et souffrant, organisa de suite, un service spécial pour transférer des bateaux au bord du

(1) N. B. "Ce capitaine avait avec lui beaucoup d'habitants de Lorette, dont le lieu était à la portée de ce poste ; ils lui demandèrent la permission d'aller travailler la nuit chez eux ; il la leur accorda : on prétend que ce fut à condition d'aller aussi travailler pour lui, sur une terre qu'il avait dans cette paroisse." *Mémoires sur les affaires du Canada* 1749-60, p. 114.

fleuve, des provisions et des munitions de guerre, que l'on transportait à force de bras, au haut du plateau élevé en cet endroit de plus de cent pieds.

On utilisa pour cette rude besogne, les marins de la flotte ; le valeureux chef les attendait au haut, où ils arrivaient haletants sous leurs fardeaux et épuisés de fatigue. Il leur faisait distribuer des spiritueux ; les encourageait de ses paroles et leur promettait une victoire certaine et prompte.

A quatre heures du matin, les bataillons anglais prenaient leur position, déployés sur le plateau à l'est en face du site où a été depuis érigé le petit chateau de Marchmont.

Au printemps de 1810, une semaine après les funérailles du Col. Henry Caldwell, comme il se plaisait à le répéter, un jeune anglais débarquait à la basse-ville de Québec : ce jeune étranger, ayant nom Wiliam Price, était destiné à prendre une position dominante dans les sphères du haut commerce. Ses nombreux moulins, entre Québec et Rimouski, ses vastes scieries, ses fermes, ses grandes exploitations agricoles, dans les environs de Chicoutimi, le firent nommer plus tard " Le Roi du Saguenay."

M. Price avait succédé a une autre célèbrité locale au Saguenay : M. Peter McLeod.

Associé de la puissante maison Goldie & Co., de Londres, M. Price, par son esprit d'initiative, son caractère honorable, ses succès dans l'exploitation du produit de nos forêts, devint bientôt, dans la rue Saint-Pierre, une des sommités de notre monde commercial.

Vu l'état affreux de l'hygiène publique à Québec et la défectuosité du drainage dans la ville—M. Price se hâta de se choisir une résidence, loin des miasmes de la cité ; il venait d'épouser Mlle Charlotte Stewart, fille de M. Charles Gray Stewart, Contrôleur des Douanes à Québec : quelques années plus tard le ciel bénissait l'union, par une famille patriarchale quant au nombre.

Le cottage que le Capitaine Kenelm Chandler avait acquis de M. David Munro, sur la rive du ruisseau Saint-Denis, près de Spencer Wood, le tentait : il en fit l'acquisition et lui conféra un nom fort approprié—qu'il porte encore : Wolfefield.

William Price décédait à Wolfefield en mars 1867.

Le domaine paternel est maintenant occupé par ses filles et leur frère, M. John Evan Price.

THORNHILL, Sillery

—

> Prisonnier d'un bureau, je connais le plaisir
> De goûter, tous les soirs, un moment de loisir.
> Je rentre lentement chez moi, je me délasse
> ....
> Je traverse un jardin, où j'écoute, en marchant,
> Les adieux que les nids font au soleil couchant.
>
> [COPPÉE, *Promenades et Intérieurs*.

Une solide maison de campagne datant de 1823, rebâtie en ce joli site—voisin des Plaines d'Abraham—par feu M. Alexander Simpson, alors gérant de la succursale de la Banque de Montréal, à Québec.

Perchée au haut d'un tertre au nord de la Grande Allée, à un mille de la barrière de péage, on distingue du chemin, à demi voilée par un bouquet de verts sapins, la villa de M. Archibald Campbell, Protonotaire-adjoint de la Cour Supérieure. Elle tient son nom d'une épaisse garniture d'aubépines qui court le long du côteau.

Une avenue bordée d'arbres, entre deux vallons, mène à la résidence, bien pourvue de jardins, de pelouses, de balcons. Le fondateur M. Simpson semble avoir été amateur de ce confort *national*, à la foi solide et élégant : *English Comfort* : ou en voit des traces non équivoques dans son logis et dans son ameublement. Les portes d'entrée sont d'acajou solide ainsi que d'autres objets antiques.

Au temps où notre sympathique Vice-Roi le Comte d'Elgin tenait sa brillante cour à Spencer Wood qu'il aimait tant, (1) il avait pour premier-ministre l'habile financier, Francis Hincks, qui a expiré le 18 août 1885.

Pour être plus près de son chef, Sir Francis Hincks fit l'aquisition de Thornhill, ou s'écoulèrent pour lui quelques-uns des jours les mieux remplis de sa carrière si longue,

---

[1] On prêtait à Lord Elgin, les paroles qui suivent dans un de ses discours, au sujet de Spencer Wood. " Not only would I spend here the rest of my life, but after my death, I should like my bones to rest in this beautifut spot. "

et si accidentée ; que d'épineuses questions alors réglées à Spencer Wood entre la poire et le fromage !......

On a dit qu'au siècle dernier Thornhill avait été la métairie du Lieut. Gouverneur Hector Théophilus Cramahé et que pendant cette automne de 1775, si palpitante d'émotions pour nos grands-pères, messieurs les Bostonais firent une visite à ses poulaillers et montrèrent leur appréciation de ses grasses volailles.

SPENCER-WOOD.

"Through thy green groves and deep receding bowers
Loved Spencer Wood! how often have I strayed,
Or mused away the calm, unbroken hours,
Beneath some broad oak's cool, refreshing shade."
(Poem on *Spencer Wood*, Adam Kidd, 1829.)

Du côté sud du chemin Saint-Louis, à deux milles des murs de la ville, gît, sous un dôme de verdure, le domaine le plus pittoresque de Sillery—d'aucuns diraient, du Canada : Spencer Wood.

De 1780 à 1796, on connaissait cette célèbre résidence vice-royale sous le nom de Powell Place, du nom de son propriétaire alors, le Général Henry Watson Powell. Elle prit ensuite le nom de Spencer Wood du très honorable Spencer Perceval, l'illustre parent de l'hon. Michael H. Perceval, dont la famille demeura propriétaire du domaine depuis 1816 jusqu'en 1833 ; alors Spencer Wood fut acheté par feu M. Henry Atkinson, négociant riche et avantageusement connu à Québec.

L'hon. H. Perceval, membre de l'Exécutif et du Conseil législatif, fut aussi percepteur impérial des Douanes de Sa Majesté, à Québec jusqu'à sa mort, arrivée en mer, le 12 octobre 1829. Son traitement annuel était de huit mille louis sterling. Les Perceval y vécurent d'une façon fort distinguée pendant plusieurs années. Québec conserve encore d'agréables souvenirs de leurs brillantes réceptions.

De même que plusieurs villas royales d'Angleterre et de France, Spencer Wood a eu ses alternatives de splendeur, d'isolement et d'abandon, quelque courtes qu'elles aient été.

Jusqu'en 1849, Spencer Wood comprenait la propriété voisine, Spencer Grange. Cette année-là, M. Atkinson vendit la plus grande moitié de sa propriété au gouvernement, pour servir de résidence à l'aimable et hospitalier gouverneur, le comte d'Elgin, en se réservant la plus pe-

tite moitié, sur laquelle il érigea des conservatoires de fleurs, des serres, etc., beaucoup plus considérables que ne le sont ceux de Spencer Wood proprement dit.

Il y a une description du jardin de Spencer-Wood dans l'*Encyclopedia of Gardening*, à la page 341, et aussi dans le *Gardener's Magazine* de 1837, à la page 467. C'est à un jardinier paysagiste, M. P. Lowe, maintenant en charge du conservatoire de Cataraqui, que le jardin de Spencer-Wood était redevable d'être cultivé avec un goût si exquis et d'avoir été un objet de curiosité pour tous les étrangers qui visitaient Québec.

Nous pourrions rappeler le temps où cette propriété s'étendait depuis Wolfefield, dans le voisinage de Marchmont, jusqu'au méandrique ruisseau Belle-Borne, qui coûle tout juste au-delà de la loge du concierge à Woodfield, vers l'ouest ; le ruisseau historique Saint-Denis, que le lieut. Général Wolfe, gravit pour vaincre ou mourir, le traversant à Thornhill. C'était alors un domaine de plus de cent acres,—digne résidence pour le plus fier baron que l'Angleterre eut pu nous envoyer comme vice-roi. Borné à l'est et à l'ouest par deux ruisseaux ; isolé de la grande route par un épais bocage de chênes, érables, pins et ormes,—forêt pour ainsi dire vierge, ne livrant que ça et là passage à la lumière à travers le labyrinthe de ses avenues ; paysage saisissant, dont les ombrages estompaient les teintes douces des tapis de verdure : le tout était digne d'une demeure ducale. (1)

Un jardin féérique de fleurs était situé en arrière du château au nord ; jadis, il eut le privilège d'attirer bien des regards. Il y avait aussi un grand jardin fruitier et potager bien entretenu ; il était émaillé de plate-bandes de fleurs ; le centre était orné de la plus charmante fontaine circulaire en marbre blanc, alimentée par un filet d'eau vive du ruisseau Belle-Borne, au moyen d'un appareil

[1] Le lecteur désireux de se renseigner plus amplement sur cette belle résidence est prié de reférer à la description contenue dans l'*Album du Touriste* et à la description encore plus détaillée dans le *Picturesque Quebec*.

hydraulique sous terre ; des balcons, des belvédères étaient érigés dans des endroits exposés au-dessus de précipices béants, et sur deux pointes, l'une regardant Sillery et l'autre, l'île d'Orléans ; ce fut le lieu de maintes gaies réunions où l'on prenait le thé, où l'on faisait sauter le champagne. Faut-il aussi mentionner les pavillons, les chaises rustiques perdues dans les bocages, un superbe boulingrin et des places de jeux de paume.

La villa elle-même renfermait une collection choisie de peintures de grands-maîtres, une bibliothèque bien assortie d'ouvrages rares et de valeur, de missels romains enluminés, de riches portefeuilles avec gravures curieuses, de statues antiques, de gracieuses statuettes, de médailles, d'objets d'art acquis par le propriétaire durant quatre années de séjour en Italie, en France et en Allemagne ; c'est ainsi que nous nous rappelons Spencer Wood aux jours radieux du passé alors que c'était la résidence choyée d'un homme de goût, feu M. Henry Atkinson, président de la société d'horticulture de Québec.

Au commencement du siècle, Spencer Wood, comme nous l'avons déjà dit, était connu sous le nom de Powell Place.

Son Excellence Sir James Henry Craig y passa les étés de 1807, 1808, 1809 et 1810 ; mais l'air salubre de Powell Place ne put effectuer la cure de la cruelle maladie qui l'obsédait

L'historien Robert Christie a conservé, entr'autres documents, une curieuse lettre de Sir James à son secrétaire et chargé d'affaires, à Londres, l'hon. Herman Wistius Ryland, en date de Powell Place, le 6 août 1810. Dans cette lettre, il caractérise dans un langage un peu parlementaire le coup-d'état qui avait fait consigner à un donjon, à Québec, trois des membres les plus marquants de la législature : MM. Bédard, Taschereau et Blanchet, avec M. Lefrançois, imprimeur du *Canadien*, pour s'être livrés

dans ce journal à certains commentaires sur politique coloniale de Sir James.

Voici cette lettre :

"SIR JAMES CRAIG A M. RYLAND.

"Quebec, Powell Place, 6 août 1810

"Mon cher Ryland,

"Jusqu'au moment où j'ai pris la plume, je pensais avoir beaucoup à vous dire, et à l'heure qu'il est, je me trouve pour ainsi dire sans sujet***. Nous sommes restés bien tranquilles ; tout ce qui se fait, se fait en silence Je n'ai aucune raison de penser cependant qu'il soit survenu de changement dans l'esprit public ; je crois qu'il reste dans le même état. (L'évêque) Plessis, au retour de sa tournée, a reconnu devant moi qu'il a raison de penser que quelques-uns de ses curés ne se sont pas conduits comme ils auraient dû le faire ; il achève en ce moment le reste de ses visites.

"Blanchette et Taschereau ont été tous deux relâchés par suite de mauvaise santé ; le premier est allé à Kamouraska prendre des bains ; le dernier n'est sorti que ces jours-ci. Il a envoyé demander au juge-en chef (Sewell) s'il consentirait à le recevoir ; celui-ci a répondu qu'il n'avait aucune objection. Le-juge en-chef est convaincu qu'il est parfaitement converti. Il lui a assuré qu'il croyait de son devoir de saisir toute occasion publique de montrer, par tout acte qu'on lui indiquerait de faire, son acte de contrition de sa conduite passée." (1)

Si les noms des visiteuts illustres sur le régistre de Spencer-Wood peut rehausser l'intérêt que la place peut avoir, on pourrait rappeler celui de Son A. R. le prince de Galles, qui visita en 1860 ce site, plus d'une fois parcouru et admiré de 1791 à 1794 par son aïeul, le prince Edouard, duc de Kent, dans ses promenades autour de Québec avec la séduisante baronne de Saint-Laurent. On peut signaler aussi entre tous ceux qui furent familiers avec les airs de Spencer Wood, deux autres princes royaux, le duc d'Edimbourg et le prince Alfred, la Princesse Louise, le Prince Léopold avec forces ducs, et comtes, les ducs de Newcastle, de Manchester, de Buckingham, d'Argyll, le prince Napoléon, les géneraux Grant, Sherman, etc.

---

[1] Sir James, ou nous nous trompons fort, se faisait illusion en ceci. [J. M. L.]

Depuis la Confédération, Sir N. F. Belleau et les lieutenants-gouverneurs Caron, Letellier de Saint Just, et Robitaille ont successivement occupé Spencer-Wood. L'Hon. L. R. Masson, en prenait possession comme Lt. Gouverneur, le 7 nov. 1884, le jour même de l'anniversaire de sa naissance. Amateur de l'histoire canadienne, il vient d'y installer sa riche collection de livres, etc., de Mémoires, de Brochures, se rattachant à notre histoire.

Spencer Wood est devenu la propriété de la province de Québec au temps de la Confédération, par don gratuit de la Puissance, à la condition expresse qu'elle continuerait comme par le passé à être la résidence gubernatoriale. Réduite maintenant de moitié en étendue, son entretien est bien minime, comparé à l'époque où, résidence d'un simple particulier (M. Atkinson,) elle comprenait le domaine voisin.

SPENCER GRANGE

"Un nid sous le feuillage
Un manoir dans les bois."—[VICTOR HUGO : *Les Rêves*.]

Lorsque Spencer Wood devint la résidence vice-royale de Lord Elgin, l'ancien maître du domaine, feu Henry Atkinson en réserva la plus petite moitié, à l'ouest où il se fit construire une jolie villa qu'il nomma Spencer Grange. [1]

Le gouvernement y erigea à l'est une haute muraille en briques, entre les deux domaines, pour la culture des fruits en espaliers. Spencer Grange, qui comprend à peu près quarante acres de terre, se rétrécit vers le fleuve, en une pointe d'un arpent de front ; un pittoresque pavillon ou belvédère, penché au dessus d'une murmurante cascatelle créée par le ruisseau *Belle Borne*, domine cette pointe, d'où l'on obtient une charmante vue du fleuve.

Bientôt l'on vit surgir à cet endroit des serres, des conservatoires, des parterres, une bibliothèque, plus considérables que ce qui s'était vu à Spencer Wood même.

Le paysage aux deux places n'est pas identique. L'incomparable spectacle du fleuve, etc., en ce dernier lieu, est remplacé par des charmes d'un autre genre : c'est la forêt combinée avec la mise en scène d'un parc anglais en miniture : "a *Woodland Scene*" comme l'entendait celui qui en conçut l'idée.

Un coquet castel au milieu d'un bois, des massifs de chênes, d'érables, etc., groupés symétriquement au sein d'une verte prairie ; une longue avenue, frangée d'un côté d'arbres forestiers ; de l'autre, d'une haie vive, mène à la demeure. En face un orme séculaire, des sentiers (2) dérobés dans la forêt primitive à l'ouest, longeant l'historique

[1] Grange, en Angleterre, s'emploie pour désigner une métairie ornée, combinant la vie de château, avec des occupations agricoles.

(2) Le plus pittoresque de ces sentiers, à l'ouest, a été nommé l'Avenue Audubon, pour perpétuer le souvenir de la présence en ces endroits, en 1842, du prince des naturalistes de l'Amérique, Jean-Jacques Audubon.

ruisseau Belle-Borne, dont le cours intercepté dans ses méandres, alimente un petit étang, abreuvoir chéri des grives et des merles à l'aube, puis se précipitant à une hauteur d'une centaine de pieds dans *Woodfield Harbor* après avoir réflété au soleil levant les prismes de l'arc-en-ciel ; deux jardins, l'un pour les fruits, l'autre pour les fleurs, disposés en terrasses et ceints de haies de lilas et d'arbustes pour masquer les clôtures et les bâtiments de ferme : tels sont les agréments les plus notables que M. Atkinson se plut à semer sur son nouveau domaine.

Ajoutez-y une pelouse unie ou boulingrin pour le croquet et le *lawn tennis*, une volière, un musée ornithologique et archéologique, une nouvelle façade plus imposante au corps de logis, surmonté d'une tourelle, où flotte, les jours de gala, le pavillon du Canada, présenté pour Spencer Grange, par les propriétaires des villas environnantes : et vous aurez une idée de cette résidence depuis qu'elle passa en 1860 à celui qui trace ces lignes :

BULLETIN ORNITHOLOGIQUE

Migration printanière des oiseaux.

—

" Le 1er juin dernier, il y avait chez M. et Mme Ornithos, à Sillery, la réception ordinaire du printemps : bien que bruyante et nombreuse, il y manquait, nous dit notrre *reporter*, plusieurs personnages, présents à la réunion précédente.

Tout se passa avec un merveilleux entrain ; les toilettes, surtout les toilettes masculines étaient lestes, pimpantes, bien assorties,—quelques-unes même fort *chic*.

Au lieu de la grande migration printanière, on eût crû qu'il s'agissait d une noce : la température pourtant était froide, et le temps n'était pas "aux oiseaux" ; des l'abord, ce gai monde semblait un tant soit peu attristé ; on eût dit qu'ils regrettaient l'absence de leurs pardessus et de leurs paletots d'hiver. Peut-être cette préoccupation était-elle dûe à la présence d'un émerillon qui rôdait dans les environs. La réception eut lieu au salon principal, c'est-à-dire au musée ; le dôme verdoyant d'un grand orme voisin servait à ces visiteurs ailés, de salle d'attente. Voici quelques détails pour les curieux : le laquais de service a eu l'obligeance de passer à notre reporter, M. Colibri, les cartes de ces dames et messieurs : tous paraissaient fiers de

leurs prérogatives et avaient leurs noms et prénoms inscrits prétentieusement sur leurs cartes de visite.

L'élement clérical, représenté par des *récollets et des nonnes*, brillait au premier rang : c'était *M. Ampelis Cedrorum* et la mère *Junco Hyemalis* ; le *cardinal* des années précédentes, *Il signor Pyranga Rubra* brillait par son absence.

D'autres artistes, d'un rare talent, s'empressaient de présenter leurs hommages au maître de céans : Monsieur et madame *Turdus Migratorius* et leurs enfants gros comme père et mère—qui entrèrent au salon en se trémoussant, sautillant, gazouillant, avec un adorable abandon. Les fils portaient manteau noir-gris et veste rousse ; leurs sœurs, mantilles grises et fichu roux brun.

On remarquait il signor *Melospiza Melodia*, tenor distingué, accompagné de sa jeune épouse, madame *Melodia*, née Rossignol ; puis, trois beaux chanteurs : MM. *Pennsylvanicus*, *Leucophrys* et *Illiacus*, de l'illustre famille des pinsons, suivis d'un éminent artiste, à la voix sonore, M. *Turdus Solitarius*, et son cousin, l'harmonieux baryton, *Turdus Wilsoni*, dont les notes limpides, aériennes ont jeté tant de lustre sur cette nombreuse lignée des Grives ; leurs accents respectifs ressemblent à ceux de la flute et du haut-bois On parut fort scandalisé des cris discordants d'un couple de mainates pourpres qui se jouèrent un instant au sommet de l'orme ci-devant mentionné : leur voix était comme le grincement d'une brouette. Un geai bleu ajoutait à cette cacophonie ; il n'eut pas les honneurs de la présentation ; en somme, un beau succès couronna les efforts de ces virtuoses, qui s'éloignèrent sans se dire adieu." (*L'Electeur*, 24 Juillet 1884.)

N.-B.—L'idée de cette *fantaisie* semble avoir été empruntée à un compte-rendu de semblable nature dressé par le célèbre Dr Couës, le grand ornithologiste américain.

(1) SAMOS,—Woodfield, Sillery

La pittoresque résidence d'été d'un prélat français, en 1733, et la voie publique qui y conduisait, à Sillery, ont emprunté toutes deux leur nom au titre épiscopal de Monseigneur Dosquet, évêque titulaire de Samos et seigneur de céans, au siècle dernier.

Il appert, en référant aux relations du siège des Bostonnais en 1775-6, que le site avait continué de porter le nom de Samos. Je suis porté à croire que ce fut un de ses propriétaires des mieux connus, l'hon. William Sheppard qui, vers 1816, changea le nom de Samos, en celui de Woodfield. M. Sheppard quittait Woodfield en 1847 et cette magnifique propriété passait, par vente du shérif, à M. Thos. Gibb, qui l'échangea avec son frère James Gibb, l'ancien président de la *Banque de Québec*, contre son domaine de Bellevue, sur le chemin Ste Foye. Cette région bocagère a été transformée en nécropole en 1880, sous le vocable de *St Patrick's Cemetery*. C'est sous les pins murmurants de Samos que les fils de St Patrice, transplantés sur nos rives, vont maintenant goûter le long sommeil, et l'oubli de leurs nombreux griefs, réels ou imaginaires en la verte Erin. Que la terre leur soit légère !

La compagnie de la Nouvelle France, en 1646, sous l'administration du Chevalier de Montmagny, concéda ce terrain, de trois arpents de front à Jean Bouvart dit Lafortune. Jean Bouvart vendait, en 1649, à Barthélemy Gaudin. En 1702 le lot était possédé par Guillaume Pagé dit Carcy. En 1724, Nicholas de la Nouiller l'acheta et le revendit en 1731 à Monseigneur Dosquet, évêque de Samos. En 1762, le Séminaire des Missions Etrangères à Québec, concéda à Thomas Ainsley la partie où s'élevait la résidence de l'Evêque Dosquet. Le Juge Adam Mabane, en fit l'acquisition en 1769. Il y expirait en 1792 ; sa sœur Demoiselle Isabella Mabane l'acheta en 1794 et le revendit en 1805 à l'Hon. Mathew Bell. L'Hon. William Sheppard, Conseiller Législatif, en fit l'acquisition en 1816 et l'occupa jusqu'en 1847. Ce beau domaine fut alors morselé et concédé en petits lots à une rente annuelle de six livres dans la partie à l'ouest du chemin de Samos et forma le village de Sheppardville—nom que les canadiens-français ont changé en celui de Bergerville.

MONTAGUE COTTAGE, Sillery

"I know by the smoke which so gracefully curled
Above the green wood that a cottage was near,"
(MOORE'S WOODPECKER.)

Cher confrère,

Ce nom va vous remettre en mémoire une agréable page de la littérature anglaise du Canada, au temps de Lord Dorchester.

Depuis 1880, le citadin errant ou le touriste séduit par le charme du paysage, côtoyant la voie publique qui conduit au Cap Rouge, remarque sur le côté nord du chemin, à Sillery, voisin de la maison d'école, style gothique, offerte en don à la paroisse par le lord Bishop Mountain, un joli cottage, pourvu d'une ample piazza, d'un riant jardin, le tout perdu sous l'ombrelle des grands pins du bois Gomin. Une vigoureuse plantation d'arbres forestiers y tempère en été l'ardeur du soleil : c'est la résidence de M. Alfred P. Wheeler, officier de douane, préposé à la surveillance des steamers et des voiliers atlantiques ; ces arbres forestiers, ce sont ceux-là même qu'il y a plantés, arrosés, choyés avec une sollicitude maternelle, égale à celle que notre agriculteur émérite, Henri Gustave Joly, déploie pour ses chères érables à Giguère.

Je ne sais d'autre motif qui ait pu induire M. Wheeler à fixer ses pénates sur ce coin de l'ancien et vaste domaine du col. Caldwell—dénommé aux anciens titres : "SANS BRUIT,"—à part du charme de l'endroit, que cet ardent culte des lettres, qu'il puisa vraisemblablement, dans les salles classiques de l'Université d'Oxford—son *Alma Mater*—et son respect pour les "voix du passé littéraire."

Le site, pour sûr, abonde en souvenirs, en romanesques souvenirs, d'où la littérature se dégage comme un suave arôme : le vase retient longtemps la senteur des roses qu'on y a pressées.

M. Wheeler, frère cadet de l'historien anglais, J. Talboys Wheeler, raffole de Scott, Moore, Wordsworth, Shelley, Byron, Shenstone, Swinburne, surtout de Tennyson.

Les poésies harmonieuses du lauréat anglais lui sont aussi familières que son *pater*.

Plus d'une fois, il nous a intéressé par ses profondes dissertations, aux séances de la *Société littéraire et historique*, sur les ineffables beautés *d'Enoch Arden*, *Maud*, *The Princess Timbuctou*, petit poëme peu connu des lecteurs de Tennyson, mais méritant de l'être davantage, comme nous l'a dit M. Wheeler.

Le *laïrd* de *Montague Cottage* savait au reste que le plus ancien, sinon le plus palpitant roman de mœurs canadiennes, "*The history of Emily Montague*," avait, au siècle dernier, vu le jour à quelques pas seulement de son cottage et que l'amant préféré d'*Emily*, le séduisant col. Rivers, n'était autre, si l'on en croit un antiquaire jadis en renom,—feu l'hon William Sheppard, de Woodfield, Sillery,—que le brave et beau colonel Caldwell, alors propriétaire de *Sans Bruit*.

Nul doute que M. Wheeler ne fût sous l'empire de cette pensée lorsqu'il signait son titre d'achat avec les représentants de feu l'honorable juge George Okill Stuart, qui lui cédait ce lambeau de *Holland Farm*, ancien démembrement de *Sans Bruit*. Le nom de Montague qu'il a donné à sa jolie résidence commémore donc deux carrières, celle de l'héroïne du roman, Emily Montague, et celle du héros d'icelui, le col. Caldwell, un des premiers propriétaires du site.

Que de fois, en effet, la belle Emily, si jamais elle a existé ailleurs que dans le roman de madame Brooke, a dû, au siècle dernier, laisser errer ses pas dans cette région bocagère—avant de succomber à la flamme qui lui fit préférer un simple colonel, à la couronne de *brillants* que le beau, le riche, le séduisant Sir George lui offrait !

Je parierai que nonobstant votre science de bénédictin

sur tout ce qui se rattache au Canada, le roman de madame Brooke, jusqu'à présent, a été pour vous un livre clos ; que tout au plus vous n'en connaissez que le titre !

Eh bien ! moi qui l'ai lu en entier, je vais vous venir en aide. D'abord, je vous dirai que je n'en sais qu'un seul exemplaire dans tout Québec. Prenons les choses *ab ovo.*

Il y avait vers ce temps, au château Saint-Louis, un vice-roi, aussi populaire qu'il était amateur des lettres : Guy Carleton, plus tard Lord Dorchester. Il parait avoir accepté la dédicace d'une œuvre littéraire, en quatre volumes, portant pour titre : " *The History of Emily Montague.*"

C'était une série de lettres échangées entre Emily Montague et sa piquante et coquette amie, Bella Fermor, d'une part, et des militaires en garnison à Québec, à Montréal, à New-York, aussi bien que des lords anglais à Londres, les amis du père d'Emily, d'autre part. Les épîtres d'Emily et de son intéressante confidente, Bella, sont datées de Sillery, et ont été écrites en 1766-7.

Les vieux *Quebec Guide Books*, rédigés ici, en 1829-31, par le colonel Cockburn, par Bourne et autres, répètent que la maison où avait résidé la "divine" Emily, avoisinait cette antique et solide structure en pierres-Kilmarnock—que les familles MacNider et Graddon ont successivement occupée à Sillery depuis le commencement du siècle. Mrs Francis Brooke, si l'on en croit ses titres, à la première page de son œuvre publiée à Londres, le 22 mars 1769, était déjà connue du monde lettré, par un autre roman, intitulé : " LADY JULIA MANDEVILLE." La tradition veut qu'elle ait été l'épouse de l'aumônier d'un des régiments stationnés alors à Québec : elle passait vraisemblablement la belle saison à Sillery. Voilà tout ce que j'ai pu trouver sur son compte. Son roman est une peinture des mœurs du temps : une photographie de la société officielle de la capitale, mais susceptible d'amélioration.

Elle nous donne d'agréables esquisses des bals au Château, des pic-nics et partis de plaisir au lac Saint-Charles, à la chûte Montmorency, des réunions du *Tandem Club* en hiver, et des cabanes pour pêcher la petite morue sur la rivière Saint-Charles, à cette morne saison, sans oublier les grands dîners officiel et le rôle important que les jeunes militaires jouaient, dans la société contemporaine, —avec de gracieux tableaux de nos paysages, — de notre fleuve-roi, — de notre nature grandiose, —de notre beau Canada.

On se croirait presque dans le vieux Québec que nous avons tous connu et goûté, au temps où notre forteresse avait l'éclat et les honneurs d'une nombreuse garnison. Les séduisantes (1) peintures d'Emily Montague et de ses amies eurent pour effet d'amener au Canada plusieurs familles des rives de la Tamise. Je ne garantirais pas qu'elles aient trouvé ici tout aussi couleur de rose que l'habile Mme Brooke le leur avait représenté.

---

[1] (Bella Fermor to miss Rivers)

" Oh ! we are vastly to be pitied ; no beaux at all at the general's, only about six to one ; a pretty proportion, and what I hope always to see. We—the ladies I mean—drink chocolate with the general to-morrow, and he gives us a ball on Thursday ; you would not know Quebec again, nothing but smiling faces now all gay as never was ; the sweatest country in the world. Never expect to see me in England again ; one is really somebody here. I have been asked to dance by only twenty seven......

Bella Fermor.

" Sillery ; eight in the evening,

(Bella Fermor to Lucy Rivers]

" Absolutely, Lucy, I will marry a savage and turn squaw, [a pretty soft name for an Indian Princess ! Never was anything so delightful as their lives. They talk of french husbands, but commend me to an Indian, one who lets his wife ramble five hundred miles without asking where she is going.

I was sitting after dinner, with a book, in a thicket of hawthorn near the beach, when a loud laugh called my attention to the river, where I saw a canoe of savages making to the shore. There were six women and two or three children, without one man amongst them. They landed and tied the canoe to the root of a tree, and finding out the most agreable, shady spot among the bushes with which the beach was covered, which happened to be very near me, made a fire, on which they laid some fish to broil, and fetching water from the river, sat down on the grass to their frugal repast I stole softly to the house, and ordering a servant to bring some wine and cold provisions, returned to my squaws. I asked them in french if they were from Lorette, they shook their heads—I repeated the question in English, when the oldest of the women told me they were not ; that their Country was on the borders of New-England ; that their husbands being on a hunting party in the woods, curiosity and the desire to see their brethren the English who had conquered Quebec, had brought them up the great river, down which they would return as soon as they had seen Montreal. She courteously asked me to sit down and eat with them, which I complied with and produced my part of the feast. We soon became good company and brightened the chain of friendship with two bottles of wine, which put them in such spirits that they danced, sang, shook me by the hand, and grew so fond of me that I began to be afraid I should not easily get rid of them.

Adieu ! my father is just come in, and has brought some company with him from Quebec to supper.

B. Fermor.

Son roman, tiré à une seconde édition, ne ferait pas aujourd'hui la fortune d'un libraire. Ses héroïnes et ses héros sont généralement trop parfaits ; leur langage est guindé, froid, diffus : des Lovelace—des Pamela—des Clarissa Harlowe,—tels que Richardson nous les donne. Quant à moi, mon cher antiquaire, je préfère la coquette, la gaie Bella Fermor, à la tendre, à la "divine" Emily.

Bella ajoute de par temps à autre, d'aimables petits *Postscriptum* à ses billets : "Adieu, Emily, I am going to ramble in the woods and pick berries with a little smiling civil captain who is enamoured of me. A pretty rural amusement for lovers." N'est-ce pas ? En effet, quel charmant passe-temps, un vrai rêve d'Arcadie, pour une donzelle de seize ans !

Mais je m'arrête. Par les extraits ci-joints vous pourrez juger du roman de madame Brooke—En tous cas, vous ne trouverez pas malséant que M. Wheeler ait jugé à propos de perpétuer la mémoire d'Emily Montague et vous approuverez, j'espère, les vers de Moore qu'il s'est choisis comme devise.

L'on doit à M. Wheeler la fontaine *St. Michael's Well*, récemment ouverte au public.

———

KIRK-ELLA

Joli nom écossais importé de la Calédonie par un de ses possesseurs les plus populaires, M. James Gillespie, négociant de Québec, pour perpétuer ici le souvenir d'une résidence de famille, en Ecosse.

Kirk-Elka faisait face à Cataracoui et se dressait fièrement sur les hauteurs de Sillery. Un revers de fortune la fit passer à un prince de la finance de la rue St-Pierre, M. Ed. Burstall, qui y sema largement ses écus. A son départ pour l'Europe, Kirk-Ella devint la proie des flammes et ne fut rebâtie que plus tard. Pendant quelques années, elle fut la propriété du fils unique du millionnaire, M. Chs. E. Levey, M. Ernest Levey. Vendue par décret, elle échut à M. Robert Campbell, jeune membre du barreau de Québec, et fils de feu le major Campbell, de Saint-Hilaire, près Montréal. M. Campbell s'y livre à l'horticulture sur une grande échelle. M. Campbell est également connu pour son dévouement aux intérêts du vieux Québec, aux jours de gala et de carnaval. Quand il s'agit d'organiser une fête littéraire ou sociale, une exposition horticole où il faut du travail, du dévouement, du savoir-faire, on peut compter sur cet excellent citoyen pour sa collaboration.

SOUS-LES-BOIS, Sillery

Sous le dôme d'un bocage épais se cache à quelques milles de Québec, sur le chemin du Cap-Rouge, une élégante et modeste habitation, que le regard du passant devine au fond d'une longue allée, couverte d'ombrage. Cette résidence, où vivait naguère une de nos familles canadiennes des mieux connues et des plus estimées—celle de M. Errol Boyd Lindsay—s'efface entièrement aujourd'hui devant un vaste et superbe édifice qui se nomme le couvent de JÉSUS-MARIE, dont M. l'abbé Octave Audet est le respecté aumônier.

Au milieu des érables et des chênes, où les oiseaux faisaient leurs nids, s'est élevé un nid de science et de vertu, où d'autres petits oiseaux voltigent et babillent.

Une pièce d'eau pourvue de légères nacelles pour les élèves, de beaux parterres, des balcons, des alcôves de verdure ajoutent un charme indicible au paysage.

A l'avenir le promeneur qui se laisse entraîner sur le chemin du Cap-Rouge ne jettera plus seulement un coup d'œil en passant dans ce lieu. Il s'y arrêtera, et, s'il s'intéresse à l'éducation, il ira visiter l'établissement et en sortira enchanté. Si c'est une femme, elle regrettera de n'être plus enfant pour y passer quelques années.

Les jeunes filles y trouveront ce qu'il faut à la vie,—des fleurs, de l'air et de la lumière.

BENMORE, Sillery.

Voilà un nom qui me semblait avoir été *importé* par le colonel Wm Rhodes des régions pastorales du Yorkshire, Angleterre, où le Nemrod de Sillery a vu le jour : un mien ami me dit que la villa portait ce nom, même à l'époque reculée où elle était la résidence d'été de notre mémorable "Secrétaire Perpétuel" l'hon. Dominick Daly, plus tard gouverneur de Terreneuve, etc. Que le point reste pour nous *an opened question*, à moins que vous ne le jugiez digne d'être déféré à l'arbitrage de la *Société Royale*.

La parole est à l'abbé Provancher :

LA VILLA DU COL. RHODES

"Il n'est peut être pas de ville dans l'Amérique du Nord, qui puisse offrir dans ses environs un panorama aussi pittoresque et aussi varié que Québec, la capitale de notre Province. De son enceinte même, pour peu que vous vous déplaciez, vous avez à chaque fois des points de vue des plus agréables. Charlesbourg, dont les maisons pressées autour de son église forment un village si compacte ; Lorette, qui a l'air de vouloir se cacher derrière ses petites collines ; Beauport, dont les maisons antiques sembleraient une rue détachée d'une ville, avec les boutiques qui la bordent, pour être étalée dans la campagne ; la Canardière, avec ses champs et ses bosquets ; l'Ile d'Orléans qui s'arrondit si gracieusement au dessus de l'eau ; tels sont les points qui arrêtent la vue au Nord et au Nord-Est. Et si vous jetez le regard de l'autre côté du fleuve, c'est la Pointe Lévis qui semble s'avancer pour protéger la ville ; c'est St Joseph que domine son église ; Bienville, avec la fraîcheur de ses jeunes années ; Notre Dame, avec son église, son collège, son hospice, etc., qui domine toute la rade et semble échanger des saluts avec la citadelle, sans s'occuper des nombreux vaisseaux que le flux et le reflux promènent à ses pieds, etc., etc Si, maintenant, sortant de l'enceinte de la cité, vous vous aventurez sur le Chemin St Louis et de Ste Foye, ce sont partout, villas, beaucages, jardins si attrayants que vous vous prenez parfois à maugréer contre la vigueur des coursiers qui entraînent votre véhicule avec une vitesse qui vous permet à peine d'effleurer du regard le riche paysage qui se déploie devant vous.

Mais voilà que ces deux derniers chemins vont offrir aux touristes et aux amateurs un autre intérêt que la simple vue de-

coquettes villas, avec leurs avenues ombragées, leurs jardins émaillés de fleurs, leurs riants bosquets, etc., dans les institutions et les exploitations qui commencent à s'y développer.

En effet, tout en laissant de côté les magnifiques couvents de Bellevue et de Jésus Marie, qui semblent vouloir faire accroire aux élèves que les labeurs de l'étude ne seront plus qu'une récréation sous leurs toits, nous avons à Spencer Grange, M. LeMoine avec sa riche collection ornithologiste et sa culture de vignes ; à Benmore, le colonel Rhodes, avec sa culture de fraises et son élevage de cochons, etc , etc Il m'a été donné hier, en compagnie de quelques amis, de pouvoir visiter ce dernier établissement, et je crois pouvoir intéresser vos lecteurs en leur donnant quelques détails sur ce que j'ai pu y remarquer.

Les trois pièces de fraises réunies peuvent former une aire de quatre arpents environs. Les pieds sont à une distance de 12 à 15 pouces dans le rang, et les rangs sont espacés de deux à trois pieds les uns les autres. Partout, le terrain est dans un parfait état de propreté, et chaque pied ou talle est entouré d'un fort lien en paille, afin que, dans les pluies, les fruits ne soient pas souillés par la boue que les gouttelettes font jaillir en tombant. Cette paille ne contribue pas peu aussi à entretenir une fraicheu bien nécessaire aux plantes dans les temps de sécheresse. Le sol, de sa nature, est léger et assez pauvre ; mais de copieux engrais viennent de temps à autre raviver sa force de production lorsqu'elle commence à s'affaiblir. Toutefois, le sol ne nous a paru que médiocrement engraissé, et cependant les plantes et les fruits étaient partout d'une vigueur qui ne laisse rien à désirer. Dans certains endroits où la cueillette n'avait pas été faite depuis quelques jours, l'abondance des fruits était telle qu'elle pouvait défier toute compétition ; et malgré cette abondance, ces fruits étaient juteux, savoureux, et d'un volume parfois extraordinaire. Les espèces auxquelles on donne la préférence sont entr'autres la "Jucunda," le "Triomphe de Gand," la "Wilson's Albany," "Wilson's Seedling," (Filmores, Birr's New Pine.)

On emploie de 20 à 25 femmes, tous les deux ou trois jours, pour la cueillette des fraises. Les fruits sont recueillis dans de petites boîtes carrées que le colonel fait venir des Etats Unis, chaque boîte contenant environ une pinte. On donne aux cueilleuses 4 centins par boîte ; et plus d'une d'elles à ce prix gagne jusqu'à $1.50 dans environ trois-quarts de jour. Ces fraises se vendent 25 centins la boîte sur nos marchés ; mais toute la récolte est vendue d'avance par contrat à un marchand qui, comme on le comprend, peut trouver dans ce prix un profit raisonnable sur ce qu'il paye au producteur.

Le colonel croit pouvoir fournir cette année environ 16,000 boîtes de fraises, et tout indique, quoique ce ne soit encore qu'un début, que la production pourrait aller bien au-delà. En supposant que le prix du contrat ne fût que de 10 centins la boîte, au

lieu de 25,16,0000 boîtes formeraient la jolie somme de $1,600,- ce qui donnerait $400 par arpent. Je me plais d'autant plus à signaler ce succès, que depuis plus de 20 ans, je n'ai cessé de m'efforcer, notamment dans mon *Verger Canadien*, de persuader mes compatriotes des grands avantages qu'ils pouvaient recueillir de la culture des fruits dans le voisinage des villes J'ai pu remarquer aussi, à côté de son champ de fraises, des pièces d'asperges, de rhubarbe, etc., de dimensions assez considérables.

Si après avoir savouré les délicieuses fraises du colonel et admiré les nombreuses et rares fleurs de ses parterres, vous passez à sa porcherie, vous ne serez pas moins étonné, pour peu que vous soyiez tant soit peu cultivateur, de pouvoir compter là 143 individus de l'espèce porcine des plus belles races connues. La construction de la bâtisse, sa distribution, son aménagement, tout annonce ici l'éleveur intelligent et l'économiste entendu. On paie $200 par année pour les restes d'un de nos grands hôtels de la cité ; ces restes, têtes, tronçons de poissons, de volailles, légumes, débris, etc., sont jetés dans une chaudière et mélangés avec un peu de son, pour la nourriture des porcs, qui engraissent à vue d'œil avec ce régime. Et comme toutes les parties doivent se tenir, dans une exploitation rurale, on apporte de la terre d'une savanne voisine, pour en couvrir d'une forte couche les cases extérieures des porcs. Cette terre, fouillée et pétrie par les animaux, imprégnée de leur urine et mêlée à leurs excréments, forme un engrais d'une excellente qualité pour rendre au sol les sucs que la culture lui a enlevés.

La routine, plus particulièrement en agriculture peut-être, qu'en toute autre branche, est difficile à vaincre ; mais si tous les amis du progrès mettaient au service de la cause agricole le même zèle qu'y déploie le colonel Rhodes, on verrait, avant qu'il soit longtemps, d'heureux changements se faire remarquer de toutes parts. »

L'abbé PROVANCHER.

Québec, 15 juillet 1871.

Depuis que M. l'abbé a tracé ces lignes, le Col. Rhodes, s'est surtout adonné à la culture des fleurs, en serres-chaudes, pour l'ornementation des banquets, bals et autres solennités publiques. Comme Président de la Société de Géographie, il prenait une part active aux réunions de l'*Association Britannique*, à Montréal, en 1884.

BARDFIELD

L'évêque anglican actuel, le Lord Bishop Williams a eu pour prédécesseur un prélat dont la science, l'aménité de caractère, la distinction de manières étaient admises de tous : le Lord Bishop George Jehosaphat Mountain. Ses aptitudes poëtiques, son heureux culte des muses, a valu à notre littérature un charmant recueil de poésies descriptives et lyriques dans un petit volume illustré et publié à Londres, en 1846, sous le titre de *Bishop Mountain's songs of the Wilderness* (1) où il raconte et chante les incidents de ses missions à la Rivière Rouge, en 1844. Vers la date où le public instruit admirait le plus son œuvre poétique, il fut question à une réunion d'amis chez lui, nous a-t-on dit, de donner un nom à la villa qu'il venait d'acquérir de M. P. Burnet, négociant distingué de Québec. Après un assez vif débat, il fut convenu qu'on adopterait pour la villa, un nom qui résumerait les attributs comme poëte du nouveau maître et l'on nomma la résidence :

BARDFIELD—*le champ du poëte*

Voilà, disent les uns, l'origine du nom de la pittoresque demeure de M. Albert H. Furniss qui couronne les hauteurs boisées, au versant nord du chemin du Cap-Rouge, Sillery.

Bardfield occupe un plateau élevé. Une jolie avenue qui serpente sous de vers sapins y conduit par une douce

(1) SONGS OF THE WILDERNESS : *being a collection of poems, written in some different parts of the territory of the Hudson's Bay Company, and in the Wilds of Canada, on the route to that territory in the spring and summer of* 1844 : *interspersed with some* ILLUSTRATIVE NOTES, by George J. Mountain D. D. Lord Bishop of Montreal (since of Quebec), London *Francis et John Rivington*, 1846.

(2) Le Lord Evêque Mountain,, mort à Québec en 1863, naquit à St Andrews, Norwick, Angleterre, le 27 juillet 1789. Son père fut nommé évêque anglican de Québec, en 1795, à la recommandation du célèbre William Pitt, qu'il avait connu à Cambridge, la famille était d'extraction française : elle avait émigré de France à la révocation de l'Edit de Nantes et s'était établie à Norfolk, où elle acquit un petit domaine nommé Thwate Hall : le premier évêque et sa famille, en arrivant à Québec, louèrent Woodfield où se passa la jeunesse du futur évêque jusqu'en 1802 ; il passa trois ans à Marchmont, de 1838 à 1841, et s'établit finalement à Bardfield, en 1858. Ce nom est emprunté à celui d'un domaine de famille en Angleterre, *Little Bardfield Hall*, comté d'Essex.

montée. M. Furniss partage ses heures entre une exploitation soignée de sa ferme. et ses livres. De vastes plantations de fraises, de rhubarbe, des couches de champignons, etc., y sont en pleine culture sous les soins d'un habile jardinier maraîcher.

CATARACOUI, Sillery.

Le domaine de Flore par excellence.

Allez y surtout à cette saison glacée de février, ou la nature morne et captive est drappée dans son blanc et froid linceuil.

Penetrez sous le dôme de ce suave conservatoire, l'orgueil du jardinier émérite, M. Peter Lowe, et lorsque la raffale gronde au dehors—que le frimas dépose sur le verre ses fantastiques arabesques, jouissez de l'effet magique de cette luxuriante floraison tropicale.

Les orangers, les camélias, les rhododendrons,les wisterias, les roses, les lauriers, les hyacinthes étalent leurs corolles resplendissantes, tandis que le réséda, le daphne, l'héliotrope et mille autres plantes vous enivrent de leurs parfums pénétrants.

Qu'y a-t-il de commun entre le féérique séjour que notre millionnaire Charles E. Levey achetait de M. Burstall, au départ de Sir Edmund Walker Head, notre gouverneur, qui l'avait occupé après l'incendie de Spencer Wood, et l'ancien fort construit par Frontenac à Kingston : voilà, mon cher antiquaire, un insondable mystère que je n'ai jamais pu pénétrer. Question réservée pour l'arbitrage de l'*Association Britannique*, quand elle reviendra au pays, ou pour éclaircissement devant la *Société Royale du Canada*. Avis aux intéressés.

CLERMONT, Sillery

J'aime, ô terre bénie, où dorment nos aïeux
Tes lacs d'azur, au fonds des bois harmonieux
Où murmure une onde limpide ;
Tes coteaux émaillés de hameaux éclatants
Qui se mirent au loin dans les flots transparants
De ton fleuve large et rapide.
(*Hymne à la patrie et aux aïeux.*)
L. J. C. Fiset.

Ce nom vous reporte aux rives de la Seine, aux portes de Paris, aussi bien qu'à celles de l'Hudson, près de New-York, où le Chancelier Livingstone possédait un superbe manoir connu sous le nom de Clermont. Livingstone était allié par les femmes à ce malencontreux général de brigade, Richard Montgomery, qui terminait tragiquement ses jours à Près-de-Ville, en 1775. Le site du manoir de l'Hon. R. E. Caron, choisi en 1850, est éminemment historique ; c'est là même, d'après l'historien Ferland, que les féroces Iroquois, en 1655, massacraient le frère Liégeois, et où fut trouvé son cadavre, moins la tête, enlevée par ces barbares ; ses restes furent inhumés dans la chapelle du Collège des Jésuites, à Québec. Le panorama qui se déroule à cet endroit par un temps clair est des plus grandioses ; de la coupole du château, vers le sud, l'œil saisit dans le lointain le contours des montagnes jusque dans le Vermont même.

Clermont, lieu chéri, pendant près d'un quart de siècle, d'une de nos familles les plus distinguées, celle de l'Hon. R. E. Caron et où la société Québecquoise recevait une hospitalité large et affectueuse !

M. Caron descend de Robert Caron, un des premiers colons de la côte de Beaupré. Robert Caron était père de Marie Caron, l'épouse de Jean Picard.

L'historien Ferland raconte un incident de ce temps éloigné qui peint bien l'état d'alarme, où les éruptions des barbares Iroquois et autres indiens avaient réduit la colonie implantée par Champlain :

' Le 4 Juin 1660, huit Hurons qui avaient passé aux Iroquois débarquaient à Ste Anne et saisirent l'héroïque mère de famille Marie Caron avec ses quatres jeunes enfants dans une maison qui existe encore, pendant que le reste de la famille était aux champs A la nouvelle du désastre le gouverneur d'Argenson plaça des Algonquins en vedette à Lévis où le canot des Hurons devait passer.

" A la première décharge, deux sauvages furent tués et deux ou trois, blessés. La prisonnière ayant levé la tête au moment où elle entendit des voix amies, fut ellemême frappée d'une balle, qui tua en même temps un de ces enfants. Elle expira quelques jours après à l'Hôtel-Dieu, remerciant Dieu avec grande joie, de ce qu'il avait délivré sa jeune famille des mains de ces barbares. "

(Cours d'Histoire du Canada, Vol: I. Page 454.)

M. Caron quittait en 1850, Spencer-Grange, qu'il avait occupé plusieurs saisons, comme résidence d'été, pour se rendre à Clermont,—où il séjourna jusqu'à son départ pour Spencer Wood, en 1872. Voici ce que nous écrivions dans les *Feuilles d'Erable,* en 1865, en décrivant ce site :

" Il existe pour plusieurs de nos vétérans politiques un agréable sujet de réflexion : c'est l'espoir qu'au terme d'une carrière longue et ardue, consacrée à défendre les droits d'une nationalité opprimée, la patrie reconnaissante leur reserve couronnes et honneurs ; bref, une récompense proportionnée à leur mérite ; et si, à ses honneurs, vient s'ajouter la richesse, n'est-ce pas là, le comble de la félicité terrestre ? "

Et pourtant, l'honneur suprême, le couronnement de la brillante carrière de l'honorable M. Caron ne lui arrivait que plusieurs années plus tard, en 1872, lorsqu'il disait adieu à sa villa, où entouré de sa nombreuse famille et du respect de ses concitoyens, il avait écoulé tant d'heureux jours, pour aller prendre à Spencer Wood les rênes de la province de Québec, comme lieutenant-gouverneur.

J'oubliais de vous dire que la robe et la magistrature

furent de tout temps également bien représentées, à Sillery. Il y a de cela deux siècles et plus, le procureur-général Ruette d'Auteuil, personnage considérable dans la colonie, y venait passer la belle saison : il en est parmi les vivants qui se rappellent aussi quand le Procureur-Général, Charles Richard Ogden, l'assistant-juge Andrew, W. Cochrane, M. le juge J. K. Ramsay, R. S. M. Bouchette et autres hommes de robe, résidaient aux environs.

Je ne sais si tous ceux qui vont admirer à Clermont les verts bocages, les avenues ombreuses qui serpentent sous de grands arbres, les parterres si artistement alignés, les haies touffues, barrières contre le vent du Nord, les *vistas* ou points-de-vue taillés dans la forêt primitive ; je ne sais, dis-je, s'ils connaissent tous le nom de l'habile jardinier-paysagiste qui a présidé au plan et à la création de ces gracieuses choses : eh bien ! le jardinier paysagiste de Clermont, ce fut l'excellente châtelaine.

Clermont était bien l'œuvre de madame Caron, œuvre qu'elle avait inventée ou créée sans doute, pour retremper le courage, les forces d'un époux chéri après d'orageuses luttes parlementaires ou de longues heures de bureau, à son étude dans la rue St-Louis. Qui sait si madame Caron n'avait pas lu et médité sur ce charmant passage de Morel, dans sa *Théorie des Jardins* :

"La campagne, des utiles présents que la nature nous prodigue, théâtre de sa magnificence et de sa libéralité, la campagne est pour celui qui l'habite, l'asile du bonheur et des jouissances ; la vie s'y coule sans inquiétude et sans remords dans des occupations agréables et fructueuses ; l'âme y est saine et le cœur en paix. Son séjour calme la violence des passions destructives et malfaisantes, et entretient, par une douce fermentation, la bienveillance pour ses semblables et tous les sentiments honnêtes. L'homme débile y recouvre ses forces ; le malade, sa santé. Elle procure le plus salutaire délassement au citadin laborieux qui vient s'y distraire des travaux de la ville,......... elle fait les délices de la vieillesse et l'espoir des jeunes gens. Le philosophe l'aime la contemple et s'en occupe ;

le sage en connait la prix et en jouit ; les poëtes la chantent, les peintres l'imitent ; son attrait se fait sentir à tous les cœurs ; il est indépendant des caprices, de la mode et de la variation des opinions. En un mot la campagne a eu et aura des partisans, et la nature des admirateurs dans tous les siècles. Plus les mœurs seront simples et pures, moins le goût sera corrompu, plus les biens et les plaisirs qu'elle procure seront recherchés."

Clermont, après avoir été habité par M. Thos. Beckett, vient de passer aux mains du col. Ferdinand Turnbull, inspecteur de nos écoles de cavalerie, qui arrive en ce moment de la campagne du Nord-Ouest.

THE HIGHLANDS : Sillery.

Pour le quart d'heure, arrière l'histoire,—les antiquailles, la poësie même avec tout son parfum énivrant ! Vive la chasse ! Vive le sport !

Retraçons, pour l'instruction et l'édification d'une postérité reculée, une page palpitante de vénérie, identifiée avec une de nos radieuses villas : THE HIGHLANDS,—sur les hauteurs de Sillery, à quatre milles de Québec.

Allons par une tiède après-midi d'automne, mais avant la chute des feuilles, chevaucher sur cette ombreüse route du Cap Rouge, là où le père Le Jeune, dit Casgrain, (1) enseignait la grammaire algonquine aux "Filles-Blanches" de la Duchesse d'Aiguillon, les Hospitalières ; où, en 1641 le vieux seigneur Puyseau a dû plus d'une fois conduire ses hôtes, M. de Maisonneuve, Mlle Jeanne Mance et consorts ; là où caracolaient, en 1664, le fastueux Marquis de Tracy et son éclatant état-major ; plus d'un siècle et demi plus tard, en 1838, le non moins fastueux comte de Durham et les gardes de la Reine Victoria ; où notre ami Marmette nous présente, avec tant d'entrain, l'héroïne de son roman, Berthe de Rochebrune, galopant en croupe, soutenue par le bras vigoureux de son amant Raoul de Beaulac, un des braves officiers canadiens de La Roche-Beaucourt, qui patrouillait sur ces hauteurs, en 1759.

Si vous avez quelque vénération pour ce grand saint qui, veille sur les jours des chasseurs, Saint Hubert, inclinez-vous en passant devant cette somptueuse loge, au nord du chemin, d'un *sportsman* distingué, connue sous le nom *The Highlands* : car c'est là qu'origina en 1877, grâce au propriétaire d'alors, M. Charles V. Temple, petit-fils du juge en chef Sewell, le premier, le seul club de chasse à courre

---

(1) *Histoire de l'Hôtel-Dieu* page 82.

que l'on ait encore vu en ces parages : le STADACONA FOX HUNT. Là, fut hébergée à grands frais, pendant plusieurs années, la bruyante meute du club.

L'idée de M. Temple était sans doute excellente, bien qu'elle entrainât des dépenses assez considérables.

Il se mit en tête de doter sa ville natale d'une de ces associations de chasseurs qui font les délices du *sport*, en France, et surtout en Angleterre.

Il y avait à Québec, de bons chevaux, d'intrépides cavaliers, comme il en faut pour le *steeple-chase*, pour suivre à travers la campagne, franchissant d'un bond : haies, clôtures, ruisseaux,—la meute sur la piste du renard, au risque, sur un faux pas de sa monture, de se rompre les os. Il y en avait à Québec, comme il en est à Montréal, à Toronto, des veneurs dont les exploits feraient honneur aux vieux pays. Pourquoi donc Québec comme Montréal et Toronto n'aurait-il pas son *Fox Hunt*, son club de chasse ?

Le *sport*, en 1877 était bien vu en haut lieu. Notre sympatique vice-roi, Lord Dufferin, y portait un vif intérêt. M. Temple organisa un chenil à sa villa, avec douze chiens d'abord. D'autres amateurs, le col. Turnbull, M. J. U. Laird, le Maire de Québec, Owen Murphy, M. C. Sharples M. A. C. Stuart lui vinrent en aide : chacun, de lui fournir d'autres bons spécimens de *Fox Hounds*. Bref, le chenil fut bientôt au grand complet. Le comte de Dufferin accepta la présidence du club naissant ; le commandant de notre garnison, le lieutenant-colonel T.-B. Strange, fut choisi comme vice-président ; M Temple comme "Grand Veneur" et secrétaire-trésorier ; le personnel des membres, petit d'abord, s'accrut rapidement.

En 1880, l'association se réorganisa sur une nouvelle base. Son Excellence, le Marquis de Lorne, en prit la présidence ; Son Honneur, le lieutenant-gouverneur Théodore Robitaille fut nommé vice-président ; le commandant de la batterie A, le colonel Irwin, fut choisi comme "*Master of the hounds.*" M. Temple et le colonel Andrew C. Stuart,

comme "Whips" : le major Jas. Patton et le Capt. Wilson comme "veneurs," avec un nombreux personnel de membres et d'amis, comme souscripteurs.

On y comptait entr'autres les lieutenant-colonels Turnbull, Forsyth, Colfer, le capitaine Sheppard, A. D. C., le capitaine A. Hunt, 8e R. R., MM. W. Griffith, William de Léry, D. D. Young, W. Tozer W. E. Holmes, Thos. Stevenson, Jos. Laird, Thos. Beckett, Chs. Sharples, James Gibb, E. J. Hale honorable C. Harbord, A. D. C., du marquis de Lorne, le juge de Police Chauveau, le juge-en-chef Andrew Stuart, Edmond Joly, David Morgan, le capitaine James Rhodes, George Thomson, R Tozer, William West, William Breakey.

Les dames,—celles qui s'en sentaient le courage au moins,—étaient admises à suivre à cheval la meute ; les réunions, ou *Meet*, avaient lieu d'ordinaire, le samedi, à midi, en automne. A part ces réunions hebdomadaires, le club organisa, sous le patronage de Son Excellence le marquis de Lorne et de Son Honneur le lieutenant-gouverneur Robitaille, un *steeple-chase* annuel. En 1880, une solennelle réunion fut fixée pour le 27 octobre : (1) grande affluence d'habits rouges, ce jour-là.

Le lieutenant-gouverneur, comme vice-président, convia vers cette date les membres du club, ainsi que leurs invités, à un somptueux déjeuner à la fourchette, à Spencer-Wood.

Il y eut beaucoup d'entrain, à cette mémorable réunion de Nemrod et d'Amazones : la photographie fut chargée de reproduire le joyeux groupe ; ici, comme à Montréal et Toronto, les dames accoururent, bien montées, sur leurs robustes palefrois. On y voyait entre autres, madame Irwin, épouse du commandant de la garnison, Mme Davenport, célèbre écuyère de Lévis ; Mme Jephson, de Thornhill ; Mme Whitehead, épouse du col. Whitehead, de Montréal ; Mlle LeMoine, de Spencer-Grange ; Mlle

(1) L'habit rouge du *sport*, fort éclatant, n'avait rien de commun par les souvenirs, avec les uniformes militaires anglais.

Alma Stuart, fille du juge-en-chef Andrew Stuart, et plusieurs autres dont les noms nous échappent.

Le *Stadacona Hunt* a eu bien des *meet*, à Lorette, à Ste-Foye, à Charlesbourg, à Lévis. Une malencontreuse aventure à ce dernier lieu, où l'agneau favori du curé de l'endroit fut, par erreur, occis par la meute, tandis que sieur renard gagna le bois brandissant, à sa suite, le trophé tant convoité, sa queue—mit tellement en verve la barde de l'association, le capt. Peters, qu'il intercala dans le compte-rendu de la réunion de ce jour le quatrain suivant :

"The priest he had a little lamb,
But it was very stupid
Got killed by Stadacona hound's
Led on by captain Cupid."

Le jovial capitaine "Cupid" (1) guide en ce moment les pas, ou mieux les avirons de nos voyageurs canadiens vers les cataractes du Nil.

Que Dieu lui soit en garde à lui et à eux !

Québec, 1er Février 1885.

(1) Le Capitaine Wilson de la Batterie A.

BEAUVOIR, Sillery

Voici les lieux chers à ma rêverie :
Voici les prés, dont j'ai chanté les fleurs.

Ça me semble un nom de fantaisie inspiré au premier propriétaire, l'hon. John Stewart, par la beauté du paysage aussi bien que par l'essaim d'intéressants souvenirs qui y bourdonnent. M. Stewart légua cette propriété à son gendre, feu M. Henry LeMesurier ; sa veuve la céda avec les vastes estacades, etc., sur le fleuve,à M. Richard R. Dobell, le propriétaire actuel.

Que d'incidents pour l'historien dans toute cette côte St-Michel, patrouillée chaque jour, pendant l'été de 1759, par la cavalerie du capitaine LaRochebeaucourt, et où l'amoureux capitaine rencontra son amie Mlle de Rochebrune.

Dans cette vaste anse, au bas de la côte si gracieusement arrondie, combien de héroïnes chrétiennes, parmi ces blanches *Hospitalières* de la duchesse d'Aiguillon, ont foulé les sentiers ombragés de la vieille mission de Sillery, dociles à la voix et aux enseignements du bon père Ennemond Massé, qui y dort du suprême sommeil sous les voûtes de sa petite église, depuis le 12 mai 1646 ! Je me rappelle avec plaisir la célébration du 29 Juin 1870 : une foule recueillie s'était réunie en ce lieu pour faire la dédicace du joli monument élevé en l'honneur du dévoué missionnaire, Ennemond Massé, aussi bien que du fondateur de la mission, en 1637, le commandeur de Sillery : M. Dobell, appelé à prendre la parole, à propos du monument auquel lui et son associé, M. Beckett, avaient si généreusement contribué, s'exprima comme suit :

Messieurs,

L'un des noms gravés sur le marbre de ce monument rappelle une carrière pleine d'intérêt. A l'époque où celui

qui le portait entra dans la vie, la France occupait le centre de la gloire chevaleresque. Peu d'années auparavant, elle avait vu sur son territoire, quatre des plus puissants souverains de l'Europe se donner la main sur le fameux " Champ du Drap d'or. "

Parmi le groupe de jeunes nobles qui se réunissait à la Cour, nul n'avait un avenir plus brillant que le jeune Noël Brulart de Sillery. Il naquit en l'année 1577, le jour de Noël et à cause de cette coïncidence, reçut au baptême le nom de Noël. Son père appartenait à une famille respectable de Savoie. On le destina de bonne heure à l'ordre des chevaliers de Malte. Il fut envoyé dans cette île à l'âge de 18 ans pour y compléter son éducation. Là, il gagna en peu de temps la confiance du grand maître, qui, dit-on, remarqua en lui des talents hors ligne et le nomma son page. De retour à Paris, après douze ans d'absence, il fut admis à la Cour, devint bientôt le favori de Marie de Médicis qui lui conféra le titre de chevalier. Nommé plus tard ambassadeur aux cours d'Espagne et de Rome, il semblait devoir atteindre successivement le sommet des grandeurs humaines. Tout ce qui pouvait enflammer l'ambition d'un jeune soldat, brillait devant ses yeux. Il avait la renommée des armes, la réputation d'un diplomate habile et la faveur de la première cour d'Europe.

Ce fut au plus beau milieu de cette carrière de prospérité, pendant qu'il se rendait à Rome comme ambassadeur, qu'il se décida à jeter de côté tous les honneurs qu'il regardait comme de vains jouets et qui étaient incapables de satisfaire une âme inquiète. Il abandonna tout pour se dévouer complètement au service de Dieu. Il entra dans l'état ecclésiastique où son zèle l'entraîna à consacrer ses immenses revenus aux intérêts de sa religion—et, particulièrement, aux missions étrangères. Il fit de nombreuses donations,et pourvut à l'établissement d'une résidence de sauvages chrétiens. Ce fut sur le terrain où nous sommes réunis, à l'endroit même où ce monument est élevé, que les premiers fruits de ses nobles offrandes furent répandus."

(*Journal de Québec*, 30 Juin 1870)

Inutile de vous répéter tout ce que les journaux ou la commune renomnée vous diront du charme incomparable de Beauvoir, de ces serres à raisin, de ses étangs, de ses fleurs et de la généreuse hospitalité du maître de céans, M. Dobell.

Bien que vos goûts soient ceux d'un antiquaire, que vous rafolliez d'*Elzevirs* et d'*Incunables*, je dois vous signaler en passant un point où Beauvoir laisse dans l'ombre toutes les villas voisines : la merveilleuse verdure, le velouté de

ses pelouses, ce que les Anglais nomment *lawn*. Cela nous donne une idée du gazon du Devonshire, le pays de la crême, du cidre, du fromage—le jardin de l'Angleterre ; ou bien encore, des prés verdoyants de la Verte, très Verte Erin. Sachez que, pour s'assurer un gazon semblable, il faut des années de culture, de fréquents arrosages, d'incroyables soins. Je n'exagère rien. Il en est peu en notre Canada qui savent produire du vrai gazon, même parmi la *Plutocratie* la plus huppée.

RAVENSWOOD, Cap Rouge

"Pour l'homme du Nord, la maison, c'est l'abri journalier, le foyer de l'étude, le sanctuaire des affections. C'est là qu'il concentre son existence, c'est là qu'il se plait à poursuivre ses travaux, à se délasser de ses fatigues, à célébrer ses fêtes de famille. Il aime cette demeure où constamment il imprime un nouveau souvenir d'esprit et de cœur ; il l'a parée comme un oiseau coquet pare son nid."

X. Marmier.

Ravenswood, qui couronne la crête des hauteurs au Cap Rouge, à six milles de Québec, est un démembrement de *Meadowbank*,—l'ancien domaine du lieutenant-gouverneur Cramahé, en 1762,—acquis de M. John Porter, vers 1846 par M. Samuel Wright, de Québec. Ce dernier s'y bâtit un simple chalet : le tout devenait, en 1849, la propriété de M. William Herring, de l'opulente maison Chs. E. Levey & Cie. M. Herring a fait Ravenswood ce qu'il est. Amant de la vie rurale et possesseur d'une ample fortune, notre ami avait le site qui lui convenait, pour donner essor à ses goûts d'horticulteur et de planteur d'arbres forestiers (1) : un pittoresque domaine au sein de la forêt primitive. Cette forêt, il saura la façonner à sa guise ; le chalet deviendra bientôt un petit château.

---

(1) J'ai pu y constater les variétés suivantes :

Bois blanc, [Tilleul]	*Tilia Americana.*
Hêtre	*Fagus ferruginea*
Merisier rouge	*Betula lenta.*
Bouleau	*Betula papyracea.*
Noyer tendre	*Juglans cinerea.*
Cèdre blanc	*Thuja Occidentalis.*
Cerisier à grappes	*Cerasus Virginiana.*
Petite merise	*Cerasus Pennsylvanica.*
Orme blanc	*Ulmus Americana.*
Orme rouge	*Ulmus fulva vel rubra*
Pruche	*Abies Canadensis.*
Noyer dur	*Carya alba.*
Bois dur	*Ostrya Virginica.*
Erable	*Acer saccharinum.*
Plaine	*Acer rubrum*
Chêne rouge	*Quercus rubra*
Chêne blanc	*Quercus alba.*
Pin rouge	*Pinus resinosa.*
Pin blanc	*Pinus strobus.*
Pin jaune	*Pinus mitis.*
Tremble	*Populus tremuloides.*
Epinette blanche	*Abies alba.*
Epinette noire	*Abies nigra.*
Epinette rouge	*Larix Americana.*
Senelier	*Cratægus coccinea.*
Saule noir	*Salix nigra.*
Tulipier	*Liriodendron tulipifera.*

A l'est de Ravenswood, il plantera des arbres ; à l'ouest, des arbres ; au nord, encore des arbres : de grands chênes—de sveltes érables—des ormes gracieux. Vers le sud, l'œil plongeant à travers des trouées pratiquées dans la lisière du bois qui frange la voie publique, saisira le contour de la côte opposée du St-Laurent.

A l'ouest du manoir, se voit une jolie plantation d'arbustes indigènes et exotiques : *Syringa*—*Wigielia*—*rosiers*—*Rhododendron*—*Spiria*—flox blanc et pourpre, lauriers-roses—*Dentzia Scabra*—cormier—*arbutus*, Roses de Gueldress, chevrefeuilles en parterres, solitaires ou groupés en massifs.

Il y a quelques années le châtelain transplantait de la forêt avoisinante un bel orme, à la pelouse gazonnée qui fait face à la porte d'entrée.

Cette délicate entreprise a été couronnée d'un plein succès : c'est maintenant un arbre majestueux ; en été, plein d'ombrage, favorable aux nids.

A l'est de la maison, protégé de haies hautes et touffues, il y a un de ces bons vieux jardins canadiens (M. Herring n'aime pas les fleurs en serre) sans art, mais regorgeant de fruits, de fleurs, de fruits, de légumes. Voisine de l'avenue qui serpente, sous des arbres de haute futaie, il y a une jolie nappe d'eau, alimentée par une fontaine, qui jaillit au sein des fougères et des mousses sauvages : une aubébine gigantesque lui prête son ombre. Là, chaque matin, le maître vient jeter en pâture à des truites alertes, ses bonnes amies, des mouches, des sauterelles ou des miettes de pain.

J'ai contemplé Ravenswood sous bien des aspects : mes pas ont suivi les courbes de sa gracieuse avenue pendant quelques-unes de ces soirées merveilleuses de septembre où la lune à son plein, vous inonde de ces rayons diaphanes si pleins de fraîcheur. Je l'ai visité en juin, lorsqu'il avait reçu de la saison sa parure printanière ;

jamais je n'oublierai une scène d'hiver dont je fus témoin, en revenant de ce champêtre castel.

* *
*

Ami lecteur, vos chasses d'hiver vous ont-elles jamais conduit à cette saison, au sein de nos grands bois, à l'heure mystique où la chaste Diane laisse choir ses pâles reflets sur la nature assoupie ?

Avez-vous jamais subi cette mystérieuse influence, échappé tout frais de la vie agitée des cités, gravissant l'âpre sentier de la montagne, laissant loin par derrière, de vastes plaines éclatantes de blancheur ; ou bien, cheminant en silence sous les arceaux odorants des pins ou des vertes épinettes, sans autre compagnon de route que votre Lefaucheux en bandoulière—sans autre bruit pour vous distraire que le hôlement étouffé du grand hiboux, alarmé par la lueur de votre feu—sans autre son dans l'air que le craquement des taillis, causé par la course furtive d'un lièvre—d'un renard affamé—ou d'un caribou broutant l'écorse et les bourgeons du Lantana ? (1)

Hardi chasseur que vous êtes, vous est-il arrivé, à la tombée du jour, épuisé par une marche infructueuse, d'abandonner la piste rougie de sang et de remettre au lendemain le coup de mort que vous réserviez au cerf que votre balle a atteint ?

Pouvez-vous vous rappeler la lassitude extrême qui alourdissait vos pas à votre rentrée au camp, tout ruisselant de sueurs, presque suffoqué par les flocons de neige, au point que le pétillement de votre feu, alimenté par votre fidèle guide " SI-OUI " [2] frappait vos sens, dans cette solitude, comme les accents d'une musique céleste, ou bien encore, comme le rayon bienfaisant d'un premier soleil d'Avril !

Vous êtes-vous jamais, aventureux pêcheur, hasardé, sous la direction d'un guide expérimenté, à pénétrer en ces

(1) *Bois d'Orignal*, nourriture favorite du caribou et de l'orignal.
(2) Ce fameux guide et sachem des Hurons de Lorette vient d'expirer à l'âge de 88 ans.

régions lointaines du Grand Nord, pour ravir au *Lac des Neiges*, ses grosses truites, franchissant en raquettes, lacs, montagnes et vallées, pendant les froids inexorables de janvier ?

S'il vous a été donné de goûter ces béatitudes, vous pouvez vous vanter de connaître quelques-unes des félicités que le Roi des frimas réserve en notre pays à ses élus ; mais il est encore d'autres spectacles, non moins attrayants, que ce capricieux Père Arctique nous permet de contempler sans fatigue.

J'ai souvenance, une belle matinée de mars—il y a de cela quelques années—d'être revenu de Ravenswood au moment où l'astre radieux du jour versait à flots sa lumière empourprée et fécondante, bien que la sève printanière n'eût pas encore monté aux cimes des chênes et des merisiers.

La veille, une de ces tempêtes que l'équinoxe de mars nous ramène chaque année, nous redonnait sa rafale, ses neiges, ses *poudreries* : cette année-là, il y avait variante.

D'abord, froid ; puis, neige et dégel : le produit se fondit en pleurs, qui se crystalisèrent en une variété de luisants objets, sous mille formes fantastiques.

Chaque arbre du chemin (et l'on sait qu'à Sillery, la voie publique ressemble à une avenue forestière) selon sa nature, sa fibre, cédait à l'embrassement glacé de l'aquilon. Les uns, comme le chêne rouge ou l'érable, moins pliants de caractère, faisaient mine de tenir bon ; d'autres, plus flexibles, se courbaient à terre sous le poids des glaçons : tels, l'accacia et le bouleau argenté, ornement indispensable de nos parcs.

Fort singulière était l'allure des saules dorés ; belles captives éplorées, leur blonde chevelure ondoyée d'ambre, de saphirs, d'émeraude, irrisée des rayons du soleil, retombait avec un beau désordre vers le sol ; la bise les agitait, les caressait. C'était brillant, varié, gracieux comme la ceinture d'Iris.

A certains angles du chemin, un grand arbre se dressait audessus de ses voisins, comme fier de son ample ramure ; et la Fée qui avait créé toutes ces splendeurs, où était elle ? Aux abords des villas, on distinguait de loin, à leur teinte rose, des grappes de sorbier, de l'année précédente : bonbons savoureux que des troupes de [1] bouvreuils d'un rouge plus foncé se disputaient, tout en faisant entendre leur ramage tendre, mélancolique,—une note courte en unison avec ce paysage glacé.

C'était ravissant au grand jour.

La nuit prépara d'autres surprises.

Les rayons argentins de la lune, se répercutant sous ces colonnades resplendissantes, faisaient l'effet de lustres ornés de girandoles, ou sa pâle clarté se décomposait en spectres lumineux. Quand le vent du soir s'engouffrait sous ces flèches étincelantes, on entendait un cliquetis de verglas entrechoqué, qui ajoutait encore au mystère : féerie vivante, curieuses fantaisies de la nature, on eût cru errer sous les voûtes de palais enchantés !

M. Herring a fait de son manoir une maison modèle pour le confort, sans donner dans le luxe effrené que l'on rencontre dans quelques-unes des résidences princières de Montréal : il lui a choisi un nom fort commun en Angleterre, son pays natal, bien que dans ses bois, les corneilles et non les corbeaux doivent tenir le haut du pavé : RAVENSWOOD.

---

(1) Pinus Enucleator — Pine Gros beak.

MEADOWBANK, Sillery

Hector Theophile Cramahé, secrétaire du gouverneur Murray, plus tard Lieutenant-Gouverneur, profita du départ des Français pour faire à Sillery l'acquisition d'un des plus beaux et des plus vastes domaines de l'endroit. A en juger d'après l'inventaire détaillé, annexé à l'acte de vente que nous avons par devers nous, ce n'était pas une terre d'*habitant*, mais évidemment une belle métairie, abondamment pourvue de chevaux, de vaches, de moutons, etc. Entre autres objets de luxe, en ces temps primitifs, il est fait mention à l'inventaire "d'une glacière ; " les seigneurs seuls, nous pensons, en 1762, se bâtissaient des glacières pour frapper leurs vins ou préserver leurs viandes fraîches.

Il est vrai que le propriétaire qui décampait pour la belle France était un seigneur,—un haut et puissant seigneur—un chevalier de l'ordre royal et militaire de St-Louis : Joseph Gaspard Chaussegros de Léry. L'acte de vente passé devant Sanguinet et Panet, notaires, porte pour date 16 sept. 1762.

(Le lieutenant-gouverneur) Cramahé était donc riche propriétaire, à Sillery, en 1762 et aussi, en 1775, comme on le verra en feuilletant la relation du siège de Québec, écrite par un témoin oculaire et un des envahisseurs de notre sol en 1775, Joseph Henry, âgé de 17 ans, volontaire sous Arnold et prisonnier de guerre dans la prison militaire appelée Dauphine, près de la porte St-Jean, pendant quelques temps ; puis, prisonnier de guerre sous bonne garde, dans l'ancien couvent des Récollets, jusqu'à la fin d'août 1776. Il devint juge plus tard. Cette intéressante relation forme un volume de près de 200 pages. (1)

---

(1) " An accurate and interesting account of the hardships and sufferings of the band of heroes who traversed the wilderness in the campaign against Quebec, in 1775, by John Joseph Henry, Esquire, late President of the second judicial district of Pennsylvania, Lancaster, printed by William Green, 1812."

Henry était né à Lancaster, Pennsylvanie, le 4 juin 1758 ; il s'enrôla en 1775, à l'âge de 17 ans, comme volontaire dans un régiment levé à Lancaster, et qui devait faire partie de l'armée d'Arnold, alors à Boston ; il expira en 1825, entouré du respect de ses concitoyens et de l'amour de ses enfants.

Au fur et à mesure que les compagnons attristés de Montcalm et de Vaudreuil s'embarquaient pour la vieille France, nous avons vu de hauts personnages venus avec eu à la suite de Wolfe, acquérir, moyennant finance, les plus beaux domaines dans les environs de Québec : les conquérants, ici, ne firent pas de confiscations à la mode européenne. Au reste, les articles de la capitulation s'y opposaient.

L'Angleterre, en 1633, avait restitué Québec à la France après l'avoir occupé près de quatre ans ; (1) en agirait-elle de même en 1759 ? cela semblait peu probable.

La perte du Canada était un embarras de moins.

A la cour de Louis XV, on se fichait comme de l'an quarante "des quinze milles arpents de neige perdus pour a France, "enfin le roi et madame Pompadour dormiraient contents."

Cependant, le cas où le Canada serait rendu, méritait considération. Parmi les émigrants, il y avait des gens prudents, fort prévoyants même ; de ce nombre était le Sieur Joseph Gaspard Chaussegros de Léry.—On trouve ensuite au contrat de vente du 16 sept. 1762, où il est représenté par son procureur, M. Jean Max Landriève, "commissaire préposé à l'embarquement des Français en cette colonie," on trouve, dis-je, une clause stipulant que si le Canada est retenu par l'Angleterre, ce sera une vente, moyennant le prix de 12,000 livres. Si au contraire, le Canada est rendu à la France, ce ne sera qu'un bail, dont la vente représentera l'intérêt des douze mille livres capitalisées à 6 p. c.

Parmi les titres de propriété, que feu M. John Porter a légués à un propriétaire récent, le Col. Andrew Stuart, il se trouve un acte de concession fort ancien, datant du 23 janvier 1652, celui de Gilles Esnart, le premier concessionnaire. Il appert aussi que les anciens voisins, les Hamel

(1) Il paraîtrait que l'un des motifs les plus puissants pour cette restitution, ce fut la promesse que Louis XIII fit à Charles Ier d'Angleterre de solder de suite les 400,000 écus qui restaient dues sur le douaire de la reine Henriette, son épouse, si l'on rendait Québec.

et les Routier, se dessaisirent par divers actes de ventes entre 1735 et 1740, de plusieurs lots, au profit des auteurs des propriétaires actuels : entre autres titres translatifs de propriété l'on voit celui du 6 avril 1740, où Antoine Routier et son épouse vendent une terre au Sieur Joaquin dit Philibert. Qui était ce Joaquin dit Philibert de 1740 ?

Etait-ce le même que "Joaquin dit Philibert," qui, en 1735, posait la première pierre de l'antique édifice plus tard "Freemason Hall" la salle des Francs-maçons, sur le site duquel est érigé le Bureau de Poste actuel, rue Buade ?

Ceci nous fournirait-il la solution de la mystérieuse inscription du chien : "Qui ronge l'os'.........laquelle inscription intrigue les antiquaires de temps immémorial et existait à coup sûr, le 18 septembre 1759, quand Québec capitula, puisque le capitaine John Knox, un des officiers de Wolfe, la reproduit intégralement au Tome II de son journal du siège.

Laissons au juge Henry la tâche de nous décrire les rares aptitudes de sa "bande de héros" les congréganistes (1) pour vider les caves, les salons, les écuries et les poulaillers des Royalistes de Québec, insensibles aux charmes de la liberté.

" La petite armée d'Arnold avait retraité à la Pointe-aux-Trembles, le 25 nov. (1775). Le 2 décembre elle rebroussa chemin, revint vers Québec et atteignit le soir même, Ste-Foye...

" Le 12 décembre, officiers et soldats n'avaient d'autres vêtements que des fragments de leurs hardes d'été qu'ils portaient pendant leur désastreuse course : voilà tout ce qu'ils avaient pu sauver. Il y avait alors trois pieds de neige.

" Un beau matin, un individu survint et s'adressant à Simpson, l'officier en faction, il lui dit : Qu'à peu près deux milles en remontant le St-Laurent il y avait une

[1] Les mémoires du temps nomment congréganistes les envoyés du Congrès : les choses ont changé

maison de campagne, appartenant au gouverneur Cromie (Cramahé ?)—bien pourvue de tout ce qui manquait à l'armée, il s'offrit de nous y conduire. On commanda de suite des carrioles. La maison du gouverneur était un élégant logis, coquettement situé sur la rive escarpée du fleuve, à peu de distance d'une (1) chapelle

" Bien qu'en plein hiver, le site accusait le goût exquis et l'abondante richesse du propriétaire. La porte était fermée : nous cognâmes ; la porte principale nous fut ouverte par une Irlandaise, un colosse tel, que je n'ai jamais rencontré son pareil chez le sexe féminin. C'était la gardienne de la maison : ses réponses à nos questions portaient un certain cachet de franchise et d'affabilité.

" Elle nous fit entrer dans la cuisine : une vaste salle bien garnie de ces objets que les bons vivants considèrent indispensables à la jouissance de la vie Nous y trouvâmes, entassés dans un coin, cinq à six serviteurs canadiens, tremblant d'effroi. En examinant le local, nous découvrîmes une trappe, par où l'on pénétrait dans la cave. Nos troupiers s'y aventurèrent et firent main basse sur le contenu : tinettes de beurre sans nombre, saindoux, suif, bœuf, lard, poisson, sel : tout devint notre proie. Tandis que nos soldats furetaient dans ce réduit, notre lieutenant y descencendit pour hâter les opérations. Quant à moi, on m'avait placé en faction au haut de la trappe, adossé au mur et mon fusil en joue comme sentinelle ; j'avais pour mot d'ordre de surveiller les serviteurs. Ma bonne amie, l'Irlandaise, m'invita vivement à descendre dans la cave ; son dessein était de nous y enfermer tous.

" Heureusement sa ruse était trop transparente ; ayant vidé cave et cuisine, nous chargeâmes le butin dans les carrioles ; puis, l'on se dipersa à travers les autres appartements ; c'est là que régnait l'élégance. Les murs et les cloisons étaient tapissés avec goût ; de belles gravures, des

---

[1] En 1775, il n'y avait à Sillery d'autre chapelle que celle des Jésuites, — celle où le revd Père Ennemond Massé avait été enterré en mai 1646 ; un joli petit monument en marque le site.

cartes soigneusement faites, accusaient la main de maîtres. Une superbe vue de la cité de Philadelphie, . sur une grande échelle, prise des environs de *Coopers Ferry* fixa mes regards et me causa quelques remords, mais la guerre et la science, sur les champs de bataille, se respectent peu ; la science succombe dans le tumulte.

"Nous fûmes bien plus sensibles aux charmes des lits de plumes douillets, des beaux couvre-pieds, des couvertes roses qui ornaient les dortoirs. Il y en avait à profusion : nous *prîmes* le tout. Les angles et les coins dans les carrioles servirent de réceptacle aux petits articles.

"Notre cupidité ne put résister à la tentation d'enlever plusieurs douzaine de couteaux et de fourchettes à gaine, d'un fini rare, ainsi qu'un lot de couteaux pour le *dessert*. D'autres objets de bien moins de valeur, ou d'une petite utilité, disparurent également sous l'étreinte avide des troupiers.

"Dans une salle en arrière, il y avait un canapé en acajou artistement sculpté, avec coussins moelleux et couverture de soie figurée ; nos carrioles étaient surchargées d'effets. Plus de place, pas même pour le canapé......Mais les coussins de soie, nous trouvâmes moyen de les emporter.

"Ayant débarrassé Son Excellence de tous les objets pour nous de première nécessité, nous nous mîmes en route, accompagnés des pieuses bénédictions de la gardienne du logis ; elle semblait toute surprise que nous n'eussions pas enlevé plus d'effets. Peut-être avait-elle ses réserves mentales.........qui sait ? mais ce n'était pas notre affaire.

"Arrivés près de la Chapelle, nous rencontrâmes une escouade des nôtres—commandée par Morgan : eux aussi, ils venaient faire comme nous. L'officier en charge parut chagriné à la vue de nos dépouilles opimes. Il continua son chemin et acheva de piller la maison et les écuries de ce qui y restait.

"Grande fut la joie chez nos soldats qui se partagèrent en frère les objets enlevés."

Puis le 13 décembre, le juge Henry nous raconte une autre expédition de même nature et accompagnée des mêmes résultats, qui eut lieu à une autre riche métairie près de Québec. Tout en condamnant au point de vue de la morale ces brigandages d'une soldatesque effrénée, il se console philosophiquement par le fait—que les *Royalistes* (*Tories*) seuls, de Québec, étaient pillés.

Pour la description détaillée de *Meadowbank*, voir *Picturesque Quebec*, page 390-3.

DORNAL, Cap Rouge

Pendant la mémorable invasion des Bastonnais, en 1776, naissait à Dornal, petite ville ou village de l'Ecosse, un enfant du sexe masculin, destiné à fournir, dans sa patrie d'adoption—le Canada—une longue et glorieuse carrière—John Neilson. Tout jeune encore, on le trouve, immiscé au journalisme comme propriétaire et pendant quarante ans, rédacteur de la vieille *Gazette de Québec*, la plus ancienne de nos feuilles périodiques, fondée en 1764 et éteinte en 1874—après cent dix ans d'existence.

Connu surtout vers la fin de sa carrière, comme le Nestor de la presse, l'habile, l'infatigable et patriotique député pour le comté de Québec avait été désigné par le parti de M. Papineau, en chambre, comme délégué de la colonie pour faire connaître à la métropole, nos griefs, en 1822. Il fonda, au Cap-Rouge, Dornal, il y a plus d'un demi-siècle et y expirait, à l'âge patriarcal de 72 ans, en janvier 1848, respecté de tous, pour la sincérité de ses convictions, aimé des Canadiens-français à cause de sa chaude sympathie pour leur cause, bien qu'il eut crût de son devoir de les avertir que la lutte armée que l'on conseillait contre la puissante Angleterre était inconstitutionnelle et ne saurait aboutir qu'à un désastre : ses sages conseils, comme ceux de Quesnel, Cuvillier et autres, ne purent prévaloir.........

Bien que le Canada eut été le théâtre de ses succès oratoires, littéraires et politiques, M. Neilson conserva jusqu'à sa dernière heure un souvenir vivace de son pays natal—le pays de Wallace, de Burns, de Scott ; il en perpétua pour lui la mémoire, dans le nom de sa villa.

" Et dulcis moriens reminiscitur Argos. "

Dornal, drapé de verdure, se dresse sur le versant du sud du chemin du Cap-Rouge, dans les plis de cette impénétrable forêt qui voila pour un temps les vols sacrilèges

et les crimes de Chambers (1) et de sa troupe, il y a un demi siècle.

Nos pères à cette époque ne parlaient jamais du *bois du Cap-Rouge* sans tressaillir d'effroi : c'était leur forêt noire.

La villa avoisine ces carrières de pierre où Cambray, Gagnon, Mathieu, Waterworth et consorts allèrent se tapir dans une petite forge, pour faire fondre en lingots les argenteries dérobées le 10 février 1835, à la chapelle de la Congrégation, qui fait face à l'Esplanade, à Québec, savoir : " une lampe d'argent, valant £20 ; un crucifix, £10 ; une statue de la Vierge, £ 50 ; quatre candélabres, £10 et deux chandeliers, £2.10. " Vol mémorable.

M. John Neilson, le propriétaire actuel de Dornal, fils aîné de l'hon. John Neilson, nous racontait récemment l'effroi que lui causa alors la rencontre fortuite de ces malfaiteurs, une froide journée où, jeune enfant, il revenait de la forêt où il était allé tendre pour les lièvres et les perdrix.

Les goûts prononcés de M. John Neilson pour l'ornithologie datent-ils de cette ère reculée ? Je ne le sais ; mais ce que je sais, c'est qu'il est un de nos meilleurs observateurs du monde ailé et que ses écrits sur ce sujet dans la presse anglaise lui ont valu des éloges chaleureux de la part des naturalistes des Etats-Unis : voilà pour Dornal.

(1) *Les Révélations du crime*—par M. Frs. Real Angers—1837.

LONGWOOD, Cap Rouge

—

1769—1847

" Here, there was laughing of old, there was weeping,
Haply of lovers none ever will know,
Whose eyes went seaward a hundred sleeping
Years ago.
The ghost of a garden fronts the sea,
A girdle of brushhood and thorn encloses
The——square slope of the blossomless bed
Where the weeds that grew green from the graves of its roses
Now lie dead.
The field falls southward, abrupt and broken,
To the low last edge of the long lone land,
If a step should sound or a word be spoken
Would a ghost not rise at the strange guest's hand."
Swinburne—FORSAKEN GARDEN

De longue date j'avais médité faire une visite à la masure délabrée qui jadis fut une demeure ensoleillée, attrayante : Longwood—au Cap-Rouge, près Québec.

Le hasard voulut que le trajet eut lieu, une de ces après-midi ternes et froides du mois de mai, qui n'est pas toujours le mois des feuilles, tant s'en faut.

Longwood avoisine Dornal, le beau manoir de feu l'hon. John Neilson, le *Sage du Cap-Rouge*, dit M. Barthe, sur le côté nord de la voie publique.

C'est là que séjourna, nombre d'années, l'opulent, le laborieux historien du Canada, William Smith ; là, s'était écoulé le soir de sa longue carrière officielle.

Où puisa-t-il ce singulier nom, Longwood ? l'emprunta-t-il à la dernière demeure, à l'historique chalet, où le contemporain [1] de l'hon. William Smith, Napoléon Ier, terminait ses jours, à Ste-Hélène, sous l'écrou de Sir Hudson Lowe ? Le Cap-Rouge et ses verdoyants et paisibles bosquets devinrent-ils, comme Ste-Hélène le fut pour le Petit Caporal, un hâvre de repos, après des jours orageux ?

---

[1] Napoléon 1er, le duc de Wellington et l'historien Smith, naquirent tous trois en 1769.

Le site, en ce moment, n'a d'autres attraits que ceux de son rustique paysage et de ses plantations forestières.

La masure, longue de quatre-vingt et large de près de quarante pieds, n'a qu'un étage : vaste structure en bois, avec une fenêtre en ogive, droit au dessus de la porte d'entrée, destinée à éclairer cette partie des mansardes. Les longues salles au premier, ses mansardes spacieuses, ont dû rendre ce séjour spécialement commode comme résidence d'été. La maison dans l'origine était évidemment peinte en jaune ;—elle est d'un jaune terne maintenant ; les persiennes, à quelque phase de leur existence, ont dû être vertes. Quand je vis Longwood, la villa me sembla aussi triste, aussi délabrée que les neiges et les autans de plusieurs années peuvent rendre une demeure inhabitée.

A l'extérieur, il y avait, selon l'expression du poète Swinburne, " le spectre d'un jardin," qui semblait me narguer ; et quand le concierge fit tourner la clef dans la serrure rouillée de la porte de ce séjour désolé, aux planchers disjoints, aux fondations effondrées, aux ténébreuses chambres avec leurs volets fermés, je m'attendais presque de rencontrer, à l'intérieur, le spectre du vieil historien. Citons encore l'harmonieux barde Swinburne :

" All within is dark as night ;
In the windows is no light ;
And no murmur at the door,
So frequent on its hinge before."

Cependant, le temps avait été où les accents de la harpe, les roulades du piano, le mouvement de pas légers, des réunions d'amis ou d'amants et leur doux parler avaient éveillé de joyeux échos dans les salons maintenant silencieux de Longwood ! La tradition redisait que jadis de somptueux banquets, des soirées brillantes, de grands bals étaient à l'ordre du jour, dans ce lointain passé où Québec se gaudissait de sa frigante garnison militaire, et pendant la belle saison, de nombreuses frégates, mouillées en rade, sous les canons de sa menaçante citadelle.

Et ces arbres muets, magnifiques rideaux,
Ont prêté leur tenture à maints riants tableaux.
Ils ont vu les valets dans les vastes corbeilles,
Porter les blonds gâteaux et les noires bouteilles,
Mettre au bain, dans le flot du limpide courant,
Les flocons de cristal pleins d'un vin transparent,
Et mollement couchés sous les ombres épaisses,
Les jeunes gens d'alors et leurs jeunes maîtresses
....
Où donc sont ces rieurs ? Où la dance folâtre ?
Où donc ces pieds mignons, ces épaules d'albâtre ?
Où toute cette joie ? Où les neiges d'autan.

AUGIER.

Et lui le seigneur de céans, à combien de bals, au club [1] des Barons ? à combien de banquets annuels avec les vétérans de 1775, chez Menut ? [2] à combien de *levers* au château St-Louis, n'avait-il pas assisté, depuis le mémorable lever du 6 décembre 1786, où Son Excellence, Lord Dorchester s'était réservé le monopole des baisers, tel que le digne père de l'historien, l'hon. juge-en-chef Smith l'a si bien décrit, dans sa lettre à son épouse ? à combien de fêtes champêtres, à Powell Place, n'avait-il pas pris part, au temps où notre admirable raconteur, M. De Gaspé, allait manger de la crême à la glace chez Sir James H. Craig ? à combien de joviales soirées chez le Duc de Richmond, M. Smith n'a-t-il pas été présent, sans compter les réunions littéraires du comte de Dalhousie, les réceptions de Lord Aylmer, les fêtes de Lord Gosford et, plus tard, les diners de Spencer-Wood ?

L'hon. William Smith, fils du savant juge en chef de New-York, en 1780, juge en chef du Canada, en 1785, était certainement un des personnages les plus considérables en cette ville, pendant plus d'un demi-siècle ; son rang élevé comme membre de l'exécutif, grâce à Lord Bathurst, son protecteur ; ses autres importantes charges publiques ; ses goûts cultivés, littéraires ; ses recherches incessantes au profit des annales canadiennes, en un temps où nos archi-

(1) Le Club des Barons existait en 1805. Les négociants les plus huppés de l'époque en faisaient partie : l'hon. Mathew Bell, mort en 1849, John Blackwood et autres. La grande majorité se composait d'anglais. L'hon. Chs de la Naudière, mort en 1811, en était membre.

[2] Alexandre Menut, maître d'hôtel et cuisinier célèbre de nos anciens gouverneurs, avait ouvert une hôtellerie en renom sur le chemin de la petite rivière Saint-Charles : on la nommait le *Blue House* : les vétérans du siège de 1775, Caldwell, Fraser et autres s'y rendaient pour le grand dîner annuel du 31 décembre, en souvenir de la défaite des yankees, au Sault-au-Matelot.

ves, voilées au commun des mortels, enfouies dans les voûtes souterraines de l'ancienne Chambre d'Assemblée au haut de la côte la Montagne, n'était accessibles qu'à d'infatigables chercheurs comme M. Smith : tout concourt à prêter de l'intérêt au temps, aux travaux et au souvenir du vieux maître de Longwood.

Mais pour l'hon. conseiller Exécutif, parmi les nombreuses automnes qu'il avait bravées, il en vint une où les arbres qu'il avait plantés refusèrent de lui prêter leur doux ombrage ; où les roses qu'il avait cultivées, semblèrent lui redonner moins de parfum ; où les avenues de ce jardin, si artistiquement disposées, cessèrent de réjouir ses yeux affaiblis. Il le croyait au moins.

C'est alors qu'il jugea que le temps était venu de dire adieu à son petit Eden du Cap-Rouge ; qu'il se hâta de regagner ses quartiers d'hiver à Québec, avant que la nuit, la nuit profonde et sans réveil, n'appesantit sa paupière.

Le 17 décembre 1847, ceux qui lui étaient chers lui fermèrent les yeux, à l'âge de 78 ans, à sa maison de ville, rue St Louis, à Québec.

Il avait légué Longwood à son fils Charles Webber, qui y passa plusieurs étés avec son épouse ; en 1879, Charles Webber Smith expirait, en Angleterre.

Depuis ce temps, le silence règne en maître dans les salles de Longwood déserté. (1) On peut encore lui appliquer les lignes tracées par Swinburne :

> " Not a flower to be prest of the foot that falls not.
> As the heart of a dead man the seed-plots are dry,
> From the thickets of thorns whence the nightingale calls not,
> Could she call, there were never a rose to reply. "

[1] Depuis que ceci a été écrit, Longwood a été demoli.

REDCLYFFE, Cap Rouge

—

Cher M. Sulte. Vous vous rappelez sans doute, avoir remarqué dans mon salon, parmi les tableaux, etc., se rattachant à l'histoire canadienne, deux lithographies, portant la signature de la célèbre société Lemercier, à Paris. Je crois vous avoir dit alors que je les prisais comme souvenir de famille, légués à Madame LeMoine par son vieil oncle, M. Henry Atkinson.

L'une rappelle la fastueuse résidence de l'oncle à Spencer Wood, incendiée, le 12 mars 1860, reconstruite en 1861, en vertu d'un vote de la Législature, sous le ministère John Sandfield McDonald, certainement avec moins d'élégance, bien que plus vaste, que lorsqu'elle hébergeait avant 1850, l'opulent et lettré négociant que je viens de nommer.

L'autre lithographie représente le cottage *orné*, maintenant Redclyffe, au haut de l'antique cap, à huit milles de Québec, connu à l'histoire sous le nom de Cap-Rouge, à cause de la couleur du sol.

Ce tableau vous retrace la vallée de St-Augustin ; au bas, on discerne d'abord le pont du village ; puis, une petite rivière qui serpente v rs le nord. A son point de jonction avec le St-Laurent, elle offre un hable en miniature, abri contre les vents d'ouest, du nord, du nord-est.

J'ai aussi dû vous dire que dans cette villa du Cap-Rouge s'écoula l'enfance de votre ami, mon épouse. Examinons en détail le local.

Le pittoresque cottage de M. Atkinson, qui date de 1820, aggrandi depuis, appartenant maintenant à M. Amos Bowen. Voyez le, perché comme un aire d'aigle, parmi les verts sapins qui couronnent le cap escarpé haut de près de deux cents pieds ; le majestueux St-

Laurent en baigne la base, laissant tout juste aux voitures un étroit sentier, un prolongement de la rue Champlain. A l'ouest de la piazze de cette habitation aérienne, surtout du petit pavillon accroché au flanc du cap, l'œil embrasse, vers le sud-ouest, un panorama immense.

A l'est et à l'ouest se prolongent à perte de vue, les flots azurés du grand fleuve, sillonné de navires, de vapeurs, de radeaux, de remorqueurs.

Au sud, Etchemin et ses estacades, ses moulins ; St-Nicolas, la mugissante cataracte de la Chaudière, taillées dans les falaises abruptes de la côte ; en aval, presqu'invisible par la distance, la chaîne altière des montagnes groupées sur nos frontières et celles du Vermont.

A l'ouest, St-Augustin, ses champs de blé, ses verdoyants bocages, " ses chènes, ses aubépines blanches, ces vignes sauvages, " ses belles érablières, sa fertile vallée, ses grèves jonchées de bois quarré ; puis les blanches maisonnettes des *beaumiers*, dispersées çà et là : vues du haut du cap par un beau soir d'été, ne dirait-on pas des camps de cygnes ou de mauves endormies sur la rive.

Au lever et au coucher du soleil, pendant la belle saison, l'ensemble des objets à cet endroit a quelque chose de ravissant. Il en est qui en préfèrent le spectacle à celui que présentent Spencer Wood et Woodfield. Je suis de ce nombre. Je puis en parler sciemment, pour l'avoir goûté plus d'une fois. Qui sait si au charme du lieu, il ne s'en mêlait pour moi un autre, que le paysage seul ne saurait donner ?

M. Atkinson, en se taillant un domaine en plein bois, fit comme aurait fait un habile jardinier paysagiste. Il appela à son secours, il sut adapter le pays, les arbres, les rivières, les collines et vallées au tableau qu'il entendait créer,—un paysage difficile à égaler même à Sillery où la nature a tant fait.

Le site à sa disposition, un plateau bien boisé avait en superficie plus de cents âcres et une exposition méridionale.

Il eut bientôt dressé un plan, une carte du lieu. Parterres à fleurs, verger, boulingrin pour un *Archery Club*, jardin potager, pâturages, fontaine jaillissante, sentiers perdus dans la forêt aboutissant à un ruisseau ou à un siége rustique, haies vives pour masquer les fossés ou les clôtures : tout naîtra, se transformera, se terminera comme par enchantement. De grands arbres, géants de la forêt primitive devront céder sous la hache de son garde-forestier, bien qu'il soit un de ceux profondément convaincu de la vérité de la maxime :

" Quel livre vaut un arbre auguste et tout en fleurs?
L'homme fait en six mois un livre et des meilleurs,
Dieu met cent ans à faire un chêne. "

Ce lieu, comme ayant été l'endroit où séjournaient Jacques-Cartier et Roberval, le premier en 1541-42, le second en 1543-44, se recommande spécialement à l'attention de l'historien et de l'antiquaire.

Voici comment on le trouve mentionné au volume de Hawkins, *Historical Picture of Quebec*, publié, en 1834. " Nous touchons à un point fort intéressant dans l'histoire locale ; on a prétendu que les vieux historiens semblaient ignorer le dernier voyage de Cartier. Il en est parmi eux qui lui font établir un fort au Cap Breton, et qui confondent ses opérations avec celles de Roberval. Le lieu exact où Cartier passa son second hiver, au Canada, n'est pas consigné dans aucune publication qui nous est connue. Voici comment Haikluyt le décrit : " *Après lesquelles choses, le dit Capitaine fut avec deux barques amont la Rivière audelà de Canada,*" *il s'agit du promontoire de Québec*—" *et du Port de Sainte Croix, pour y voir un Hâvre et une petite Rivière qui est environ quatre lieues plus outre,* (1) *laquelle fut trou-*

(1) Une note au bas de la page de la *Relation des Voyages de Jacques-Cartier*, publiée par la *Société littéraire et historique*, en 1843, ajoute " Aujourd'hui la Promontoire du Cap Rouge." La relation du troisième voyage est traduite de Hackluyt (*Hackluyt's Collection of Early Voyages, Travels and Discoveries, London*, 1810.)

Une seconde note à la page 74 de la Relation porte " La description donnée par Cartier de cette Rivière et Hâvre, correspond parfaitement à la position de la *Rivière du Cap-Rouge*, située à trois lieues et demie de Québec ; et les détails qu'il nous donne sur tout les environs de cette Rivière nous retracent exactement : le Cap-Rouge d'aujourd'hui ; une partie de la Forêt qui avoisine ce Cap du côté du Sud du Fleuve St-Laurent, ainsi que le terrain situé de l'autre côté et à l'ouest de la *Rivière du Cap-Rouge*, lequel forme une espèce de plateau et s'élève ensuite en forme d'amphithéâtre. " Cette note me parait de la rédaction de l'ancien Président de la *Société littéraire et historique*, G. B. Faribault.

vée meilleure et plus commode pour y mettre ses navires à flot et les placer, que l'autre.. ....La dite Rivière est petite, et n'a pas plus de cinquante pas de largeur, et les navires tirant de trois brasses d'eau peuvent y entrer de pleine mer, et à basse mer, il ne s'y trouve qu'un chenal d'un pied ou environ......... L'entrée de cette Rivière est devers le Sud, et elle va tournant vers le Nord en serpentant ; et à l'entrée d'icelle vers l'Est, il y a un Promontoire haut et roide où nous pratiquâmes un chemin en manière de double montée, et au sommet, nous y fîmes un Fort, pour la garde du Fort qui était au bas, ainsi que des Navires et de tout ce qui pouvait passer tant par le grand Fleuve que par cette petite Rivière." Qui, demande Hawkins, à la lecture de cette description si précise peut douter que l'embouchure de la petite rivière du Cap-Rouge, ne fut la station choisie par Jacques-Cartier, pour le lieu de son second hivernage en Canada.

Sa peinture de la nature du sol et du paysage des deux côtés de la rivière du Cap-Rouge, est d'une exactitude aussi frappante que l'extrait que nous venons de donner.

" Le lieu précis où Jacques-Cartier construisit son second fort—agrandi plus tard par Roberval—a été déterminé par une personne instruite de Québec, comme ayant été au sommet du cap même, peu distant de la belle villa et dépendances de M. H. Atkinson, c'est-à dire à une distance d'un acre, au nord de sa demeure où l'on voit un tertre artificiel, planté d'arbres, accusant une grande antiquité, et comme il ne paraît pas que l'on y construit des retranchements, soit dans le cours de la campagne de 1759—ou pendant le blocus de Québec, par les Américains en 1775, il est extrêmement probable que c'est là qu'il faut aller chercher le site si intéressant et les restes du vieux fort en question.

Jacques-Cartier, à son retour du fort de Charlesbourg Royal, eut occasion de se convaincre que les soupçons qu'il entretenait quant aux dispositions hostiles des Aborigènes étaient bien fondés Il fut informé que les indigènes se tenaient à l'écart, loin du fort et qu'ils avaient cessé de lui emporter comme par le passé, du poisson et des provisions Quelques-uns des siens qui étaient allés à Stadacona lui firent part qu'un rassemblement d'Indiens plus nombreux qu'à l'ordinaire y avait eu lieu, et comme il avait toujours conclu que de tels rassemblements présageaient un

danger prochain, il disposa tout dans le fort en prévision d'une attaque.

Au moment critique et cela au regret de tous ceux qui s'intéressent aux annales canadiennes, la relation du troisième voyage de Cartier se termine brusquement. On ne peut rien savoir de ce qui se passa au Cap-Rouge. Il est probable qu'il n'y eut pas de collision entre Cartier et les Aborigènes, bien que la position des Français à raison de l'infériorité de leur nombre a dû lui causer beaucoup d'anxiété.

On a vu que Roberval, malgré ses hautes dignités et son caractère entreprenant, ne remplit qu'une année plus tard, l'engagement qu'il avait pris de suivre Cartier, avec les munitions nécessaires à la fondation d'un établissement.

Cette année là, le Lieutenant-du-Roi avait approvisionné trois grands navires, en grande partie aux dépens du roi, y avait rassemblé deux cents personnes—plusieurs de bonne maison,—et des colons des deux sexes. Il fit voile de La Rochelle, le 16 Avril, 1543, sous la conduite d'un pilote expérimenté du nom de Jean Alphonse, de Saintonge. Les vents de l'ouest l'empêchèrent d'aborder à Terre-Neuve, avant le 7 Juin Le 8, il entrait dans la rade de St-Jean, où il trouva dix-sept vaisseaux, occupés à faire la pêche. Pendant son séjour en cet endroit, il éprouvait une désagréable surprise, par l'arrivée de Jacques-Cartier, revenant du Canada, où il avait été envoyé l'année précédente avec cinq vaisseaux. Cartier avait hiverné au fort ci-devant désigné ; il allégua comme raison pour laquelle, il l'avait abandonné " qu'avec sa petite troupe, il ne pouvait faire face aux sauvages qui chaque jour le harcelaient. " Il persista néanmoins à faire un rapport avantageux de la richesse et de la fertilité du nouveau pays. D'après la relation du voyage du Roberval dans Hackluyt " Cartier aurait exhibé des échantillons d'or trouvés au Canada, qui, soumis au creuset, donnèrent de bons résultats. Il était aussi porteur de diamants trouvés au promontoire de Québec, d'où le *Cap aux Diamants* a emprunté son nom. Le Lieutenant-Général (Roberval) qui avait emmené des renforts en hommes si importants et des secours si considérables en munitions pour l'établissement, pressa fort Cartier de retourner au Cap-Rouge, mais sans succès

Il est fort vraisemblable que les Français peu disposés à affronter un hiver pénible en Canada, ne permirent pas à leur chef, de suivre la fortune et d'épouser les idées particulières, de Roberval.

Qui sait si l'amour du pays ne prévalut pas sur l'attrait des aventures, et si, à l'instar d'individus qui croient avoir rempli leur part du contrat qu'ils avaient entrepris, ils refusèrent d'encourir de nouveaux périls sous un nouveau chef? Pour échapper à une rupture ouverte, Cartier leva l'ancre dans le cours de la nuit et fit toute voile pour la France.

Il est impossible de ne pas regretter qu'une si glorieuse entreprise ne se soit terminée d'une manière si peu digne. S'il eut regagné son fort, avec les secours puissants que Roberval lui fournissait, il est fort probable que l'établissement eut eu une existence permanente. Cartier ne fit pas d'autre voyage au Canada ; il s'occupa à terminer une carte hydrographique, qu'il avait dressée de sa propre main. En 1587, elle existait encore à St-Malo, en la possession d'un de ses neveux, Jacques Noël, qui plus tard montra beaucoup d'ardeur à développer le vaste pays découvert par son oncle. On a de lui deux lettres, relatives aux chartes et aux écrits de Jacques-Cartier : la première, écrite en 1587 et les autres, une année ou deux plus tard ; il y mentionne que ses deux fils, Michel et Jean Noël, étaient alors au Canada et qu'il attendait leur retour. Cartier expira quelque temps après être revenu en France, après avoir sacrifié sa fortune, dans ses projets de découverte. Comme indemnité pour les pertes subies par leur oncle, ce Jacques Noël et un autre neveu, de la Nauray Châton, reçurent en 1588, un privilège exclusif de faire le commerce du Canada, pendant douze ans : privilège qui fut révoqué quatre années plus tard."

BOISBRILLANT, Ste Foye

—

"Dans le calme du soir, il fait bon de l'entendre
Il fait bon d'aspirer dans un air frais et doux
Ces odeurs de gazons, ces parfums d'herbe tendre
Qui du talus des prés, s'élèvent jusqu'à nous."
(LA VIE RURALE, *Autran.*)

Pour qui a visité le champêtre séjour de M. LeSage à cette intéressante saison où nos bois-francs reçoivent leur plus riche, leur suprême décor,—les teintes éblouissantes de l'automne,—nul nom ne semble mieux approprié au site.

Il y a autre chose, voyez vous, à Ste-Foye, que le monument des Braves de 1760, le champ de bataille de Murray. Des bouquets de verdure variés qui couronnent les hauteurs, il en est peu en octobre qui captivent davantage l'œil du touriste, que le bois multicolore qui sert de dôme et de rideau à l'ancienne métairie de feu George Honoré Simard, jadis membre du parlement canadien. On l'aperçoit de la voie publique, comme une verte girandole, nuancée d'or, de bronze, d'écarlate, de rose, à l'extrémité de la superbe avenue *macadamisée* qu'il y pratiqua.

Ce joli domaine a passé depuis à M. Siméon LeSage, député-ministre des Travaux Publics, qui en a restauré, embelli le corps de logis principal.

Comme moi, vous avez pu remarquer que plusieur lustres se sont écoulés depuis que l'aimable chroniqueur de la *Revue Canadienne*, S. LeSage, a dit adieu aux prés émaillés de fleurs et aux parterres des lettres canadiennes pour se vouer à la vie prosaïque et affairée d'un fonctionnaire public : maintenant les seuls prés, les parterres, les uniques champs qu'il affectionne, ce sont ceux de Pomone et de Cérès.

Vous, mon cher historien, qui depuis de longues années êtes claquemuré dans un département à Ottawa, vous ne

soupçonnez pas—peut-être vous ne saurez jamais—tout ce que la vie des champs a de charme, la solitude des bois d'inénarrables jouissances !

Je me trompe ; n'est-ce pas vous qui en 1866, en célébrant les côteaux de la Baie-du-Febvre, avez écrit :

Les blés sont beaux. Les champs sont verts.
Le soir tombe sur la prairie,
L'oiseau répète ses concerts,
Je m'enivre de poésie !

Mon pied froisse les doux gazons
Tous parfumés de fleurs sauvages,
L'odeur des foins monte aux maisons,
Plus de bruit dans les pâturages.

(*Les Laurentiennes*).

Si un bon matin, vous vous éveilliez, avide de repos, d'air, de liberté, vous écriant : *Eo rus* ; mon cher, donnant à tous les diables DuCreux, Hennepin, la Potherie, les *Relations des Jésuites*, je vous dirais : Cinglez vers l'ancienne capitale, allez chez notre excellent agronome LeSage, étudier les résultats de la cendre ou du phosphate sur les prairies—admirer les formes de ses *Berkshire*, de ses *Alderney* et de ses *Clyde*, soit à *Boisbrillant*, soit à sa ferme modèle du lac St-Jean, à Iberville, si vous en avez le loisir ; vous y verrez bien d'autres belles choses.

A Boisbrillant, il y a plus qu'une savante exploitation agronomique. A certaines heures du jour, il y des soleils d'automne d'une incomparable douceur ;—à l'est, au nord, à l'ouest, des coups d'œil ravissants sur tout le parcours de cette pittoresque vallée du St-Charles, à vos pieds, où serpente vers l'est la rivière à laquelle le Grand Vicaire de Pontoise, Charles de Bouës laissa son nom, il y a plus de deux siècles ; vous y verrez encore un spectacle d'une magnificence à rendre envieuse la magicienne Armide en ses jardins enchantés, lorsque l'érable, le chêne, le hêtre, les grands pins abandonnent aux zéphirs leurs chevelures roses, acanthes, bronzées ou encore vertes, en ces jours enivrants de mélancolie, voisins de l'été de la St-Martin.

BELMONT, Ste Foye.

—

Propriétaires : RR. PP. Jésuites, 1649—l'Intendant Talon, 1670—le général James Murray, 1765—Sir John Caldwell, 1810,—John W. Dunscomb, 1851—Geo. Wakeham, 1885.

" ......Sur cette même plaine "
Qui vit fuir les géants dont ma pensée est pleine,
Un combat olympique est encore engagé ;
D'un côté, c'est Murray, l'illustre capitaine;
De l'autre Lévis qui veut, dans sa noble haine,
Que l'honneur français soit vengé.
(*Les Québecquoises*, *W. Chapman*)

Si je ne puis, très cher antiquaire, vous faire part de l'origine du nom de cette ville, agréez au moins que je vous esquisse, *currente calamo*, ce petit château des seigneurs Caldwell, converti comme vous savez, depuis quelques années, par M. Wakeham, le propriétaire actuel, en *Maison de Santé*, pour le traitement de ceux qui abusent du jus bienveillant de la treille.

C'est pour le coup, mon cher historien, que je devrais vous emprunter cette magique baguette qui vous sert à repeupler notre passé.

J'aimerais fort, voyez-vous, à évoquer quelques-uns de ces pâles fantômes qui chaque automne, au jour fatidique des *Trépassés*, à minuit sonnant, sont tenus de se donner rendez-vous en ce morne manoir—à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur—de se grouper comme jadis à l'abri des chênes et des pins séculaires de Belmont—hôtes et convives ou hommes de guerre.

—Crémazie n'aurait-il pas fait un pèlerinage au cimetière Belmont, avant d'écrire " *La Promenade des Trois Morts ?* "—

* * *

Quand pour la première fois—j'étais alors dans l'âge des illusions—mes pas retentirent dans ces longs corridors,

cette suite de chambres, un tant soit peu sombres, silencieuses, désertes (la maison était inhabitée) ; quand je traversai cette spacieuse salle à manger—à riches lambris cintrés, restes fastueux d'un autre âge ; que j'évoquai les souvenirs, les martiales légendes de l'antique manoir, les traditions de cette hospitalité sans borne des Caldwell, dont trois générations y avaient succédé aux anciens maîtres sous la domination française, j'éprouvai, vous l'avouerai-je, malgré moi, d'étranges émotions.........

Ces grands arbres, qui ont survécu à la forêt primitive, me suis-je dit, de combien d'embuscades indiennes, de combien de sanglantes luttes n'ont-ils pas été les muets témoins, depuis l'ère reculée où le féroce aborigène décapitait aux environs, un peu au sud, vers Sillery, ce pauvre frère Liégeois, en 1655, jusqu'à l'époque où Richard Montgomery y parquait, pour l'hiver, ses hordes indisciplinées, en novembre 1775 !

> " Arbres...sacrés ! chaque nuit sur leurs branches
> Les morts vont en pleurant sécher leurs toiles blanches,
> Et les joyeux lutins, autour de leurs vieux troncs,
> Les petits nains velus viennent danser en rond "
>
> "LES CHÊNES" *Brizeux.*

L'imagination, cette aimable folle du logis me prêtant ses ailes vagabondes, je croyais y voir une escouade de militaires de Louis XV, caracolant sur leurs petits chevaux normands, des portes de Québec vers les pittoresques hauteurs de Ste-Foye ; je les voyais plus tard, assis sous le dôme touffu des bois, pour le goûter du midi, trinquant gaiement leurs verres *more majorum*, et faisant retentir les échos d'alentour des bruyantes santés qu'ils portaient au maréchal Saxe—car la nouvelle de la victoire de Fontenoy [1] venait d'être notifiée au lieutenant du roi de France, en son *Château St-Louis* : on était en 1745.

Attention, mon brave historien ! un autre incident encore plus palpitant invite le *beau monde* de la vieille capitale à ce chemin de Ste Foye, faisant face à Belmont, le *Hyde Park* de Québec, au rapport d'Emily Montague : on cause, on

[1] La bataille avait lieu le 11 mai 1745.

s'interroge, on se réjouit, on répète à diverses reprises : "Carillon" "Montcalm," "Nos Milices," avec des vivats ; c'est que, voyez-vous, la grande nouvelle du jour, la victoire du 8 juillet 1758, la journée de Carillon, est dans toutes les bouches.

* *
*

Congédiez maintenant cette agréable mais quelquefois peu sûre messagère qui a nom l'imagination, et laissez vous conduire par votre bonne amie, la muse de l'histoire. Bigot et sa triste sequelle a passé ; l'horizon s'est assombri. Que voyez-vous par cette humide journée de septembre 1759, là-bas, à l'est, dans la vallée du St-Charles ? Un peloton, confus de fuyards, me dites-vous, traînant à la hâte vers le pont de bateaux qui les sépare du camp à Beauport, un drapeau blanc, maculé de boue, souillé, déchiré par les ronces du chemin de Ste-Foye ; ce sont "nos gens" qui partent pour ne jamais revenir, et leurs féroces poursuivants, ce sont les *Montagnards de Fraser*, ces terribles *petites jupes* de Louisbourg et des plaines d'Abraham, " qui ne donnent, ni ne demandent aucun quartier."

* *
*

Et puis, mon cher historien, la toile mouvante de l'histoire se déroule encore et vous présente un autre spectacle, une fantasmagorie qui semble vous réjouir.

Eh bien ! oui, cette fois les rôles ont changé.

Les fuyards, ce sont les terribles *petites jupes* de Murray, et les poursuivants, ce sont les soldats de Lévis, nos milices et les sauvages. On est au 28 avril 1760 ; des mares de sang rougissent la neige du chemin ; les sauvages scalpent sans relâche sur tout ce domaine où s'élève Belmont : l'histoire nous a conservé tous les détails de la sanglante journée.

Puis la scène subit une autre transformation : nous voici en novembre 1775.

Les mousquetaires de Rhode-Island, les carabiniers de New-York, les francs-tireurs du Vermont, campés sur les

hauteurs de Sillery et de Ste-Foye, ont eu soin en arrivant de s'approprier la maison de campagne du général Murray—faisant main-basse sur ses bœufs, ses moutons, ses chèvres, ses porcs.

A Noël, 1775—bombance en ces lieux pour tous ces messieurs, mais non pas au *jour de l'an.* Car, la veille, la prison ou la fuite réclamera tous ces héros qui s'éreintent, s'immolent, pour nous apporter en don la liberté dont nous faisons fi : tous ceux, dis-je, que la mort n'a pas marqués au front, à Près-de-Ville et au Sault-au-Matelot.

Aux embuches des sauvages, au sifflement des balles, au bruit du canon et des fanfares guerrières, aux " nombreuses chevelures accrochées aux buissons du chemin," en 1655, 1759, 1760, 1775, un tout autre état de choses a succédé, une ère d'apaisement.

* *
*

L'opulente famille des Caldwell s'y installera pendant la belle saison : les Caldwell, dont le chef, le col. Henry Caldwell, après s'être distingué sous le général Wolfe, aux Plaines d'Abraham, commanda avec bonheur la milice anglaise de Québec, pendant tout le blocus de 1775-76. Il expirait en 1810, receveur général de la Province. Son fils John, ayant hérité d'un titre nobliaire en Irlande, devint Sir John Caldwell—il était seigneur de la seigneurie de Lauzon, divisée et subdivisée depuis en une dizaine de paroisses, dans le comté de Lévis.

Sir John possédait de grands moulins, de vastes *scieries*, à la Rivière-du-Loup, en bas ; à Lévis et ailleurs, occupant une partie de l'année un joli et solide manoir, qu'il s'était fait construire dans le beaucage, près de la rive, à Etchemin.

Papineau, Neilson, Bourdages, vers ce temps, lui firent passer de mauvais quarts d'heure en chambre, et pour cause.

Il expira à Boston, en 1842—laissant Belmont à son fils, Sir Henry Caldwell, mort vers 1860. J'ai donné dans le *Picturesque Quebec* un compte-rendu de certains banquets

pantagruéliques qui réunissaient jadis la bonne société de la vieille capitale à Belmont. Si vous désirer savoir comment je m'y suis pris pour retracer la série des propriétaires de céans, je vous dirai que quand j'écrivis les *Maples Leaves*, en 1865, mon vieil ami, M. Dunscomb, alors percepteur des Douanes, eut l'obligeance de me passer ses titres de propriété : et voilà.

Le 30 déc. 1857, la Fabrique de Notre-Dame de Québec fit l'acquisition de cinquante-sept arpents en superficie du parc de Belmont pour la nécropole qui porte ce nom et où dorment maintenant du long sommeil nombre de Québéquois : entr'autres, l'historien Garneau, et l'antiquaire Faribault.

*
* *

Quant au domaine même, il comprenait primitivement 450 arpents de terre ; des fenêtres de Belmont, le spectacle des campagnes environnantes est grandiose et frappant à l'extrême. On peut compter presque douze clochers d'église, etc.

HOLLAND FARM, Ste-Foye

Cette riche métairie, sur le chemin Ste-Foye, à deux milles de la cité, rappelle par ses maîtres l'ancien aussi bien que le nouveau régime—leurs progrès, leurs vicissitudes, leur renaissance.

En 1740, sous ces sapins, a dû se dresser une de ses antiques demeures en pierre, à un étage, passablement étroites, à pignons pointus, à fenêtres à petits carreaux comme l'on en voit encore,—épaves d'un autre âge,—le long de la côte de Beaupré, la maison de campagne de ce respectable syndic des marchands, Jean Taché, l'ancêtre de Sir E. P. Taché. Il tenait ses comptoirs sur la rue St-Pierre, en la basse-ville de Québec et possédait aussi le site et la bâtisse où s'imprime maintenant le *Morning Chronicle.*

C'est là vraisemblablement qu'il venait en villégiature aux étés qui suivirent son mariage en 1742, avec Demoiselle Marie-Anne Joliet, de Mingan, petite-fille du célèbre découvreur du Mississippi, Louis Joliet.

Sous ce toit champêtre, plus d'une fois, la bonne société de la capitale a dû venir s'asseoir, conviée par le riche, intègre et lettré membre du Conseil Supérieur, M. Jean Taché : le quartier était *fashionable.*

Le vertueux fonctionnaire, à l'instar de ses collègues, venu de la vieille France, était, lui aussi, tourmenté de ce à quoi les Anglais ont donné le nom pittoresque de *earth hunger*, une incurable convoitise de biens-fonds, comme nous avons eu occasion de le remarquer chez les plus distingués d'entre eux : Giffard, Montmagny, Talon, de Léry, Repentigny, Juchereau Duchesnay, Jean Bourdon, Taschereau, La Gorgendière, etc.

Les compagnons d'armes de Wolfe étaient pris du même mal, Murray Cramahé, Caldwell, Holland, Cameron,

les Ross, etc., etc. Tous ces messieurs s'évertuèrent à devenir grands propriétaires autour de Québec ; les seigneuries surtout les tentaient, celles mises en vente par des propriétaires repassant en France. On achetait alors ; pas de confiscations : les articles de la capitulation s'y opposaient. On n'était pas à Grand-Pré, mais à Québec, les gens ne refusaient pas de prêter le serment (1) d'allégeance. La manière de traiter les vaincus variait : et le précédent que Louis XIV désirait établir en 1689, ne fut pas suivi, par George III, à Québec ; il l'avait en Acadie.

Quant à Lord Jeffery Amherst qui avait risqué ses précieux jours, pour prêter main-forte à Wolfe, et qui l'année suivante, imposait la loi du vainqueur à Lévis, il ne se contentait pas d'une simple seigneurie, voir même une baronnie, l'*earth hunger* chez lui était à l'état chronique. Il réclama pour sa royale part—*ego nominor Leo*,—la riche succession des Jésuites, (2) dévolue à la couronne de la Grande-Bretagne, à la suppression de l'ordre par le S. Père ; pendant près de quarante ans, lui et les siens ne cessèrent de faire valoir cette réclamation. Finalement, le souverain ne trouva d'autre alternative pour ne pas froisser le haut

(1) Voici ce que le grand roi écrivait à son vice-roi d'Amérique, en 1689 :

" Si parmi les habitants de la Nouvelle-York il se trouve des catholiques de la fidélité desquels il croye se pouvoir assurer, il pourra les laisser dans leurs habitations, après leur avoir fait prêter serment de fidélité à Sa Majesté......

Il pourra aussi garder, s'il le juge à propos, des artisans et autres gens de service nécessaires pour la culture des terres, ou pour travailler aux fortifications, en qualité de prisonniers.... Il faut retenir en prison les officiers et les principaux habitants, desquels on pourrait retirer des rançons, à l'égard de tous les autres étrangers (*ceux qui ne sont pas Français*,) hommes, femmes et enfants, Sa Majesté trouve à propos qu'il soient mis hors de la colonie et envoyez à la Nouvelle-Angleterre, à la Pennsylvanie, ou en d'autres endroits qu'il jugera à propos, par mer ou par terre, ensemble au séparement le tout suivant qu'il trouvera plus sur pour les dissiper et empêcher qu'en se réunissant ils ne puissent donner occasion à des entreprises contre cette Colonie."—Broadhead—New-York, Col. Docs IX, 422.)

Vide. *Le Roy à Denonville*, 7 *juin* 1689 ; *le ministre à Denonville*, *même date* ; *le Ministre à Frontenac*, *même date* : *ordre du Roy à Vaudreuil*, *même date* ; *le Roy au Sieur de la Coffinière*, *même date* : *Champigny au ministre* 16 *nov*. 1689.

Entre les instructions que le roi d'Angleterre donna au Col. Lawrence, pour la dispersion des Acadiens, et celles que le roi de France donna à Frontenac pour la dispersions des habitants de la Nouvelle-York, qui ne prêteraient pas le serment d'allégeance, il y a cette différence : le premier fit ce qu'il désirait, l'autre ne le pût.

(2) M. O. David, dans une lettre adressée au *Monde*, énumère les biens de l'ordre comme suit : Seigneurie Notre-Dame des Anges, Charlesbourg ; seigneurie de St-Gabriel ou les deux Lorettes, seigneurie de Sillery, près Québec, seigneurie de Bélair, seigneurie du Cap de la Magdeleine, seigneurie de Batiscan, Isle St-Christophe, seigneurie de la Prairie de la Magdeleine, vis-à-vis Montréal, Isle aux Reaux, Fief de Pachigny, en la cité des Trois-Rivières, Fief de la Vacherie de St-Roch de Québec, une ferme près de St-Nicolas—un lot dans la Haute-Ville, de Québec, deux autres lots en cette ville, le Champ de Mars à Montréal, site de l'Hôtel de Ville et du Palais de Justice, à Montréal.

et puissant seigneur que de lui faire voter, par son parlement, à Westminster, à lui et à ses ayans-cause, une forte pension viagère, en vertu du statut impérial 43, George III, chap. 159.

Je serais porté à croire, sans toutefois pouvoir l'affirmer positivement, que Holland Farm, vers 1768, faisait partie du fertile domaine (qui comprenait *Sans bruit*) possédé par le général Murray, à Ste-Foye.

En 1775, le général de brigade, Richard Montgomery en prenant possession avec son corps expéditionnaire, des hauteurs de Ste-Foye, établissait en novembre son quartier-général à la maison du major Holland : Jared Sparks, l'historien de Washington, nous a conservé plusieurs lettres de Montgomery, écrites de Holland Farm.

Revenons à notre syndic des Marchands, Jean Taché Sur son compte nous en saurons sans doute plus long quand notre romancier Marmette aura écrit la biographie de son digne aïeul : les mémoires du temps nous le font voir partant pour Versailles, quelques années avant la grande catastrophe de 1759, porteur des placets et supplique de nos pères, exposant leurs nombreux griefs, demandant des réformes dans l'administration, de l'aide pour la colonie aux abois. C'est aussi vers ce temps que le chemin Ste-Foye, au dire de Hawkins, devenait la promenade à la mode pour le beau monde : " The favorite drive of the Canadian Belle, before the conquest."

S'agirait-il de la belle Madame De Léry qui lors de sa présentation, avec son époux, au roi George II, en 1759, provoqua le flatteur compliment du galant monarque. " *If such are all my new Canadian subjects, I have indeed made a conquest.*"

Le malencontreux général Montgomery a dû y prendre son dernier repas, le soir du 30 décembre 1775, s'étant mis en marche longtemps avant l'aube, le 31 de ce mois, pour trouver un trépas prématuré, à Près-de-Ville.

En 1780, cette métairie devenait la propriété du major

Samuel Holland, un des braves lieutenants du général anglais, à la bataille des Plaines d'Abraham ; au dire du colonel Joseph Bouchette (1) son parent, il se trouvait près de Wolfe, lorsqu'il expira,—il en hérita d'une paire de pistolets, qui plus tard jouèrent un fort triste rôle pour le major, comme on le verra.

Samuel Holland, savant officier du génie, avait aussi fait des études spéciales comme arpenteur.

Ce furent ses aptitudes comme tel, et son mérite personnel, qui lui valurent du gouvernement anglais, la charge grassement rétribuée, d'arpenteur général pour toute l'Amérique Britannique du nord et de membre du conseil exécutif.

Il fut chargé de plusieurs missions officielles, pour déterminer les limites du domaine public, entre autres endroits, à l'Ile du Prince Edouard.

Il nous est permis de croire que l'un des premiers arpentages du brave militaire s'opérait sur sa terre, à Ste-Foye, à en juger par le procès-verbal, inséré dans les titres de cette propriété où l'étendue du terrain est constatée jusqu'au *quatre-huitièmes d'un pouce* : la métairie à cette époque est désignée comme ayant "en superficie, mesure française deux cents six arpents, une perche, sept pieds, huit pouces et quatre-huitièmes d'un pouce : " il ne badinait pas sur les questions de limites, comme l'on voit.

Le Major Holland expira en 1801, laissant plusieurs enfants, issus de son mariage avec Marie Josephte Rolette : Frederick Brahm, John Frederick, Charlotte, Susanne et George Holland, leur léguant par un testament devant Chs. Voyer, N. P., entre autres propriétés, le site du jardin du fort St-Louis, avoisinant la nouvelle Terrasse Dufferin.

Il s'était préparé au milieu de son domaine un petit cimetière privé où devait reposer ses cendres et celles des membres de sa famille. L'enclos entouré d'un mur solide, était ombragé d'un pin majestueux, lequel, à raison

(1) Bouchette's *British Dominions in British North America*, vol. I p. 235.

du rôle qu'on lui prêtait dans un duel mémorable, est devenu légendaire (1). Dans cette rencontre, le fils chéri du Major Holland avait été mortellement blessé ; le duel, disait-on, avait eu lieu sous le ' Pin de Holland" lui-même.

Un contemporain de ce triste drame a eu l'obligeance de me communiquer la note suivante : "En 1799 je me trouvais à Montréal : la ville entière retentissait d'un incident bien lugubre pour la famille Holland, de Québec, où se mêlaient l'amour, la jalousie, la vengeance. Au siècle dernier, deux hommes se défiaient en un combat à mort, non sous le *Pin de Holland*, à Québec, comme on l'a dit, mais à *Windmill Point*, à la Pointe St-Charles, à Montréal. L'un, c'était l'enseigne Samuel Holland, du 60 Régt, l'autre le Capt Shœdde, dont le régiment était stationné à Montréal : c'était un combat à mort ; l'un des deux devait succomber, l'injure était une de celles que l'on ne pardonne pas. Le vieux major Holland, paraît-il, reçu une lettre de son fils, expliquait l'affaire, alléguant qu'il n'était pas coupable de ce dont on l'accusait : pour toute réponse, le père lui expédia par un courrier ses pistolets—ceux mentionnés plus haut, ajoutant le billet suivant : " Samuel, mon fils, ces pistolets me furent donnés par mon ami, le général Wolfe, le jour de sa mort : sers-toi en pour tenir sans tache le vieux nom de notre famille "

La cause du duel, la voici : le capitaine Shœdde avait conçu des soupçons injurieux sur le compte de son épouse,—le nom du jeune Holland s'y trouvait mêlé à tort.

A la première décharge, le jeune Holland s'affaissa ; il eut assez de force pour se dresser sur un genou, tira sur son adversaire ; Shœdde reçut la balle dans son avant-bras qui recouvrait sa poitrine.

Le jeune Holland fut porté au *Merchant's Coffee House*, sur la petite ruelle, près du fleuve, à Montréal, connue comme rue Capital, où il expira dans d'atroces souffrances.

(1) Rasé par une tempête en 1871.

L'enseigne Holland servait dans un régiment commandé par le major Patrick Murray, parent de l'ancien gouverneur de Québec.

Je devins fort intime avec lui vers l'année 1809; il vendit plus tard sa commission et acheta la seigneurie d'Argenteuil. On exonérait Holland, mais on blâmait Shœdde pour les soupçons non fondés qu'il avait conçus." (1)

Un autre incident moins tragique se rattache à Holland Farm; il menaça lui aussi de se terminer par un duel, mais il se développa en un mariage en haut lieu: Lord Dorchester, le général Doyle, le procureur-général Jonathan Sewell, le médecin de la garnison, le Dr Longmore, un des Holland, et un monsieur ou demoiselle Neville, y eurent tous leur mot à dire. Voir *Picturesque Québec*, pour plus amples détails: tout Québec retentit de ce scandale.

Holland Farm, en 1827, passait à M. William Wilson, employé des Douanes Impériales, à Québec, et plaideur renforcé, sans être Normand: ce beau domaine, en 1843, faisait les délices d'un nouveau maître, le procureur de M. Wilson, feu George Okill Stuart, plus tard juge de la Cour de Vice-Amirauté. M. Stuart vendit cette résidence à M. Robert Cassels, alors gérant de la banque de l'Amérique du Nord, à Québec.

Holland Farm appartient maintenant à l'honorable James George Ross, sénateur.

---

(1) Mon vieil ami, W. H. Henderson, dont je tiens ce renseignement expirait à Hemison, comté de Mégantic, en avril 1883, à l'âge de 100 ans et 41 jours.
Il fut un des principaux fondateurs, en 1817, de *l'Assurance de Québec contre le feu*, et secrétaire-trésorier d'icelle pendant plus d'un quart de siècle.

BELLEVUE, Chemin Ste-Foye

A deux milles de la Basilique, sur le chemin Ste-Foye, s'élève la résidence connue sous ce nom, construite en 1847-48 par feu Julien Chouinard, marchand respecté qui fit pendant trente-cinq ans de grandes affaires à Québec. Elle est bâtie sur un emplacement voisin de la propriété des héritiers Tourangeau, à une centaine de pieds des fondations du moulin Dumont, immortalisé par la bataille de 1760, et dont le site est marqué par le superbe monument érigé par la Société St-Jean-Baptiste de Québec. C'est dans le petit ravin, arrosé par un ruisseau qui sépare ces deux propriétés que furent trouvés les ossements des braves tombés autour du moulin Dumont dans cette mémorable journée. Le Docteur Robitaille a raconté dans l'histoire de la *Fête Nationale des Canadiens-Français, célébrée à Québec le* 24 *juin* 1880, (1) la découverte de ces restes précieux.

Par une belle après-midi du mois de septembre 1852 dit-il, je dirigeais mes pas vers le chemin Ste-Foye, en compagnie de l'historien Garneau et de M. L. G. Baillargé, avocat, jusqu'à l'endroit où étaient les fondations du moulin Dumont......Assis sur les ruines du moulin Dumont où la lutte avait été la plus acharnée et la plus meurtrière, ayant, à notre droite la chaussée de Ste-Foye, que les troupes avaient traversée pour se mettre en ligne sur le champ de bataille, devant nous les plaines d'Abraham sur lesquelles pour la dernière fois la valeur de l'armée française et de la milice canadienne commandées par le général de Lévis, notre historien national, animé par un noble enthousiasme au souvenir de ce glorieux fait d'armes, nous fit un récit

---

(1) M. Chouinard est l'aïeul de M. H. J. J. B. Chouinard, auteur de la "*Fête Nationale*," qui a rempli avec honneur pendant quatre ans la charge de Président de l'Institut Canadien de Québec, et a publié plusieurs conférences et discours consignés dans les mémoires de l'Institut et entr'autres une étude sur M. de Maisonnéuve.

M. Chouinard, échevin u quartier St-Louis au Conseil de Ville depuis cinq ans, vient d'être élu Président Général de la Société St Jean-Baptiste de Québec.

plein de feu de la lutte suprême de nos ancêtres pour conserver à la France un sol arrosé du sang de ses enfants. Il y avait quatre-vingt-quatorze ans que ces braves reposaient du sommeil de la mort dans un parfait oubli, sur le sol même que leur vaillance avait illustré. Dans le fonds du ravin nous trouvâmes quelques débris qui évidemment étaient des restes d'ossements humains. Il était impossible de se méprendre sur la nature de ces fragments d'os que nous tenions dans nos mains."

M. Chouinard recueillit pieusement à Bellevue ces précieuses dépouilles trouvées presque toutes sur sa propriété, et quand la Société St-Jean Baptiste de Québec eut décidé de leur donner une sépulture solennelle, il offrit généreusement tout le terrain nécessaire à prendre chez lui pour les confier de nouveau à la terre et même pour leur ériger un monument. Deux fois il ouvrit sa maison et ses jardins à la foule immense qui se pressait pour assister aux fêtes du 5 juin 1854, pour la translation des restes mortels des Braves de 1760, et le 18 juillet 1855, jour de la pose de la première pierre du monument des braves, à Ste-Foye.

Le 5 juin 1854 le cercueil contenant les ossements des braves fut déposé en terre dans un coin du terrain de M. Chouinard, béni par l'Eglise. L'année suivante il fut exhumé de nouveau et dispose dans la voûte pratiqué dans la base du monument actuel. La société St-Jean-Baptiste ne crut pas devoir accepter l'offre d'un terrain faite par M. Chouinard. Elle craignait que l'érection de ce monument considérable ne masquât la belle résidence de Bellevue. Mais elle exprima hautement sa reconnaissance pour cette offre libérale et pour l'hospitalité généreuse qui lui avait été accordée. Bellevue, après la mort de M. Chouinard, a été successivement loué à Madame Douglas, à feu M. G. Mountain et au juge Beaudry, l'un des codificateurs. Elle a été vendue en 1866 à M. J. W. Dunscomb, percepteur des douanes, maintenant en retraite.

HAMWOOD, Chemin Ste-Foye

"How sweet it is when mother Fancy rocks
The wayward brain, to saunter through a wood,
An old place, full of many a lovely brood,
Tall trees, green arbours, and ground flowers in flocks.
And wild rose tiptoe, upon hawthorn stocks !
(*Wordsworth.*)

Vous qui raffolez de contrastes, en tout, venez par une radieuse matinée de juillet, humer dans cette région pastorale de Ste-Foye, les parfums des mignons parterres du Crœsus Québécois—M. Robert Hamilton.

Allons visiter la riante villa, lorsque le *jardinier écossais* aura donné les dernières touches à son éblouissante toilette. Puis, transportons-nous en esprit, dans le passé au même site, par une froide et orageuse journée d'hiver, à l'époque d'alarmes, de privations, de souffrances, dont le capitaine Knox nous a laissé une peinture si saisissante, dans sa relation du siège de 1759 ; (1) l'intrépide compagnon de Wolfe nous décrira une de ces mornes scènes d'hiver dont il fut le témoin, en ces lieux, au siècle dernier : l'aquilon fouettant de son haleine glacée, les troncs dénudés des chênes—restes de la forêt primitive ou saisissant à la chevelure les vieux pins—croissance plus moderne—qui garnissent la voie publique : puis au sein de la raffale, des escouades de troupiers anglais, attelés comme des bêtes de somme aux traîneaux à bois, huit par huit, haletant, maugreant, épuisés, voiturant leurs fardeaux insolites—le bois de chauffage, à travers les neiges, vers la cité lointaine, aux bivouacs de la garnison, pour réchauffer leurs camarades malades, affamés, aux abois, privés quelquefois du nécessaire même : voilà telle que la guerre nous

(1) "Our garrison, now undergoes incredible fatigue, not only within but without the walls, being obliged to load and sleigh home firewood from the forest of Ste-Foye, which is near four miles distant, and through snow of a surpassing depth : eight men are allowed to each sleigh, who are yoked to it in couples by a set of regular harness, besides one man who guides it behind with a long stout pole, to keep it clear of ruts and other obstructions. We are told that Monsieur de Lévis is making great preparations for the long meditated assault on this place—Quebec— with which we are menaced. Christmas is said to be the time fixed for this entreprise, and *Monsieur* says : "if he succeed he shall be promoted to be *Maréchal de France*, and if he fail, Canada will be lost, for he will give it up."—*Knox's Journal of Siege of Quebec, Vol. II, P.* 224.

la peint, cette historique route de Ste-Foye, le 7 décembre 1759.

Mais le souffle délétère de Bellone a passé. Il ne reste de traces, de souvenirs d'une ère néfaste, à part quelques boulets rongés de rouille—quelques tronçons de bayonnettes, de vieux sabres, que la statue majestueuse de la martiale déesse—de Bellone—que nous présentait en 1863, le Prince Louis-Napoléon. Une douce paix, une atmosphère rassurante règne aux alentours : au lieu de scène de carnage, au lieu d'attirail de guerre, on voit de vastes prairies, des moissons jaunissantes, une culture perfectionnée, des saules, des cyprès, des acacias mariant leur ombrage aux allées du jardin dont l'éclat, la fraîcheur, les aromes rappellent celui d'Alcinoüs.

Nul part ailleurs sinon aux Tuileries et en Ecosse, ai-je vu des résultats plus heureux de ce style nouveau, exquis des jardins anglais, nommé *carpet gardening*, et qui consiste à figurer des arabesques, de gracieuses tapisseries,—tout un paysage—au moyen de contrastes produits par des plantes et des fleurs de couleurs vives, groupées, isolées ou combineés par une main savante : art merveilleux des *Le Notre* modernes, mais fantaisies que l'homme riche peut seul se permettre.

Le cottage orné de M. Hamilton s'élève au centre de ce site féérique ; il doit son origine au prédécesseur du propriétaire actuel, à M. J. Leaycraft qui le construisit vers 1850 : le nom de la villa, Hamwood, est celui du manoir des Hamilton, ou comté de Meath, Irlande : un souvenir des vieux pays.

ALTAMONT, (WESTFIELD) Ste-Foye

The hawthorn bush, with seats beneath the shade
For talking age and whispering lovers made.

Que j'aimerais à vous dépeindre tout le pittoresque décors de notre vieux Québec, ses anciens manoirs au fond de verts bocages—ses gais castels modernes étalés au grand jour sur les hauteurs—ses riches métairies dans les plaines !

Qu'il me serait agréable de vous décrire, de saisir au passage, les mille et un souvenirs du passé—qui voltigent autour de ces doux nids—séjour de la santé—de la paix domestique, perdus dans les bois du Cap-Rouge—de Ste-Foye— sur la côte de Beauport et de Charlesbourg !

Il en est tout un groupe au Montplaisant.

Voyez LONG DESIR—la charmante demeure du juge Casault ; "Cave of the Wind"—bien nommée—la résidence aérée de l'évêque anglican, Williams, assise au haut de la colline qui surplombe Saint-Sauveur ; sa voisine EDGEHILL, radieuse villa du juge en chef Stuart ; puis vient le solide manoir du sénateur Eugène Chinic.

A Sillery, l'on voit le joli cottage sur la berge de l'historique ruisseau Saint-Denis, auquel le propriétaire, M. Israël J. Tarte, a donné le nom de Cottage St-Denis, et combien d'autres ; mais je m'arrête, l'énumération en serait presque aussi longue que celle des vaisseaux d'Homer.

Voici néanmoins une demeure dont le caractère exige une mention plus spéciale. WESTFIELD fut fondée aux premières années du siècle, par un éminent citadin, feu M. Charles Grey Stewart, Comptrôleur des Douanes Impériales, à Québec. Les possesseurs actuels, l'hon. David Alexandre Ross et son épouse, grands amateurs de fleurs, ont cru devoir lui donner les honneurs d'un nouveau baptême : ils l'appellent ALTAMONT, parcequ'elle se trouve au haut de la montagne au pied de laquelle vient expirer le

Bois Bijou, jadis, croyons-nous, une des dépendances de la villa, où les chasseurs allaient au commencement du siècle tirer la bécasse rouge sur les hauteurs et la bécassine dans la plaine humide, au bas.

Altamont meublé avec un goût exquis, est sis au haut du plateau qui descend en talus vers la cîme du cap : des sources naturelles—de beaux grands arbres, des haies gracieuses donnent fertilité, fraîcheur, ombrage au jardin. Le site fait partie du champ de bataille, où Lévis et Murray se rencontraient en bataille rangée, le 28 avril 1760.

L'objet le plus frappant dans le jardin, en aval de la résidence, est une aubépine gigantesque—dirons-nous centenaire, dont la ramée pendante se prolonge au loin. Existait elle en cet endroit à la sanglante journée de Ste-Foye ? et, s'il lui eut été donné comme aux chênes de Dodone, la faculté d'articuler, de se plaindre, n'aurait-elle pas à gémir des atrocités que les *friseurs* de Lévis, les Indiens, ce même 28 avril 1760, ont commises peut-être sous son ombrage ?

Nous l'avons décrite en détail dans les Esquisses que nous publiions, en 1865—sous le nom de *Maple Leaves.* Cette aubépine était alors la gloire et l'orgueil de Westfield, au temps de l'ancien propriétaire, feu John Thomson.

M. et Madame Ross, lui assurent une protection—un soin tout spécial.

BANNOCKBURN, Chemin Ste Foye

Cher antiquaire,

Loin de moi la prétention de vous rendre parfaitement claire l'origine du nom de toutes nos villas.

Dans bien des cas, plusieurs des propriétaires originaux ont depuis longtemps rejoint la " grande majorité " au pays des ombres.

Pour d'autres qui de leur vivant firent florès ici-bas, à peine a-t-il survécu *nominis umbra.*

Les incidents d'où certaines villas empruntèrent leur nom ont perdu leur actualité et sont à peine reconnaissables sous la mousse et le lierre des années entassées.

Ainsi, il ne reste à Québec que peu de contemporains d'un excellent et lettré officier supérieur des Douanes Impériales, en 1850, M. John Bruce, qui, pour perpétuer le souvenir de son illustre ancêtre, Robert Bruce, le vainqueur des Anglais, à la sanglante bataille de *Bannockburn*, près Stirling, le 24 juin, 1315, nommait son cottage orné, sur le chemin Ste Foye, près du monument des braves de 1760 : BANNOCKBURN.

RINGFIELD, (*Ferme des Anges*) CHARLESBOURG

—

Voilà un site champêtre sur la rive nord de la rivière Saint Charles, le *Cahire-Coubat* du frère Sagard—la rivière Sainte-Croix du capitaine Malouin, bien riche en souvenirs—si riche en un mot, que l'intérêt qu'il éveille doit primer celui de tous les autres sites autour de Québec—disons mieux, du Canada entier.

Ailleurs, j'exprimai l'idée que l'on pourrait en quelque sorte, le considérer comme le berceau et la tombe de la domination française au Canada.

Voyons :

Ici hiverna, en 1535-36, l'immortel découvreur de notre pays, Jacques-Cartier. La croix et l'inscription qu'il érigeait à la Pointe-aux-Lièvres, vis-à-vis Ringfield, le 3 mai 1536, d'après les instructions de son souverain Françoîs Ier : "*Franciscus Primus Dei gratiâ Francorum Rex regnat,*" rappellent ces temps reculés, aussi bien que la coque de la *Petite Hermine*, exhumée de la berge du ruisseau Lairet avoisinant, par feu M. Jos. Hamel, ingénieur de la cité, en 1843 ; abondante curée pour nos antiquaires que tout cela.

Ici même, vers midi, le 13 septembre 1759, au quartier-général de Vaudreuil, s'opèra le ralliement suprême des troupes de France, dispersées après la journée des plaines d'Abraham ; ici, vers neuf heures du soir, effarées, épuisées, les cohortes du "Roi des Francs," se disaient un dernier adieu sur le point de s'élancer au pas de course par les routes fangeuses de Charlesbourg, Lorette, etc., vers le fort Jacques-Cartier : ici, se proclamait ce soir-là, la grande, l'étonnante nouvelle que le drame varié, jadis si brillant, alors si tragique de la domination française en Amérique, venait de se clore.

Voyons ce que l'histoire raconte relativement au lieu de l'hivernage de Jacques-Cartier.

A la page 48, de la relation du second voyage de Jacques-Cartier, republiée par la *Société Littéraire et Historique* de Québec, en 1843, on lit : "Le lundi, onzième jour d'octobre, nous arrivâmes au Hable de Sainte Croix, où estaient nos navires, et trouvasmes que les maistres et mariniers qui estaient demeurés avaient fait un fort devant les dits navires, tout clos de grosses pièces de bois plantées debout, joignant les unes aux autres, et tout à l'entour garni d'artillerie, en ordre pour se défendre contre tout le pays." A la page 52, on lit encore : " Le capitaine fit renforcer le fort tout à l'entour de gros fossés, larges et profonds avec portes à pont levis et renforts de rangs ou pans de bois au contraire des premiers, et fut ordonné pour le guet dé la nuit......... cinquante hommes à quatre quarts, et à chacun changement des dits quarts les trompettes sonnantes, ce qui fut fait selon la dite ordonnance "......... Une note au pied de la relation, ajoute : " On pense que ce fort a dû être bâti à l'endroit où la petite rivière Lairet se décharge dans la rivière Saint-Charles.

Hawkin's Picture of Quebec, page 47, édité en 1834 avait dit :

" L'endroit exact dans la rivière Saint Charles où Jacques-Cartier avait ancré son vaisseau, semble, d'après bonne autorité, avoir été au site du *vieux pont*, (un peu plus haut que le pont Dorchester actuel) où à marée basse il y a un gué, près de l'Hôpital de Marine. Il est évident que ce dut être sur la rive est, dans le voisinage de la résidence actuelle (1834) de Chs. Smith, écuier, puisqu'il est fait mention que les sauvages avaient fréquemment à traverser la rivière quand ils allaient à Stadaconè, faire visite à leurs amis, les Français.

Le savant abbé Faillon discute au long les textes de Charlevoix et du père Leclerc et adopte l'idée que Jac-

ques-Cartier hiverna, en 1535-36, à la rivière Saint-Charles et non à la rivière Jacques-Cartier. [1]

Voir aussi le texte de Champlain, commenté par l'abbé Laverdière.

Un de nos antiquaires, feu Amable Berthelot, discutant le rapport de la découverte de la coque de la Petite Hermine, à la Ferme des Anges, dressé en 1843 par M. Jos. Hamel, ingénieur de la cité, dit p. 3 : " Il ne me fut pas difficile en suivant attentivement le texte du second voyage de Jacques-Cartier, tel que nous le donne Lescarbot, de prouver jusqu'à l'évidence que ce navigateur Malouin avait réellement passé l'hiver à la rivière St-Charles, et non à celle qui porte aujourd'hui le nom de Jacques-Cartier ; et je crois que depuis ma dissertation, il n'est resté en ce pays aucun doute à ce sujet. "

Ainsi, malgré les assertions confuses de Charlevoix, il est à peu près certain que, pendant l'automne de 1535, le grand chef Donnacona, le roi de la bourgade voisine de Stadaconè, à bien des fois traversé le Saint-Charles pour venir en ces environs fumer le calumet de la paix avec les envoyés du "Roi des Francs," François Ier.

La découverte, le vingt-cinq août 1843, des restes de la *Petite Hermine*, sur la rive du ruisseau Lairet, qui se réunit à la rivière St-Charles, à la *Ferme des Anges*, causa un grand émoi parmi les antiquaires de la vieille capitale : la presse entière, anglaise et française, prit part au débat. L'hon. John Neilson, dans la *Gazette de Québec*, W. Kemble, dans le *Mercury*, le *Canadien*, sous l'habile direction de M. Ronald Macdonald, se passionnèrent pour l'étrange découverte de M. Hamel, laquelle ramenait à la surface les débris encore sains, bien que noirs comme l'ébène, de la vaillante petite barque de 60 tonneaux commandée par le grand capitaine Malouin, enfouie dans la rive vaseuse du ruisseau, pendant 307 ans.

[1] Histoire de la Colonie Française au Canada, p. 496.

A l'invitation de M. Hamel, la *Société Littéraire et Historique* de Québec, présidée alors par l'hon. William Sheppard, avec un antiquaire émérite pour vice-président, Georges Barthélemi Faribault, se plaça à la tête du mouvement ; tous les anciens textes furent examinés de nouveau, scrutés, commentés ; on faisait des pèlerinages aux rives du classique ruisseau ; des flots d'encre coulèrent dans la presse quotidienne ; de savantes brochures furent écrites. J'ai recueilli un grand nombre de ces écrits, dans l'appendice de *Picturesque Quebec* ; je vous y réfère.

Tels sont les souvenirs qui se rattachent au site, au temps de Jacques-Cartier.

Enjambons maintenant un espace de deux cent vingt-trois ans. On est au 13 septembre 1759, et vers midi : quelques décharges de mousqueterie retentissent au loin ; de vagues clameurs dans les faubourgs : des lamentations dans la ville.

La côte à Coton, la côte d'Abraham, quelques solitaires sentiers près des hauteurs de Ste Foye, sont encombrés de fuyards épouvantés ; le régiment de Webb, les claymores de Fraser, les grenadiers de Carleton fauchent drû parmi les guerriers sans chefs aux uniformes blancs : Burton leur intercepte la voie, malgré nos braves francs-tireurs canadiens cachés derrière les maisons ou perdus dans les broussailles, vers le côteau Sainte-Geneviève.

Delenda est Carthago ; Pitt l'avait juré en Angleterre : *Delenda est Carthago* répétèrent en chœur, Wolfe, Amherst, Prideaux, Stanwix, en Amérique ; et le troupier d'Albion en avalant sa roquille de *vieille* jamaïque répétait chaque soir, comme le dit le capitaine Knox, ce cri sous une autre forme *British colours on every French fort, port and garrison in America !*

Oui, c'est bien ça : le *Væ Victis* de Brennus, *Bella, horrida bella !*

Braves soldats du Royal Roussillon, de Bearn, de Languedoc, de Guienne, et vous, nos amis, intrépides compa-

gnons de Montcalm, à Carillon, miliciens de la Nouvelle France, pliez, pliez le vieux drapeau que vous aimez tant. *Vœ Victis !*

"Furl that banner, furl it sadly—
Once ten thousands hailed it gladly,
And ten thousands wildly, madly,
Swore it should forever wave ;
Swore that foeman's sword could never
Hearts like theirs entwined dissever,
Till that flag should float forever
O'er their freedom or their grave.

Furl it ! for the hearts that adore it,
Love the cold dead hands that bore it,
Weep for those that fell before it,
Pardon those who trailed and tore it,
And oh ! wildly they deplore it,
Now to furl and fold it so.

"Furl that banner ! true, 'tis gory,
Yet 'tis wreathed around with glory,
And will live in song and story—
Though its folds are in the dust ;
For its fame on brighter pages,
Penned by poets and by sages,
Shall go sounding down the ages—
Furl its folds though now we must.

"Furl that banner, softly, slowly,
Treat it gently—it is holy—
For it droops above the dead,
Touch it not, unfold it never,
Let it droop there, furled forever,
For its people's hopes are dead."

La nuit venue, la retraite se fit aussi rapidement que l'épuisement des soldats le permettait. L'artillerie, les munitions, une partie des bagages furent laissées à leur sort.

Bougainville rejoignit les siens, près du Cap-Rouge au point du jour. "Le soir même du 14, au rapport de l'aide de Camp de Lévis, le chevalier Johnstone, les fuyards arrivèrent à la Pointe-aux-Trembles où ils couchèrent : le lendemain, ils campaient sur les rives du Jacques-Cartier. Les Anglais, voyant les tentes françaises dressées comme à l'ordinaire, à Beauport, étaient loin de soupçonner la fuite de leur ennemi. Belcour, un des officiers de la cavalerie de Laroche Beaucourt, étant revenu deux jours plus tard au camp, trouva tout comme on l'avait laissé. (1)

(1) L'ouvrage à cornes, si souvent mentionné dans les relations du siége, était une redoute, ou retranchement, érigé en 1759, en aval du pont de bateaux sur le St-Charles La portion qui faisait face au St-Charles était partie en bois défendue par des pieux ou palissades, et celle qui faisait face à Beauport était en terre. Cette redoute ou *Place d'Armes*, de la forme d'un pentagone, a dû recouvrir à peu près deux acres. Ce qui en reste—un champ circulaire (*ringfield*) d'où la villa de M. Parke a pris son nom, entouré d'un fossé que la charrue semble impuisante à combler—à une élévation de près de quinze pieds du côté de Beauport, il est évident que les travaux entrepris pour fortifier le camp de Beauport—qui s'étendait de l'ouvrage à cornes à la chûte de Montmorency

"Il entra avec son détachement dans l'ouvrage à cornes, mit le feu aux pièces pointées sur les hauteurs d'Abraham où était le camp des Anglais. Cette décharge alarma fort ces messieurs."

Les incidents qui précédèrent la retraite de l'armée et qui se passèrent aux environs de l'ouvrage à cornes, ont été si vivement narrés par un témoin oculaire, que nous croyons devoir les reproduire ici

Cette relation du chevalier Johnstone est une des publications récentes de la *Société Littéraire et Historique* de Québec.

"L'armée française mise en fuite, dit Johnstone, se dispersa et s'évada vers la ville. Peu entrèrent à Québec ; le gros des troupes descendit les hauteurs d'Abraham, vis-à-vis du palais de l'Intendant, se dirigeant vers l'ouvrage à cornes, et côtoyant les rives du St-Charles. Voyant qu'il était impossible de rallier nos soldats, je me déterminai à descendre le côteau, près du moulin à vent, (2) dans le voisinage de la boulangerie, et, de là, à travers les pâturages (la Vacherie) vers l'ouvrage à cornes, bien déterminé à ne pas approcher de la ville, de crainte d'y être cerné avec une partie de notre armée ; ce qui eut été possible si les vainqueurs eussent tiré tout l'avantage qu'ils pouvaient de leur succès. Il est vrai que la mort de leur commandant en chef, un évènement qui ne manque jamais de causer le désordre et la confusion dans une armée quel-

—ont dû être faits sur une grande échelle ; il fallait rien moins qu'une corvée Royale pour mener à bonne fin une telle entreprise.

"M. de Montcalm, arrivé à Québec (de Montréal), commanda tout le monde pour travailler à des retranchements qui furent tracés vers une paroisse nommée Beauport. Comme il pensait que ces ouvrages ne seraient pas en état, avant l'arrivée des vaisseaux anglais, ce qui pourrait être d'un jour à l'autre, il envoya un ordre à M. de Lévis, qui était à Montréal, de commander généralement tous les hommes de ce gouvernement de descendre à Québec, et qu'on avait besoin d'un coup de main. Il envoya à cet égard des ordres précis et conformes dans toutes les paroisses, qui mirent tout le monde en mouvement.

(*Mémoires sur les affaires du Canada* 1749-60.)

Finalement de Vaudreuil décida que le contingent de Montréal pour ce service serait de 1,500 personnes seulement.

Les restes de l'ouvrage en terre, sur la propriété de M. Parke sont ce que nous avons de plus curieux autour de Québec, de l'ère de 1759.

Elles me furent spécialement désignées par l'historien Ferland, qui en faisait grand cas. On en trouve un excellent dessin dans le grand volume de Jeffry. *History of the British Dominion, in North and South America*, 1760.

(2) Les ruines de ce moulin existent encore, près de l'Hôpital Général.

conque peut servir d'excuse aux Anglais d'avoir négligé de prendre toute notre armée prisonnière.

"L'ouvrage à cornes était en face de la rivière St-Charles, large d'environ 70 pieds ; cette rivière lui valait mieux qu'un fossé de mains d'hommes. Son front qui faisait face à cette rivière et aux hauteurs, était composé de palissades fortes et hautes enfoncées perpendiculairement dans le sol avec meurtrières pour tirer plusieurs grosses pièces d'artillerie. La rivière est profonde et guéable à marée basse, à la portée d'un mousquet devant le fort : cela en rend la prise plus difficile du côté du Saint-Charles que du côté opposé où il est construit de terre et faisait face à Beauport, bien qu'il présentait de ce côté un aspect plus formidable, et certainement que l'ouvrage à cornes ne pouvait être capturé de ce côté par un assaut des Anglais tant que ces derniers seraient sur la rive opposée. A la vue des soldats sur la plaine où était la boulangerie, Monguet et Lamotte, deux vieux capitaines du régiment de Bearn, s'adressèrent avec véhémence à M. de Vaudreuil, lui disant "que l'ouvrage à cornes serait pris en un clin-d'œil, par un assaut, le sabre au poing, que nous serions tous passés au fil de l'épée : que rien ne pouvait nous sauver qu'une prompte capitulation de la colonie entière aux Anglais ;" Vaudreuil leur répondit qu'un fort tel que l'ouvrage à cornes ne se prenait pas si facilement.

"Bref, il s'éleva un cri général dans le fort pour couper le pont de bateaux. Il est bon de remarquer qu'à peine un quart de notre armée avait réussi à l'atteindre et que si l'on eût coupé le pont de bateaux, le reste de nos soldats eut été abandonné de l'autre côté, comme des victimes au vainqueur. Le régiment Royal Roussillon était en ce moment à une portée de fusil de l'ouvrage à cornes, se disposant à franchir les pontons. Comme je m'étais déjà trouvé dans de semblables aventures, je ne perdis pas mon sang-froid et possédant encore quelques restes de l'estime que l'armée avait pour moi, à cause de la confiance que

MM. Lévis et Montcalm me montraient publiquement, je je m'adressai à M. Hugon, qui commandait, lui demandant une passe pour entrer dans l'ouvrage à cornes, et je le priai de m'accompagner au pont. Nous y arrivâmes en courant et sans nous enquérir qui avait donné ordre de le couper nous en chassâmes les soldats dont les haches levées allaient en un instant exécuter cet ordre insensé. M. de Vaudreuil était alors enfermé avec M. l'Intendant et quelques autres personnes dans une maison qui se trouvait dans l'intérieur de l'ouvrage à cornes. Je soupçonnai qu'ils méditaient un projet de capitulation générale et j'entrai dans la maison où je n'eus que le temps de voir M. l'Intendant, avec une plume à la main, qui écrivait sur une feuille de papier lorsque M. de Vaudreuil me dit que je n'avais pas affaire là. Lui ayant répliqué que ce qu'il me disait était vrai, je me retirai en colère de les voir songer à abandonner si ignominieusement une colonie pour la préservation de laquelle tant de sang et d'argent avait été prodigués. En quittant la maison, je rencontrai M. Dalquier, un brave et honnête homme, avancé en âge, qui commandait le régiment de Bearn, avec les marques d'un brave officier sur toute sa personne,—d'innombrables blessures.

" Je lui dis qu'on discutait en dedans de la maison la reddition du Canada à l'Angleterre, par une capitulation, et je le priai de se hâter d'y entrer pour défendre la cause du roi et sauvegarder les intérêts de sa patrie. [1] Je le quittai ensuite pour rejoindre Poularier au ravin de Beauport, mais l'ayant rencontré à trois ou quatre cents pas de l'ouvrage à cornes où il se rendait, je l'informai de ce que l'on y discutait.

Il me répondit que, plûtôt de consentir à une capitulation, il verserait la dernière goutte de son sang. Il me dit de faire de sa maison de sa table la mienne, me conseilla d'y aller m'y reposer et,donnant de l'éperon à son cheval, il

(1) On a jeté sur ce ravin qui intercepte la voie publique, un solide pont soutenu sur une maçonnerie vis-à-vis des moulins de MM. Renaud & Brown, à Beauport.

s'élança, rapide comme l'éclair, vers l'ouvrage à cornes."

*
* *

Ringfield se fait remarquer par son étendue, parmi cette gracieuse série de cottages *ornés* qui frangent le côté ouest du chemin de Charlesbourg, au Gros Pin ; l'endroit ci-devant se nommait Smithville, d'après le riche propriétaire, feu M. Chs Smith, possesseur du sol ; il se plut à y tailler des domaines pour la patriarchale famille des Smith, où M. Parke trouvait une excellente compagne, intrépide et amante du *sport* comme son époux. Le chef de ce nombreux clan, M. Chs. Smith, occupa pendant de longues années, la maison située sur la rive nord du St-Charles, plus tard la propriété de M. Arch. Laurie, maintenant appartenant à M. Owen Murphy, ex-maire de Québec. Ce site est un démembrement de l'ancienne *Ferme des Anges*, près du ruisseau Lairet, là où dînait, chez les RR. PP. Jésuites, Emery de Caën, le 6 août, 1632.

C'est au milieu d'une avenue, semi-circulaire, ombragée d'arbres de haute futaie, que s'élève la villa de M. Parke, homme fort connu comme grand constructeur et armateur de navires, aux jours prospères où nos braves charpentiers de vaisseaux vivaient dans l'abondance, sans le concours de la *Société de Bord* ; si connu était M. Parke que l'on disait de lui, qu'il avait lancé de ses chantiers une flotte entière, soixante-seize navires de long cours ; c'était vrai.

M. Parke, depuis près d'un demi-siècle, jouit de la réputation d'être le premier *Whip*, le patriarche du *Turf* à Québec. Il naissait au commencement du siècle à Belfast, Irlande, et s'établissait ici vers 1831. L'alerte octogénaire ne lance plus de navires sur le Saint-Charles ; mais il a le pas presque aussi leste, l'œil aussi vif, le poignet aussi ferme que lorsque—il y a de ça une quarantaine d'années—comme président du jour, avec ses six chevaux en flèche, il battait la marche sûrement et fièrement au club du *Tandem*, à Lord Caledon et autres officiers des Gardes,

au milieu des carrefours les plus tortueux de la Basse-ville ou des faubourgs de Québec. Un jour, comme président il choisit Ringfield, comme lieu d'arrêt, pour faire le *sang-gris*, et trente-quatre *tandem* trouvèrent place dans la vaste cour et la *lawn* de la villa.

J'ai sur le rayon de ma bibliothèque étiqueté " Incunables" un mignon volume, relié en maroquin vert, doré sur tranches, intitulé " PICTURE OF QUEBEC." Dix-sept dessins en taille douce lui donnent du relief ; c'est un Québec-Guide, tiré à sa seconde édition, en sept 1831, écrit paraît-il, par un Ecossais lettré de la vieille capitale, M. Bourne ; illustré par un graveur écossais de mérite, James Smillie ; imprimé par MM. P. et W. Ruthven, les mêmes, je crois, qui sept ans plus tard, imprimèrent pour M. N. Aubin son spirituel *Fantasque*. A la page 9, du dit volume, il y a une jolie gravure sur acier où se voit, à l'ouest, le Palais de Justice ; à côté, la cathédrale anglicane ; au nord, l'*Union Hôtel* (maintenant dépôt de mercerie de M. Morgan) ; à l'est, le château Haldimand (l'École Normale actuelle) bien gardé par de vigilantes sentinelles : c'est un paysage d'hiver.

De la rue St-Louis, trottine un terre-neuve attelé à un traîneau, crânement dirigé par un alerte gamin, qui, debout sur son traîneau, fait claquer son fouet : c'est comme aux premiers jours de la colonie.

A l'ouest de la *Place d'Armes*, on discerne deux militaires en capote : des soldats vraisemblablement du 71e Montagnards, alors stationné à Québec. L'un tient à la main l'*harmonieux* instrument national, la vèse, et semble se préparer à donner le signal du départ ; un piquet de soldats—*sergeant's guard*—traverse la voie publique, pour relever la sentinelle de faction aux bureaux du *Commissariat*, maintenant les quartiers du major de brigade. Autour de la Place d'Armes, dont le parcours d'hiver est marqué de *balisses* de sapins, circulent allègrement (de temps à autre un *leader* se mâte, se cabre) une longue file d'équi-

pages à deux chevaux, des *tandem*, dont les fringantes montures, portant aigrettes, panaches, ceintures de grelots, ont la queue coupée, courte et carrée, *bobtail* comme dit le *sport* ; ils ressemblent aux *hunters* anglais ; de nos jours les *bobtail* ont disparu, pour faire place aux crinières longues et flottantes, aux queues carrées, mais plus longues.

C'est la réunion hebdomadaire—ou *meet* de jeudi, du fameux *Driving Club*, formé vers 1829, sous l'administration de Sir James Kempt. Les chevaux piaffent, blanchissent d'écume le mors : vite, Excellence, montez. On attend que sa seigneurie, chaudement vêtue, munie d'un manchon d'ours, de dimensions phénoménales, descende les gradins du Château pour prendre la place d'honneur. Le voici qui se blottit à côté de son aide-de-camp, à qui il passe les guides. Le vice-président sonne du cors ; le Montagnard fait crier sa cornemuse et la gaie cavalcade se lance au grand trot vers la rue La Fabrique. L'artiste de ce dessin, le lieutenant Wallace, du 71e Montagnards, semble avoir été fort heureux à saisir tous les objets vus du corps de garde voisin du Château.

Continuons : il est une heure de relevée ; à trois heures vous pourrez voir nos gaillards déboucher sur la glace au pied du Cône, à Montmorency, ou bien attablés à la fameuse hôtellerie—le *Blue House*—sur le chemin de la petite rivière St-Charles, ou encore au Cap-Rouge chez Kostka Hamel, ou bien chez Déry à Lorette. Le code du club est d'une sévérité draconienne ; pour la moindre infraction, vite une amende, etc., c'est au moyen des amendes que l'on rencontre les menues dépenses.

C'est au président de la semaine à fixer d'avance à la campagne, le lieu d'arrêt, chaque fois que le club sort. Il n'y a qu'un spécifique pour prévenir la congélation, après une longue course, c'est une razade de *Mulled Wine*" ; vin épicé auquel nos pères ont conféré le nom de *sang-gris*. C'est au vice président à préparer et à faire servir cette

délectable embroisie, sous peine d'amende de censure. Gare au pauvre vice président, si dans la presse du départ il a oublié le *Mulled wine*. Il a dû l'enfermer chaud dans une cruche ou amphore enveloppée d'une couverte, et le précieux *baby* bien enmaillotté a dû être déposé douillettement dans les fonds de la carriole du vice président : malheur au vice président, s'il mettait en danger, par le froid, les jours du *Club*, faute du *sang-gris* traditionnel......

......Je remercie mon vieil ami M. Parke des renseignements qu'il m'a si obligeamment fournis, à propos de son *Club* favori..

Québec, Décembre 1884.

AUVERGNE, Charlesbourg

Au pied de la côte de *Clarihuc*, à Charlesbourg, à l'est du plateau, surnommé *Gros Pin*, le touriste saisit de loin sous de verts bocages, les blanches demeures d'un village canadien, l'ancien hameau Auvergne. Quel est l'Auvergnat parmi les anciens colons, qui se laissa aller à la jouissance de perpétuer par ce nom le souvenir du doux pays de France ? Notre ami, l'antiquaire Tanguay, pourra peut-être vous en donner des nouvelles.

Qui sait ? un de ces laborieux colons que l'intendant Talon y placait vers 1675, pour inaugurer sa colonie modèle ? Toujours est-il qu'en 1832, le juge en chef de la province. M. Sewell, séduit par le charme de l'endroit, s'y érigea un chalet. Auvergne, le nom du village, devint celui de la villa du juge. O que j'aimerais à repeupler de ses hôtes et intéressants visiteurs, l'historique châlet, à l'époque où l'éminent juriste l'occupait

Comme homme de lettre, légiste, homme politique, fonctionnaire d'état, M. Sewell a fourni une longue et brillante carrière. Ayant adhéré au parti du roi Georges III, dans le vif conflit qui donna aux provinces de la Nouvelle-Angleterre leur indépendance (1775-83), ce prince se souvint, en temps et lieu, de la fidélité de son sujet Bostonnais.

De fortes études, une heureuse mémoire, des talents d'un ordre supérieur, une grande dignité de tenue, ouvrirent bientôt au fameux *United Empire Loyalist*, la porte à toutes les dignités.

Jonathan Sewell, naquit à Cambridge, dans la colonie de *Massachussett's Bay*, en 1766.

Son père était Procureur-Général de la colonie. A la suite de l'insurrection, M. Sewell, père, crût devoir émigrer en Angleterre. Son fils fit ses classes à un *Grammar School*, à Bristol ; puis, il accompagna son père, lorsque ce dernier se rendit à St-John, N. B., en 1785 ; y fit son droit sous l'éminent avocat, plus tard, le juge Ward Chipman.

Jonathan Sewell y pratiqua sa profession pendant une année. Le jeune avocat vint chercher fortune en notre ville, en 1789, et y fut diplômé membre du barreau, cette année même.

Son exellent père expirait à St-John, N. B. en 1796.

Nommé solliciteur-général à Québec, en 1793 ; procureur-général, avocat-général, juge de la cour de vice-Amirauté, en 1795, l'habile légiste devenait juge-en-chef de la Province de Québec (1) et Président du Conseil Exécutif, en 1808. Il représenta à la Chambre pendant trois parlements consécutifs, le bourg de William Henry (Sorel).

Orateur du Conseil Législatif, en 1809, il ne lui a manqué que la haute charge de Gouverneur-Général pour couronner dignement tant de distinctions flatteuses. Mais en 1808 comme plus tard, nos gouverneurs-généraux nous arrivaient de *Downing street* tout dressés. Il faisait bon alors de se prononcer carrément pour la couronne, sans trop s'occuper du peuple.....

Pourquoi cet ardent ami des Anglais alla-t-il chercher un nom français pour sa maison de campagne ? Mystère ! Auvergne, distant d'à peu près une demi-lieu du légen-

---

(1) Le Juge Sewell, successeur en 1808 du Juge Williams, entre autres réformes et modifications, introduisit au Palais, la grande tenue officielle, le costume imposant des anciens jours, robes d'hermine, tricornes, etc., comme aux vieux pays.

Une sentence de mort, en cour criminelle, prononcée par le juge-en-chef, entouré de ses quatre collègues, tous en grand costume officiel, était un incident fort imposant. Sir James Stuart, qui lui succéda, en 1838, personnage majestueux quant à la stature, d'une érudition vaste, et amateur, lui aussi, des formes judiciaires antiques, conserva le tricorne et laissa choir l'hermine.

daire château Bigot, à Charlesbourg, est depuis plusieurs années, la propriété de M. George Alford—petit-fils et héritier de feu le millionnaire George Pozer.

Ce vieux célibataire s'y livre avec ardeur à l'horticulture, mais le solitaire maître d'Auvergne a trouvé dans sa riche bibliothèque, d'excellents, de constants, de vrais amis.

COUCY LE CASTEL

Petit donjon aux allures presque féodales, flanqué d'un bois, sur la rive sud de la Petite Rivière St-Charles, avec plateforme, couleuvrines et pierriers. Par son nom, il rappelle la patrie des ancêtres maternels de l'hon. Louis Panet, le fondateur : les Badelart de Coucy le-Castel, en Picardie. Le nom du Dr Badelart, par les soins qu'il prodigua aux blessés, (1) au combat des Plaines d'Abraham, est associé à l'ancien régime, et au nouveau, par l'utile et longue carrière qu'il fournit comme médecin, sous les généraux Murray et Carleton.

L'hon. Louis Panet, partageait ses loisirs entre son petit castel, ses amis, ses livres, ses oiseaux auxquels il avait construit une jolie volière, et les plaisirs de la chasse et de la pêche qu'il allait chaque semaine goûter à son châlet solitaire et pittoresque de Lorette—Castorville.

Ce beau vieillard closait naguère une honorable carrière à l'âge de 90 ans, regretté et respecté pour l'aménité et la

---

(1) *Les armes du Docteur Badelart.*—M. James Thompson, fils, consigne le trait suivant dans ses mémoires inédits. Après avoir décrit plusieurs autres contemporains du siège de 1759, il ajoute : " John Fraser. " Il reçut un dangereux coup de sabre sur le front à la bataille des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759,. Epuisé, il se laissa choir sur le gazon, le dos appuyé sur une clôture. Un chirurgien des troupes françaises, voyant que ses camarades pliaient, se retira en arrière et rencontra John Fraser, dont la blessure saignait abondamment. Le chirurgien se mit de suite à panser sa blessure ; puis, il se constitua son prisonnier de guerre, lui délivrant ses armes, lesquels ne consistaient qu'en un pistolet de poche à deux coups, bien monté en argent, avec les initials sur la culasse (P. B.) Philippe Badelart.

John Fraser et le chirurgien français, par la suite devinrent fort liés d'amitié : ils étaient voisins. Le premier était propriétaire de la maison, rue des Jardins, plus tard occupée par feu P. Hartigan, peintre (maintenant par MM. Malouin, avocats) tandis que le Dr Badelart,possédait celle voisine de M. Charles Panet [le lot a été rebâti et est occupé maintenant par la résidence de ville du juge Jean Thos Taschereau] petit fils du Docteur Badelart, les deux lots se rejoignant en arrière.

M. Fraser y ouvrit la première école anglaise tenue à Québec.

M. Fraser rendit le pistolet en question à son premier maître en 1810 et je devins le locataire de Bernard Panet, le petit-fils du Docteur Badelart. Bernard Panet était mon ami : il me fit présent du susdit pistolet qui avait appartenu à son grand-père. Je le gardai 47 ans, et le 13 septembre 1859, le centième anniversaire de la bataille des Plaines, j'en fis restitution à un des descendants du Docteur Badelart, le donnant à M. John Panet, Coroner de Québec, fils de Bernard Panet. Le docteur Badelart et M. John Fraser, atteignirent tous deux un âge fort avancé et furent jusqu'à la fin de leurs jours, de chauds amis. Le Dr Badelart avait la prestance digne d'un gentilhomme : il portait constamment l'épée au côté, selon la mode du temps."

(*Memoirs of Jas. Thompson, Deputy Commissary General*, 1867.)

franchise de son caractère : un excellent type *des Anciens Canadiens*.

Depuis 1861, cette villa est devenue la résidence d'été de l'hon. Jean Thomas Taschereau, ci-devant l'un des juges de la cour Suprême du Canada.

VILLA MASTAI

O gloriosi spiriti de gli boschi,
O Eco, o antri foschi, o cheare linfe,
O faretrate nirife, o agresti Pani
O Satiri, e Silvani, o Fauni, e Driadi
Naiadi ed Amadriadi, o Semidee
O readi, o Napee.

SANNAZZARO.

Vers 1845, le chirurgien le plus en renom de Québec, M. le Docteur James Douglas, s'érigeait sur la rive ouest de la rivière des Taupières, à la Canardière, un beau manoir, avec ample jardin potager, sans omettre l'accessoire indispensable d'une villa canadienne : un jardin abondamment pourvu de fruits, de plantes, de fleurs indigènes et exotiques.

Favorisé de la fortune, homme de goût autant qu'il était amant des sciencees et des lettres. M. le Docteur Douglas, de retour de la ville, passait ses heures de loisirs dans sa bibliothèque, son jardin, sa serre, etc.

Bientôt, il ajouta à sa résidence, une vaste salle dans une aile, où il déposa, ses peintures, ses statues antiques, etc. Puis, il érigea, à une extrémité de sa villa, un *jardin d'hiver* pour sa collection de fleurs tropicales et autres ainsi qu'une serre pour le raisin, à l'autre extrémité.

Natif d'Ecosse, le Docteur Douglas voulut perpétuer le souvenir du sol natal, en donnant à son manoir,—un nom—Glenalla,—qui lui rappellerait les montagnes, les lacs et les pics de l'antique Calédonie, chantés par Ossian et Burns. Le pays au reste était pittoresque et favorable aux embellissements.

En face, les toits et les flèches luisantes du vieux Québec ; sa rade alors couverte d'une forêt de mâts—couronnée de son imposante citadelle ; à l'ouest, le populeux faubourg St-Roch, les rives verdoyantes du Saint-Charles —ses bruyants chantiers de navires, (ceci se voyait avant qu'il fut question de la *Société de bord*) ; à l'est, l'Ile d'Or-

léans, ses massifs de verdure, ses gracieux côteaux ; au nord, le sombre rideau des Laurentides.

La rivière des Taupières est un petit cours d'eau historique : nouveau Scammandre, il évoque de martials souvenirs. En 1690—en 1759—en 1775—6, on eut pu voir embusqués sur ses bords, les mousquetaires du seigneur Juchereau, les fantassins de Montcalm, ou les ardentes milices de Guy Carleton, prêts à repousser les envahisseurs du sol. En 1814, la rivières des Taupières à l'ouest et le ruisseau de l'Ours, à l'est définissaient la limite de la *parole* accordée aux prisonniers de guerre américains.

A la partie est du site, un lopin d'environ soixante arpents, on voyait sur la berge de cette rivière la longue maison blanche de feu le juge DeBonne, jadis propriétaire du sol.

Revenons au fondateur de Glenalla.

M. Douglas, s'était épris des découvertes modernes de la science,surtout de ce que les voyageurs avaient exhumé dans l'ancien royaume des Pharaon. Pour étudier sur les lieux mêmes. les papyrus, les inscriptions, les monuments, les momies des braves gens qui florissaient au temps de Cheops et de Nechao, il fit voile pour l'Orient, avec son fils, plus tard professeur de chimie au collège Morrin et l'un des zélés présidents de la *Société Littéraire et Historique*, et passa près de deux années dans ces contrées lointaines.

Il en revint avec tout un chargement de navire de reliques : antiquités Etrusques,Grecques,Romaines, momies, statues, entres autre celle de l'*Esclave grec*, de l'*Aveugle* de Pompéi, etc., tableaux, peinture des grands maîtres. Il déposa sa riche collection de momies Egyptiennes dans son musée archéologique.—Une savante horticulture également régnait à Glenalla. Un mode d'ornementation qui distinguait cette villa, ce fut ses pittoresques ponts en fil-de-fer suspendus au-dessus des pièces d'eau et des méandres de la rivière des Taupières : c'était beau à contempler, maïs les oscillations du pont suspendu vous donnaient le

vertige ; les momies, les momies brunes et racornies de l'Egypte : voilà ce qui surtout alléchait les archéologues à dix lieues à la ronde.

Aux anniversaires marquants, M. Douglas, entouré de quelques savants, comme lui, avides scrutateurs des secrets du passé, se faisait fête de dérouler de ses bandelettes une de ses momies.

Dégager ses vieux Egyptiens des vêtements qui les emmaillottaient en entier, excepté la figure ; étudier les petites pièces d'or ou les pierreries ensevelies avec les propriétaires ; recueillir les pendants d'oreilles ou les bracelets de ces antiques dames ; leur assigner un état, une position sociale au temps de Sesostris : toutes jouissances exquises pour l'excentrique archéologue de la Canardière.

Il se passa un incident assez plaisant à l'un des congrès scientifiques du vieil Esculape.

Il avait convié quelques gros bonnets de la science de Québec, pour assister au *déroulage* d'une momie qu'il avait prononcée être une princesse ou du moins une femme de qualité, ayant découvert dans sa cassette, des fragments de bijouterie en or.

" Qui scait, avait ajouté l'ingénieux archéologue si ce ne fut pas une autre Cléopatre, au temps de Cheops ? Grande était l'attente, grande, la curiosité des vieux savants : mais, bientôt, un éclat de rire homérique ébranla jusqu'au toit du musée : la princesse se trouva être un Egyptien......

M. Douglas ayant vu engloutir son ample fortune dans des exploitations minières, se vit forcé de dire adieu à Glenalla, en 1876 : se retira à Philadelphie, avec ceux de ses trésors archéologiques qu'il prisait d'avantage. Quelques uns de ses Egyptiens furent acquis par l'Université Laval, pour son Musée, où ils attirent encore bien des regards.

En 1877 le Dr J. E. J. Landry, propriétaire de l'*Asile des Aliénés*, acheta la Villa, et en changea le nom en celui de Villa Mastaï—nom de la famille du souverain Pontife,

Pie IX alors régnant. A la mort du Docteur Landry, la Villa Mastaï passa à son fils, M. A. C. P. R. Landry, Député aux Communes, pour le grand comté de Montmagny.

Ce savant agronome a substitué aux momies et aux statues grecques, etc., une riche collection de livres sur l'histoire du Canada et sur la littérature française : ce n'est pas moi qui m'en plaindrai.

LE MANOIR SEIGNEURIAL, Beauport
1634-1879

"Prætorian here, Prætorian there, I mind the bigging o't."
(L'ANTIQUAIRE, *Walter Scott*).

Nous voilà bien au temps héroïque de la féodalité canadienne.

Qui de nous, pendant nos excursions à la chute de Montmorency, en été, ou au cône, en hiver, n'a jeté en passant un regard scrutateur sur cet antique et massif manoir des Duchesnay, en face de Québec, en deçà de l'église de Beauport ? A combien d'étranges scènes n'a-t-il pas été associé depuis le berceau de la colonie !

Le 30 juillet 1640 y commémore une date remarquable: l'exécution sur un des censitaires, de la sentence du gouverneur de Montmagny. Guion (Dion !), car c'était son nom, à genoux, tête nue, sans épée, ni éperons, cognait à la porte principale du manoir pour rendre foi et hommage. En l'absence du très haut et puissant seigneur, Robert Giffard, son fermier, Boullé vint ouvrir et lui entendit répéter la formule obligée des censitaires :

"*Monsieur De Beauport, monsieur De Beauport, monsieur De Beauport, je vous fais et porte la foi et hommage que je suis tenu de vous porter à cause de mon fief du Buisson duquel je suis homme de foi, relevant de votre seigneurie de Beauport, lequel m'appartient au moyen du contrat que nous avons passé ensemble par devant Roussel, à Mortaigne, le* 14 *mars* 1634, *vous déclarant que je vous offre payer les droits seigneuriaux et féodaux quand dûs seront, vous requérant me recevoir à la dite foy et hommage.*"

Ce Guion, comme l'a remarqué l'abbé Ferland, était maçon de métier ; c'était en outre l'homme de lettres, le scribe de la paroisse : il existe encore un contrat de mariage dressé par lui, un des plus anciens documents de ce genre

connu parmi nous, et portant pour date le 16 juillet 1636. On y voit là signature du seigneur Giffard ainsi que celles de François Bélanger et de Noël Langlois : les autres parties présentes y apposèrent leur croix.

La chirurgien Robert Giffard fait acte de présence pour la première fois sur nos rives, en 1627. En 1628, il fut fait prisonnier de guerre par les anglais, sur la flotte de Rocmont. De retour ici, il obtint la concession de la seigneurie de Beauport et d'un autre vaste domaine sur le Saint-Charles. On sait le rôle important que lui et les siens ont joué dans la colonie. Qui ignore la glorieuse carrière de cette martiale famille des Duchesnay, sur tous nos champs de bataille ? au siège de Phipps en 1690, au grand siège de 1759, au blocus de 1775, à Châteauguay, en 1814.

Un de leurs ancêtres, Nicolas Juchereau de St-Denis, se distingua tellement, au siège de 1690, que le roi de France lui octroya des lettres de noblesse. "Le sieur de St-Denis, seigneur de Beauport, dit Charlevoix, commandait ses habitants ; il avait plus de soixante ans et combattait avec beaucoup de valeur, jusqu'à ce qu'il eût un bras cassé d'un coup de feu. Le roi récompensa peu de temps après son zèle en lui accordant des lettres de noblesse."

Un de ses fils se distingua à la Louisiane : deux cueillirent des lauriers à Châteauguay : le vieux nom est encore dignement porté, par les descendants, dans l'armée, la robe, etc.

Pendant l'été de 1759, le manoir seigneurial devint le quartier-général de Montcalm ; le col. Benson, J. Lossing, historien américain, recommandable par ses écrits sur la période de 1775, dessina en juillet 1858—le vieux manoir pour *Harper's Magazine*, où il figura, en janvier 1859 ; d'où il fut copié pour orner une esquisse qui parut en mai 1881, dans l'*Illustrated News*, de Montréal.

En l'automne de 1775, nos amis les Bostonnais firent une descente au manoir des belliqueux seigneurs Duches

nay et en mirent rudement à contribution les laiteries, les basses-cours, etc., tel qu'il appert par une lettre dont nous devons communication à l'obligeance de M. Henri Duchesnay, de Ste-Marie, magistrat de police et inspecteur des mines à la Beauce. [1] Le manoir seigneurial, assez massif pour servir de fort contre les Indiens, couronne d'une manière pittoresque une petite éminence, sur les rives du *ruisseau de l'Ours*, en vue de la cité, du côté sud de la voie publique : le feu, ce simpiternel fléau de Québec, y passa en l'automne de 1879 ; il ne nous en reste qu'une triste ruine.

Pendant l'été de 1880, des ouvriers alléchés par ces légendes usées, "de trésors français enfouis en cet endroit par l'état major de Montcalm" en creusant dans la maçonne, découvrirent une plaque circulaire de plomb ou d'étain, qu'ils remirent aux propriétaires. Madame Gugy, qui maintenant possède le manoir et la terre seigneuriale de Beauport, eut l'heureuse idée de déposer pour examen cette inscription à la salle de la *Société Littéraire et Historique*. L'inscription était composée des lettres suivantes :

I. H. S. M. I. A.

LAN 1634 LE

NTE

25.JVILLET,IE.ETE.PLA
PREMIERE.P.C.GIFART
SEIGNEUR. DE-CE-LIEV

Ces lettres sont gravées profondément quoique avec rudesse, dans la plaque : au-dessous, il existe des traces plus indistinctes d'écriture, — ça peut être une cotte d'armes. —Au-dessus de ces caractères, on voit un cœur renversé, dont jaillissent des flammes, lesquelles sont enclavées dans un cœur plus grand et dont la pointe est en bas.

Cette trouvaille mit nos antiquaires en émoi et donna lieu à plusieurs écrits dans la presse anglaise et française.

(1) Voir l'appendice.

Quelques-unes trouveront place en cette esquisse :

The Beauport Manoir Inscription

To the Editor of the Morning Chronicle

" Whilst regretting the loss of the coins and documents accompanying the inscription of the Beauport Manor, on account of the light it might have thrown on this remote incident of Canadian history, let us examine the case as it stands.

This rude inscription of 25th July, 1634, gives priority as to date to the Beauport-Manor over any ancient structure extent in Canada this day. The erection of the manor would seem to have preceded by three years the foundation of the Jesuits Sillery residence, now owned by Messrs. Dobell and Beckett, which dates, of July, 1637. Who prepared the inscription ? Who engraved the letters ? Who cut on the lead the figure of the " flaming heart " ? The stars ? Are they heraldic ? What did they typify ? Did the plate come out ready prepared from France ? Had the *Académie des Inscriptions, etc.*, or any other *académie*, any hand in the business ?

The lead plate was imbedded in solid masonry. It is too rude to be the work of an engraver. Could it have been designed by Surgeon Gifart, the Laird of Beauport, and cut on the lead-plate by the scribe and *savant* of the settlement, Jean Guion (Dion ?) whose penmanship in the wording of two marriages contracts, dating from 1636, has been brought to light by an indefatigable searcher of the past— the Abbé Ferland ? Probably.

But if the lettered Beauport stone mason, who hever rose to be a Hugh Miller whatever may have been his abilities, did utilize his talents, in 1634, to produce a durable record, in order to perpetuate the date of foundation of this manor, he subsequently got at loggerheads with his worthy seigneur, probably owing to the litigious taste which his native Perche had instilled in him. Perche, we all know, is not very distant from Normandy, the hot bed of feuds and litigation, and might have caught the infection from this neighborhood.

Governor Montmagny, in the space of eight short years, had been called on to adjudicate on six controversies which had arisen between Gifart and his vassals, touching boundaries and seignorial rights ; though the learned historian Ferland has failed to particularize whether among those controversed rights, was included the *Droit de Chapons* and the *Droit du Seigneur*. Could the latter unchaste, but cherished right of some Scotch and German feudal lords, by a misapprehension of our law, in the dark days of the colony, have been claimed by such an exacting seigneur as M. de Gifart ? One thinks not.

Be that as it may, the stone mason and *savant*, Jean Guion, had refused to do feudal hommage to " Monsieur de Beauport, "

and on the 20th July, 1640, six years after the date of the inscription, under sentence rendered by Governor de Montmagny, he was made to do so.

Who will decipher the I. H. S.—M. I. A., the letters at the the top of the plate ? Is there no descendant of the haughty Seignior of Beauport, Robert Gifart, to give us his biography, and tell us of his sporting days ; of the black and grey ducks, brant, widgeon, teal, snipe and curlew, etc., which infested the marshy banks of the stream – the *Ruisseau de l'Ours*, on which he had located, first his shooting box, and afterwards his little fort or block house, against Iroquois aggression no doubt ? Gifart was a keen sportsman, tradition repeats. Did the locality get the name of *Canardière* on account of the *Canards*, the ducks, he had bagged in his time ? Who will enlighten us on all these points ? Where are our " Oldbucks" ?

***

Quebec, 8th April, 1880.

Query—Would I. H. S., stand for *Jesus Hominum Salvator* ? and M. I. A. for *Maria-Josephus-Anna* ?—the Holy Family—asks Dr W. Marsden.

LETTRE DU COMTE D'ORSONNENS

A M. J. M. LeMoine,

Président de la Société Lttéraire et Historique, Québec, etc.

Cher Monsieur,

Votre lettre du 1er avril, publiée dans le *Morning Chronicle*, en groupant, autour du premier manoir canadien, des grands noms canadiens, des faits historiques et des traditions, semble vouloir nous faire regretter encore plus la perte d'un monument dont il ne reste plus qu'une plaque de plomb gravée sans art, avec une inscription sans ortographe. Je suis allé, comme bien d'autres, voir ce morceau de plomb, qui contient autant qne l'imprimerie peut le représenter, l'inscription suivante :

I. H. S. M. I. A.
LAN 1634 LE
NTE
15 JVILET IE-ÈTE-PLA
PREMIERE-P C GIFART
SEIGNEVR-DE CE LIEV

La première ligne a été, sans doute, gravée avec une pointe, l'incision plus indécise est aussi moins profonde, de même que les lettres NTE ajoutées audessus de PLA, pour faire le mot planté, que l'art du graveur ou la largeur du ciseau n'avait pas su contenir dans la troisième ligne.

Les lettres des trois dernières lignes ont été coupées avec un ciseau de un demi pouce de large, l'incision est nette et bien dessinée ; on voit encore les lignes qui ont été tracées dans toute la largeur de la plaque, au moyen d'une pointe pour guider le ciseau du graveur.

Dans le centre de la plaque, on distingue avec peine un écusson portant un cœur renversé et flammé ; au centre de l'écu, trois étoiles. Impossible de dire si elles sont posées en face ou sur un champ quelconque. Le tout a dû être surmonté d'un heaume, car on voit encore de chaque côté de l'écu des lignes courbes multiples qui doivent nécessairement représenter les lambrequins ; sur le côté gauche, un bout de banderole, mais l'*artiste* a dû abandonner sa première idée, car le haut de la banderole se perd dans les lignes du lambrequin.

J'ai lu dans la lettre qui accompagnait l'envoi de madame Gugy, que les ouvriers, qui avaient travaillé aux ruines, disaient avoir trouvé la plaque de plomb roulée avec certains documents qui seraient tombés en poussière au toucher. La chose me paraît impossible. Le dessous de la plaque indique qu'elle a été posée à plat sur un lit de mortier ; et la partie gravée, du moins celle où sont gravées les armoiries, qu'une pierre pesante a été placée dessus, et c'est par l'enfoncement de sa surface inégale que la plupart des lignes gravées ont été détruites. On voit encore dans le plomb oxidé, l'empreinte d'une coquille pétrifiée qui se trouvait agrégée au calcaire.

En roulant le bloc supérieur, les ouvriers ont pu plier le métal ; de là, l'erreur de croire que la plaque était roulée ; elle a dû, comme toutes choses de ce genre, être placée dans une cavité comme fond, où on avait déposé le document tombé en poussière et les " quelques sous " que ces honnêtes ouvriers ont gardés pour eux, sans doute, sans en connaître la valeur.

Peu habitué à lire de telles inscriptions, mais connaissant la piété des premiers colons du Canada, j'essayait de donner un sens courant à l'inscription et je trouvai qu'on pouvait lire ceci :

Jesu Hominum Salvatore, Mariâ Immaculatâ Auspice.

(Sous les auspices ou la protection de Jésus, Sauveur des hommes et de Marie-Immaculée.)

L'an 1634, le

25 juillet—je—été plantée

première par (ou pour) C. (chirur) Gifart, Seigneur de ce lieu.

Jusqu'à présent la chose se lit bien, le sens en est raisonnable et positif. Supposant le chirurgien un homme instruit et lettré, l'inscription latine se complète d'elle-même. Mais, hélas ! il y a un mais,—la lettre C avant Gifart me trouble un peu. Comme je n'ai sous la main aucun volume, aucune tradition du temps à

consulter, je suis obligé de m'en tenir aux correspondances de journaux, et je trouve dans toutes le prénom de *Robert*—ce qui ne commence pas du tout par un C ! Mais le C, le malheureux C, ne serait-il pas l'initiale de Cloutier, le charpentier ou l'entrepreneur avec lequel Gifart avait fait un contrat à Mortaigne, le 14 mars 1634, quatre mois à peu près avant la pose de la première pierre ? Alors il faudrait lire : j'ai été plantée par Cloutier, Gifart étant seigneur de ce lieu.

Je m'arrête, le souvenir de *certaines* inscriptions sur certain *pont* vient troubler toutes ces belles spéculations. A force de vouloir être *savant*, on pourrait faire dire à Robert Gifart des choses qu'il n'a jamais pensées.

Si, après tout, ce Gifart n'était pas *savant*, et qu'il eut voulu dire par I. H. S., Jésus-Christ, et M. I. A., Maria ; ce serait trop fort.—J'aimerais mieux la théorie de M. le Dr Marsden et de M. Bédard, *Maria*, *Joachim*, *Anna*. Le 25 juillet étant la fête de saint Joachim, il serait plus raisonnable de penser qu'on aurait mis la construction du premier manoir canadien sous la protection et les auspices du saint du jour.

Reste à savoir si la Saint Jacques se fêtait le 25 juillet, la Saint Joachin le 26, en l'an de Notre Seigneur 1634

Je laisse à d'autres de mieux trouver.

Quoiqu'il en soit, cette date 1634 est un centenaire mémorable, car c' est en 1634 que Jacques-Cartier visita le golfe Saint-Laurent et c'est en 1534, qu il remonta notre beau fleuve jusqu'à Hochelaga, cent ans avant la première concession seigneuriale de Beauport.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre humble serviteur,

Cte d'ORSONNENS

L'INSCRIPTION DU MANOIR DE BEAUPORT.

Parmi une masse de vieux documents que je possède, concernant la seigneurie de Beauport et ses seigneurs, j'ai trouvé le reçu suivant :

“ Je soussigné, confesse avoir reçu un billet de cent cinquante livres de monsieu de Beauport, pour ce qu'il m'avait promis pour faire sa bâtisse de logis de Beauport.

“ Faict ce 27ième juillet 1642.

“P. CLUST.”

Cela donnerait peut-être une explication des abréviations “ P. C. ” de l'inscription trouvée dans les ruines du vieux manoir.

En effet, il est loisible de supposer que cet architecte a fait ce que ses confrères modernes font encore, et qu'il a gravé ses ini-

tiales sur l'inscription commémorative de la pose de la première pierre *plantée dans la bâtisse de Beauport.*

H. J. J. Duchesnay

La Beauce, 14 avril, 1881.

LA LETTRE DE H. V.

(Abbé Hospice Verreau ?)

Une relique historique.

La *Minerve* a publié l'inscription de la plaque trouvée à Beauport. Le *Journal de Québec* l'a reproduite aussi ; mais avec une certaine différence. Pour l'étude des personnes éloignées et pour l'utilité de la science, il est bien désirable qu'on en prenne de nombreuses impressions sur plâtre. Si madame Gugy accorde la permission nécessaire, elle méritera certainement la reconnaissance de ceux qui étudient notre histoire.

Il paraît que le dernier chiffre de la date se lit avec difficulté. Il est toutefois très important de le déterminer avec toute la précision possible.

A mes yeux la date du 25 juillet entraîne plusieurs conséquences qui disparaissent avec un autre chiffre.

I. Le vingt-cinq juillet est consacré à l'apôtre Saint Jacques-le Majeur. Ne peut-on pas traduire le second groupe trilittère, M. J. A, par *Majori Jacobo Apostolo.* Le premier groupe, si connu d'ailleurs, étant latin, il est nature à supposer que le second l'est aussi.

II. La fête de Suint Jacques-le-Majeur, qui tombait un mardi en 1634 était chômée ; par conséquent les travaux serviles ont dûs être suspendus ce jour-là.

III. Le même jour, 25 juillet 1634, Robert Giffard assistait à un mariage à Québec, ce qui pêut expliquer pourquoi il était remplacé, à Beauport, par son fils Charles.

Mais la pose de la pierre angulaire d'une simple maison, un jour de grande fête, me semble difficile à expliquer, qu'on veuille ou non y faire intervenir les cérémonies de la religion.

L'expression : *Je été plantée* offre aussi une difficulté. A cette époque on faisait de nombreuses fautes d'orthographe, mais on avait presque toujours le mot propre.

Il est bien vrai qu'en termes d'architecture, on disait *planter un édifice* pour l'*asseoir sur la maçonnerie de ses fondements ;* mais je ne sache pas qu'on ait dit : *planter* les pierres des fondements.

Cette plaque n'aurait-elle pas été destinée à une croix plantée à l'endroit que Giffard voulait défricher ?

Il est d'autant plus naturel qu'il ait commencé ses travaux par cet acte de foi qu'il devait songer de faire bâtir une église près de sa demeure. Dans cette supposition, on s'explique facilement

que la croix ait été plantée un jour de fête solennelle, où tout le monde, surtout à cette époque, devait vaquer à ses devoirs religieux. Je vois dans les *Archives* de Beauport, par Monseigneur Langevin, que la maison de Giffard, d'après M. Ferland, devait être plus près de la petite rivière que le manoir actuel.

C. Giffard, qui est désigné comme seigneur de Beauport, est le fils de Robert. Il était né en France et devait être encore assez jeune. C'est de lui que parle le *Journal* des Jésuites en disant que le fils de M. Giffard passa en France, en 1646, avec plusieurs jeunes gens "tous fripons pour la plupart qui avaient fait mille pièces à l'autre voyage, et on donnait à tous de grands appointements."

Ce 28 octobre, il était parrain et il s'embarquait le 31.

Il n'est plus question de lui après cette date, soit qu'il ait renoncé au Canada, soit qu'il ait péri prématurément. Le père reprit sa seigneurie de Beauport qu'il fit agrandir le mieux qu'il put.

P. S—En écrivant ce qui précède, j'étais un peu pressé ; j'aurais dû remarquer cependant que, sous la lettre C., les lecteurs ne pouvaient deviner le prénom du jeune seigneur de Beauport. Il s'appelait *Charles*, et devait être né en France, comme sa sœur *Marie*, qui devint Madame de la Ferté.

Dans l'intérêt de nos lecteurs, je ferai remarquer que le *Dictionnaire Généalogique* renferme à l'article GIFFARD, certaines erreurs. Ainsi *Françoise* qui commence l'article est la même que *Marie Françoise* qui la termine : elle se fit religieuse à l'Hôtel Dieu. L'épouse de *Jean Juchereau de la Ferté* fut *Marie*, née en France, puisque son contrat de Mariage, en 1645, la dit "âgée de 17 ans environ," ce qui reporte sa naissance vers 1628, Charles assiste et signe au contrat. Ce n'est pas *Robert Giffard*; mais son fils *Joseph*, dont le corps fut transporté à la cathédrale, le 13 décembre 1705."

* *
*

Le manoir de Beauport, après être resté pendant près de deux siècles en la possession de la famille Duchesnay, passa au col. B. C. A. Gugy, il y a trente ans et plus. Le colonel s'y bâtit tout auprès une demeure plus moderne ; il a acquis des héritiers de Salaberry, le domaine adjacent. La propriété est maintenant occupée par dame Veuve Gugy et son gendre M. H. Ryland.

HALDIMAND-HOUSE, Montmorency

Au nombre des spectacles grandioses que la nature a semés si libéralement, autour de notre ville, nommons en premier lieu la chute de Montmorency—qui borne à l'est la florissante paroisse de Beauport, à sept milles de Québec

Dans un évasement ou bassin creusé dans la rive nord du St-Laurent, la fameuse cascade tombe avec fracas, d'une hauteur qui vous donne le vertige. Sa blanche écume irrisée des rayons solaires, vue du fleuve, vous fait l'effet d'un colossal rideau de satin blanc ou bien encore, d'un fleuve de lait en ébullition, d'où lui est venu le nom populaire *La Vache*, bien longtemps après le nom historique qui rappelle un éminent prélat, Laval de Montmorency, et un Vice-Roi distingué. Le volume des eaux tombantes est moindre, il est vrai, que celui de la cataracte de Niagara, mais l'onde impétueuse se précipite de bien plus haut ; l'élévation est de deux cent cinquante et un pieds,—deux cent cinquante pieds d'après *Bouchette's Topography*. P. 424.

Notre cascade, si majestueuse, si pittoresque en été quand l'arc-en-ciel illumine ses bouillons, sait varier ses aspects selon les saisons. Aux sombres jours de l'hiver une montagne, ou cône glacé, créée par le revolin des eaux, présente à sa cîme une glissade, où la descente se fait avec une rapidité vertigineuse ; quelques fois, son intérieure se transforme, sous la main de l'homme, en un vaste et féérique palais, où tout est de glace : parquet, siéges, canapés, girondoles, tables mêmes, tout excepté les sorbets et les friandises appetissantes que l'on y sert moyennant finance.

Ça rappelle, ce palais de glace érigé, en 1787, par cette astucieuse et cruelle czarine de Russie, Catherine que Carlyle surnomma "un Louis quatorze en jupons" et que

ces admirateurs en France nommèrent "La Sémiramis du nord."

Le poète anglais Cowper décrit comme suit cette merveille.

"Silently as a dream the fabric rose ;
....
Ice upon ice, the well-adjusted parts.
....
Lamps gracefully disposed, and of all hues,
Illumine every side..............................
So stood the bright prodigy......................
...........................Mirror needed none
Where all was vitreous ; but in order due
Convivial table and commodious seat.
Sofa, and couch, and high-built-throne august.
...............................a scene
Of evanescent glory, once a stream,
And soon to glide into a stream again."
(*The* TASK-*Book* V. 127).

Madame H. C. Romanoff, dans ses vers, dépeint un palais de glace où une czarine de Russie, mère de Pierre-le-Grand, qui monta sur le trône vers 1730, avait fait préparer la couche nuptiale de l'infortuné prince Michel Gallitzin, en punition d'avoir quitté l'église grecque pour l'église latine.

Le site, si favorisé de la nature, se recommande aussi à l'antiquaire et à l'historien, par les traces, les monuments, la mémoire des luttes héroïques du passé.

Sur les rives est et ouest de la chûte, en juillet 1759, étaient campés en regard les escadrons des deux fières nations, qui après s'être mesurées en un duel mémorable, sur la plage de Beauport, au bas de la falaise, le 31 juillet de cette année-là, devaient, cinq semaines plus tard, sur les plaines d'Abraham, régler le sort de tout un continent.

Le sol est en effet fertile en grands souvenirs. Plusieurs des hommes les plus marquants de nos annales, à diverses reprises, l'ont foulée cette verdoyante côte de Beaupré : Jacques-Cartier, Champlain, Giffard, Laval, Ste-Hélène, Juchereau Duchesnay, Phips, Arnold, Wolfe, Montcalm Lévis, Bougainville, de Vaudreuil, Murray, Cook, le Prince Edouard, les généraux américains, Chandler, Winchester, prisonniers de guerre en 1814, les DeSalaberry : sans compter les ducs, comtes et marquis, gouverneurs du pays sous les deux régimes.

En examinant les deux rives du Montmorency, hérissées pendant le grand siège des tentes blanches des régiments Royal-Roussillon, de LaSarre, de Guienne, etc., et, sur la pointe de l'Ange-Gardien, des bivouacs des farouches Montagnards d'Ecosse, etc., on trouve des éclats d'obus, de mortiers, des boulets rongés d'une rouille centenaire etc., comme au temps de Virgile :

"Un jour le laboureur dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons.
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera sous ses pas des dards rongés de rouille."

Séduit par le charme de cet âpre paysage, Sir Frédéric Haldimand, gouverneur de cette colonie, en 1779, s'y était érigé une villa, dont le pavillon surplombait la chûte même.

Les mémoires de la baronne de Riedessel [1] récemment livrés à la publicité, nous en donne une intéressante description, lors de sa visite en 1782. La parole est à cette belle et noble dame :

(Traduction)

"Nous passâmes fort agréablement plusieurs semaines à Québec, pendant l'été de 1782 [de retour de New-York.]

"Le général Haldimand s'était construit une maison au

(1) Frederika von Massow, plus tard baronne de Riedessel, naquit en Allemagne, en 1746. Son père occupait sous Frédéric II un poste militaire élevé. La Providence lui avait fait don d'une nombreuse famille. A l'âge de 16 ans, en 1764, sa fille, la belle vierge Allemande aux yeux bleus, aux dires des mémoires, épousa M. Riedessel, un brillant militaire attaché à un régiment de fantassins. En 1776, le capitaine de Riedessel fut chargé du commandement du contingent militaire de 4,000 hommes, formant partie des 16,700 fournis à l'Angleterre d'après les traités, hors d'un corps de troupes de 20,000 hommes promis par les petits Etats de l'Allemagne, pour aider la grande Bretagne à mettre à la raison ses provinces révoltées de l'Amérique : de cette lutte prolongée et fratricide naquit, en 1783, l'Union Américaine, en vertu du traité signé à cet effet par l'opiniâtre, bien que débonnaire, George III. Le baron de Riedessel mettait pied à terre avec ses troupiers, à Québec, le 8 juin 1776 ; sa jeune épouse et sa tendre famille, au lieu de le rejoindre, par suite d'événements incontrôlables, ne put faire le trajet que le printemps suivant, au grand regret de M. le baron et de madame la baronne : le 11 juin 1777, elle débarquait à Québec, de la frégate anglaise *Blonde*, spécialement chargée de la faire passer en Amérique, pour rejoindre son époux chéri et digne de l'être. Hâtons-nous de suivre l'héroïque épouse, trainant à sa suite trois enfants en bas âge, à travers les mille dangers, les scènes de carnage, les horreurs de la faim et de la fatigue qui l'attendaient pendant cette terrible lutte, où son inébranlable courage, sa douceur, les charmes de son esprit et sa ravissante figure lui préparaient des aventures presqu'incroyables.

Il faut lire et relire ses lettres affectueuses écrites dans la solitude de la tente, quelques fois sur le champ de bataille, à des personnes qui lui étaient chères, par delà les mers, pour comprendre ce que le cœur d'une mère peut contenir d'abîmes de tendresse, aussi bien que pour admirer les insondables secrets, la main secourable de la Providence, au sein des grandes calamités humaines. Comme femme, comme épouse, comme mère, madame de Riedessel a droit à une place distinguée parmi les femmes fortes et pures du siècle où elle vécut.

Honorée des souverains d'Angleterre autant que des princes allemands, chérie de sa famille, elle terminait à Berlin, une longue et brillante carrière, en 1808, à l'âge de 62 ans.

haut de la rive, laquelle structure, il nomma "Montmorency House," d'après la célèbre chûte voisine qui porte ce nom.

"Il nous y mena [le général et moi].

"C'était sa marotte ; pour sûr, le site en était incomparable. Cette fameuse cataracte de Montmorency s'élance d'une hauteur de cent soixante trois pieds avec un bruit effroyable—à travers une gorge taillée entre deux précipices. Juste au moment où le général nous indiquait ce magnifique spectacle, je risquai par hasard la remarque qu'un belvédère, érigé au dessus de la chûte même, ferait un effet splendide.

"Trois semaines plus tard, il nous conduisit une seconde fois à la chûte. Nous eûmes à gravir un sentier fort à pic ; nous franchîmes des rochers escarpés, reliés par des petits ponts suspendus, comme l'on en voit dans les jardins chinois. Une fois au haut, il me tendit la main pour m'aider à pénétrer dans un réduit aérien qui surplombait la cataracte même. Il s'extasiait de mon courage, je m'y étais hazardée sans hésiter un instant.

"Avec un guide aussi sûr que vous, lui dis-je, je n'ai pas éprouvé un moment d'alarme. Puis il nous fit voir comment le pavillon adhérait au précipice : il tenait à la rive même par huit fortes poutres tendues au dessus de la cataracte. Elles étaient fermes pour un tiers de leur longueur dans le roc même : le pavillon reposait sur ces poutres. On y contemplait un point de vue plein de majesté, mais aussi plein d'effroi. Le fracas des eaux tombantes était si assourdissant, que l'on n'y pouvait tenir que quelques instants.

"En aval de la chûte, les pêcheurs prennent de belles truites ; mais en une certaine occasion, il en coûta la vie à un militaire anglais. Pour atterrir le poisson, il se vit contraint de sauter d'une roche à l'autre ; son pied glissa et l'onde l'engloutit : on ne trouva au bas que quelques membres épars et meurtris seulement."

*
* *

Voici pour Haldimand House un maître nouveau, d'une illustre lignée celui-là. Il en fera ses délices chaque été, de 1791 à 1794

Jeudi, le 11 août 1791, grande commotion chez cet important élément de notre population, le monde officiel, aussi bien que dans les rangs des *fashionables*. Deux vaisseaux de guerre anglais, l'*Ulysses* et la *Resolution* jetaient l'ancre sous nos bastions, ayant à leur bord, après une traversée de sept semaines de Gibraltar, le 7e régiment de Fantassins, *Royal Fusileers*, commandé par le quatrième fils du roi de la Grande Bretagne, Edward, Duc de Kent, le futur père de notre reine.

C'était un athlétique gaillard de vingt-cinq ans, plein de santé et de bravoure. L'aménité de son caractère, ses manières courtoises, sa verte jeunesse le rendirent bientôt le *toutou* du beau sexe de tous les degrés. A l'exception de son frère, le Duc de Clarence, plus tard Guillaume IV et qui ne fit que passer en 1787, jamais Québec n'avait été honoré de la présence d'un prince du sang. Milord Dorchester, qui devait sous peu faire voile pour l'Angleterre, se hâta d'annoncer un grand *lever* officiel au château Saint-Louis, pour souhaiter la bienvenue au fils de son roi.

Serait-il possible de restaurer le monde officiel, les noms des hauts dignitaires, des membres de la *noblesse* qui à ce mémorable lever du 12 août 1791—firent acte de présence, à l'invitation d'un gouverneur aussi chéri que l'était Milord Dorchester ? Essayons.

Voici, à la droite de Son Excellence, le Lt. Gouverneur, le général Alured Clarke, auquel il doit sous peu remettre les rênes de l'administration pendant son absence : puis des juges, des Conseillers Législatifs en robe, en jabot, avec queue, ample perruque, poudrés à blanc par le perruquier fashionable M. Jean Laforme ; d'abord le savant juge en chef l'hon. William Smith ; le juge Mabane, grave et préoccupé comme à l'ordinaire ; le Secrétaire Provincial, Pownall ; les hon. MM. Finlay, Dunn Harrison, Collins,

Caldwell, MM. Lymburner, Hale ; puis, des noms connus à l'armée, dans la robe, au forum ; quelques-uns inscrits en grosses lettres, sur des parchemins aux armes de la France : de Longueuil, Baby, de Bonne, Duchesnay, Dunières, Gueroult, de Lotbinière, de St-Ours, Dambourgès, de Rocheblave, de Rouville, de Boucherville, Lecompte Dupré, de Bellestre, de Tonnancourt, Panet, de Salaberry.

Je vous entends vous écrier : " Ces braves gens y étaient-ils tous à ce lever ? "

Je ne le jurerai pas : comme loyaux sujets, autant qu'en leur qualité de grands dignitaires, ils devaient s'y trouver, s'il étaient à Québec ; tel le voulait l'usage.

L'après-midi il y eut, pour les dames, réception au château, mais avec moindre entrain. La renommée aux cent bouches répétait que la belle jeune femme que le Duc de Kent avait amenée avec lui de Gibraltar n'était pas Duchesse : Alphonsine Thérèse Bernadine Julie de Montgenet de Saint Laurent, Baronne de Fortisson ;—feu M. Fortisson paraît avoir été colonel dans l'armée française.

Une dame portant un nom illustre et que je nommerais si cela n'était pas indiscret, fit la moue : " elle n'irait pas au château de crainte d'être présentée à Mme de St-Laurent " laquelle pourtant ne fut pas présente à la réception.

La séduisante française vécut vingt-huit ans avec le Prince Edouard. Désabusée des grandeurs de ce monde, elle s'arrachait, en 1818, aux charmes d'une union morganatique pour redemander à la solitude du cloître l'oubli du passé..

*
* *

Le célèbre voyageur Isaac Weld nous peint en août 1796 la villa Haldimand, à peu près sous les mêmes traits que la Baronne de Riedessel le fit, en 1782.

La majeure partie de Haldimand House subsiste comme le Prince Edouard la laissa : on y voit encore son cabinet de travail, une couchette et une table en noyer qui lui appartinrent.

M. Patterson, seigneur de Beauport et propriétaire des grands moulins et usines qui l'avoisinent, en fit l'acquisition vers 1815, et y vécut nombre d'années.

Son gendre M. George Benson Hall lui succéda ; Haldimand House, meublé avec luxe, entouré d'un parterre de fleurs, et de gazon est maintenant occupée par M. Patterson Hall, le fils aîné de M. George Benson Hall, l'ancien propriétaire.

MONTMORENCY COTTAGE, Beauport

—

A quelques âcres en aval d'Haldimand House, au Sault Montmorency, et tout près du bord de la chûte même, M. Peter Patterson, (natif de Whitby, Angleterre, établi à Québec, vers 1790, et possesseur des vastes scieries au bas), y érigeait, vers le commencement du siècle, un corps de logis pour le gérant de ses moulins.

M. George Benson Hall, son homme de confiance et plus tard son gendre, occupa nombre d'années cette loge, avant son installation au manoir principal.

Agrandie et améliorée, la loge devint bientôt une pittoresque villa : elle se dresse si près de la mugisante cataracte, que le vent du nord-est porte le revolin des eaux jusque sur sa toiture, tandis que le *glas-as* perpétuel et assourdissant de l'eau tourbillonnante, assoupit les sens : il est difficile de s'y soustraire à l'influence des pavots de Morphée. Des escaliers, hauts et roides conduisent aux belvédères qui surplombent la chûte.

En avant de la résidence et courant en une pente douce jusqu'aux bords escarpés du cap, il règne un gazon velouté, encadrant un délicieux jardinet, bien rempli de fleurs, avec bordure en paquerettes roses. Le parterre vous plaira, j'en suis sûr : une mosaïque de giroflées, de pelargoniums, de balsamines, roses, veinées, panachées, blanches ; de flox écarlate, d'agérates bleu-claire, de lobélies blancs, bleu-foncé ; de dahlias pourpres, roux, souffre ; de lavende musquée, de pourpier multicolore, de salpiglossis variés.

Près de la piazze, une rangée de soleils éclatants, (l'héliante) hommage à Oscar Wilde, proclament la nouvelle école esthétique.

Même à la morte saison, la villa n'est pas sans fleurs,

sans parfums, grâce à un petit *jardin d'hiver*, chauffé à la vapeur, dont l'appareil est dans la demeure même.

Ce champêtre réduit, c'est la résidence de celle des filles de M. Hall, qui épousa M. Herbert M. Price.

En parlant de Haldimand House, j'ai dit que l'endroit abondait en traces et en souvenirs du grand siège : toute cette région de la côte de Beaupré ayant été pendant deux mois le théâtre de la lutte acharnée et des passes-d'armes journalières, entre les troupes françaises et anglaises.

Si jamais la fantaisie vous prend de vous renseigner minutieusement sur les incidents militaires qui se passèrent en ce local, vous ne sauriez trouver un cicerone plus versé, plus compétent que notre ami M. Herbert Price, zélé membre de la *Société Littéraire et Historique*. M. Price a fait une étude toute spéciale des opérations de Wolfe et de Montcalm, pendant l'été de 1759. Il a réussi à collectionner une foule de relations du grand siège—des cartes et mémoires des officiers qui y ont pris part,—des gravures et tableaux des flottes anglaises à cette intéressante époque ; il est en voie de s'ériger un petit musée pour héberger tous ses trésors—ses antiquailles : vieux canons, anciens fusils, obus, boulets, sabres, bayonnettes rongées de rouille, éclats de bombes, calumets, dards de flèches indiennes, couteaux de poche, ces curieux couteaux à gaîne du siècle dernier. Tout récemment il faisait l'acquisition d'une antique pièce de 24—où la rouille a gravé de profondes rides ; un des canons repêchés au *Cap Brulé* vis-à-vis l'Ile aux Grues au nord, par le capitaine Antonin Lavoie, de l'Ile en question—à l'endroit où l'*Eléphant*, frégate française, sombrait, le 1er septembre 1729. Ce vaisseau commandé par le Comte de Vaudreuil, portait entr'autres personnes marquantes : Monseigneur Dosquet, évêque de Samos, l'Intendant Hocquart ; tous y faillirent perdre la vie.

M. Price, au moyen des anciennes vues prises du tillac des frégates anglaises—par les capitaines Short et Smyth

en 1759—au moyen des cartes et des relations du siège, et en feuilletant le journal si détaillé du capitaine John Knox, de l'officier du génie MacKellar, mais surtout par un examen minutieux du site des deux camps à Beauport et à l'Ange-Gardien pendant leurs opérations depuis le 9 juillet au 2 septembre 1759, vous fait comme toucher du doigt, chaque progrès, chaque reculade des deux généraux.

Les deux incidents les plus marquants de l'occupation militaire de cette région sont : l'embuscade meurtrière des sauvages sous de Langlade, au gué d'en haut, sur le Montmorency, le 25 juillet, et le combat si désastreux pour Wolfe, au gué d'en bas, sur le fleuve St-Laurent, le 31 juillet, 1759.

Un nom doit surnager à la suite des évènements du 25 juillet de cette année là, un nom auquel l'histoire aura à rendre une justice tardive : celui du vaillant Charles de Langlade, le héros de Montmorency en 1759, comme il l'avait été de la bataille de Monongahéla, le 9 juillet 1755, à la défaite de Braddock.

Charles de Langlade, intrépide chef et ami des Peaux-Rouges, si renommé pour ses exploits dans la *petite guerre*, (1) semble avoir été un peu de l'école de Hertel de Rouville, avec la vigueur physique qui distingua Luc de la Corne St-Luc.

Né en 1729, à Michellimakinac, il terminait sa carrière aventureuse en 1800, après avoir échappé aux hasards de quatre-vingt-dix-neuf combats et escarmouches, dit son biographe Tassé. Comme la Corne, lorsque sa patrie subit ses nouveaux maîtres, il accepta loyalement la situation, et se montra un sujet fidèle et dévoué de George III.

---

(1) DeGère, l'un des compagnons de Langlade, affirme que personne ne savait montrer plus de sang-froid que lui sur un champ de bataille. Il semblait se complaire au milieu du cliquetis des armes et des cris des combattants. Il raconte qu'un jour des décharges trop rapides ayant échauffé son fusil au point de ne pouvoir s'en servir pendant quelques instants, il tira sa pipe de sa poche, la remplit de tabac, battit le briquet, puis l'alluma, paraissant aussi calme au milieu de la canonnade et du sifflement des balles, que s'il eût été tranquillement assis au feu du bivouac.

(*Les Canadiens de l'Ouest*, *Tome I*, *Tassé.*)

Le 17 août dernier, accompagné de M. Price, j'allai examiner les *Sables* et le gué de la rivière Montmorency, à deux milles plus haut que la chûte, où il y a maintenant un moulin à scier le bois, appartenant au séminaire de Québec.

Après avoir lu et comparé les relations de Knox, de MacKellar, du journal de Jean Claude Panet, surtout celui du Chevalier Johnstone, il nous fut facile de suivre dans les bois, le sentier par où Wolfe avait lancé ses 2,000 soldats pour traverser le gué et prendre en flanc, le camp français retranché sur les hauteurs de Beauport. Le Montmorency à cet endroit est large d'à peu près 150 pas ; la rive ouest, au gué, garnie de retranchements en terre, dont on voit sensiblement les restes, domine la rive opposée d'une vingtaine de pieds ; de cette élévation et protégé par ses retranchements, il eût été facile à Lévis, de foudroyer le détachement anglais campé à ses pieds sur la rive est, tandis que les Indiens de Langlade, perdus sous un épais rideau de la forêt, l'eussent pris en revers. Langlade était si convaincu du résultat de son hardi projet, qu'il fit deux visites au camp de Lévis, à la chûte, deux milles plus bas, redoublant d'instance, mais en vain pour obtenir de Lévis un ordre ou lettre écrite, autorisant M. de Repentigny à traverser le gué, à la tête de ses 1100 canadiens, stationnés à ce lieu, pour donner main forte aux sauvages. Ils demeurèrent, comme dit une relation, embusqués "ventre-à-terre" pendant cinq heures, dans les bois, inaperçus des anglais ; et perdant enfin patience et sans attendre d'autres secours, ils firent feu sur l'ennemi—lui tuant et blessant de cent à cent cinquante hommes—ne perdant que deux des leurs.

En examinant la configurarion du sol, les accidents du terrain, la protection que la forêt environnante offrait aux Peaux-Rouges, pour leur genre particulier d'attaque, on est porté à croire qu'eussent-ils éte appuyés des 1100 Canadiens commandés par M. de Repentigny, le détache-

ment de Wolfe eût succombé jusqu'au dernier homme, sous les balles invisibles d'un ennemi insaisissable.

L'ingénieur en chef, le major Patrick McKellar, dans son journal, dont une copie en manuscrit découverte parmi les M. S S du Sergent James Thompson, a été publiée à Québec, en 1872, par le Docteur Wm. Jas. Anderson, ex-Président de la *Société Littéraire et Historique*, raconte d'une manière toute différente les incidents de cette embuscade et fixe à 55 le nombre des tués et des blessés de l'armée anglaise. Selon McKellar, cette ambuscade aurait eu lieu le 26 juillet. Tassé mentionne le 25 juillet. (1)

---

(1) JULY 26TH.—About three o'clock this morning, the General and Brig-General Murray, with the 35th Regiment, five Companies of Light-Infantry and one of the Rangers, and two field-pieces, set out from Montmorenci-Camp to reconnoitre two fords about five miles *above* the Falls. After we had proceeded about a mile and a half, the field pieces were sent back to Camp, the *ground* being too bad to get them on. About half-way between the camp and the ford the road passes through a remarkable ravine, which is about 300 yards long, very narrow, and the banks on each side above 20 feet high, and so steep as to admit of no outlet but where the road *passes*. Upon the march we were frequently challenged by the enemy from the opposite side of the river, for they observed all our movements with great vigilance. Upon our coming to the nearest ford we found they had a breast-work of considerable extent upon the opposite Bank. On our side of the river there was an open space of ground with a house in the centre of it ; and on the left of this opening the road to the ford passes through woods. Our Troops were now drawn up, to be in readiness in case of being attacked, the 35th across the road, and the Light-Infantry upon the right along the Skirts of an opening, the whole so far in the woods as to be concealed. The ford and the Enemy's works and Position were then reconnoitred, and the company of Rangers with a French deserter was sent to reconnoitre the other Ford, which is about a mile higher up. Between 8 and 9 o'clock there were about thirty Canadians and Indians seen going into the House, upon which thére was a platoon of the 35th ordered through the woods between them and the river, to attack them. Just as the platoon marched off it was fired upon, and the officer wounded by those very people, who had by this time got round them into the woods. But the platoon being joined by a company of Light-Infantry, they were soon beaten back across the River. There was *then* an Ambuscade laid, in case of a second attack, which was by posting a Company of Light-Infantry on an advanced eminence near the river in the woods, and below the opening, with orders, if attacked, to retreat back along the road, which would lead the enemy, if they persued, into the fire of the Battalion, and give a fair chance of cutting off their retreat with the Light-Infantry. There were two other advantageous eminences taken possession of at the same time,—one with two Companies on our left flank, near the River, and the other with one Company in the rear of the same flank, upon the right of the Road. About one o'clock a detachment of fifteen hundred Canadians and Indians crossed the river considerable way *above* the opening, and, marching down unperceived, under cover of its banks, got up a ravine upon the right of the advanced Light-Infnntry *company mens tioned*. The officer commanding that company kept them in play till he called in hig sentries, and then retreated, according to Orders ; but the Enemy, instead of persuinc him, as was expected, along the road, endeavored to gain the height where the thre companies were posted. When they got near it, the two Companies, *unperceived* wheeled and attacked their flanck, which being quite unexpected, they instantly turned their backs ; and the Light-Infantry coming upon their rear at the same time, they were soon driven into the river, *where they* suffered very considerably in crossing, being quite open to our fire. We did not learn the number of their killed and wounded but the Indians were dispirited, from *this* day's loss, for all the rest of the Campaign.

We had fifty-five men killed and wounded, officers included. *Our chief loss was* in pursuing the enemy home to the river from the Breastworks upon the opposite *banks*, where their numbers, exclusive of those that attacked *us*, amounted, as we were afterwards informed, to two thousand five hundred men ! After burying the dead, our detachment was ordered to carry off the wounded and return to Camp, which was effected without molestation. This Ford is about 150 yards broad and about 4 feet deep ; the water is smooth, *and not rapid*. The opposite bank is very steep and the path-way

L'Historien Garneau décrit comme suit l'engagement du 31 juillet 1759, au gué du Sault Montmorency :

" Comme la rive gauche, à l'embouchure de cette rivière, (le Montmorency) est plus élevée que la droite, il (Wolfe) fit augmenter les batteries qu'il y avait déjà dressées et qui plongeaient sur les retranchements de Montcalm. Il y porta le nombre des canons et des mortiers ou obusiers à plus de soixante. Il fit échouer sur des rochers à fleur d'eau deux transports, armés chacun de quatorze pièces de canon, l'un à droite et l'autre à gauche d'une petite redoute en terre que les Français avaient élevée sur le rivage ; placée au pied de la route de Courville, elle défendait à la fois l'entrée de cette route, qui conduisait sur la hauteur qu'occupait l'armée, et le passage d'un gué qui est au bas de la chûte. Le feu de ces transports, en se croisant sur la redoute, devait la réduire au silence et couvrir la marche des assaillants. Le fameux vaisseau, le *Centurion*, de soixante canons, (2) monté par l'amiral Saunders, vint ensuite s'embusquer vis-à-vis de la chûte et le plus près possible, pour protéger au passage du gué, les troupes qui devaient descendre du Camp de l'Ange-Gardien. Ainsi cent dix-huit bouches à feu environ allaient tonner contre l'aile gauche de l'armée de Montcalm.

Entre onze heures et midi, le 31 juillet, elles commencèrent à tirer. Dans le même temps le général Wolfe préparait ses colonnes d'attaque. Plus de quinze cents berges étaient en mouvement sur le bassin de Québec. Douze cents grenadiers et une partie de la brigade de Monckton s'embarquèrent à la Pointe-Lévis pour venir débarquer entre le *Centurion* et les transports échoués.

Une seconde colonne composée des brigades Murray et Townshend, descendit des hauteurs de l'Ange-Gardien pour venir, par le gué, se réunir à la première colonne au haut de la roûte de Courville, afin d'aborder ensemble les retranchements qui l'avoisinaient. Ces deux corps formaient six mille hommes. Un troisième de deux mille soldats chargé de remonter la rive

---

narrow. The other ford reconnoitred by the Rangers is *between* 2 and three hundred yards broad ; in passing it there are some islands to cross in the middle of the river. The bottom is smooth and the water shallow, with a gentle current. The road to it on the Coast-side passes through a morass covered with thick wood, and almost impracticable, which is probably the reason why the Enemy gave so little attention to it, for they had neither men nor works there. From these fords there is another road which leads to "L'Ange-Gardien."

(1) " Not even the "Victory," where Neilson died, was a more famous and favorite ship among British sailors than the old *Centurion* ; in 1740, it was as her captain that Anson led his little squadron on their venturous voyage to " put a girdle round the earth ".....

In 1759, she covered Wolfe's landing at Quebec ; and it is a little odd, that at the moment the two future circumnavigators, Cook and Bougainville, armed on opposite sides, were present with ship whose fame rested on its having performed the same feat..

Her figure, head—a lion, exquisitely carved in wood is still preserved at the Greenwich Hospital."

(Winthrop Sargent *The History of an expedition against fort Duquesne in* 1755, p. 139, in note.)

gauche du Montmorency, devait franchir cette rivière à un gué situé à une lieue environ de la chûte, et qui était gardé par un détachement aux ordres de M. de Repentigny. A une heure les trois colonnes s'avançaient en diligence. Ce plan d'attaque eût été trop compliqué pour des troupes moins disciplinées que celles du général Wolfe.

Montcalm, d'abord incertain sur le point qui allait être assailli, avait fait porter sur toute la ligne l'ordre de se tenir partout prêt à recevoir leurs ennemis à leur approche ; le général Lévis envoya cinq cents hommes à M. de Repentigny et demanda quelques bataillons du centre qui le soutiendraient lui-même au besoin. A deux heures, Montcalm vint examiner la situation de sa gauche ; il en parcourut les lignes, approuva les dispositions de Lévis et donna de nouveaux ordres. Trois bataillons de réguliers, avec quelques miliciens des Trois-Rivières se portèrent à l'aile gauche ; la plus grand partie de ses troupes se placèrent en réserve sur le chemin de Beauport, et le reste se dirigea rapidement vers le gué que défendait M. de Repentigny. Cet officier avait été attaqué par la colonne anglaise et l'avait repoussée après lui avoir tué ou mis hors de combat quelques hommes. La retraite de ce corps permit au renfort de revenir sur le théâtre de la principale attaque.

Les berges qui portaient la colonne de la Pointe-Lévis, commandée par le général Wolfe en personne, après avoir fait plusieurs évolutions comme pour tromper les français sur le lieu de la descente se dirigèrent tout-à coup vers les transports échoués.

Mais la marée était basse ; une chaîne de cailloux et de rochers arrêta quelque temps une partie de la flottille ; enfin l'obstacle fut passé, et douze cents grenadiers avec deux cents hommes d'autres troupes s'élancèrent à terre sur une grève spacieuse et unie. Ils devaient s'avancer en quatre divisions et la demi brigade Monckton, débarquée derrière eux, devait les soutenir. Par quelque malentendu la demi-brigade les suivait de trop loin quand ils entrèrent en action. Ils marchèrent au son d'une musique guerrière, à la redoute qui fermait l'entrée de la route de Courville. La redoute avait été évacuée. Les grenadiers s'y arrêtèrent un instant pour se disposer à assaillir les retranchements de M. de Lévis, qui étaient à une petite portée de fusil. Toutes les batteries de Wolfe faisaient pleuvoir sur cette partie du camp, une grêle de bombes et de boulets, que les milices Canadiennes essuyaient sans perdre de leur contenance calme et assurée. Les assaillants s'étant formés se présentèrent la baïonnette au bout du fusil. Leur uniforme de grenadiers contrastait avec le costume de leurs adversaires, enveloppés d'une légère capote serrée autour des reins. Les Canadiens avaient pour suppléer à la discipline des troupes régulières, leur courage et la justice remarquable de leur tir. Ils attendirent froidement que les ennemis fussent à quelques verges seulement de leur ligne,

pour les coucher en joue. Alors (1) ils firent des décharges si rapides et si meurtrières qu'en peu de temps les colonnes anglaises, malgré tous les efforts de leurs officiers, se rompirent et prirent la fuite ; elles cherchèrent d'abord un abri contre les balles derrière la redoute, puis, n'ayant pu se reformer elles allèrent se réfugier derrière le reste de leur armée, déployée un peu plus loin. En ce moment il survint un violent orage de pluie et de tonnerre, qui déroba les combattants à la vue les uns des autres et dont le bruit plus imposant fit taire toutes les rumeurs de la bataille.

Lorsque le brouillard se dissipa, on aperçut les anglais qui se rembarquaient avec leurs blessés, après avoir mis le feu aux transports échoués Ils se retiraient comme ils étaient venus, les uns dans leurs berges et les autres par le gué. Le feu de leur nombreuse artillerie se prolongea jusqu'au soir, et l'on estime qu'elle tira trois mille coups de canon dans cette journée ; on n'avait pour y répondre qu'une dizaine de pièces qui ne laissaient pas que d'incommoder beaucoup les troupes de débarquement. La perte des français, causée presqu'entièrement par cette arme, fut peu considérable si l'on considère qu'ils furent plus de six heures exposés à une pluie de projectiles. Les ennemis eurent environ cinq cents morts et blessés, parmi lesquels il y avait un grand nombre d'officiers." [2]

Un simple examin du local suffit pour expliquer l'échec dû détachement de Wolfe ; les troupes de Lévis étaient embusquées derrière des retranchements en terre protégés de fascines et d'arbres : il est fort intéressant d'en examiner même aujourd'hui les restes en suivant la rive escarpée et en bien des endroits taillés à pic, de Beauport, à partir du Sault Montmorency jusqu'au manoir Duchesnay, sur la propriété Gugy. En bien des endroits cette rive a plus de 150 pieds de hauteur ; le détachement anglais dont une partie était venue de l'Ange Gardien, par le gué d'en bas à marée basse, et l'autre était débarquée de la flotte, en berges, s'était formé sur la grève sans abri, exposé à la pluie des balles et des boulets qui leur venait d'en haut de la part d'un ennemi qui savait tirer et qu'il lui était impossible d'atteindre, à moins de le prendre aussi en revers par

---

(1) ....Their men of all arms, in the trenches, lay cool till they were sure of their mark ; they then poured their shot like showers of hail, which caused our brave grenadiers to fall very fast. (*Journal d'un officier anglais.*)

(2) Histoire du Canada,—Garneau—Tome II, P. P. 324-7, quatrième édition.

le gué d'en haut sur le Montmorency, combinant l'attaque, non seulement avec le secours de la flotte, mais encore au moyen d'une nombreuse artillerie, placée sur l'extrême pointe est de la rive escarpée de la chûte, à l'endroit, qui commandait le camp de Lévis. Les deux généraux paraissent avoir été tous deux en défaut, Lévis pour avoir par son indècisision manqué le coup que les sauvages de Langlade lui avaient proposé et Wolfe pour s'être trop fié au courage reconnu de ses troupes, sans étudier le terrain où il avait à manœuvrer.

Il semble étonnant qu'un seul de ses soldats ait échappé, et comme le dit Johnstone, il dût remercier l'"orage de pluie et de tonnerre" qui contribua si puissamment à le tirer de ce mauvais pas. (1)

Knox nous présente les sauvages selon leur habitude scalpant les morts et les blessés, avec beaucoup d'entrain. (2)

---

(1) "Quand notre compagnie de grenadiers eût atteint le voisinage des Français,je vis distinctement Montcalm : il était à cheval, allait et venait avec animation au milieu de ses troupes et leur donnait l'ordre de faire feu. De suite, ils tirèrent, nous tuant un bon nombre des nôtres, je ne puis me rappeler le juste nombre. Nous ne leur répondîmes pas, c'eût été inutile ; ils étaient parfaitement à l'abri, au moyen de leurs retranchements, nous ne pouvions discerner de leur personne que la cîme de leurs chapeaux...... Ordre fut alors donné de retraiter à nos canots, tenus à flot, pour nous recevoir. La marée étant alors basse, nous cûmes à franchir un long espace de plage à travers la vase.

Allan Cameron, sergent dans notre compagnie, voyant sur notre gauche une petite batterie armée de deux pièces et ostensiblement sans canonniers, crut qu'il pourrait l'empêcher de nous harasser dans notre retraite : il ramassa deux baïonettes qui gisaient sur la grève et se dirigea seul vers cette batterie, il enfonça la pointe de ces baïonnettes dans la lumière des canons et y cassa la pointe de ces deux bayonettes.

[2] Quand les Français nous virent ainsi retraiter, ils envoyèrent leurs sauvages scalper et massacrer nos blessés, exposés sur le rivage. De ce nombre était le lieutenant Peyton, du bataillon *Royal American*, gravement blessé et qui s'était traîné aussi loin que la douleur le lui eût permis. Quand les Peaux Rouges se furent acquittés de leur triste besogne sur les pauvres diables les plus voisins des batteries françaises, ils retracèrent leurs pas, tous, excepté deux qui ayant découvert le Lieutenant Peyton, devinrent avides d'en faire la capture. Par hasard ce dernier se trouva avoir un fusil à deux coups, chargé ; or comme il avait été témoin de leur barbarie sur ceux de ses camarades blessés qu'ils avaient pu saisir, il se persuada qu'ils le massacreraient s'ils mettaient la main sur lui. Heureusement, il ne perdit pas son sang-froid et attendant le moment où le sauvage le plus près de lui vint à portée de fusil, il le coucha en joue et l'abattit : l'autre Indien croyant que le lieutenant n'aurait pas le temps de recharger son arme, courut vers lui, brandissant son casse-tête pour le scalper ; le lieutenant lui envoya l'autre coup droit dans la poitrine et le sauvage tomba mort à ses pieds. Nous fûmes quittes des sauvages pour ce jour-là, mais nous les rencontrâmes plus tard.

Au moment où le lieutenant Peyton gisait ainsi à terre, épuisé par la perte de son sang et ses efforts, il fut accosté par le sergent Cameron, qui n'avait d'autre moyen de lui porter secours qu'en le portant dans ses bras. Cameron était un homme d'une haute stature et d'une force peu commune. Il attacha le fusil du lieutenant avec le sien sur ses épaules, en bandoulière, et dit à M. Peyton de lui embarquer sur le dos et de le tenir par le col. Comme la distance à parcourir était grande, il était forcé de temps en temps de le déposer à terre afin de prendre haleine lui-même et aussi pour soulager le pauvre lieutenant, dont la blessure était excessivement douloureures. De cette sorte, il le porta à un des canots anglais où il le déposa, ajoutant "Monsieur, voilà tout ce que je puis faire pour vous, je vous souhaite de vous rétablir."—*Journal inédit du Siège de* 1759, *tenu par le sergent James Thompson*, cité par Hawkins.

J'ai mentionné plus haut les vastes moulins et usines dûs à l'énergie de M. Peter Patterson, au bas de la chûte. M. Price me fit voir les conduits et appareils que l'on vient d'y poser, pour fournir la puissance motrice à l'électricité, au moyen de laquelle, l'on entend éclairer tout Québec.

LA RESIDENCE D'ETE DE LORD DUFFERIN—Cap aux Diamants

—.

Le joli mois de mai, qui au dire de Tennyson et de bien d'autres fait battre plus vite le cœur des amants, nous apportant des feuilles et des fleurs—est aussi le signal du départ des citadins, pour nos riantes campagnes autour de Québec. De nos jours, un homme de goût, trouvait moyen de jouir du grand air de la campagne, sans sortir des murs, et se créait un délicieux et frais séjour où la nature elle-même s'était chargée des principaux décors.

Notre cité a accueilli bien des Gouverneurs depuis ce lettré Marquis de la Galissonnière, dont le botaniste suédois, Peter Kalm, son hôte au château St-Louis, en 1748, nous a tracé une peinture si flatteuse.

Nul gouverneur cependant, n'a laissé un souvenir aussi vivace ; nul, n'a par son départ, causé autant de regrets que celui qui, en 1872, cherchait un asile contre les ardeurs de la canicule, en notre citadelle escarpée : le comte de Dufferin, l'ami, le bienfaiteur de Québec. Nul, n'a paru subir au même dégré le charme de tout ce dont notre vieille ville s'enorgueillit davantage : ses antiques souvenirs—ses monuments historiques—ses sites sublimes,—son fleuve majestueux.

Qui, en effet, eût jamais songé que ce roc sourcilleux du Cap-aux-diamants, avec ses bastions hérissés de canons—ses lourdes casemates à l'épreuve des bombes etc., eût pu, au besoin, se transformer en une gracieuse résidence vice-royale où le représentant de sa Majesté, la reine Victoria a depuis tenu sa brillante cour et donné tant de banquets hospitaliers. C'est pourtant ce qui a eu lieu.

Le Cap-aux-diamants a de tout temps commandé l'admiration des touristes, par ses points de vue grandioses.

Le site est d'un pittoresque achevé : cette superbe terrasse, qui court le long du cap, surplombant le fleuve, à u

hauteur de 350 pieds offre des facilités rares pour les grandes réceptions officielles.

Je défie la nature la moins impressionnable de contempler sans émotion, de ce poste, par delà les nues, le panorama toujours neuf que déroulent les campagnes environnantes.

C'est imposant, c'est sublime, à la clarté du jour, par une sereine matinée ; mais au crépuscule, sous la voûte étoilée, le coup d'œil plongeant dans l'abîme béant à vos pieds, à je ne sais quoi de solennel et de ravissant. A l'ouest, au sud, à l'est, la basse-ville et Lévis avec leurs étincelants reverbères, le gaz et la lumière électrique ; le port semé de grands navires, sous la citadelle même ; de temps à autre, de majestueuses frégates immobiles sur leurs ancres ; à la jetée de la compagnie Allan, à vos pieds, quelques uns de leurs Léviathans : le *Parisian* ou le *Sarmatian*, etc.

Les remorqueurs, les vapeurs-traversiers circulent en tous sens parmi cette forêt de mâts, comme des mouches-à-feu dans un pré, pendant une chaude nuit d'été.

Votre oreille saisit le bourdonnement lointain, la clameur vague de la cité ; les gais refrains des matelots, peut-être quelques vieux lais Normands ou Bretons vous arrivent des radeaux de bois quarré, entraînés par la marée et conduits par des Voyageurs des *pays d'en haut :*

Après un jour d'été, quand la ville s'endort,
Qu'elle étouffe l'écho de ses rumeurs dernières ;
Quand les lampes du soir, dans les maisons du port
S'allument, et sur l'eau projettent leurs lumières ;

Le long des quais obscurs, il est doux d'écouter,
Dans cet apaisement des heures recueillies,
Les airs que les marins se prennent à chanter,
D'une âme enfin rendue à ses mélancolies.

AUTRAN, *La mer.*

Bientôt, une formidable détonation secoue même la cime d'où vous contemplez ce spectacle : c'est le canon du soir, le signal d'éteindre les feux aux casernes avoisinantes ; puis, le roulement du tambour, et le rappel que le *bugler* lance de son clairon, aux échos de la nuit. Si c'est un jour de réception officielle, de banquet pour Son Excellence, la fanfare militaire clôra la fête par l'hymne national de l'Angleterre et le chant national de la patrie

pour nous, *God save the Queen* et *Vive la Canadienne ;* ce qui ajoutera encore de l'intérêt à cette mise en scène.

Afin de nous donner une idée de la cordiale hospitalité de Lord Dufferin, de sa popularité, de ses qualités sociales, de ses travaux littéraires, je vous remettrai sous les yeux, le compte-rendu que je vous adressais à la clôture des réceptions vice-régales, l'année de son arrivée :

PER VIAS RECTAS

[IL FAUT FILER DROIT.]
Traduction libre.

M. BENJ. SULTE, auteur des "Laurentiennes," Ottawa

Très cher poète.—Vous me demandez des nouvelles de l'ancienne capitale. Que pourrais-je vous dire que le télégraphe ou les journaux ne vous aient déjà dit et mieux que ne saurait vous l'écrire un solitaire, qui n'a pour familiers que des oiseaux, des fleurs et des livres. Sans doute j'ai beaucoup d'amis ; je devrais être gai comme pinson. Rabelais, Audubon, Longfellow, Racine, Marmier, Hawthorne, Thoreau, Washington Irving, Walter Scott m'entourent, doués, les uns, comme vous savez, d'un fond de gaieté intarissable, les autres, pleins de sens, de réflexion, de savoir, de verve

Assis dans ce petit *sanctum* ombragé de "pins murmurants" et d'ormes méditatifs et qui ne vous est pas inconnu, je laisserai donc, comme les veillées s'alongent, courir ma plume vagabonde pour vous amuser ou vous ennuyer, à votre guise. Nous en avons fini pour cette année avec la canicule, les élections parlemenmentaires et les sauterelles. Dieu en soit loué ! une de ces épreuves à la fois eût suffi pour nous campagnards : jugez des profondes malédictions auxquelles les trois combinées ont dû donner lieu. Nos touristes sont de retour de Gaspé, de Murray Bay, de Cacouna, et le vent dans la vieille, la scientifique, la soporifique cité, est aux *at home*, aux danses et aux dîners.

Les *grands* dînent, les petits dansent, le peuple dîne, et somptueusement même, grâce à la générosité et à la munificence des heureux et des malheureux candidats parlementaires, qui ont rivalisé de générosité, à l'article des *rafraîchissements*, avant la votation, bien entendu.

Chacun donc s'amuse sagement, chacun danse, dîne ou fait dîner. Le comte *Dufresne* dîne et fait dîner. O le brave homme que celui là ! (1)

(1) Lord Dufferin.—" Fréderick Temple Blackwood, comte de Dufferin et baron Clandeboye, est de très noble et très ancienne famille d'extraction écossaise. On trouve l'un de ses ancêtres à la cour de l'infortunée Marie Stuart. Mais il a considérablement augmenté l'illustration de sa famille.

Héritier du titre de baron Dufferin et Clandeboye de la pairie d'Irlande, il est devenu

Je vous entends vous écrier "De qui parlez vous" ? Eh bien je parle d'un illustre savant scandinave, d'un saga d'Islande, un *sportsman* un *yatchman* de la verte Erin, un navigateur capable de faire la barbe à Cook, à Bougainville, un rusé diplomate. Prenons les choses de plus haut. Vous vous rappelez, sans doute, la visite que le prince Napoléon, le cousin du monsieur de Chi-

---

par son mérite baron Clandeboye de la pairie du Royaume-Uni, et a été honoré plus qu'aucun de ses prédécesseurs de la confiance royale.

Il naquit en Irlande, le vingt-et-un juin, mil huit cent vingt six, et reçut, dès son bas âge, les éléments de la meilleure éducation, de l'instruction la plus raffinée. Eton, Christ Church et Oxford le comptent parmi les hommes distingués qu'ils ont donnés à l'Angleterre.

Dès mil huit cent quarante-huit, alors qu'ils n'était encore âgé que de vingt-deux ans, il fut fait, sous l'administration libérale, chambellan de la reine, et remplit ces fonctions presque sans interruption jusqu'en 1858.

Lors de la famine qui ravagea l'Irlande, en 1847, il visita ce malheureux pays et publia, à son retour, le résultat de ses observations.

C'est vers la même époque qu'il visita les régions boréales de l'Islande et du Spitzberg. Il a fait le récit de son voyage dans un livre connu sous le nom de "Letters from High Latitudes." Ce livre jouit d'une bonne réputation dans le monde scientifique et littéraire ; en France comme en Angleterre, on a loué les savantes observations et les agréments littéraires qu'il renferme.

A peine revenu des glaces du pôle Nord, il partait pour les régions que brûle le soleil, chargé d'une importante mission politique.

Il allait en qualité de commissaire anglais, faire une enquête sur les massacres des chrétiens de la Syrie. L'intelligence et la fermeté qu'il déploya dans cette mission lui valurent l'honneur d'être nommé Chevalier du Bain.

De 1864 à 1866, il remplit l'emploi de sous-secrétaire pour l'Inde, et en 1866 il entra dans le département de la Guerre en qualité de sous-secrétaire. En 1868, il fut fait chancelier du duché de Lancaster. L'année précédente, il avait présidé le congrès scientifique de Belfast. L'année dernière, il fut fortement question de le nommer au poste quasi-royal de gouverneur de l'Inde, comme successeur de l'infortuné Lord Mayo, dont la mort tragique a ému si profondément l'Angleterre.

De ce qui précède il faut conclure que Lord-Dufferin n'est pas un homme ordinaire et que, soit comme administrateur, soit comme diplomate ou homme de sciences et de lettres, il jouit, dans la Grande-Bretagne, de la considération publique. Sa carrière a été remplie, déjà, par de nobles travaux, marquée par des succès honorables, et il n'y a pas de doute qu'il ne s'arrêtera pas en si beau chemin. C'est un homme destiné à faire sa marque dans tout ce qu'il fait et entreprend, à voir au-delà des horizons de tous les jours.

A une intelligence active et admirablement cultivée, à un esprit curieux et hardi, il joint un caractère ferme, entreprenant, ambitieux, avide de nobles distinctions, ami de tous les progrès, dévoué à son pays, capable de grandes choses. Les sentiments comme les pensées sont larges chez lui : l'étude, les voyages et l'observation ont considérablement développé ses qualités naturelles.

A le voir, d'ailleurs, à l'entendre surtout, il est facile de reconnaître un homme qui ambitionne d'autres titres de noblesse que ceux de la naissance, qui aspire à quelque chose de plus honorable que le prestige de la position qu'il occupe.

Brun, de moyenne taille, la figure pâle, les traits accentués, le front développé, la physionomie sérieuse, même dans le sourire, l'attitude modeste dans la dignité, il a plutôt l'air d'un savant que d'un gouverneur, d'un penseur que d'un lord ; ou bien il a l'air de l'un et de l'autre si l'on veut.

Nous sommes certain qu'il se soucie fort peu des galons d'or qu'il porte dans les circonstances solennelles, et qu'à l'éclat des habits de cour il doit préférer les choses de l'esprit, la gloire des sciences et des lettres. Il est d'ailleurs fort aimable, gracieux et poli sans affectation, galant avec les dames, plein de prévenances pour tout le monde, confirmant, par tous ses actes, l'opinion de ceux qui disent qu'il n'y a personne qui soit plus gentilhomme qu'un gentilhomme irlandais.

Lord Dufferin n'est dans le pays que depuis six mois, et, déjà, il est plus populaire que tous les gouverneurs qui l'ont précédé depuis Lord Elgin. On va à ses levers, à ses dîners, on lui donne des bals, on lui présente partout des adresses et on lit avec plaisir ses discours ; les hommes louent son jugement et ses connaissances ; les femmes vantent son amabilité, le peuple de Québec l'appelle Lord Dufresne. On remarque l'intérêt qu'il porte à tout ce qui est canadien ; il achète les ouvrages de nos écrivains, il étudie l'histoire du pays, se fait renseigner sur ses besoins, ses sentiments et ses aspirations et semble déjà au fait de tout.

Lady Dufferin.—Lord Dufferin a épousé, le 23 octobre 1862, Harriet, fille de Archibald Hamilton, de Killyleagh Castle, et petite-fille de Hamilton Rowan. C'est une femme d'une figure aimable et jolie, digne par son intelligence et son caractère d'être l'épouse de Lord Dufferin.

Leurs Excellences ont déjà une famille de quatre enfants, dont deux garçons et deux filles.

(L. O. David)

selhurst, jadis empereur des Français, nous faisait ces années dernières Vous n'avez sans doute pas oublié non plus d'avoir feuilleté à la bibliothèque parlementaire, parmi les superbes volumes à nous présentés par le gouvernement de l Empereur un grand *octavo* illustré, contenant la relation d'un voyage entrepr s par le prince Napoléon en Islande et au Spitzberg,dans son beau yatch de 1,100 tonneaux, la corvette à hélice "*La Reine Hortense.*" Un des dessins exhibait, au milieu de la barquise la majestueuse corvette, faisant jaillir de sa proue des flots d'écume et remorquant une svelte goëlette de 80 tonneaux, le schooner-yatch "*Foam*" commandé par le noble lord. Le voyage pour cette dernière surtout, devait être périlleux, aux seins des glaces et des brumes polaires.

Depuis une quinzaine de jours, l'ex commandant du *Foam* s'est installé sur le point le plus dominant de notre cité—notre citadelle. Sa courtoisie, sa généreuse hospitalité, l amabilité de la comtesse, sa femme, sont dans toutes les bouches. Il se nomme, ce brave marin, Lord Dufferin, ou, si vous l'aimez mieux, en français, le comte Dufresne. Car parmi ses ancêtres, il en est qui hêlent de France.

Il nous arrive avec un arôme scientifique, une auréole littéraire, entouré en sus du prestige d'une descendance doublement illustre, puisqu'il appartient à la pairie d'Angleterre, "la plus belle société moderne, depuis le patriciat romain," a dit le vicomte de Châteaubriand. D'un côté, il hérite des saillies fines de son ancêtre le fameux Richard Brinsley Sheridan ; de l autre, l honorable madame Norton, sa tante, lui a légué le secret d'envelopper sa phrase dans l'idiôme élégant d'Addison.

Si l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* avait une idée si élevée de la pairie anglaise, ce n'est pas moi qui l'amoindrirait Bien que sur cette libre terre de l'Amérique nos aspirations soient plutôt démocratiques, nous ne pouvons nous défendre de la conviction que nos ancêtres descendaient de la France monarchique, longtemps avant que la guillotine de 1793 eût fait disparaître cette généreuse noblesse française, bien longtemps avant l'ère de la commune de Paris.

Vous savez qu'en Angleterre, il y a cinq degrés de noblesse : 1o. Ducs (du latin *Dux*, chef d'armée,) 2o marquis (*Marchis*,) gouverneur de marches ou provinces. 3o. Comtes (*Comes*,) compagnons du roi. 4o. Vicomte (député-comte, dans l'absence du comte,) 5o. Baron, vieux titre Normand ou Saxon. Ajoutez un sixième degré, les Archevêques, Evêques, Lords spirituels. Les principaux privilèges de la noblesse sont : immunité de la *contrainte par corps* pour dette, dans leur personne, et dans la personne de leurs serviteurs jusqu'en 1770, etc 2o. L'exemption de prêter serment comme jurés dans les procès criminels sur leurs pairs, et le droit de répondre *sur leur honneur* au lieu de *sur leur serment*. 3o. Garanties spéciales par la loi contre les

écrits ou paroles diffamatoires. 4o Le droit dans les procès d'importance de prendre leur siège sans se découvrir.

Un seul pair (Lord Kinsale) a le droit de se présenter sans se découvrir, devant le souverain, etc.

Passons du général au particulier.

Frederick Temple Hamilton Blackwood, baron Dufferin et Clandeboye, est d'extraction écossaise ; il descend d'Adam Blackwood, conseiller privé de la belle et infortunée Marie Stuart, reine d'Ecosse. Un autre ancêtre, John Blackwood, possédait dans le comté de Down, Irlande, un domaine qui fut séquestré, en 1687, par le parlement de Jacques II, mais le prince d'Orange, en montant sur le trône, le lui rendit. Pour le reste, voir le Peerage de *Debrett* ou de *Burke*. Sa devise est, comme plus haut :

Per vias rectas

Deux travaux littéraires fort attrayants donnent au nom de "Dufferin," un charme tout particulier aux yeux du monde littéraire.

L'un, magnifique volume *illustré*, est une étude humoristique écrite par la mère du noble comte, en 1863.

C'est une série de traits mordants, une parodie de la carrière aventureuse d'une enthousiaste anglaise, à Constantinople, en Palestine, etc. Il lui faut pour drogman, un homme qui paie de mine. Elle a le malheur de choisir un grec, d une stature imposante, remarquable pour la dignité de ses poses, ses airs, ses grands saluts. C'est à ce drogman, véritable scélérat, qu'elle confie à Constantinople, son précieux caniche, "Bijou." Le drogman a pour mission d'accompagner Bijou dans les rues de la ville Byzantine ; il finit par s'ennuyer de ce soin ; et un bon jour, il se présente devant sa maitresse, lui fait une profonde révérence et lui exhibe les oreilles et la queue de ce pauvre Bijou, assassiné, dit-il, par les féroces chiens de Constantinople. C'est tout ce qu'il en reste. Il reçoit son congé. Est ce une parodie des aventures de Lady Hester Stanhope, l'amie de Lamartine ? Est-ce un *take off* de Lady Ellenborough, avec son Cheak chéri ? Non, ce n'est qu'un personnage imaginaire.

Ce dernier livre est intitulé : *Lispings from the Low Latitudes*, et l'autre *Letters from High Latitudes*.

Lispings from Low Latitudes. par son format de luxe et la beauté de ses dessins, aura un succès de salon, ou le prix élevé [$6.50] auquel il se vend ne le met pas à la portée de tous Cependant quel est le littérateur canadien en deçà de la quarantaine qui se refusera le plaisir de feuilleter ces pages spirituelles, tracées par une comtesse élégante et lettrée. Cette une belle prérogative que celle du génie, chez la femme aussi bien que chez l'être barbu qui s'affuble si modestement du titre de roi de la

création. Si la France est glorieuse de ses Sévigné, ses De Staël, ses de Genlis, ses d'Abrantes, ses Récamier, le génie a laissé sa marque indélébile sur plus d une blanche fille d'Albion, Mrs Shelley, Mrs Hemans, Mrs Trollope, Harriet, Martineau, les Landor, les Strickland, les Norton.

***

A vous qui avez des goûts historiques, de chercher parmi nos gouverneurs sous le régime français, un type qui ressemble au noble lord, auquel notre gracieuse Reine vient de confier le sceptre de Vice-Roi de toute l'Amérique Britannique ; ce territoire bien que moins peuplé, excède en étendue celui de l'orgueilleuse république, notre voisine, comme vous savez. Dirons-nous que le comte Dufferin rappelle le savant et lettré comte de la Galissonnière?

Les *Lettres des Hautes Latitudes* résument avec entrain la course du " Foam " du 2 juin, au 15 septembre, 1856.

Ce récit renferme, entr'autres choses, de savantes théories sur les fameux *Geysers* ou sources thermales de l'Islande ; ces singulières éruptions y sont décrites avec une rare clarté, leur examen me mènerait trop loin. Le livre a été traduit en français, par Lanoye : il vient d'être cité, dans un ouvrage écrit par des savants Français, intitulé : " Tremblements de Terres, Volcans," publié par Hachette ; le compte-rendu que les appendices renferment sur la température de la mer polaire, a servi de base à des savants d'Allemagne, dans de profondes études récemment publiées à ce sujet.

Bien que le *Foam* ne jaugeât que 80 tonneaux, pas moins de dix-sept personnes en composaient l'équipage.

La mise en scène est consignée comme suit à la première page :

" Lord Dufferin, navigateur ; Saga, artiste.

Sigurdr, fils de Jonas, natif d'Islande, étudiant en loi.

William Wilson, valet, jardinier, natif du Cap de Bonne Espérance.

Albert Grant, maître-d'hôtel, horloger.

William Webster, récemment des Gardes à pieds de la Reine—subséquemment "Maid Marian," cuisinier en sous-ordre, menuisier.

John Bevis, cuisinier-en-chef, plus tard, acrobate.
Ebenezer Wyse, capitaine ; mineur de la Californie.
William Leverett, second.
William Taylor, pourvoyeur de viande.
Charles Parne,
Thomas Scarlett
Thomas Pilcher } matelots.
Henry Leverett.
John Lock.

William Wynhalt, mousse.
Un allemand versé dans la capture des moustiques.
Un coq qui chantait régulièrement au point du jour.
Une chèvre.
Un renard d Icelande
Un ours blanc
Dames et cavaliers parlant l'idiome Islandais, Norce, Lapon et Français.

Scène : Quelquefois sur le *Foam*, quelquefois en Icelande, au Spitzberg ou en Norvège

(GOD SAVE THE QUEEN.)

Ne voilà t il pas un programme et des acteurs, qui nous promettent un drame émouvant, palpitant d'intérêt et de nouveauté, pendant une course de deux mille lieues ?

Lord Dufferin fut assez heureux après quelques jours d'attente, de voir une magnifique éruption du Grand Geyser, une colonne d'eau brillante de lumière et de vapeurs, s élançant en gerbe argentine, se divisant en plusieurs jets, d'une incomparable beauté ; puis, ce magique spectacle, ces fantastiques eaux thermales, reprenant leur calme habituel et disparaissant dans la cavité de leur singulier entonnoir. Le tout est décrit avec un coloris de style, une clarté d'expression, qui vous fait presque assister en personne aux convulsions du monstre en courroux.

Pour saisir, sous tous ses aspects, la théorie de Lord Dufferin sur les Geysers d'Islande, il faudrait avoir sous la main les découvertes de *Tyndal on Heat*, aussi bien que celles du savant chevalier Bunsen : les unes et les autres me manquent

C est sur les flancs volcaniques du grand Geyser même, que le noble comte fit la connaissance, pour la première fois, du prince Napoléon, et où il lui offrit l'hospitalité de sa tente. Cette amitié se cimenta par de petits présents ; entr'autres par une superbe paire de candelabres bronzés, que le prince offrait à l'avantureux *yachtman* et qu'il nous a été donné d'admirer sur la citadelle de Québec ; en retour ce dernier lui faisait cadeau d une belle carabine.

Quelle singulière région que cette Islande avec ses glaciers perpétuels, ses eaux thermales, tour à tour tranquilles, tour à tour en ébulition, au sein des frimas ; ses Sagas ; ses vivaces traditions littéraires ; son dieu Odin, dont la cosmogonie et le rituel nous ont été transmis par des archéologues Islandais.

Parmi presque toutes les anciennes races scandinaves, c'est en Islandais que sont rédigés les vieux manuscrits. C'étaient des diplomates Islandais qui conduisaient les relations diplomatiques des Cours du Nord. Les relevés typographiques de l'ère la plus reculée sont tracés en cette langue. La première ébauche d'histoire en langue vernaculaire est celle de Snorro Sturleson est rédigée en dialecte islandais

"Elle portait le nom de *Heimskringla*, parce que ce mot se trouvait le premier dans le manuscrit, et résumait l'histoire des rois norvégiens depuis les temps fabuleux, à venir à l'année 1150, de l'ère chrétienne." "Elle raconte," dit lord Dufferin, avec tant d'art et de tact, qu elle semble combiner le talent dramatique de Macaulay, avec la peinture des caractères de Clarendon et la causerie familière de Pepys." Snorro Sturleson eut une mort tragique : sa convoitise lui fit épouser à la fois deux riches héritières. Deux femmes à la fois pour un homme, en Islande ou ailleurs, j'oserais dire, peuvent causer des embarras matrimoniaux ; ses trois gendres l'assassinèrent une sombre nuit de septembre, en 1241, à Reckholt. e siècle de Snorro fut une ère remarquable pour les lettres.

Puis le savant écrivain nous raconte la découverte du Groënland par Eric le Roux. En faveur des habitants, le Pape Nicolas émanait, en 1448, un bref, leur acordant un nouvel évêque et des pasteurs, pour marquer son approbation de leur dévouement, et en considération de ce qu'ils avaient élevé plusieurs temples sacrés et une superbe cathédrale. "Puis tout disparaît pendant quatre siècles, comme un rêve, et des missionnaires le découvrent de nouveau au 16e siècle." Je n'en finirais pas, très-cher poète, si j'entreprenais de vous retracer toutes les intéresantes choses que le savent comte nous rapporte sur l'Islande. Enfin montons avec le noble Lord, dans le *Foam* ; Louis Napoléon est un bon prince, il nous touera avec sa puissante corvette *La Reine Hortense*. Cinglons pour le grand nord, le Spitzberg et le pic volcanique de Jan Mayen qui s'élance de l'Océan, haut de 6,870 pieds. Quand, au sein des brumes, en 1514, le capitaine Fotherby découvrit pour la première fois Jan Mayen, en entendant le bruit des vagues sur la base du mont Beerenberg, il s'imagina avoir découvert un nouveau continent. Lisez, si vous le pouvez sans frémir, le sort des sept matelots hollandais laissés pour y hiverner, en 1633. Au printemps suivant, le secours venait, mais trop tard, – la flotte hollandaise. On lisait dans le journal des sept infortunés, le récit poignant de leur agonie, sous l'étreinte du froid, aux prises avec le scorbut et le désespoir.

Une des plus fraîches peintures que l on trouve dans le volume, est celle qui retrace, à bord de la *Reine Hortense*, une coutume traditionnelle des marins francais, lorsque leur vaisseau, aborde pour tout de bon, le bord de la banquise dans les *mers glaciales*, comme les nommait l'amiral de la Roncière, le commandant de la corvette francaise :

LE PÈRE ARCTIQUE

"Ce redoutable personnage, vêtu de la dépouille d un ours polaire, muni d une longue barbe blanche, et de bernuques vertes, avec un chapeau tricorne incliné vers l'oreille gauche, pré-

cédé d'un musique infernale et de bien des monstres hideux, se présenta au gaillard, avec une planche sur laquelle était écrit "Le Père Arctique"—qu'il offrit à l officier du quart, comme sa carte de visite. Puis, vint un sabbat d'enfer, sur tous les coins du pont ; les vergues et les haubans se couvrirent de diables rouges, de singes noirs et de mille autre apparitions grotesques. Afin de compléter l'illusion, une grêle de pois, fut lancée des vergues, pour simuler la tempête déchaînée ; les marins français avaient aussi la figure enduite de farine pour représenter une bordée de neige.

Plus tard, une harangue fut prononcée par le chapelain du père Arctique, et le tout se termina par de copieuses libations de spiritueux."

Je craindrais, cher poète, d'abuser de votre patience, si je ne savais combien les lettrés, qu'il soient gouverneurs ou particuliers, vous plaisent. Vous vous rappelez sans doute l'éloquent discours que le comte prononçait, le 11 juin dernier, a Belfast, avant de s'embarquer pour le Canada et qu'il terminait par ces belles paroles :

"*Like a virgin goddess in a primeval world, Canada still walks in unconscious beauty among her golden woods and along the margin of her trackless streams, catching but broken glaces of her radiant majesty as mirrored on their surface and scarcely dreams as yet of the glorious future awaiting her in the Olympus of Nations.*"

Est-ce bien tourné, cela ? Eh bien, le genre humoristique est manié avec une grâce égale par notre vice-roi, qui sait se tirer admirablement de bien mauvais pas. Voici un échantillon d'un discours de circonstance qu'il lui vint en tête de débiter, en réponse à une pompeuse harangue latine que l'évêque de la capitale d'Islande lui fit en présence des sommités officielles, et du beau sexe de ReyKjavik :

"Viri illustres, insolitus ut sum at publicum loquendum, ego, propero respondere ad complimentum quod recte reverendus prelaticus mihi fecit, in proponendo meam salutem : et supplico vos credere quod multum gratificatus et flattificatus sum honore tam distincto.

"Bibere, viri illustres, res est, quæ in omnibus terris, domum venit ad hominum negotia et pectora [1] : requirit haustum longum, haustum fortem, et haustum omnes simul [2] ; et canit Poeta, unum tactum Naturæ totum orbem fecit consenguineum [3] et hominis Natura est bibere [4].

"Viri illustres, alterum est sentimentum equaliter universale : terra communis super quam septentrionales et meridonales eadem

(1) "Comes home to men's business and bosoms" *Paterfamilias, Times.*
(2) "A long pull, a strong pull, and a pull altogether." *Nelson at the Nile.*
(3) "One touch of nature makes the whole world kin."—*Jeremy Bentham.*
(4) Apothegm by the late Lord Montcoffeehouse.

enthusiasmâ convenire possunt : est necesse quod it nominarem ? ad pulchrum sexum devotio !

"Amor regit palatium, castra, lucem. [5] Dubito sub quo capite vestram jucundam civitatum numerare debeam factum ? non Regem ! Castra ? non milites ! lucem ? non ullam arborem habetis ! Tamem Cupido vos dominat haud aliter quam alios, — et virginum Islandarum pulchritudo, per omnes regiones cognita est.

"Bibamus salutem earum, et confusionem ad omnes bacularios ; speramus quod eæ et caræ benedictæ, creditæ invenient tot maritos quot velint,—quod geminos, quod annis habeant, et quod earum filiæ, maternum exemplum sequentes, gentem Islandicam, perpetuent in sæcula sæculorum."

Il paraît que Lord Dufferin a fait l'acquisition de tous les ouvrages canadiens qu il a pu trouver à Québec.

J. M. L.

Sillery, près de Québec, 16 sept., 1872.

[5] "Love rules the court, the camp, the grove."—*Venerable Bede.*

A L'HONORABLE

HENRI GUSTAVE JOLY

VICE-PRÉSIDENT DU

Congrès Forestier de l'Amérique

ET

Le père de l'Arboriculture

AU CANADA

A L'HONORABLE HENRI GUSTAVE JOLY.

Cher Monsieur,

Je ne connais personne à qui j'aurais plus de plaisir à faire hommage de ce rapide coup-d'œil sur les jardins anciens et modernes, que celui que la voix publique proclame comme voué à l'œuvre si patriotique de reboiser nos forêts et de pourvoir nos parcs, nos places publiques, nos jardins de leurs ornements les plus gracieux et aussi les plus durables : de beaux arbres.

Répétons avec le bon Roucher :

> ....quoi ! faut-il borner tous les bois de la ferme
> Aux seuls plants fructueux que le verger renferme ?
> Non, sans doute ; à l'entour de ses prés verdoyants
> Elle demande à voir les saules ondoyants,
> Et le flexible osier, et l'aune qui s'avive
> Sur les bords toujours frais d'une onde lente ou vive.
> Loin donc de les bannir, je veux, de toutes parts,
> Qu'ils viennent se montrer, soit groupés, soit épars.
>
> ROUCHER, *poëme inédit.*

Grâce à vos persistants efforts, l'arboriculture a pris sa place en Canada, comme institution nationale.

Daignez maintenant mettre à votre œuvre le couronnement final, en guidant de vos conseils le groupe de concitoyens éclairés, anxieux de voir compléter l'ornementation de notre bonne ville,—si heureusement inaugurée par cet insigne bienfaiteur de Québec, Lord Dufferin,—par la création du parc projeté sur nos classiques Plaines d'Abraham.

Spencer Grange Sept. 1885.

JARDINS ANCIENS ET MODERNES

Il est des soins plus doux, un art plus enchanteur,
C'est peu de charmer l'œil, il faut parler au cœur.
Avez-vous donc connu ces rapports invisibles
Des corps inanimés et des êtres sensibles ?
Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois,
La muette éloquence et la secrète voix ? "

Les Jardins.

Avant de décrire les jardins du Canada prenons les choses de plus haut.

Le premier jardin, c'est Dieu même qui en fut l'artiste : le jardin de notre premier père, Adam, l'Eden ; et que de regrets, quand la porte lui en fut fermée ! Le chantre du *Paradis Perdu*, Milton, d'après un idéal crée par son génie, place dans ce jardin " des fontaines de nectar, serpentant sous l'ombrelle des bois, portant fraîcheur et vie aux plantes et aux fleurs innombrables qui émaillent sans art, ni apprêt, les collines, les plaines, les vallées, recevant les chauds baisers de l'aurore, puis à l'heure du midi, cherchant abri contre les ardeurs du soleil dans de verts bocages, impénétrables à ses rayons : heureux et champêtre séjour aux aspects variés." (1)

A l'exception des serres en verre, comme art de goût la science des jardiniers date de bien loin.

Les jardins les plus anciens dont l'histoire nous a transmis une mention détaillée, ceux du Roi Salomon, étaient de forme quadrangulaire, entourés de murs élevés, forme usitée même de nos jours. On y voyait des arbres, des volières, des nappes et des cours d'eau, choses indispensables en un climat chaud. Salomon y avait en outre un Sérail,

---

(1) " With mazy error under pendant shades
Ran nectar, visiting each plant and fed
Flowers worthy of Paradise, which not nice art
In beds and curious knots, but Nature boon
Pour'd forth profuse, on hill and dale and plain,
But where the morning sun first warmly smote
The open field, and where the unpierced shade
Imbrown'd the noontide bowers : thus was this place,
A happy rural seat of various view,"

Milton

lequel, au dire du commentateur Parkhurst, servait de temple pour le culte, aussi bien que de lieu de plaisir. Chez les modernes, le sérail n'est pas un accessoire obligé ; à Versailles, on y substitua le petit Trianon... pour l'édification de cette vertueuse Mme Dubarry ?

La magnificence des jardins d'Alcinoüs est passée à l'état légendaire.

Les jardins de Cyrus et autres potentats de l'Orient étaient remarquables par leur étendue, leur éclat, la diversité de leurs productions ; ils étaient considérés comme les merveilles du monde.

Les fameux jardins suspendus de Babylone avaient entr'autres décorations, une série de terrasses,—les premières dont il est fait mention ; les avenues en étaient plantées d'arbres de diverses espèces : on y voyait jets d'eau, sièges rustiques, parterres, pavillons pour banquets ; bref, de l'ombrage, des fleurs, des points-de-vue vastes, tout ce que l'on trouve dans un grand jardin moins cette innombrable variété de plantes et d'arbres exotiques ravis à toutes les régions connues par la science moderne. L'historien Strabon nous donne la dimension des bocages d'Orontes, comme étant neuf milles en circonférence. N'est-ce pas là le premier parc dont l'histoire nous parle ?

Gibbon ajoute que " le laurier et le cyprès, de leur feuillage touffu y créaient une retraite toujours fraîche, impénétrable aux rayons du soleil, arrosée de mille ruisseaux issus des monts, qui y entretenaient un gazon perpétuel et tempéraient la chaleur du jour ; l'odorat y était captivé par l'arôme des plantes, l'ouïe, par la douceur des sons ; c'était un paisible bocage, consacré à la jouissance, à la santé, au luxe, à l'amour."

Les Grecs, sans avoir poussé à la perfection l'art des jardins, avaient leur célèbre vallon de Tempé et les bocages d'Académicus, à Athènes, ornés de vases et de statues, d'autels, de monuments funèbres, de temples, de tours. On

y trouvait ce que les Grecs aimaient : de l'ombrage et de la fraîcheur—des senteurs délicieuses—les douceurs du repos. L'art de leurs jardins, les Grecs l'avaient emprunté des Perses : les Romains, en ceci comme en bien d'autres choses, prenaient les Grecs comme modèles ; leurs Lucullus y versaient des millions pour renchérir en ornements sur leurs devanciers, élevaient dans leurs jardins des collines artificielles, y creusaient des lacs, des rivières qu'ils nommaient le Nil, l'Eurotas, l'Euripe, etc., y amoncelaient, bronzes, marbres, fontaines, au sein de massifs d'arbres aux parfums enivrants. En vain Martial de son vers vengeur fouetta-t-il ce luxe effréné !

D'après Cicéron et Pline l'Ancien, la pratique de planter des arbres en quinconce, était générale de leur temps. Martial consigne dans ses épigrammes le fait que le taillage des arbres, spécialité du style dit tonsile, fut inventé ou introduit par Cnæus Matius : ce fut vers ce temps aussi, au rapport de Propertius que l'emploi des statues et des fontaines, comme décors, fut en faveur. En lisant la description du jardin de Pline, on se convaincra sans peine que l'ordonnance des jardins Français et Hollandais, était calquée sur celle du jardin de cet homme de goût.

" Terrasses avoisinant la demeure, comme le remarque le célébre Loudon, verte pelouse descendant en talus, petit parterre à fleurs, avec jet-d'eau au centre ; allées avec garniture de buis nain, arbres fantastiquement taillés pour simuler des objets artificiels, avec l'accompagnement obligé de fontaines, de grottes, de belvedères : tout en un mot le dénote."

Horace Walpole remarque également que le jardin de Pline correspond en tous points, avec ceux créés par Loudon et Wise, selon la méthode Hollandaise, il dit que si l'on ajoutait au jardin de Trajan un parterre on aurait un jardin orné du règne du Prince d'Orange, en Angleterre, Guillaume III.

Plusieurs textes de vieux auteurs nous portent à croire

que l'usage du verre, dans les structures consacrées aux fleurs et aux plantes exotiques, était connu des Grecs et des Romains. Platon et Columelle font mention de la rapide croissance d'arbustes odoriférants empruntés à l'Inde et à l'Arabie : l'arbre qui produit la canelle, le myrte, la plante, dit Columelle, d'ou l'on tire l'encens ; l'Italie, ajoute-t-il, contient les produits, les fruits de l'univers entier. "Tibère s'enorgueillissait de pouvoir cultiver des concombres *fere toto anno*, presqu'en tout temps de l'année." Sénèque s'élève contre les Romains à qui il faut des roses pendant l'hiver, et les fleurs du printemps, au fort de l'équinoxe hibernale ; il assigne à l'eau chaude, comme agent pour hâter la croissance des plantes, le même rôle qu'elle joue chez les modernes."

* *
*

Au moyen âge, l'art du jardinier, ainsi que bien d'autres arts semblèrent oubliés : la découverte de Guthemberg, la renaissance des sciences, des arts, du commerce, en Italie ; le réveil des esprits dans l'Europe entière annonçaient une ère nouvelle, le terme des ténèbres sociales, le retour du soleil du progrès. L'illustre famille des Médici se donna pour mission non-seulement l'encouragement des lettres, mais encore la protection active de l'art patroné par Cicéron, Pline, Columelle, Adrien, Trajan : l'art des jardins.

Les jardins des Médici, bien que créés dans le style géométrique et architectural, servirent pendant nombre d'années comme modèles à l'Europe entière et continuèrent en vogue en France, en Allemagne, en Angleterre ; plus tard, ils faisaient place au style naturel, dit style anglais, conçu par Bridgeman, Kent, Wright, Repton, aidés des éloquents écrits d'Addison, Pope, Shenstone, George Mason, Whateley, Gray et du poëte Mason. (1)

---

(1) Voici l'inventaire d'un jardin dans le style tonsile, cité par Downing :
"Inventary of a Virtuosos Garden.
Adam and Eve in Yew ; Adam a little shattered by the fall of the tree of knowledge

L'architecture des jardins, en tant qu'elle se rapporte aux serres-chaudes, n'a fait que peu de progrès dans le midi de l'Europe : le climat, au reste, est assez chaud pour rendre quasi inutiles ces dispendieuses structures.

L'on rencontre cependant quelques serres-chaudes en Espagne et au Portugal : à Madrid, à Coimbra, à Montserrat. L'on y trouve également des traces de jardins élégants, exécutés par les Maures. Certains jardins, dans le sud de l'Espagne, au dire des voyageurs, sont pavés en marbre, avec allées plantées d'arbres toujours verts, ombragées d'orangers, avec appareils hydrauliques, enfouis sous les allées, d'où jaillit au besoin l'onde à travers les joints des marbres : surprises, dit Sir John Carr, médiocrement goûtées des dames quand elles s'y aventurent et pour cause. Les jardins espagnols et portugais sont notés pour leurs jets d'eau, leurs alcôves, leurs terrasses, leurs statues, leurs treillis, leurs temples, leurs grottes, leurs sièges rustiques avec dôme, leurs romanesques pavillons.

Les jardins hollandais et français se ressemblait par la symétrie et l'abondance de l'ornementation.

Le Hollandais ne tient pas à avoir un grand jardin. Qu'il soit grand ou petit, il y entassera une abondance d'embellissements frivoles, souvent presque ridicules. Il se creusera un canal roide et droit, receptacle d'une eau dormante, souvent bourbeuse. Ce canal, tout étroit qu'il soit, est obligatoire : il symbolise le pays des aïeux. Il y ajoutera terrasses et talus, des fleurs, du gazon que les pluies abondantes de sa patrie se chargeront de tenir toujours verts.

---

in the great storm ; Eve and the serpent very flourishing. Noah's ark in Holly ; the ribes a little damaged for want of water.

The tower of Babel not yet finished. St-George in Box ; his arm scur'd long enough, but will be in a condition to slich the dragon next april. Edward the Black Prince, in cypress. A pair of giants stunted, to be sold cheap. An old maid of honor, in worm wood. A tapping Ben Johnson in laurel. Divers eminent modern poets in bays, somewhat blighted.

A quick set hog, shot up into a porcupine, by being forgot a week in rainy weather. A Lavendir peg with sage growing in its belly."

Downing mentionne également une villa près d'Anvers appartenant à un M. Smetz, ornée d'une verte pelouse, où se voyait tout un troupeau de moutons, avec le berger et son chien, sculptés en pierre, ce qui donnait au site une allure tout-à-fait bucolique bien qu'un peu burlesque.

Evelyn décrit les jardins hollandais, à la Hague, comme surchargés de décors : avenues ombragées, statues, marbres, grottes, fontaines, concerts artificiels.

Sir James Edward Smith, écrivant un siècle plus tard, y mentionne un jardin aussi entrecoupé d'avenues serpentantes que son voisin l'était d'allées droites : évidemment la ligne courbe, la ligne de la beauté, le style anglais y avait pénétré : mais cela était loin d être général, car le hollandais, amateur du passé, adore la routine.

Le style tonsile, usité anciennement, surtout en Hollande, Dieu merci, est disparu : il consistait à torturer, à façonner un arbre ou un pauvre arbuste, au moyen de la scie ou de la serpe pour simuler mille objets, animés ou inanimés : des paons, des cochons, des porcs-épis, des étoiles, des gerbes de blé, etc.

Le poète Pope, le créateur du merveilleux jardin, à Twickinham, sur la berge de la Tamise, à Londres, a fait bonne justice de ce genre atroce et ridicule. (1)

* *
*

(1) Le domaine d'Alexander Pope, a Twickenham, couvrait les deux côtés de la voie publique, de sorte que le poète était forcé de traverser le chemin pour atteindre la partie la plus élevée et plus cultivée de ses jardins. Afin d'obvier à cet inconvénient, il dût pratiquer un passage souterrain, d'un point à l'autre de son territoire.

Sa résidence, jolie villa Romaine avec colonnes, arcades, portiques, reposait gracieusement sur la rive verdoyante de la Tamise. Il fallait de toute nécessité creuser un tunnel pour avoir accès, à ses grands bois, aux importantes plantations qu'il y avait crées : le souterrain devint une grotte, du côté de la Tamise, pavée en minerai, en coquillages etc. Pope en a laissé la description suivante :

“ Je viens, dit-il, de mettre la dernière main à mes travaux horticoles, à ma grotte souterraine. J'y ai découvert un filet d'une onde crystalline, dont le jet perpétuel cause dans la caverne un écho nuit et jour. Du fleuve, l'œil perce à travers cette arche, en remontant un solitaire sentier, et rencontre une espèce de temple ouvert, une rustique structure confectionnée de coquillages ; de cet endroit, l'on saisit, sous l'arceau des bois en regardant vers la Tamise, les nacelles voguant sur l'eau : charmante perspective. En fermant la porte de ma grotte, l'interieur se transforme en une lanterne magique, où se répètent les bois, les cotaux, les visseaux : un panorama varié du fleuve, que vous pouvez rendre moins vif, moins distinct en diminuant la lumière qui le reflète. Le parquet est jonché de coquillages. etc : des glaces représentant les objets ; un lustre circulaire de pur albâtre, retombant d'une glace taillée en forme d'étoile, fait jaillir du lambris mille prismes, mille lumineuses étoiles. Deux porches étroits conduisent de cette grotte, l'un bien éclairé, au fleuve ; l'autre voilé par le feuillage des arbres est pavé de silex, de coquilles marines, de minerai de fer. Les sentiers dans le voisinage qui mènent au temple, sont garnis de gravois ordinaire et par leur naturel, leur simplicité se marient au doux murmure de l'eau tombante, à l'agreste paysage.

Bref, il ne me manque pour compléter le spectacle, qu'une bonne statue, avec une inscription, comme celle que vous savez que j'aime tant. N'allez pas croire que je fais de la poésie ; au contraire, la description que je vous donne est véridique.”

Hélas ! qu'il reste peu de traces du mignon jardin de Twickenham ! même le saule légendaire de Pope, le père et le patriarche des saules anglais, y succombait de vieillesse, en 1801, nonobstant les tuteurs dont il était entouré. Car c'est à l'illustre poëte que revient l'honneur d'avoir introduit en Angleterre, cet arbre gracieux : son amie *Lady Silvius* lui en ayant envoyé des boutures de l'étranger, Pope les mit en terre, disant que peut-être il en proviendrait un arbre inconnu dans sa patrie : sa prédiction se réalisa. En 1780, l'Impératrice de Russie en fit planter dans son jardin, à St-Petersbourg.

Le style français se développa vraisemblablement au milieu du dix-septième siècle, sous le brillant règne de Louis XIV. L'art du jardinier, comme bien d'autres arts, bénéficia de la prodigalité du Grand Monarque et des aptitudes de LeNôtre, alors l'artiste-jardinier le plus renommé de l'Europe.

Les théories de LeNôtre firent bientôt leur chemin dans tous les pays civilisés. L'Angleterre les accueillit à bras ouverts et chose singulière, la méthode de LeNôtre se maintint en Angleterre plus de cinquantes années, après que les jardins naturels le style anglais en un mot, s'y fut établi.

Ce fut dans la création des célèbres jardins du roi, à Versailles, que LeNôtre, dévoila tout son génie, ses ressources : ce qui fit dire à un ecrivain anglais, Bradley, que ces jardins là résumaient à eux seuls la perfection de l'art, et à un auteur allemand, du nom d'Agricola : " contempler les jardins de Versailles, c'est avoir un avant-goût du Paradis." L'école de LeNôtre eût pourtant ses détracteurs : le poëte Gray et l'habile Loudon disaient que le jardin de Versailles, pour être imposant, devait être rempli de monde." Lord Byron développait cette idée sous une autre forme, en affirmant que " tant de symétrie ne convenait pas à la solitude." Mais ceux qui recherchaient la solitude, l eussent guère trouvé à Versailles ; ains' donc le plan de ce jardin allait bien avec le site.

Les jardins anglais devinrent de mode en France en 1762 ; on en raffollait.

Il semblerait qu'avant l'époque de la révolution, plusieurs jardins français furent transformés en jardins anglais, sous la direction d'un habile jardinier Ecossais, du nom de Blaikie, établi en France depuis plusieurs années et aussi, sous celle du Chevalier Jansen, anglais éclairé. Depuis ce temps, nombre d'anciens et beaux jardins français ont été refaits, d'après la méthode anglaise que plusieurs Français ont crû erronement consister en une profusion d'allées ou sentiers courbes et sinueux comme le

remarque M. Blaikie : car il ne faut pas abuser de la ligne courbe.

La France, dans le passé, a donné naissance à peu d'artistes-jardiniers : les mieux connus sont Girardin, Morel, Delille.

Le Nôtre visita l'Angleterre à la sollicitation du roi Charles II, et y propagea ses idées avec beaucoup de succès : il introduisit sa méthode, dans l'ornementation du grand jardin que le Cardinal Wolsey avait créé à Hampton Court, aussi bien que dans le jardin de Greenwich et au parc Saint James : ceci se passait juste au moment où un nombre de Nobles distingués par leur intelligence et leurs richesses, les Ducs de Devonshire, de Lauderdale, le comte d'Essex, les Lords Capel, Pembroke, Craven, Northampton, etc., s'occupaient activement à faire progresser l'art des jardins.

Disons un mot du chef-d'œuvre de LeNôtre, à Versailles.

Je n'oublierai pas de sitôt le spectacle qui frappa mes regards, le 8 août 1881, du haut de la terrasse du palais fastueux de Versailles.

Jardins, parc, pièces d'eau sont presque, dit-on, dans le même état où LeNôtre les forma il y a plus de deux siècles. S'il m'eût resté des doutes sur sa méthode, j'eusse bientôt découvert à quelle école il appartenait. A coup sûr, ce n'était pas à celle de la nature : chez lui, c'est l'art qui prédomine : l'art de soumettre le paysage aux lois inexorables de la géométrie : associer l'architecture, la sculpture au gazon, aux arbres, aux étangs : tel était bien l'idée fixe de Le Nôtre ; le paysage, était tout de même plein d'intérêt pour moi. Son aspect solennel, bien qu'un peu suranné, se mariait si bien avec le style grave, majestueux du palais voisin ; il concordait d'une manière frappante avec les notions de l'art en vogue au siècle de Louis XIV.

Aux jours de gala, quand l'on faisait jouer les *Grandes Eaux*, on conçoit sans peine l'effet magique que ces jar-

dins superbes durent produire sur la brillante cour du Grand Roi. Ce n'est que vases, que marbres, que bronzes sculptés, dans toute cette enceinte ; quelques-unes des statues et des vases sont des copies *d'antiques* célèbres ; d'autres, des originaux datant du 17e siècle.

Les groupes les plus frappants, sont ceux des *Parterres du Midi* et *du Nord.* Entre eux, près des gradins sont deux grands Bassins, la *Fontaine de Diane*, à droite, et la *Fontaine du Pont du Jour*, à gauche ; toutes deux ornées de groupes d'animaux en bronze, par les frères Keller.

La façade du palais percée pour 375 fenêtres est longue de 250 mètres. L'orangerie comprend à peu près 1200 orangers, disséminés en été dans les jardins : la tradition prête à l'un de ces arbres quatre cent cinquante années d'existence.

Au sud de l'*Etang Suisse*, se dessinent le bois et la Plaine de Satory.

Au pied de l'escalier qui conduit au delà du parterre d'eau, est situé le vaste *Bassin de Latone*, l'œuvre des frères Marsy : plusieurs gradins de marbre roux, sur lesquels gîsent des grenouilles et des tortues vomissant l'onde en face d'un beau groupe en marbre blanc de Latone avec Apollon et Diane. La mythologie raconte que Latone ayant supplié Jupiter de châtier les paysans de la Lysie pour lui avoir refusé, à elle, un verre d'eau, le dieu les métamorphosa en grenouilles.

Les plus belles statues dans le jardin sont celles dans le *Pourtour de Latone* ; à droite en approchant du côté du palais, il y a une curieuse statue de la Mélancolie, par Le Perdrix : "le livre," "la bourse" et "la bouche close" sont autant d'allusions à la tendance des hommes d'étude, des avares et des personnes taciturnes, à devenir victimes de cette passion.

Puis se présentent *Antinoüs*, *Tigranes*, un *Faune*, *Bacchus*, *Faustine*, *Commode* vêtu comme Hercule ; *Uranie*, *Jupiter* et *Ganymède :* vis-à-vis l'on voit *Venus* dans sa

conque. Du côté opposé, l'on découvre le *Gladiateur Mourant*, l'*Apollon du Belvédère*, *Uranie*, *Mercure*, *Antinoüs*, *Silène*, *Venus*, *Kallyépigos*, *Tiridates*, le *Feu*, la *Poésie Lyrique*. Puis, vient le *Bassin d'Apollon*, le *Bosquet du Roi*, le *Bassin du Miroir*, le *Bassin d'Hiver*, le *Bosquet de la Reine*, où se passa l'affaire du collier de diaments ; la *Salle du Bal, le Bassin de l'automne*, le *Quinconce du Midi*, la *Colonnade, le Bassin d'Encelade*, où le géant soutenant le Mont Etna, vomit l'eau à une hauteur de soixante et quatorze pieds, le *Bosquet des Dômes*, le *Bassin du Printemps*, le *Quinconce du Nord*, le *Bassin de l'Eté*, le *Rond Vert*, le *Bosquet des Bains d'Appollon*, etc., etc.

Je n'en finirais pas si je prétendais d'après mes notes énumérer toutes les merveilles que le génie de LeNôtre et la munificence du Grand Roi ont enfouies dans ce féérique séjour.

Mais de grâce, quand vous ferez le voyage une seconde fois, tâchez que ce soit un des jours de mai ou d'octobre, généralement le dimanche, où l'on fait jouer les *Grandes Eaux* : spectacle qui coûte entre 8 à 10,000 francs et qui attire tout Paris.

Ce fut M. Fagon qui le premier érigea des serres-chaudes en France, savoir, celles du Jardin des Plantes, vers la fin du règne de Louis XIV : puis vint M. Senior qui en construisit pour pour lui-même à St-Germain-en-Laye, et aussi pour Louis XV, au Trianon. M. Comble les a décrites dans l'"Ecole Potagère" ; le style Italien et Français en jardins resta en honneur, en Allemagne et dans le Nord de l'Europe jusqu'en 1750, époque où la méthode anglaise fut adoptée en partie, notamment au célèbre jardin ouvert près de Pyrmont, en Westphalie.

***

Le premier essai de serres-chaudes en Europe, sur une magnifique échelle fut celle de l'Empereur d'Autriche, François I, à Schœnbrunn, en 1753 : il y fit élever cinq structures, longues de 1290 pieds, et hautes de près de 30

pieds. Les voyageurs ont dépeint les serres de Schœnbrunn comme les plus belles du monde.

Le comte de Findlater, noble Ecossais, qui résida longtemps près de Dresde, dota la Saxe de structures réchauffées, pour la végétation ; les premières, pense-t-on, érigées en dehors de la Grande-Bretagne : on parla longtemps aussi des grands conservatoires du Duc d'Aremberg, à Enghien et des jardins botanniques de Bruxelles, bien que sous le rapport de l'exécution, de l'étendue et du plan, ils paraissent minimes, comparés aux structures semblables élevées depuis en Angleterre.

Quant à la priorité, l'on ne doit pas oublier, que dès 1643, le célèbre botaniste Jungerman fit ériger un jardin d'hiver, à Altorf, en Saxe, lequel à cette époque passa pour être le plus beau jardin de l'Allemagne et dès 1620, Solomon Caus, le plus éminent jardinier-artiste d'alors, se proposait non seulement de construire une superbe orangerie dans les grands jardins d'Heidelberg, mais encore de la chauffer à la vapeur, tel que l'on peut le voir en référant, au livre qu'il publia " Hortus Palatinus Heidelbergiæ " et qui en contient les plans et devis.

Le style anglais, *landscape gardening*, c'est-à-dire des jardins d'après la nature, (1) s'introduisit rapidement en Allemagne après avoir pris racine en Angleterre, et soit à raison des fortunes des Barons, l'esprit d'imitation ou autre cause, il est certain que la nouvelle méthode y jeta de plus profondes racines, que dans le reste du continent en dehors de la Grande-Bretagne.

L'Allemagne a donné le jour à des hommes éminents par leur science et leurs écrits, comme artistes-jardiniers : un des mieux connus est M. F. L. Von Schell, de Munich,

---

(1) La langue, dit Morel, n'a pas encore adopté de mot pour désigner l'artiste qui professe cet art tout nouveau, elle n'en a pas même pour le genre de jardin dont il s'agit, qu'on appelle, par opposition au genre régulier, jardin anglais, parce que l'Angleterre a été la première nation de l'Europe à l'adopter. Je suis donc obligé de me servir du nom de *jardinier*, auquel j'ajouterai quelquefois l'epithète d'artiste pour éviter l'équivoque, et celle *de la nature*, pour le genre de jardin qui est l'objet de cet ouvrage. Un jardin qui a la nature pour modèle n'est pas plus anglais que français : la nature est de tous les pays."

THÉORIE DES JARDINS. *Tome I. P.* 35.

auteur d'un traité plein de mérite intitulé : " La formation des jardins, comme art de goût et d'agrément."

*
* *

En Russie, tout sévère que soit le climat, plusieurs nobles favorisés de la fortune, et le Czar, lui-même, ont des serres-chaudes et des jardins fort étendus : ceci ne remonte pas au delà de Pierre-le-Grand. Depuis ce monarque, tous les styles de jardin ont trouvé en ce pays, droit de cité : à présent, celui de jardin anglais introduit par la fameuse Impératrice Catherine en 1768, y prédomine. Storch décrit comme suit le grand jardin d'hiver du palais Taurida, à St-Petersbourg : " Le long d'un côté du vestibule se trouve le jardin d'hiver, énorme structure en verre, excepté le toit séparé de la grande salle par une rangée de colonnes seulement. Comme il fallait de toute nécessité que la toiture fut appuyée sur des pilastres, on a déguisé ces derniers sous la forme de palmiers : des tuyaux en plomb enfouis sous terres, ou cachés dans les murs mêmes et dans les pilastres renferment le calorique, l'eau chaude. Les allées de ce jardin serpentent au sein de haies couvertes de fleurs, ou d'arbustes aux fruits vermeils ou dorés et suivent les mille et un accidents du terrain qu'on y a pratiqués, de manière à vous menager sans cesse de nouvelles perspectives. Quand l'œil du spectateur est las de contempler tant de richesses végétales, il lui est loisible de se recréer par la vue de quelque exquise merveille de l'art. Ici, c'est un buste ciselé par un sculpteur grec : là, c'est un essaim de poissons rares se jouant dans des bocaux de crystal. On quitte ces derniers pour penétrer dans une grotte garnie de glaces où se reflètent toutes ces objets sous mille aspects divers : ou bien, l'on se trouve face à face avec un obelisque construit de miroirs, qui reproduit tous les couleurs de l'arc-en-ciel. L'air tiède, le parfum et l'éclat des fleurs, le calme voluptueux qui règne en ce séjour enchanté, vous fera rêver aux délicieux bosquets de l'Italie, tandis que le paysage au dehors du verre qui vous entoure,

glacé par le froid, indique une température arctique." Gorinski, jadis une des somptueuses résidences de la famille Razamousky, possède des serres vastes et magnifiques, adhérant au palais comme des ailes ; elles sont d'une étendue telle que nulles serres en Angleterre ne les surpassent, si l'on en excepte celles du Palais de Kew, celles de Chatsworth, appartenant au duc de Devonshire, et celles du *Regent's Park*, à Londres. (1)

L'ordonnance des jardins selon les règles de l'art et du goût ne remonte guère au delà du règne d'Henri VIII, qui fonda Nonesuch, dans le comté de Surrey, comme résidence royale. Au rapport de Hentzner, les jardins de cette villa possédaient des jets d'eau, des treillis en fer, des alcôves de verdure, des colonnes, des pyramides en marbre. Nonesuch avait un enclos potager entouré d'un mur haut de quatorze pieds ; en avant du château, il y avait un boulingrin protégé par une balustrade en pierre.

On y découvre des traces de parterres et de ce bizarre ornement, connu comme labyrinthe (pratiqué plus tard à Versailles) sous Henri III et même sous le règne de la reine Elisabeth.

Nonesuch n'était pas le seul grand jardin artistique au temps d'Henri VIII. Evidemment la théorie des jardins s'était développée avant cette ère, tel qu'il appert par les écrits de Daines Barrington, Hentzner, Leland, Hollinshed, etc.

Les anciens jardins en Angleterre, par leur ordonnance, leur arbres, leurs décorations reflétaient les mœurs du temps.

Nonesuch, Théobald, Greenwich, Hampton Court, Hatfield, Moor-Park, Chatsworth, Beaconsfield, Cashiobury, Ham et plusieurs autres, dit William Howitt, se dressaient avec cette majestueuse mise en scène que le roi Henri et la reine Elizabeth admiraient. C'est là que se promenaient les Surrey, les Leicester, le beau Essex, ces magni-

(1) The Book of the Garden, *Charles McIntosh*.

fiques nobles de la dynastie Tudor, les Dames élégantes, les verts gallants de Charles II : c'est là qu'avaient lieu leurs amoureuses réunions où s'échangeaient les tendres propos tous ces doux rêves des amants, là où l'on venait compter, fleurettes, en côtoyant des allées artistement alignées, sous l'ombre discret de vertes alcoves, entourés d'objets sculptés en pierre, en plomb ; de fontaines jaillissantes ; de cascades, d'arbres artificiels en cuivre dont les rameaux vous inondaient d'une abondante rosée ; mille surprises, mille merveilles horticoles se cachaient sous ces grandioses terrasses ombragées d'arbres, ornées d'obelisques, de pyramides, de balustrades dorées : objets et accompagnements bien faits pour à charmer la vue de ceux ou celles qui portaient brodequins de soie, fardingales, jabots, éventails, culotte courte et pourpoint brodé.

Ce fut probablement l'Italie, dont les décrets faisaient la loi en Europe, en fait de jardins qui légua cet art à l'Angleterre,

On a trouvé des indices non équivoques de jardins artistement formés en Ecosse, même au sixième siècle : les moines y pratiquèrent cet art et y introduisirent des pays lointains des plantes exotiques : cet art disparut avec la suppression des monastères sous Henri VIII. Jacques I, de retour en Ecosse, après sa captivité en Angleterre, implanta dans son royaume la méthode des jardins anglais.

On voit encore dans la vallée, au bas de Sterling Castle, site jadis des jardins du roi, les restes d'un grand jardin géométrique.

Au jardin royal de Hampton Court, on voit encore le *labyrinthe*, comme indice de l'art, au temps du Cardinal Wolsey qui en avait préparé le plan. Charles II y développa encore davantage la méthode fastueuse de LeNôtre, sous oublier le curieux labyrinthe malgré les efforts de Bacon pour faire abandonner ce style. Il est bon de noter en passant que le terme "orangerie" s'em-

ployait alors en dehors de l'Angleterre comme synonime de serres-chaudes.

On semble avoir fait peu pour l'art du jardinier en Irlande, pour les grands jardins disposés selon les règles de la géométrie, où chaque arbre était planté à une distance uniforme de son voisin, où les parterres ne devaient représenter autre chose qu'un quarré ; où la ligne courbe, l'avenue sinueuse,—était inconnue, bien qu'on en trouve des traces à Thomastown, où il y avait aussi au sein du jardin, un amphithéâtre pour les représentations dramatiques ; quelqu'un même y avait introduit le style hollandais.

On trouve au quinzième et au seizième siècles des mentions des jardins de Falkland Palace, de Scone Palace, de Holyrood House, de Morray House, etc., en Ecosse.

Ce fut aux jardins royaux de Kensington que Wyse, le jardinier du Roi et l'associé de Loudon, commença à inaugurer la méthode moderne (ou jardins d'après nature) ; Addison l'en félicita chaudement. Bridgeman lui succéda et la réforme se fit d'abord par la suppression d'arbres taillés pour simuler des objets de sculpture : les pelouses verdoyantes, les aspects sauvages, les champs cultivés prirent la place des objets artificiels (1). L'âge d'or des jardins géométriques, en Angleterre, dura depuis l'avènement au trône de Guillaume d'Orange et de la Reine Marie, jusqu'au milieu du règne de George II, vers 1740 : les jardins les plus célèbres dans ce style–ceux de Hampton Court, de Exton Park, datent de cette ère. Les premiers exem–

---

(1) Morel s'élève avec raison contre l'introduction en France des anciens jardins anglais :

"Il est peu de jardins en Angleterre où l'on ne voit des temples somptueux, des églises gothiques, il en est peu qui ne présentent des obélisques, des ponts à colonne, des reposoirs ornés de péristyles ; dans presque tous, on rencontre des grottes, des rochers factices, des tours antiques, des arcs de triomphe et surtout des ruines ; il en est peu enfin où l'on ne se soit livré à de grands efforts pour se procurer des rivières, des ruisseaux, des lacs, des cascades. Voilà ce qui rend les jardins d'Angleterre si coûteux : si tant de fabriques les enrichissent, elles ne les embellissent pas toujours : il arrive même le plus souvent, qu'elles surchargent le tableau et en affaiblissent l'expression ; mais que l'artiste dirigé par le goût et soumis aux vrais principes de l'art, s'y assujettisse à la marche du terrain, qu'il soit sobre sur les fabriques qui s'associent difficilement avec les scènes de la nature, qu'il prenne la nature pour guide, il embellira son pays par des jardins purs, agréables, non ruineux et cependant d'un grand effet.

(Théorie des Jardins, *Tome I*, *P*. 78.)

ples en ce pays des jardins d'après nature furent le petit jardin du poète Pope, à Twickenham, sur les rives de la Tamise, près de Londres, et celui d'Addison, à Bilton, près de Rugby. Les premiers grands jardins du même genre furent probablement, dit McIntosh, ceux de Stowe, de Pains hill, d'Esher, de Claremont, de Hagley, de Persfield, de Woburn Farm ; Lord Kames a rendu un important service à sa patrie, en introduisant en Ecosse la nouvelle méthode de jardins.

Les jardins et les serres les plus en renom en Angleterre sont ceux de Sa Majesté, à Kew, à Frogmore ; les jardins botaniques de Londres ; ceux de Regent's Park ; ceux d'Exton Hall, de Trentham et surtout les conservatoires et les serres-chaudes de Chatsworth, la princière résidence du Duc de Devonshire.

En contemplant ces magnifiques résultats, il semble difficile de préciser où seront poussés les derniers perfectionnements de l'art du jardinier, pour donner au millionnaire et à l'homme de goût des jouissances nouvelles, puisqu'il sait déjà braver les saisons, les lois du climat, dans la production de légumes, etc., de fruits, de fleurs, et ménager au roi de la création un gazon perpétuel, de verts bocages : les insignes faveurs de Flore et de Pomone, lorsque la température semble lui interdire de franchir au delà le seuil du toit domestique.

Dans notre jeune Amérique, l'art du jardinier a été pendant longtemps en souffrance, négligé. Boston, New-York, Philadelphie ont néanmoins fourni de nobles exemples de progrès en cette science.

Le judicieux Downing (1) par ses écrits a fait beaucoup pour changer l'ancien ordre de choses et pour introduire dans le plan des villas, des jardins d'hiver etc., un style d'architecture noble, recherché et aussi en unison avec la nature du climat.

(1) "A Treatise on the theory and practice of Landscape Gardening, adopted to North America, with a view to the improvement of country residences etc., by A. J. Downing, author of Designs for cottage residences." 5th Edition.—New-York 1855.

*
* *

Downing a fait pour l'Amérique ce que Repton, Loudon et Kent ont fait pour l'Angleterre. L'Amérique a pourtant contracté une dette de reconnaissance avec un éminent pépiniériste étranger, qui émigra de Hollande, vers 1824, et qui dans les belles pépinières et les jardins qu'il créa à Brooklyn, près New-York, s'étudiait à fournir les plans, les plantations etc., combinant l'ordonnance du jardin avec le site et les entourages, l'art avec la nature. Sa théorie fut si attrayante et ses idées si pratiques que le public entier des Etats-Unis, en profita. Ce bienfaiteur de la nation se nommait André Parmentier ; il était frère du célèbre horticulteur, le Chevalier Parmentier, Maire d'Enghein, en Hollande. Pendant son séjour à LongIsland, Parmentier reçut beaucoup de commandes, pour plan et devis de villas et de jardins etc. Avant de fournir le plan, il allait examiuer les lieux, choisissait l'espèce d'arbres convenables au sol et à l'exposition et adoptait le plan du jardin au pays ; puis, il faisait lui-même les plantations en arbres fruitiers ou de haute futaie. On mentionne plusieurs spécimens de son savoir-faire, dans les Etats du Sud de l'Union, dans l'ouest du Canada, et même jusqu'à Montréal.

Downing affirme que Parmentier a plus fait qu'aucun autre artiste pour substituer à l'ancienne méthode, aux jardins roides, réguliers, géométriques, quelquefois bizarres, la méthode moderne des jardins naturels, le *landscape style.*

L'introduction de ce gracieux style en Amérique est donc de fraîche date.

*
* *

Parmi les résidences de campagne les plus remarquables aux Etats-Unis, au commencement de ce siècle, l'on citait surtout celle du Chancellier Livingston, Clermont, sur l'Hudson. Le Manoir de M. Livingston par ses serres-

chaudes, ses riants jardins, surtout par une superbe plantation de robiniers (l'acacia) *yellow locust tree*, la plus belle de l'Amérique, était une des merveilles de cette région. On y expliquait facilement la supériorité de son horticulture ; Livingston, magnifique et digne ambassadeur de la grande République auprès des cours d'Europe, avait beaucoup voyagé à l'étranger et revenait dans sa patrie, après avoir profité de tout ce qu'il avait observé au delà des mers.

Montgomery-Place, à Barrytown, sur la rive altière bien boisée de l'Hudson, dans le voisinage de New-York est l'une des plus vieilles et des plus charmantes villas du voisinage. Le manoir a de plus un intérêt historique : ici, séjourna le brave, mais infortuné jeune général, jadis officier anglais au 17e régiment de ligne, Richard Montgomery, lequel ainsi que ses aides-de-camp Cheeseman et McPherson, terminait si tristement sa carrière, sous le Cap-aux-Diamants, le 31 décembre 1775. Sa veuve vivait encore lorsque se fit, en 1818, après un lapse de quarante-trois ans, la translation des restes de son époux chéri, de Québec à New-York : le vapeur, en remontant l'Hudson, s'arrêta devant l'antique manoir, pour saluer, en baissant son sombre pavillon, Madame Montgomery, laquelle laissée, à sa demande, seule sur le piazze, y perdit connaissance par suite de sa douleur.

A la mort de la veuve du général, cette résidence passa à son frère, M. Edouard Livingston, ambassadeur des Etats-Unis, auprès de la cour de Versailles ; puis, à sa veuve, madame Livingston.

La nature a fait encore plus que l'art pour l'embellissement de ce site : bois touffu, collines, vallons, luxuriantes plantations d'arbres variés, pâturages à perte de vue, pittoresque exposition sur la berge de l'Hudson ; bref, un paysage grandiose, champêtre, frappant à l'extrême. Les avenues et sentiers dérobés y couvrent cinq milles en étendue et courent en tous sens autour du castel. Downing

cite encore *Ellerslie*, à trois milles plus bas que Rhinebeck, sur l'Hudson, remarquable par la grandeur de son ordonnance d'après les principes de l'école moderne ; *Wodenethe*, fameux par ses décorations, ses arbres, ses arbustes variés, ses urnes, ses vases, ses sculptures, etc. ; *Kenwood*, une propriété de 12,000 âcres, près d'Albany, taillée, pour ainsi dire, hors de la forêt, où M. Rathbone s'est érigé sur un tertre, une gracieuse villa, style Tudor, avec porte-cochère, même style : on a tiré si bien partie du site et des bois d'alentour que rien de factice n'y blesse l'œil ; tout est naturel : une structure et des atours qui par leur architecture et leur munificence vous semblent emprunts d'un cachet, d'un caractère antique, et qui pourtant sont d'ordonnance, de construction récente.

Dans le faubourg nord d'Albany se voit le *Manor House* du "Patroon" (tel est le titre que prend le fils aîné de l'ancienne famille Van Rensellaer). Agrandi, orné et restauré à neuf, c'est un des séjours les plus admirés de l'état de New-York ; sur la rive opposée de l'Hudson, un peu au nord d'Albany, est assise Beaverwyck, la somptueuse résidence, jadis, de Wm P. Van Rensellaer : le plan en fut conçu par un architecte du nom de Diaper. Une riche collection de bois étrangers, disposés en mosaïque, en pare le salon et le vestibule, lequel au moyen d'un escalier en marbre, conduit à de vastes salles à l'intérieur, peintes à fresque ; les serres et conservatoires de Beaverwyck sont renommés à cause de leur étendue et de leur magnificence.

A Tarrytown, l'on voit *Sunnyside*, (1) la résidence chérie, maintenant historique de Washington Irving, une des plus nobles intelligences de la florissante République voisine,

(1) Sunnyside a dû reproduire quelque chose de ces superbes parcs anglais dont Irving nous a légué dans son *Sketch Book*, une si admirable description :

"Nothing can be more imposing than the magnificence of English park scenery. Vast lawns that extend like sheets of vivid green, with here and there chlumps of gigantic trees, heaping up rich piles of foliage ; the solemn pomp of groves and woodland glades, with the deer trooping in silent herds across them ; the hare bounding away to the covert ; or the pheasant, suddenly bursting on the wing : the brook taught to wind in natural meanderings or expand into a glassy lake : the sequestered pool, reflecting the quiviring trees, with the yellow leaf sleeping on its bosom, or the trout roaming fearlessly about its limpid waters, whilst some rustic temple or sylvan statue, grown green and dank with age, gives an air of classic sanctity to the seclusion."

(*Rural Life in England*, WASHINGTON IRVING.)

et l'habile et conscientieux biographe de George Washington, le père de cette république. Un dédale de charmants sentiers sauvages circule en tous sens, au sein de coulées ombreuses, sur les hauteurs ensoleillées, ou le long des rives pittoresques de la rivière ; les pèlerins du continent entier accourent en foule pendant la belle saison, à ce site féérique, le beau idéal d'un cottage *orné*, où expirait en 1859 l'aimable et philosophique raconteur du *Sketch Book*, l'éloquent historien de Christophe Colomb, etc.

Je n'en finirais pas si j'essayais de vous énumérer tous les pittoresques castels, les nobles résidences, les parcs privés ou publics, les riants jardins que le luxe ou le bon goût a fait naître chez nos voisins.

Pendant un court séjour que je faisais récemment à Boston et où j'eus occasion de visiter plusieurs des sites les plus attrayants en dedans et au dehors de cette charmante cité, je notai bien des merveilles en fait d'horticulture ; j'eus occasion de me convaincre que, sans encourir de grandes dépenses, il y a une foule d'améliorations dans la culture de nos fermes, dans l'ordonnance de nos jardins en Canada, que nous pourrions facilement introduire.

Le premier conservatoire de fleurs, autour de Québec, au rapport du Dr P. Bender, vit le jour au commencement du siècle, à l'*Asile Champêtre*, sur les buttes-à-Nepveu, Grande-Allée, où résidait feu Jos. Frs. Perrault, son aïeul, le pionnier et le généreux patron de l'éducation chez le peuple : une savante horticulture régnait également dans le jardin, qui avait une étendue de quatre arpents et était entouré d'une haute muraille.

Vers le même temps, un riche négociant de Québec, feu M. Henry Atkinson, l'ancien président de la Société d'Horticulture de Québec, et que je crois pouvoir nommer à bon droit le père de l'horticulture artistique, parmi nous, avait ajouté à son pittoresque manoir, (maintenant la résidence de M. Amos Bowen) au haut de la falaise du Cap Rou-

ge, un petit réduit en verre,chauffé à l'eau chaude, où il cultivait ses chères fleurs en hiver, longtemps avant l'époque où il avait, à Spencer Wood, ses mémorables étalages de fleurs, de fruits, ses jets d'eau etc.

L'élégante, la lettrée, la magnifique châtelaine de Spencer Wood, Mdme Perceval, pendant son long séjour à cette radieuse villa, a dû sans doute varier de fleurs au moyen en serre, et de volières, aussi bien qu'avec la littérature et la musique, la monotonie de nos longs hivers, au temps où son amie, Mme Peter Sheppard y allait chaque semaine pincer de la harpe, pour les habitués d'alors : les Mathew Bell, les Caldwell, les Uniacke, les Baby, les DeSalabery, les DeGaspé, les Sheppard de Woodfield, les Vanfelson, les de la Naudièrre, les Taylor, les Montizambert etc.

Dans ma jeunesse, on associait d'ordinaire trois noms fort connus aux jardins ornés les plus en renom autour de Québec : l'hon. William Sheppard, conseiller législatif, littérateur, antiquaire, ornithologue, établi sur l'antique domaine de Monseigneur Dosquet et du juge Adam Mabane, depuis 1816.

J'ai eu le plaisir de faire sa connaissance : un jour, en juin 1865, il vint me convier à l'accompagner dans une course qu'il méditait et que nous fîmes pour étudier les fougères variées qui croissent sur la rive du ruisseau Saint Denis. Un revers de fortune, en 1847, le forçait de déguerpir de Woodfield et de dire adieu à ses livres, à ses fleurs, à ses oiseaux, pour aller se réfugier à Fairymead, Cantons de l'Est, où sa mort eut lieu en 1867.

Le second de ces horticulteurs distingués fut feu M. Henry Atkinson, propriétaire de Spencer Wood et de Spencer Grange, pendant près d'un quart de siècle, décédé à Nice, France, en 1865 : le troisième, feu James Gibb, propriétaire du beau domaine de Bellevue, où le couvent de Bellevue a été depuis bâti, à Ste-Foye. Ce domaine avait été acquis par M. Gibb, vers 1840, de M. George Vanfelson, juris-

consulte distingué de Québec, plus tard, juge de la cour Supérieure. M. Gibb décéda en 1858.

En 1849, le Major Douglas, officier de génie et Professeur au collège militaire de West Point, E. U., vint à Québec et traça le plan du beau cimetière Mount Hermon, à Sillery : cet homme de goût avait aussi fourni le plan de "Greenwood Cemetery," près de New-York et du cimetière public d'Albany. Il fut l'hôte de feu M. Atkinson, à Spencer Wood. Les propriétaires des villas environnantes utilisèrent les talents du Major Douglas, pour l'ornementation de leurs parcs et de leurs jardins.

Vous savez que la création, l'ordonnance d'un grand jardin naturel, selon les règnes sévères du goût, exige une parfaite appréciation du paysage, aussi bien qu'une convenance des objets entre eux et au site auquel on les destine.

Grâce aux habiles jardiniers que l'Angleterre et surtout l'Ecosse nous a envoyés, nous pouvons admirer autour de Québec un genre de culture fort soigné, de riches conservatoires pour les fleurs tropicales en hiver, de vastes et belles serres-chaudes où murissent sous le verre, le raisin le plus délectable, des pêches succulentes, de suaves nectarines (brugnons), des abricots, des bananes ; des ananas d'un goût et d'un arôme exquis ; des figues, etc., et dans les couches souterraines, de la rhubarbe, des champignons, d'appétissantes salades, au temps des frimas.

Il va sans dire que ce genre de culture suppose chez les maîtres, d'amples ressources pécuniaires.

Je vous entends vous écrier, cher M. Joly : est-ce que vous voudriez implanter chez nos bons cultivateurs, le luxe des vieux pays ?

Nullement, chez nos cultivateurs, vous répondrai-je. Je laisserai ce luxe aux élus de la fortune. Mais il est un genre de jardins, des améliorations horticoles et agricoles, tout à fait à la portée du peuple de nos campagnes et qui ne ferait qu'augmenter, sans dépenses notables, la somme

de son bien-être, ainsi que la valeur de l'héritage qu'il destine à ses enfants.

Ce que je veux, c'est le reboisement des terres à bois, la protection des forêts contre l'incendie, la plantation d'arbres forestiers pour donner de l'ombrage, de la fraîcheur au toit domestique, en été, ainsi qu'aux bêtes de la ferme dans les pâturages, pendant la canicule ; l'ornementation de la nécropole rurale, la création à côté du joli jardinet à fleurs, de riches vergers, un choix judicieux d'arbres fruitiers.

Il y a trop de bons traités sur le style et l'ordonnance des résidences et des jardins, soit simples ou ornés, pour qu'il me soit nécessaire de fournir sûr ce sujet des règles precises. Je terminerai donc ce rapide coup-d'œil sur la théorie et la pratique des jardins, par un intéressant tableau d'un jardin négligé et d'un jardin amélioré, emprunté à Morel, judicieux spécialiste en cette matière, comme enseignement et sujet de comparaison :

ERMENONVILLE

"Ermenonville présente un pays champêtre d'une part et sauvage de l'autre. La froide vallée, le ruisseau qui l'arrose, les côteaux qui la renferment et la dessinent, les plantations qui l'ombragent, les prairies qui la verdissent forment l'aspect des deux faces principales du manoir. Tout cet ensemble compose un pays véritablement champêtre ; sur le côté, une vaste forêt, le jeu tourmenté des côtes, des ravins creux et des sables arides, l'espèce d'arbres qu'ils produisent, des bruyères, des rochers, un sombre lac, offraient aux yeux un pays fort sauvage.

La vallée du côté du nord aujourd'hui si fraîche et si champêtre, n'était autrefois qu'un marais impratiquable et d'un aspect repoussant ; son sol tourbeux imbibé de mille sources souterraines était fangeux et mobile ; quatre ou cinq grands canaux qui le coupaient en divers sens n'avaient pu le dessécher ; ils augmentaient encore la masse des vapeurs malsaines qui, dans toutes les saisons, s'élevaient soir et matin. Des plantations alignées à droite et à gauche déguisaient le mouvement du terrain et en voilaient si exactement la marche, que le site qui est une large vallée, bordée de côteaux très accentués, ne laissait voir qu'une espèce de plaine maussade et sans accident ; un ruisseau enfoncé dans

la profondeur de ces rives, échappait au regard ; les côteaux variés par des vallons secondaires qui les entrecoupaient, une belle forêt très voisine, tout cela avait été ignoré et avait éte sacrifié à un parterre marécageux, enfermé entre deux labyrinthes de charmilles si humides qu'ils repoussaient ceux qui voulaient en approcher.

Tel était l'aspect vu de la principale face de la maison ; la face opposée avait pour perspective une cour entourée des bâtiments de dependance qui attristaient les regards ; une lourde et antique porte donnait sur une rue enfermée de murs ; cette rue, l'égoût du pays, faisait la communication du village à un hameau, et servait d'avenue au manoir ; au delà, un potager aquatique entouré de hautes murailles, était terminé par une chaussée revêtue de pierres et destinée à soutenir les eaux d'un étang. Ce double rang de tilleuls élevé sur cette chaussée retrécissait le ciel, coupait le tableau et privait l'œil du spectacle de deux côteaux couverts de bois.

Ainsi de tous les côtés les mouvements du terrain étaient ou voilés ou dénaturés ; la vue resserrée, les aspects intéressants, obstrués, chaque partie sans besoin, sans rapport, ne présentait ni expression, ni caractère et d'un site que la Nature avait fait agréable, il ne résultait qu'un lieu si repoussant, qu'au premier coup d'œil, il paraissait intraitable. Tel était Ermenonville quand il fut confié à mes soins ; aujourd'hui tout est changé ; le site du coté du nord, naturellement bien dessiné, n'attendait pour se montrer que la destruction de plantations maladroitement placées. Les arbres abattus et les obstacles détruits ont découvert une scène d'une belle composition ; une vallée fraîche et riante a pris la place d'une plaine froide et monotone ; les marais desséchés sont devenus de bonnes et agréables prairies ; une charmante rivière a été substituée aux fétides et tristes canaux. Le tableau est terminé par une montagne surmontée d'un village, au dessus duquel s'élève encore la tour de Mont Episoi à demi ruinée. Cet accident fait le lointain et paraît, à raison de son éloignement, toujours coloré de ces tons bleuâtres et vaporeux qui lient d'une manière si douce le ciel et l'horizon.

Au midi, les murs de clôture et la gothique porte détruits laissent apercevoir une autre composition. Quoique cette partie soit de la même vallée, elle est toute différente de l'autre et n'en est pas moins agréable.

La rivière prend sa source de ce côté, traverse et arrose une prairie qui occupe la place de l'ancien potager ; sur la droite du ruisseau, cette prairie, en s'élevant sous la forme de pelouse, va se réunir à la forêt, et se perdre sur une futaie de beaux arbres suspendus sur une côte, qui se préci-

pite sur la gauche ; cette même prairie est bornée par des massifs d'arbres et d'arbrisseaux agréables par leur disposition, et par l'ombrage qu'ils donnent. Enfin, la ligne sèche et roide du mur de la chaussée qui soutient les eaux de l'étang, a été déguisée par un mouvement de terre combinée avec le jeu des plantations de la droite et de la gauche de manière à procurer à ce ressaut un effet naturel ; et si ce ressaut voile encore la fuite de la vallée, au moins il la laisse soupçonner.

Cette chaussée déguisée par la forme qu'on lui a donnée, produit un accident d'autant plus naturel que la chaussée se trouve placée positivement à l'endroit où les deux côtés, par la saillie qu'elles font, semblent vouloir se rapprocher l'une de l'autre.

Une cascade perpétuelle produite par le trop-plein de l'étang, justifie encore ce ressaut et anime en même temps la scène par son éclat, son mouvement et son bruit. Cette perspective moins étendue, mais aussi champêtre que celle du Nord, ne lui ressemble cependant en aucune manière : le site est plus resserré, les effets sont plus rapprochés, les objets plus réunis, les côtes plus prononcées ; c'est surtout lorsque le soleil entre dans sa carrière, et au moment où il va la terminer que les yeux se plaisent à contempler ce tableau, comme ils aiment à s'égarer tous les instants de la journée dans la vallée du nord.

Avant de parcourir la partie sauvage de ces jardins, peut-être le développement de certains détails sur la composition des deux tableaux dont je viens de crayonner les traits principaux, donnera-t-il occasion de faire d'utiles remarques. Retournons dans la vallée du midi ; des deux côtes qui forment de chaque côté le cadre du tableau, celle de la droite, élevée et assez rapide, paraît, par l'effet de la perspective, s'abaisser à mesure qu'elle fuit ; les arbres hauts et touffus qui la couronnent dessinent dans le ciel une ligne qui indique la marche et fait sentir la continuation de la vallée bien au-delà du point où l'œil la perd de vue. Je ferai remarquer, d'après cette observation, que les effets de ce genre, qui tiennent à l'illusion des yeux, sont un moyen dont l'artiste se sert pour étendre ou resserrer une perspective, sans augmenter ni diminuer le champ, qu'elle renferme et pour lui donner la proportion qu'il lui convient. La côte opposée plus uniforme, d'une pente moins rapide, s'incline jusqu'à l'étang dans lequel elle va se perdre. Depuis le haut jusqu'au bas cette côte est couverte d'une pelouse fine dont la verdure est entretenue par l'ombre de quelques superbes noyers qui la bocagent ; enfin l'étang dont on voyait l'extrimité, va se perdre à présent dans les détours des deux côtes ;

depuis qu'on n'en aperçoit plus les bornes, il peut passer pour un lac.

Après avoir embelli la prairie au-dessous de la chaussée, la rivière, qui tire son origine de la cascade, passe sous le pont du chemin et va se jeter dans les fossés qui enveloppent le bâtiment principal, et au devant duquel elle produit un bassin d'une forme irrégulière. Cette pièce d'eau est encadrée d un gazon qui se lie et fait portion de la prairie qui recouvre et verdit toute la vallée du nord Deux ponts de bois traversent le bassin, et font la communication entre le manoir et les jardins. De ce bassin, les eaux se précipitent et vont former la rivière qui fuit à travers la vallée du nord ; dans sa course, quelques îles la divisent en plusieurs bras et varient sa marche et ses accidents, et en justifient les détours ; on a profité de la différence du niveau de la pièce d'eau à celui de la rivière pour construire une écluse qui fait passer les barques de l'une à l'autre. Cette manœuvre, qui peut intéresser la curiosité, permet de s'embarquer au pied même du manoir, où pour cet effet on a pratiqué un port.

Au bout du pont de la gauche, on se trouve sous une masse de hauts peupliers d'Italie ; quoique très élevés et assez touffus, l'ombre dont ils couvrent les gazons sur lesquels ils sont plantés n'en altère pas la verdure ; au-delà et au travers de plusieurs groupes d'arbres, on apercoit les bâtiments d'un moulin et le clocher de l'abbaye de Châlis.

A une certaine distance, on rencontre un fort massif d'aunes, qui ombragent un petit ruisseau formé par une source particulière ; ce massif, très remarquable par le nombre et la hauteur des arbres, et surtout par le ton brun de leurs feuilles, est à tous égards un accident heureux ; placé presqu'au milieu de la vallée, il la partage en deux parties ; sans cet accident, cette vallée, par la marche des côtes qui s'écartent tout à coup, eût paru trop lâche et son caractère en eût été affaibli ; il n'est pas jusqu'à la place où se trouve se massif, qui ne contribue à donner plus de grâce à cette vallée par la légère sinuosité qu'il procure à sa marche. En la dirigeant sur la gauche, le bassin de la source, les eaux vives et limpides du petit ruisseau qu'elle produit et le groupe d'arbres qui l'ombragent, forment eux mêmes, comme site particulier, une scène qui, par sa composition, est très agréable. Le promeneur ne rencontre pas ce lieu frais et solitaire sans s'y arrêter ; là, il oublie volontiers un moment les beautés d'ensemble des jardins qu'il a perdus de vue.

Quelques sentiers qui partent du pont sur la droite circulent au travers de ces plantations ; en les parcourant on rencontre divers accidents, entre autres un vallon secondaire très différent du principal : ce vallon a aussi son ruisseau

......le pont qui le traverse conduit à une côte dont le sommet élevé et d'une pente d'abord très rapide, est couvert d'arbres de haute futaie : un jeu de petites collines et de petits vallons qui donne à cette côte beaucoup de mouvement, a indiqué la place des groupes d'arbres dont on l'a décorée. En retournant au levant, cette côte forme avec le côteau opposé le vallon secondaire ; le second côteau d'une pente plus douce, tout couvert de culture, présente le village en amphithéâtre au dessus duquel domine l'église. Cette perspective contraste avec celle de la côte opposée toute chargée d'arbres, mais de quelque part qu'elle se montre son aspect n'est jamais sans effet.

En revenant sur ses pas pour gagner le bosquet des aunes, on aperçoit le manoir à la tête de la prairie, et au delà les côtes couvertes de bois.

Au pied d'une de ces côtes, on découvre les maisons éparses d'un hameau entre des groupes d'arbres ; le seul bâtiment qui s'y fasse distinguer est une chapelle surmontée de son petit clocher. Cette perspective ne joue pas dans l'ensemble un rôle aussi important que celle où se trouve le village ; mais son caractère plus champêtre, est plus analogue au ton général."

(Théorie des jardins, *Tome II P. 47.*

PARCS ET PROMENADES PUBLICS

—

En traitant de l'ordonnance des parcs et des jardins autour de Québec, on est porté à dire quelques mots de l'embellissement dont la cité est susceptible. Dans les pays les plus civilisés, on fait de grandes dépenses pour créer et maintenir les parcs ; et les forêts réservées par l'Etat, comme parcs et promenades publiques couvrent souvent une notable partie du territoire : (1) le parc projeté

[1] Dimensions des Parcs Publics, en Amérique et en Europe.

[*Extrait du Public Ledger Almanach*]

Nom	Qualité	Aire en acres.
Epping Forest	County Essex., England	*72,000
Prater	Vienna, Austria	*5,123
Windsor Forest	County Parks, England	3,000
Fairmount	Philadelphia, Pa	2,991
Richmont	County Surrey, England	2,468
Bois de Boulogne	Paris, France	2,158
Hampton Court	County Surrey, England	1,842
Phænix	Dublin, Ireland	1,752
Petit Parc	Versailles, France	*1,280
Central	New York	843
Grosse Garten	Dresden, Saxony	800
Botanic Garden	Kew, England	684
Prospect Hill	Brooklyn, N. Y.	600
Schloss Garten	Scottgarten, Wurtemburg.	560
Hof Garten	Munich, Bavaria	*500
Druid Hill	Baltimore, Md	500
Summer Garden	St Petersburg, Russia	480
Djurgard	Stockholm, Sweden	480
Regent's	London, England	473
Albert	London, England	409
Hyde	London, England	389
Tsarkoe-Selo	St-Petersburg, Russia	350
English Garden	Munich, Bavaria	320
Kensington	London, England	262
Victoria	London, England	248
Champs Elysées	Paris, France	*225
Boboli Garden	Florence, Italy	200
Thier Garten	Berlin, Prussia	200
Meadows	Edinburgh, Scotland	200
Crystal Palace	Sydenham, Co. Kent, Eng.	200
Birkenhead	County Chester, England	185
Greenwich	London, England	185
Battersea	London, England	175
Jardin du Luxembourg	Paris, France	160
South	Washington, D. C	*150
Green	Glasgow, Scotland	121
Prince's	Liverpool, England	90
St James	London, England	59
Green	London, England	55
Primrose Hill	County Surrey, Eng	50
Tuileries	Paris, France	50
St. Louis	St. Louis, Mo	50
Arboretum	Derby. England	*50
Common	Boston, Mass	48
Central	Hartford, Conn	46

(*Suite sur la page suivante.*

sur cette portion des Plaines d'Abraham, avoisinant la citadelle aura bientôt son exécution, espérons-le.

Je publiais en 1876 dans le volume *Quebec Past and Present*, une ample description des plans de décoration publique conçus par Lord Dufferin, notre ancien gouverneur-général. Les plus saillants : le prolongement de l'ancienne terrace Durham, et les deux portes de ville St-Louis et Kent ont été heureusement menées à bonne fin.

Quand à la noble terrasse, dont la première pierre fut posée par Lord Dufferin le 8 octobre 1878 et à laquelle Lord Lorne et la Princesse Louise, à la demande et en présence du Conseil de Ville, le 9 juin 1879, (2) ont conféré

Hunting	Philadelphia, Pa.	45
Buckingham Pal.	London. England	40
Baxter	Dundee, Scotland	37
Kennington	London, England	35
Horticult Gard'n.	Chiswick, England,	33
Peel	Manchester, England	32
Norfolk	Sheffield, England	20
Alameda	City of Mexico	12
Palais Royal	Paris	10

*Estime.

---

(2) Inauguration de la Terrasse Dufferin, le 9 juin 1879 :
(*Extrait du Morning Chronicle, du 10 juin* 1879.)

" Conformément à un avis préalable, la cérémonie de l'ouverture de la Terrasse Dufferin a eu lieu (hier) à 2.30 heures, P. M. ; au temps fixé, une foule de personnes, estimée de dix à quinze mille, probablement de dix mille, encombrait la terrasse. Le spectacle de cet océan de têtes humaines avait quelque chose de frappant. Le pavillon du centre dans le jardin, occupé d'ordinaire par le corps de musique, avait été réservé pour le parti vice-royal : un tapis et un drap écarlate le recouvraient : au milieu étaient deux fauteuils. Le corps de police urbaine en protégeait l'entrée et la Batterie " B " avait été appelée à fournir sa fanfare et une garde d'honneur : l'hymne national annonça l'arrivée des hôtes distingués.

Le Maire (R. Chambers) suivi de ses conseillers. était venu de l'Hôtel-de-Ville. Son Honneur ayant escorté Son Excellence (Lord Lorne) et Son Altesse Royale (la Princesse Louise) au dais sous le pavillon, s'adressant au Gouverneur-Général, s'exprima comme suit :

" *Qu'il plaise à Votre Excellence !*

Au nom du Conseil de Ville et des Citoyens de Québec, permettez moi de vous remercier d'avoir gracieusement accueilli notre prière et d'être venu inaugurer en personne ce boulevard public. Permettez moi également de remercier Son Altesse Royale, de sa condescendance en cette occasion.

La première pierre de cette structure a été posée par le prédécesseur de Votre Excellence, le Comte de Dufferin [le 18 août 1878.]

Il lui sera doux d'apprendre que l'œuvre à laquelle il a porté un si vif intérêt, a été menée à bonne fin, qu'elle a été inaugurée par Votre Excellence, et que cette solennité a eu la distinction de la présence, de Son Altesse, la Princesse Louise.

Je dois donc respectueusement supplier Votre Excellence, de vouloir bien assigner à cette terrasse le nom qu'elle devra porter dans la suite et de déclarer qu'elle est de ce jour, ouverte au public. Son Excellence répondit : " Je suis heureux de pouvoir accéder à votre désir et signifier que cette terrasse sera nommée d'après votre dernier Gouverneur-Général, " Dufferin " et qu'elle est maintenant ouverte au public."

Les paroles de Son Excellence furent accueillies par des salves d'applaudissements pour le Comte de Dufferin, pour Son Altesse Royale, la Princesse Louise et pour Son Excellence, Lord Lorne."

La terrasse Dufferin fait partie des fortifications de Québec : elle occupe entre autres points, le site de l'ancienne batterie du jardin du Fort, dont le terrain, jadis appartenant au Major Samuel Holland, fut exproprié par le Gouvernement Impérial. Le Gouvernement du Canada a contribué pour une large part au coût de cette terrasse et la Municipalité de Québec y a voté £7,500.

le nom de son illustre fondateur, elle fut reconnue authentiquement, en avril et en mai, 1879, dans les régistres officiels de la municipalité. Plusieurs plaques de fer furent déposées dans le parquet, portant l'inscription suivante : "DUFFERIN TERRACE, H. HATCH, CONTRACTOR ; C. BAILLAIRGÉ, ENGINEER." *Terrasse Dufferin, H. Hatch, Entrepreneur ; C. Baillairgé, Ingenieur.*" C'est une promenade unique ; on ne voit rien de pareil en Amérique ou en Europe; les étrangers ne peuvent se lasser de d'admirer, ainsi que la citadelle qui la surplombe. La terrasse Dufferin, élevée de 182 pieds au dessus du fleuve, est longue de 1420 pieds.

La porte Kent, érigée en partie à même ses deniers fournis par Sa Majesté, la Reine, à la sollicitation de Lord Dufferin et en souvenir du long et agréable séjour que son excellent père le duc de Kent, (1) a fait en cette ville (1791-94) est

---

(1) A un mémorable banquet, organisé à Québec, le 21 juin 1876, en l'honneur de Lord Dufferin et présidé par le maire de Québec, Son Excellence Lord Dufferin, après avoir résumé avec bonheur le passé historique, social, politique de la vieille Capitale, s'exprima comme suit :

"M. le Maire, Messieurs. Veuillez croire que c'est avec une bien vive satisfaction que j'apprends qu'il sera possible de mener à bonne fin, le projet qui été conçu pour restaurer sans délai les anciennes fortifications de votre ville, mesure qui pourvoit aussi à l'élargissement et à l'augmentation en nombre, des avenues de la cité, afin de rencontrer les exigences d'un commerce croissant, les besoins du siècle.

En cela, vous ne faites que suivre l'exemple des villes européennes, situées comme la vôtre et anxieuses comme Québec, de perpétuer les souvenirs d'un glorieux passé.

Si pour elles, c'est un devoir reconnu, ça devient une tâche plus imperative, plus sacrée pour Québec, la seule ville sur ce continent où se sont conservés les monuments, les traditions de son origine première ; Québec dont la pittoresque enceinte et l'imposante citadelle présentent à l'œil un spectacle que l'on chercherait en vain, du Cap Horn au Pôle Nord

M. le Maire et vous, Messieurs les conseillers de ville, permettez moi de vous rappeler que Québec ne vous appartient pas à vous seuls ; vous ne la régissez pas même au nom et pour l'avantage du Canada seul ; vous n'êtes que les mandataires de Québec, au nom du monde civilisé, au nom du continent entier. L'Amérique entière gémirait si vous laissiez détruire vos vieux murs ; elle y verrait un outrage irréparable, une perte pour tous. Heureusement, il n'y a aucun risque d'un pareil vandalisme. Loin de porter une main sacrilège sur ces trophées antiques, vous vous préparez à les sauvegarder, à les réparer à les embellir.

Quand, dans la suite des temps, le Canada aura accompli des destinées si brillantes, que je n'ose à peine concevoir, la postérité reconnaissante entourera de respect les noms de ces édiles qui auront préservé intacts, les traces, les monuments sacrés de son histoire, monuments auxquels le temps ne fera qu'ajouter un éclat, une consécration nouvelle, un intérêt qui ne fera que s'augmenter ; car M. le Maire, la mère-patrie a les yeux sur le Canada.

Dès que la rumeur fut accréditée en Angleterre que vos concitoyens avaient résolu de restaurer les bastions de Québec, le Secrétaire d'Etat au bureau de la guerre m'écrivit officiellement pour me faire part de l'admiration qu'il ressentait, lui, ainsi que l'armée anglaise, pour votre conduite, ajoutant qu'il aurait l'honneur de demander à la Chambre des Communes, un octroi ; qu'il était sûr d'avance que sa demande serait accueillie avec acclamation, pour aider à décorer cette partie de vos remparts, plus spécialement illustrée par les hauts-faits de Wolfe et de Montcalm et fécondée par le sang de ces deux héros, si chers à leur patrie respective.

M. le Maire, la nouvelle de vos démarches toucha le cœur d'un personnage plus auguste que le secrétaire du ministère de la guerre :—elle emut profondément la Reine de l'Angleterre.

Sa Majesté qui porte le même intérêt à ce qui transpire dans ses colonies les plus

une partie notable des embellissements suggérés par Lord Dufferin, aidé de son habile architecte M. Lynn, et inspiré par notre savant ingénieur de la cité,le chevalier Baillairgé qui en avait fourni l'idée dans son rapport au conseil de ville, en 1872. Tout n'est pourtant pas achevé. Il nous reste encore pour réaliser en entier la généreuse inspiration du Comte de Dufferin, à ériger les trois autres portes de ville et à construire autour de l'enceinte de Québec, le superbe boulevard inscrit aux Plans Dufferin : idée qui m'a semblée avoir été empruntée au boulevard qui circule autour des vieilles murailles de York, Angleterre, et que je parcourais, en 1881.

Mais le couronnement de l'œuvre serait l'érection du Château projeté sur la cîme altière du Cap-aux-Diamants, en dedans de notre citadelle même. Le nouveau *Château Saint-Louis* par sa magnificence rappellerait cette illustre lignée degouverneurs français et servirait de résidence d'été à nos vice-rois, les gouverneurs anglais.

éloignées, qu'à ce qui se passe aux environs de son palais, m'a enjoint de vous dire, à la première occasion qui se présenterait (et quelle meilleure occasion que la présente) la part active qu'elle veut prendre en ce que vous vous proposez de faire ; qu'elle entend se charger du coût d'une des portes projetées, afin de s'y voir associée ; qu'elle fera don de cette porte à la ville de Québec.

Sa Majesté désire en outre que cette porte de ville par son nom rappelle celui de son illustre père—le Duc de Kent—qui jusqu'à sa dernière heure, conserva un souvenir si vivace des bons procédés, de la courtoisie dont jadis il fut l'objet de la part des habitants de Québec."—(*Applaudissements prolongés.*)

A MONSIEUR

LOUIS-HONORE FRECHETTE

DE L'ACADEMIE FRANCAISE

M. L.-H. FRÉCHETTE,

M. S. R. C.

CHER MONSIEUR,

Pendant un court séjour que je faisais récemment à Boston, j'eus occasion de me procurer la superbe édition en neuf volumes, illustrée, que la maison Ticknor et Fields a publiée de la biographie de Sir Walter Scott, par John Gibson Lockhart et dédiée par elle à Nathaniel Hawthorne.

Cette biographie, si remarquable pour son ampleur, son exactitude, et surtout comme œuvre littéraire, devrait être encore plus connue qu'elle ne l'est,au Canada : telle est l'idée qui m'inspira la présente étude.

La vie de Walter Scott est bien plus que la carrière ordinaire d'un homme de lettres : c'est, pour la jeunesse de tous les pays, comme le disait naguère un des plus beaux génies de la Grande Bretagne, un exemple à suivre, tout un enseignement.

L'Ecosse doit plus à Walter Scott qu'à aucun autre de ses fils, d'avoir fait connaître au loin le charme de ses lacs, de ses montagnes, la renommée de ses illustres fils, anciens et modernes, leurs luttes chevaleresques pour la liberté.

Vous qui, par vos aspirations, vos écrits, vos succès littéraires, avez contribué si puissamment à répandre à l'étranger le nom et le souvenir du Canada, veuillez me permettre de placer, en tête de cette modeste esquisse, votre propre nom.

Spencer Grange, 1er octobre 1885.

SIR WALTER SCOTT.—Poete, Romancier, Historien.

Dans une brillante improvisation devant une société savante d'Edimbourg, le premier-ministre de la Grande Bretagne, l'Hon. W. Gladstone, avec cette faconde entraînante et variée qui rappelle le grand orateur et l'éminent écrivain, s'écriait naguère en contemplant les flots envahissants de notre éphemère et dissolvante littérature :

" Je regrette profondément de voir que les œuvres de l'illustre Sir Walter Scott, ne sont pas aussi lues que par le passé. Je le regrette et pour la littérature et pour la patrie. Si jamais il exista un écrivain dont les écrits sont un enseignement et pour l'esprit et pour le cœur, c'est bien l'immortel auteur des " Waverley Novels."

Est-ce que les paroles de l'Honorable Chancellier n'ont pas autant d'à-propos en Canada qu'en Ecosse ? Est-ce qu'ici comme ailleurs, l'esprit et le cœur n'ont que faire d'être éclairés ?

Passons en revue, brièvement, la carrière sociale et littéraire d'un des plus grands génies des temps modernes, l'homme qui, pendant ses heures de loisirs, a trouvé moyen, comme historien, poète, romancier, de composer deux cents volumes, la plupart, d'un mérite incontestable.

Walter Scott, shérif de Selkirkshire, greffier des Sessions.

Walter Scott naquit à Edimbourg, le 5 août 1771. Son père, homme de robe, d'une probité antique, était un de ces avoués que les Ecossais désignent comme *Writers to the Signet.* Du côté paternel, il descendait des Scott de Harden, une branche de la puissante et illustre famille de Buccleugh. Sa mère, Ann Rutherford, était fille du Dr. John Rutherford, un des professeurs de médecine de l'Université d'Edimbourg. Walter était l'un des plus jeunes fils d'une famille de douze enfants. L'enfance de Scott

s'écoula partie à Edimbourg, partie à Smallhelm Grange, la métairie de son aïeul paternel dans la vallée de la Tweed. Il passa quelques-unes de ses jeunes années à Bath, en Angleterre, et à Prestonpans. A l'âge de huit ans, il entra au *High School* de sa ville natale, où il se fit remarquer moins par ses études, que par son aptitude comme raconteur : ses petits amis le surnommèrent, à cause de ses étranges récits, *Dunn Scotus*. En 1783, il fut transféré à l'Université d'Edimbourg où il se livra à des lectures variées et assez étendues ; mais une indisposition qui le rendit boîteux, lui fit interrompre le cours de ses études. A l'âge de quinze ans, il fut admis comme étudiant dans le bureau de son père ; six ans plus tard, après des études assidues, il subit l'examen ordinaire et devint membre du Barreau d'Edimbourg.

L'historien Prescott, dans sa jolie esquisse du grand romancier, se complaît à faire remarquer " que la muse de Scott se faisait entendre en 1790, pour la première fois, au moment où le poète national Burns disparaissait de la scène, comme si la nature désirait que la chaîne d'inspiration poétique ne fut pas interrompue." Les *Bürger Ballads*, *Lenore* et le *Wild Huntsman*, datent de cette année, laquelle avec ses parfums de poésie, lui donnait aussi, dans un chagrin d'amour, une assez amère déception ; on en trouve le récit dans la correspondance semée ça et là dans sa biographie par Lockhart. Le découragement fut de courte durée, sa fermeté d'âme l'eut bientôt rendu à son ancienne gaîté. Scott à cette époque avait déjà visité un grand nombre de localités et de ruines, célèbres dans les annales de l'Ecosse. Il existait dans le voisinage de la capitale peu d'anciennes abbayes, de vieux châteaux, où l'enthousiaste jeune avocat n'eût été en pèlerinage avec ses amis, Shortreed, Adam Fergusson, son frère John ; ces scènes, ces ravissants paysages des Highlands, vous les trouverez plus tard, avec leur brillante encadrure dans ces poèmes suaves : *Lady of the Lake—Marmion—Bridal of*

Triermain—Rokeby, ou dans ses romans historiques.

C'est pendant le cours d'une expédition à Gilsland, qu'il fit rencontre pour la première fois de la femme admirable qui devait partager trente années de sa brillante carrière : Charlotte-Marguerite Charpentier, fille de Jean Charpentier, de Lyon, France. M. Charpentier, chaud royaliste, avait le titre d'Ecuyer du Roi, avant la Révolution. Jean Carpentier, avait épousé Charlotte Volère ; la mort l'ayant moissonné au commencement de la Révolution, au moment où il venait de placer £4,000 en hypothèque, sur les fonds anglais et sur les domaines de lord Downshire, qui avait, pendant son séjour en France, fait la connaissance des Charpentier, Madame Charpentier, avec son fils Charles et sa fille Charlotte-Marguerite, tous deux élevés dans la Religion Réformée, passèrent en Angleterre et trouvèrent un protecteur puissant dans l'ancien ami de leur famille, le marquis de Downshire. Madame Charpentier expira peu de temps après son arrivée à Londres, et le marquis de Downshire devint le tuteur et le protecteur des deux orphelins. Charles, par la protection du noble Lord, fut nommé à une charge dans les bureaux de la Compagnie des Indes, et ce fut pendant une courte excursion à Gilsland, près Carlisle, avec la famille du marquis, que Mlle Charpentier, dans une course à cheval, fit la rencontre de l'illustre poète, son futur mari. Mlle Charpentier, qui, à son arrivée sur le sol anglais, changea son nom français en celui de Carpenter, (car les horreurs de '93 avaient rendu odieux en Angleterre tout ce qui était Français) sans être d'une beauté ravissante, avait, avec l'éclat de la première jeunesse, beaucoup de distinction dans ses manières, une taille séduisante, un beau teint olive, des yeux perçants, une chevelure épaisse et noire comme la nuit.

Le soir du jour où Scott avait rencontré la belle étrangère, il y avait bal. Scott, alors officier dans les volontaires d'Edimbourg, et portant lestement son costume de

capitaine, se fit présenter à la jolie française ; son compagnon, Fergusson, en fit autant. Scott fut si enchanté de l'élégante française qu'il lui fit assidûment la cour : après plusieurs lettres et pourparlers échangés, on faisait la noce le 24 décembre 1797, à Edimbourg, où Scott séjourna jusqu'en 1798 pour se fixer alors dans un charmant *cottage*, à Lasswade ; là, les courses d'antiquaire continuèrent leur train. Ce fut le 16 décembre 1799, que le jeune avocat acceptait la charge de shérif de Selkirkshire ; salaire, £400, avec le privilège de pratiquer comme avocat. Nous croyons devoir signaler divers incidents de sa carrière professionnelle avant d'entamer sa vie littéraire proprement dite. Sa clientèle ne semble pas avoir rapidement augmenté ; il trouvait néanmoins le temps de remplir ses devoirs, comme officier actif de cavalerie, littérateur fécond et correspondant infatigable, collaborateur des *Revues*, avocat pratiquant et shérif de Selkirkshire : son épouse lui apportait, à peu près £200 de rente. Le gouvernement l'ayant obligé de se rapprocher du chef-lieu où se tenait son bureau ; en 1804, il disait adieu à Lasswade et achetait des héritiers du Col. Russell, un beau petit domaine nommé la *Ferme d'Ashestiel*, sur la Tweed : *Waverley*, *The Lady of the Lake*, *Marmion*, ont entouré Ashestiel d'une auréole lumineuse et l'on rendu un terrain classique. Il venait d'hériter de son oncle, le capitaine Robert Scott de Rosebank, qu'il vendit dans le cours de l'année 1805, pour £5,000, de sorte que son revenu professionnel, littéraire et autre était alors de £1,000 à peu près, au rapport de Lockhart.

En 1806, il obtenait, par l'influence de son ami et son protecteur, Lord Melville, l'office de greffier des sessions, ce qui ajouta £800, plus tard £1,300 à ses autres émoluments ; mais, étant nommé comme adjoint à son ancien ami, George Home, il ne put toucher ce salaire qu'en 1811, et cette charge, il continua de l'occuper jusqu'en 1830.

Le 24 octobre 1799, Madame Scott donna naissance à

une fille, Charlotte-Sophie, plus tard Madame Lockhart : celle de ses quatre enfants qui, par le génie, ressemblait le plus à son père.

Walter, qui hérita du titre, naquit en 1801 : il mourut en 1847.

On était en 1805 : la rivalité entre la France et l'Angleterre était à son comble dans le Royaume-Uni.

Les Français, disait-on, devaient faire une descente sur les côtes de l'Ecosse. Scott, qui avait toujours pris une part fort active dans les évènements du jour, montrait, comme capitaine de cavalerie volontaire, une activité incessante. Malgré ses occupations variées, il ne manquait pas un seul exercice militaire, il se présentait, quelquefois en cour, avec sa robe d'avocat ou de greffier par dessus son uniforme qu'il n'avait pas eu le temps de changer.

Depuis assez longtemps, il faisait nombre d'expéditions dans les montagnes d'Ecosse, avec son ami Skene, pour y recueillir les vieilles ballades, les traditions militaires. Tel fut l'origine du *Border Minstrelsy*. Le peuple qui l'aimait, le surnommait *le shérif*, et sa réputation comme poète et littérateur commençait à s'étendre au delà des confins de l'Ecosse.

Ce qui distingua Scott, à part son rare talent, ce fut une puissance de travail illimitée, et une mémoire prodigieuse. On rapporte à ce sujet qu'un de ses amis ayant perdu le manuscrit d'un poëme assez long, qu'il avait lu une fois seulement au poète, se désolait de cette perte, pour lui irréparable, disait-il. "Assieds-toi là, mon ami, lui dit Scott ; je puis te répéter de mémoire tout ton poëme et tu le copieras." Ce qui fut fait.

Choyé du barreau et des salons, plein de bienveillance et de saillies, Walter Scott était l'âme de l'organisation militaire à laquelle il appartenait. L'auteur de Waverley, avait un goût prononcé pour les plantations d'arbres, même avant d'avoir fondé et planté les bocages d'Abbotsford.

D'une haute stature, il était doué d'une grande

force physique ; il prenait beaucoup d'exercice en plein air, à cheval ; il aimait la chasse, la pêche, l'équitation. Ses chiens ont été immortalisés par le pinceau des premiers artistes de l'Angleterre. Le portrait de Scott à Abbotsford, contient celui de son énorme chien. Qui a oublié Maida, Camp Bevis, Wolfe et autres superbes specimens de la race canine—ses constants compagnons, à Abbotsford ? Etait-ce dans ses exercices en plein air, que cette puissante organisation se retrempait, pour tenter des travaux littéraires d'une étendue presque incroyable ?

En 1811, quand Scott prenait possession du site, où plus tard devait s'élever son magnifique château féodal, le colosse était dans la plénitude de son génie. O Abbotsford ! quelle féerique vision tu évoques et quel lugubre drame tu nous prépares !

Bien que Scott fit, en 1811, l'acquisition des "cent acres" de terre sur la *Tweed*, où plus tard devait s'élever son fastueux castel féodal, ce ne fut qu'en mai 1812, qu'il y transporta ses pénates daus un modeste corps de logis. Le grand rêve de son existence, il allait donc bientôt entreprendre de le réaliser,—s'ériger, avec l'or que sa plume chaque jour lui rapportait si abondamment, une demeure splendide —une féerique résidence, telle que celles des fiers barons des temps féodaux ou encore les palais enchantés des contes arabes, où il serait non seulement barde et troubadour d'un haut et puissant seigneur, mais à la fois grand seigneur, barde et troubadour, et où ses enfants, après lui, grandiraient—connus au loin par la renommée de leur père, autant que par leurs vastes possessions territoriales. Cette idée romanesque aura son complément en 1820, lorsque son souverain déposera sur sa tête, la couronne de Baronnet. Avant qu'Abbotsford fut au complet, il faudrait absorber bien des domaines adjacents, lacs, plantations, montagnes et vallées, pour que le lopin de 1811, acheté au prix de £7,000, devint en fin de compte un domaine de 3,000 acres. Le château, érigé à une petite

distance des pittoresques ruines de l'abbaye de Melrose, reçut son nom d'un gué, ou traverse voisine : Abbotsford (Le Gué des abbés). Melrose chanté dans son harmonieux poëme, *The Lay of the Last Minstrel*, lui était redevable d'une consécration particulière : son crayon magique l'avait entouré d'un nimbe glorieux dont l'éclat lui attirait des pèlerins littéraires des coins les plus reculés de l'Ecosse et de l'Angleterre. Melrose était fameux dans les annales calédoniennes : c'était le champ de bataille où en 1526, les comtes d'Angus et de Home avaient disputé aux Buccleugh, la possession de la personne du jeune prince, Jacques V ; témoins du combat, les ruines de la célèbre abbaye lui avaient inspiré quelques-unes de ses pages les plus séductrices. (1)

Le site du château palpitait de souvenirs : placé en regard des hauteurs connues comme Eildon Hills, où avait séjourné au quatorzième siècle le vieux barde *Thomas, the Rymer*, le pied en était arrosé par le petit ruisseau Huntly. Tout auprès était la montagne Cowden Knowes à la cime sombre. Dans le lointain gisaient la forêt d'Ettrick, la tour de Newark, le lac St. Mary, lieux empreints de poésie, chers aux troubadours des jours passés, dont Scott avait recueilli les ballades.

" Jamais, comme le dit Lockhart, poète endormi sous l'ombre d'un chêne d'été n'avait dans ses rêves les plus divins, entrevu de plus ravissante demeure."

---

(1) If thou would'st view fair Melrose aright
Go visit it by the pale moonlight ;
For the gay beams of lightsome day
Gild, but to flout, the ruins gray.
When the broken arches are black in night,
And each shafted oriel glimmers white ;
When the cold light's uncertain shower
Streams on the ruined central tower ;
When buttress and buttress, alternately.
Seem framed of ebon and ivory ;
When silver edges the imagery,
And the scroll that teach you to live and die ;
When distant Tweed is heard to rave,
And the owlet to hoot o'ver the dead man's grave,
Then go—but go alone the while—
Then view St. Davids ruined pile ;
And, home returning, soothly swear,
Was never scene so sad and fair !

(*The Lay of the Last Minstrel*, *Canto* II.)

A l'instar d'un baron féodal, au milieu de vassaux complaisants, ayant pour compagnons, ses chevaux, ces chiens, ses livres, c'est là que Scott se laissait aller aux douceurs de l'existence, tandis que l'enthousiasme de ses contemporains le suivait à chaque pas, au point qu'il pouvait à peine se promener dans ses domaines, sans courir le risque d'être épié à chaque détour, par quelque touriste, quelquefois accouru des forêts de l'Amérique, pour contempler l'illustre écrivain : c'était parfois fatiguant.

O père affectueux, ô époux, le modèle des époux, ô illustre poète, quel monarque avait un sort aussi enviable que vous !

Sa compagne, aimable et jolie, était la châtelaine respectée d'Abbotsford, dont elle faisait les honneurs avec cette élégance innée d'une française : cet imposant château, aux nombreuses galeries ornées de tableaux, de trophées d'armes étincelantes, d'historiques et vieilles armures ; tandis qu'aux jours de grandes réceptions, le samedi surtout, le musicien attitré, le *Piper* d'Abbotsford, promenant, le long de la piazza son pittoresque costume de montagnard, fredonnait aux échos d'alentour, sur l'instrument national, les refrains sauvages de la Calédonie,—les chants de Fingal et d'Ossian,—Walter, le fils aîné, en attendant son brevet d'officier de cavalerie, chasseur expert, beau cavalier, allait, chevauchant sur les rives de la Tweed, tandis que son jeune frère et ses deux sœurs cherchaient des nids dans les taillis, et que le "Sherif" muni de sa serpe, suivi de son bon serviteur, Tom Purdie, émondait ses plantations, ou caracollait sur sa fière monture, Sybil Grey, entouré de ses amis d'enfance, Fergusson, Leyden, Shortreed, Ballantyne, faisait retentir les bois de ses joyeux refrains, de ses gaillardes chansons, de ses divines ballades. O heureux poète ! Le soir venu, Scott attendait avec impatience l'arrivée du postillon, lui apportant le paquet obligé d'*épreuves*, de la part de Constable ou des Ballantyne, une critique acerbe de Jeffrey, le

" grand anthropophage des renommées littéraires," dans la *Revue* d'Edimbourg, peut-être la copie de présentation que Byron lui expédiait de son poème "Cain" dédié à Scott, ou bien quelques autres des œuvres du noble Lord ; une ballade de Moore ; une ode de Wordsworth ; une lettre de Johanna Baillie ; un billet du duc de Wellington ou de Castlereagh ; ou peut-être, ce qui lui était également précieux pour son vaste musée et sa superbe bibliothèque, une armure antique, un sabre historique ou un Elzevir de la part de son ami de Londres, le spirituel comédien Terry. Tous ces objets pendant plus de quinze années s'achemineront vers l'antre "du Grand Magicien," à Abbostford, où les premiers hommes de lettres, tant de l'Angleterre que de l'étranger, se feront un plaisir d'aller s'asseoir ; où des ducs et des pairs, tiendront à honneur d'aller déposer leurs hommages, aux pieds de cet homme, l'ami du peuple, issu de lui, connu sous nul autre nom que celui de "Sherif de Selkirk," et qui n'a encore d'autre signe de noblesse que celui que Dieu a imprimé sur son front ; d'autre parchemin que celui du génie, la royauté du génie. Chaque jour les équipages les plus somptueux affluaient dans les cours et les avenues d'Abbotsford. Les armoiries des ducs, des princes, des ministres d'Etat se confondront avec les modestes coupés et les cabriolets des simples hommes de lettres. —En 1817, un touriste, auquel Scott montra une bienveillance toute particulière, traversait l'océan en route pour Edimbourg—le bon Washington Irving, écrivain justement cher aux citoyens de la grande République, notre voisine. En 1819, le prince Léopold de Saxe-Cobourg, s'arrêtait sous les chênes de Scott, pour écouter le doux murmure de la Tweed et les accents encore plus doux du chantre de Marmion et de Rokeby. Puis, en 1820, au milieu de mille visiteurs moins haut placés dans la hiérarchie sociale, on y voyait le jeune et infortuné prince Gustave Wasa de Suède, accompagné du baron Porlier. Vers ce temps, les têtes couronnées envoyaient à Scott leur salutation, et le

prince Régent, dont Scott, par invitation spéciale, avait souvent été le commensal à Londres, de 1814 à 1818, lui faisait offrir la charge de *Poète Lauréat.*

Les £300 de pension, avec la traditionnelle tonne de Malvoisie, aurait peut-être tenté l'illustre et jovial poète, si cette charge à ses yeux n'eût eu un côté ridicule. Faire un poème élogieux chaque année à jour donné en l'honneur du prince régnant, qu'il fût ou non un bon prince, était une contrainte qui allait mal à la noble indépendance du poète. Aussi dans une lettre de refus qui restera, à tout jamais, comme un modèle de délicatesse pour la forme et le fond, adressée au secrétaire privé du prince, son bienveillant protecteur, Scott déclina l'honneur offert " en faveur de ses confrères en poésie, moins favorisés du côté de la fortune." En 1814, Scott fit un voyage mémorable aux parages de Staffa et d'Orkney dans les Hébrides, comme un des commissaires pour s'enquérir de l'état des Phares sur les côtes de l'Ecosse, comme si nos bardes aimés, MM. Fréchette, Lemay ou Chapman, recevaient du gouvernement, mission de prendre en août le " Napoléon III " et de faire rapport sur les phares du St-Laurent, de Québec au Détroit de Belle Isle. Le voyage fut fort fructueux pour l'illustre romancier et valut à la littérature son beau roman *The Pirate.*

En 1818, Abbotsford tout vaste qu'il fut, devenait trop étroit pour héberger les essaims sans nombre de visiteurs qui, par l'entremise de ministres d'Etat ou de nobles lords, patrons des lettres, avaient réussi à se procurer une entrée. C'est alors que John Ballantyne, l'associé secret de Scott, imagina l'idée de convertir sa pittoresque villa, *Harmony Hall,* en succursale, pour les pèlerins distingués en littérature, mais sans parchemins nobiliaires. Le jovial bachelier y donnait de recherchés petits soupers, gais, succulents, parfois pas trop rangés ; Scott y venait ou n'y venait pas, selon que les *épreuves* ou la *copie* le harcelait ou non. James Ballantyne prenait aussi sa part du fardeau et donnait

des dîners plus modestes, mais fort attrayants aux amis de Scott. Dans sa respectable demeure se rencontrait comme *Dii minores*, un autre club d'admirateurs du poète : Erskine, Terry, George Hogarth et consorts.

Cette généreuse hospitalité, à Abbotsford et aux succursales avait ses charmes sans doute, mais elle devenait, poussée à l'excès, lourde, écrasante même, au chapitre de la dépense. Les Ballantyne qui ne fournirent que bien peu, quant à *l'actif*, dans le bilan financier des affaires, semblaient croire que ces banquets étaient indispensables pour exploiter avec profit, les talents transcendants de leur associé secret—Scott. On verra plus tard l'influence que cette maison eut sur la destinée du grand écrivain.

L'hospitalité princière d'Abbotsford donnait quelquefois lieu à de curieux incidents où se révélaient la bonté de cœur du maître. Un jour sans préméditation, trois des plus fières duchesses de la Grande Bretagne séjournaient au Château : mais l'une, la Duchesse de St-Albans (Mlle Burdett-Coutts) fille de l'opulent banquier, millionnaire elle-même, y était arrivée une journée avant ses deux collègues ; n'étant pas *noble de vieille roche*, la Duchesse de St-Albans, que Scott estimait fort, risquait d'être traitée avec hauteur par les deux *miladies*, dont les ancêtres avaient débarqué à Hastings, avec Guillaume le Conquérant. Scott comprit cela dès qu'il vit le froid accueil que recevait son hôte, sa Grâce la Duchesse de St-Albans. Après le repas, il tira à l'écart dans une embrasure de fenêtre, la plus jeune des deux fières duchesses—une des beautés régnantes de la cour *du ton ;* il lui parla avec la même franchise qu'un père en userait envers sa fille, lui disant " Votre Grâce, je sais les manières des gens fashionables : elles manquent quelquefois de charité envers le prochain. Il est impossible que vous ayiez l'intention de blesser la duchesse de St-Albans qui était mon hôte ici avant votre arrivée. Je m'adresse à vous de préférence, parce que je sais que vos procédés, ici, feront la

loi ; vous me comprenez, n'est ce pas ?" La noble jeune femme le remercia avec beaucoup de candeur ; quelques instants plus tard, elle escortait elle-même au piano Miss Burdett-Coutts, la duchesse de St-Albans. Tout changea de suite, et parmi la nombreuse compagnie, c'était à qui ferait le plus de civilités à l'opulente Duchesse.

Si toutes les duchesses voyageaient comme Miss Burdett-Coutts, il est difficile d'imaginer où logeait tout ce monde : elle s'était mise en route pour visiter Scott, avec une douzaine de carosses, pour ses filles d'honneurs, servantes, etc., et ses malles : une amie heureusement lui conseilla d'en laisser la moitié au village voisin, attendu que si chaque visiteur entrait à Abbotsford suivi de douze carosses, il serait impossible de trouver un gîte pour tous à la fois.

Des *nobles* comme quelques-uns de ceux de la Grande Bretagne avec $5,000 par jour de rente, comme le marquis de Westminster par exemple, peuvent facilement oublier cette éternelle question de la finance qui nous harasse tous —nous autres infortunés mortels, qui ne sommes ni ducs, ni marquis de la Grande Bretagne.

Couronnons ce chapitre sur le château d'Abbotsford par un incident de la carrière de Scott, qui dut lui causer une joie réelle. Le prince régent, devenu George IV, monta sur le trône en 1820 ; il crut qu'il ne pouvait inaugurer son règne d'une manière plus populaire, qu'en conférant un titre de baronet à un écrivain, dont le nom porté sur les ailes de la renommée, commençait à pénétrer dans toutes les parties du monde, et dont les œuvres étaient traduites dans toutes les langues connues ; Scott devint Sir Walter Scott, baronnet.

Scott, en outre d'un revenu assuré de $8000 par année, avait dû retirer $53,000 de bonne heure de ses poésies ; c'était, il est vrai, rien à comparer aux profits que ses trente-deux romans, en 100 volumes, devaient rapporter à lui ou à ses exécuteurs-testamentaires, c'est-à-dire au rap-

port de Lockhart et de Howitt ; un demi-milion de louis sterling, $20,000,000.

C'était vraiment le budget d'un souverain dans le royaume des lettres. Quand un écrivain peut compter sur £500,000 sterling, par la vente de ses livres, il semble qu'il lui soit permis d'avoir la fantaisie d'une terre et d'un château bien monté.

Le château d'Abbostford, avec ses fières tourelles--ses vastes cours ornées, ses curieuses galeries de peintures—sa salle à manger, assez vaste pour admettre un baron des anciens temps, et sa retenue entière—sa riche bibliothèque,—était, non seulement, un centre d'attraction, une princière hôtellerie pour les *grands*,—princes, ducs, marquis, c'était encore un lieu de pèlerinage vénéré au loin par les hommes de lettres—qu'ils fussent millionnaires comme Rogers—ou pauvres et roturiers, comme James Hogg, surnommé, à cause de ses poésies pastorales l'*Ettrick Shepherd*. —Tous étaient les bienvenus, fussent-ils nés près des "pics coiffés de nuages' de Morven—les "rives fleuries de la Seine, chantées par Madame Déshoulières—les près verdoyants de la Germanie chers à Goëthe—ou les forêts d'Amérique célébrées par Fenimore Cooper et Washington Irving.

Le barde d'Abbostford avait décliné respectueusement le titre de " Poète Lauréat " que le roi George IV lui fit offrir, avec la pension annuelle de £300 y adjointe " en faveur, comme il le dit, de ses confrères au Parnasse moins favorisés que lui, du côté de la fortune." Plût au ciel que son noble cœur, s'en fût tenu là ! Non seulement sa bourse fut réitérément ouverte au génie, ce qui était bien ; mais ce qui l'était moins, ce fut sa générosité constante envers des écrivains en détresse ; ce furent les frais ruineux dans lesquels Scott, par bienveillance, se laissa entraîner, en se chargeant lui-même du coût d'impression des œuvres de plusieurs confrères.

Revenons à Abbotsford. Au haut du portique étaient

gravées les armes de la famille ; en guise d'une des portes de cour, on voyait la massive porte de l'ancienne prison d'Edimbourg—le Tolbooth—si célèbre dans son roman *Heart of Mid Lothian ;* à l'intérieur, s'élevait la statue en pierre du célèbre chien Maida, avec l'inscription préparée par Scott ; à l'angle opposé, une fontaine ornée de symboles du même genre. Les bustes des Césars et autres objets apportés de l'étranger, étaient disposés le long d'une galerie côtoyée par un chemin couvert. Voilà pour la cour ; voyons l'intérieur du château. Le portique copié sur celui de l'ancien palais de Linlithgow, était orné de ramures de cerfs. Le vestibule à l'intérieur, un véritable musée d'antiquités : les panneaux des cloisons, étaient ceux enlevés à l'ancienne église de Dumferline, et la chaire où avait prêché le réformateur John Knox, sciée en deux, servait de chiffonnier entre les trumeaux des fenêtres. Les murs entiers de ce vestibule étaient garnis d'armures—de trophées d'armes ; on y rencontrait aussi le bois d'un orignal d'Amérique—probablement un don de son frère Thomas, payeur en 1817, du 70e régiment, stationné à Kingston, et inhumé au cimetière St-Mathieu, Faubourg St-Jean, à Québec, en 1823.

A la gauche près de la porte, étaient deux cuirasses, deux étendards et des aigles, obtenus par Scott sur le champ de bataille de Waterloo, qu'il avait visité quelques semaines après ce mémorables combat. Au côté opposé, brillaient deux armures complètes, l'une italienne, l'autre anglaise de l'ère de Henry V. Près de cette dernière, il y avait un énorme sabre à deux tranchants, long presque de six pieds, une relique du champ de bataille de Bosworth. En face de la porte, était l'âtre de cheminée en pierre ; il était modelé sur une arche de l'abbaye de Melrose : la grille, était celle de l'archevêque Sharpe, mis à mort par les Covenanters ; auprès, œuvre romaine, une massive chaudière de camp. Les écussons des ancêtres de la famille de Scott brillaient aux arches pointues : à l'endroit

où il y avait des vides, se lisait la devise : *nox alta velat.* Les chiffres de ses meilleurs amis : Erskine, Morritt, Rose, s'enlaçaient au tour du cintre d'une des portes et sur la corniche étaient blasonnés les armes des vieux chefs de Clans, en Ecosse, avec de patriotiques inscriptions ; *Scone Palace* avait fourni les chaises ; la cotte de mailles de Cromwell pendait aux murs. Une table, près d'une fenêtre où les visiteurs inscrivaient leurs noms, avait pour tapis la dépouille d'un énorme lion fauve ; elle lui venait de l'Afrique méridionale—un don de son ami Thomas Pringle. Un des lambris avait été copié sur celui de l'abbaye de Melrose.

Disons un mot de la bibliothèque—noble salle aux plafonds en beau cèdre, avec lustres suspendus artistement ciselés, d'après des dessins des abbayes de Rosslyn ou de Melrose. On y voyait trois bustes—celui de Wordsworth—celui de Shakespeare : un tableau représentant le fils aîné de Scott, avec son costume de hussard : aussi, une lampe suspendue, provenant des ruines d'Herculanum. Il y avait de plus deux fauteuils italiens en buis : provenant du palais Borghèse, à Rome ; les autres sièges étaient en ébène : elles lui avaient été présentées, avec un riche secrétaire en ébène, par le roi George IV.

Sur une table de porphyre, reposait une grande urne, en argent, contenant des os trouvés au Pirée, en Grèce ; l'inscription faisait connaître que c'était un présent de Lord Byron.

Mille autres souvenirs d'amitié frappaient la vue : une superbe collection des classiques latins, présentée par J. Ballantyne ; des volumes de grande prix, par le roi George IV ; des exemplaires offerts en don par les auteurs, sans nombre.

Les rayons de la bibliothèque contenaient à peu près 20,000 volumes, entre autres des MSS de prix sur les insurrections de 1715 et de 1745, en Ecosse.

Le portrait de Lady Scott—celui de Sir Walter avec

ses deux chiens, par Raeburn—celui de Miss Ann Scott, ainsi qu'une précieuse table de forme antique, surmontée d'un vase de marbre transparent, frangé d'or—un don de l'auteur de Childe Harold, et la table d'ébène déjà mentionnée, un souvenir de George IV, ornaient le salon de réception.

La chambre des armes était fort curieuse à voir ; il faudrait un volume pour tout décrire ; c'était là surtout que la main qui avait tracé Waverley avait laissé sa marque. Notons en passant quelques objets. Voici une antique serrure en bois qui a appartenu à la prison de Selkirk ; voilà une petite boîte qui jadis fut la propriété de la belle et infortunée Marie Stuart ; un petit coffre-fort trouvé au palais de Holyrood ; une carabine que l'ami de Scott, Sir Humphrey Davy avait possédée. A côté, se remarque la bourse de Rob Roy et son fusil—fort long—portant les initiales R. M. C. (Robert MacGregor Campbell.) Dans un coin est le magnifique sabre à fourreau d'argent que les citoyens d'Edimbourg présentèrent à Sir Walter, comme marque de reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à la ville lors de la visite du roi de la Grande Bretagne, George IV, en 1823 ; aussi le sabre de Charles I, lequel plus tard passa au marquis de Montrose. Dans ce voisinage, se trouve un faisceau de claymores et plusieurs grands sabres allemands, employés aux exécutions en ce pays,et qu'il s'était procurés des exécuteurs des hautes-œuvres, de l'Allemagne. Il y avait aussi la flasque du roi Jacques I ; les vis et autres instruments de torture que les Covenanters employaient, dans leurs persécutions religieuses ; la couronne de fer du martyr Wishart ; les pistolets de Napoléon I, oubliés dans son carosse, à Waterloo ; les pistolets de Claverhouse, tout en acier, incrustés d'argent selon la mode d'alors ; deux fortes clefs de la geôle d'Edimbourg, trouvées après l'incendie des portes, quand la populace exécuta le capitaine Porteous.

La salle à manger contenait une singulière peinture de

la tête de l'infortunée reine d'Ecosse, Marie Stuart, après la décollation. Sir Walter en faisait beaucoup de cas, l'artiste se nommait Amias Cawood ; il avait su prêter à cette tête sanglante une beauté encore plus grande que celle que l'histoire accorde à la victime d'Elisabeth d'Angleterre. Il y avait aussi en cet appartement d'anciennes toiles représentant la belle Nell Gwynn, Lord Essex, les poètes Thomson, Dryden, Prior, Gay ; Cromwell comme jeune homme ; le duc de Montmouth ; Charles XII de Suède ; Walter Raleigh ; Henriette d'Angleterre, épouse de Charles I ; Ann Hyde, épouse de Jacques II ; Hogarth ; Lucy Walters, une des maîtresses de Charles II, mère du duc de Montmouth, etc., etc. Ce serait à n'en plus finir, pour qui entreprendrait de décrire tout ce que renfermait le curieux château. Il n'est donc pas étrange si les lettrés et les touristes accouraient, pour errer en un si délicieux Eden, ce temple de bon goût, de l'hospitalité, ce pittoresque musée ; mais il y avait encore une bien plus grande merveille à contempler, la noble présence du fameux magicien lui-même dont la baguette avait tiré du chaos tant de féeriques spectacles. Cette ronde incessante de visiteurs auxquels Scott donnait non-seulement ses matinées, mais encore ses veillées, n'avait-elle pas ses dangers pour sa bourse et pour ses travaux littéraires ? Lockhart le laisse clairement entrevoir : "Jamais, le patriarche de Ferney, à l'apogée de sa gloire, n'eut à subir autant d'interruptions ; encore, il est constaté que Voltaire n'hébergeait que rarement ceux qui le venaient voir et rarement même leur accorda-t-il le privilège de dîner avec lui." Si la vie intime de Scott nous est si bien connue, il ne faut pas s'en étonner. Comme le Dr Johnstone, Scott trouva un incomparable biographe; Lockhart, sans avoir le pinceau exquis de Boswell, le biographe de Johnstone, était une des lumières littéraires d'Edimbourg. Les *Noctes Ambrosianæ* de Wilson, lui doivent quelques-unes de leurs scènes les plus attrayantes,

et *Blackwood's Magazine* fondé en 1817, contient de remarquables écrits, par Lockhart.

Tout en admettant l'exactitude du mot de Buffon : "le style, c'est l'homme," par rapport à Scott, le lecteur ne connait qu'à demi le grand romancier, s'il n'a parcouru les pages où Lockhart le fait revivre. C'est là qu'on saisit sur le vif cette singulière organisation dans son éternelle jeunesse.

WALTER SCOTT, POETE.—1796-1817.

La carrière littéraire de Scott se divise en deux parties bien distinctes ; la première, résume ses poésies : la seconde, ses romans historiques. Ce fut en 1796 que se faisaient entendre les premiers accents de sa muse dans les *Bürger Ballads ;* les derniers en 1817, dans *Harold the Dauntless.* Parmi une infinité d'études poétiques, de moins longue haleine, ci-devant énumérées, signalons ce qui constitue les principaux monuments de sa gloire comme poéte : 1o. BORDER MINSTRELSY, 2o. LAY OF THE LAST MINSTREL., 3o. MARMION, 4o. LADY OF THE LAKE, 5o. ROKEBY, 6o. LORD OF THE ILES ; voilà les gracieux pilastres de ce masjestueux temple couronné par la statue du barde d'Abbotsford.

L'Ecosse compte deux grands poètes, deux genies même: Burns, le poète national, mort en 1796, et Scott, le suave ménestrel des temps héroïques de la vieille Calédonie.

BORDER MINSTRELSY.

1o. Le *Border Minstrelsy*, collection de vieux lais, de martiales ballades, de chants nationaux, parut en trois volumes en 1800-1-2-3. Scott avait 29 ans lorsqu'il publia le premier volume : l'on peut dire qu'il avait commencé d'en réunir les matériaux depuis sa dixième année. Il est juste de nommer un de ses collaborateurs les plus zélés, John Leyden, mort aux Indes en 1811, homme de génie, travailleur infatigable, savant distingué dans les langues de l'Orient.

Pour rétablir le vrai texte de ces antiques et sauvages poésies des 10e et 11e siècles, il fallait un jugement sûr, une vaste érudition, un goût, un flair exquis. Scott réunissait ces qualités à un degré éminent; aussi, son choix de ballades, comme œuvre nationale, enrichi de précieuses notes, l'emporte-t-il sur les *Percy's Reliques*, Il se composait d'abord de quarante-trois ballades qui n'avaient jamais été imprimées, et les autres bien que partiellement connues aux chercheurs, étaient pour ainsi dire neuves à la généralité des lecteurs. Elles commémoraient un tissu de tragiques événements, d'aventures hardies, de bizarres peintures de mœurs, tracées avec une énergie de style, une simplicité digne des temps homériques, commentées, éclaircies par de patientes recherches historiques et archéologiques.

Peu de temps après leur publication, Scott prenait rang à la *Revue d'Edimbourg*, fondée en 1802, comme un des actifs collaborateurs de Sydney Smith, plus tard de Jeffrey, lord Jeffrey,—le grand juriste, l'admirable critique—le La Harpe de l'Ecosse. Le premier écrit de Scott fut une étude sur l'*Amadis de Gaule*, par Robert Southey ; son second, sur *Sebbald's Chronicle of Scotch Poetry ;* un troisième, sur *Godwin's Life of Chaucer ;* un quatrième, sur *Ellis' Specimens of English Poetry* ; un cinquième, sur la vie et les œuvres de *Chatterton*.

En 1803, le poète Wordsworth faisait à Scott une mémorable visite, au moment où il composait *The Lay of the Last Minstrel ;* les deux bardes allaient ensemble examiner les ruines historiques des abbayes de Melrose et de Rosslyn. Parmi les paysans, le nom seul de Scott opérait comme un charme ; c'était à qui leur rendrait le plus de civilités ; le barde de Windermere, Wordsworth, était enchanté de leur réception partout où ils se montraient.

LAY OF THE LAST MINSTREL.

20. Dans le *Lay of the Last Minstrel*, la ballade grandit, prend la forme de l'épopée. Le poète met dans la bouche

du dernier des Ménestrels qui aurait existé en 1690, un chant ou plutôt une série de chants d'une incomparable harmonie—d'une variété presque fastueuse. Le harpiste cassé et errant, tout en fredonnant des lais d'amour et de guerre, invoque la nature entière, les génies des bois. des fleurs, des montagnes, pour lui aider à célébrer les prouesses des chevaliers anciens—les combats journaliers que les Ecossais, livraient aux Anglais, sur la frontière des deux pays—le *Border warfare* sur ce qu'ils appellent *debatable land*. Ce mélange de mœurs pastorales et guerrières prêtait beaucoup à la poésie lyrique. Les événements chantés sont présumés avoir eu lieu vers 1550, et couvrent l'espace de trois jours et trois nuits. Le poëme consiste en six chants. Il serait difficile de dire lequel est le plus beau ; plusieurs des vers sont passés dans la langue à l'état de citations et de proverbes. Le dernier chant s'ouvre avec l'élan de patriotisme bien connu :

" Breathes there the man, with soul so dead,
Who never to himself hath said
This is my own, my native land !

....

O Caledonia ! stern and wild,
Meet nurse for a poetic child !
Land of brown heath and shaggy wood,
Land of the mountain and the flood,
Land of my sires ! what mortal hand
Can e'er untie the filial band,
That knits me to thy rugged strand !

Qui serait insensible à l'harmonie de ces stances !

La scène se passe en grande partie au château des ducs de Buccleugh—Brankholm Hall. Le jeune fils, l'héritier du duc est entraîné dans la forêt, par un malicieux page qui fait de son mieux pour égarer le noble et courageux enfant—lequel est saisi par des ennemis. Plus tard, l'affreux page met de côté ses déguisements et se trouve être un sorcier célèbre—Sir Michael Scott. *William Deloraine* et *Margaret*—voilà encore de ces délicieuses créations du génie de Scott qui resteront. Le *Lay*, avec ses allures épiques ouvrit une ère nouvelle dans la littérature anglaise. Le Parnasse anglais réclama un poète—un grand poète de plus. Les grands de l'Ecosse, lord Melville, et autres,

enchantés du talent de leur compatriote, lui applanirent les voies à la fortune et à l'indépendance, en le nommant Greffier des Sessions avec un traitement annuel de £800 : la fontaine d'Hippocrène était devenue un Pactole.

MARMION, A TALE OF FLODDEN FIELD.

Parmi les hommes de guerre qui, en 1066, suivirent le Bâtard de Normandie, à la conquête de l'Angleterre, l'histoire nomme un seigneur fort distingué, Robert de Marmion, sieur de Fontenaye, en Normandie. Le roi Guillaume le récompensa en lui octroyant le château et la ville de Tamworth et le manoir de Scrivelby, dans le Lincolnshire.

La famille, après quatre générations, s'éteignit en la personne de Philippe de Marmion, sous le règne d'Edouard I. Si le héros du poëme de Scott, est un personnage imaginaire. le nom et la famille de Marmion ne le sont donc pas ; et en associant au titre du poëme le nom de Flodden, le barde, par un mot, signale l'époque où vivait son héros. Scott ne pouvait choisir un sujet plus épique que la désastreuse journée de Flodden, où la fleur de la noblesse d'Écosse avait succombé en combattant autour de son héroïque, mais trop galant souverain Jacques IV, lui aussi, victime de sa téméraire ardeur. Flodden retraçait à l'Ecossais, une époque héroïque bien que malheureuse ; à l'Anglais, une fameuse victoire au temps d'Henri VIII ; c'était de plus, une ère reculée où la féodalité brillait d'un vif, mais dernier, éclat. Le talent de Scott a toujours excellé dans ses magnifiques peintures, ses dramatiques étalages des siècles féodaux, leurs tournois, leurs donjons, les nobles dames, etc., de ces temps. Il y avait encore des lueurs de féodalité expirante en 1513, en Ecosse. Le sujet était bien choisi, plein d'actualité pour les deux grandes nations auxquelles s'adressait le poëme. Scott était sûr d'avoir des lecteurs des deux côtés de la Tweed : il ne faut donc pas s'étonner, si aux yeux d'un grand nombre

Marmion, soit considéré, comme le chef-d'œuvre de Scott.

La scène s'ouvre en août, et se clôt le 9 sept. 1513, le jour de la terrible bataille de Flodden Field. *Marmion*, comme son prédécesseur *The Lay of the last Minstrel*, comprend six chants : 1o. *The Castle ;* 2o. *The Convent ;* 3o. *The Hostel or Inn ;* 4o. *The Camp ;* 5o. *The Court ;* 6o. *The Battle*. Chaque chant est précédé d'une introduction en vers ou dédicace à quelques-uns de ses amis : William Stewart Rose ; Revd James Marriott ; William Erskine, célèbre juge, mort en 1822 ; James Skene ; George Ellis, et Richard Heber.

Lord Marmion est un valeureux guerrier et un grand seigneur de la cour d'Henri VIII d'Angleterre, qui va en Ecosse, comme l'envoyé du souverain anglais à Jacques IV, roi de l'Ecosse. Le fier capitaine voyage avec une suite imposante, mais convenable à un seigneur de son importance. L'arrivée et la réception du haut et puissant seigneur Marmion, à la forteresse de Norham, sur les confins de l'Angleterre : sa réception solenelle surtout, au pont-lévis du donjon, avec toute la pompe féodale du temps ; puis, son départ pour Holyrood, après avoir accepté de Sir Heron Ford, les services d'un pèlerin comme guide dans les montagnes de l'Ecosse, tels sont quelques-uns des incidents les plus marquants du premier chant. Sir Heron, tout en lui faisant les compliments d'usage, s'enquiert d'un ton moqueur, de ce qui est advenu à ce beau jeune page au teint rose, qui naguère lui servait à boire, laissant planer un soupçon injurieux sur le sexe de l'échanson (le beau page apparaîtra bientôt sous un aspect bien moins gai). Marmion répond qu'il est malade à Lindisfarne et relance le trait en s'enquérant de Sir Heron Ford, si l'absence de la charmante Lady Ford est due à quelque lointain pèlerinage entrepris de sa part pour œuvre pie. Sir Heron réplique avec un calme simulé, que la blanche comtesse est en promenade et charme en ce

moment les loisirs de la reine Margaret, à Holyrood, mieux eût valu dire, du roi.

Le second chant, *The Convent*, s'annonce avec une brillante description d'un navire, sur le tillac duquel on distingue la mère abbesse de Saint Hilda qui, avec cinq religieuses de son ordre, se met en route pour aborder à une abbaye voisine, où doit se faire le procès d'une des sœurs pour oubli de ses vœux et s'être enfuie du cloître, à la suite d'un grand seigneur, qu'elle accompagna, déguisée en page : Constance de Beverly, le beau jeune page de Lord Marmion. Ce dernier a la bassesse de trahir son infortunée amante, qu'il délaissa plus tard pour épouser une riche et noble héritière, Clara de Clare. Henri VIII d'Angleterre qui n'entendait pas badinage à l'article des femmes, avait lui-même promis à son favori, Lord Marmion, la belle Clara, qui avait un amant nommé De Wilton. Constance de Beverly, l'ex-nonne, devient si furieusement amoureuse de Lord Marmion, qu'elle sacrifie tout à ses caprices—chasteté, honneur, et couvent même. Pour l'aider à perdre De Wilton dans l'esprit du roi, elle forge des lettres, de nature à le faire passer pour un conspirateur. Plus tard, Marmion défie De Wilton, le blesse à mort, comme il croit ; De Wilton est considéré comme parmi les trépassés. La pauvre et coupable Constance reprise par l'ordre du roi, et renvoyée à son couvent, subit son procès devant le chapitre ; elle est claquemurée dans le donjon d'un monastère, jusqu'à ce que mort s'ensuive, par le supplice de la faim. Clara, plutôt que d'épouser l'assassin de son amant, cherche asile dans un cloître. Voyons le troisième chant : Lord Marmion se met en route vers l'Ecosse, avec sa suite et "son pèlerin aux étranges allures" pour guide. Ayant été contraint de chercher abri dans une grande hôtellerie, il supplie son écuyer, Fitz-Eustache, de lui chanter une romance pour le distraire de ses sombres pensées. Ce dernier entonne un lai ancien où sont vivement retracées les punitions réservées aux amants infidèles. Puis il demande

à l'hôtellier de le désennuyer par quelque récit. Ce dernier lui raconte les merveilleuses aventures du roi d'Ecosse, lorsque Haco, roi de Norvège, fit, en 1263, une descente sur les côtes de l'Ayrshire ; ses luttes avec des sorciers dans les sombres caveaux du donjon de Lord Gifford. Ces chants et ces récits portent tellement le trouble dans l'esprit du seigneur Marmion, qu'il va faire seller en secret son cheval pendant la nuit, pour aller explorer un des endroits désignés par l'hôtelier ; plus tard, il revient à demi-mort de fatigue et d'effroi ; persiste à garder un mystérieux silence sur les évènements de cette nuit ; sur l'ennemi qui l'a assailli.

Le quatrième chant est consacré à décrire la continuation du voyage du seigneur Marmion vers l'Ecosse et sa rencontre avec Sir David Lindsay, illustre personnage à la cour d'Ecosse, chargé de la part de Jacques IV, d'escorter le puissant seigneur anglais : tous deux s'arrêtent à Crichtoun Castle, vieux château à neuf milles d'Edimbourg. Le barde introduit ici plusieurs chants lyriques, de ravissantes descriptions des paysages environnants, ainsi que le spectacle des guerriers écossais à leur camp, près d'Edimbourg. Le cinquième chant nous exhibe Holyrood, le vieux palais des Stuart. Là, le roi Jacques IV, ivre d'amour pour la séduisante Lady Heron, y reçoit royalement l'envoyé de Henri VIII ; mais sans vouloir écouter les conseils de paix qui lui sont offerts, et prépare un somptueux banquet, où s'étale dans tout l'éclat de la jeunesse, cette syrène si dangereuse à la gloire de l'Ecosse, Lady Heron. La belle anglaise chante, à la demande de son royal amant, la ballade si connue de " Lochinvar."

O, young Lochinvar is come out of the west.
Through all the wide Border his steed was the best,
And save his good broad sword, he weapons, had none ;
He rode all unarmed, and he rode all alone,
So faithful in love, and so dauntless in war,
There never was knight like the young Lochinvar, &c.

Toute cette scène est ravissante, poétique à l'extrême, ainsi que le dialogue du vieux Douglas, le féroce comte d'Angus. Cette enivrante fantasmagorie sera de courte

durée, car le lendemain, au point du jour, l'armée se mettra en marche. L'abbesse de sainte Hilda et ses religieuses reparaissent sur la scène : le navire anglais qui les reportait à leur cloître est pris par un vaisseau de guerre écossais ; mais le roi Jacques IV désirant être indulgent envers les saintes filles, se décide à les renvoyer au roi d'Angleterre, sous l'escorte de Lord Marmion, le persécuteur implacable de Constance de Beverley et l'amant désappointé, mais non rebutté, de Clara de Clare. La fortune, en lui livrant cette dernière, ne pouvait mieux servir ses desseins. Voici que l'intrigue se complique. La pauvre abbesse conçoit un projet désespéré pour se soustraire aux mains du puissant seigneur, avec le secours du guide de Marmion, le mystérieux pèlerin. Ici, Scott accumule plusieurs incidents surnaturels, entre autres la singulière prédiction que les historiens mentionnent de la mort, ce jour même, du roi Jacques IV, au milieu de ses nobles les plus illustres, les plus dévoués, à Flodden.

Marmion, renvoie de force l'abbesse de sainte Hilda et ses recluses, à son couvent, mais la belle Clara de Clare, l'opulente héritière que l'abbesse veut aggréger à son ordre, Lord Marmion la retient et la fait escorter au château de Tantallon possédé par son parent, à elle, Lord Fitz-Clare, dans l'espoir que le temps vaincra ses répugnances. Puis, la guerre entre Henri VIII et Jacques se poursuit avec acharnement. La fortune qui d'abord s'était rangée sous les étendards du prince écossais, le laisse quand il s'oublie lui-même et qu'il consume un temps précieux à faire l'amour à la séduisante anglaise, Lady Heron. Les provisions commencent à manquer à son armée, qui est forcée de se débander et de le quitter.

Le sixième et dernier chant, *The Battle*, s'ouvre par une de ces divines silhouettes de femmes, que Scott sait tracer de main de maître—pures comme un rayon de l'aurore—aimantes comme Juliette, malheureuses comme Desdemone. Clara de Clare ayant mis de côté ses habits

de recluse, erre, pâle, mais belle comme aux anciens jours, sous les voûtes de la solitaire forteresse de Tantallon, partagée entre sa haine contre son persécuteur, Marmion et ses regrets pour son malheureux amant, De Wilton,qu'elle croit mort de la blessure reçue des mains du seigneur anglais. En détournant l'angle du château, ô surprise, l'ombre de Wilton, ou mieux son amant lui-même, se jette à ses genoux ; lui raconte toute son histoire et comment il est parvenu à force de déguisements jusqu'à elle, sous l'habit de pèlerin. Le mystérieux guide de Marmion, c'est lui, De Wilton. Il est perdu, si on le reconnaît ; mais il espère en Dieu, en son innocence et dans le combat qui va dans quelques heures se livrer, où le sort de l'Ecosse sera décidé et où il doit prendre part, comme preux chevalier anglais et prouver son dévouement à Henri VIII. Cependant tout s'agite, tout se meut. Lord Marmion, caracolle sur son fier coursier, vers le lieu du combat, après avoir défié le farouche Douglas, et ordonne que Lady Clare le suive, pour être témoin de ses exploits. La mêlée devient épouvantable : les anglais mieux armés, plus nombreux, combattent avec une rare valeur ; les bouillants Montagnards, se battent avec la rage du désespoir, ; des monceaux de morts, de mourants jonchent le sol ; la fleur de la noblesse succombe avec son héroïque prince Jacques IV. Marmion, entraîné par sa martiale ardeur et voyant les siens victorieux veut se signaler par un effort suprême, mais il tombe percé, écrasé de coups ; et les malédictions de Constance, la pauvre Constance de Beverly, claquemurée, mourante, dans son sombre donjon, se réalisent.

Prêt à fermer les yeux à jamais à la lumière, il demande à grands cris, quelques gouttes d'eau pour étancher la soif qui le dévore. Clara, oubliant son ressentiment, accourt, et avec le casque du guerrier, elle puise pour lui l'onde d'une fontaine voisine, se fait connaître, et lui annonce le sort de sa malheureuse victime, Constance, qu'il croyait encore

vivante ; puis, le héros dans le délire, brandissant son épée, encourage ses victorieux soldats, par les mots bien connus :

" Charge, Chester, charge ! On, Stanley, on !......
Were the last words of Marmion."

Clara qui n'avait pas fait de vœux, épouse De Wilton. Tout ce chant est d'une beauté remarquable ; c'est comme œuvre descriptive, un des morceaux les plus achevés de la langue anglaise. Jamais le génie de Scott n'a plané à une plus grande hauteur.

Aux pages précédentes, nous avons brièvement passé en revue trois des œuvres poétiques de Walter Scott, c'est-à-dire, trois des immortels poëmes dont s'honorent la langue de Milton et de Shakespeare ; d'abord, le *Border Minstrelsy*, les plus belles ballades de l'Ecosse, ensuite le *Lay of the Last Minstrel*, la ballade avec une draperie plus grandiose, des formes épiques ; et enfin *Marmion*, c'est-à-dire, l'épopée dans son imposante majesté. De tous les innombrables écrits du poète nous nous bornerons à ne considérer ici que trois autres poêmes : *The Lady of the Lake*, *Rokeby*, et *The Lord of the Isles*.

THE LADY OF THE LAKE.

L'Ecosse avec ses montagnes, ses brumes, ses lacs, ses frimas, a plusieurs points de ressemblance avec notre Canada. Sans avoir passé par l'étape coloniale, sans avoir rencontré d'aussi dures épreuves que notre patrie, elle aussi, a eu à subir la loi du vainqueur ; on lui a enlevé son autonomie ; on lui a imposé des souverains qui n'étaient pas les siens.

C'est surtout dans les temps passés, où elle avait à *Stirling Castle* ou à *Holyrood*, ses rois aimés, que Scott a été chercher les scènes de ses drames émouvants. Quittons les champs ensanglantés de Marmion, pour parcourir les sentiers de la montagne : les bruyères parfumées de la Calédonie, nous redonnant encore une forêt enchantée, des

fées, des paladins ; les mystères sont autres, le magicien est le même.

Le *Lady of theLake*, comme son prédécesseur, aura six chants: 1o. *The Chase;* 2o. *The Island ;* 3o. *The Gathering ;* 4o. *The Prophecy ;* 5o. *The Combat ;* 6o. *The Guard Room.*

Une des régions les mieux connues, les plus pittoresques de l'Ecosse, où affluent chaque été des essaims de touristes, possède un lac, aux îles solitaires, le gracieux *Lock Katrine ;* des défilés escarpés, nommés *Trossachs,* y conduisent. Les Monts *Grampian* dans le voisinage complètent le tableau. Levons le rideau. Invoquons avec le barde, la Lyre du Nord "*Harp of the North.*" Voici d'abord un tableau de chasse, avec ses incidents, ses péripéties, d'une beauté frappante. Il faut avoir été chasseur, comme Scott, pour décrire avec une aussi saisissante vérité, cette série de ravissantes émotions que vous donne la chasse au cerf. Il y a plus ici. Ces pics inaccessibles, ces impratiquables savannes où l'animal,de guerre lasse, s'embusque dans les *Highlands,* ne vous reportent-ils pas à votre Canada, vous qui dans votre jeunesse, avez été chasseur ?

Il nous semble être sur la crête des Laurentides, que sais-je, "aux jardins", en aval de la Baie St-Paul, bien loin dans le grand nord, suivant la piste du prince des veneurs de la Côte de Beaupré, Olivier Cauchon, ou de l'indien Sioui, le légendaire chasseur du Lac St-Charles, ou en compagnie du Col. Rhodes, notre voisin à Sillery. Le Nemrod ecossais, entraîné par son ardeur, s'égare à la poursuite d'un cerf, laisse en arrière tous ses compagnons, taxe trop les forces de sa noble monture, qui se blesse, s'épuise et tombe haletante au fond d'un ravin, pour ne plus se relever ; le chasseur s'arrête, contemple tristement sa fière cavale ; son œil se mouille d'une larme, mais le mal est sans remède.

Il se met en marche pour retracer ses pas, mais en vain. Il s'égare de plus en plus dans les sentiers de la forêt, sonne de la cornemuse, appelle ses compagnons. Dans le

lointain, une voix lui répond. Il arrive bientôt sur les rives d'un pittoresque lac, —Loch Katrine ; là, il aperçoit, près du bord, une légère nacelle, conduite par une jeune fille, belle comme le jour, et qui semble manier l'aviron avec une dextérité peu commune. Il interroge la pastourelle dont le nom est *Ellen*. Celle-ci, ne manifeste aucune surprise en le voyant, lui dit qu'elle le conduira à la demeure de son père qui habite l'île en face ; qu'il est sans doute l'étranger dont la venue lui avait été prédite, ce matin-là même, par le vieillard *Allan-banc*, clairvoyant de la montagne, doué de la " seconde vue." Le beau chasseur se montre docile comme un agneau ; bientôt l'esquif touche à la plage de l'île. Malgré la simplicité qui règne dans la demeure d'Ellen, le chasseur y remarque des indices qui le portent à croire que le père d'Ellen est loin d'appartenir à la classe où sa pauvreté paraît le reléguer : de vieilles armes d'un fini admirable, d'un poids énorme, garnissent les murs, de la chaumière. Celui qui les a portées a dû avoir la force d'un athlète.

Le jeune chasseur qui se dit appartenir à la cour du roi Jacques V, donne son nom : " Je suis, dit-il, James Fitz-James, chevalier de Snowdoun." Il ne peut quitter l'île que le lendemain, et passe une nuit fort agitée. Dans ses rêves, il lui semble voir la belle Ellen : tantôt, il marche à ses côtés dans la forêt ; tantôt, la vision change et la jeune fille lui apparaît sous les traits farouches des Douglas, dont Bothwell, un des chef, est l'ennemi irréconciliable du roi Jacques. Le chevalier de Snowdoun ignorait alors que le père de la ravissante Ellen était le redoutable Bothwell, comte de Douglas, renommé dans toute l'Ecosse pour sa force et son sombre courage. Ellen se trouve avoir deux prétendants à sa main : Malcolm Græme, jeune guerrier, et Roderick Dhu, le terrible chef du Clan McAlpine. Enfin, pourvu d'un guide, le chevalier rejoint les siens. Une des plus magnifiques descriptions du poëme, est celle du *Fiery Cross*, cette croix fatidique

rougie de sang, symbole de guerre, que nul Montagnard ne peut méconnaître sans encourir, à jamais, une note d'infamie. Cette croix, le chef la remet aux mains de rapides courriers qui marquent, à un endroit donné, le lieu de rassemblement des Clans. L'histoire cite des circonstances où la mystérieuse croix passée de mains en mains, a parcouru jusqu'à trente-deux milles en trois heures. Roderick Dhu rassemble les guerriers Montagnards, pour faire la guerre au roi et à sa cour. Le chevalier de Snowdoun, malgré le danger qu'il y aurait pour lui à pénétrer une seconde fois dans les *Highlands*, où Roderick Dhu règne en souverain et en fait garder tous les sentiers par ses hordes féroces, tourmenté d'amour, s'aventure auprès d'Ellen. Cette dernière lui annonce clairement qu'il y va de sa vie : que personne ne saurait pénétrer par les défilés, sans tomber aux mains des Montagnards de Roderick Dhu. James Fitz-James répond fièrement, qu'avec sa fidèle épée à son côté, il ne craint homme qui vive ; puis, il demande à la belle bergère d'accepter un jonc qu'il lui remet, lui disant, que si jamais elle est en péril imminent, d'envoyer ce jonc au palais et de réclamer la protection du chevalier de Snowdoun. Puis, Fitz-James retrace ses pas.

Le chevalier, chemin faisant, fait la connaissance d'une espèce de sorcière, à laquelle il rend service. Sans le connaître elle lui fait une prédiction qui lui servira plus tard. A quelques pas de là il rencontre un montagnard d'une stature colossale ; il le questionne sur la révolte de Roderick Dhu et lui parle sans ménagement de la conduite de ce chef de Clan.

Le montagnard, qui s'était offert de lui servir de guide jusqu'au dernier défilé de la forêt, s'irrite des libres propos de James Fitz-James ; il est sur le point de lui livrer combat, mais se rappelant sa promesse de le conduire sain et sauf au défilé en question, il se calme. Bientôt, à un signal donné de la part de son guide, le chevalier est surpris de voir chaque taillis retentir des cris de guerriers.

Des épées étincelantes surgissent dans chaque buisson. Le guide le rassure tout en s'écriant : "Eh bien, Roderick Dhu, c'est moi ; je t'ai donné ma parole de te conduire en sûreté, jusqu'au dernier défilé de la forêt, je remplirai ma promesse." Le chevalier, après les propos cavaliers qu'il a tenus à Roderick Dhu sans le connaître, s'attend qu'arrivé au susdit défilé, ce dernier va le défier au combat. Il ne se trompe pas. Fort de sa rare habileté à manier l'épée et rassuré par la prophétie de la sorcière, il essaie d'éluder une lutte ; mais en vain, le farouche chef de Clan lui commande de tirer son épée et de se mettre en garde ; de suite. Roderick Dhu, malgré sa force merveilleuse, ne peut blesser son adversaire, une des plus fines lames de l'Ecosse. Le chevalier, au contraire le blesse réitérément, puis le désarme. Le montagnard par un effort suprême, étreint son ennemi et essaie de l'étouffer. Ils tombent tous deux par terre et Roderick Dhu essaie de percer le chevalier avec un poignard dont la lame mal saisie, vole au loin. Affaibli par la perte du sang, Roderick Dhu est prêt à succomber ; le chevalier se dégage de lui, sonne de la cornemuse et les compagnons de Fitz-James arrivant à cet instant, entraînent Roderick Dhu de vive force avec eux, à la suite du chevalier. Au dernier chant, tout s'éclaircit.

Le roi d'Ecosse Jacques V., souverain débonnaire, et tellement aimé de son peuple que le vulgaire l'a surnommé "*King of the Commons*," avait fixé ce jour pour récréer le public par des luttes de force et de jeux athlétiques. Le vieil athlète Douglas, bien que disgracié à la cour, ne put résister au plaisir de se mêler, déguisé parmi la foule. Il était suivi de ses chiens, et parmi ces derniers était Lufra, l'ami, le gardien de sa fille, Ellen. Les jeux allaient se terminer, lorsqu'un seigneur de la cour entreprit de lâcher un beau cerf, afin que les pages et les grands seigneurs pussent le chasser. C'était à qui le prendrait. Lufra, docile à ses instincts, s'élance à la poursuite de l'animal et

lui enfonce ses dents dans le flanc. Les grands, de se récrier ; on frappe, on veut assommer le malencontreux Lufra. Douglas, qui aimait passionnément ce chien, accourt. Le peuple qui avait toujours éprouvé de l'admiration pour la force du comte, même après sa disgrâce, l'acclame. "Arrière, manants ! " s'écria le vieillard courroucé, et du premier coup, il fait mordre la poussière à un page qui venait de frapper son chien. Tout est tumulte à l'instant. Le peuple s'ameute, veut prendre la part du vieillard. Le roi s'irrite, en apprenant que le comte de Douglas, déjà disgracié, est la cause de l'émeute ; il se répand en menaces ; ses gardes font une charge sur la populace et entraînent le vieux guerrier prisonnier à un corps de garde voisin. Ellen Douglas, informée de ce triste incident, se fait conduire au corps de garde. Toute cette scène est d'une rare beauté. Ellen y trouve Roderick Dhu presque mourant, et son amant Malcolm Græme, arrêté comme partisan du chef révolté. Dans ses alarmes, pour sauver les jours de son vieux père, qu'elle pense perdu à jamais, elle se ressouvient de son jonc et demande à grands cris qu'on la conduise au chevalier de Snowdoun, pour le prier d'implorer pour elle, la clémence du roi qu'elle ne connaissait pas. Le chevalier de Snowdoun, instruit de sa présence au palais, reprend son costume de chasseur, qu'il avait lors de sa visite aux Highlands, reçoit respectueusement la belle Ellen, qui lui exhibe son jonc et lui rappelle sa promesse. Le chevalier lui promet une entrevue avec le roi. Puis, le lecteur retrouve une de ces magnifiques scènes de cour où excelle le pinceau de Scott : on introduit Ellen, qui éblouie de tant de faste, se réfugie, tremblante, près du chevalier de Snowdoun. Bientôt, à la vue du beau et galant roi, Jacques V., toutes les dames de la cour et les grands seigneurs se découvrent ; le seul qui ne se découvre pas, c'est le beau chevalier de Snowdoun,—le roi d'Ecosse. Le roi reprend son jonc, donne un baiser res-

pectueux à sa ravissante amie des Highlands—lui accorde la grâce de son père et de son amant, Malcolm Græme.

ROKEBY.

Disons, pour le moment, adieu, aux bruyères odorantes de la Calédonie.

L'ouest de l'Angleterre, le Yorkshire, contenait le castel d'un des amis intimes de Scott,—Rokeby Park, le superbe domaine de J. B. S. Morritt. Arrosé par les gracieuses rivières Greta et Tees, le site a, je ne sais quoi de sauvage, d'imposant. Le château actuel a été érigé sur les ruines d'un antique donjon féodal, datant de l'ère Normande, vers 1066. Aux jours de son premier possesseur, le Baron de Rokeby, il y avait là une solide tour—Mortham Tower. Ces vieux murs délabrés se hérisseront, plus tard, d'innombrables chroniques de guerre, de cruauté féodale, de noires vengeances. Elle avait été, cette tour incendiée, rasée, rebâtie pendant et après les guerres civiles. Plus tard, en 1644, un de ses châtelains, pour avoir dans son dévouement, épousé la cause de Charles I, contre Cromwell, après la sanglante journée de Marston-Moor, si désastreuses aux intérêts du roi, subit d'incroyables revers.

Dans le voisinage, gîsaient les tourelles menaçantes du majestueux château ou forteresse des Baliol,—*Barnard Castle*—construit par Barnard Baliol, l'ancêtre de l'éphémère dynastie des Baliol, qui donna des souverains à l'Ecosse.

Ceci, c'est de l'histoire ; voyons le roman.

Un sombre drame enveloppait de ses ombres mystérieuses, les grottes et les vallées de la rivière Greta et de sa murmurante sœur, la Tees. La fille,—d'autres disent l'épouse—jeune et jolie, d'un des seigneurs de Rokeby, avait été trouvée sur la voie publique, près de *Barnard Castle*, baignante dans son sang. Qui était l'assassin ?

Les légendes populaires y apportaient leur contingent obligé " de blancs fantômes, de spectres funèbres " pen-

dant le silence des nuits. Ajoutez aux splendeurs du paysage naturel, les plantations d'arbres et les ornements dus au goût du riche propriétaire ; illuminez le tout du sourire bienveillant d'un ancien ami et vous trouverez, dans *Rokeby*, plus de matériaux qu'il n'en faut pour que le grand magicien sache en évoquer une de ces féeriques visions poétiques qui ravissaient les contemporains de Scott : un poëme mélodieux, en six chants, qu'il dédiera à J. B. S. Morritt, le dernier jour de l'an 1812.

La scène est présumée commencer quelques jours après le 3 juillet 1644 ; la fortune venait de se déclarer contre Charles I, à Marston-Moor. Parmi les prisonniers, se trouvait le baron de Rokeby ; sa fille, Mathilda, restait en possession de son castel. Le château voisin *Mortham Tower*, était également veuf de son noble et très riche propriétaire Philip de Mortham. Il avait, disait-on, disparu du champ de bataille : on le disait mort. Son plus proche héritier se nommait Oswald Wycliffe. Or, Oswald, pour s'emparer de cet héritage, avait commissionné un ancien corsaire, son ami, ayant nom Bertram de Risingham, de tuer son parent Philip de Mortham. Le salaire du crime devait être pour Bertram, le partage d'un certain trésor enfoui dans les voûtes du castel, provenant du sac de certaines îles espagnoles, pendant la guerre de 1625.

Oswald Wycliffe a un fils, Wilfrid, lequel est fort amoureux de sa belle voisine Matilda Rokeby. Cette dernière lui préfère un valeureux jeune homme du nom de Redmond qui a sauvé la vie à son père, le Baron de Rokeby. Wilfrid n'en continue pas moins ses avances. Oswald Wycliffe, que le triomphe de Cromwell rend tout-puissant, veut couronner ses projets ambitieux, en forçant Matilda d'épouser son fils Wilfrid par des menaces. Fort de sa position avec l'autorité, il laisse entrevoir à Matilda, la mort prochaine de son père, à elle,—si elle refuse la main de Wilfrid. Puis vient un tableau fort animé : le combat et l'incendie de *Rokeby Castle* par une bande de forcenés

que le féroce Bertram, à la faveur de la guerre civile, y introduit pour en enlever le trésor de Philip de Mortham. Les stratagèmes dont Bertram se sert pour pénétrer dans cette place forte, donnent au poëte occasion d'extraire de l'inépuisable mine de son imagination de beaux diamants poétiques, d'exhumer de touchantes ballades, des lais des anciens jours.

Une foule de dramatiques incidents se groupent dans le sixième chant. La mort inattendue de Wilfrid déjoue les projets ambitieux d'Oswald Wycliffe, son père. Matilda, rendue à la liberté, épouse Redmond, qui se trouve être un jeune noble que l'on avait cru mort, et le Baron de Rokeby n'est ni pendu, ni écartelé.

Avant même que *Rokeby* fût commencé, les libraires avaient offert à Scott 1,000 guinées pour le droit d'auteur de ce poëme. Scott qui avait grand besoin de numéraire, pour continuer les travaux qu'il méditait à Abbotsford, accepta. Ce qui donna lieu à un petit scandale littéraire, dénoncé par Byron et Tom Moore : le premier, dans sa sanglante satyre, "*English Bards & Scotch Reviewers* ;" le second, dans le "*Two Penny Post Bag*."

A vrai dire, Scott n'avait pas droit d'escompter d'avance son avenir littéraire. Scott répliqua que cela le regardait seul, et qu'il avait droit d'accepter ou de refuser une offre avantageuse pour les travaux de sa plume.

Dans *Rokeby*, ce n'était plus une scène du pays natal retracée avec art, la voix inspirée du barde national célébrant les fastes de l'Ecosse, mais un ravissant paysage anglais, une intrigue anglaise habilement ourdie. Malgré ses nombreuses beautés, le poëme ajouta peu à la vaste renommée de Scott en Ecosse. Morrit, dont le château se trouvait immortalisé, au contraire, prôna partout le nouveau lai, alléguant que c'était le chef-d'œuvre du barde d'Abbostford ; c'était tout au plus une perle ajoutée à la couronne qui ceignait le front de l'illustre poète.

THE LORD OF THE ISLES.

Le voyage entrepris par Scott, aux Hébrides, en 1814, lui ouvrit de nouveaux horizons littéraires. Il y trouva les personnages pour un de ses romans les plus lus—*The Pirate*—aussi bien que pour un poëme épique en six chants, publié le 18 janvier 1815. C'est encore en faisant vibrer fortement la corde de la nationalité que nous verrons triompher son rare talent.

Qui veut remuer la fibre d'un Montagnard d'Ecosse n'a qu'à prononcer le nom de Bruce, l'héroïque Bruce qui vivait au quatorzième siècle, roi détrôné par l'Angleterre, puis reconquérant le trône par sa vaillance ; Bruce, le "Royal Bruce," qui par sa force ressemblait à Milon de Crotone, à Richard Cœur-de-Lion, par son courage impétueux, à Henri IV de France, par sa générosité, sa galanterie, à Charles XII de Suède, par sa persévérance, ses revers, ses succès. Un guerrier qui, secondé par un seul combattant, met au défi et assomme à la fois cinq assaillants bien armés, aux yeux d'un Montagnard d'Ecosse est un héros accompli. Tenez-vous-le pour dit, aucun fait d'armes, dans toute l'histoire de la Calédonie, n'est plus cher à un Ecossais, que la bataille de Bannockburn, qui, le 23 juin 1314, après trois sanglantes défaites, rendait à Robert Bruce, le trône de l'Ecosse et aux Ecossais, leur liberté. Bien que Bruce soit la figure dominante du poëme, il n'en est pourtant pas le héros. A l'ouest de l'Ecosse, il est un groupe d'îles, au nombre de deux cents et plus, les Hébrides. Islay, la plus fertile, était, au treizième siècle, l'ancienne capitale de l'archipel, sinon l'île la plus considérable. Là, le grand MacDonald, le souverain, y tenait sa cour : il se nommait *The Lord of the Isles.*

On y voit, à ce jour, les restes du palais, et de la chapelle. Là aussi, se tenait la cour suprême de l'archipel ; quatorze juges y siégeaient avec jurisdiction en appel ; la onzième partie des sommes en litige allait au juge en chef. Ce

juge-là avait un intérêt direct à ne pas laisser manger en entier la succession par les avocats, n'est-ce pas ?

Le récit commence au printemps de 1307, au moment où Bruce, chassé de ses états par l'Angleterre et par ceux de ses barons qui favorisaient la domination étrangère, revenait de l'île de Rachrin, sur les côtes de l'Irlande, pour de nouveau faire prévaloir ses droits à la couronne d'Ecosse.

Un bon nombre des incidents et des personnages du poëme ont une célébrité historique. La scène s'ouvre au château d'Artonish, sur les côtes de l'Ecosse, puis se continue dans les Iles de Skye et d'Arran, pour se terminer à Stirling.

Il s'agit d épousailles au château d'Artonish. Le jeune Ronald, Roi des Iles, *Lord of the Isles*, y vient épouser sa fiancée, la belle Edith, la sœur de MacDougall, *Lord of Lorn*, puissant chef de clan. On n'attend que l'arrivée du religieux qui doit prononcer la bénédiction nuptiale ; tout à coup, le sénéchal du château vient annoncer au milieu du banquet, l'arrivée inattendue d'une galère portant deux étrangers distingués par leur port majestueux et leurs formes athlétiques. L'hospitalité a des droits inviolables : les deux étrangers sont admis à la fête et chose singulière, le maître des cérémonies, par un instinct qui paraît inexplicable et qui blesse fort les convives, leur assigne une place à côté du maître même du château. Qui donc sont les majestueux étrangers ? Les coupes circulent et le ménestrel du château entonne un chant de victoire, retraçant la vaillance du *Lord of Lorn* et une prétendue victoire qu'il aurait remportée dans une lutte personnelle avec le roi détrôné, le bouillant Bruce. Les deux étrangers qui ne sont autres que Robert et son frère, Edouard Bruce, ne peuvent supporter plus longtemps un propos aussi mensonger, se font connaître et défient au combat le *Lord of Lorn* et ses adhérents, Lorn avait contre Bruce, une violente animosité de famille. On veut saisir les prin-

ces fugitifs ; le fiancé d'Edith of Lorn, Ronald, épouse le parti du prince malheureux et se déclare pour son roi légitime, ce qui irrite tellement le Lord of Lorn, qu'il rompt de suite l'alliance projetée avec sa sœur. La situation était plus que sombre pour l'héroïque monarque, lorsque tout à coup arrive l'abbé qui devait prononcer le *Conjungo vos*. On se décide de part et d'autre à laisser au bon religieux à déterminer si le prince malheureux et son frère, seront livrés au souverain anglais. L'abbé, homme d'esprit autant que bon patriote, décide péremptoirement contre le *Lord of Lorn*, reconnaît Bruce pour son vrai souverain et refuse de procéder outre avec les épousailles. Le seigneur de Lorn et le *Roi des Isles*, brouillés, se séparent. La situation se complique quand l'on vient dire au *Lord of Lorn* que sa sœur Edith est disparue.

Les deux Bruce et leur page reprennent leur galère et côtoient les côtes de l'Ecosse. Ayant mis pied à terre, ils font rencontre de cinq individus armés, à mine fort équivoque : ce sont des partisans du *Lord of Lorn*. Forts de leur nombre, ils attentent à la vie du roi et à celle de son frère ; le pauvre page est tué, mais la force incomparable des deux Bruce, leur donne la victoire sur le nombre. Les cinq ennemis restent sur le carreau ; Edouard Bruce s'aperçoit qu'ils avaient avec eux, comme prisonnier, un jeune homme d'une grande beauté, mais frappé de mutisme. Le pauvre muet change de maîtres et se fait remarquer par la noire mélancolie qui, de temps à autre, l'obsède.

Le roi fugitif, aidé de par plusieurs zélés adhérents, prépare son armée, pour frapper le grand coup à Bannockburn.

Parmi ceux qui rejoignent ses étendards, se trouve Ronald, le Roi des Iles, lequel essaie d'oublier le désappointement, qu'il éprouva, de n'avoir pu épouser la ravissante Edith Lorn. Il réussit si bien à maîtriser sa peine de cœur, qu'il se décide à demander à son souverain, la main d'Isabelle Bruce, la sœur du roi ; mais Robert lui répond

que sa sœur a renoncé au monde et qu'elle est recluse dans un cloître, à Ste-Bride. Il se décide néanmoins à lui déclarer son amour et emploie, pour cela, le jeune page muet. Le jeune page y consent, mais, arrivé en présence d'Isabelle, il tombe comme affaissé sous le poids de la douleur.

Cet incident donne lieu à un admirable dialogue. Puis vient la grande, la mémorable bataille de Bannockburn. Bruce remonte sur le trône ; les Ecossais redeviennent libres. Tout s'explique : Isabelle ayant fait des vœux, renonce au monde ; la belle Edith délaissée, reprend ses droits ; le page muet, envoyé par Ronald en ambassade auprès d'Isabelle, au couvent, c'est tout simplement Edith elle-même : elle épouse l'amant de sa jeunesse ; ils sont heureux. Le poète a su animer de son souffle divin une foule d'incidents secondaires, que le manque d'espace nous empêche de développer ici. En somme, si le poëme a quelques défauts, il a de nombreuses beautés.

Scott est certainement un grand maître, un "savant paysagiste à la plume", comme dirait Sainte-Beuve. Fertilité d'invention, délicatesse de touche, coloris du style, contrastes frappants, situations éminemment dramatiques, rien ne lui manque ; rien, que dis-je, rien excepté la faculté de remuer puissamment les cœurs. Au moment où *The Lord of the Isles* paraissait, un autre barde, hélant des rives de la Tamise, ravissait et épouvantait le monde des lueurs de son sombre génie—Lord Byron. Il réunissait aux rares qualités de Scott, un don, une prérogative céleste que Scott n'avait pas : le *vis tragica*, qui empruntait ses accents au sinistre désespoir d'un esprit blasé, à l'âge de vingt-cinq ans. Byron avait en outre pour lui le prestige de la nouveauté.

Il faut lire, dans Lockhart, les aveux que la renommée croissante du chantre d'Harold arrache au barde d'Abbotsford. Le Grand Magicien du Nord a rencontré un Magicien, son égal—qui sait, peut-être plus puissant qu'il

ne l'est. Il en prend son parti avec sérénité, sans aigreur. N'aurait-il pas dans son domaine une mine encore plus précieuse que la poésie ? Une monture encore plus vigoureuse que son Pégase ? Il va l'essayer ; et voilà comment Scott devint prosateur—romancier—le plus grand romancier que l'Europe, jusqu'alors, eût connu.

SCOTT, ROMANCIER.

Nous avons esquissé Scott comme poète, nous allons le considérer comme prosateur.

Pénétrons dans ce merveilleux bazar de curiosités littéraires, les *Waverley Novels.* Cette longue série de romans historiques, dont le premier parut en 1814, fut plus tard, comprise en entier sous le titre de *Waverley Novels.*

Le nom de l'auteur, comme l'on sait, était inconnu du public ; ce ne fut qu'en 1827, à un grand dîner que Scott en assuma la paternité.

Que le barde d'Abbotsford soit devenu riche, opulent, grand propriétaire, possesseur de château, rien de bien étonnant en tout ceci. Chaque carrière, chaque industrie, a eu ses enfants gâtés ; le barreau, le négoce, la finance ont tous pu compter d'heureux favoris. Mais ce qui est de nature à étonner, comme le remarque Howitt, "c'est qu'au moment où en Angleterre, toutes les carrières littéraires semblaient encombrées, les matériaux poétiques épuisés, un jeune avoué eût pu exhumer des flancs inféconds du Parnasse, avec une renommée européenne, des lingots du précieux métal si nombreux que le Mexique, le Pérou, seuls, en pourraient fournir de semblables."

Les sillons d'ordinaire si stériles de la littérature, ce terrain célèbre par les désastres de ceux qui l'ont cultivé, avaient, en bien peu d'années, donné un rendement de près d'un demi-million de livres sterling (£500,000), comme nous le verrons plus tard.

Pour que le lecteur français soit en état de rendre justice au talent transcendant de Scott comme prosateur, il

lui faudra d'abord se dégager d'une prévention assez naturelle. Il doit oublier que le chantre de *Marmion* a été aussi le biographe de Napoléon I. Tous les écrits de Scott n'ont pas le même mérite. Un des moins bons, bien qu'il soit aussi l'un des plus volumineux, se trouve être son histoire de Napoléon, en neuf volumes, imprimée en 1827. Cet écrit eut un double tort aux yeux de ceux qui hélaient d'en deça de la Manche : il blessait la susceptibilité française, sans toujours respecter la vérité historique. Scott, contemporain, par cela même, ennemi de la révolution française et du règne de la terreur, actif officier de volontaires écossais, ardent patriote, se sentait porté à haïr, plutôt qu'à admirer le "Grand Ravageur des Nations," celui qui en 1804, avait menacé l'Angleterre d'une descente, celui qui plus tard remua ciel et terre pour ruiner le commerce de la Grande Bretagne, par le blocus continental.

Comme ses compatriotes à Edimbourg, Scott avait subi et ressenti vivement les alarmes incessantes de l'époque. Il pouvait donc, sans le savoir, être partial, contre l'ennemi juré de sa patrie. D'abord la mort de Napoléon était beaucoup trop récente pour que l'histoire pût formuler un jugement en dernier ressort sur ses actes. Scott, l'homme universel, l'admirateur passionné du duc de Wellington, son ami, ne put résister aux offres que les lords Bathurst et Melville lui firent de ui donner accès, dans les archives secrètes du gouvernement, à des pièces tout à fait inconnues et jetant des flots de lumière sur plusieurs actes de la carrière de Napoléon et sur son séjour à Ste Hélène.

"Une biographie détaillée du grand capitaine, par Scott aurait en ce moment, un succès rare en Angleterre," lui répétaient ses amis : les libraires lui offraient d'avance de vastes sommes pour son manuscrit. La vie de Napoléon lui rapporta £18,000 sterlg : c'en était plus qu'il n'en fallait pour l'engager à persévérer, lui qui, en 1826, avait juré de

perdre sa main droite plutôt que de ne pas payer ses créanciers par le produit de sa plume." En 1825, comme associé secret, il s'était trouvé enveloppé dans la banqueroute de ses libraires : les Constable et les Ballantines.

Après un demi-siècle de méditation, à peine sait-on encore à quoi s'en tenir sur le compte de l'Ogre de Corse.

Que le lecteur français oublie donc que Scott fût historien, pour ne voir en lui que le plus aimable des raconteurs, le créateur, le père du roman historique, mais dont l'école, comme celle de Châteaubriand, mourra avec son fondateur. Lui donnerons-nous le pas sur le prince des romanciers modernes, Alexandre Dumas ? Certainement, si l'on veut voir en Scott plus qu'un grand artiste, plus qu'un incomparable "paysagiste à la plume," si l'on cherche en lui un moraliste aussi agréable que solide.

Walter Scott, est un de ces bardes religieux et dignes dont parle Virgile—qui ont droit à de blanches couronnes.

" *Quique pii vates et Phœbo digna locuti*
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ. "

Sa devise, comme homme, c'est l'honneur, le patriotisme, la magnanimité. En vain chercherez-vous parmi les délicieuses créations de son génie : Flora McIvor, Rose Bradwardine, Rebecca, la belle juive, la malheureuse Lucy Ashton, Amy Robsart la délaissée, la pauvre Effie Deans, son humble et héroïque sœur Jeanie, la ravissante Diana Vernon, Minna et Brenda Troël ; en vain, dis-je, chercherez-vous des " Dames au Camelia, " des lionnes du demi-monde, des Manon Lescaut, des Laura Fair, les héroïnes tarées de Balzac, de Sue, de Zola, etc. (1)

Aux romans historiques de Scott, on peut appliquer sans crainte, la maxime connue : " La mère en permettra

(1) "Les paysages de Walter Scott, dit Nisard, sont comme ceux de Fénélon, non pas une description d'après nature, mais un choix de ce que nous avons vu ou rêvé de frais, de lumineux, de pittoresque et de charmant. Nous respirons la fraîcheur de ces paysages, nous croyons y être de notre personne. Je ne sais pas de livres qui fassent plus cette illusion que les romans de Walter Scott ; on y éprouve toutes les sensations, on y a toute la plénitude d'activité et de vie de ses personnages : imagination aimable et bienfaisante, qui n'a jamais été inspirée que par le désir d'entretenir la simplicité des sentiments et la vérité des sensations, sans une ombre d'effort pour exalter notre sensibilité et nous dégoûter des choses qui sont à notre portée." *Etudes p.* 250.

la lecture à sa fille. " Loin d'admettre que les matériaux littéraires lui manquaient, Walter Scott, par ses œuvres variées, a démontré qu'il n'y avait pas un seul coin de l'Ecosse ou de l'Angleterre, où la nature n'eût semé quelque ravissant paysage : l'histoire, une tradition, un fait d'armes, une légende ; les mœurs, une peinture qui, sous la touche vivifiante du grand magicien, ne pût, comme poëme, comme roman, comme ballade, se transformer en un tableau aussi brillant qu'il était majestueux. Un seul coup de sa baguette suffisait pour tirer de ces vieilles annales, où l'histoire reléguait les pâles ombres, les squelettes ternes et desséchés des trépassés, des hommes en chair et en os, d'une frappante réalité où d'une idéalité fascinatrice. L'on voyait, comme l'observe judicieusement Howitt, surgir, se mouvoir, vivaces de jeunesse et de beauté, dans l'éclatant tableau, le triomphe de l'ambition, l'énergie du crime : Bruce, Jacques V, Jacques VI, Richard, Cœur – de – Lion, Elizabeth, Marie, reine d'Ecosse, Leicester, Jacques I d'Angleterre, Montrose, Claverhouse, le Duc de Cumberland, surnommé le boucher. Non-seulement, on assistait en personne aux luttes fiéleuses des *Covenanters*, aux combats des clans, les amis des Stuarts ; mais des personnages nouveaux se groupaient en foule sur la scène, les uns séduisants par leur beauté, leur bravoure, leur mâle fierté ; les autres amusants par leurs excentricités ; tout comme si l'enfantement de tant de prodiges n'avait coûté aucun effort : témoins le Baron de Bradwardine, Dominie Sampson, Meg. Merrilies, Eddie Ochiltree, Dugald Dalgetty, Bailie Nicol Jarvie, Andrew Fairservice, Caleb Balderstone et l'athlétique et excellent paysan Dandie, Dinmont, avec sa meute de *Peppers* et de *Mustards*, aboyant à ses trousses. Que les *Waverley Novels* aient un attrait irrésistible pour les Ecossais, rien de surprenant en ceci. Il ne saurait en être autrement pour un peuple qui pousse presque jusqu'au chauvinisme, l'amour du sol natal, de ses us et coutumes.

Waverley, Rob Roy, The Heart of Mid-Lothian, The Chronicles of the Canongate, c'est de l'histoire en tableaux. Mais Scott ne se contenta pas de peindre les mœurs et d'emprunter aux annales de l'Ecosse, il descendit dans les vallons fleuris de l'Angleterre : les silhouettes de la grande reine, Elisabeth ; ses beaux comtes de Leicester et d'Essex, de Walter Raleigh, de Cromwell, d'Amy Robsart, lui conquirent également les cœurs, sur les rives de la Tamise ; et toutes les séductions de Don Juan et les classiques passages de Childe Harold ne purent faire oublier *Kenilworth* et *Woodstock*. De l'Angleterre, le romancier passa en Allemagne, en France, en Palestine, riche de matériaux ; *Gierstein, Quentin Durward* et *Ivanhoe* ne firent qu'ajouter des *immortelles* à sa couronne.

On peut avancer sans crainte que pendant l'espace de vingt ans, un homme seul a su enrichir la littérature de son pays de plus d'écrits vraiment beaux, de plus de caractères originaux dans ses œuvres, que tous les littérateurs de l'Ecosse réunis n'avaient pu le faire pendant les deux siècles précédents : cet homme, c'est Scott.

L'auteur de Waverley se manifesta dans une ère toute particulière. La suppression de l'insurrection de 1745, qui anéantit à jamais la puissance des clans, devint le trait d'union, que dirai-je, le lien indissoluble qui joignit l'Ecosse à l'Angleterre. Cet événement fut comme le germe d'une nouvelle vie pour l'antique Calédonie. Les chefs Montagnards, vaincus, dispersés, sentirent qu'en déposant la claymore et le costume chéri des Highlands, ils abdiquaient une notable part de leurs us et coutumes, auxquelles ils tenaient comme à la prunelle de l'œil. Tous ces chers souvenirs du passé allaient donc disparaître à jamais, si un génie créateur ne surgissait pour en reconstruire l'édifice dans toute sa splendeur. Scott nous apparaît, comme sur le seuil d'un monde nouveau, entouré des décombres d'une ère passée, mais non oubliée. Chez lui, le culte des ancêtres allait de pair avec

un intérêt profond dans la vie présente, sous n'importe quelles phases, aidé d'un noble enthousiasme pour le beau dans ses manifestations les plus tendres. Sa prodigieuse mémoire lui étalait l'histoire de tous les peuples: il tenait de son tempéramment robuste une faculté illimitée de travail intellectuel, et l'habitude de parcourir en tous sens les pittoresques montagnes de l'Ecosse le familiarisa non-seulement avec les grandes scènes de la nature, mais encore avec les émotions du chasseur et du pêcheur qui lui fournirent plus tard tant de belles pages. Il s'attacha surtout à peindre les sites, avec leur couleur locale, leurs accessoires dans les moindres détails.

Ainsi dans *Rob, Roy*, avant de décrire la ravine où Hélène McGregor devait préparer le célèbre déjeuner, il visita en personne ce site lointain. Il voulait étudier non-seulement la conformation des lieux, mais jusqu'aux arbres, aux bruyères, et même les fleurs sauvages si variées qui croissaient dans cette ravine. Un de ses affidés, lui ayant fait la remarque, "qu'une fleur ferait aussi bien qu'une autre,"—"Non," répliqua l'inimitable peintre, "la nature ne se répète jamais. Pour assurer un tableau à la fois beau et varié, il ne s'agit que de peindre fidèlement la nature."

Mettons le lecteur français en garde contre deux écueils qu'il aura à surmonter, avant de goûter pleinement les romans historiques de Scott. Premièrement, la longueur démesurée des prologues ou introductions flanquées de notes et d'éclaircissements. Secondement,le dialecte,souvent incompréhensible des Montagnards et des paysans écossais. En dedans de cette grossière enveloppe, se trouve le fruit le plus doux. Un critique renommé a remarqué, que " Pour le jeune homme qui lit, la première fois, les romans historiques de Scott, il s'opère comme une transformation entière de tout son être, une manifestation nouvelle : la vie lui appert sous un jour tout particulier, il ressent une admiration vive pour ce qui est digne, un

mépris indicible pour ce qui est vil, chez ses semblables."

On pourrait dire de Scott : " Vir probus *Scribendi* peritus."

Howitt, raconte une curieuse anecdote qui peint bien la puissance de travail du romancier.

Un club de jeunes avoués avait pour habitude, chaque semaine, de se donner rendez-vous à un hôtel en face des quartiers de Scott, à Edimbourg.

Un jour de réunion, lorsque le vin eût circulé librement, un des membres, dont le regard paraissait comme cloué sur la maison vis-à-vis, se plaignit, pâlit et fut prêt à se trouver mal. Son camarade lui en ayant demandé la cause. " Ce n'est rien, dit-il, laisse-moi changer de place avec toi. Je ne puis y tenir plus longtemps. Il y a là-bas une main, qui remue, écrit sans cesse. Ce n'est pas la première fois que je l'ai vue. Vois-la ; elle ne cessera pas même quand on allumera les flambeaux pour la nuit : et Dieu sait combien plus tard ; dès qu'une page est finie, elle est lancée sur ce tas de manuscrits que tu vois. Cette main étrange me fascine." Cette main, c'était celle qui dans les veillées de trois semaines d'été avait composé les deux derniers volumes de Waverley : la main de Walter Scott.

Il nous fut donné en août 1881, de nous asseoir dans cette chambre historique.

ROMANCIER.—1814-1831 (2)

Le premier roman de la série, par ordre de date, et aux yeux de plusieurs connaisseurs, le meilleur, c'est *Waverly*,

Sainte-Beuve.

(2) Les romans historiques de Scott, parurent dans l'ordre suivant :

Waverley, Juillet 7	1814
Guy Mannering, Fevrier 24	1815
The Antiquary, Mai—	1816
Old Mortality, Décembre 1	1816
The Black Dwarf, " —	1816
Rob Roy, " 31	1817
The Heart of Mid-Lothian, Juin —	1818
A Legend of Montrose, Juin 10	1819
The Bride of Lammermoor, Juin 10	1819
Ivanhoë, Déc. 18	1819
The Monastery, Mars —	1820
The Abott, Sept. —	1820

(Suite sur la page suivante.)

or Sixty Years Ago. C'est en 1804 que le premier volume fut écrit ; mais comme le culte des Muses absorbait alors toute l'attention de Scott, le manuscrit en fut jeté de côté; puis relégué avec d'autres vétilles au grenier où se trouvait un vieux secrétaire qui recélait d'ordinaire l'attirail de pêche du propriétaire. Dix ans plus tard, en 1814, Scott ayant eu occasion d'y fouiller pour se procurer des hameçons, en tira par hasard ce manuscrit oublié et tout poudreux. L'idée lui vint de le terminer ; ce qui nous a valu cette peinture si vive de l'Ecosse, à l'ère de la fameuse insurrection des Clans, en 1745, dont le but était de restaurer sur le trône de ses pères, le *Pretender*, Charles Edouard. Waverly, c'est un tableau tracé de main de maître, où se reflètent comme dans une glace tous ces saisissants contrastes entre l'existence aventureuse des *Highlanders* ou Montagnards et la vie paisible des *Lowlanders* ou habitants des plaines. Ces deux classes sont tout à fait distinctes par les mœurs et par la religion : le Montagnard, en général, était demeuré attaché à la croyance de son souverain exilé ; c'était un féroce homme de guerre, un Jacobite. Le *Lowlander*, au contraire, adonné aux arts pacifiques, au commerce, à l'agriculture, se retranchait avec dédain, dans le culte austère de Wesley ou de Knox.

Waverley, le héros du roman, est l'héritier d'une

Kenilworth, Jan. —	1821
The Pirate, Dec, —	1821
The Fortunes of Nigel, Mai 30	1822
Peveril of the Peak. Jan. —	1823
Quentin Durward, Juin 20	1823
St. Ronan's Well, Dec. —	1823
Red Gauntlet, Juin —	1824
The Betrothed " —	1825
The Talisman, " —	1825
Woodstoock " —	1826
The Drovers	1827
The Surgeon's Daughter	1827
My aunt Margaret's Murror	1827
The Tapestried Chamber	1727
The Laird's Jock	1827
The Haghland Widow	1827
The Fair Maid of Perth, Nov. —	1828
Anne of Gierstein, Mai —	1829
Connt Robert of Paris, Nov. —	1831
Castle Dangerous, Nov.—	1831

Tous ou presque tous en trois volumes chaque.

ancienne et opulente famille Jacobite, établie de temps immémorial au midi de l'Angleterre. Son éducation, jusqu'à ce qu'il devînt majeur,a été presqu'entièrement domestique, voire même un tant soit peu irrégulière.

Dans la solitude du toit paternel, la poësie, les décevants mirages du jeune âge avaient communiqué à son caractère un cachet d'irrésolution contemplative jointe à beaucoup de douceur et d'amabilité ! Les partisans des Stuarts en Angleterre avaient, longtemps avant 1745, renoncé à tout espoir de voir triomphér la cause du *Pretender* ; les protecteurs de Waverley se décidèrent à lui obtenir un brevet dans l'armée, vu que de tout temps sa famille avait montré une inclination prononcée pour la carrière des armes et que la guerre régnante promettait une promotion rapide.

Son nom fut inscrit sur le rôle comme officier de cavalerie dans un régiment alors stationné en Ecosse et qu'il rejoignit de suite. La famille Waverley comptait alors dans le Perthshire un ancien ami dans la personne de Cosmo Comyne Bradwardine, de Tully-Veolan. Par la protection des Waverley, le Baron de Bradwardine avait été tiré d'un sérieux embarras que le Procureur du Roi lui suscitait quelque temps après le soulèvement de 1715. Le jeune héritier de Waverley-Honour fut donc accrédité par lettre auprès de ce fidèle allié de la famille, et s'en prévalut de suite pour courir saluer le seigneur de la noble maison de Tully-Veolan. Cette curieuse résidence, ainsi que le train de vie de ses excentriques maîtres seront plus tard admirablement décrits.

Le Baron, par profession était homme de robe, et par goût, lecteur diligent des classiques latins. Mais il s'était adonné aux armes et avait fait plusieurs campagnes sur le continent. Ce qui lui avait fait combiner avec ses réminiscences classiques, le fatras de termes techniques d'un général allemand, et la désinvolture d'un mousquetaire français. Chez lui, le culte des ancêtres existait à un degré

éminent ; malgré ses excentricités, c'était un brave et honnête homme, un ami honorable et sûr. Sa famille ne se composait que d'une fille, douce et affectueuse créature.

Le jeune Waverley mit du temps à se faire aux allures de son excentrique vieil ami ; il sut varier son séjour à Tully-Veolan par diverses courses dans les montagnes environnantes. On lui avait signalé comme digne d'être vue, la caverne d'un célèbre bandit montagnard, Donald Bean Lean. Les merveilles de cet antre de Trophonius lui inspirèrent le désir de connaître encore plus en détail la manière de vivre des Montagnards d'Ecosse. Le redouté propriétaire de la caverne lui donna une lettre à l'adresse d'un chef de Clan, qui habitait un château voisin. Cet incident lui fournira l'occasion désirée de contempler, dans toute sa sauvage et étrange barbarie, la vie intime des Montagnards d'Ecosse. Le châtelain se nomme Fergus Vich Ian Vohr, jeune homme bouillant d'ambition et de bravoure, ardemment attaché à la cause des Stuart—en ce moment profondément immiscé dans l'insurrection dont le but est de rappeler sur le trône la famille déchue. Fergus a une jeune sœur, encore plus enthousiaste que lui pour les Stuarts : elle arrive en ce moment de la cour de St-Germain. Si son patriotisme exalté frappe l'imagination de Waverley, sa ravissante beauté séduit encore plus les yeux du jeune Anglais.

Pendant qu'il boit à longs traits le poison de l'amour, des malentendus et de faux rapports sur son compte lui font perdre l'estime de son colonel : le gouvernement lui retire son brevet d'officier bien à tort. Cet affront le met dans une telle fureur que son premier mouvement le pousse à se jeter dans les rangs des insurgés conduits par Fergus. Ce dernier prend alors le parti de lui avouer le but secret de l'organisation qu'il lui avait jusqu'alors caché. Mais avant de joindre l'étendard du *Pretender*, Waverley veut consulter sa famille. Les autorités rendues fort alertes par les

rumeurs d'une révolte prochaine, arrêtent Waverley et l'envoient prisonnier à Stirling. Pendant le trajet, l'escorte est attaquée et mise en déroute par un détachement de Montagnards qui expédie Waverley sous bonne garde à Édimbourg, où il est remis sain et sauf aux mains de son nouvel ami, Fergus MacIvor, le commandant de la garde préposée à la sûreté de Charles-Edouard, alors en possession, avec sa cour, de l'ancien palais de Holyrood. Une combinaison de tentations irrésistibles vient alors assaillir l'ex-officier britannique.

Froissé du traitement injuste que les autorités militaires lui ont infligé, entraîné par ses anciennes prédilections de famille, séduit par son amitié pour Fergus et le violent amour qu'il ressent pour Flora McIvor, autant que flatté des civilités que le galant Prince d'Ecosse lui fait, il se décide d'unir sa destinée à celle de Fergus et rejoint l'armée des Montagnards, comme volontaire. Bientôt il éprouve un vif contre temps : son ardeur pour Flora n'est pas partagée. La belle adorable n'a pour lui que de l'indifférence ; la cause de Charles-Edouard commande toute l'énergie de son être. Il est bien constaté que la sœur de Fergus est de glace pour Waverley : elle ne vit, son âme passionnée ne respire que pour voir triompher le "royal exilé." A la cour, à Holyrood, Flora avait une amie Rose Bradwardine. Rose n'avait pas le farouche patriotisme de Flora, mais elle en avait la beauté. Rose soupirait en secret pour le malheureux amant de Flora, elle ne réussissait pas toujours à cacher sa sympathie ; de son côté, Waverley se sentait, à son insu, attiré chaque jour vers la fille du baron de Bradwardine. Ecoutons le dialogue échangé un jour entre les deux amies, bien qu'il nous soit impossible de rendre en français l'arôme, le coloris poétique du texte anglais. Le dernier trait surtout respire la rêverie, les doux regrets. Rose envie à son amie l'heureuse destinée que l'amour de Waverley lui prépare : car elle croit que Waverley finira par épouser Flora. "Waverley sait se

battre, dit Flora.............. mais les entreprises nobles et périlleuses n'eurent jamais d'attrait pour lui. Il ne fut jamais devenu le célèbre Sir Nigel, son ancêtre : il aurait pu devenir le panégyriste, le chantre de Sir Nigel. Je vais te dire, mon amie, où Waverley brillera. Sa place à lui, sa vraie sphère, c'est le foyer domestique où il savourera l'abandon du cercle de famille, les loisirs littéraires, les passe-temps exquis de WAVERLEY-HONOUR. Il y rétablira la vieille bibliothèque dans le style gothique le plus pur ; il en garnira les rayons de volumes rares et précieux. Il dessinera des plans de châteaux, des paysages, composera des vers, élèvera des temples, creusera des grottes au milieu de son jardin. Pendant une nuit sereine d'été, on le verra appuyé, pensif, aux colonnades de son castel, contemplant les biches sauvages errantes au clair de la lune, dans son parc, ou endormies sous l'ombre de ses vieux chênes ; et là, il répètera à sa jeune et belle épouse, suspendue à son bras, des stances poétiques. Et l'homme heureux, ce sera lui." "Et la femme heureuse, hélas ! ce sera elle," pensa en soupirant la pauvre Rose, changeant de suite le sujet de la conversation.

Waverley bientôt se met en marche, à la suite de la petite mais vaillante armée de Charles-Edouard et se signale à la bataille de Preston : au fort de la mêlée, il lui arrive de sauver la vie à un colonel anglais que des Montagnards avaient désarmé. Ce brave militaire se trouve être un ami intime de la famille de Waverley. Le colonel anglais reproche au jeune Waverley d'avoir déserté son pavillon. Waverley lui rappelle qu'il est inutile de lui parler de la sorte, qu'il ne saurait abandonner la cause des Stuart, fût-elle désespérée. Toute cette scène est variée d'une foule d'incidents secondaires : une querelle, un attentat sur la vie de Waverley, une réconciliation entre lui et le bouillant Fergus McIvor, et l'insurrection continue. Bientôt vient l'engagement de Clifton; pendant l'obscurité, la petite armée du prince Charles-Edouard tombe dans

des embuscades et, après une lutte désespérée, plusieurs des chefs restent prisonniers entre les mains des soldats anglais.

Waverley s'échappe à la faveur de la nuit, et après s'être tenu caché, il se décide à aller à Londres, implorer son pardon ; mais l'officier anglais dont il avait sauvé la vie, personnage influent à la cour, le fait évader en Ecosse, en attendant qu'il puisse lui obtenir un pardon,qui s'étendra également au baron de Bradwardine, impliqué dans la révolte. C'est pendant son séjour en ce pays qu'il apprend la dispersion de l'armée de Charles-Edouard, à Carlisle. Il fait toutes les démarches possibles pour faire amnistier son pauvre ami Fergus McIvor,condamné à être décapité ; dans la scène d'adieux entre Fergus, Flora et Waverley,le pinceau de Scott se révèle dans tout son éclat. Flora entre dans un cloître où elle veut finir ses malheureux jours. Waverley revisite le château paternel, Waverley-Honour, restitue au vieux baron de Bradwardine les terres de Tully-Veolan confisquées, épouse sa fille Rose, laquelle par son bonheur, voit se réaliser la prédiction de Flora.

Parmi les beaux passages de ce roman, on peut signaler la description de la caverne de Donald Bean-Lean, le brigand Montagnard ; le caractère d'Alice, la jeune fille du brigand, est aussi admirablement tracé. Les joies de courte durée, à Holyrood, où le gracieux Charles-Edouard fait les honneurs, sont habilement décrites ; la bataille de Preston, la retraite de l'armée, la querelle avec Fergus, les mystérieux presages de mort qui se manifestent au sujet du patriotique Callum Beg, voilà autant d'incidents ou de personnages, présentés au lecteur avec une vivacité de coloris sans pareil.

Waverley produisit sur le public d'Edimbourg et de Londres un sentiment d'éblouissement.

"Qui donc, s'écria Lord Jeffrey, dans une mémorable critique, qui donc est le mystérieux écrivain qui a composé Waverley ? Si ce n'est pas le chantre de Marmion,

nous conseillons à M. Scott de s'éveiller et de veiller à ses lauriers ; il a dans l'auteur de Waverley pour compétiteur, un génie de première classe."

IVANHOE.

Parmi les mâles figures du moyen-âge, une surtout s'adresse à l'imagination du jeune homme et à la réflexion de l'âge mûr : celle de Richard Cœur-de-Lion.

Le croisé des rives de la Tamise était aussi fier de son généreux et bouillant capitaine, que le Franc l'était de son grand prince, Philippe-Auguste : la nature avait marqué l'un et l'autre du cachet de la renommée, mais à des titres différents. Il en était bien accouru des vaillants paladins de tous les coins de l'Europe, pour reconquérir le tombeau du Christ ; de tous ceux que l'enthousiasme religieux lança en Palestine, il en est peu qui y laissèrent une plus glorieuse mémoire que Richard Plantagenet, (1) roi d'Angleterre.

Cœur-de-Lion devint fameux par la terreur que son nom imprima aux Sarrasins ; la captivité que l'empereur d'Allemagne lui fit subir, lors de son passage, en revenant, ainsi que les traîtreuses menées que son lâche frère, Jean—plus tard surnommé *Sans Terre*—lui suscita, en entourant sont front de l'auréole de la persécution, ne firent que le rendre plus cher à son peuple. Il parvint à s'échapper des donjons Allemands et à triompher de la perfidie domestique. Il erra même quelque temps dans son propre royaume, sous divers déguisements, épiant le moment où ses partisans épars pussent se réunir sous son drapeau.

Voilà, pour l'historien, ou je me trompe, un intéressant héros, et pour le romancier, un cannevas tout prêt.

---

(1) Troisième fils du roi Henri II, fils de Maud et Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou. Cette illustre famille se nommait originairement Martel : elle avait pris le surnom de Plantagenet (*Planta Genista*) parce qu'un des premiers comtes d'Anjou avait dû ne punition de ses crimes porter une branche verte de la plante qui a ce nom. Les possessions de Heuri II se composaient de l'Angleterre, la Normandie, l'Anjou, la Guienne, le Poitou et l'Irlande qu'il avait subjuguée. Richard Cœur-de-Lion est le premier monarque anglais qui mit sur ses armes la divise *Dieu et mon Droit*.

Mais pour qui veut encadrer la réalité historique dans les mirages séduisants de la fiction, il faut quelque chose de plus ; il faut des personnages secondaires. L'imagination inventive de Scott en aura bientôt fait jaillir plusieurs groupes et des plus attrayants, hors des mœurs du temps, au besoin, hors des royaumes du vuide—*inania regna*. Ainsi origina le roman historique *Ivanhoe*, publié par Scott, en 1819, dans les intervalles de loisir non absorbés par ses devoirs de shérif et de greffier des sessions, et les moments de répit que lui laissaient les angoisses d'une terrible maladie qui se déclara chez lui, en 1817, et qui dura jusqu'en 1820.

Parmi les preux jeunes chevaliers que l'on voyait caracoller à la suite du roi Richard, il y en avait un distingué par sa vaillance ; il se nommait Ivanhoe. C'était le fils unique d'un seigneur saxon du nom de Cédric. Croyant que l'amour de la gloire avait fait oublier à son fils les humiliations des Saxons en présence de leurs maîtres impérieux, les Normands, il l'avait déshérité. Ivanhoe avait encore d'autres torts aux yeux de Cédric : il était entièrement dévoué au prince normand, Richard. Evidemment le *credo* politique du père et du fils n'était pas le même. La conquête de l'Angleterre par les Normands, au siècle précédent, était aux yeux d'Ivanhoe un fait accompli. Il voyait le salut de sa patrie non dans la rivalité des races, mais dans leur union pour un bien commun. Ivanhoe ne peut oublier qu'il s'est couvert de gloire en Terre-Sainte, en suivant la bannière de son roi : il l'accompagne donc, dans sa captivité,— et à la conquête du trône de ses pères, sauf à se déguiser comme lui, et à partager ses revers.

Scott choisit pour le théâtre de plusieurs des incidents les plus saillants de son roman, cette pittoresque région de l'Angleterre, arrosée par la rivière Don, jadis couverte de vastes forêts, où l'on rencontre maintenant le grand centre manufacturier de Sheffield et la jolie petite ville de

Doncaster ; le beau château de Wentworth et Wharncliffe Park en marquent encore le site au sein des beaucages.

" La bruyère de Sherwood, dit Nisard, était une des nombreuses clairières de cette forêt de Sherwood qui, au temps de Richard Cœur-de-Lion, couvrait toute cette partie de l'Angleterre. Elle était alors infestée de braconniers —*outlaws*,—qui s'y nourrissaient aux dépens du gibier du roi. Walter Scott en a fait le théâtre de quelques scènes d'*Ivanhoe*. Il y a placé la cellule où le plus joyeux des compagnons de Robin Hood, sous le nom et le capuchon du saint ermite de Copmanhurst, défiait les gardiens des forêts royales. C'est là que se passe cette scène si plaisante où Richard, sous le déguisement du Chevalier Noir, vient demander l'hospitalité au faux ermite. Il frappe : l'ermite fait semblant de ne pas entendre ; il ouvre enfin, et il offre à Richard, affamé par une longue route, une assiette de pois chiches, et pour boisson, une cruche d'eau. Mais Richard est plus avisé que les gardes-chasse de Sherwood, il soupçonne que l'ermite doit sa belle santé à un autre régime ; il demande quelque chose de plus substantiel, et voici qu'aux pois chiches succède un pâté de daim et à la cruche d'eau, une grande bouteille de cuir pleine d'un vin généreux.

Où est le rocher tapissé de lierre et couronné de touffes de houx auquel s'appuyait la cellule de l'ermite de Copmanhurst ? Où est cette fontaine de Saint-Dunstan, où il allait remplir sa cruche pour le repas qui devait avoir pour témoins les gardes-chasse ? Où est la fraîche clairière à travers laquelle courait la fontaine avant de disparaître dans le bois voisin ? Les archéologues les chercheraient en vain dans ce qui reste de la forêt de Sherwood. C'est un des mille paysages sortis de l'imagination de Scott ; il l'a tiré de ce trésor d'impresssions vraies, de souvenirs d'enfance, de vif amour de la nature, qui lui a fourni tant de descriptions agréables."

La scène s'ouvre vers 1190 : c'était l'ère de la chevalerie, des combats singuliers.

Les tournois, organisés par les princes et les nobles, attiraient en Angleterre la fleur de la chevalerie de tous les points du continent européen.

Ces braves messieurs du moyen-âge se portaient des défis à outrance, quelquefois pour des fariboles ; se pourfendaient gaiement, souvent sans savoir pourquoi, sans se reconnaître même, grâce à leurs amples boucliers ou à leurs visières rabattues, uniquement parce que c'était la mode, ou que de belles dames qui n'étaient pas toutes des Susanne jetaient leur gant dans l'arène : c'était beau, c'était brillant, c'était chevaleresque ! N'est-ce pas ?........ Cocasse, dites vous ?

Or, le roi Jean, administrant le royaume pendant l'absence et la captivité de son frère aîné, Richard, avait fixé un grand tournoi à Ashby-de-la-Zouche, près de la ville de York. Les meilleures lances de l'Angleterre et quelques-unes de la France s'y donnèrent rendez-vous : entre autres, le colossal, le féroce Réginald, Front-de-Bœuf, Albert Malvoisin, le redoutable et ambitieux templier, Brian de Bois-Guilbert, tous de fiers Normands. Bois-Guilbert avait déjà rompu une lance en Palestine avec le vigoureux et habile chevalier saxon, Ivanhoe. Saxons et Normands se confondront dans l'arène, sous le regard du Prince et de la " Reine de la Beauté " que le chevalier heureux aura désignée.

Puisqu'il s'agit de tournois, c'est assez dire que le sujet est des mieux adaptés à la plume flexible, magique de Scott.

Ivanhoe, déguisé en pauvre pélerin, apprend la nouvelle du tournoi, au moment où il passe dans le voisinage du manoir de Cédric, son père.

Il brûle d'y prendre part, mais que faire ? il n'a ni cuirasse, ni monture. Le hasard vient à son aide sous la forme d'un vieux juif, avaricieux comme Shylock, et souverainement méprisé par les chrétiens comme l'était un Israélite de ce siècle. Les juifs étaient encore plus haïs en Angleterre qu'ailleurs, paraît-il. On les persécutait, on les torturait sans merci, on leur soutirait, sous forme de rançon, de fortes sommes. Les rois même n'avaient pas honte de

tremper dans ces ignobles persécutions du faible opprimé. L'Hébreu aimait l'or autant qu'il haïssait la guerre.

Jean Sans-Terre, ayant mis la main sur un de ces Shylock, eut recours à un procédé nouveau pour lui faire dégorger son or qu'il persistait à cacher : il lui fit arracher chaque jour une dent, et quand le pauvre diable, de guerre lasse, capitula, il avait le râtelier passablement dégarni. Ivanhoe ayant, par hasard, tiré le juif d'un grand danger, ce dernier, par reconnaissance lui fournit le numéraire pour s'acheter une cuirasse des mieux confectionnées et un cheval de guerre sans réplique ; voilà notre pauvre pèlerin d'hier, Ivanhoe, grâce à Isaac, transformé, en un jour, en un magnifique chevalier tout bardé de fer et prêt à aller à Ashby-de-la-Zouche, batailler envers et contre tous. Isaac, était fortement attaché aux biens de ce monde ; il l'était davantage à sa fille Rebecca, une vraie merveille de beauté, un phénomène de sagesse, de pureté, de vertu. Rebecca avec sa beauté avait des talents solides ; elle avait approfondi la pharmacie, savait employer les simples ; elle pouvait guérir les blessures, excepté, comme on le verra plus tard, celles que ses yeux assassins avaient causées.

Or, ce fut le bonheur ou le malheur du chevalier Ivanhoe, blessé grièvement au tournoi susdit, d'être guéri et rappelé à la vie par la vertueuse juive ; mais, n'anticipons pas.

De frais visages de femmes viendront ragaillardir cette cohue de guerriers féroces, d'hommes sanguinaires et luxurieux, réunis en tournois à Ashby-de-la-Zouche :

D'abord, notre amie Rebecca ; puis, une blonde princesse saxonne, lady Rowena. Cette dernière a été élevée sous le toit du patriotique saxon, Cédric, son protecteur, pour le fils duquel elle s'était senti de l'inclination, avant son départ vers la Palestine. Mais Cédric, ayant chassé de sa mémoire le souvenir de ce fils rebelle, veut forcer la princesse à épouser un grand seigneur du nom d'Athels-

tane ; Rowena n'a que de l'indifférence pour ce lourdaud, qui, à vrai dire, n'a d'autre recommandation que sa naissance illustre, attendu qu'il descend du grand roi Alfred. Lady Rowena, qui ignore la présence d'Ivanhoe, en Angleterre, et qu'elle croit mort, sent parfois diminuer sa répugnance pour Athelstane, et sans un tour de force du romancier qui fait mourir à point le lourdaud saxon, lady Rowena eût vraisemblablement été entraînée plus tard à l'épouser ;—il lui était destiné un autre épouseur.

La principale figure du drame, (car c'est bien un drame avec ses péripéties, son trouble croissant, son dénouement plus ou moins tragique) c'est à coup sûr, celle de l'infortunée et belle juive Rebecca, une des conceptions les plus parfaites échappées au merveilleux cerveau de Walter Scott.

On ne sait ce que l'on doit admirer d'avantage : la vertu, la pureté, l'abnégation, les charmes de cette ravissante créature, abandonnée en pâture à quelques scélérats, et comme miraculeusement arrachée à la mort ou, ce qui est pire, au déshonneur par l'intervention d'en haut. Ce qui augmente l'intérêt que l'on ressent pour le sort de la jeune juive, c'est cette sympathie, cet amour qu'elle éprouve comme malgré elle pour le chrétien Ivanhoe qui a sauvé les jours de son père, à elle, Ivanhoe, qu'elle a rappelé à la vie, mais qu'elle ne saurait épouser, parceque la loi mosaïque lui défend de s'unir à un sectateur de Jésus-Christ ; entre Rebecca la juive et Ivanhoe le chrétien, il doit exister à jamais un abîme : elle le sait, hélas !

Scott, comme à l'ordinaire sait varier son récit de mille incidents dramatiques. La prise du château de Torquilstone, où commandait le féroce Front-de-Bœuf, nous exhibe plusieurs des principaux personnages—sous des phases inattendues ; nous prépare des surprises. La pauvre Rebecca est saisie avec son père par Bois Guilbert et ses suppots, et renfermée dans une haute tour du château, où les instances coupables de son adorateur insensé, le Templier

Bois-Guilbert, la force de chercher dans une mort certaine, la seule chance de sauver son honneur. Elle se réfugie dans une des tours : perchée à la cîme, elle est prête à se précipiter si le Templier fait un pas de plus, tandisque son vieux père, dans un donjon voisin, est menacé par Front-de-Bœuf d'être rôti sur un réchaud ardent, s'il ne consent à lui payer une forte rançon.

Cette lutte entre la vertu sans défense, représentée par la belle juive, et la passion sans frein du Templier oublieux de ses vœux, est éminemment dramatique. Il n'y a peut-être qu'un seul autre endroit où l'inébranlable fermeté de la sainte fille, mise en regard de la luxure effrenée du Templier, qui lui offre la vie, la fortune, si elle veut fuir avec lui, est encore plus saisissante.

Lady Rowena, captive elle aussi, dans la forteresse de Torquilstone, est en butte aux sollicitations criminelles de celui qui l'a enlevée, De Bracy. La nouvelle s'étant répandue que plusieurs nobles saxons étaient détenus prisonniers par Front-de-Bœuf et ses satellites, il s'organisa un parti pour les délivrer. Parmi les guerriers qui accoururent à la rescousse de Lady Rowena, de Rebecca et des autres prisonniers, se trouve un chevalier d'un aspect imposant, et au physique taillé comme un athlète. Le mystère le suit et sa visière constamment rabattue dérobe ses traits aux regards indiscrets. On le nomme le *Chevalier Noir* à cause de son costume sombre. Le fier inconnu n'est autre que Richard Cœur-de-Lion déguisé, et comme à l'ordinaire, avide d'aventures et de combats. Après une lutte acharnée le château de Torquilstone se rend, et, au même instant, éclate à l'intérieur un incendie allumé par la main d'une mégère vindicative, Ulfrida, que Front-de-Bœuf y retenait captive.

Scott retrace avec cette vivacité de coloris qu'on lui connait la scène où Rebecca, citée devant Luc de Beaumanoir, le Grand Maître des Templiers, est déclarée coupable d'avoir pratiqué des sortilèges et maléfices sur l'es-

prit d'un des membres de l'Ordre, Brian de Bois Guilbert. La pauvre Juive est condamnée à mort, à moins qu'elle ne prouve son innocence dans un combat singulier, par le champion qu'elle se sera choisi. Après avoir longtemps attendu, elle trouve enfin un champion—Ivanhoe Bois-Guilbert, désigné par leur chapitre pour soutenir l'honneur des Templiers,—en proie au désappointement, expire de rage on d'apoplexie au milieu de l'arène, et la victoire reste à Ivanhoe. Le romancier a su peindre d'une manière pittoresque l'odieux et le ridicule de la condamnation de Rebecca et le déshonneur de Bois-Guilbert, qui a violé une des règles de l'ordre mentionnées par St. Bernard,—*De osculis fugiendis*.

Le serf saxon Gurth, Wamba, le bouffon—le belliqueux chapelain Friar Tuck, voilà encore autant de silhouettes curieuses à étudier, mais notre canevas nous oblige d'être bref.

En somme, Ivanhoe, bien qu'inférieur à Waverley, à Guy Mannering et aux autres peintures de mœurs tracées par Scott, est sûr de capter les suffrages du lecteur à un degré éminent.

Assigner à chacune des productions si variées du génie de Scott sa place, serait tenter l'impossible. Chaque genre, chaque livre a ses admirateurs. Les critiques les plus eminents: Jeffrey, Carlyle, Lockhart, Bagehot, Hutton et autres ne s'accordent nullement dans leurs jugements. La plupart, néanmoins, Carlyle en tête, assignent le premier rang au premier roman de la série, par ordre de date, à *Waverley*. Hutton prefère *Old Mortality*; d'autres s'enthousiasment de l'*Antiquary*.

Le peuple en Ecosse affectionne fort *Rob Roy*, qui, mis en drame, eut les honneurs de plus de cent représentations consécutives.

Le lecteur français goûte surtout *Ivanhoe*; l'habitant de Londres, se prononce pour *Kenilworth* et *Woodstock*,

On s'accorde généralement à dire que l'un des romans les plus faibles est le *Black Dwarf*. *Castle Dangerous* et *Anne de Geierstein*, écrits à la fin de sa carrière, denotent chez le grand romancier la décadence de ses facultés intellectuelles, déjà fortement ébranlées par ses travaux excessifs et par plusieurs attaques de paralysie au cerveau.

Scott vivra comme poëte, comme romancier ; comme historien, c'est douteux.

J'ai déjà mentionné l'histoire de Napoléon I, par Scott, œuvre de longue haleine et qui n'ajouta rien à la renommée de l'auteur. Il était fort prématuré de passer sentence finale, en 1827, sur le grand ravageur des nations. Parmi une nombreuse série de travaux historiques, critiques, biographiques, on peut sans compter ses contributions journalières aux revues, citer les œuvres suivantes de Scott :

Sibald's Chronicles of Scottish poetry	1803
Life and Wo.ks of John Dryden—18 volumes	1808
Secret History of the Court of King James I	1811
Life and Works of Jonathan Swift 19 volumes	1814
Edinburgh Annual Register for 1814, Historical Department	1817
Provincial Antiquities of Scotland	1818
Lives of the Novelists	1820
Chronological notes on Scottish Affairs, 1680-1701	1821
Introduction and notes to Memoirs of Madame de Larochejaquelin	1825
Life of Napoleon Buonaparte—9 volumes	1827
History of Scotland	1829

L'appréciation en détail de ces œuvres nous mènerait bien au delà des bornes de la présente étude.

A MONSIEUR

L'ABBE LOUIS BOIS,

MEMBRE DE LA

Société Royale du Canada

CORDIAL SOUVENIR.

LE MAJOR STOBO.

(1756-9.)

Arma virumque cano......

A défaut d'autres matériaux pour l'histoire, mon pinceau va entreprendre de fixer sur cette mouvante et capricieuse toile, les traits de deux personnages, qui, en 1759, jouèrent en ces parages chacun leur rôle, mais à des points de vue différents. L'un était un beau et jeune officier anglais, prisonnier de guerre à Québec depuis 1756 ; l'autre, le chevalier de la Durantaye, (1) un des membres de ces *Grandes familles du Canada*, dont l'abbé Daniel a compilé l'Illiade, au profit du Chevalier Benoit. Je vais peupler, d'un héros de plus, l'ère palpitante de la conquête ! Oyez :

Le 3 juillet 1754, à la capitulation du fort DuQuesne, où commandait George Washington, alors major, deux fringants capitaines du roi Geooge II, Robert Stobo, né en 1727, à Glasgow, en Ecosse, et Jacob Van Braam, hollandais, furent livrés en ôtage à Coulon de Villiers, le commandant français, pour répondre de l'exécution fidèle des conditions de la capitulation ; laquelle fut plus tard répudiée par l'Angleterre.

Ce 3 juillet était une date glorieuse pour les armes françaises.

Toute la garnison anglaise se retira de cette région de l'Ohio, et alors, selon l'éloquent langage de Bancroft : "Dans " toute la vallée du Mississipi, jusqu'à son berceau dans " les Alleghanies, aucun étendard ne flottait que celui " de la France."

Le jeune Stobo s'était établi en Virginie, vers 1742. Son

(1) La seigneurie de Kamouraska fut concédée, le 14 juillet 1674, au sieur de la Durantaye.

commerce affable, son courage, son train de vie de grand seigneur, son beau physique, l'entourèrent bientôt d'admirateurs et d'amis : parmi ces derniers, Dinwiddie, le gouverneur de la Virginie, qui lui fit avoir une commission de capitaine, dans un corps de carabiniers, levé en 1754, pour repousser les incursions des Francais dans les Provinces britanniques. En se constituant prisonnier et ôtage, Stobo remit à regret au lieutenant de sa compagnie, son épée qu'il devait pourtant recouvrer dans la suite ; avec son collègue, Van Braam, il fut relégué dans l'intérieur du Fort DuQuesne, avec permission, étant détenu sur *parole*, d'en parcourir librement toute l'étendue. Il était retenu comme ôtage ; il préféra se faire espion et s'oublia au point de préparer un plan de la forteresse qu'il signa et réussit à transmettre à l'ennemi. Ce plan et ses propres lettres, plus tard, lors de la défaite de Braddock, tombèrent au pouvoir des Français. Ces derniers, indignés de cet abus de sa liberté chez leur ôtage, décidèrent, d'expédier Stobo et Van Braam à leur château-fort par excellence, à Québec. Ils y arrivèrent en 1756. Là, l'air distingué du jeune prisonnier, ses manières insinuantes, ses malheurs lui valurent des adoucissemeuts dans sa captivité, aussi bien qu'un relâchement de vigilance chez ses géoliers. Il tenta de s'évader : mais une récompense de 6,000 livres offerte par Vaudreuil, pour sa capture, le ramena bel et bien.

Le 28 novembre 1756, il subit son procès devant Vaudreuil, pour violation du droit des gens, au Fort DuQuesne et fut déclaré convaincu de trahison pour avoir abusé de sa position neutre d'ôtage, en communiquant des renseignements à l'ennemi ; puis, condamné à mort. Vaudreuil écrivait en novembre 1756 à M. de Machault (1) pour faire approuver la sentence qui décidait de son sort. Le mâle courage de Stobo ne l'abandonna pas dans sa captivité. On le transporta d'une prison commune à une espèce de

(1) Collection O'Callaghan, Tome X. P. 499.

cachot où deux sentinelles se relevaient aux portes, à tour de rôle. Son biographe, que la nature semble avoir doué d'une imagination fort vive, peint à la Rembrandt, les horreurs de ce cachot canadien, où le beau capitaine avait pour visiteurs, non les galantes dames de Québec, de l'entourage de Bigot, mais de "solitaires souris" qui venaient partager avec lui sa ration quotidienne de pain et d'eau : régime assez propre à calmer les ardeurs de cet aventureux Don Juan. On porta même l'inhumanité, dit son biographe, jusqu'à le promener en triomphe, par les rues, les bras liés par de fortes cordes ; le pauvre prisonnier prenait plaisir à répéter à ses maîtres inhumains qu'il espérait "que le temps viendrait où il pourrait leur tirer le nez." Ce temps vint.

Il est bon de remarquer que le Gouvernement anglais avait désavoué les conditions de la capitulation du Fort DuQuesne. Est-ce pour cette raison que le Roi de France refusa de ratifier la sentence de mort, passée sur le prisonnier, et en ce cas, quelle se trouvait la position réelle de Stobo vis-à-vis les Francais ? Etait-il ôtage ou simplement prisonnier de guerre ?

En vain, demanda-t-il à être échangé contre d'autres prisonniers aux mains des Anglais : on mentionna le nom de Laforce, canadien, alors prisonnier de guerre en Virginie ; mais les autorités refusèrent d'échanger Stobo.

Silvio Pellico, sous les plombs de Venise, seul avec ses araignées apprivoisées, est bien le symbole de la désolation. Robert Stobo "avec ses souris solitaires," dans ce cachot, à Québec, était pour le moins aussi triste, aussi désolé, mais il était plus entreprenant. Sans se rebuter de ce que sa tentative d'évasion de 1756 avait échoué, il trouva moyen après des peines et des fatigues inouies, d'enlever une partie du grillage de sa fenêtre, et, pendant une tempête de pluie, le 30 avril 1757, il sut prendre avantage de l'absence momentanée des sentinelles, qui avaient cherché refuge contre l'averse, dans une maison voisine, pour

s'évader. Il traversa à la nage le Saint-Charles, et resta caché toute une journée dans les bois. Vaudreuil offrit de nouveau les 6,000 livres pour recouvrer son prisonnier qui se rendit, sans encombre, jusqu'à la chûte de Montmorency. Une patrouille, envoyée à ses trousses, le captura et le ramena à Québec. Qui nous redira les péripéties de sa longue et douloureuse captivité ?

Il devint triste, morne, pâle, " gris, comme un blaireau" dit son bizarre biographe. Mais il était beau dans sa pâleur, intéressant pour le sexe, même dans son malheur. En 1757, il y avait à Québec, "des anges de perfection, du sexe féminin ;" il y en a toujours eu. Ceux de 1757 avaient l'oreille de Vaudreuil ; laissons parler le biographe de Stobo :

" There dwelt, by lucky fate, in this strong capital, a lady fair, of chaste renown, of manners sweet and gentle soul ; long had her heart confessed for this poor prisonner, a flame best suited with the spirit of the times, to smother."

Je ne suis pas du tout surpris d'apprendre, qu'il y avait à la Cour du petit roi Vaudreuil, à Québec, en 1757, une de ces " natures d'élite. " Bigot en comptait plusieurs à son château, à Charlesbourg, mais qui ne brillaient pas par la chasteté. Je m'étonne cependant du langage guindé que le dit biographe prête à cette jolie française, protectrice de Stobo, intercédant pour sa vie, auprès de Vaudreuil : " Cousin, aurait-elle dit, notre bonne Cour Canadienne était sans doute en son droit quand elle condamna ce prisonnier hautain (Stobo) à forfaire sa vie à notre Grand Monarque, dont la bienveillance assure la paix au genre humain, et ses victoires, l'empire au monde."......

" Her Virgin innocence prevailed," la candeur de cette vierge prévalut : laquelle, paraît-il, était mère de filles encore plus accomplies qu'elle :

Matre pulchrâ filia pulchrior.

Stobo était tellement exténué par sa longue captivité,

qu'elle obtint permission du gouverneur, d'héberger le pauvre captif chez elle, près des remparts, sous la garde de sentinelles. Le beau prisonnier, étant aux petits soins, se sentit renaître à la vie, à l'espérance, grâce aux dames de Québec. Fut-il reconnaissant plus tard, quand le sort des armes lui livra, disent le *Mémoire*, ces dames prisonnières ? C'est ce que son biographe a oublié de nous dire. Bref, c'est de là que la troisième tentative d'évasion eut lieu. Stobo s'évada, en 1759, avec le lieutenant Stevenson, officier des Rangers de Roger, et un écossais du nom de Clark, qui s'était fait catholique pour jouir de plus de priviléges dans sa captivité. Les fugitifs ayant trouvé un canot d'écorce, s'y aventurèrent ; après avoir couru des dangers sans nombre, après avoir scalpé deux sauvages, dont ils redoutaient les révélations, etc, ils arrivèrent dans une des paroisses du bas du fleuve, et rencontrèrent le seigneur de Kamouraska, le chevalier de la Durantaye. Le haut et puissant seigneur de Kamouraska, revenait chez lui dans une chaloupe chargée de blé : Stobo s'en empara au grand déplaisir de ce dernier, qui lui tint le discours suivant : "Je suis le Chevalier de la Durantaye : les îles de Kamouraska en entier m'appartiennent, et le gentilhomme le plus distingué qui y réside est mon vassal : le plus pur sang canadien coule dans mes veines et le puissant Duc de Mirepoix me reconnaît comme son parent, ainsi que plusieurs autres nobles de France, sans compter que ma vieillesse et mes infirmités doivent me garantir contre l'indignité d'avoir à conduire mes ennemis à la rame dans cettte chaloupe." Stobo lui répondit : "Monsieur, la fortune de la guerre vous a remis entre nos mains, et si vous étiez le Grand Monarque lui-même, et tous vos matelots, autant de pairs de France, soyez sûr que ce serait votre destinée, de conduire *à la rame* aujourd'hui un sujet britannique. Ramez-donc, mon ami, ramez ; jetons à la mer ce qu'il sera nécessaire de blé pour alléger l'embarcation, tandisque notre canot d'écorce est remorqué." Finalement, Stobo ayant payé au

chevalier la valeur du blé jeté à la mer, le rendit à la liberté, après s'être emparé de force d'une embarcation française, avec laquelle il se rendit à Louisbourg, après avoir échappé à des dangers infinis. La flotte anglaise ayant quitté ce port pour Québec, Stobo revint rejoindre Wolfe devant Québec, et lui rendit de grands services par ses connaissances des lieux. (1) Wolfe et Stobo allèrent s'emparer des dames de Québec, qui s'étaient, au rapport de Sieur Jean Claude Panet, (2) réfugiées à la Pointe aux Trembles. Elles furent mises en liberté le lendemain, après avoir été traitées avec toute espèce d'égards : le jeune Général Wolfe, âgé de 32 ans et qui devait à son retour en Angleterre épouser Miss Lowther (laquelle devint plus tard duchesse de Bolton) se montra un courtois et galant seigneur. " Chaque officier, dit la Relation de J. C. Panet, ayant donné son nom aux belles prisonnières qu'il avait faites." En ce cas, laquelle, pour le quart d'heure, fut Madame Wolfe ? Madame Murray ? Madame Stobo ? antiquaires, cherchez.

Stobo fit connaître en outre à Wolfe, (3) le sentier du Foulon qui conduit aux Plaines d'Abraham, et eut mission, cette automne là, de porter des dépêches à Amherst, vers le lac Champlain.

---

(1) Now he scours through the woods, in his green dress, with bonnet blue, to help each reconnoitring or scouring party.... The frigates passed the town, then he as leader up he goes to take his fair acquaintances, up the river of whom a goodly number is seized ; then Monsieur Stobo's name is all that is heard for half an hour at least ; this lady enters her complaint and avers that she is wronged, (Memoirs of Stobo.)

(2) 21 juillet 1759. " A trois heures et demie du matin les douze cents hommes ont monté à la Pointe-aux-Trembles. Ils ont reçu une fusillade d'environ 40 sauvages, où ils ont environné les maisons autour de l'église, et ont fait trois hommes prisonniers, dont le Sieur LaCasse. Ils ont emmené environ treize femmes de la ville, réfugiées audit lieu, dont Mesdames Duchesnay, De Charnay, sa mère, sa sœur, Mdlle Couillard, la famille Joly, Mailhiot, Magnan, étaient du nombre. Ils les ont traitées avec toute la politesse possible. Le général Wolfe était à la tête et le Sieur Stobbs (Stobo) était du nombre, qui a fait bien des compliments."....................

Ce qu'il y a de plus triste, c'est que les anglais ne leur avaient fait aucun tort et que les sauvages ont pillé les maisons et presque tous les biens de ces familles réfugiées.

22 Juillet [1759]. Environ les neuf heures, ils ont envoyé un parlementaire de l'Anse des Mères pour offrir de remettre à terre toutes les femmes, à condition qu'on laisserait passer un petit bateau chargé de leurs malades et blessés. Cette offre a été acceptée. Nous avons été recevoir les femmes à l'Anse des Mères à trois heures de relevée, et qui ont été reconduites avec beaucoup de politesse.

Les anglais avaient promis de ne point canonner ni bombarder jusqu'à neuf heures du soir, pour donner aux dames le temps de se retirer où elles jugeraient à propos."(*Relation de J. C. Panet* 1759.

(3) *Knox's Journal.* Vol. II

Puis, il fit voile pour Boston ; son vaisseau fut capturé par un navire français, ayant des lettres de marque, mais ce vaisseau ayant déjà plus de prisonniers qu'il n'en pouvait contenir, relâcha sa capture après en avoir exigé une forte rançon. Plus tard ayant fait voile, le 18 février 1760, pour l'Angleterre, Stobo tomba encore aux mains des Français, qui lui firent payer encore une forte rançon pour sa liberté.

Puis, nous retrouvons l'aventureux capitaine, muni de lettres bienveillantes du fameux ministre Pitt au général Amherst, laissant Falmouth, le 24 avril 1760, pour revenir prendre du service en Amérique.

La chambre des représentants de la Virginie lui avait préalablement voté £1,000 pour l'indemniser de ses souffrances, et £500 pour arrérages de paie pendant sa captivité, avec les remercîments de la province de la Virginie. Ce fut George Washington, qui fut chargé de présenter les adresses de remercîments. *L'Army List* nous fait connaître que Stobo fut nommé capitaine au 15e régiment d'infanterie, le 5 juin 1761. (1) Il revint en Amérique et servit en 1762 aux îles occidentales. Il retourna en Angleterre en 1767 et quitta l'armée en 1770, année où il semble être mort. Voilà une courte esquisse de l'aventureuse carrière du brave, du beau et peu scrupuleux Major Robert Stobo, l'ami, selon David Hume, de l'historien Smollet. Il aurait fourni, dit-on, à cet écrivain distingué, le calque de son héros de roman, le capitaine Lismahago, dans les *Adventures of Humphrey Clinker* : mais c'est une copie exagérée, de cette singulière silhouette historique, (2) qui perce si sou-

---

(1) Knox mentionne en note : "This is M. Stobo, an officer of great merit who had been an occasional major of the Provincials, and for particular good services, was rewarded with a company of the 15th Reg. of foot".

(2) Quelques-uns des faits et gestes du Sieur Stobo sont brièvement mentionnés au second tome du Journal de Knox, Page 34, entrée du 26 août 1759, ainsi qu'à la Relation de Jean Claude Panet. Page 13, entrée du 21 Juillet 1759 : l'historien Ferland y fait allusion page 574.—Tome II, *Cours d'histoire du Canada*. La Collection O'Callaghan, Tome, XII, Page 1025, contient un sommaire biographique de cet étrange homme de guerre—mais il faut l'étudier surtout dans le rare volume " *Memoirs of Robert Stobo—Pittsburg*—1854,— d'après un manuscrit de Londres.

vent dans nos annales, au temps du grand siège et qui est maintenant esquissée pour la première fois, pour nos lecteurs français. Elle servira plus tard, sans doute, de héros à nos romanciers.

AU GENERAL

HORATIO ROGERS

Membre de plusieurs societes historiques.

PROVIDENCE, R. I.

AU GENERAL HORATIO ROGERS.

Cher antiquaire,

C'est avec un vif plaisir qu'il m'est donné d'apprécier dans cette courte notice, vos recherches historiques touchant une phase notable de votre carrière coloniale : celle qui retrace la lutte sanguinaire de votre patrie avec notre métropole, d'où origina au siècle dernier votre florissante république, et où le Canada eut sa part des dangers.

La campagne de Burgoyne dirigée de Québec, fut une mémorable campagne.

Votre tâche après huit années de labeur incessant, menée à bonne fin, avec la patience de l'antiquaire et l'impartialité de l'historien, est pleine d'intérêt pour le lecteur canadien. A chaque page, il rencontre, mis en relief par votre plume, un nom connu ou vénéré dans ses annales.

Spencer-Grange, Octobre 1885.

LA GUERRE DE L'INDEPENDANCE, 1775. (1)

" *Hadden's Journal and Orderley Books*, 1776-8, *annotated by General Horatio Rogers*, 1884.

Au nombre des épisodes les plus marquants de l'opiniâtre conflit entre la Nouvelle-Angleterre et l'ancienne (1775-83), l'on peut placer la campagne du Lt.-Général Burgoyne, conduite de Québec, en 1776 et clôse par la capitulation de l'armée anglaise, le 17 octobre 1777, sur la plaine de Saratoga.

Jamais homme de guerre n'avait d'abord semblé, à son début, plus favorisé *(2)* de la fortune, que le beau, l'érudit, le fastueux filleuil, le protégé, sinon le fils naturel de Lord Bingley, John Burgoyne. Uni par mariage avec la puissante maison anglaise des Derby, il sut vite capter la faveur spéciale de son souverain, George III ; bientôt son nom, déjà connu par ses succès militaires, s'associait dans l'esprit du public, à ceux de Howe et de Clinton pour des commandements en Amérique.

Burgoyne devint l'enfant gaté de la cour, au point qu'il fut même question de le décorer du ruban rouge de l'*Ordre du Bain*, sans même donner à la victoire le temps de s'inscrire sur ses drapeaux.

Burgoyne se vantait de pouvoir facilement réduire à la raison les colonies révoltées ; un seul de ses amis, dit-on, l'illustre Fox, convaincu de la gravité de la situation, lui dit un jour, en badinant, que loin de réduire l'ennemi, quand il reviendrait en Angleterre, ce serait comme "prisonnier sur parole ;" il ne s'y trompa pas.

---

(1) *Hadden's Journal and Orderly Books.*—A Journal kept in Canada and upon Burgoyne's Campaign, in 1776 and 1777. by Lieut. James Hadden, Royal Artillery. Also Orders kept by him and issued by Sir Guy Carleton, Lieut. Gen. John Burgoyne and Maj. Gen. William Phillips, in 1776, 1777 and 1778, with an Explanatory Chapter and Notes by Horatio Rogers.
Albany : Joel Munsell's Sons, 1884.

(2) Le général Burgoyne, plus tard membre du Parlement impérial pour Preston, Lancasshire, a laissé plusieurs drames fort en vogue, au siècle dernier, entre autre : "*The Maid of the Oaks*," "Bon Ton" "The Heiress," etc.

Vastes avaient été les préparatifs de la campagne qui devaient ramener aux genoux de l'opiniâtre monarque, ses enfants rebelles, les émeutiers de Boston, etc. ; oncques, en égard au nombre, plus belle armée, n'avait dit adieu à la plage de la Grande Bretagne. Des proclamations pompeuses en avaient annoncé l'approche. Succès assez éclatants d'abord, auxquels ne furent peut-être pas étrangère la terreur que les farouches alliés de Burgoyne, les sauvages du Canada, inspiraient de tout côté ; désastres réitérés pour la cause coloniale ; cri de désespoir, puis, raliement suprême des Américains ; défaite du général anglais, le 7 octobre 1777, à Schuylerville N.-Y.,—plus tard, capitulation de l'armée entière,—*Te Deum* à la nouvelle de la délivrance du joug impérial, suivi de l'alliance française qui contribua puissamment à dissiper le noir nuage du désespoir qui avait obsedé Washington même : voilà autant de peripéties de cette lutte terrible, auxquelles la campagne de Burgoyne se rattache.

Le journal du Lt. Jas. Hadden, habile officier d'artillerie, mort général, et qui avait servi sous Burgoyne, relate tout ce qui a eu lieu, jour par jour, depuis la date de son départ, pour Québec, le 4 mars 1776, jusqu'à l'époque de la bataille de *Freeman's Farm*, le 19 septembre 1777. Ce document comble bien des lacunes, les unes peut-être laissées à dessein, dans le journal de Burgoyne, annoté par le Dr O'Callaghan : le journal de Hadden, avec les *Orderly Books* étant devenu la propriété en 1873, du général Horatio Rogers, de Providence R. I., ce militaire, fort connu par ses goûts d'antiquaire, a consacré près de huit années, à faire des recherches dans l'*Army List* de la Grande-Bretagne, dans les archives des sociétés historiques des Etats-Unis,dans le bureau des archives, à Ottawa, parmi la riche collection de M. l'abbé Verreau, à Montréal, et dans celle de la *Société Littéraire et Historique*, à Québec, etc. La relation de Hadden, un in-quarto de près de 600 pages orné de cartes, de plans de batailles, d'au moins quatre

cents notes, est une véritable encyclopédie historique, d'une incontestable valeur, ajoutée aux documents historiques de cette période. Le général Rogers visitait le Canada, en 1881, en quête de renseignements. En ma qualité de président de la *Société Littéraire et Historique*, j'éprouvai beaucoup de plaisir à mettre à sa disposition les archives de cette société et autres renseignements historiques en ma possession dont il a fait bon usage, comme il se plait à le reconnaître. Parmi les grandes figures de notre histoire, esquissées, soit dans de volumineuses notes, soit dans les copieux appendices, notons surtout Guy Carleton, Lord Dorchester, Haldimand, Sir John Johnstone, Luc de la Corne St. Luc, Capt. *Pitre* De Boucherville, Capt. Monnin, tous deux commandant des compagnies canadiennes sous Burgoyne ; Arnold, Montgomery, le général Fraser, le capitaine Nairne, Dambourgès, le capitaine George Laws, le Baron Riedesel, Allan McLean, le général Henry Watson Powell, l'ancien propriétaire de Powell Place, maintenant Spencer-Wood, Chs Tarieu de la Naudière, et une foule d'autres.

Les annotations du journal de Hadden jettent du jour sur une question jusqu'à présent fort douteuse et fort débattue : la descendance du général Burgoyne. Le fils de Madame J. Burgoyne était-il bien le fils de son mari, ou bien le fils naturel de Lord Bingley, qui lui laissait un legs considérable sous d'étranges circonstances ?

Un autre point où Hadden mérite d'être lu et examiné, c'est là où il traite de la convention de Saratoga et de la question délicate des drapeaux anglais, séquestrés pour les empêcher de tomber aux mains des colonistes révoltés, ainsi que des declarations officielles faites à ce sujet.

Le général Rogers a consacré comme manière de préface, un chapitre assez étendu pour expliquer l'organisation de l'armée *mixte* de Burgoyne, composée de vieux régiments anglais, dont la plupart avaient vu du service ; de *Hessois* et de *Brunswickois* sous Riedesel, Baum et Pausch ; de

provinciaux levés dans la Nouvelle-Angleterre, etc. ; de Canadiens sous les capitaines De Boucherville et Monnin ; enfin, de sauvages sous Sir John Johnston et Luc de la Corne St. Luc, le survivant du naufrage de l'*Auguste*. Tout en rendant justice à la bravoure éprouvée de ce vétéran, le volume nous le montre sous certains aspects peu attrayants ; d'abord, plus féroce que ses féroces sauvages ; puis, prêt à déserter son drapeau, à la nouvelle de la reddition prochaine de Montréal, aux envoyés du Congrès, soumission que Montgomery refusa d'accepter.

La lecture du journal de Hadden, fera peu pour restaurer la réputation avariée de Burgoyne, enclin plus d'une fois à rejeter sur ses alliés, les Allemands qu'il affectait de mépriser, et sur ses alliés, les sauvages qu'il n'aimit pas, la non réussite de ses opérations militaires.

Le général Rogers soumet également plusieurs thèses historiques qui auraient besoin d'être éclaircies par nos historiens et dont il a vainement chercher la solution dans les écrits de nos antiquaires Verreau, Bois, Tanguay, etc. Horatio Rogers, appartient à l'école des chercheurs de la trempe des Jacques Viger, des Ferland, des Faillon, etc. ; son beau volume devra, selon nous, se trouver dans les bibliothèques publiques, ainsi que chez nos érudits.

LA DOUANE A QUEBEC.

1760-1883.

A l'Hon. J. G. Blanchet

Percepteur des douanes

QUEBEC.

La nomination d'un Percepteur des Douanes, dans le port de Québec, me semble plus qu'un incident ordinaire des nominations officielles. J'aime à y voir, ce jour, l'affirmation d'un principe.

Avant l'ère du gouvernement responsable, pour nous le résultat immédiat de l'insurrection de 1837-8, le choix d'un Canadien-Français, comme " Collector of Customs at Quebec," eût semblé une impossibilité à la classe influente qui seule avait voix au chapître. Nous avons évidemment fait beaucoup de chemin depuis ce temps, de glorieuse mémoire pour nos martyrs politiques et leurs adhérents. Si l'étude de l'histoire me porte à jeter un regard ému sur le passé, veuillez croire que ce n'est pas dans le but stérile de rappeler des jours mauvais, des passe-droits, des torts à réparer ; non, je serais le dernier à vouloir éterniser de vieilles querelles, de tristes animosités de races. Sous le nouvel état de choses, un tel procédé ne tendrait qu'à diviser, à neutraliser nos forces nationales, partant, à amoindrir notre prestige comme peuple, nous, " alliés indépendants de la Grande-Bretagne," si j'ai bien saisi le sens des paroles que notre illustre et sympathique Vice-Roi adressait au Communes, en réponse à une adresse, le 25 mai 1883, à Ottawa. Si le sang nous enjoint le culte de notre passé, un amour durable pour ce qui se rattache à notre historique province, le solennel pacte des provinces

unies, en 1867, sans éteindre ce qui existait, nous a créé de nouveaux devoirs, un culte, un amour pour quelque chose bien plus vaste qu'une province. Le temps heureusement est loin de nous où le Canada renfermait un groupe de races hostiles les unes aux autres, des territoires étendus, mais sans cohésion, où l'on voyait certains éléments de la population lutter pour une injuste prépondérance, sous un régime oppressif. Si nous tenons à compter pour quelque chose en présence de la république colossale qui nous avoisine, si les *provinces unies* entendent continuer de se prévaloir du prestige et de la protection du pavillon britannique, il faut qu'avant tout il existe chez nous, un vif sentiment de loyauté au Canada confédéré de 1867 ; Son Excellence, le marquis de Lorne, vient de nous le répéter en termes non équivoques, en répondant aux adresses de félicitations, que la *Caledonia Society* et la *société Saint-Jean-Baptiste* de Montréal, lui ont présentées.

Tout en félicitant le nouveau Percepteur des Douanes pour le port de Québec, sur sa nomination, je me permettrai de jeter un regard en arrière sur le personnel de cet important service. Voici quelques détails que j'emprunte à l'excellent Rapport sur nos archives nationales fait par l'archiviste M. Douglas Brymner et présenté aux Chambres, à la session de 1883 ; je me permettrai d'ajouter à ces détails, quelques bribes d'histoire et de généalogie, sur les titulaires de la Douane de Québec. D'après M. Brymner, le premier Percepteur des Douanes de sa Majesté Britannique à Québec fut M. Thomas Knox, nommé le 5 avril 1762. (Thos. Knox, était-il parent de l'officier distingué, le Capitaine John Knox du 43e Régiment qui servait sous le Général Wolfe, et qui nous a légué son intéressant Journal du Siège, en deux in-quarto de 500 pages chaque ?) Le premier " Comptroller " fut Thomas Ainslie ; le département fut alors constitué officiellement ici, et le Port de Québec devint un Port d'Entrée pour les marchandises. Montréal fut, en même temps, érigé comme "Out-Port," c'est-à-dire,

succursale au Port de Québec. Thomas Lambe devint " Surveyor " et Richard Oakes " Waiter et Searcher " à Montréal. Je crains de me hasarder à donner en français l'équivalant de ces importantes positions dans les douanes du Canada. En 1799. Charles Stuart (lisez Stewart) le père de Charles Grey Stewart et le grand-père du courtier actuel de douanes, M. John Stewart, fut nommé " *Comptroller* " et Thomas Ainslie " *Collector.* " En 1810, le " *Collector of the Port,* " M. Scott décéda, et fut remplacé, la même année, par M. (plus tard l'Hon.) Michael Henry Perceval, le parent et le protégé de l'éminent homme d'État, l'honorable Spencer Perceval, Chancelier de l'Echiquier de la Grande-Bretagne, traîtreusement assassiné au moment où il franchissait le vestibule de la Chambre des Communes, à Londres, le 11 mai 1812, par Bellingham. Il était allié de près au comte d'Egmont dont la famille était des Perceval : il donna en conséquence le nom de Spencer à son beau domaine.

L'Honorable Michael Henry Perceval, le Percepteur des Douanes, à Québec, cumulait divers emplois. Il était membre du Conseil Exécutif, aussi bien que membre du Conseil Législatif : heureusement que l'ennemi acharné des *pluralistes* comme on les appelait, Lord Durham, n'était pas encore venu. L'Honorable Michael Henry Perceval vivait d'une manière princière sur son domaine de Spencer Wood, acheté du vieux LeHouillier. Au lieu du modeste traitement actuel de £850, le Percepteur des Douanes à Québec recevait sous le régime impérial un traitement sous forme d'honoraires, égal à £8,000. De plus, la grande dame qu'il avait épousée à Londres, la fille ainée de Sir Charles Flower, Lord Mayor de Londres en 1809 —lui avait apporté comme dot £40,000—puis, un héritage de £60,000. Un percepteur impérial des Douanes, à Québec, avec un salaire de £8,000 par année et une épouse riche de £100,000, pouvait, il est vrai, rouler grand train. Feue madame Peter Sheppard, la mère de M. Wm. Shep-

pard, Inspecteur des Postes et du Capt Percy Sheppard A. D. C. des Lieutenant-Gouverneurs, Robitaille et Masson, une des habituées de Spencer Wood,à l'âge d'or des Perceval,a eu en 1877,l'obligeance de nous communiquer un petit mémoire sur cette joyeuse période qu'elle avait vue de près, où les réunions de virtuoses et d'artistes, lui assuraient avec sa harpe, ses entrées régulières. Il y avait alors beaucoup moins de villas dans le voisinage que maintenant : les hommes les plus connus sur le chemin St-Louis, étaient l'Honorable William Sheppard, de Woodfield, mort en 1867, Henry Atkinson, du Cap Rouge, mort en 1865 et Alexandre Simpson, caissier de la Banque de Montréal, à Québec, décédé récemment.

Madame Sheppard nous a laissé une peinture séduisante de la gracieuse, élégante et savante madame Perceval, qui, après la mort de sa mère, faisait, avec distinction, les honneurs à la *Mansion House* de Londres, en 1809, pour son père Sir Charles Flower, le Lord Mayor. Elle était excellente musicienne, femme de ménage sans pareille, parlait quatre langues, l'anglais, le français, le latin, l'italien : son salon se remplissait chaque quinzaine de la meilleure société anglaise et française de Québec, etc. ; au reste, il est probable que l'hon. M. Perceval tenait à continuer les traditions de gaieté et d'hospitalité de son fastueux prédécesseur, le gouverneur Sir James H. Craig, *Little King Craig*, comme on le nommait. Notre vieil ami, M. P. A. DeGaspé, nous a laissé, dans ses *Mémoires*, une vive description d'une fête champêtre, à Powell Place, en 1809. M. Perceval en acquérant ce beau domaine, changea le nom Powell Place que le général Henry Watson Powel, lui avait donné en 1792, en celui de Spencer Wood pour commémorer le souvenir de son illustre parent, Spencer Perceval, si tragiquement assassiné. " Je ne puis me rappeler après un demi-siècle, nous disait madame Sheppard, les noms de tous ceux que je rencontrais à Spencer Wood, chaque fois que madame Perceval m'invitait à pin-

cer de la harpe dans ses réunions musicales. Je me rappelle entre autres, l'hon Mathew Bell et son épouse, née McKenzie, son associé M. Monroe qui résidait à Wolfefield, Sir John Pownall, les Montizambert, le juge Kerr, les Uniacke, les Duchesnay, les Vanfelson, les DeGaspé, les Baby et une foule d'autres ; feue madame Sheppard a eu l'obligeance de nous communiquer une notes des alliances de la famille Perceval, fort nombreuse comme l'on sait.

" Éliza, l'aînée des filles, épousa Sir George Denys, Bart ; Caroline, la seconde, le col. Alexander Houston, de Clerkington ; la troisième, Isabella, devint l'épouse d'un français distingué et fort riche, le Baron de Veauce ; Mary Jane, la quatrième, épousa Sir James Mathieson, Bart ; la cinquième fille décéda à l'âge de 18 ans." .

Le fils aîné, Spencer, devint général dans l'armée anglaise. Il y avait en outre plusieurs autres fils : George Ramsay—qui choisit les armes comme carrière ; Michael Henry et le Col. Charles Perceval, des Gardes. La famille quitta Québec en 1828, pour séjourner à Florence, en Italie ; l'Hon. M. H. Perceval en revenant au Canada, expira en mer, le 12 oct. 1829, son excellente épouse après lui avoir longtemps survécu terminait ses jours en Ecosse, chez son gendre, sir James Mathieson, le 23 nov. 1876." Lady Dalhousie et Madame W. Sheppard, de Woodfield, allaient herboriser à Spencer Wood, en 1827, et ce beau site était fréquemment exploré, en 1832, par Lady Aylmer, comme il l'avait été, en 1818, par la famille du Duc de Richmond, notre Gouverneur Général d'alors. Je demande bien pardon au lecteur, de m'être laissé entraîner à la dérive, sur ce beau fleuve de la chronique des anciens jours.

Continuons : M. Perceval eut pour successeur, comme Percepteur, en 1830, M. L. H. Ferrier.

Montréal, en 1831, fut créé port d'entrée général et le " Surveyor " Henry Jessupp en devint le premier " Collector " et William Hall, " Waiter and Searcher," devint " Comptroller " en 1832.

M. Ferrier, le percepteur des douanes à Québec, mourut en février 1833. Henry Jessupp, le percepteur du port à Montréal, fut promu à la charge de percepteur du port à Québec et William Hall, le " Waiter and Searcher " devint percepteur à Montréal, en juin 1833. Cette année la charge de " Comptroller " fut abolie. Toutes les nominations précédentes avaient été faites par les Lords de la Trésorerie et le *Board of Commissionners of Customs*, à Londres.

En 1851, le gouvernement canadien nomma M. John William Dunscomb, alors commissaire des douanes, percepteur, et l'hon. Louis Massue, membre du Conseil Législatif, ' Surveyor,"—le premier à la place de M. Henry Jessupp, qui fut mis à sa retraite et le second à la place de L. Charles Grey Stewart. Ces nominations furent les premières faites à Québec, par le gouvernement du Canada, bien que les autorité impériales eussent commencé, dès l'année 1849, à effectuer le transfert du département, aux autorités canadiennes.

M. Dunscomb avant de remplir les fonctions de commissaire des douanes; que remplissait naguère feu M. Robert Shore Milnes Bouchette, était membre du parlement provincial pour le comté de Beauharnois. Pendant sa longue tenure d'office, 1851-83, ses talents et sa probité le désignèrent à plusieurs reprises différentes, pour des postes de confiance. Avec feu Alex. Maurice Delisle, le percepteur des douanes de Montréal, il fut chargé d'une mission commerciale par le gouvernement, aux Antilles, etc. dont il connaissait le commerce, pour y avoir pris part plusieurs années antérieurement, quand il était l'associé de M. Leaycraft, à Québec.

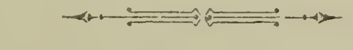
M. Dunscomb après une carrière de plus de quarante ans dans le service public, s'est retiré pour faire place à l'hon J. G. Blanchet, ex-président de la chambre des Communes.

Québec, 22 octobre 1883.

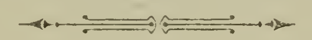
A MONSIEUR

ROBERT RICHARD DOBELL

L'Hospitalier Châtelain de Beauvoir



SOUVENIR.



Sillery, Noël 1885.

A M. R. R. Dobell

J'ai souvenance d'une bruyante réunion, en 1876, de la jeunesse de Sillery. Sans être bien jeune, j'y avais été spécialement convié par mon excellent voisin, M. Dobell, pour prendre part à un *Arbre de Noel*, qu'il y avait préparé.

Il me semble encore contempler la verte épinette, attiffée de rubans, resplendissante de lumières jusqu'à sa cîme, étalant avec pompe sa ramure, parmi le houx et le gui, au centre du salon de la splendide villa Beauvoir.

M. Dobell, sans vouloir m'en dire plus, m'assura que j'avais un intérêt directe dans l'arbre sacré. Je me rendis donc à la fête.

Le Châtelain de Beauvoir avait eu en effet l'aimable attention de suspendre à l'*Arbre de Noël*, à mon adresse et, mêlée aux offrandes si prisées de la jeunesse, une fort jolie canne antique portant inscription. La canne était à coup sûr, antique, elle avait été artistement confectionnée à même la membrure de chêne de la vieille frégate française L'ORIGNAL, qui avait sombré, comme l'on sait, à l'*Anse des Mères*, au moment où elle était lancée des chantiers du Roi de France, à Québec, en 1750.

J'avais, à sa demande, fourni à M. Dobell, les détails de ce désastre, quand la drague du capitaine Giguères en eut repêché du lit du fleuve, à cet endroit, la carène noircie.

M. Dobell me permettra de lui faire hommage de cette esquisse d'une coutume nationale vivace au lieu où il vit le jour et choyée de lui, dans sa patrie d'adoption : *L'Arbre de Noël.*

Spencer Grange, Noël 1885.

"L'ARBRE DE NOEL" Christmas Tree.

LE HOUX—LE GUI

"Quot estis in convivio
Caput apri defero
Reddens laudes Domino."
(*Benedicite de Noel, à Oxford*)

Chaque peuple chrétien commémore à sa façon la grande solennité des chrétiens : le jour de Noël. En ce jour, la gratitude, l'action de grâce pour la naissance d'un Rédempteur, n'est pas le seul sentiment qui agite les masses. Au surnaturel, aux joies du ciel, se marient le sentiment de besoins, des idées tout-à-fait terrestres, On célébrait la fête aux époques reculées, par des dances, des mascarades, une pompe théatrale passablement profane ; le tout se terminait par un festin pantagruélique.

Dans la savante université d'Oxford, fondée en l'an 800 par Alfred-le-Grand, Noël ne se passait pas tout entier en prières. Il y avait le banquet traditionnel, précédé du *Benedicite* ; la *fête aux huitres*, en octobre, à l'Université Laval, en approchera plus tard peut-être, avec le temps.

"Quot estis in convivio
Caput apri defero
Reddens laudes Domino, etc. etc."

Tel le *benedicite* du mémorable banquet.

Les élèves remerciaient Dieu pour l'appetissante hure de sanglier qui, fumante et hérissée, s'étalait au refectoire avec tant de majesté ; c'était la pièce de resistance. Puis, un vénérable maître d'hôtel, porteur du *Wassail Bowl*, bol gigantesque de *punch* ou de vin épicé, parfumé, cognait trois fois à la porte, en répétant les mots : *Wassel ! Wassel ! ! Wassel ! ! !* Chacun était tenu de vider jusqu'à la dernière goutte, la formidable coupe, et le grave échançon se retirait. Cette coutume, paraît-il, s'observait, ces années dernières encore, à *Queen's College*, Oxford.

Les gens de qualité réhaussaient la célébration par des plats dispendieux, incroyables. On servait un paon rôti, auquel on ajoutait la queue emplumée, les ailes et la tête, comme s'il était vivant.

C'était le Noël des aristos.

Les vieux poëtes, Massinger et autres, ont chanté ces excentricités. Sous le règne d'Elizabeth, la "vierge d'Occident," l'oie grasse faisait les frais du dîner, à la Saint-Michel et à Noël ; maintenant, c'est le dindon rôti.

L'Arbre de Noël, *Christmas Tree*, si usité de nos jours parmi la jeunesse de la blonde Albion, n'est pas d'origine anglaise. Ce sont les Allemands qui l'ont inventé : probablement qu'il s'est glissé en Angleterre avec ses souverains Honovriens.

C'est une fort jolie coutume : on va quérir dans la forêt une gracieuse et verte épinette, que l'on dispose au centre ou dans l'angle du salon ; on convie tous les enfants du voisinage à venir en faire un *Arbre de Noël.* A chaque rameau est suspendue une bougie ; à côté, un cornet de bombons, un jouet d'enfant, un couteau de poche, une carabine, un ruban, un livre, une tabogine, un pendant-d'oreille, une bourse, une orange, une pomme et autres friandises etc. Puis le jour de Noël, ou même la veille, tous ces messieurs et dames, dont les plus âgés ont, tout au plus, atteint leur douzième année, se réunissent au son du violon ou du piano ; une danse ronde s'organise ; puis les jeux y succèdent: "le collin maillard," "Jacob et Ruth," la "Chaise Honteuse" et autres aménités, etc. On allume plus tard les bougies de l'*Arbre de Noël*, et la maîtresse de la maison dépouille l'arbre de ses cadeaux ; chacun des invités en reclame sa part.

Les anglais de la vieille Angleterre ont encore une autre coutume de Noël maintenant fort répandue dans la colonie. C'est l'ornementation des appartements, le jour de Noël, avec des rameaux de houx ou du gui : coutume sacrée et générale dans les riantes villas anglaises autour de Québec.

Chaque année, la ligne Allan apporte à Montréal et à Québec, un nombre infini de petits colis, remplis de houx et de gui verts avec le fruit y adhérant. Décrire succeintement l'origine et l'important rôle que ces deux plantes jouent depuis des siècles à fête de Noël, c'est ce que nous nous proposons de faire.

Noël serait incomplet dans la patrie de Richard Cœur-de-Lion, sans la branche traditionnelle de houx, suspendue aux murs des appartements, emblême du vivace et verdoyant souvenir que l'Anglais rattache à tout ce qu'il aime, à l'époque où la grande solennité du Christianisme vient, de ses alègres rayons, caresser son toit hospitalier.

A l'anglais errant, *far away from home*, sur le sol étranger, le houx devient l'expression de ce sentiment affectueux, ineffable, pour la terre natale ; il lui rappelle le doux temps de la jeunesse, lorsqu'il trouvait place au cercle de famille, ce cercle aimé que la mort ou l'absence a dissout. Il chérira cette verte et vigoureuse feuille de houx comme lui rappellant les saintes joies du foyer paternel, n'importe dans quelle contrée éloignée où sa destinée l'aura relégué ; elle lui redit toute une histoire du passé ; c'est une révélation intime que lui seul comprend.

Mais le houx ne va pas seul, à Noël, il marche de pair avec le gui. Si l'un s'associe au sort des ancêtres, l'autre commémore le banquet, la fête de famille. Tous deux intimement liés à la vie sociale des anglais, le houx symbolise la famille qui existe, et le gui, avec ses amoureuses légendes, la famille à naître ; c'est-à-dire que la paisible demeure qui a abrité le jeune enfant réclame le houx ; et que le gui appartient *au pays du tendre.*

Le gui, on le suspend au lambris ou au centre de l'appartement, ou encore, audessus de l'entrée, là où le berger et la bergère passeront sans s'en douter ; car cette rencontre fortuite, sous ce mystérieux rameau, doit nécessairement leur ouvrir, au livre du destin, une page convoitée, mystérieuse.

L'emploi du houx et du gui,à Noël,est moins une coutume chrétienne qu'un usage druidique ; car, à vrai dire, il n'y a nulle liaison entre le houx et le gui et la nativité de notre Seigneur Jésus-Christ. Les " Druides aux longues barbes, aux couronnes de chênes et les Druidesses à la faucille d'or " florissaient bien des siècles avant l'ère chrétienne, et les Druides de l'Angleterre tenaient pour emblêmes sacrés, dans leurs fêtes, le houx et le gui. Leurs principales solennités avaient lieu aux jours les plus courts de l'année,c'est donc vers le temps où a lieu la fête de Noël.

Le culte druidique affectionnait les symboles ; chaque objet extérieur était le type d'une idée.

Le chêne signifiait courage viril, force intellectuelle.

Le gui qui adhérait au tronc du chêne était aussi un symbole : c'était l'amour vivace, inextinguible de la femme, appuyée sur son protecteur, son maître ; l'enlaçant comme d'une verte guirlande, lontemps après même que la vieillesse lui aura versé ses frimas.

Parmi les légendes druidiques, on lit "que Freya l'épouse d'Oder, le dieu des Saxons, obligea toutes choses à jurer ne faire aucun mal à Balder, le soleil, excepté le gui, plante qu'elle trouva si insignifiante qu'elle ne crut pas devoir s'en occuper. Lac, le dieu du mal, ayant découvert cette omission, prit un rameau de gui qu'il donna à Oder, divinité aveugle, et ce misérable causa la mort à Balder, en le perçant avec le gui." Telle était la fable, et ce fut pour empêcher Lac de tuer Balder que les Druides allaient quérir les chênes pour en enlever le gui, avec le cri d'allégresse: "Au gui, l'an neuf," d'où le mot " La Ignolée " ou "Guillannée " est une corruption.

Cette ancienne coutume druidique existe encore dans nos compagnes, où elle a subi d'étranges transformations.

L'Honorable Pierre Fortin M. P., nous rappelait récemment avoir constaté cette coutume à Laprairie où à l'Acadie, près de Montréal, dans sa jeunesse. Courir la Ignolée se pratiquait à Noël ; des escouades de jeunes gens aux mas-

ques et habits d'Arlequins, munis de bâtons et precedés d'une musique grotesque, allaient de maison en maison, demandant pour les pauvres des secours, sous forme de tranches de jambon ou de pain, "mais la queue de cochon, la *chignée*" devait adhérer au morceau de lard, avec menace au cas de refus, d'enlever le plus jeune enfant et de le traîner à la forêt où il serait rôti sous un chêne. Hélas !

A Sillery, où les coutumes Druidiques n'existent que dans le souvenir des savants, on ne rôtit pas le plus jeune enfant "de la famille sous un chêne, à la forêt," il n'y va que pour s'y procurer l'épinette gracieuse pour l'*Arbre de Noël.*

A L'HONORABLE

JUGE ROUTHIER

F. R. S. C.

IMPRESSIONS DE VOYAGE.

LES LACS DE CUMBERLAND, ETC.—LES RUINES DE MELROSE ABBEY.—ABBOTSFORD, LE CHATEAU DE SIR WALTER SCOTT.

A l'Honorable Juge Routhier,

Cher Juge,

J'ai lu avec un vif intérêt votre volume "*A Travers l'Europe.*" Vous y passez en revue, entr'autres contrées,que vous avez visitées,la patrie de cette infortunée reine,Marie Stuart. Le temps vous a probablement manqué pour comprendre dans votre examin,la région si pittoresque des lacs anglais, le château féodal et le lieu de sépulture près Edimbourg de l'"Arioste du Nord," Sir Walter Scott : cette page de mes impressions de voyage, permettez moi de vous l'offrir, avec quelques remarques préliminaires.

Je crois vous l'avoir déjà dit ; les œuvres, surtout les romans historiques de cet homme célèbre avait faient mes délices, longtemps avant l'ère où notre habile raconteur, M. DeGaspé esquissait son héros écossais Archy Locheil dans les "*Anciens Canadiens.*"

Ces belliqueux chefs de clans, les Fraser, les Campbell, les McDonald, les McGregor, les McPherson, avaient pour moi un attrait tout particulier. J'éprouvais aussi un vif désir de contempler Edimbourg la belle, que mon aïeul maternel et le protecteur de mon enfance M. Daniel McPherson avec une pardonnable partialité, me peignait comme la plus romanesque des cités quant aux points de vue, sans oublier sa rue princière (Prince's street)—la plus belle rue de l'Europe, se plaisait-il à répéter. En 1881, un de ces rêves dorés de mes jeunes années s'accomplit.

Il me fut donné de voir la patrie de Burns—de Scott—de Marie Stuart,—de l'austère John Knox.

J'avais souvent ouï-dire, que, en réalité, deux de ses fils avaient fait l'Ecosse—ce qu'on la trouve aujourd'hui—et, Edimbourg, la cité-reine—l'Athènes du nord : Scott et Knox.

Avant de nouer connaissance avec les sauvages splendeurs de cet heureux pays, j'avais vu, comme vous, bien des sites imposants, de féeriques spectacles. Il m'avait été donné d'admirer Paris et de contempler au grand jour ses mille merveilles qui en font la plus brillante capitale de l'Europe ; le soir, mes pas avaient erré dans l'avenue de l'opéra, les Champs Elysées, les jardins des Tuileries, éblouissants de lumière électrique, de milliers de jets de gaz.

J'avais visité les fastueuses galeries de peinture du Louvre, de Versailles, de Fontainebleau et que sais-je encore ?

De toutes ces étonnantes créations de mains d'homme, rien ne m'avait plus frappé que la majesté de ces antiques cathédrales de France, de Bruxelles, d'Anvers et de la Grande Bretagne : Westminster-Abbey, St-Paul, les cathédrales d'Ely, de Peterborough, surtout York Minster ; revenant sur mes pas j'avais fais étape dans les salles classiques de Cambridge, les riches archives du *British Museum*, aussi bien que dans quelques sites remarquables de l'Irlande.

Séjournant toute une huitaine dans l'antique ville de York, au moment même où se célébrait avec une pompe extraordinaire, le cinquantième anniversaire de la fondation, à York, en 1831, de la société de savants, connue sous le nom de BRITISH ASSOCIATION : et qui, trois années plus tard, tenait ses séances, à Montréal ; je m'étais empressé d'aller saluer plusieurs illustrations dans les sciences et les lettres des vieux pays, ainsi qu'échanger une poignée de mains avec des amis sincères de notre Canada, fixés à Paris et à Londres.

Un ami m'avait ouvert la porte de Henri Conscience,

alors conservateur du musée Weirtz, à Bruxelles, le jour même où il publiait son centième roman.

Un des endroits dont je conserverai une douce souvenance, ce fut la région enchanteresse des Lacs, au nord de l'Angleterre, le *Lakeland* du Cumberland, du Westmoreland et du Lancashire.

Rien de plus riant, à la belle saison que ces gracieuses nappes d'eau, embusquées dans les vallons de bruyère pourpre, au pied des pics sourcilleux de Helvellyn, Scawfell, Skiddaw, jalonnées de villas, sillonnées de beaux yatchs : Windermere, Ambleside, Grasmere Coniston, Ullswater, Keswick, Derwentwater, lacs mélodieusement chantés par la brillante sequelle poétique, les *Lakers*. Ecole jadis fameuse, honorée de l'amère critique de Byron, dans sa satyre " English Bards and Scotch Reviewers " et qui comptait pour grand-prêtres : Cumberland, Wordsworth, Southey, Scott, Christopher North, les deux Coleridge, Harriet Martineau, DeQuincey, Felicia Hemans, etc.

Ces pièces d'eau dans leur plus grande étendue, n'excèdent pas quinze milles en longueur. Elles sont pourvues de somptueux hôtels qui se ferment l'hiver : l'été, les touristes y affluent ; à l'entrée des petites baies, aux bords des lacs, se balancent sur leurs ancres, des flotilles de yatch, aux sveltes mâtures, aux blanches voiles : quelques-uns sont mus par la vapeur.

Christopher North (John Wilson) a décrit avec entrain une matinée ensoleillée de mai, en 1825, où Scott, Wordsworth, Southey, Canning, prirent part à une regatte sur le lac Windermere, sous le commandement de Christopher North, vaillant admiral de la flotille où brillaient l'*Emma*, le *Nautilus*, la *Gazelle*, l'*Osprey*, le *Garnet*, et autres rapides coursiers des ondes.

Les voies ferrées, aidées d'un service quotidien de petits vapeurs sur les lacs, vous introduisent dans ce beau pays. Une fois rendus, et pour aller par terre d'un lac au lac voisins, les touristes en bonne santé affectionnent le vehi-

cule usité aux anciens jours : le *stage coach*, espèce de diligence fort commode.

Chaque matin, à dix heures précises, le cors de chasse annonce le départ de ces voitures d'Ambleside pour Keswick, Grasmere, ou autre lieu d'arrêt : on y attèle trois, quelquefois quatre vigoureux chevaux ; il y a plusieurs relais le long de la route, car le service est très ardu dans cette contrée de montagnes.

Avec une forte police d'assurance contre les accidents et de bons nerfs, le trajet, ou mieux la course, a ses jouissances. La diligence s'encombre de passagers jusque sur le faîte ; on sonne du cors,les chevaux,frémissants d'impatience, piaffent et prennent le galop : on s'imagine que la voiture va se rompre en pièces sur les angles de rochers qui hérissent des gorges presqu'aussi escarpées que celle où la sanguinaire épouse de Rob Roy prépara son mémorable déjeuner ; il n'en est rien.

Lorsque le soleil aura atteint son méridien, cochers et touristes de descendre sains et saufs à quelque coquet *wayside inn* où un biftèque ou une friande côtelette arrosée de Médoc, vous reconforte énormément, tandis que les chevaux ruisselants de sueurs, vont se reposer à l'écurie et sont remplacés par d'autres. Nous arrivâmes à Keswick, vers 1 heure P. M. : station obligée pour les touristes, qui vont visiter la petite église de Crosthwaithe, où reposent les cendres du lauréat Robert Southey, mort en 1843, à son manoir, dans le voisinage, Greta Hall, qu'avait possédé, en 1801, le poête Coleridge. Voisin du mausolée de Southey, nous remarquâmes un monument plus prétentieux, celui du comte de Derwentwater, patron de l'église. La veille, j'avais visité à Rydal Mount, au lac Grasmere, la maison d'un autre lauréat, William Wordsworth, mort en 1850 et qui avait hérité des cents guinées et de la tonne traditionnelle de *Canary wine*,de son prédécesseur Southey : elle est située sur une éminence, faisant face au gracieux lac. Le corps du logis est en excel-

lent état de conservation ; le pignon est presqu'invisible sous un rideau de lierre verdoyant dont je détachai une branche comme souvenir, sans me hasarder à pénétrer dans la cour, dont la porte était munie d'un avis en défendant l'accès, la seule ressource, paraît-il, du propriétaire ahuri, pour se défendre contre l'affluence des touristes.

Wordsworth, ainsi que Hartley Coleridge, dorment du suprême sommeil, dans le pittoresque cimetière de Grasmere où l'onde d'un limpide ruisseau voisin semble leur murmurer ces douces paroles d'un des leurs :

" Bards sublime
Whose distant footsteps echo
Through the corridors of Time. "

Adieu, donc, bardes sublimes, voix aériennes des anciens jours ! Adieu !

A Keswick, nous reprîmes la voie ferrée : après avoir traversé mille sites que le burin magique de Scott à immortalisés[et dans quel coin de l'Ecosse, le chantre de Marmion et de Waverley, n'a-t-il pas laissé quelque lumineux reflet de sa lampe !] la locomotive s'arrêtait vers 8.30 P. M. comme vous le dîtes, dans ce noir ravin sous la ville d'Edimbourg, à la gare, nommée *Waverley Station*, près du pont connu comme *Waverley Bridge*, d'où l'œil est réjoui par la vue de ces jardins gracieux à qui on a donné le nom de *Waverley Gardens*, dans le voisinage de *Waverley Market.*

La fatigue du voyage, la poussière de la roûte, l'heure avancée, tout me conviait à aller chercher gite au grand hotel voisin, le *Waverley*, remettant au lendemain mes courses et mes explorations à travers le nouveau et l'ancien Edimbourg.

L'aube nous ramenait un vrai soleil d'Austerlitz : un rayon vermeille de l'aurore s'infiltrant à travers ma persienne me donnait, du côté opposé de la rue, la silhouette majestueuse du monument de Scott, " l'un des plus beaux que possède l'Europe, une pyramide gothique de marbre blanc ayant quelque ressemblance avec la flèche de Strasbourg "

comme vous le dîtes. Il s'éleve à une hauteur de deux cents pieds. Ainsi donc, le premier à m'aborder sous tant de formes, d'emblêmes, c'était l'immortel auteur de Waverley : je le voyais en face, assis sous les arceaux de son monument, avec le costume national, un livre d'une main, une plume de l'autre, tandis que son fidèle chien, Maida, couché à ses pieds, lançait un regard caressant à son bon maître. La poésie, le génie, le patriotisme du grand écrivain me confrontaient dans la rue, dans l'air, en haut, en bas, partout.

Le nom de Scott s'imposait en tous lieux, flottant au dessus de sa patrie comme un nimbe glorieux, un bouclier, un drapeau.

J'étais porteur de lettres à M. Thos Scott, un membre du barreau d'Edimbourg et un descendant du poëte ; ces lettres m'ouvrirent bien des portes. Remettant à quelques jours plus tard l'exploration de la cité, j'accompagnai mon courtois cicerone, qui me mena de suite à ce qui fut jadis la maison de ville de l'auteur de Waverley, No. 39, North Castle street.

Tout intéressant que fussent ces souvenirs de la résidence de ville de Scott (car là, avaient été tracées, en 1814, dans l'intervalle de quelques semaines, les pages émouvantes de Waverley) je brûlais de contempler les tours d'Abbots ford et les antiques ruines de Melrose Abbey.

Comme l'a si bien dit le chantre de Marmion, c'est au clair de la lune qu'il faut aller jouir du charme ineffable de cette gracieuse ruine, un des plus chastes monuments du style gothique en architecture.

Je m'enfonçai donc dans ses sombres cryptes, ses salles souterraines encore plus sombres. J'y retournai le lendemain pour voir ces merveilles à la clarté du jour ; Melrose Abbey est distant d'une lieue d'Abbotsford, sur la Tweed.

L'abbaye de Melrose, maintenant la propriété du Duc de Buccleuch, fut fondée, en 1136, par le roi David I. Elle fut octroyée par une charte royale à un ordre de moines

récemment créé en France : le monastère de Melrose était la maison-mère de tout l'ordre établi en Ecosse. Quand Edouard II d'Angleterre, en 1332, retraita de l'Ecosse, ses partisans firent main-basse sur les maisons religieuses et pillèrent la riche abbaye de Melrose. Pour la refaire, le roi Robert fit un don à l'abbé de Melrose de £2,000 (1) pour reconstruire l'église de St-Mary. C'est à cet acte de vandalisme que l'on est redevable de la rare beauté de ce temple, car à la date de sa reconstruction le style gothique en architecture avait atteint son plus haut point de perfection. La première église a dû être un œuvre assez grossière, puisque le monastère en entier avait été bâti dans l'espace de dix années. Les constructions allaient lentement en ces temps-là : il serait difficile de préciser le nombre d'années qu'il a fallu pour ré-edifier l'église dont les ruines charment maintenant tous les regards.

En 1384, les anglais, sous Richard II, firent une irruption en Ecosse : le roi logea une nuit à l'abbaye et y mit le feu le lendemain matin. Il la combla de dons plus tard, pour faire taire ses remords, espérons-le.

Le monastère de Melrose fut détruit en 1545 par le Comte de Hetford.

Une tradition va à dire que les anglais, en cheminant vers leur pays, ayant pénétré au delà des monastères de Melrose et de Dryburgh, entendirent les cloches d'un de ces monastères qui carillonnaient pour marquer la joie des religieux, au sujet de leur délivrance ; les anglais, mécontents de cette démonstration, se hâtèrent de revenir sur leurs pas et aux réjouissances des pauvres moines, succédèrent bientôt le deuil et les larmes.

L'abbaye ne se refit jamais de la destruction que la Réforme introduisit dans le culte des Ecossais.

A l'époque de la Réforme, dit un mémoire, l'on enleva une portion des matériaux de l'abbaye pour en construire des résidences privées : les statues furent démolies en

(1) £2,000 en 1322 equivalant, à £50,000 cours actuel.

1649, et pendant nombre d'années le peuple de Melrose, allait enlever la pierre de l'abbaye, comme si c'eût été une carrière. L'on prétend même qu'il n'y a pas dans l'endroit une seule ancienne maison, où il ne se trouve dans la maçonne, une pierre de l'Abbaye de Melrose.

Depuis que cette pittoresque ruine est devenue la propriété de la famille Buccleuch, les choses ont changé : on a mis un terme au démolissement : on a fait tout ce qui a été possible pour arrêter l'outrage du temps, pour préserver ce qui reste.

Le Duc de Buccleuch a fait élever autour, un mur d'une circonférence d'un mille, pour entourer et isoler cette abbaye, jadis si riche.

Cette splendide structure, pendant nombre d'années, un objet de vénération pour l'Ecosse entière, est encore d'une beauté frappante, dans sa décadence, par les sculptures et les ciselures, sur les frises, les corniches et les entablatures, les chapitaux ;— on y voit, comme si le sculpteur les eût découpées, la veille, mille objets d'un fini à désespérer l'artiste le plus consommé : des roses, des lils, des fougères, le chardon d'Ecosse, des feuilles de chêne, de frêne, etc., sculptées sur la pierre, avec une merveilleuse grâce.

Après un agréable trajet de trois milles de la petite ville de Melrose, en suivant le cours sinueux de la Tweed, à travers une contrée onduleuse et pastorale, j'atteignis enfin Abbotsford.

Des massifs d'arbres et un accident de terrain dérobent la vue de ses tourelles : on aperçoit en arrivant seulement le castel, structure irrégulière, œuvre des fantaisies de l'illustre poëte, combiné avec le style gothique en architecture. Il se dresse au haut d'une terrasse en regard de la rivière Tweed.

En entrant, le concierge vous invite à inscrire votre adresse sur le régistre des nombreux visiteurs, qui viennent de tous les coins de l'univers contempler cette châse

vénérée ; grande fut ma surprise, en découvrant que la majorité des noms inscrits, appartenaient à des citoyens de la grande république de Washington : Scott en effet compte bien des lecteurs, bien des chauds admirateurs chez nos voisins.

Pour moi qui avait lu et relu le chef-d'œuvre de Lockhart, la biographie de Scott, c'était un moment solennel. Je ne saurais vous décrire l'émotion qui m'obséda, lorsque je franchis à la suite du concierge, le petit escalier en pierrre dont la spirale conduit à l'entrée du cabinet de travail, au salon et à la bibliothèque de l'auteur de Waverley.

J'y trouvai l'ameublement et le contenu à peu près comme Lockhart nous le peint et tel que l'illustre romancier le laissa, lorsqu'il disait adieu à Abbotsford et à ses enfants, le 21 septembre 1832, (1) scènes que son biographe a retracées avec tant de bonheur :

Le salon d'entrée est pavé en marbre blanc et noir : des panneaux en chêne ornent les murs ; autour de la corniche sont disposés parmi des cottes de malle, les écussons d'anciens chefs écossais : les Douglas, les Kerr, les Scott, les Turnbull, les Maxwell, les Chisholm, les Elliott, les Armstrong. On nous exhiba la grosse clef de la prison d'Edimbourg, nommée Tolbooth connue sous le nom de " Heart of Midlothian ;" une pendule qui avait appartenu à la reine Marie-Antoinette ; les habits, le chapeau, jusqu'aux souliers, du romancier.

Dans l'arsenal *(armory)* qui sert d'antichambre à la salle à manger et au grand salon de réception, il y a une foule d'antiquailles : des armoiries etc, la cuirasse de Jacques IV, le fusil du fameux Rob Roy, le sabre de Montrose, les pistolets de Claverhouse, le chandelier de Robert Bruce, une cassette, jadis la propriété de la reine Marie, aussi bien que des armes indiennes.

" About half past one P. M., on the 21st september (1832) Sir Walter breathed his last in the presence of all his children. It was a beautiful day, so warm that every window was wide open, so perfectly still, that the sound, at all times most delicious to his ear, the gentle ripple of the Tweed over its pebbles, was distinctly audible as we knelt around his bed, and his eldest son kissed and closed his eyes."

Au grand salon, je vis un superbe cabinet nacré, que l'on dit avoir appartenu à la Reine Marie ; sur les murs sont suspendus le portrait de Scott, grandeur naturelle par Raeburn, aussi le portrait de Lady Scott et de Mdlle Scott. Entr'autres objets qui fixèrent mon attention, je notai un curieux tableau representant la tête de la reine Marie après avoir été décapitée ; la bibliothèque, le plus grand des appartements, mesure 50 x 30 pieds et contient à peu près 20,000 volumes : le dôme représente des roses et autres fleurs et ornements imités de ceux de Melrose, et de la chapelle de Roslin : et dans une niche en chêne, à l'extrémité, l'on voit le buste de Scott, par le célèbre sculpteur, Chantrey. Au dessus de la grille, il y a accroché au mur, un portrait, grandeur naturelle du fils ainé de Scott, peint par Sir William Allan, auprès, au milieu de meubles élégants, dons faits à l'illustre poëte, se voit deux chaises romaines ciselées avec goût ; sur une table circulaire, en une entablature de fenêtre, reposent plusieurs curieuses reliques : le porte-feuille de Napoléon I ; d'anciennes tabatières, etc.

Le cabinet de travail, pièce plus petite, avoisine la bibliothèque : on y trouve une collection de livres disposés sur des rayons ou tablettes de chêne. Dans un coin de l'appartement gît l'escalier dérobé qui aboutissait au dortoir de Scott, et par lequel escalier il pénétrait, inaperçu, à son cabinet d'étude, dès l'aube, donnant de longues heures à ses travaux littéraires avant que ses hôtes fussent prêts à déjeuner.

Au milieu du cabinet, on voit encore la table où il écrivait ou dictait, et le fauteuil couvert en maroquin où il s'installait.

Combien d'autres objets de cet homme de génie religieusement préservés à Abbotsford, comme souvenirs ?

Scott fut inhumé à *Dryburgh Abbey*, à trois milles d'Abbotsford. Cette vieille abbaye, maintenant en décadence, fut bâtie sur le site d'un temple druidique par Hugo

de Morville et par son épouse, Beatrice de Beauchamp, en l'année 1150.

Après avoir lu l'inscription sur le marbre tumulaire, je repris le coupé qui m'avait transporté de Melrose, disant adieu au château d'Abbotsford, théâtre de la gloire et des revers d'un des plus beaux génies des temps modernes, séjour d'un des hommes les plus nobles, les plus généreux : Walter Scott.

———

APPENDICE

Addenda pour la page 60

GEORGE STEWART, JR.

—

Président de la "Société Littéraire et Historique."

—

George Stewart, jr., fils de M. George Stewart, marchand de St Jean, Nouveau Brunswick, naquit en cette ville le 26 novembre 1848.

Il fit ses classes au *Grammar School*, de St Jean, où il se distingua par ses succès dans la littérature anglaise, l'histoire, les classiques A l'âge de 14 ans. il écrivait pour les journaux. En 1865, il fonda un journal mensuel ayant pour titre *The Stamps Collector's Monthly Gazette*. En 1867, il y substitua une revue plus étendue, *Stewart's Quarterly Magazine*. Cette excellente publication qui compta parmi ses collaborateurs les écrivains anglais les plus éminents du Canada, fut continuée jusqu en 1872 et lui valut de chaudes félicitations. En 1876, M. Stewart accepta la posit on de rédacteur littéraire du *Watchman*, de St-Jean ; le *Watchman*, par ses appréciations critiques de la littérature courante, prit une haute position dans la presse. Plus tard, on le trouve aggregé au personnel éditorial du *Daily News*, comme assistant-rédacteur

Il contribua pour une série d'Etudes, d'Esquisses, de Récits, etc., aux revues canadiennes et américaines du temps : *Maritime Monthly*, de St-Jean, *Canadian Monthly* et *Belford's Magazine*, de Toronto ; aux publications d'*Appleton*, de *Scribner*, de New-York ; *Potter's American Monthly*, de Philadelphie ; le *Canadian Illustrated News*, de Montréal ; le *Week*, de Toronto ; le *Literary World*, de Boston.

En mai 1878, M. Stewart quitta St-Jean, pour accepter le fauteuil éditorial de la Revue de Belford, *Rose Belford's Canadian Monthly*, à Toronto Une année plus tard, on le trouve au *Morning Chronicle*, de Québec, comme Rédacteur-en chef.

Parmi les autres travaux littéraires que M. Stewart menait de front avec la rédaction de son journal, on peut citer sa collaboration à l'œuvre biographique entreprise par M John Charles Dent, *Canadian Patriot Gallery*, en 4 volumes. Ses conférences devant la *Société Littéraire et Historique* de Québec, sur Emerson, Alcott, Carlyle, Longfellow, Thoreau, Frontenac, ajoutèrent à sa renommée littéraire ; il y donna alors de nombreuse preuves de ses connaissances littéraires, historiques, critiques, etc. A son départ de St-Jean, on lui présenta à un banquet public, une éloquente adresse, accompagnée d une superbe montre d'or, avec inscription, comme témoignage d'estime.

En septembre 1879, il recut un diplôme comme membre de

l'*Association Littéraire Internationale.* Il est Président de la *Société Littéraire et Historique* de Québec, secrétaire de la *Société Royal du Canada*, section de la littérature anglaise, et membre de plusieurs autres sociétés scientifiques.

Les principaux écrits de M. Stewart sont :

1. *History of Great fire of St-John* N. B. 1877, dont trois éditions parurent.

2. *Evenings in the library* : causeries familières sur les écrivains contemporains les mieux connues.

3. *Canada under the administration of the Earl of Dufferin*, en 1878. Ce vaste travail avantageusement reçu et cité par les Revues, a eu les honneurs de trois ré-impressions.

L'Encyclopedia Brïtannica, contient neuf articles de M. Stewart, sur le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, l'Ile du Prince Edouard, la Cité de Québec, la Province de Québec, St-John N. B., St. Stephen N.-B., les Trois-Rivières et William G. Simms.

5. L'article biographique sur Frontenac dans l'œuvre de M. Justin Windsor "A Narrative and Critical History of América", est de la plume de M. Stewart.

Le 21 avril 1875, M. Stewart épousait à St-John N. B. Madlle Maggie M. Jewett, de Lancaster Heights, près de la ville de St Jean N., B.

Note pour la page 61

Les destinees de la race anglo-saxonne en Amerique, d'apres Prevost-Paradol.

—

" Mais cet ascendant actuel de la race anglo-saxonne hors de l'Europe, n'est qu'une faible image de ce que nous réserve un prochain avenir. D'après les calculs les plus modérés fondés sur le progrès de la population pendant la dernière période décennale, les Etats Unis compteront plus de cent millions d'habitants à la fin du siècle, et cela, sans tenir compte de l'annexion probable du Mexique et de l'extension de la république américaine jusqu'à l'isthme de Panama. A côté d'une pareille puissance, le Brésil et les divers Etats de l'Amérique du Sud ne sont d'aucuns poids, et disparaîtraient le jour où il plairait aux maîtres du continent septentrional de s'étendre Le fractionnement posssible (quoique peu probable) de la république Américaine, en plusieurs Etats, changerait peu de choses à cet avenir ; car,une fois séparées, les fractions de ce vaste empire ne seraient que plus pressées de se fortifier et de s'étendre. Si la sécession, par exemple avait réussi, il n'est pas douteux que la nouvelle confédération du Sud n eût envahi le Mexique beaucoup plus tôt que ne le fera la républiqueAméricaine reconstituée. De toute façon, le continent américain est destiné dans toute son étendue, à la race anglo-saxonne, et tenant compte de l'accroissement de vitesse qui est remarquable dans les événements humains, il est peu probable qu'il s'écoule un siècle à un siècle et demi avant que ce grand changement ne soit accompli." (LA FRANCE NOUVELLE, P. 399.)

Le Rédacteur du *Journal* des *Débats* tracait ces lignes juste quelques années avant que la France lui eût confié, en 1870, le poste élevé d'Ambassadeur Français aux Etats Unis. A son arrivée à Washington, il n'éprouva que dégoût, decouragement, désespoir même ; la guerre entre la France et la Prusse avait éclaté pendant son trajet à travers l'Océan. Il avait compté sur la sympathie de ce hardi peuple anglo-saxon d'origine, auquel il avait prédit de si brillantes destinées de par le monde, Prevost-Paradol n'y trouva que froideur, indifférence, éloignement pour cette France, dont les armées et les flottes, en 1778-83 avaient si puissamment coopéré a donner aux colons révolté s leur indépendance.

Le désespoir chez le pauvre ambassadeur alla jusqu'au suicide.

Le métier de prophète a des inconvenients, c'est dangereux ; ne nous y fions pas trop. Même avec l'énorme emigration alle-

mande, dans les Etats de l'ouest de l'Union, la population des Etats Unis, en 1900, aura de la peine à atteindre le chiffre de 100,000,000 qu'on lui prédit, à en juger par la marche des choses, depuis le dernier quart de siècle

Dans tous les cas, il est facile de voir quel serait le sort du million et demi de Français du Canada, s'ils provoquaient une lutte avec les 100 millions de race hostile, les anglo-saxons et les allemands de l'Amérique.

M. L'ABBE BOIS

Il en est peu parmi les lecteurs constants du *Journal de Québec*, fondé en 1842, par l'Hon. Jos Cauchon, qui n'aient remarqué sous forme de notes, d'Etudes, de Biographies etc., toute une série de récits historiques, des travaux littéraires qui, bien qu'anonymes, semblent tous accuser une commune origine.

Par leur exactitude minutieuse, leur saine inspiration, on croirait que l'antiquaire émérite, Jacques Viger, revit en ces pages, moins son âpre dogmatisme.

Cette bizarre particularité qui les distingue. l'anonyme, nous rappelle l'auteur des *Waverley Novels* lequel, c pendant assuma à l'âge de 57 ans, la paternité de ces romans historiques,

L'antiquaire de Maskinongé approche de l'âge patriarcal ; il a ses 72 ans ; cependant il continue d'écrire sans signer.

Je me permettrai donc de lui rappeler, et les amis de l'histoire ne m'en voudront pas pour tout cela, que le public associe son nom à plusieurs excellents écrits qui se trouvent dans toutes les bibliothèques (1).

" M. l'abbé Bois naquit à Québec, le 13 septembre 1813, de sieur Firmin Bois et de dame Anne-Marie Boissonne u.

La maison, où il est né, était située en la basse-ville, à l encoignure des rues Notre-Dame et Sous le-Fort, et touchait à l'église de Notre-Dame de la Victoire (2).

A l'âge de 6 ans, Louis Edouard Bois étudiait l'anglais à l'école de feu le respectable M. Marsden, père de notre concitoyen distingué, Wm. Marsden, M. D, ; et à 10 ans, il devint élève du séminaire de Québec. Mais au bout d'un certain temps, pour cause de santé, il alla continuer et terminer ses études au collége de Sainte-Anne.

Il refusa l'offre qui lui fut faite d'étudier la médecine sous feu

---

1. Notice Biographique sur Monsgr de Laval ; A. Coté & Cie........................ 1848
2. Notes sur l'Ile d'Orleans " " .... 185.)
3. Etudes et Recherches Biographiques sur le chevalier, Noël Brulart de Sillery, fondateur de la mission Saint Joseph, à Sillery (Journal de Québec 11 et 13 aout 1855)
4. Notice sur Michel Sarrasin, medecin du Roi, à Québec, Conseiller au Conseil supérieur (Journal de Québec 1856)
5. Le naufrage de l'Auguste " " 1860
6. Notices sur les explorations de Soto, Joliette, Marquette et la Salle. A. Côté & Cie 1861
7. Eloge historique de M. le Marquis de Montcalm (annotée). Extrait du *Mercure* [*de France*
8. Etudes Biographiques sur M. Jean Raimbault, archiprêtre. A. Coté & Cie...... 1870
9. Notice sur M. Joseph O. Leprohon, archiprêtre. A. Coté & Cie................. 1870
10. Etudes biographiques sur le colonel Frs. Dambourges. A. Coté & Cie.......... 1875
11. Esquisse du service Postal.. 1759-1875
12. Etude historique sur le juge Adam Mabane. A. Coté & Cie..................... 1884

(2) Elle avait été bâtie, en 1624, par Champlain, sous la direction d'Etienne Boulay, son beau-frère. M. Firmin Bois en fit l'acquisition de M. Laporte, en 1810. Ce dernier la tenait de M. Fleury de la Jannière, qui passa aux Isles Françaises.

M. le docteur Morrin ou d'être clerc-notaire, à l'étude de M. A. B Sirois ; il reçut la prêtrise, le 7 octobre 1837.

En 1840, le jeune abbé passa vicaire à Saint-Jean Port-Joly. C est là qu'il connut M. de Gaspé, l'auteur des *Mémoires des Anciens Canadiens*, et c'est là aussi que, dans ses rapports avec l'aimable chroniqueur, il ne fit qu accroître ses goûts pour les recherches historiques. Chaque fois qu'il venait à Québec, on le voyait s'enquérir aux archives provinciales. Celles de l'archevêché et des dames Ursulines ne lui étaient pas inconnues, ainsi que les voûtes de l'ancien palais de justice, incendié en 1873.

En 1843, Mgr Signaï le nomma curé à Saint François de la Beauce.

En 1848, M. l'abbé Bois passa à la cure de Maskinongé, qui comprenait alors la desserte de Saint-Justin et de Saint-Didace.

C'est à M. l'abbé Bois, que l'on doit en plus grande partie la ré-édition des *Relations des Jésuites*, à cause de la part importante qu'il y a prise.

Dès l'été de 1851, il portait M. Augustin Côté, l'éditeur, à faire cette ré-édition des quarante-deux Relations in-12, publiées à Paris, au dix-septième siécle, par le libraire Sébastien Cramoisy ; cette ré-édition eut lieu en 1855

La publication de la *Collection des Anciens Manuscrits*, que nous avons aujourd'hui en quatre magnifiques volumes, a été suggérée par lui au gouvernement Mousseau, par l'entremise de l'honorable M. J. Blanchet, secrétaire-provincial, qui s'en est occupé comme l'on sait, d'une manière toute spéciale.

Une riche bibliothèque, un cabinet de numismatique, des autographes rares, des manuscrits précieux pour notre histoire, un dictionnaire démontrant l'origine des noms de la plupart de nos paroisses canadiennes, des notes additionnelles au catalogue raisonné des auteurs sur l'Amérique, compilé il y a près de 50 ans par M. Faribault, composent le riche butin qu'il a recueilli durant ses longs jours bien remplis.

M. Bois a écrit des notices sur nos évêques, qui n'ont pas encore vu le jour, qu'il conserve précieusement dans ses cartons, et d'autres ouvrages dont quelques-uns ont paru sous l'anonyme.

Bien que chargé d'années, M. l'abbé Bois remplit encore ses fonctions curiales S'il vécut toujours éloigné des grands centres, cela n'a jamais empêché que des compatriotes distingués, des savants étrangers, soient venus à lui, s'enquérir à son foyer. Aussi n'a-t-on pas été surpris quand l'Académie royale canadienne l'a nommé un de ses membres, il y a quelque deux ans, et que l'Université-Laval lui a conféré le titre de docteur ès-lettres, comme il y a 30 ans des sociétés savantes de la province se l'étaient aggrégé, notamment la *Société Littéraire et Historique de Québec.*"

Rancune des Ecossais contre la France pour les avoir laisses a leur sort, en 1745.

"Devise des Montagnards Ecossais.—*Nemo me impuné lacessit.*"

On lit dans *Hawkin's Picture of Quebec*, publié en 1834 : "In a publication of the day it is stated that an old Highlader, a gentleman of seventy years of age, who accompanied Fraser's Regiment as a Volunteer, was particulary noticed for the dexterity and force with which he wielded his claymore, when his Regiment charged the enemy. On two occasions small parties of these were ordered, at the battle of the Plains, to advance sword in hand, and drive the sharpshooters out of some brushwood on their right, from which they galled our line. It was from the right that General Wolfe was first wounded. This old man's conduct particularly attracted the notice of General Townshend, who sent for him after the engagement, and praising his gallant behaviour expressed his surprise that he should leave his native country at such an advanced age, and follow the fortune of war. He was so struck with the old man's magnanimity, that he took him to England along with him, and introduced him to Mr Pitt The Minister presented him to the King, who was graciously pleased to give him a commmission and leave to retire on full-pay. This gentleman was Malcolm Macpherson, of Phoiness, in the County of Inverness. A long and ruinous lawsuit, and as he himself said, a desire of being revenged on the French for their treacherous promises, in 1745, made him take the field as a soldier in his old age. A near relation of his of the same name, when well advanced in years (for he had also joined the Rebellion, in 1745) acted nearly in a similar manner. In the year 1770, he went to India as a Cadet, and living to a great age, attained the rank of Lieutenant General, and died there in 1815, leaving a handsome fortune to his relations in Badenock." (P., p. 393-4)

Note pour la page 119.

RACES PREHISTORIQUES.

" Le Manitoba renferme des tombeaux indiens fort curieux à étudier au point de vue ethnographique et historique.

" C'est ainsi qu'un de nos amis de Winnipeg nous raconte une de ces dernières découvertes.

– " Hier à Saint André, le Dr. Bell a trouvé en ouvrant la terre, 83 têtes de flèches en quartz et en obsidienne. Tout auprès, il a ramassé 37 fragments de poteries bien conservées. Quelques-unes mêmes étaient d'un goût artistique qui ne laissaient rien à désirer. Dans ces tombeaux on a aussi trouvé des haches et des outils qui appartenaient à l'âge de pierre, de la rasade et des colliers en coquilles, des tubes de pipes, des marteaux, des dents de castors, des pierres grossièrement taîllées et destinees évidemment à faire des têtes de flèches ou des pointes de lances.

" Il est curieux de constater qu'au Manitoba il n'y a pas de gisements de silex. Les autres têtes de flèches et de lances sont en quartz. La poteries trouvée, semble avoir été faite avec du granit broyé et mélangé à de l'argile On a ramassé à côté de ces fragments de vases des blocs préparés et prêts à être employés pour la fabrication de la poterie.

" C'est la première découverte de ce genre qui se soit faite

" Il sera curieux pour les savants de pouvoir venir étudier sur place les travaux pré-historiques de ces constructeurs de *tumuli*, de ces fabricants d'armes indiennes qui échangeaient et qui commerçaient avec les tribus qui ne vivaient que de chasse et de pêche.'

Cette lettre est curieuse. Elle mérite l'attention des spécialistes.

Elle touche à un point fort étudié par les instituts et par les corps savants d'Europe.

Le gouvernement du Canada devrait immédiatement nommer un homme compétent pour diriger ces fouilles, en prendre note et faire rapport.

Un pays s'honore en s'occupant de son histoire et de tout ce qui peut la faire connaître. – (*Le Canadien*, 15 Sept 1885)

UN MUSÉE NATIONAL.

Le *Canadien* d'hier mentionnait les importantes découvertes pré historiques qui viennent de se faire au Manitoba. Nous croyons devoir revenir encore sur ce sujet qui va tourner vers nous les yeux de tous les savants du monde.

Voici les détails précis qui nous arrivent du Nord-Ouest.

Sur la rive ouest de la Rivière Rouge entre Selkirk et St André, à peu près à dix-huit milles au nord de Winnipeg, se trouvent des tertres et des *tumuli* que l'on suppose avoir été erigés par une race antérieure aux tribus qui ont peuplé et qui existent encore au Manitoba. Ces tertres ressemblent aux *téocalis* mexicains. Pendant des siècles ils furent respectés, car la légende entourait ces tombeaux de mystères, et malheur, disait-on, à ceux qui les profaneraient. Dernièrement un archéologue passa outre. Il fit ouvrir un des tertres et se trouva en face de trésors pré-historiques inconnus. Il y trouva des arêtes de poissons, des ossements de buffles, de cariboux, des squelettes humains, de la poterie, de l'argile préparée pour faire des vases, des tubes en pierre, des pipes, des haches, des têtes de flèches, en obsidienne en quartz et en granite, des coquilles de mer, des conques marines.

Cette découverte a fait du bruit. et la Société Historique de Winnipeg s'est mise à organiser des excursions à ces tombeaux. Un journaliste en faisait partie

Le premier jour, dit-il, nous ne pûmes pas travailler, car il avait tombé de la pluie ; mais le lendemain nous nous mîmes à l'œuvre et quelques coups de pic amenèrent au jour vingt squelettes humains enterrés de toutes les façons, les uns debout, d'autres à genoux, d'autres horizontalement, la face tournée vers le ciel. Tout autour il y avait des carapaces de crâbes de rivière, des tubes en pierre tels que s'en servaient autrefois les jongleurs indiens pour opérer sur les malades, de la potterie fort belle, des cornes de buffles et d'élans, et du charbon de bois.

Ce tumulus devait remonter à l'époque de l'âge de pierre. Tout portait à cette conclusion, les têtes de flèches et de lances, les dents perforés, la potêrie ornementée de figures et de dessins grotesques et les ossemements brisées pour en enlever la moelle. Pour demontrer l'antiquité de cet ossuaire, disait notre confrère, nous avons suivi une énorme racine de chêne qui s'enfonçait à six pieds sous terre et au bas, nous avons trouvé dans ses rameaux, des crânes humains qu'ils avaient enlacés et autour desquels ils poussaient et grandissaient.

Dernièrement, ainsi que l'a déjà mentionné le *Canadien*, le Dr Bell a découvert l'endroit ou les artisans de cette époque reculée fabriquaient leurs potteries et leurs armes. Il a pu ramasser en une journée deux cents têtes de flêches et lances, des marteaux et des haches en pierre, des chapelets de rasade et trente sept échantillons de potterie.

Devant ces découvertes intéressantes qui vont étonner le monde savant et ajouter une nouvelle page, péut-être la plus belle à l'histoire des temps pré-historiques, nous revenons à ce que nous demandions hier.

Nous voulons que le gouvernement fédéral prennent posses-

sion dé ces tombeaux, et qu'il en fasse faire les fouilles par un homme compétent. Il y a là, le point de départ d'un beau musée national, d'amples matériaux pour celui de la *Société Royale*, à Ottawa.

Si nous étions aux Etats-Unis, le *Smithsonian Institute* de Washington serait déjà chargé de diriger ces fouilles.

(*Le Canadien*, 16 Sept. 1885.)

Note poor la page 188.

Présentation d'un Pavillon à J. M. LeMoine pour la Tourelle de Spencer Grange, Sillery.

—

11 Novembre 1882.

(Extrait du *Courrier du Canada*, 17 Novembre 1882.)

" Samedi dernier, les principaux propriétaires des villas et résidences sur les chemins St-Louis et Ste-Foye, etc., se réunissaient dans la Salle de banquet du club de la Garnison (1), dans le but d'offrir à l'auteur de PICTURESQUE QUEBEC, M. J. M. LeMoine, un riche pavillon, pour flotter au haut de la tour de sa nouvelle résidence à Spencer Grange.

Au banquet, le Col. Rhodes président fit ressortir d'une manière frappante tout ce que leur " hôte " avait écrit pour faire connaître avantageusement à l'étranger le charme, les souvenirs, les sites historiques de notre bonne ville, ajoutant qu'il ne connaissait personne qui eut fait autant sous ce rapport, que M. LeMoine.

Voici les noms des signataires de l'adresse de félicitation :

Son Honneur l'honorable Frs Langelier, maire de Québec...Pavilly, Grande Allée.
Lt..col. Rhodes...Benmore.
Lt.-col. J. B. Forsyth...Roslin.
Lt.-col. Frost Gray...St-Michel.
Robert Hamilton...Hamwood.
R. R. Dobell...Beauvoir.
Evan J. Price...Wolfefield.
Léger Brousseau...Château-Bigot.
Lt.col. Turnbull...Marchmont.
L'honorable D. A. Ross...Westfield.
Andrew Thomson...Bijou.
Albert Furniss...Bardfield,
Arch. Campbell...Thornhill.
Frs J. Stockwell...The Highlands.
Chs V. Temple... " "
W. Rhodes, *Es-qualité*...Kirk Ella.
Patterson Hall...Haldimand-House, Montmorency
Geo. H. Parke...Ringfield.
James Bowen, jr...Redclyffe.
Wm. Herring...Ravenswood.
Louis Bilodeau...Beausejour.
Thomas Beckett...Clermont.
And. C. Stuart...Meadowbank.
Henry Dinning...L'Asile Champêtre.
Alfred P. Wheeler...Montague Cottage.

En scrutant les noms des signataires, on se convaincra sans peine qu'ils representent entre autres éléments de progrès et de succès, ce que notre ville compte de plus éminent dans le haut commerce et la finance de Québec Bien que la fête eut été organisée à l'improviste et sans apparat, rien ne fut épargné pour rendre attrayant le banquet offert à M. LeMoine : les mets les plus exquis ; les vins les plus délicats se disputaient la préseance Nous regrettons que l'espace manque pour reproduire tous les discours des orateurs qui prirent part à la célébration. Le col. Rhodes, président, après avoir fait en termes chaleureux

(1) Rue St-Louis.

l'éloge des efforts de M. LeMoine, pour faire connaître à l'étranger—les palpitantes annales de notre vieille ville,—ses champs de bataille—ses glorieuses luttes—ses progrès depuis son origine—ses sites pittoresques—ses radieuses villas, ajouta qu'après vingt ans de travaux de sa part, les personnes ci présentes avaient comploté contre lui une petite surprise. L'on sait que notre ami a fait subir cet été à sa jolie résidence, toute une transformation. Une majestueuse tourelle orne maintenant *Spencer Grange*. Cette tour à son mât de pavillon ; à ce mât, il faut un bannière.

" Il y a une bannière, ajouta-t il, que vous chérissez tous, que M. LeMoine aime autant qu'aucun de nous, que par ses écrits il nous a appris à aimer ; c'est celle de notre pays : le *Dominion Flag* de notre Canada. Ce pavillon, messieurs, sur la tourelle de Spencer Grange, sera bien et duement à sa place : *The right thing in the right place.* Voici, M. LeMoine, votre pavillon et le nôtre ! acceptez-le !

Un pavillon, Messieurs, n'est pas un objet ordinaire. C'est un symbole, une idée toujours vivace, un indéniable indice de souveraineté. Un explorateur, pour affirmer, sauvegarder son droit à la découverte d'une plage inconnue, y arbore le pavillon de sa patrie.

Un drapeau pour un régiment, j'en parle en connaissance de cause, ajouta le brave Colonel, c'est ce qu'il prise au delà de tout. C'est un objet sacré. Aujourd'hui, nous présentons à l'annaliste respecté de Québec, au sympathique historien de Sillery, un emblême qui nous sied à nous tous : le pavillon du Canada. Quand ce pavillon flottera à Sillery, ce sera, osons le croire, un symbole, un lien, un chaînon de plus qui nous unira à notre vieille patrie d'au-delà des mers, à notre présente patrie d'adoption ou de naissance,—à nos heureux foyers, ces *Canadian Homes* que M. LeMoine a décrits avec non moins de vérité que de charme,—un souvenir qui nous rappellera également le toit hospitalier de Spencer Grange."

M. LeMoine répondit comme suit : "Messieurs : J'accepte avec effusion votre offrande. Ce moment est en effet bien doux pour moi. Comment pourrai-je l'oublier ! Je suis tous confus des sentiments affectueux, qui m'ont valu ce cadeau, aussi bien que du mode généreux que vous avez adopté pour me le présenter.

Il y a vingt ans et plus, quand je mettais au service de ma patrie, mes humbles talents—et quand chaque année depuis, je voyais la série grossissante de mes travaux littéraires sur le Canada, ses faibles origines, ses héroiques (1) luttes avec les féroces aborigènes et ses non moins féroces ennemis (2), les hommes civilisés de l'ancien et du nouveau monde,—sur les dou-

(1) Maple Leaves, 1863-4-5.
(2) La Mémoire de de Montcalm vengée.

loureuses, mais glorieuses péripéties de son histoire (1), les richesses de son sol, jusqu'aux aimables hôtes de ses bois (2) et de ses rivières —(3) sur le majestueux parcours, et les lugubres drames maritimes de de son fleuve-roi, (4) j'étais loin de prévoir qu'une réunion de mes concitoyens aussi distingués, plus tard "comploteraient' contre moi, comme vous l'avez dit. M. le Président, la douce surprise de ce jour. Oui, Messieurs, après avoir comme bien d'autres, foulé avec hésitation, le sentier épineux des lettres en notre jeune pays, j'étais loin de prévoir ce que le tribut de votre indulgente reconnaissance me réserverait. Non certes, le volume que vous préconisez PICTURESQUE QUEBEC, n'est ni complet, ni parfait. Les lacunes y sont nombreuses.

Il y manque encore, bien de ces "intimes souvenirs de la famille et du foyer" qui semblent avoir provoqué de votre part le *verdict* favorable que vous venez de prononcer. Espérons que la Providence me donnera encore assez de jours ou d'années pour mettre la couronne finale à cette œuvre [5]. Si plus tard, il y manque quelque chose, ce ne sera pas l'amour du sol natal qui me l'a fait entreprendre, ni la persévérance nécessaire pour mener à bonne fin une série d Etudes sur notre Canada, entreprise il y a vingt-deux ans. Pour votre courtoisie et votre généreuse offrande, acceptez, Messieurs, toute ma gratitude, mes sincères remerciements."

L'honorable D. A. Ross, le propriétaire de l historique villa-Westfield sur le chemin Ste-Foye, ayant été invité à prendre la parole, s'exprima en substance, comme suit : " Messieurs ; Il ne saurait y avoir qu une voix, je pense—pour acclamer favorablement ce que M. LeMoine a entrepris de faire et ce qu il a fait, pour Québec.

Ce qui le distingue, c'est surtout son impartialité—son indépendance comme annaliste du Canada ancien et moderne. Qui ignore ses sympathies pour les braves d'autrefois qui circulaient dans les rues de Québec, au temps où le pavillon fleurdelisé flottait sur nos bastions ?

Il y a un tableau tracé par M. LeMoine si saisissant qu'il restera à jamais. Vous rappelez vous comment il nous a peint l'héroïque guerrier Montcalm revenant de son dernier champ de bataille, à midi le 13 sept 1759, et passant à quelques pas d où nous sommes (6), dans la rue Saint Louis, le teint encore bronzé par les soleils d'Italie, l'œil défiant—bien que blessé à mort et retenu sur son cheval blanc par deux militaires ? Et qui mieux

(1) *Quebec Past and Present*. L'Album du Touriste. L'Album Canadien.
(2) Les Oiseaux du Canada.
(3) Les Pêcheries du Canada.
(4) *Chronicles of the St Lawrence*.
[5] *Picturesque Quebec*.
(6) Le Club de la Garnison de Québec—(l'ancien Bureau du Génie Impérial) aviosine la porte St-Louis, en dedans.

que notre annaliste a su décrire les épreuves et les succès de l'invincible Wolfe.

Il y a plus chez notre écrivain : dans les radieux tableaux qu'il trace de nos résidences, ces *Canadian Homes* qui nous réclament, nous tous, Messieurs, il règne parfois une teinte si aimable, si rêveuse qu'il est impossible de s'y soustraire.

Il y a mille épisodes, mille incidents de notre histoire, qui sans M. LeMoine, je crois, m'eussent été inconnus à jamais. Honneur à lui.

Avec vous, messieurs, je m'associe de tout cœur au tribut de reconnaissance qui lui est en ce jour offert."

MM. Dobell, Forsyth, Wheeler furent aussi invités à prendre la parole ; nous regrettons que l'espace nous manque pour reproduire leurs discours. Le banquet se prolongea jusqu'à quatre heures P. M., M. LeMoine a du être flatté de cette gracieuse ovation "

Note pour la page 276.

NOS PRISONNIERS DE GUERRE EN 1812-14.

—

L'on sçait que les prisonniers de guerre, americains, faits après la glorieuse journée de *Queenston Heights*, en 1812, expédiés sous bonne escorte à Québec, furent internés pour la plus part à la Canardière, dans la somptueuse résidence, qu'on nomma plus tard le *Château de Bonne.*

Celui des prisonniers qui dans la suite devint le plus célèbre et avait été capturé à *Queenston Heights*, le capitaine Winfield Scott, ne fut pas internes à Beauport : le commandant de la garnison de Québec, le Colonel, plus tard, le Général Glasgow, l'ayant élargi sur parole et l'ayant reçu sous son toit, comme son hôte. Scott se distingua plus tard, dans la campagne du Mexique, où il avait le grade de Général : sa fiévreuse activité et son amour de l'étalage lui ayant mérité le sobriquet de " Old Fuss and Feathers " qu'il retint jusqu'à sa mort.

Estimé pour sa bravoure et son mérite, il re-visitait Québec en 1817. Sir John Harvey, l'Adjudant Général des Forces, qui avait combattu contre lui pendant la guerre de 1812, lui offrit l'hospitalité de son manoir ; Sir John Harvey, en 1819 occupait Marchmont. sur la Grande Allée et devint plus tard Gouverneur d'une de nos Provinces.

Au nombre des 40 prisonniers américains expédiés à Québec, on compte les généraux Hall, Chandler et Winchester. Pendant l'hiver de 1813-14, ils furent avec leurs compagnons d'armes, escortés de Beauport à une demeure privée dans la rue Saint Louis, celle de l'Hon. Wm. Smith, l'historien, avant d'être expédiés à Halifax, où ils furent échangés.

L'autorite militaire assigna comme escorte, une escouade de la Cavalerie Volontaire du Capitaine Bell (plus tard l'Hon. Mathew Bell.) Ce fut le lieutenant (plus tard l'Honorable) Edward Hale, ci devant de Portneuf, qui commanda ce détachement : parmi ses troupiers, on rencontre des noms bien connus, fort respectés, même de nos jours : William Price, " le Roi du Saguenay " Hammond Gowen, Archibald Campbell, Notaire, Frederick Wyse, l'Hon. Wm Sheppard, John Leland Maquay, John Greaves Clapham, John Musson, Charles Hy. J. Hall, tous maintenant décédés.

La Cavalerie de Bell, se composait d'à peu près 100 troupiers ; l'uniforme était bleu, avec collet rouge, galons d'argent ; armes : sabres et pistolets d'arçons ; les chevaux de service étaient Anglais, Américains et Canadiens.

———

Note pour la page 335.

Extrait de "Hawkin's Picture of Quebec."

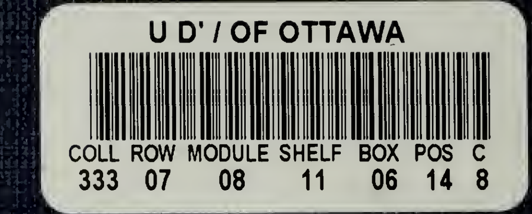
" Having visited the Mansion at Cap Rouge, and walked over the ground with Mr Atkinson, since this volume was at press [in 1834] it is proper to add that the " trees indicating great antiquity " mentionned in the text have been lately removed. In other respects the site remains the same as before.

A few months ago Mr Atkinson's workmen in levelling the lawn in front of the house, and close to the point of Cap Rouge height, found beneath the surface some loose stones which had apparently been the foundations of some wall, fortification or building.

Among the stones were found several iron balls of different sizes, adapted to the calibre of the ships guns used at the period of Jacques Cartier's and Roberval s visit. On clearing, also, a piece of ground in rear of the garden, intended for the Bowling Green, traces were plainly discovered of ancient furrows, showing that the spot had been cultivated by Europeans. Upon the whole, the evidence of the presence of the French at Cap Rouge, may be considered conclusive. Nor is there any good reason to doubt that Roberval took up his quarters in the fort which Jacques Cartier had left." [P. 469.]

ERRATA.

Page	114,	ligne	2	au lieu de *Ethnographie*	lisez	Ethnographique.
"	157,	la note		" " *Justin McCarthy*	"	Jeremiah McCarthy.
"	215,	ligne	30	" " *Thuga*	"	Thuya.
"	"	"	36	" " *Carga*	"	Carya.
"	216,	"	9	" " *flox*	"	phlox.
"	324.	"	19	" " *se ressemblait*	"	se ressemblaient.
"	328,	"	9	" " *Pont du Jour*	"	Point du Jonr.
"	354,	"	25	" " *5 aout* 1771	"	15 août 1771.
"	355,	"	18	" " " 1790 "	"	1796.
"	363,	"	4	" " *trois cents louis*	"	cent guinées.
"	370,	"	31	" " *Johnstone*	"	Johnston.
"	373,	"	30	" " *Buccleugh*	"	Buccleuch.
"	391,	"	28	" " *aidé de par*	"	aidé par.
"	368,	"	3	" " *s'enlaçait au tour*	"	s'enlaçaient autour
"	"	"	16	" " *trois*	"	deux.
"	348,	"	44	biffez "le 18 août 1878."		
"	210,	"	13	ajoutez "Raoul de Beaulac" après capitaine.		


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 08 11 06 14 8